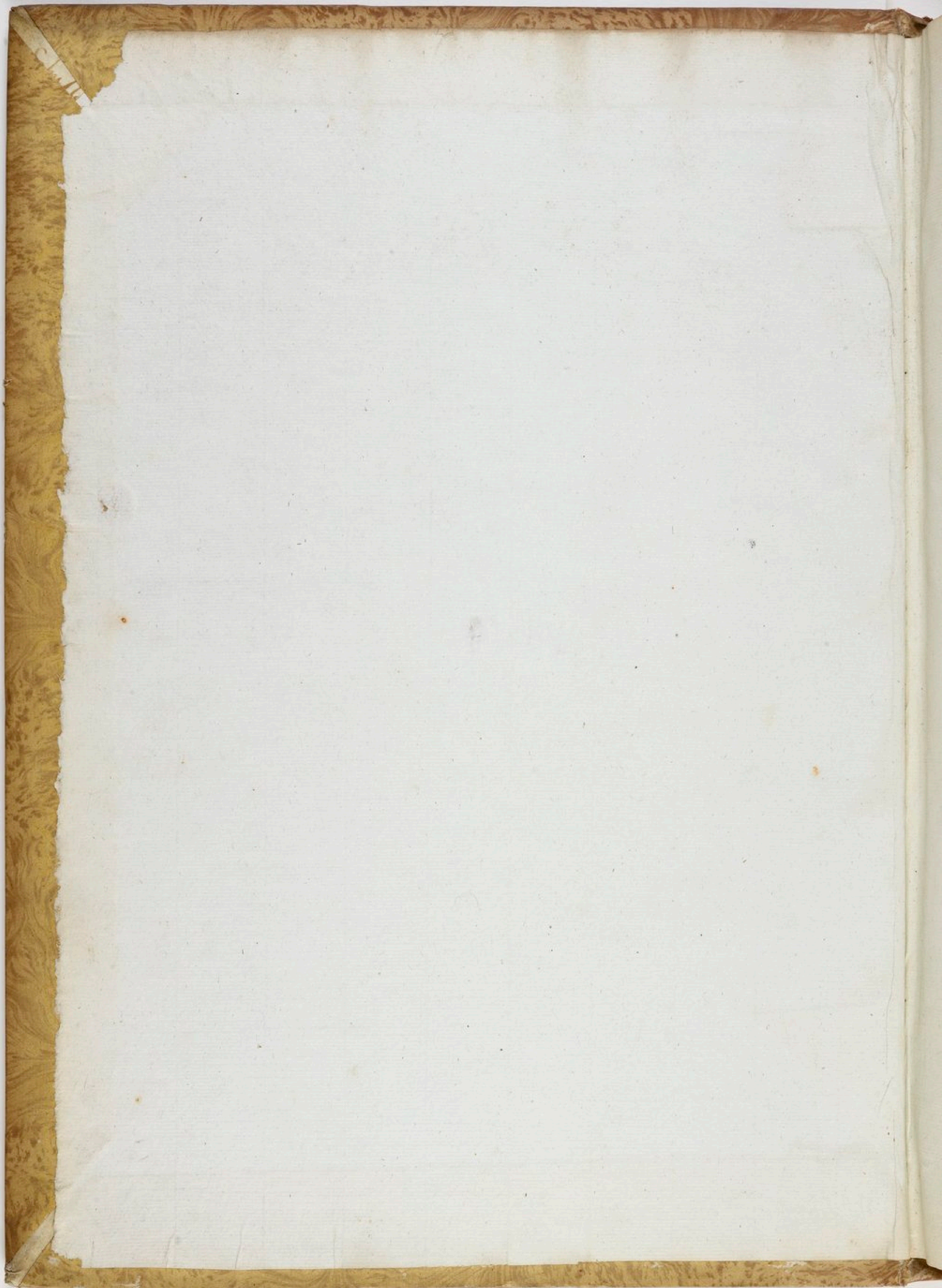
Monuments anciens et modernes de l'Hindoustan, décrits sous le double rapport archéologique et pittoresque et précédés [...]





MONUMENTS

ANCIENS ET MODERNES

DE L'HINDOUSTAN.

(PRESQU'ÎLE.) 

A PARIS,

CHEZ
- L'ÉDITEUR, au bureau des Monuments de l'Hindoustân, rue du Cimetière-Saint-André-des-Arcs, n° 13.
- NICOLLE, Libraire, rue de Seine, faubourg Saint-Germain, n° 12.
- P. DIDOT, L'AINÉ, Imprimeur du Roi, Libraire, rue du Pont de Lodi, n° 6.
- TREUTTEL et WURTZ, Libraires, rue de Bourbon, n° 17.
- LOCARD ET DAVI, Libraires, quai des Augustins, n° 3.

A MANHEIM, chez ARTARIA ET FONTAINE.
A MAYENCE, chez AUG. LEROUX.

Monuments
ANCIENS ET MODERNES
DE L'HINDOUSTÂN

Décrits par L. Langlès.

H. Salt delineavit

Dormier sculpsit

PAGODE DE RÂMÉSOURAM,

dans l'île de ce nom, entre le Continent et Ceylan.

MONUMENTS

ANCIENS ET MODERNES

DE L'HINDOUSTAN,

DÉCRITS SOUS LE DOUBLE RAPPORT ARCHÆOLOGIQUE ET PITTORESQUE,

ET PRÉCÉDÉS
D'UNE NOTICE GÉOGRAPHIQUE, D'UNE NOTICE HISTORIQUE,
ET D'UN DISCOURS SUR LA RELIGION, LA LÉGISLATION ET LES MOEURS DES HINDOUS,

PAR L. LANGLÈS,

CHEVALIER DE LA LÉGION-D'HONNEUR ET DE SAINT-WLADIMIR,
ADMINISTRATEUR-CONSERVATEUR DES MSS. DE LA BIBLIOTHÈQUE DU ROI, PROFESSEUR DE PERSAN
ET ADMINISTRATEUR DE L'ÉCOLE ROYALE ET SPÉCIALE DES LANGUES ORIENTALES,
MEMBRE DE L'INSTITUT ET DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE,
DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE CALCUTTA,
DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE SAINT-PÉTERSBOURG, DE LA SOCIÉTÉ PHILOSOPHIQUE DE PHILADELPHIE,
DES ACADÉMIES ROYALES DE GOETTINGUE ET DE MUNICH, etc.

OUVRAGE

ORNÉ DE CENT QUARANTE-QUATRE PLANCHES ET DE TROIS CARTES GÉOGRAPHIQUES
DRESSÉES PAR M. BARBIÉ DUBOCAGE.

TOME PREMIER.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT, L'AINÉ,
CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL,
IMPRIMEUR DU ROI.

M DCCC XXI.

PRÉFACE.

LA première livraison de cet ouvrage parut au mois de décembre 1811. Elle se composoit de l'INTRODUCTION placée à la suite de cette *Préface* et des premières pages du second volume, que je voulois publier, au moins en partie, avant le premier. Plusieurs livraisons se sont succédées avec l'exactitude et la célérité dont est susceptible l'exécution soignée d'un ouvrage tel que celui-ci. Toutes mes notes étoient rassemblées et classées, une bonne partie du texte étoit même rédigée, et l'on avoit déja préparé un grand nombre de dessins et de gravures, lorsque des catastrophes aussi extraordinaires que les exploits qui les avoient provoquées, paralysèrent momentanément toutes les grandes entreprises littéraires, et bien d'autres encore. Mais, loin de me décourager et d'abandonner celle-ci, dont je me suis peut-être exagéré l'utilité, je m'empressai de profiter de l'heureux rétablissement de la paix si long-temps desirée pour suivre avec plus de régularité mes correspondances littéraires, et pour me procurer quelques uns des ouvrages orientaux publiés en pays étrangers pendant la guerre, et qui pouvoient manquer à ma collection. Depuis cette époque, j'ai eu soin de me tenir au courant des nouvelles publications de ce genre, et pour se former une idée de l'activité des Sociétés savantes de Calcutta, de Sérampour, de Bombay, etc., et de la fécondité des presses de ces villes, il suffit de jeter un rapide coup-d'œil sur la *Table des matières* de cet ouvrage. J'ajouterai que la dernière expédition de l'armée britannique contre les Mahrattes et les Pindarys nous a procuré plusieurs relations et mémoires du plus haut intérêt sur la topographie de la Presqu'île.

Accablé, pour ainsi dire, sous la masse toujours croissante de matériaux également neufs et intéressants, je me suis vu dans l'alternative de

n'y puiser que de foibles extraits et de ne traiter que très superficiellement les différentes parties de mon ouvrage, afin de ne pas excéder le nombre de livraisons annoncées aux souscripteurs, ou de resserrer le plan tracé dans l'INTRODUCTION déja publiée. J'ai préféré le dernier parti, et choisi la Presqu'île, que la mer environne à l'est, au sud et à l'ouest, et qui est séparée du Haut-Hindoustân par les rivières de Tapty et de Mahânody et par les montagnes de Vindhya. En me renfermant dans cette contrée qui n'a pas moins de treize degrés de longueur ou environ trois cent-vingt-cinq lieues sur une largeur toujours croissante depuis le cap Comorin à l'extrémité méridionale par 8 degrés de latitude jusqu'au 21e, j'ai pu, sans excéder le nombre de pages et de gravures dont il m'étoit permis de disposer, tracer d'une manière satisfaisante les divisions géographiques de la Presqu'île, en donner la description aussi bien que celle des villes, des monuments qu'elle renferme, et présenter dans une *Notice historique* les évènements remarquables dont elle a été le théâtre depuis les temps connus jusqu'à présent. Une rapide mais fidèle analyse des principes religieux, des dogmes, de la croyance et des pratiques superstitieuses, aussi bien que des sectes philosophiques des Hindous brâhmanistes, bouddhistes et djaïns, une esquisse de leurs sciences, de leurs arts et de leurs mœurs et usages, forment la matière d'un *Discours* dont il m'eût été facile de composer un très volumineux ouvrage. Dans ce *Discours*, ainsi que dans les *Notices géographique* et *historique*, j'ai cru devoir intercaler les gravures nécessaires pour en faciliter l'intelligence; ces gravures sont, pour la plupart, exécutées d'après des dessins d'artistes Hindous ou de voyageurs. Le titre seul de cet ouvrage indique que l'architecture doit y occuper une place importante; on ne sera donc pas surpris de ce que le second volume est entièrement consacré aux édifices anciens et modernes et aux hypogées de la Presqu'île.

Pour remplir dignement la tâche que j'ai eu l'imprudence de m'imposer, il eût fallu réunir à-la-fois les connoissances et les talents du géographe, de l'historien, du philosophe et de l'archéologue; mais le desir de présenter un tableau général et complet de la Presqu'île, tel qu'il

n'en existe encore aucun de toute autre contrée, me servira d'excuse, et certains lecteurs se trouveront peut-être dédommagés de la foiblesse de quelques parties, si ce n'est même de celle de la totalité de l'ouvrage, par l'exactitude et l'authenticité des faits que j'y ai consignés. Quelques uns de ceux qui sont relatifs à la géographie ou à l'histoire m'ont été fournis par les écrivains orientaux, dont j'aurois souvent fait imprimer le texte original, si mon imprimeur eût possédé les caractères des langues employées par ces écrivains. C'est chez eux, chez les savants indianistes, et chez des voyageurs dignes de foi, que j'ai puisé tous les renseignements relatifs aux religions, aux mœurs et usages des habitants de la Presqu'île. On ne contestera certainement pas l'autorité de respectables missionnaires, tels que les d[rs] Ward, Cormack, etc., qui m'ont inspiré quelque doute sur les sentiments de douceur, d'humanité, de sagesse même, dont quelques uns de nos philosophes, tels que Raynal, Saint-Pierre, et autres, ont gratifié les timides, superstitieux et lubriques Hindous. A leurs pompeuses apologies j'opposerai huit à neuf cents veuves brûlées vives chaque année dans la seule Présidence du Bengale, sans compter celles à qui la bassesse de leur caste ne permet pas d'aspirer aux honneurs du bûcher (on se borne à les enterrer également vives); un grand nombre de pères, la tribu des Râdjepouts dans le Guzarate égorgeant leurs filles nouvellement nées; des mères noyant leurs enfants de différents âges dans le Gange, à la déesse duquel elles les ont consacrés, ou les apportant dans des marais aux crocodiles qui se disputent et s'arrachent en présence même de ces malheureuses fanatiques le corps vivant de ces innocentes créatures; d'innombrables dévots traînant les énormes chars d'idoles sur des milliers d'autres dévots!.........

Quant aux conjectures déja connues touchant l'origine africaine du principal Bouddhah, de l'architecture et de la sculpture de la Presqu'île, j'ai cru pouvoir les adopter et j'ai pris même la liberté de les appuyer de faits inconnus à leurs ingénieux auteurs. Mais la citation insérée dans les *Corrections et Additions*, tome II, page 249, prouve que je ne cherche

pas à dissimuler les opinions contraires à la mienne. Il m'auroit été même impossible de mettre plus d'empressement à me procurer la connoissance de celles qui me seroient favorables, puisque l'ouvrage de M. Davy a paru à Londres au mois de juin dernier. Enfin j'ai mis tant de soin et d'activité à rassembler toutes les nouvelles publications relatives à l'Inde, que cet ouvrage ne sera pas, j'espère, en arrière des connoissances acquises sur cette contrée au moment où il paroît.

Malgré toute l'attention que j'ai donnée à l'orthographe des mots orientaux, je n'ai pu éviter l'irrégularité résultant des différentes manières d'écrire des auteurs que j'ai consultés; et pour comble de contrariété, le savant, l'inestimable dictionnaire samskrit-anglois de M. Wilson n'a paru que lorsque l'impression de mon second volume étoit déja très avancée. Graces à l'aimable obligeance de M. le capitaine Lockett, j'ai possédé dès 1814 les 300 premières pages de ce dictionnaire, et mes notes prouvent que je n'ai pas négligé d'en tirer tous les secours qu'elles pouvoient me procurer.

La variété des matières que j'ai traitées, sur-tout le grand nombre de noms de personnes et de lieux que je cite, exigeoient une ample *Table des matières*. Celle qui termine mon ouvrage est, je crois, aussi étendue, aussi détaillée qu'on peut le desirer. Je l'ai écrite moi-même, et revue avec le plus grand soin.

L. LANGLÈS.

Bibliothèque du Roi,
Septembre 1821.

INTRODUCTION.

Les monuments d'architecture et de sculpture dispersés dans tout l'Hindoustân, depuis l'extrémité méridionale de la presqu'isle jusqu'à Sirinagar, ne sont ni moins imposants ni moins nombreux que ceux qui couvrent, pour ainsi dire, les deux rives du Nil, depuis Memphis jusqu'au-delà des cataractes: ajoutons que parmi les premiers il s'en trouve qui ne le cèdent peut-être pas en antiquité à ces vénérables vestiges de la grandeur des Pharaons, et de l'industrie de leurs infatigables sujets. Cette assertion trouvera, je le sais, des contradicteurs d'autant plus hardis que je ne pourrai leur opposer le témoignage des principaux historiens grecs. Déja plus d'un savant a élevé des doutes touchant la haute antiquité qu'on avoit attribuée jusqu'à présent à plusieurs monuments des arts et du culte des Hindous, à leurs livres sacrés, ainsi qu'à la langue dans laquelle ces livres sont écrits; les raisonnements et les preuves présentés à l'appui de ce scepticisme, semblent donner à ces différents objets un nouveau degré d'importance et d'intérêt. Ces discussions ont provoqué et provoqueront encore des recherches aussi curieuses que profondes. Pour moi je n'ai pas la prétention de résoudre une question qui me semble devoir rester long-temps indécise; mais j'ose croire qu'on me saura gré d'avoir recueilli avec soin, et de présenter sous un seul point de vue et avec fidélité les pièces littéraires et *monumentales* de cet important débat. Quel qu'en soit le résultat, on ne pourra au moins contester aux édifices des Hindous

à ceux des musulmans, aussi bien qu'aux statues et bas-reliefs qui ornent les premiers, la majesté des masses, l'originalité, la variété, quelquefois même l'élégance des formes: peut-être aussi sera-t-on surpris de leurs nombreuses, mais inexplicables, conformités avec ceux de l'Egypte et du Mexique; conformités que j'aurai soin d'indiquer toutes les fois qu'elles me paroîtront assez frappantes pour que l'on ne puisse me soupçonner ni de prévention ni de système.

L'extrême difficulté, disons même l'impossibilité de ranger suivant l'ordre chronologique, des monuments élevés incontestablement par différentes nations, et à des époques dont quelques unes paroissent être antérieures aux temps historiques de ces mêmes nations, nous a déterminés à les présenter dans notre ouvrage selon leur position respective du midi au nord. De cette manière le lecteur, partant du cap Comorin et passant alternativement de la côte de Coromandel à celle de Malabar, fera une promenade pittoresque et historique à travers tout l'Hindoustân, depuis l'antique et obscur royaume de Madhourèh jusqu'à Dehly, capitale trop célèbre, et tombeau de l'empire musulman dans l'Inde.

Le pays de Madhourèh n'étoit pas inconnu aux anciens; ils le nommoient *Regnum Pandionis:* ce dernier nom rappelle celui d'une des deux grandes familles ou nations de l'Inde (les Pandou ou les Kourou), dont les longues et mémorables guerres forment le sujet d'un des plus grands et des plus anciens poëmes samskrits. La forteresse, le temple, le tchoultry de Madhourèh, attestent encore aujourd'hui la puissance et le goût éclairé des souverains qui, à différentes époques, les ont élevés et fait réparer; Tanjaour, Tritchinapali, Barramahl, et le Maïssour, sont très riches en monuments hindous

et musulmans: parmi ces derniers, nous citerons le tombeau du célèbre Haïder Aly-khân, qui renferme aussi les restes d'une de ses femmes et ceux de son fils et son successeur, l'intrépide mais imprudent Typou-sulthân. Ce grand et pittoresque mausolée honore l'architecture mauresque moderne; il prouve que les architectes arabes du Caire, de Fèz, de Cordoue, et de l'Alhambra, ont encore de dignes successeurs parmi les artistes musulmans de nos jours. Les rochers sculptés de Mavalipouram, les immenses excavations, les temples souterrains de Sadras, d'Eléphanta, de Salsette, et d'Elora; les statues et bas-reliefs répandus avec profusion dans ces temples, nous fourniront l'occasion de faire des rapprochements et des comparaisons avec le tombeau de Roustem, la montagne de Bey-soutoun en Perse, les syringes ou tombeaux des anciens rois de Thèbes, et plusieurs monuments aztèques ou mexicains, etc.

Quelle que soit, au reste, l'opinion des savants et des artistes touchant ces rapprochements, et touchant les inductions que nous en tirerons, aucun d'eux, au moins, après avoir attentivement examiné les vingt-quatre planches consacrées à Elora, ne disconviendra que ces excavations, et les innombrables sculptures qu'elles renferment, ne surpassent réellement tout ce que l'imagination peut enfanter de plus gigantesque et de plus extraordinaire. Les belles, régulières, mais timides constructions européennes de Madras et de Calcutta formeront un frappant contraste avec celles des Hindous, et même des musulmans. Par le style à la fois élégant et sévère de ses édifices nouveaux, Calcutta offre l'aspect d'une ville grecque transportée, par un art magique, sur les bords du Gange, et l'on oublieroit aisément que cette ville est construite sur un sol autrefois consacré à *Kâli*,

déesse de la mort chez les Hindous, si le triste obélisque élevé sur le *trou noir*, où cent vingt-trois Anglais furent plongés vivants et pé rirent dans les horreurs d'une lente agonie, ne sembloit rappeler la destination première de l'emplacement de Calcutta, et donner un effroyable, mais salutaire avis à ses dominateurs opulents et superbes. Cette capitale moderne du Bengale surpasse-t-elle l'ancienne en grandeur et en magnificence? Des ruines seules attestent aujourd'hui l'existence de Gour; c'est aux spectateurs à juger si on pourra au moins leur comparer celles qui attesteront aussi, dans la suite des temps, l'existence du chef-lieu de la puissance britannique dans les Indes orientales.

Ces tristes témoignages de la civilisation et de la barbarie sont bien moins nombreux dans le Bengale que dans le Béhâr. Cette province, contiguë à la première, paroît avoir été le berceau ou au moins le chef-lieu de la religion des Hindous, et son nom (*Béhâr* ou *Véhâr*) qui désigne, en samskrit, une pagode, un temple, ajoute un nouveau degré de probabilité à cette conjecture, à laquelle nous nous réservons le droit de donner quelques développements. Nous essaierons aussi de rechercher si ce n'est pas dans le Béhâr que se sont d'abord arrêtées et même fixées les premières hordes scythiques, c'est-à-dire tatares, descendues d'au-delà de l'Imaüs; car il nous paroît difficile de contester une origine tatare aux antiques sectateurs de Brahmâ, et les principaux traits caractéristiques des langues septentrionales qui se trouvent dans le samskrit, et dans les idiômes indiens évidemment dérivés du samskrit, semblent déposer en faveur de notre opinion. C'est ici que nous invoquerons le témoignage des brâhmanes de l'antique ville de Kachi, aujourd'hui nommée *Vanâ-*

recy ou *Bénarès*. Malgré l'anéantissement de l'empire hindou, malgré l'avilissement des râdjahs et la décadence de l'université brâhmanique de Bénarès, cette ville doit encore aujourd'hui exciter l'intérêt de tous ceux qui, fidèles et modestes imitateurs des philosophes grecs, persans, et tibétains, recherchent avec plus d'empressement les connoissances des Indiens et les mystérieux trésors de leur littérature, que les élégants et riches produits de leur tranquille et industrieuse assiduité au travail. Comment n'être pas pénétré d'un respect vraiment religieux en contemplant ces pagodes, en parcourant ces écoles autrefois le rendez-vous des sages de l'orient, à l'aspect enfin de ce fleuve majestueux et sacré, objet d'un culte particulier pour une des plus antiques, des plus nombreuses nations de l'Asie, comme le Nil l'étoit autrefois pour les Egyptiens et pour plusieurs autres peuples d'Afrique? Ce culte n'est pas l'unique trait de conformité que nous aurons occasion de remarquer entre ces deux grandes nations et ces deux grands fleuves; ce ne sera pas non plus une des portions les moins intéressantes de notre ouvrage. Dût-on même nous accuser d'une partialité bien pardonnable en faveur de tout ce qui est relatif à la belle contrée que nous décrivons, nous ne pouvons nous empêcher d'insister dès à présent sur un grand avantage du Gange à l'égard du Nil; c'est la richesse de ses bords et la beauté des points de vue que le navigateur découvre successivement en s'abandonnant nonchalamment au cours du fleuve, principalement dans les provinces d'Allah Abâd, de Béhâr, et de Bengale. Tout-à-coup il croit voir s'élancer du milieu du fleuve un groupe de géants; c'est un rocher entier, nommé *Sulthân Goudje*, et représentant un mémorable épisode de la mythologie hindoue sculpté par un ciseau digne de s'exercer sur le mont Athos.

Le sol poétique de Mathourah, séjour favori de *Krichna* (l'Apollon des Hindous), de ses neuf *Gopias* (leurs Muses), de *Kâma Déva*, le dieu du *desir* ou de l'amour, etc.; les ruines de Ghaya, ancienne capitale du Béhâr; Patnah, capitale moderne de la même province; Monguyr, Râdjemahl, et un grand nombre d'autres lieux des provinces de Béhâr et d'Aoude, dont la nomenclature seule seroit trop étendue et sur-tout fastidieuse, offriront une série non interrompue de monuments hindous, dont quelques uns paroîtront aussi neufs aux yeux de nos artistes qu'inaccessibles aux recherches des plus ingénieux scrutateurs de l'antiquité.

Si nous n'eussions eu en vue que ces monuments, il nous eût été possible de nous arrêter sur les limites de ces deux provinces; mais ceux des musulmans ont aussi des droits à notre attention, et font partie du plan que nous nous sommes tracé. A quels justes reproches en effet ne nous serions-nous pas exposés, si l'on eût cherché en vain sur notre carte et dans notre texte le nom, la description, l'histoire d'Agrah et de Dehly, capitales successives de l'empire mogol, et dont la fondation est antérieure à l'établissement des Musulmans dans l'Inde! Comment négliger de payer un tribut d'admiration au magnifique mausolée d'Akbar, situé près d'Agrah, et d'offrir un pieux hommage à la dépouille mortelle, à la mémoire immortelle de ce monarque, véritablement digne par ses vertus, par sa bonté, par ses grands talents politiques et militaires du nom qu'il portoit? Ce nom, tiré de l'arabe, signifie *très grand,* et forme la seule inscription qu'on lise sur ce tombeau.

Les vastes palais modernes de Laknau, d'Aoude, de Feïz Abâd, les ruines de l'ancienne ville de Canoudje, les pagodes de Binder-

kand, pourront attirer notre attention, mais ne la capteront pas au point de nous distraire du but principal et du terme de notre voyage. Ménageons nos moyens et nos forces, nous en aurons besoin pour visiter et examiner, avec tout le soin qu'ils méritent, la forteresse, les palais, les tombeaux, les mosquées de l'ancien quartier de Dehly, et du nouveau, nommé communément dans l'Inde *Chāh Djihān ābād* (la ville de Châh Djihân). Avouons à regret que, pour conserver à ces édifices le charme qui résulte naturellement de leur masse, de leur étendue, et de leur magnificence vraiment imposantes pour des yeux européens, il faudroit souvent couvrir d'un voile impénétrable le nom et les actions des princes qui les ont fait construire, les évènements tragiques et toutes les atrocités dont ils ont été trop souvent le théâtre. Comment en effet fixer long-temps ses regards sur la belle mosquée de Rauchen ėd-daulah, sans se rappeler que cet édifice, consacré à la divinité, servit d'asile à l'invincible et implacable Nâdir, tandis que par son ordre cent vingt mille habitants paisibles tomboient sous le fer de soldats dignes d'un tel chef? C'est dans un des plus somptueux appartements de ce palais, auquel le malheureux *Chāh Djihān* (le roi du monde) consacra plus de cent cinquante millions; que plus malheureux encore un de ses successeurs et de ses descendants, *Chāh Alem* (le roi de l'univers), fut accablé des plus cruels et des plus indignes traitements par d'obscurs et infâmes brigands. Secondé par eux, leur chef porta ses mains impies sur l'infortuné monarque, le précipita du haut de son trône, et lui arracha les prunelles avec la pointe de son poignard. Cette effroyable tragédie eut lieu dans la matinée du 10 août 1788.

C'est ainsi que des époques les plus reculées de la civilisation des

arts et de l'histoire politique de l'Hindoustân, nous arriverons aux temps les plus modernes. Familiarisés, naturalisés, pour ainsi dire, avec les trois grands peuples qui se sont transmis successivement la possession de la plus belle, de la plus fertile, et de la plus malheureuse contrée de l'ancien continent, et peut-être du monde entier; mais le cœur flétri, l'esprit attristé par les scènes lamentables qui ont depuis quelques années signalé l'anéantissement de la puissance musulmane, et la destruction successive des râdjahs ou petits princes hindous; les yeux fatigués par la diversité, la multiplicité des objets que nous aurons alternativement examinés avec attention ou rapidement parcourus, nous éprouverons le besoin du repos: nous le trouverons au milieu des majestueuses montagnes des Ghattes et dans celles de Sirinagar. Quelques vues de cette contrée, vraiment romantique, ne seront pas déplacées dans notre ouvrage, et le termineront même heureusement. Les montagnes sont aussi des monuments élevés par la nature pour transmettre d'âge en âge l'histoire des grandes révolutions du globe. Ces monuments ont leur architecture et même leurs sculptures qui sont bien plus imposantes, et qui cependant nous occuperont beaucoup moins que celles des Hindous, des Musulmans, et des Européens, auxquelles cet ouvrage est spécialement consacré.

Les différentes recherches, les remarques géographiques, et les anecdotes historiques répandues dans nos *descriptions*, seroient certainement peu intelligibles et conséquemment rebutantes pour la plupart de nos lecteurs, si nous ne faisions précéder cette partie de notre ouvrage d'une *Notice géographique* et d'une *Notice historique de l'Hindoustân, ancien et moderne*. Dans ces deux Notices,

nous essaierons de rassembler et de présenter sous un seul point de vue et d'après un ordre systématique, une série de notions et de faits puisés dans les meilleurs écrivains européens et orientaux. Ces deux ouvrages, dont on sent aisément toute l'utilité, et pour lesquels différents savants ont déja recueilli et même publié de bons matériaux, manquent jusqu'à présent à notre littérature. La même lacune existoit pour la Perse : j'ai tâché de la remplir, relativement à l'histoire, dans le dixième volume de la nouvelle édition des *Voyages de Chardin*[1]; ce dernier travail donnera une idée de celui que je médite pour l'Inde.

Une carte, en deux feuilles, dressée d'après celles de MM. Rennell et Arrowsmith, par M. Lapie, savant géographe, accompagnera la première des deux *Notices*, qui contiendra la division ancienne de l'Inde, conformément au système des brâhmanes, et une description abrégée de l'Inde moderne. Les portraits des monarques les plus célèbres de cet empire, hindous et musulmans, gravés d'après des miniatures exécutées par des artistes du pays, orneront la seconde *Notice*. Nous tâcherons de présenter dans celle-ci avec exactitude et clarté, autant qu'il dépendra de nous, le très petit nombre de documents historiques que renferment les ouvrages samskrits, parmi lesquels, tout nombreux et variés qu'ils sont, il ne se trouve pas une seule histoire proprement dite, ni un seul traité géographique : remarque d'autant plus décourageante qu'elle est rigoureusement vraie.

Pour donner à ces deux *Notices* et à l'explication des planches l'intérêt et la clarté dont elles sont susceptibles, nous y ajouterons

(1) Dix vol. *in*-8°. Paris, 1811.

un précis analytique des principales cosmogonies des Hindous, de leurs dogmes religieux, de leurs nombreux systêmes philosophiques. Ces recherches et les observations auxquelles elles donneront lieu ne nous empêcheront pas de jeter un coup-d'œil rapide sur la littérature indienne, d'indiquer les avantages que présente l'étude du samskrit, ainsi que la connoissance des caractères *déva-nágary* (d'origine divine), dont on se sert pour écrire cette langue sacrée.

Ce plan, comme on voit, est fort différent de celui qu'ont adopté MM. Gough, Crawfurd, Holmes, Hodges, Colebrooke, Pennant, Maurice, et Daniell, qui, comme nous, se sont occupés des antiquités et des monuments d'architecture et de sculpture hindous. Nous ne parlons pas ici des *Hindous* de M. Salvyns, ouvrage qui n'a aucun rapport avec le nôtre, puisque l'auteur, qui manie avec un égal talent la plume, le crayon, et le burin, se borne à représenter de la manière la plus naïve les Hindous des différentes castes et de différentes professions, à décrire leurs mœurs, leurs usages, les cérémonies de leur religion, et les produits de leur industrie. Loin de prétendre, par cette observation, déprécier des travaux dont nous sentons, peut-être mieux que qui que ce soit, toute l'importance, nous saisissons avec empressement l'occasion de payer aux auteurs un tribut public et bien sincère d'estime et de reconnoissance; nous prenons même ici l'engagement solennel de les citer très exactement toutes les fois que nous les mettrons à contribution.

A ces citations nous en joindrons d'autres qui auront aussi leur intérêt et leur autorité. La connoissance de quelques langues asiatiques nous ouvre une mine qui a été trop peu exploitée, sur-tout en France. Pour se former une idée des immenses richesses que renferme

cette mine presque vierge, il suffit de parcourir rapidement le catalogue des manuscrits orientaux de notre Bibliothèque impériale, celui des manuscrits de Saint-Germain-des-Prés, de MM. Genty, Brueis, Anquetil du Perron, etc., etc., dont cette bibliothèque s'est enrichie successivement; enfin le *Catalogue des manuscrits samskrits et bengalis*, de la même bibliothèque, que nous avons publié dernièrement en un volume *in*-8°.

Après avoir vanté, avec raison, les inappréciables ressources qui se trouvent dans la plus nombreuse et sur-tout dans la plus précieuse collection de manuscrits orientaux qui ait jamais été formée dans toute l'Europe, et qui existe maintenant dans le monde entier, collection que je vois, depuis vingt ans, prendre chaque jour de nouveaux accroissements; ne seroit-il pas inconvenant, peut-être même ridicule, de citer ma bibliothèque particulière?

Je n'ai épargné ni recherches ni sacrifices pour rassembler tous les ouvrages relatifs à la littérature orientale, textes originaux ou traductions publiés en Europe et en Asie. Je crois pouvoir au moins indiquer ici nominativement, à cause de son importance, un manuscrit persan autographe, et j'ose dire unique; car le petit nombre de copies qu'on a essayé d'en tirer sont et doivent être très imparfaites, à cause de l'énorme quantité de tableaux statistiques, de tables, de chiffres, qu'il contient. Cet ouvrage, intitulé, *Ayïn Akbéry*, ou Institutes d'Akbar, renferme la description de l'Inde, la plus complète et la plus minutieuse qu'on puisse imaginer. L'idée et le plan de ce bel ouvrage furent conçus par le grand-mogol Akbar; il en confia l'exécution à son premier vézyr, Aboul-Fazel, célèbre encore aujourd'hui dans l'Hindoustân par son immense érudition,

et par la protection que trouvoient auprès de lui tous ceux qui cultivoient les sciences, les lettres, ou les arts.

Au reste, on peut se former une idée de l'importance de l'*Ayïn Akbéry*, d'après l'abrégé traduit et publié en anglais, à Calcutta, par le savant M. Gladwin, en 1783—6, et par les extraits, en caractères originaux, accompagnés de la traduction, qui sont répandus dans le cours des notes et additions que j'ai faites à la traduction française des deux premiers volumes des *Recherches asiatiques*[1].

Les relations religieuses et politiques qui subsistent depuis un temps immémorial entre l'Hindoustân et le pays de Kâchmyr, nous auroient peut-être déterminés à faire une excursion jusque dans cette délicieuse contrée; mais lancés une fois au-delà des limites de l'Hindoustân proprement dit, le moyen de résister au desir de faire bien d'autres excursions? L'isle de Ceylan, celles de Java et de Sumatra, le pays des Barmas, le royaume d'Ava, celui de Pégou, ont de grands droits, par les monuments qu'ils renferment et dont nous possédons de nombreux dessins, à l'attention des savants et des artistes. Nous ne renonçons pourtant pas à l'espoir d'en former un appendice à l'ouvrage que nous allons publier, et vers lequel nous devons aujourd'hui diriger exclusivement toute notre attention et tous nos soins.

(1) *In*-4°. Paris, imprimerie impériale, 1804. Me seroit-il permis de faire observer ici que ces *notes* ou *additions*, parsemées de textes originaux en caractères arabes, persans, bengalis, mantchous, tibétains, etc., forment environ un quart de l'édition française?

NOTICE GÉOGRAPHIQUE
DE
L'HINDOUSTAN.

CHAPITRE PREMIER.

Étendue. Limites. Nom. Divisions naturelles, Divisions politiques, à différentes époques.

§. 1. *Limites.*

Il semble que la nature se soit complue à tracer avec un soin particulier les limites et les grandes divisions de l'Hindoustân. L'extrémité méridionale de cette belle contrée offre une immense presqu'isle qui se termine en pointe; la mer, qui en baigne les deux côtés, forme au couchant le golfe de Kambayah et celui de Kotch, de l'autre la baie du Bengale. Le Sind (l'Indus des anciens) qui se jette dans le golfe de Kotch, ou, suivant quelques modernes, l'Araba, fleuve voisin du Sind, forme le prolongement des limites occidentales de l'Hindoustân, qui, du côté du septentrion, est séparé de la Tatarie, du Tokharestân, et du petit Tibet, par les montagnes du Kaboul; au milieu de ces montagnes se trouve la vallée de Kachmyr, longue de quarante lieues, presque impénétrable, et qui passe avec raison parmi les Orientaux pour rivaliser de beauté avec le paradis[1]. Vers l'orient les romantiques montagnes de Sirinagar, celles que l'on nomme Himâla (neigeuses), si célèbres

(1) *Kechmyr djénnéti nézyr,* Kachmyr image du paradis, disent les Persans.

dans les poëmes mythologiques et dans l'histoire héroïque des Hindous, se prolongent entre leur pays et celui des sectateurs de Bouddhah, qui occupent maintenant le Neypâl et le Boutan; mais comme ces montagnes n'aboutissent pas précisément à la baie du Bengale, il n'existe que des limites politiques et idéales entre le Bengale et le royaume d'Arakhan, qui pourtant n'a jamais fait partie des états de l'Hindoustân.

Mesurée dans sa plus grande longueur, depuis le huitième degré de latitude jusqu'au trente-sixième, l'Inde occupe vingt-huit degrés, ou six cent soixante-quinze lieues de long, et depuis le soixante-quatrième degré de longitude jusqu'au-delà du quatre-vingt-douzième, ce qui, à la latitude de vingt-cinq degrés, forme six cents lieues communes en nombres ronds. Au reste, il nous semble que l'on donne une idée aussi claire que juste de l'étendue de l'Hindoustân, en disant qu'il a, à très peu de chose près, la même longueur que l'Europe, y compris l'Archipel, sur la moitié de la largeur de cette partie du monde. Ces mesures, prises avec le plus grand soin sur la belle et grande carte de l'Inde, publiée en 1804 par M. Arrowsmith, paroîtront immenses, et le sont pourtant moins que celles que M. Jones indique dans son éloquent et savant *discours sur les Indiens*[1].

« L'Inde dans sa plus grande étendue, dit l'illustre fondateur et président « de la Société asiatique, telle que les anciens paroissent l'avoir désignée, com-« prend une aire de près de quarante degrés de chaque côté, qui renferme un « espace presque aussi vaste que l'Europe entière. Elle est séparée de la Perse « à l'ouest par les monts Arachosiens, bornée à l'est par la portion la plus « éloignée de la presqu'isle qui appartient à la Chine, limitée au nord par les « déserts de la Tartarie, et s'étend au sud jusqu'aux isles de Java. »

Nous n'avons pas la témérité de contredire M. Jones, et nous pensons même qu'en géographie systématique et spéculative ses mesures ne sont pas exagérées; mais nous ne devons pas laisser ignorer à nos lecteurs qu'un autre savant, qui s'est illustré par ses travaux de géographie positive, M. le major Rennell[2], resserre beaucoup les limites de l'Hindoustân, dont le nom, selon lui, ne convient qu'aux cantons situés au nord du vingt-un ou vingt-deuxième degré de latitude. La rivière de Nerbedah passe en effet pour être dans tout

(1) *Recherches asiatiques*, tom. I, p. 501, et p. 418 de l'édition originale de Calcutta.

(2) *Memoir for a map of India*, page XIX de l'introduction de l'édition de 1793.

son cours la limite méridionale de l'Hindoustân; les frontières du Bengale, et celles du Béhâr du même côté prolongent et terminent cette limite. Les géographes indiens donnent la dénomination générale de Dekhan au pays situé au midi de cette ligne, et qui forme à-peu-près la moitié de ce que l'on nommoit précédemment l'empire Moghol. Quant au mot Hindoustân, on en a prodigieusement étendu le sens en l'appliquant à tout le pays que nous venons de décrire; et il seroit convenable de distinguer, par la dénomination d'Hindoustân propre, la portion septentrionale qui a le Sind, les montagnes de la Tatarie et du Tibet, pour bornes occidentales et septentrionales. Mais pour celles de l'est on auroit d'autant plus tort de désigner le Gange, que ce fleuve traverse les plus riches provinces de l'empire, tandis que le Brahmâpoutra, à peine connu des Européens, est bien plus convenable pour tracer la limite orientale. Ainsi circonscrit, l'Hindoustân propre offre une étendue égale à celle qu'occupent la France, l'Allemagne, la Bohême, la Hongrie, la Suisse, l'Italie, et les Pays-Bas réunis. Le Dekhan et la Péninsule correspondent, pour les dimensions aux isles Britanniques, à l'Espagne, et à la Turkie d'Europe[1].

Après avoir exposé notre opinion, et celles du plus célèbre orientaliste et du plus savant géographe dont s'honore l'Angleterre, nous laisserions notre travail incomplet si nous ne faisions connoître quelles sont les limites que les habitants de l'Inde assignent à leur propre pays. Dans un ouvrage[2] que nous aurons souvent occasion de citer dans le cours de celui-ci, le chapitre intitulé, *Des limites de l'Hindoustân et peu* (de mots) *sur son état*, commence ainsi : « On raconte qu'à l'est, à l'ouest, et au midi, l'Hindoustân confine à la « mer Salée[3] : mais Serândyb (Ceylan), Atchen, Molouk (les Moluques), Ma- « laghah (Malakka), et plusieurs autres isles en dépendent; ainsi les rivages « de la mer ne peuvent les en séparer. Au nord une haute montagne s'étend

(1) Rennell, *Memoir for a map of India*, introd., p. XIX, et XX.

(2) *Ayin Akbéry* (ou commentaire du grand-moghol Akbar), folio 60 de mon manuscrit authographe, et t. III, p. 4, de l'extrait publié en anglais par M. Gladwin, édit. de Calcutta. M. Gladwin n'a pas traduit littéralement le passage dont il s'agit, ou du moins son texte n'étoit pas conforme à celui que nous avons sous les yeux, dont l'exactitude est incontestable; on peut s'en convaincre en comparant ce passage et beaucoup d'autres avec la traduction de M. Gladwin.

(3) Cette épithète est d'autant moins oiseuse que les Indiens donnent le nom de mer au Gange; ils le nomment en persan *deryaï Gang*, la mer du Gange, comme les Égyptiens disent en arabe *Bahhr én-nyl*, la mer du Nil.

« très loin le long de l'Hindoustân d'un côté, de l'autre vers le Tourân (la « Tatarie). L'Yrân (la Perse) est entre cette contrée et le Tchyn et le Mâ-« tchyn; et parmi ces cantons, il y en a de prodigieusement peuplés, tels que « le Kachmyr, le grand et le petit Tibet, le Kehtouâr, et autres : au-delà « s'étend une plaine semblable à la mer. » Cette description ne me paroît pas différer beaucoup d'une autre tracée antérieurement, je crois, à l'époque où vivoit Aboul-fazl, rédacteur de l'Ayïn Akbéry.

« L'Hinsdoustân est une vaste contrée très fertile : ses limites du côté de « l'ouest, du midi, et de l'est, sont formées par le rivage de la mer; du côté « du nord, une montagne l'unit à celle d'Hindoukech, au Kafrestân (pays « des infidèles); et du Kétoùer aux montagnes du Kachmyr; du Kâboul à « Ghiznéïn. Le Candahâr est situé au nord-ouest de l'Hindoustân, qui depuis « les temps les plus reculés a Dehly pour capitale[1]. »

§. 2. *Nom.*

On a pu déja remarquer, d'après la judicieuse observation de M. le major Rennell, citée précédemment, que le nom Hindoustân n'est employé généralement par les Asiatiques occidentaux que pour désigner la partie supérieure de la contrée dont nous nous occupons : on trouvera plus bas l'étymologie et la signification du nom que porte parmi eux la presqu'isle. Le mot Hindoustân présente de plus grandes difficultés; nous allons exposer le résultat de nos recherches; nous n'en sommes pas nous-mêmes très satisfaits, et nous soumettrons à nos lecteurs nos propres conjectures avec la défiance et la modestie qui nous conviennent.

C'est des Persans que les Grecs paroissent avoir reçu les premières notions qu'ils aient eues de l'Inde, et leur mot Ινδία est évidemment la transcription des mots persans Hind et Hindy : la délicatesse de leurs organes détermina souvent les Grecs à supprimer les aspirations des mots exotiques. Ces mots, suivant quelques savants, sont la corruption du nom du Sind ou Indus;

(1) Voyez le manuscrit persan, n° 107, fol. 150. Ce volume n'a pas de titre; mais j'ai lieu de croire que, depuis le folio 89 jusqu'à la fin folio 185, il renferme un fragment des Commentaires de Bâbour, écrits par lui-même en tatar, et traduits en persan par un nommé Abdoul-rahym, d'après l'ordre d'Akbar. On y trouve des renseignements curieux sur l'Inde à l'époque de la conquête de cette contrée par les Moghols.

conjecture qui me paroît d'autant moins heureuse que ce fleuve a toujours été connu des Persans, et des anciens même d'après les Persans, sous son véritable nom. *Indus, incolis Sinthus appellatus,* dit Pline[1]. On reconnoit aisément ici la latinisation de *Sindhou,* véritable nom samskrit du fleuve dont il s'agit. Les Persans l'ont un peu syncopé en écrivant *Sind.* C'est, suivant l'auteur du *Chems él-Loghât*[2], le nom d'un fleuve célèbre qui coule sur les limites de l'Hindoustân et du Khoraçân. Il nous seroit facile d'accumuler ici les citations des géographes orientaux pour démontrer que les Persans n'ont jamais regardé comme synonymes, ni employé indifféremment les mots Sind et Hind. Les Arabes appeloient, selon moi, *Bélâd él-Sind* les contrées arrosées par l'Indus, et *Bélâd él-Hind* les contrées situées au-delà, dans l'intérieur des terres, l'Hindoustân proprement dit. Ce mot persan offre la traduction des mots arabes que nous venons de citer, et l'on y retrouve le mot *hindou* employé par les Persans et par le fameux Kâlidasa pour désigner les naturels de l'Inde[3]. Ce mot que, malgré l'autorité de ce poëte, les pandits refusent de reconnoître pour samskrit, est au moins dérivé d'*Indou,* un des noms de la lune, mère d'une des deux grandes et primitives familles des Indiens; l'autre famille descendoit du soleil, nommé par eux *Sôuria.* La plus forte objection qu'on ait faite à cette étymologie, dont nous sommes redevable à M. Dow[4], porte sur la lettre aspirée placée au commencement des mots persans *Hind* et *Hindou,* laquelle ne se trouve pas dans le mot samskrit *indou.* Mais les Orientalistes s'apercevront aisément qu'il ne s'agit ici que de la lettre *hé,* qui est si foiblement aspirée que les Persans de l'Inde l'emploient fréquemment pour transcrire l'*â* et l'*ê* longs du samskrit, comme dans *Râdjah* pour *Râdjâ,* et *Brahmah* pour *Brahmâ,* etc. *Stân* ou *tân* est une terminaison persane qui sert à former des noms de lieux, et qui offre l'abréviation des mots indiens *sthânâ* et *tânâ,* pays, contrée.

Quant aux indigènes qui sont absolument étrangers à la discussion que nous venons d'aborder, ils nomment leur pays *Bhârata-khanda*[5], pays de Bhâ-

(1) *Hist. natur.*, lib. VI, cap. XXIII (XX).

(2) *Soleil de la langue;* c'est un dictionnaire persan, expliqué dans cette langue, rédigé d'après les meilleurs *ferheng* ou dictionnaires originaux, et publié à Calcutta par M. Baretto en 1803, en 2 vol. *in-fol.*

(3) *Asiatik researches,* tome III, page 572, édition de Calcutta.

(4) *History of Hindoostan,* t. I, p. XXXI de la Dissertation placée à la tête du 1er volume.

(5) Ou *Bhârata varcha.* Ils l'appellent aussi *Ponyabhôumi,* pays des vertus; *Medhiama,*

rata, un de leurs anciens souverains sur lequel on trouvera des détails dans la *Notice historique*.

§. 3. *Divisions naturelles.*

Il y a long-temps qu'on a senti l'insuffisance de cette division, bien vague en effet, de *l'Inde en-deçà du Gange, et de l'Inde au-delà*, qui nous a été transmise par les anciens. Mais il faut convenir aussi qu'aucune de celles qui ont été proposées depuis quelques années n'a réuni un assez grand nombre de suffrages pour faire autorité; et c'est autant aux progrès rapides et non interrompus de nos connoissances sur l'Inde qu'à la disposition du sol de cette contrée qu'il faut attribuer cette multiplicité et cette divergence d'opinions sur un point aussi important. Je me hasarde donc à présenter le plan de divisions que m'ont suggéré des lectures assez étendues, et l'examen des meilleures cartes de l'Inde.

Une ligne horizontale et presque droite, tirée de l'extrémité du golfe de Kambayah aux bouches du Gange dans la baie du Bengale, établit la séparation entre l'Inde septentrionale et l'Inde méridionale, ou si l'on veut entre l'Hindoustân supérieur et l'Hindoustân inférieur, communément nommé Dekhan, en samskrit *Dakchina*, midi[1]. Une immense chaîne de montagnes, nommée les Ghattes[2], et qui longe de très près la mer dans la partie occidentale de la presqu'isle, forme cette étroite division, appelée côte de Malabar, ou

pays du milieu, parcequ'il est placé au milieu du *Djamboudoupa*, la terre habitable. Cette ridicule prétention est commune à la plupart des nations asiatiques. Voy. le troisième *Discours anniversaire* de M. Jones, tom. I, p. 502, des *Recherches asiatiq.*, et même vol., p. 301, du texte anglais, édit. de Calcutta; M. Wilkins, note 21e, sur l'*Heetopatdesa;* M. Crawfurd, *Sketches of the..... of the Hindoos*, tom. I, pag. 3 et 81.

(1) Cette distinction et ce nom n'étoient pas inconnus aux anciens, puisque l'auteur pseudonyme du Périple de la mer Erythrée dit que « après Barygaza le pays voisin se dirige « du nord au midi; c'est pourquoi on le nom- « me Dakhin abad. Le midi, dans leur langue, « est appelé *Dakhan.* » *Peripl. maris Erythr.*, pag. 170, 171, édit. Blancardi. Voyez aussi mes notes sur la traduction française des *Recherches asiatiques*, t. I, p. 452. J'ajouterai ici que le mot Δακιναβάδης, employé par l'auteur du Périple, est évidemment d'origine persane; car le mot *âbâd* appartient à cette langue, et signifie un canton habité, une colonie, *dakhin*, et plus bas *Dakhan*, sont évidemment des corruptions persanes du samskrit *Dakchina*. Cette observation n'est peut-être pas aussi minutieuse qu'elle le paroît, puisqu'elle nous fournit une nouvelle preuve que c'est par la médiation des Persans que les Grecs ont reçu leurs connoissances sur l'Inde, et conséquemment le nom même de ce pays, dont ils ont supprimé l'aspiration. Voyez ci-dessus, page 4.

(2) *Ghâta*, en samskrit, passage, défilé; *gate* en anglais.

Maleybar, pays des montagnes, où étoit situé le royaume de Calicut, si célèbre en Europe par les premières relations des voyageurs portugais. Les seules rivières remarquables de cette côte coulent à son extrémité septentrionale; ce sont le Tapti, et sur-tout le Nerbèdah, nommée *Narmêdâ* en samskrit, qui sert de limites au Dekhan du côté du nord-ouest. Ces deux rivières ont leurs embouchures à peu de distance l'une de l'autre dans le golfe de Kambayah, par le vingt-unième degré de latitude nord.

La portion des Ghattes qui regarde l'orient laisse entre elle et la mer, depuis l'extrémité de la presqu'isle jusqu'à la baie du Bengale, un long espace d'une largeur inégale, qu'on nomme *côte de Coromandel,* dont la rivière de Krichna, vulgairement nommée *Kistnah,* forme deux grandes divisions, le Karnate et les Serkars. Comme toutes les rivières un peu considérables, qui ont leur source dans les Ghattes, dirigent leurs cours vers l'est, il en résulte de ce côté des subdivisions naturelles, d'autant plus utiles que la côte de Coromandel est généralement dans toute son étendue beaucoup plus large que celle de Malabar, où l'on rencontre à peine quelques ruisseaux : ainsi notre première subdivision naturelle se mesurera depuis la pointe même de la presqu'isle, où nous avons fixé notre point de départ, tant pour notre description géographique que pour notre voyage pittoresque, jusqu'à l'embouchure du Koleroune qui, dans l'intérieur des terres, porte le nom de Kâvéri, par onze et douze degrés de latitude. Le canton le plus important ici est le Tanjaour. N'oublions pas de remarquer que, parmi les Hindous, l'extrémité de la presqu'isle, ou Dakchina selon eux, jusqu'au treizième degré se nomme Drâvira. Le Pénar, qui se décharge par quatorze degrés vingt-cinq minutes de latitude dans la mer du Bengale, divise en deux portions inégales l'espace qui sépare le Kâvéri du Krichna. La portion située à la droite du Pénar est la plus considérable, et contient le territoire d'Arcate.

Les géographes s'accordent à reconnoître les embouchures du Krichna vers le quinzième degré cinquante minutes de latitude, pour les limites de la côte de Coromandel : il est vrai qu'à partir de ce point la presqu'isle s'élargit prodigieusement; mais personne ne peut contester qu'elle se prolonge encore jusqu'au golfe de Balaçore, par vingt-un degrés trente minutes de latitude; je serois même tenté de la porter jusqu'à l'embouchure de la rivière d'Hougley, par les vingt-deux degrés, c'est-à-dire positivement sous le même parallèle où

se trouve l'extrémité du golfe de Kambayah de l'autre côté de la presqu'isle; alors la dernière subdivision orientale s'étendroit depuis Godaveri jusqu'ici. Nous ne parlons pas du foible espace qui sépare l'embouchure de ce fleuve de celles du Sabanrika, qui tombe dans la baie du Bengale à-peu-près sous la même latitude que le Nerbedah dans le golfe de Kambaye. Le centre de la presqu'isle, vers son extrémité méridionale, offre quelques plaines, quelques cantons assez fertiles, et même assez étendus pour avoir formé, à différentes époques, de petits états très florissants, si l'on en juge par les monuments qui subsistent encore[1]. Nous ne connoissons plus, à la vérité, que les noms et quelques débris des capitales des royaumes de Tritchinapali, de Madhourèh, et l'on aperçoit encore l'ombre de celui du Maïssour. Plusieurs chaînes de montagnes, de l'aspect le plus sauvage, et d'où jaillissent de nombreuses rivières, hérissent le centre supérieur de la presqu'isle; c'est l'asile inexpugnable de ces Mahrattes indomtés, qui ont bravé, harcelé les conquérants moghols, si redoutables aux autres Indiens, et qui luttent aujourd'hui contre la puissance européenne qui a supplanté la dynastie de Tymour.

Quelle que soit notre prédilection pour notre propre travail, elle ne doit pas nous faire omettre ici une grande et belle division naturelle établie dans la presqu'isle par M. le major Rennell[2]; ce célèbre géographe la nomme le *Balaghat Carnatic*, c'est-à-dire le Karnate des Ghattes supérieures, ou le pays Table[3]; c'est sa dénomination vulgaire. Elle est d'autant plus fortement prononcée sur la carte, que c'est le principal trait de la physionomie physique et politique de la contrée: elle présente une forme triangulaire, qui s'étend depuis Caïmbetore au sud par onze degrés de latitude jusqu'au parallèle de Surate au nord; du côté de l'ouest, elle longe à peu de distance la côte de Malabar, et s'en approche sur-tout sous le parallèle de Bednore vers treize degrés quarante-cinq minutes de latitude. Les limites orientales de cette

(1) Voyez notre second volume page 1 et suiv.

(2) *Memoir of a map of the Peninsula of India from the latest autorities.* London, 1793. La carte annexée à ce précieux mémoire porte la date du 17 décembre 1792; mais l'auteur l'a revue et corrigée au mois d'avril 1800.

(3) Les mots *bálá-ghát* et *payin ghát*, désignent respectivement les régions situées au-dessus et au-dessous des ghattes. Nous avons déja remarqué, p. 6, note 2, que le mot *ghát* signifie un défilé, un passage, et par extension il est devenu le nom même des montagnes qui divisent la presqu'isle dans sa longueur. Voyez le Mémoire cité ci-dessus, p. 14, et mes notes, t. I, p. 45, des *Recherches asiatiques.*

division forment une ligne très irrégulière, à partir de Caïmbetore, point méridional du triangle, jusqu'à un autre point voisin du Godaveri, dans la partie orientale de Golconde. Dans quelques portions du Karnate septentrional cette ligne n'est séparée de la mer que par un espace de cinquante milles anglais, ou seize à dix-sept lieues communes. Le côté septentrional de notre triangle n'est pas moins irrégulier que les deux autres : il passe au nord de Maher, de manière à comprendre cette province du Bérar dans le bâlâ-ghât, et laisse Elitchpour dans le *Pâyïn-ghât* ou bas Bérar; enfin parvenu dans le voisinage du Tapti, il longe le cours de ce fleuve à l'ouest jusqu'à l'extrémité du côté occidental de ce même triangle auprès de Surate, par vingt-un degrés de latitude; ainsi la *Table* occupe dix degrés de latitude en longueur sur une largeur de plus de sept de longitude. On ne connoît pas encore au juste quelle en peut être la hauteur, mais on l'évalue vaguement à 3000 pieds dans sa partie orientale, vis-à-vis de Madras; c'est, en effet, le canton le plus élevé de la portion orientale de la presqu'isle, parcequ'à partir de ce parallèle (treize degrés cinq minutes latitude) les eaux coulent vers le nord et le sud; or leur pente générale vers l'est nous prouve que le côté occidental est plus élevé que l'oriental; en effet il est incomparablement plus escarpé.

L'élévation de ce canton cause une différence de saison dans le plat pays situé des deux côtés, c'est-à-dire sur la côte de Malabar et sur celle de Coromandel, et ce canton même s'en ressent. On sait que les vents y soufflent périodiquement du sud-ouest et du nord-est, et que chacun de ces vents, venant également du côté de la mer, apporte des pluies qui constituent une saison entière sur celui des deux côtés qui s'y trouve alternativement exposé. On attribue ces pluies périodiques à l'élévation des flancs de la *Table*, qui arrêtent dans leur marche la plus grande partie des nuages, les obligent de se condenser et de se répandre sur les basses contrées. Mais il faut avouer que ces pluies ne tarissent pas entièrement les nuages qui les versent avec tant de profusion; il y en a encore quelques uns qui, devenus plus légers, franchissent la barrière dont nous avons parlé, et vont encore épancher le reste de leurs eaux sur le canton de la Table, où ils occasionnent une saison pluvieuse, pendant qu'une saison incomparablement plus humide, et que nous pourrions nommer *déluvienne*, règne sur la côte. A la vérité ces pluies ne s'étendent pas au-delà de la partie du pays Table exposée à ces vents. La quantité d'eau

qui tombe dessus n'équivaut probablement pas à un quart de celle qui tombe au pied. Les grandes rivières qui arrosent la Table, lesquelles ont toutes leurs sources bien loin à l'ouest, sont encore considérablement enflées par la mousson sud-ouest. Malheureusement nous n'avons pas de renseignements positifs et certains touchant les saisons de ce canton, ni sur-tout touchant la durée et l'étendue des effets produits par la saison pluvieuse pendant la mousson nord-est.

Les mois de mai, de juin, et de juillet, sont ceux de la saison pluvieuse pendant la mousson sud-ouest sur la côte occidentale de l'Inde. La côte orientale est exposée aux pluies de la mousson nord-est vers la fin d'octobre, et durant les mois de novembre et de décembre. Toutes les eaux rassemblées sur la vaste étendue de la Table, depuis Caïmbetore jusque dans le voisinage de Surate, coulent vers l'est; ce qui ne permet pas même de douter, comme nous l'avons déja remarqué, de l'inclinaison du terrain de ce côté.

Entre les parallèles des seizième et vingt-unième degrés de latitude, les eaux coulent vers le sud de l'est; entre le seizième et le treizième degré et demi vers le nord de l'est, elles ont pour réceptacles le Godaveri et le Krichna; et du treizième degré et demi jusqu'à l'extrémité méridionale de la Table, les eaux coulent encore au sud de l'est; ce qui prouve l'existence d'une connexité très prononcée à travers la péninsule, entre les pointes de Dalmatcheri et de Mangalore, par soixante-douze degrés quarante minutes à soixante-dix-sept degrés longitude, et dans ce canton le Kâvéri est le grand réceptacle des eaux.

Les principales rivières qui prennent leurs sources sur la Table de la péninsule sont le Krichna et le Toumbodra, le Kâvéri et le Pénar. Quoique les fontaines d'où ils jaillissent ne soient pas à plus de vingt ou trente milles anglais, c'est-à-dire à plus de huit ou dix lieues communes de la côte de Malabar, ces rivières se déchargent dans la partie de la mer orientale qui forme le golfe du Bengale. L'espace contenu entre le cours inférieur du Krichna et celui du Toumbodra, jusqu'à leur jonction, se nomme *Dou-âb*, mots persans qui signifient *deux eaux*, deux fleuves[1]. Le Ghâtporba et le Malporba, deux

(1) C'est-à-dire pays situé entre deux fleuves. Il y a aussi dans l'Hindoustân supérieur un autre canton nommé ainsi, et dont nous aurons bientôt occasion de parler ci-après, p. 12, lig. 22.

Nota. Le nom persan *dou-âb* ressemble beaucoup au samskrit *douîpa*, qui a la même signification, et désigne aussi une isle et une presqu'isle; *djézyréh* en arabe. Le monde ha-

autres rivières assez considérables, arrosent la partie septentrionale de ce Dou-âb, et vont porter le tribut de leurs eaux au Krichna.

Attenant au flanc oriental de la Table, et presque sur la même ligne qu'elle, entre le lac de Palicate et la rivière de Kâvéri, une contrée montagneuse occupe plus de cent quatre-vingt milles, environ soixante lieues, depuis la base de la Table jusqu'au niveau du Karnate; et parmi le grand nombre de vallées belles, vastes et fertiles qu'elle contient, on distingue celles de Bara-mahl[1] et de Salem. Ces deux vallées sont séparées par le défilé de Tapour; ce défilé est composé de montées longues et difficiles à franchir, qui conduisent de Salem aux hauteurs de Bara-mahl, lesquelles doivent être plus élevées que le niveau du Karnate, où l'on descend par une autre suite de défilés.... Mais le charme et l'instruction qu'on trouve à suivre un guide tel que M. Rennell nous rameneroient insensiblement dans le bas de la presqu'isle, tandis que nos regards doivent se porter vers l'Hindoustân supérieur. Ainsi, il ne s'agit pas moins que de traverser la région de la *Table* dans toute sa longueur, et de passer le Nerbedah ou le Gângah, qui coulent en sens diamétralement opposé vers le vingt-unième et le vingt-deuxième degré de latitude nord, entre la presqu'isle et l'Hindoustân proprement dit. Dans cette dernière contrée, dépourvue de chaînes de montagne et conséquemment de vallées, il nous seroit difficile d'établir d'autres divisions que celles qui résultent du cours des rivières; nous y multiplierons donc les *dou-âb*, conformément au système des Indiens. Mais nous n'oublierons pas au moins la seule division que la nature ait pris soin de tracer, et qui, de temps immémorial, conserve son nom; c'est la petite presqu'isle du Guzarate, formée à l'occident par le golfe de Kambayah et l'embouchure du Poder dans le golfe de Kotch. Entre le cours de cette rivière et celui du Sind s'étend jusque vers le trentième degré de latitude un immense désert de sable. Plus loin, et toujours vers le nord, un vaste territoire, borné par les montagnes du Lahor et par celles du Kachmyr, arrosé par les nom-

bité porte, parmi les Hindous, le nom de *Djambou doutpa*, isle du fruit nommé djambou ou zamen. Suivant un préjugé commun à la plupart des Orientaux, ils croient que la terre habitée est environnée d'eau. Voyez sur les idées cosmographiques des Indiens une longue note en persan et en français que j'ai extraite de l'*Ayïn Akbéry*, et insérée dans le tome I, pag. 68-72, et pag. 502 des *Recherches asiatiques*, traduct. française. Consultez aussi le tome X, pag. 140, du même recueil, édition originale de Calcutta.

(1) Voyez le tome II, page 40, et les planches XIX et XX.

breuses rivières tributaires du Sind, porte le nom persan de *Pendj-âb* (en samskrit, *Pantchanada*), les cinq fleuves, parcequ'en effet on y remarque surtout cinq grandes rivières qui vont toutes se jeter dans le Sind. La plus orientale de ces cinq rivières, le Setledje, sert de limite septentrionale à un canton nommé Serhind (extrémité de l'Inde), qui est borné au midi par la Sérasouati. Le cours de cette dernière rivière, celui du Dimodey qui se jette dans le Sind par vingt-huit deg. trente min., et du Djemnah qui coule du nord au midi, forme une autre division moins considérable que celle qui se trouve assez naturellement établie entre la rive méridionale du Dimodey et la rive septentrionale du Botlas ou Poder, laquelle formoit autrefois la province d'Adjemyr, nom qu'elle conserve encore aujourd'hui. Le vaste canton situé au midi du Poder, à l'est du Guzarate, au nord du Nerbedah, et au couchant du Djemnah, a été célèbre dans ces derniers temps par les exploits de deux fameux chefs mahrattes Mâdhadjy Sindhyah et Holkar. Le nom de Mahrattes nous rappelle le voisinage des Ghattes, ainsi que celui de la presqu'isle vers laquelle nous sommes redescendus pour nous en éloigner de nouveau, non sans avoir visité vers notre droite la vaste plaine comprise entre le golfe du Bengale, le cours du Gange, et les montagnes de Rhotas, par vingt-quatre degrés trente-une minutes de latitude, où se trouvent situés le Béhar et une grande partie du Bengale, qui s'étend bien au-delà du Brahmâ-poutra. Un degré plus haut que les monts Rhotas, en suivant une ligne presque perpendiculaire nous arrivons au confluent du Djemnah et du Gange, où commence le *Doub-âb* de l'Hindoustân supérieur qui est aussi étroit, mais bien plus long que le canton du même nom situé à l'entrée de la presqu'isle, car il s'étend du vingt-cinquième degré trente minutes jusqu'au-delà du vingt-septième degré latitude : il est borné au nord par les montagnes de Séoualik, qu'on peut regarder, ainsi que celles de Kémaoun, comme la première ligne de ces fameux monts Himâla qui forment une immense barrière entre l'Hindoustân et le Tibet. Ces mêmes montagnes pourroient encore servir de limites septentrionales à une division située entre le Gange et le Gograh, et qui s'étendroit du côté du midi jusqu'au confluent de ces deux rivières par ving-cinq degrés quarante-huit minutes de latitude. Notre dernière division orientale aura pour limites à l'ouest le Gograh; au midi, une partie du cours du Gange; à l'est et au septentrion, les montagnes du Boutan et celles du Neypâl par les vingt-neuf et trentième degrés de latitude.

D'après le tableau que nous venons de tracer et les mesures que nous avons données, il est pour ainsi dire inutile de jeter les yeux sur la carte pour s'apercevoir que l'Inde offre une double forme triangulaire, ou plutôt un losange dont les deux pointes les plus alongées sont dirigées, l'une vers le midi, ayant le cap Comorin par sept degrés cinquante minutes pour terme; l'autre vers le nord finit au Kachmyr par trente-quatre degrés vingt minutes. Ajoutons qu'on pourroit tirer du nord au midi une ligne presque perpendiculaire de la capitale du Kachmyr à la pointe du cap Comorin. Une ligne horizontale et également droite, tirée par les vingt-trois degrés de latitude de la dernière embouchure occidentale du Sind, soixante-quatre degrés longitude à Silhet, quatre-vingt-onze degrés, couperoit la ligne perpendiculaire un peu au-dessus de la moitié de sa longueur, et fixeroit ainsi les deux extrémités occidentale et orientale de ce losange, que nous allons parcourir de nouveau pour en tracer les compartiments politiques, non seulement dans le dernier état des choses en 1812, mais encore aux trois époques les plus mémorables dans les annales de l'Inde, en remontant à l'invasion des Moghols sous la conduite de Bâbour, et à l'établissement de cet arrière-petit-fils de Tamerlan sur le trône de Dehly[1].

(1) Les divisions établies par les Hindous nous paroissent si peu satisfaisantes et si obscures, que nous n'avons pas cru devoir les insérer dans notre texte; mais telles qu'elles sont on nous permettra de les rapporter ici en note, pour ne pas être accusé de supprimer des renseignements dont le principal mérite consiste dans la nouveauté des sources où ils ont été puisés.

Divisions suivant le systéme des Hindous.

Le *Bhârata khanda,* ou *varcha* ou *varcham,* pays de Bhârata, occupe le centre du Djambou Douìpa (voyez pages 6 et 11), et en prend quelquefois le nom : on lui donne aussi celui de *Canyâ-Douìpa,* isle de la Vierge, de la Demoiselle, fille de Bhârata, cinquième roi depuis Souyambhouva ou Adam. Les habitants de cette contrée se nomment Sam-Bhârata ou Sam-Mârata, et la divisent en quatre parties, l'est, l'ouest, le nord, et le sud, et quatre angles qui tirent leurs noms des dieux *agny* (le feu), *naïréta* (sud-ouest), *vayou* (le vent), *ichâna* (nord-est) et le milieu; ce qui fait neuf divisions. Ce pays est borné à l'est par les *Kirâta,* ou pasteurs qui parcourent les montagnes situées au nord du Bengale, et par les *Yavâna,* ou Grecs de la Bactriane, au couchant.

Au milieu du Bhârata varcha sont situés les pays suivants; savoir : Sârasouata, Matséya, Chouraçâna, Mathourâ (le royaume de Krichna), Pantchala (le Pendjâb), Chaloua, Mandâvya, Kourou-Kchâtra, Hastinâ, Naïmicha, Vindhyadry, Pandhéiagâcha, Yamouna, Kâchî (Bénarès), Ayodhya (Aoude), Prayâga, Ghaya, Mithelâ, etc. A l'est sont les pays de Mâgadha (Béhâr), de Châna, de Varândra, Gaoura (le Bengale), Râra, Vardhamâna, Tamâlepta, Pragdjéïoticha, Oudayadri. Dans l'*Agni Kôna,* ou angle du feu, se trouvent Anga, Vanga, Oupavanga, Traipoura, Kochala, Kâlinga, Outkala, Andra, Vidarbha, Chavara;

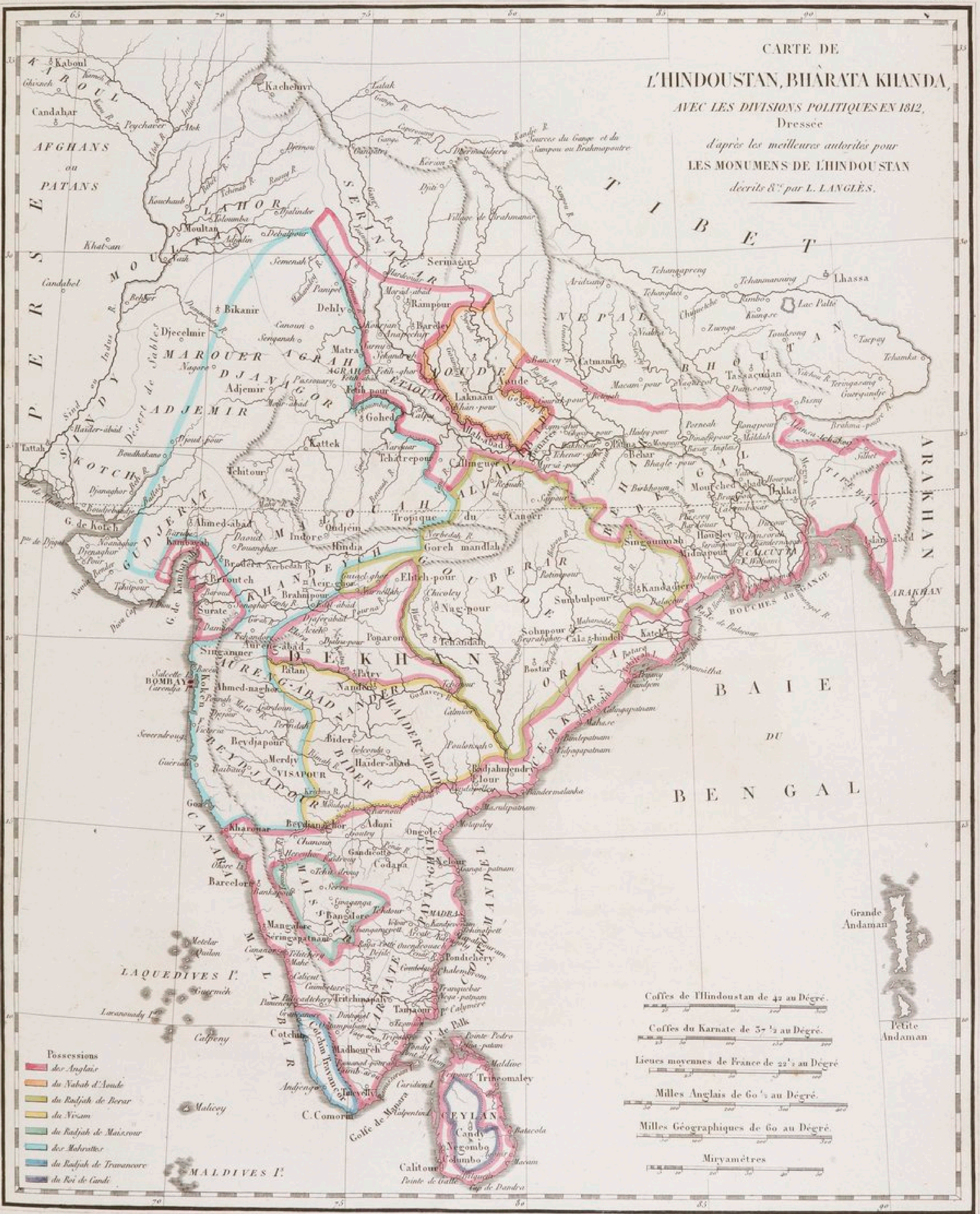
§. 4. *Divisions politiques actuelles*[1].

Les divisions politiques de l'Hinsdoustân sont pour le moment aussi fixes, aussi déterminées que ses divisions naturelles nous ont paru en général vagues et incertaines; enfin il nous sera d'autant plus facile de les tracer que l'ambition toujours croissante des Anglais, et leurs succès incalculables, ont prodigieusement simplifié cette partie de notre travail.

L'empire moghol a disparu entièrement, ainsi que les principaux auteurs de sa ruine; et quoique les couleurs de la carte indiquent huit puissances, dont sept indigènes, et auprès desquelles les Anglais entretiennent un résident, savoir, 1° le peychouah des Mahrattes occidentaux, 2° le râdjah des

au sud, Avanti, Hamâdra Malaya (le Malabar), Richéia-mouka, Tchitrakouta, Mahâranya (le Maïssour), Kântchî (Gingi), Sinhalakankana, le Konken, Kavâri, Tamraparni, Lankâ (Ceylan), Trekouta. Dans le Naïrita Kôna, Drâvira (le cap Comorin), Anarta, Mahârâchtra (les Marhattes), Roïvata, Yavana, Palhava, Sindhou; à l'ouest, Hoïhaya, Astadri, Malatcha, Vâsa-Chaka. Dans le Vâyou Kôna (angle du Vent), Goutdjarâthi, Nata, Djalandhara; au nord, Tchina (la Chine), Népâla, Houna, Kakaya, Mandara, Gandhara, Himâlaya, Kroantcha, Gandhamadana, Malava, Kailacha, Madra, Kachmîra, Mlatchha Khaça. Dans l'Ichâna Kôna sont : Souaharna-Bhouma, Gangâdouâra, Tankana, Valhika, Brahmâ-poura Kirâta, Darada, etc. Les rois qui régnoient au centre de ces contrées se distinguoient par le titre de *Nara pati;* ceux du nord, *Achoua pati;* et ceux du sud, *Gadja pati.*

Il est presque inutile de rappeler ici que les Hindous donnent à la presqu'isle de l'Inde, depuis la pointe du cap Comorin jusqu'à la Nerbedah, le nom de *Dakchinâ* (droite); les Moghols ou conquérants musulmans ont métamorphosé ce mot en celui de Dekhan, et comme ils n'ont pas poussé leurs conquêtes dans la presqu'isle au-delà des bords du Koleroune, ils ont aussi fixé là les limites du Dekhan. Le Drâvidha, qu'on prononce Drâvira, est, comme on l'a déja vu page 7, une subdivision du Dakchinâ. Le côté de Tchola-mandalam (pays de Tchola), autre division du Dekhan, renferme le Tonda-mandalam, nommé actuellement Arcate, lequel s'étend depuis Tchedenber (Chalembrom) jusqu'à Parheya-khanda (pays forêt), nommé communément Paliacate. Kerala est le nom indien de ce canton occidental situé au-dessous des Ghattes, qui renferme le Travacor, le Malabar, le Kanara, le Konkan. Paraçou-râma, juché sur le sommet de montagnes qui étoient alors au milieu de flots, demanda un nouveau pays au dieu de l'océan : celui-ci mit à sec une grande étendue de terrain qui se trouva bientôt peuplé de sauvages. Paraçou-râma leur apprit à chasser, et à faire différents travaux domestiques. On trouve encore au midi, Malaya (la côte Malabare) Kâlicata (Calicut), Dhermapatnam, place autrefois importante entre Calicut et Cananor, etc. et enfin l'Yamyodoudhi (la mer d'Yâma, dieu des enfers); c'est la mer méridionale. Au sud-ouest, Kambodja, Yavâna-mârgana (les habitants du défilé qui conduit chez les Grecs de la Bactriane). Au nord-ouest, beaucoup de pays dont les noms samskrits ne présentent aucun rapprochement avec ceux qui nous sont connus. Comme cette nomenclature, dépourvue de synonyme, n'offriroit aucun intérêt, nous terminerons cette note par offrir les renseignements qui nous ont paru les moins vagues.


CARTE DE
L'HINDOUSTAN, BHÂRATA KHANDA,
AVEC LES DIVISIONS POLITIQUES EN 1812,
Dressée
d'après les meilleures autorités pour
LES MONUMENS DE L'HINDOUSTAN
décrits &c. par L. LANGLÈS.
TIBET
NEPAL
BHOUTAN
Lhassa
PERSE
AFGHANS ou PATANS
Kaboul
Candahar
LAHOR
SERINAGAR
Dehly
AGRAH
MAROUER
ADJEMIR
DJANAGOR
Adjemir
Bikanir
Djeçelmir
Désert de Sables
SINDY
KOTCH
G. de Kotch
GUDJERAT
Ahmed-abad
Kambayah
G. de Kambayah
Surate
Bombay
Koken
Goa
CANARA
MALABAR
Mangalore
Seringapatnam
Bangalore
MAÏSSOUR
Calicut
Cotchin
Travancor
C. Comorin
LAQUEDIVES Ies.
MALDIVES Ies.
Malicoy
Golfe de Manara
CEYLAN
Candy
Negombo
Columbo
Trinquemaley
Pointe de Galle
D. de Palk
KARNATE
Tanjaour
Pondichery
MADRAS
CORMANDEL
Arcate
Tritchinapaly
Madhoureh
DEKHAN
AURENG-ABAD
BIDER
VISAPOUR
HAIDER-ABAD
Haider-abad
Bider
Nander
BERAR
Nag-pour
KHANDEYCH
MALOUAH
Oudjein
Indore
Goreh mandlah
Tropique du Cancer
OUDE
Laknaau
Aoude
Allah-abad
Benarès
Patna
BAHAR
BENGALE
Calcutta
BOUCHES du GANGE
ORIXA
Katek
CERKARS
Masulipatnam
Bander-malanka
BAIE DU BENGAL
ARAKHAN
TIPERAH
Grande Andaman
Petite Andaman
Possessions
des Anglais
du Nabab d'Aoude
du Radjah de Berar
du Nizam
du Radjah de Maïssour
des Mahrattes
du Radjah de Travancore
du Roi de Candi
Coffes de l'Hindoustan de 42 au Dégré.
Coffes du Karnate de 37 ½ au Dégré.
Lieues moyennes de France de 22 ½ au Dégré
Milles Anglais de 60 ½ au Dégré.
Milles Géographiques de 60 au Dégré.
Miryamètres

Mahrattes orientaux, 3° celui du Maïssour, 4° celui de Travancore, 5° le nizâm ou soubahdâr du Dekhan, 6° le nabab d'Aoude, et 7° le roi de Candi dans l'isle de Ceylan (enfin ils poussent la politesse jusqu'à en entretenir un auprès du fils de Châh Aâlem, à qui ils font tristement jouer à Dehly le rôle ridicule de souverain sans états), on ne doit compter dans l'Inde que deux puissances réelles, celle des Anglais et celle des Mahrattes; ceux-ci, à la vérité, se divisent en deux branches. Nous ne parlons pas des Seykhs, cantonnés dans les marais du Pendj-âb et dans les montagnes de Lahor, et qui en outre ne constituent pas une puissance régulière, quoiqu'ils soient très forts et très nombreux. Cependant leurs forces et leurs remparts naturels ne les protègent pas toujours contre les armes des Anglais; ceux-ci, conduits par le brave et expérimenté général Lake, ont poursuivi, en 1805, Holkar, chef

L'Hindoustân proprement dit se nomme *Koumârikâ-Khanda*. Sous le nom de *Pratchi*, ou *Pourva*, par corruption *Pourop* et *Prourop* (orient), les Hindous comprennent tout le pays qui s'étend depuis Allah-âbâd jusqu'aux dernières limites orientales de l'Inde. De *Pratchi* les Grecs paroissent avoir fait *Prasis*, nom qu'ils donnoient aux habitants de cette contrée. Elle est divisée en deux parties; la première s'étend d'Allah-âbâd à Radjemahl, le long du bras occidental du Gange; l'autre renferme le Bengale, dont la plus grande partie porte en samskrit le nom de *Gancara désa*, ou pays de Gangara, dont les Grecs ont fait le pays des Gangarides. Un petit district, situé vers l'extrémité du Delta du Gange, conserve le nom de Gancâra.

Le Pratchi propre occidental avoit pour capitale *Radja-griha* (la demeure royale), bâtie par Hariakcha, fils du roi Prithou. Balarama, frère de Krichna, prit cette ville, la rebâtit, et l'assigna pour résidence à un de ses fils, lesquels portoient le nom de *Bali pouthra*, enfants de Balâ. Cette circonstance valut à la ville le nom de *Palipoura* ou *Palibothra*, connue des Grecs, et sur laquelle nos géographes se sont tant exercés.

Dans le *Medhyama désa*, ou contrée du milieu, nous remarquerons les Gaoura griva (hommes à cou blanc), les Viaghra moukha (hommes à face de tigre), les Sivirguiri (montagnards de Souir, autrefois très puissants, ainsi que les Bhors, dans les provinces Gangetiques). Les *Sivira* ou *Sabira* sont les Sabiri de Nonnius; les *Gaoudaca*, habitants de Gaouda, ou Gaour, le Corygazus de Ptolémée; les *Ambachta*, les Ambasti d'Arrien, etc.

Toute la portion septentrionale de l'Inde, depuis les montagnes Himâlaya jusqu'aux montagnes Vindhia, se nomme Aryâvarta. Voyez Ward's *Account of the writings, religion and mamers of the Hindoos;* Serampoor, 1811, *in-4°*, t. I, p. 1, 2, 12 et 13. Wilks's *Historical Sketches of the South of India*, etc. Lond., 1810, *in-4°*, tom. I, pag. 3, 4, 157 et 491. Colebrooke et Wilford dans les *Asiatick researches*, tom. V, pag. 55, 269, 270; tom. VIII, p. 296; tom. IX, p. 320, 321, 163, 164, 169. *Dœnisch. mission. aus ost-indien Berichten*, continuat. XXV, seite 159, 162.

(1) La carte que nous joignons ici, pour l'intelligence seule de cette section, a été calquée avec très peu d'altération sur celle qui accompagne l'important ouvrage souvent cité dans notre texte, et intitulé: *The East India register for* 1813 *compiled from the official returns by permission of the honorable the East India company;* by S. Mathes. and A. Way Mason of the secretary's office, East-India house. Lond. 1813, *in-12*, 1 v. Nous nous sommes bornés à réctifier l'orthogr. des noms, et à substituer le mérid. de Paris à celui de Greenwich.

mahratte, jusqu'au fond du Pendj-âb[1], et ont poussé leurs conquêtes non loin des montagnes de Lahor, de manière que maintenant leurs possessions dans l'Inde s'étendent d'abord sans interruption depuis le septième degré cinquante minutes de latitude jusqu'au-delà du trente-unième, sur une largeur plus ou moins grande, en suivant exactement toutes les sinuosités des limites orientales de l'Inde et de la côte de Coromandel, et même sur la côte de Malabar jusqu'au seizième degré. Dans cette immense étendue se trouvent enclavés trois petits états qui appartiennent aux Anglais pour le moins autant que les possessions qu'ils avouent. Nous serions donc bien tentés de ne pas regarder le territoire du nizâm comme faisant solution de continuité entre la partie méridionale du territoire des Anglais, et celui qu'ils ont très nouvellement acquis aux dépens des Mahrattes et du même nizâm dans la partie supérieure de la presqu'isle, lequel formant une espèce de triangle n'a pas moins de quatre-vingts lieues dans sa plus grande hauteur sur cent vingt à sa base. Ici les Anglais ont les Mahrattes du Bérâr à l'est, et à l'ouest les Mahrattes occidentaux, dont le territoire est extrêmement resserré entre le domaine méditerranée des Anglais, dont nous venons de parler, et celui qu'ils possèdent aussi à l'entour du golfe de Kambayah, dont Surate est le chef-lieu. Nous ne craignons pas en outre d'affirmer que leur influence, disons leur puissance dans la presqu'isle du Guzarate et même dans l'ouest de l'Inde, ne le cède pas à celle des Mahrattes occidentaux, dont les domaines commencent vers le milieu de la côte de Malabar par quinze degrés vingt minutes de latitude, et s'étendent jusque vers la source du Setledje par-delà le trentième degré latitude à l'ouest des possessions anglaises, conséquemment bien au-delà de Dehly. Cette célèbre capitale, d'un grand empire qui n'est plus, leur a long-temps appartenu; et malgré l'espèce d'indépendance et de neutralité que les Anglais lui ont accordée, malgré la présence d'un résident, espèce d'agent diplomatique accrédité qu'ils entretiennent à la cour du pâdchâh Akbar, l'un des fils du malheureux Châh Aâlem, et le triste héritier[2]

(1) Voyez *A Sketch of the Sikhs* (Essai sur les Seykhs), par le brigadier général Malcolm, nº XI du second volume des *Asiatick researches*, p. 197-248 de l'édit. de Calcutta, et mêmes pages de l'édit. *in*-8°. Ce savant militaire est le même que les Anglais envoyèrent en ambassade auprès du *châh* de Perse en 1804. Voyez ma *Notice chronologique* de la Perse, depuis les temps les plus reculés jusqu'à ce jour, tom. X, pag. 321... de ma nouvelle édition des *Voyages du chevalier Chardin*.

(2) Les Anglais le placèrent sur le trône à Dehly, et le saluèrent le jour même de la mort de son père, au commencement de décembre 1806. *Asiatick annual Register, for the year* 1807, vol. IX, pag. 41 de la *Cronicle*.

du plus pompeux et du plus vain des titres, nous ne nous croyons pas fondés à contester aux Anglais la possession de Dehly, puisqu'ils y ont une garnison, à la vérité sous le titre d'escorte[1]. Quant aux possessions proprement dites de la Compagnie anglaise des Indes orientales, elles se divisent en trois Présidences ou Établissements, du Bengale, de Madras, et de Bombay.

L'Établissement du Bengale, dont la juridiction embrasse tout l'Hindoustân supérieur, possède le Conseil Suprême établi au fort William à Calcutta, et présidé par le gouverneur général du Bengale et du Béhâr, commandant en chef les forces de la Compagnie dans les Indes orientales. L'organisation civile du gouvernement de cette compagnie souveraine de marchands est trop vaste pour en donner ici une idée satisfaisante; il nous suffira de remarquer qu'outre un grand nombre de conseillers, de marchands en charges, d'écrivains, etc. résidans à Calcutta, il y a des cours provinciales d'appel et de canton établies à Calcutta, à Bareily, à Bénarès, à Dakkah, et à Mourched-âbâd dans le Bengale; à Patnah, dans le Béhâr; des collecteurs d'impôts avec des juges et des assesseurs à Agrah, à Allah-âbâd, à Aly-ghor, à Baker-gondje, à Bareily, à Birbhoum, à Béhâr, à Bénarès, à Bhagl-pour, à Bandelkend, à Berdouan, à Khân-pour, à Tchitta-gang, à Kettek, à Dakkah, à Dynadje-pour, à Etéouah, à Ferakh-âbâd, à Gorek-pour, à Hougley, à Djéçore, à Djouan-pour, dans les Djenglemahl; à Méhret dans la division méridionale du Sahrang-pour; à Midna-pour, à Myrza-pour, à Mamensingh, à Mourched-âbâd, à Mourad-âbâd, à Nodéah, à Pournéah, à Râdjechâhy, à Ramghor, à Rang-pour, dans la division septentrionale du Sahrang-pour; à Serong, à Châh-âbâd, à Silhet, dernière ville orientale du Bengale du côté du Boutan; à Tipérah, à Tirhout, et dans les vingt-quatre Perganah.

L'exploitation du sel forme une administration particulière, qui a des agents à Tchitta-gang, à Bolouah, à Kettek, dans les vingt-quatre Perganah, à Raymangal, à Hidjely, et à Tamlouk.

(1) M. Georges Prole, colonel d'un régiment de Cipayes, commandant à Dehly et à Réouarye; M. Robert William Boldock, brigadier major à Dehly et à Réouarye, et capitaine du 17e régiment d'infanterie cipaye; M. Peter Lawtie, lieutenant ingénieur à Dehly; M. Archibald Murphy, directeur du génie à Dehly; M. James Setchelland, *id. ibid.*; M. Charles Theophilus Metcalfe, résidant à Dehly depuis 1799. Voyez *the East India Register and Directory*, for 1813, pag. 9, 25, 70, 96; voyez aussi lord Valentia's *Voyages and travels*, vol. I, pag. 136 et suiv.; tom. I, pag 102 de la traduction de M. Henry.

La force militaire du gouvernement du Bengale consiste en huit régiments de cavalerie cipaye ou du pays chacun de deux compagnies, environ six cents hommes; un seul d'infanterie européenne de huit compagnies, environ deux mille hommes; vingt-sept régiments d'infanterie native de sept compagnies chacun; un régiment d'artillerie de vingt-une compagnies; un corps considérable d'ingénieurs, un bureau de marine. En 1812, on comptoit plus de quinze cents Européens dans l'étendue de la juridiction du conseil suprême du Bengale, qui embrasse les isles de la Sonde et celle du Prince de Galles.

L'Établissement du fort Saint-Georges, à Madras, se compose d'un gouverneur, commandant en chef, et d'un conseil, d'un tribunal supérieur, d'un corps de marchands en charges, de facteurs, d'écrivains, etc. Quatre tribunaux de cours provinciales d'appel et de canton sont établis dans les divisions du centre, du nord, du midi, et de l'ouest. Les juges et les collecteurs d'impôts résident dans les divisions septentrionale et méridionale d'Arcate, à Bellary, dans le Kanara, à Tchinglepet, à Tchitore, à Combéconom, à Caïmbetore, à Koudapa, à Gandjem, à Gontour, à Madhourèh, à Tellitchéry dans la division septentrionale du Malabar, à Calicut dans la division méridionale de la même côte, à Masulipatnam, à Nellore, à Râdjâhmendrey, à Séringapatnam, à Sélem dans le Tanjaour; à Tinévely, à Tritchinapaly, à Veizagapatnam.

La force militaire se compose d'un état-major presque aussi considérable que celui du Bengale; de huit régiments de cavalerie cipaye ou native de deux compagnies chacun; d'un régiment d'infanterie européenne de huit compagnies; de vingt-cinq régiments d'infanterie native de sept compagnies chacun; de deux gros bataillons d'artillerie; d'un corps d'ingénieurs assez nombreux; un bataillon de vétérans européens du Karnate; un corps d'invalides dispersés au mont Saint-Thomas près de Madras, à Masulipatnam, au fort Saint-Georges, à Cotchin, à Arni, à Negâpatnam, à Pélém-Cottèh, et à Madras: cette ville renferme des asiles pour les personnes des deux sexes, et autres établissements précieux pour l'humanité. En 1812, on comptoit quatre cent cinquante Européens établis dans l'étendue de la Présidence de Madras, c'est-à-dire sur la côte de Coromandel, depuis les limites méridionales du Bengale jusqu'au cap Comorin.

L'Établissement de Bombay embrasse toute la côte de Malabar, du cap

Comorin au Guzarate, étend sa juridiction sur les factoreries anglaises du golfe Persique, de la mer Rouge, de l'Egypte, de Bassorah, et de Baghdad: il se compose, pour la partie civile, d'ún conseil formé du président et gouverneur, et de trois autres membres, avec un certain nombre de marchands en charges; des cours de canton et d'appel sont établies pour la division de Surate, pour les provinces de Malabar, de Kanara, et de Sounda-bâlâghât; pour la division de Barôtch. La force militaire de cet établissement se compose d'un régiment d'infanterie européenne de huit compagnies, de neuf régiments d'infanterie cipaye ou native, d'un bataillon de marine, d'un bataillon d'artillerie, d'un corps d'ingénieurs, d'un corps d'invalides natifs. En 1812, on comptoit cinq cents Européens établis dans l'étendue de cette Présidence.

Il résulte donc de ces données [1] que, pour gouverner ou maintenir les nombreux habitants d'un territoire presque aussi étendu que l'Europe, la Compagnie n'a qu'environ dix mille hommes de cavalerie native, cinq ou six mille d'infanterie européenne, au plus cent mille d'infanterie native, et à la vérité une belle artillerie, secondés de quelques détachements de troupes de S. M. B.

Ces forces, en apparence insignifiantes, sont très redoutables pour les naturels, et donnent aux Anglais dans les cours indiennes une prépondérance despotique. A Pounah, par exemple, chez les Mahrattes occidentaux, ils ont même l'air de veiller à la sûreté du péïchouah, lieutenant du râdjah enfermé à Settarah, et de le protéger contre les entreprises successives de deux de ses feudataires, Holkar et Daoulét Raou Sindhiah: ce dernier est réellement le souverain de ces Mahrattes, et tient sa cour presque toujours dans son camp près d'Oudjëïn; et pourtant il a auprès de lui un résident anglais avec son escorte [2].

Les Mahrattes orientaux, dont le souverain porte le titre de râdjah du Bérâr, sont moins agités, moins turbulents que leurs frères de l'ouest; aussi leur territoire, dont la ville capitale, située au centre de la presqu'isle, se nomme Nag-pour, est-il très resserré, quoiqu'il excède de beaucoup les limites occidentales de l'ancienne province de Bérâr dont il a conservé le nom. Il renferme une portion de l'ancien Oriça, et s'étend du dix-septième au vingt-cinquième degré latitude et du soixante-quatorzième au quatre-vingt-cinquième degré longitude; il est confiné à l'ouest par les Mahrattes occi-

(1) Tous ces détails sont tirés de l'*East India register and repertory*, for 1813.

(2) *East India register*, for 1813, page 22. Valentia, tome I du texte et de la traduction.

dentaux; des autres côtés par les possessions des Anglais qui ont chez lui un résident avec escorte[1], et par l'extrémité orientale du Dekhan. Cette dernière souveraineté, qui n'a d'autre importance à nos yeux que de conserver un nom précieux, n'existe, comme celles dont nous allons encore parler, que sous le bon plaisir des Anglais, puisque le malheureux nizâm, nommé aussi soubah-dar du Dekhan, qui tient sa cour à Haïder-âbâd (autrefois Bagnaghor[2]), sous l'inspection d'un résident anglais avec son escorte, se trouve comprimé entre les possessions anglaises au midi et au nord, quinze degrés trente minutes à dix-neuf degrés trente minutes latitude, et par celles des Mahrattes orientaux et occidentaux à l'est et à l'ouest, soixante-douze à soixante-dix-huit degrés longitude.

Imitons la généreuse complaisance des Anglais qui laissent encore une ombre d'existence à trois fantômes de souverains, et décrivons les limites idéales des états imaginaires qu'ils croient posséder, et qu'ils ont l'air de gouverner.

Loin d'avoir hérité des conquêtes dont les deux usurpateurs musulmans avoient accru le domaine de ses pères, le râdjah du Maïssour se trouve resserré dans des bornes encore plus étroites que celles de son ancien domaine. Non contents de lui avoir enlevé ses plus importantes places maritimes et ses plus beaux domaines, les Anglais le cernent de toutes parts, se sont installés dans Séringapatnam[3], cette belle capitale de la dynastie musulmane du Maïssour, et ont relégué le râdjah ou plutôt le *cortor*, car c'est son véritable titre[4], dans la petite ville de Maïssour: cette ville n'offre plus que les vestiges de cette ancienne capitale dont le nom a été transmis au royaume même du temps de la dynastie hindoue. Le nom original du pays est Mahech-

(1) *East India register*, for 1813, pag. 22.

(2) MM. Henry Russell, résidant; W. Russell, assistant; Ch. Russell, commandant l'escorte. *East India register*, for 1813, pag. 22 et 78.

(3) Plus correctement, *Sriranga-patnam*. Voyez ci-après tom. II, pag. 40, 42, et 43.

(4) Buchanan's *Journey from Madras throug the countries of Mysore, Canara and Malabar*, etc. London, 1807, tom. I, pag. 68. Ce savant voyageur a été chargé par le lord Wellesley, alors gouverneur général du Bengale, de rassembler principalement des observations sur les productions naturelles, l'industrie, le commerce, les mœurs, etc. des contrées qu'il parcouroit; il a rempli avec le plus grand succès l'honorable tâche qui lui étoit imposée, et nous croyons que la traduction de cette relation seroit aussi utile qu'instructive et amusante. Il a déja paru une seconde édition du texte original en 3 volumes *in*-4°, comme la première.

açour, monstre à tête de buffle[1]; on prononce *Mahéchour*, mot dont les musulmans ont fait Maïssour ou Maïçour, et que les nations européennes ont dénaturé chacune à sa manière. Les Anglais ont un résident avec son escorte à Maïssour, et un agent qui remplit à la fois les fonctions de juge, de magistrat de police, et de collecteur; ils ont une garnison à Séringapatnam[2].

A l'extrémité même de la presqu'isle, sur la côte occidentale, nous trouvons le royaume de Travancore réuni à celui de Cotchin, et prodigieusement resserré entre les montagnes et la mer, dans la longueur d'environ deux degrés (du huit au dixième degré latitude). Ce petit état peut donc avoir cinquante lieues de long sur dix à douze de large. Le *kerit râm râdjah*, c'est le titre du prétendu souverain, doit sa conservation à son insignifiance et à sa nullité; elles sont telles, que M. le major Rennell ne fait nulle mention de ce prince dans le Mémoire vraiment classique qui accompagne sa carte de l'Inde; néanmoins il n'a pas manqué d'indiquer ce royaume sur cette carte. Nous ignorons si c'est par un excès de confiance ou de dédain que les Anglais ne donnent pas d'escorte à leur résident auprès de ce râdjah, qui a fixé son séjour à Travancore même[3]. Pour terminer le pénible examen que nous avons entrepris de ces états insignifiants et secondaires, qui subsistent encore dans le continent de l'Inde par la grace britannique, il faut nous transporter de l'extrémité méridionale de la presqu'isle à la frontière orientale de l'Hindoustân supérieur; là nous trouverons le triste nabab d'Aoude, végétant à Laknaau sous bonne garde anglaise, et conservant jusqu'à présent le titre illusoire de vézyr de l'empire Moghol qui n'existe plus; nous reconnoîtrons le nom et les limites d'un des plus importants *soubah* ou gouvernements de ce même empire. Aoude s'étend du vingt-cinquième au vingt-septième degré trente minutes de lati-

(1) La destruction de ce monstre est un des plus grands exploits de Kâli, déesse de la mort, épouse de Siva. Voyez *Historical sketch of the south of India*, etc. *by* colonel Mark Wilks, *in*-4°, 1810, pag. 34 not. Il n'a malheureusement paru encore que le premier volume de cette excellente histoire, qui est principalement composée d'après des manuscrits persans et indiens très authentiques. Je dois remarquer que M. Buchanan, tom. I, p. 63, de l'ouvrage cité dans la note précédente, ne paroît pas s'éloigner de l'opinion de M. Wilks quand il dérive le mot Maïssour des deux mots samskrits *Muhâ açoura*, le grand démon.

(2) *East India register*, for 1813, pag. 160-161.

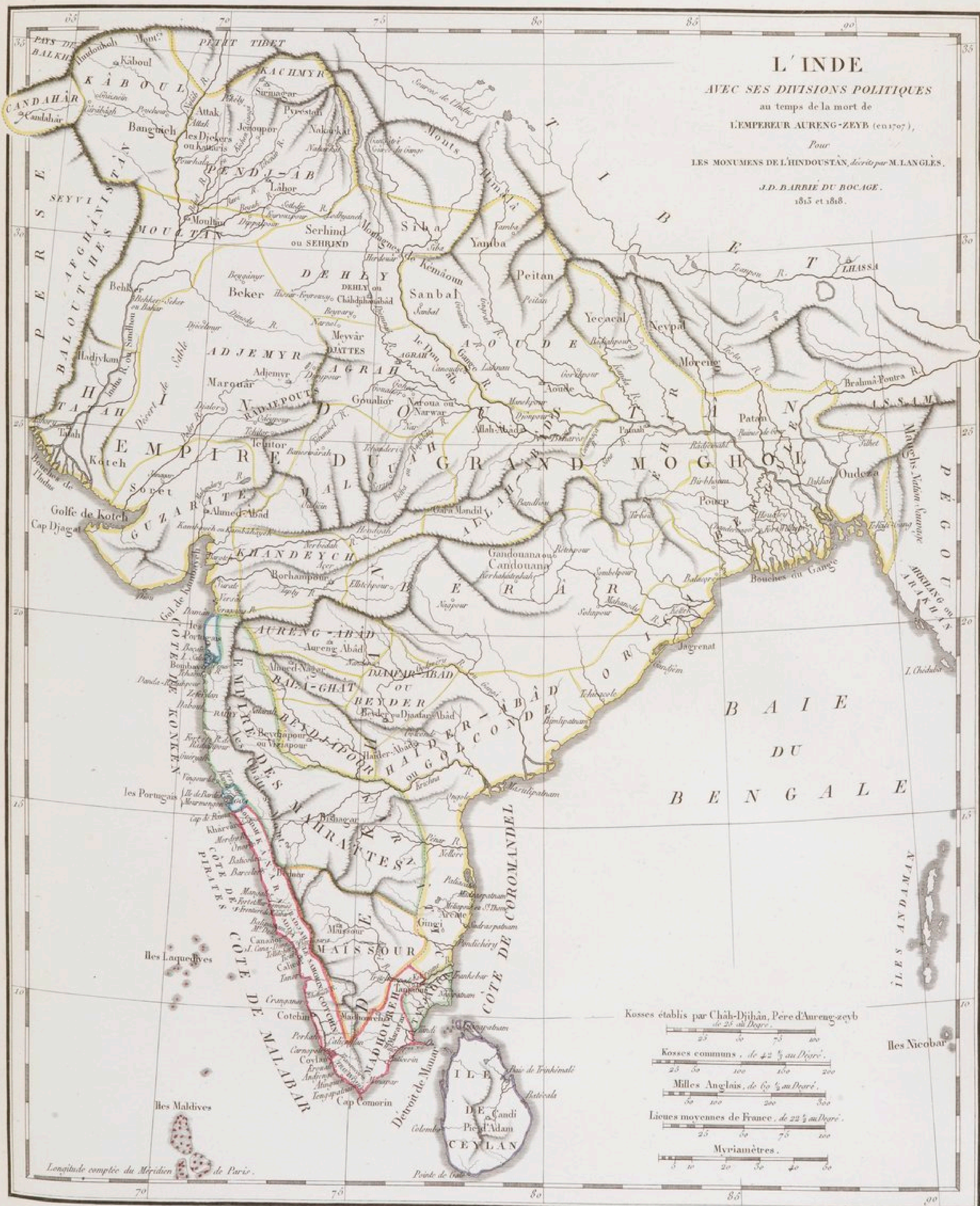
(3) *East India register*, pag. 22. Valentia's *Voyages and travels*, tom. I, pag. 221; tom. II, pag 109 et suiv., de la traduct. franç. Buchanan's *Journey from Madras*, tom. II, p. 350, 405, 457.

tude, et du soixante-dix-septième au quatre-vingt-unième degré de longitude; il est borné à l'est par les montagnes du Neypâl, et environné des autres côtés par les possessions anglaises. Le nabab-vézyr, dont la puissance égale celle du padchâh Akbar II son souverain légitime, mais purement nominal, vit sous la direction d'un agent de la Compagnie, et sous la protection d'une excellente escorte.

Telle étoit en 1812 la division politique de l'Hindoustân; on peut la regarder comme l'ouvrage des Anglais, ou au moins comme le résultat de leurs opérations militaires et de leurs adroites négociations; telle est la situation précaire du petit nombre de prétendus souverains qu'ils tolèrent encore. L'empire Moghol a entièrement disparu; toutes les nations européennes sont expulsées, et leurs comptoirs envahis ou détruits. — Quel texte de réflexions et même de déclamations philosophiques, si pour mon malheur je n'eusse pas été devancé par le trop verbeux et véhément abbé Raynal! mais comme il me paroît n'avoir laissé rien à dire dans ce genre, je tâcherai de dédommager mes lecteurs par l'exactitude des faits qu'on croiroit devoir trouver dans son volumineux ouvrage, et sur-tout par des rapprochements que je me contenterai de livrer à leurs méditations. Ainsi, au tableau politique de l'Hindoustân en 1812, je vais faire succéder celui de la même contrée au commencement du XVIII[e] siècle, c'est-à-dire à l'époque où l'empire Moghol, fondé, comme je l'ai déja remarqué (page 13), par Bâbour en 1526, accru successivement par les conquêtes d'Akbar, de Djihânguyr, de Châh Djihân, et enfin d'Aureng-Zeyb, qui l'avoit porté à son plus haut degré de splendeur, occupoit l'Hindoustân supérieur tout entier jusqu'aux frontières de la Perse, et le Dekhan jusqu'aux bords du Coleroune. L'extrémité méridionale du reste de la presqu'isle où nous prenons notre point de départ, et une portion des côtes, avoient su conserver leurs anciens et légitimes souverains, plus ou moins dépendants du grand-moghol dont la puissance devoit être anéantie et l'orgueil terrassé par une Compagnie de marchands européens.

§. 5. *Division politique de l'Inde à la mort d'Aureng-Zeyb.*

A l'époque dont il s'agit, nous trouvons vers l'extrémité du cap Comorin le



Gravé par Vicq

petit royaume de Téouver ou Travancore, dans lequel étoit enclavé l'état plus petit encore d'une reine d'Atinguen[1]; nous ne connoissons pas positivement l'étendue du Travancore, ni ses forces; elles ne devoient pas être très imposantes, puisqu'il n'avoit pu repousser ni les Anglais d'Andjengo, ni les Hollandais qui s'étoient établis à Manapar et à Tangntapatnam[2], ville autrefois dépendante du Travancore[3], dont le roi faisoit sa résidence à Madhourèh. (Ce royaume n'existoit plus du temps d'Hamilton, et on l'a ensuite exhumé depuis peu d'années.) Les Anglais, maîtres d'Andjengo, ville située à deux lieues sud d'Erouah, avoient encore deux petites factoreries dans le pays de la reine d'Atinguen au sud d'Andjengo, ce qui déplaisoit fort à sa *majesté noire*, comme la nomme l'intéressant voyageur Hamilton[4].

Une principauté voisine, aussi exiguë que celle de la reine d'Atinguen, le Coylan ou Coulan, avoit pour capitale une ville du même nom (par huit degrés trente minutes de latitude; les Hollandais y possédoient une forteresse bâtie à un tiers de lieue de la côte[5]), et pour limites, du côté du midi, Erouah, place qui séparoit les deux états, et qui est située à deux lieues de la capitale de Coylan. Les Danois avoient une factorerie à Erouah, et les Hollandais un petit fort dans la même ville; ils possédoient aussi une factorerie dans la principauté de Carnapoli, dans celle de Calicoylan, vers le neuvième degré de latitude, à deux milles nord de Coylan et à quatre milles sud de Porkah ou Perkatti, qui gît aussi vers dix degrés latitude; enfin ils avoient des loges dans les petites capitales de ces très petits états, ainsi qu'à Péça et à Batimer: les Anglais en avoient une à Porkah, principalement pour le commerce du poivre.

(1) Nous préférons ici l'orthographe de l'excellente carte intitulée, *Nieuwe Karte van Choromandel en de Malabar*, insérée dans le tome V du magnifique ouvrage de Valentyn. Le voyageur Alexandre Hamilton écrit *Attinga*. *A new account of the east Indies*, t. I, pag. 332.

(2) Valentyn, *Beschryving van't nederland. comptoir, op de Kust van Malabar*, etc. pag. 13.

(3) Dès l'an 1670 ce royaume existoit, et étoit limitrophe de celui de Coylan; et malgré son exiguité alors, Baldæus le comptoit parmi les principaux royaumes de la côte de Malabar : les autres étoient Coylan ou Coulan, Cotchin, Cranganor Calicut, et Cananor.

(4) *A new account of the east Indies*, t. I, pag. 332.

(5) Valentyn, *ibid.*, et planche XXXI, représentant le fort de Coylan. On trouve une autre vue du même fort dans la description des côtes de Malabar et de Coromandel, par Baldæus, pag. 236 de l'édition allemande, et tom. III, pag. 643, de la collection des voyages par Chishull, renfermant la traduction anglaise de cette description.

Quoique le roi de Cotchin ou Coutchin, suivant la prononciation de Valentyn et d'Hamilton, fût tout au plus le vassal des Hollandais, qui avoient construit des forteresses vastes et imposantes à Cotchin et à Cranganor[1], son petit royaume l'emportoit sur les principautés que nous avons rencontrées depuis le cap Comorin, puisque son domaine occupoit vingt-deux lieues de côtes, et se terminoit vers le nord à Tchétouéh, par dix degrés trente minutes de latitude. Au reste, on peut juger de l'importance de ses états, ils avoient dix lieues de large[2]; observons en outre que la principauté de Tanor, située à cinq lieues sud de Calicut et à huit de Cotchin, s'y trouvoit enclavée, et qu'ils sont aujourd'hui fondus dans le très petit royaume de Travancore, dont Tchétouéh forme encore la limite méridionale. Les Hollandais possédoient un petit fort à Cranganor, cinq lieues sud de Tchétouéh; de plus la ville de Cotchin, bâtie par les Portugais et dont ils avoient expulsé les Anglais.

Le royaume de Calicout ou Calicut, que les naturels nomment *Coïcota*, forteresse du Coq, n'avoit pas plus de vingt lieues depuis la rivière de Tchétouéh jusqu'à Ticori[3], ou plutôt depuis Cranganor jusqu'à la rivière de Berguérah, suivant Valentyn; le samorin passoit encore, au commencement du siècle dernier, pour le plus puissant monarque de la côte de Malabar, et même de la presqu'isle; sans doute à cause du commerce que ses sujets faisoient avec les Européens, dont il savoit très adroitement traverser les projets

(1) Valentyn, *Beschryving van't nederlandisch. comptoir op de Kust van Malabar*, etc. t. V, part. 2e, pag. 10 et suiv.; et planches XVIII et XX, représentant les forteresses hollandaises de Cotchin et de Cranganor. Ce savant Hollandais prétend que Cranganor étoit à la fois le nom d'une capitale et celui d'un royaume : la ville étoit à-peu-près aussi grande que celle de Gale dans l'isle de Ceylan, *de stad Cranganoor, de Hofdstad van het Koningryk van dien zelven naam, en omtrent zoo groot als Gale.* Hamilton, t. I, p. 321, renferme au contraire Cranganor dans le royaume de Cotchin, dont il fixe les limites à Tchétouéh. Tous deux cependant visitèrent l'Inde en même temps, c'est-à-dire à la fin du XVIIe et au commencement du XVIIIe siècle; tous deux y passèrent une longue suite d'années. Au reste, on peut se faire une juste idée des accroissements successifs de Cotchin en comparant ce plan avec les deux que Baldæus a publiés, et avec quatre vues pittoresques de la même ville, insérées p. 230 de l'édition allemande, et tom. III, pag. 631 et 633, de la collection de voyages par Chishull.

(2) Et même en tous sens, en séparant Cranganor. *Voyages de Delon*, tom. I, p. 349-351. *Voyages de Thevenot*, tom. V, pag. 263.

(3) Hamilton écrit aussi, pag. 304 et 305, *Ticorie.* C'est, je crois, le même endroit que MM. Kelly et Wersebe indiquent sous le nom de *Corey podjéy* sur leur carte anglaise des parties méridionales de l'Inde, où ils le placent vers onze degrés trente-cinq minutes latitude.

ambitieux, et arrêter les envahissements, s'il étoit parvenu à expulser les Anglais de Calicut et à les confiner à Tellitchéry. Son royaume n'avoit pas plus de vingt lieues depuis la rivière de Tchéttouéh jusqu'à Ticori (ou Técoryéh); ou suivant Valentyn, depuis Cranganor jusqu'à la rivière de Berguera (ou Baragara), il avoit trente-deux milles hollandois (soixante lieues) de long sur vingt milles (près de quarante lieues) de large. Le samorin qui passoit encore pour le plus grand roi de la côte, avoit pour tributaire au sud le petit prince de Tanor, dont la capitale située par dix degrés cinquante-cinq minutes, n'est plus aujourd'hui qu'un village à quatre petites lieues de Calicut; il ne renfermoit alors que des Musulmans. Un voisin plus puissant et moins paisible que celui-ci inquiétoit le samorin du côté du nord, c'étoit le Balanor de Baragara[1] dont le pays est célèbre par son excellent cinnamome. « Ce prince, dit Hamilton, et ses prédécesseurs, de temps immémorial, ont « toujours été maîtres des mers; et tous les vaisseaux marchands qui navi- « guoient entre le cap Comorin et Damân, lui payoient un droit. » Quand les Portugais vinrent s'établir dans l'Inde, ils prétendoient à l'empire des mers, et cette prétention causa entre eux et le balanor une guerre interminable; ils ne purent jamais avoir un seul établissement sur son territoire, qui commençoit au sud à Técoryéh, dont nous avons déjà parlé, et touchoit à celui du naïr de Tellitchéry, ou plutôt à une très petite factorerie françoise située à quatre milles sud de Tellitchéry, et à neuf grandes lieues au nord du Balanor, entre le petit domaine de ce prince et le domaine plus petit encore du naïr de Tellitchéry. La compagnie angloise des Indes orientales avoit alors à Tellitchéry, que les naturels nomment *Talichera*[2] (onze degrés quarante-quatre minutes latitude) une factorerie bien fortifiée, environnée de murailles

(1) C'est-à-dire les douze bourgs; cet endroit est évidemment le même que MM. Kelly et Wersebe nomment *Burra-gaong*, c'est-à-dire, les douze marchés, et qu'ils placent par 11°. 30′ de latitude. M. Arrowsmith donne la même position dans sa carte de l'Inde, M. Rennell n'en fait pas mention dans la sienne, ni dans celle de la presqu'île. C'est sans doute d'après la prononciation vulgaire du pays que Hamilton aura écrit *Burgara*; Mais je préfère l'orthographe de Dellon, tom. I, p. 333. Thevenot, tom. V, p. 267, écrit *Bergara*, et Valentyn *Bergera* (prononcez *Berguera*); il dit que c'est un bourg situé sur une rivière du même nom, qui termine le territoire du royaume de Cananor. *Beschryving* van' t.... Malabar, p. 9. Il est très probable que le Balanor de Baragara dépendoit du petit rádjah de Cananor.

(2) *Voyage de Dellon*, tom. I, p. 300, quand il parcourut l'Inde en 1668 et 1669, ce fort appartenoit aux François.

en pierres de taille; ses canons faisoient trembler le malheureux Naïr, contre lequel elle lançoit des boulets toutes les fois qu'il réclamoit d'une manière trop importune le tribut qui lui étoit dû.

La rivière de Tellitchéry [1] qui a son embouchure à trois lieues sud de Cananor (par onze degrés quarante-six minutes de latitude), la même, je crois, que Valentyn nomme rivière de Baragara, ou la Cadaley indiquée sur la carte de MM. Kelly et Wersebe [2] séparoit ce Naïr du Râdjah Adda, qui commandoit aux Laquedives à quarante lieues en mer, et à une petite île nommée Cana Diva à une demi-lieue de la côte, vis-à-vis l'embouchure de la rivière de Tellitchéry où ce petit prince possédoit aussi un havre nommé Dherma-Patnam [3]. Grace à Valentyn [4] nous connoissons bien précisément l'étendue du territoire de ce Râdjah, qui portoit le titre de *kolétri*. Il avoit pour bornes au midi le bourg de Berguèra ou Baragara, lequel donne son nom à une petite rivière qui, si elle n'est pas la même que celle de Tellitchéry, en est au moins bien voisine, et au nord le mont Delly, précisément sous le douzième degré de latitude, ce qui donne six à sept lieues de côtes [5]. Ce malheureux Râdjah Adda et le naïr de Tellitchéry dépendoient du souverain musulman de Cananor que Thévenot et les voyageurs hollandois décorent pompeusement du titre de roi (Koning van Cananoor), et qui n'étoit réellement qu'un roitelet, comme ceux-ci le disent eux-mêmes [6]. Il avoit la douleur de voir ces marchands

(1) Comme la nomme Hamilton, tom. I, p. 295. C'est, je crois, le Cadoley, que je n'ai trouvé que sur l'excellente carte de MM. Kelly et Wersebe. Ils placent son embouchure vers 11°. 46' de latitude.

(2) *The Southern contries of India* en deux feuilles, sans indication d'année. Cette rivière n'est pas désignée sur la carte du Malabar publiée par Arrowsmith, ni sur sa grande belle carte de l'Inde en neuf feuilles, 1816.

(3) Hamilton's *Account* tom. I, p. 295. Ce nom signifie ville de la justice; peut-être renfermoit-elle une pagode dédiée à Dherma râdjah, le Minos des Hindous, voy. tom. II, p. 50, 62 et *passim*. Il est presqu'inutile de prévenir le lecteur que la dimension et conséquemment l'échelle auxquelles nous avons cru devoir réduire la carte de l'Inde à l'époque de la mort d'Aureng-Zeyb n'a pas permis à M. Barbié-du-Bocage d'y placer tous les noms des lieux dont je fais mention dans mon texte.

(4) *Beschryving van't neder landsch comptoir de Kust van* Malabar, tom. V, 2e. part. p. 8.

(5) Dellon, tom. I, p. 193.

(6) *Her was nog als een Koningje*, Valentin, *loco citato*. On trouve dans le même ouvrage et au même endroit une fort belle vue de Cananor et un plan de la forteresse hollandoise, sous les n° 17 et 17 a. Baldæus a donné aussi une très jolie vue pittoresque de Cananor dans sa *Description des côtes de Malabar et de Coromandel*, p. 133 de l'édition allemande, et tom. III, p. 623 des *Voyages de Churshill*. — Thévenot, *Voyage aux Indes orientales*, tom. V, p. 267, édition in-12.

installés dans la belle forteresse à laquelle le royaume devoit son nom, tandis qu'il étoit obligé de tenir sa cour à trois ou quatre milles de Balipatnam[1], vers un détroit plus éloigné de la mer, dit Thévenot. Son territoire sur la côte s'étendoit depuis Baragara jusqu'au mont Delly ou Della, et même beaucoup plus vers le nord, si l'on s'en rapporte à la carte de Valentyn, dans laquelle les limites du Cananor seroient l'espèce de muraille nommée par lui *frontier van't land van Malabar*, c'est-à-dire, frontière du pays de Malabar; en effet la côte cesse de porter ce nom à l'endroit où étoit situé le fort de Malabar (douze degrés trente-neuf minutes latitude) sur la rivière de Tchandra-Guiri ou *Montagnes de la lune*. Au-delà commençoit le royaume de Kânara dont le fantôme de souverain croyoit posséder la côte jusqu'à Goa. Cette même côte prend en effet le nom de Kânara jusqu'à Goa, et de Goa jusqu'aux environs de Surate, elle faisoit partie des domaines des Mahrattes, dont la puissance avoit été fondée peu d'années avant la mort d'Aureng-Zeyb par le fameux Sévâdjy, comme nous ne tarderons pas à le voir. La côte de Kânara, comme la nomme M. Arrowsmith ou Karnatic, suivant quelques voyageurs tels que Fryer[2], ou *côtes des Pirates* suivant M. le major Rennell[3] s'étendoit depuis le pays du samorin jusqu'à Onor, et dans l'intérieur des terres jusqu'aux montagnes à poivre de Sounda; la capitale nommée Bednore est à quatre journées de la mer. Nous nous bornerons à désigner ici les états qui nous ont paru mériter au moins quelque attention, et nous passerons sous silence ceux qui sont trop insignifiants. On en peut voir de longues nomenclatures, qui ne sont pas même complètes, dans les relations du P. Marie Vincent de Ste Catherine, et d'Alexandre Hamilton, dans le grand ouvrage de Valentyn; il nous suffira de remarquer que ces voyageurs comptent plus de cent cinquante petits princes qui, réunis, pouvoient mettre sur pied plus d'un million de soldats, suivant le P. Vincent[4] et suivant Hamilton,

(1) La ville de Bali, prince des temps héroïques de l'Inde. On prétend qu'il gouverna l'univers entier (alors connu par les Hindous). Voyez ci-après le *Précis historique*, et tom. II, p. 53, la *description* des pagodes de Mavalipouram.

(2) *A new account of East India and Persia*, p. 158, 162. Le Kânara dépend en effet de la partie occidentale de la contrée centrale de la presqu'île nommée aujourd'hui Karnatic ou Karnata.

(3) *Memoir for a map of Hindoostan*, p. 30, édit. de 1793, et en effet le voyageur Thévenot (tom. V, p. 267) désigne particulièrement les Malabars de Bergare (Beragara), de Cougnales et de Montongue auprès de Cananor, comme les corsaires de la mer des Indes.

(4) *Viaggio alle Indie orientali*, etc. p. 224.

d'un peu plus environ 12 cent mille hommes, dans une étendue de côte de cent lieues sur une très petite largeur.

Le promontoire de Delly sépare le Malabar du Kânara, qui a pour limite septentrionale la rivière de Merzy ou Merdjy (par quatorze degrés trente minutes de latitude), et dans l'intérieur des terres jusqu'aux montagnes au poivre de Sounda[1]. Le souverain portoit le titre de *Naïk de Kânara* et de *râdjah râna*, que Fryer a eu tort de donner à la *râni* ou souveraine, veuve de Cham Chanker-Naïk, laquelle gouvernoit pendant la minorité de son fils à l'époque où Fryer et Hamilton parcouroient l'Inde[2]. Cette circonstance a induit le dernier en erreur et l'a porté à croire que l'autorité suprême étoit ordinairement exercée au nom de la râni, dont le Naïk régnant étoit le fils, mais elle ne lui permettoit pas de s'immiscer dans les affaires du gouvernement. Au reste cette princesse savoit se mettre à l'abri des invasions de ses voisins et des envahissements des Européens, qui n'étoient reçus chez elle qu'à titre de marchands. Elle avoit permis aux Portugais d'établir leur factorerie pour le riz, et même d'élever une assez grande église à Mangalor, ville petite et mal bâtie, où se faisoit le principal commerce de tout le Kânara[3], et qui précédemment avoit appartenu au roi de Bangué. Les Hollandois avoient obtenu l'autorisation de construire une factorerie à douze lieues plus haut vers le nord, à Barcelor, autre ville tout aussi peu considérable que la précédente, et située sur le bord d'une petite rivière à une lieue de la mer. Les Anglois avoient réussi à former un établissement à Baticola, espèce de ville, peu éloignée de Barcelor, également située sur une petite rivière à une grande lieue de la mer. Pour les récompenser de l'avoir aidée à chasser les Portugais de la petite ville d'Onor, la régente du Kânara leur avoit permis d'y avoir un petit établissement, et quelques Portugais continuoient encore d'y faire leur résidence. Elle avoit établi sa cour à Beydour ou Bednor, ville située à deux journées de la mer (par treize degrés quarante-huit minutes latitude).

Mangalor étoit alors le principal entrepôt de tout le commerce de la côte

Hamilton, *New account of the East Indies*, tom. I, p. 288.

(1) Fryer's *New account*, p. 162. — Hamilton, tom. I, p. 282.

(2) *A new account*, etc. tom. I, p. 279.

(3) Hamilton, *Account*, etc. tom. I, p. 280. — Thévenot, tom. V, p. 269. — Valentyn, tom. V, 2e. part. p. 6 et pl. 16. — Pennant, *Out line of the globe*, *tom. I. of Hindoostan* p. 114.

de Kânara. Une rivière formée par trois autres qui descendent des Ghâttes et servent de limites intérieures au Kânara, du côté du sud, favorisoit beaucoup les communications. Les Portugais y avoient une belle factorerie pour le commerce du riz, qui n'est pas à beaucoup près la plus précieuse production des environs. On fait deux moissons de blé dans les plaines; des arbres à poivre, à bétel et de sandal couvrent les montagnes, et procurent à la ville de riches articles d'exportation. Cette ville étoit située sur les bords de la rivière, dont deux petits forts protégeoient alors l'embouchure; 15 mille soldats stationnés sur la frontière méridionale dans de petits forts de terre, défendoient le pays contre les attaques des Malabars, tandis qu'une autre armée continuellement en observation du côté de l'est, tenoit en respect Sévâdjy et ses Mahrattes rapaces. Ceux-ci aussi pauvres que les Kânarins étoient opulents, épioient l'occasion d'enlever une partie de leur superflu[1]. Les Malabars et les Mahrattes n'étoient pas les seuls ennemis que les habitants de cette côte eussent alors à redouter; douze ans avant la mort d'Aureng-Zeyb (en 1695), le littoral du Kânara fut ravagé, les villes de Barcelor et de Mangalor furent pillées et saccagées par les Arabes de Mokhâ. Onor, port de mer, situé à l'autre extrémité du même royaume (quatorze degrés dix-huit minutes) étoit très fréquenté, et le commerce n'y étoit pas moins florissant qu'à Mangalor. Ces deux villes aussi bien que Baticola (treize degrés cinquante-six minutes), étoient d'abord chacune capitale d'une province ou petit royaume du même nom, dépendant du royaume de Bédjéyapour ou Viziapour; mais lorsque ce royaume fut conquis et incorporé dans l'empire Moghol par Aureng-Zeyb, ces trois petites principautés furent réunies sous un seul souverain.

Un prince moins puissant et moins fin que celui de Kânara, puisqu'il avoit eu la foiblesse de se reconnoître légalement vassal du monarque Moghol, le râdjah de Sounda possédoit environ 18 lieues de côtes, entre la rivière de Merdjy (quatorze degrés trente minutes) et le cap de Râma (quinze degrés cinq minutes) sur une étendue de 50 à 60 lieues dans l'intérieur des terres vers l'est. C'est en hésitant que nous accordons à ce râdjah une place parmi les puissances de la côte occidentale, puisque après avoir été dans la dépendance du royaume de Viziapour, il avoit passé dans celle du grand Moghol,

(1) Hamilton's *Account*, tom. I, p. 283.

sans pouvoir se soustraire aux invasions des Marhattes qui possédoient Khârvâr, sa principale ville. En 1673, les Anglois y avoient aussi construit une factorerie soutenue de deux bastions avec plusieurs pièces de canon. Ce même râdjah possédoit deux petites îles fortifiées et garnies de canons, l'une nommée Chip et l'autre Gour; elles sont situées à l'embouchure de la rivière de Khârvâr, qui est éloignée de 7 à 8 lieues sud du cap de Râma. Ce cap sur lequel étoit située une forteresse appartenante au râdjah de Sounda, formoit à-la-fois la limite septentrionale du petit territoire de Sounda et celle de la côte des Pirates. Au-delà commence la côte de Konken qui se termine à Damân, et qui a appartenu presque toute entière au fameux Sévâdjy et à son successeur; car les Mahrattes retranchés dans les ghâttes, importunoient même les Portugais établis à Goa[1]. Le territoire de ceux-ci étoit limitrophe de celui du râdjah de Sounda; au nord ils avoient élevé sur un cap plus septentrional que celui de Râma la forteresse de Mourmongon, qui étoit munie d'une bonne artillerie et d'une forte garnison. Deux autres forts situés au nord de celui-ci et à l'entrée du canal qui conduit à l'île de Goa, capitale des établissements portugais au-delà du cap de Bonne-Espérance, commandoient ce canal et protégeoient les vaisseaux qui venoient y mouiller. Goa avoit déjà perdu beaucoup de son ancienne splendeur, quoique ce fût encore une des plus magnifiques villes de l'Orient, dit Dellon. Les habitants se dédommageoient des opérations commerciales par des auto-da-fé. Quelques uns faisoient l'aumône, une nombreuse partie d'entre eux la recevoit, et tous végétoient dans la plus stupide dévotion et la plus honteuse débauche. Le territoire ne s'étendoit pas beaucoup au nord. L'île de Bardès n'en est séparée que par un très petit canal. La portion du rivage, voisine de cette île, portoit le nom de terre de Bardès[2] et renfermoit le poste maritime de Vingourla, situé à 6 lieues de Goa. Un râdjah enleva ce poste aux Hollandois qui s'y étoient établis[3].

(1) Voyez Hamilton, Dellon, Valentyn et Fryer's *New account of the East India and Persia*, p. 163. Quand ce voyageur visita le Karnatic ou Kânara vers 1680, le Râdjah de Sounda dépendoit de celui du Viziapour, royaume dont Aureng-Zeyb n'avoit pas encore fait la conquête.

(2) Voyage de Dellon, tom. I, p. 376. — Hamilton, tom. I, p. 258. — Valentyn, *Bescryving van Malabar,* tom. V, pag. 6.

(3) Voyez la carte de Coromandel et de Malabar placée au commencement du cinquième volume du *Beschryving van Choramandel*, *Pegu* etc., et les *historical fragments of the*

Le pays de Bardès fait partie du Konken, et conséquemment des conquêtes de Sévâdjy, souverain des Mahrattes, sur le roi de Viziapour et sur le grand Moghol. Mais nous ne tarderons pas à nous occuper plus particulièrement des Mahrattes qui, comme nous l'avons déjà remarqué plus haut, s'étoient emparés du Konken; cependant Guéryah qui, depuis long-temps étoit l'asile des pirates, devint l'année même de la mort d'Aureng-Zeyb, en 1707, une espèce de capitale d'un petit territoire dont Conadgy Angria, fameux pirate, s'étoit rendu maître et qu'il avoit même érigé en petite souveraineté, elle subsista jusqu'en 1756[1].

La ville la plus importante du Konken à l'époque dont il s'agit, étoit, suivant Mandelslo, Râdjahpour (16 deg. 48 min.) où les Anglois avoient un comptoir[2]. Ils encourageoient puissamment les fabriques de Betillah et de mousseline dont la supériorité étoit reconnue dans toute l'Inde. En perdant la factorerie qu'ils avoient à Daboul, ils avoient conservé encore assez de crédit à la cour du grand Moghol pour ne payer dans ce port que la moitié des droits exigés des autres nations. Le Mahratte Sévâdjy possédoit dans les environs plusieurs îles fortifiées et différents villages de pêcheurs, dont le principal se nommoit Zeferdou, mais il n'avoit pu s'emparer de Danda-Radjahpoura, qui étoit à-la-fois une ville et une espèce d'île située à l'embouchure d'une rivière du même nom. Le *Sydy* ou amiral[3] du grand Moghol y faisoit sa résidence. Le port de Danda-Râdjahpoura étoit la

Mogul empire de M. Orme, p. 56, 57 et 197. édit. in-8°. *Voyages de Pyrard*, 2e part., p. 84.

(1) Ives's *Voyage from England to India in the year* 1754, p. 83.

(2) Nous suivons comme la plus exacte l'orthographe de Pietro della Valle, tom. IV, p. 128 de ses *Voyages*, édit. in-4°. et nous indiquons ici la position, suivant la carte de M. Rennell, et celle de M. Arrowsmith. On voit quelle erreur a commise le voyageur Fryer qui (p. 59) place Radjapor vers 17°. 20′ de latit. position qui ne convient à aucun des deux Radjepour indiqués dans notre texte. Voyez aussi Hamilton, qui, tom. I, p. 240, écrit Danderajapor; ce nom ainsi orthographié me paroît d'autant plus correct qu'il signifie limite de Radjahpoura, ce dernier nom étoit celui d'une ancienne ville remplacée dans l'intérieur des terres par Brodera, voyez Hebert *Some years travels* etc. p. 84 et 98.

(3) Sydy est un mot arabe qui signifie *monsieur*. Le chef de la marine moghole étoit en effet originaire des côtes de l'Arabie ou de l'Abyssinie. L'art de la navigation n'est pas à beaucoup près le seul que les Indiens ont emprunté des Arabes et des Abyssins. On verra dans la suite de cet ouvrage (tom. II p. 141) que probablement les temples souterrains d'Eléphanta, de Salcette, d'Élora etc., ont été creusés et sculptés sous la direction d'artistes arabes et abyssins, et que le réformateur ou plutôt les reformateurs du Brahmanisme, nommés Bouddha, étoient des philosophes de l'une ou de l'autre de ces deux nations.

station ordinaire de la flotte impériale, composée d'un assez grand nombre de vaisseaux de guerre, qui y étoient très en sûreté. Trente ou quarante mille hommes de garnison étoient amplement approvisionnés de bestiaux noirs, c'est-à-dire de gros bestiaux, par le pays des environs en temps de paix; mais cette ressource leur étoit interdite quand le sydy cherchoit querelle aux Anglois établis à Bombay. Ceux-ci accaparoient tous les bestiaux des campagnes environnantes, et la garnison de Danda-Radjahpoura en étoit réduite à se nourrir de poissons, dont cette île étoit abondamment pourvue. Avant les guerres du sydy avec les Mahrattes, les possessions de ceux-ci sur cette partie de la côte s'étendoient depuis la rivière de Râdjahpoura (seize degrés quarante-huit minutes) jusqu'à celle de Pénar qui se décharge dans le havre de Bombay, (par dix-huit degrés cinquante minutes). Il faut excepter dans cette étendue la ville de Danda-Râdjahpoura qu'Aureng-Zeyb put conserver, et celle de Tchaoul dont il partageoit la propriété avec les Portugais. Ceux-ci, sous prétexte de défendre leur factorerie contre les Mahrattes, entretenoient une forte garnison à Tchaoul. Plusieurs écrivains mesurent le territoire portugais depuis Tchaoul jusqu'à Damân; il faut excepter dans cet espace, Bombay qu'ils cédèrent à l'Angleterre en 1662 pour la dot de Catherine, princesse de Portugal, qui épousa Charles II. Nous ajouterons qu'à quatre lieues sud de Bombay, sont deux petites îles; l'une nommée Oudra, appartenoit au sydy, amiral Moghol, et l'autre Coudra avoit été fortifiée par Sévâdjy, et ensuite étoit passée en la possession du fameux pirate Conadjy Angria. Les Mahrattes possédoient encore d'autres îlots épars çà et là, de manière que les Portugais n'étoient véritablement maîtres que de Tchaoul, dont le commerce avoit prodigieusement diminué entre leurs mains, des petites îles de Kénéry, Hénéry, Eléphanta et Salcette, (les deux dernières, célèbres par leurs temples souterrains, dont je donnerai la vue et la description au commencement du troisième volume de cet ouvrage), de Baçaïn qui étoit alors séparée du continent par un ruisseau et qui renferme une ville fortifiée. « Ses habitants, dit Hamilton, enfouissent leurs richesses dans trois ou quatre églises, ou les prodiguent pour se procurer de honteuses jouissances »; ils possédoient enfin Damân qui sert de limite septentrionale au territoire Portugais et au Konken. Nous observerons pourtant, d'après le même voyageur précédemment cité, que la véritable ligne de démarcation entre le territoire portugais et celui du Mo-

ghol, étoit formée par la petite rivière de Seragoung qui, d'ailleurs, n'a rien de remarquable. Sur sa rive droite commençoit l'ancien Soubah de Khandéych qui faisoit partie de l'empire Moghol depuis Akbar. Les possessions Portugaises et Angloises que nous venons de décrire se trouvoient enclavées dans le Soubah d'Aureng-Abâd, qu'Aureng-Zeyb ajouta aux domaines que lui avoient transmis ses ancêtres, et dans les nouvelles conquêtes du célèbre et intrépide Sévâdjy. Ce fondateur de la puissance Mahratte, à l'époque de sa mort, arrivée le 24 de rabyi 2e 1091 (5 avril 1680), (il étoit alors âgé de cinquante-deux ans), se voyoit maître absolu de la plus grande partie de la côte de Konken, ainsi que du pays situé derrière les Ghâttes depuis la rivière de Merdjy ou Merzy, limite septentrionale du Kânara (quatorze degrés trente minutes), jusqu'à Versâl (vingt degrés quarante minutes), dans une étendue d'environ 400 milles anglois (de 140 à 150 lieues) le long des côtes, sur une largeur de 120 milles ou 40 lieues dans l'intérieur des terres, c'est-à-dire, sur les inaccessibles montagnes des Ghâttes où il avoit fixé le siége de son empire. Sa ville capitale nommée Raïry (par dix-huit degrés) renfermoit aussi les trésors qui étoient principalement alimentés par ses rapines et ses invasions sur le territoire de l'empire Moghol, dont plusieurs villes telles que Surate et autres lui payoient le *tchout*, c'est-à-dire, le quart du montant des revenus du *soubah* ou gouvernement du Dekhan, dans lequel Aureng-Zeyb tenta plus d'une fois et toujours en vain d'exterminer les Mahrattes[1]. Outre les 400 milles anglois de domaines dont nous venons d'indiquer l'étendue; au-delà des Ghâttes sur la côte de Coromandel, il s'étoit emparé de la moitié du Kârnatic, laquelle équivaloit toute seule à la majeure partie des possessions des Râdjahs dans l'Inde; il devoit toutes ces acquisitions à son habileté. Propriétaire d'un très petit territoire quand il parut sur la scène du monde, il laissa en mourant un état considérable, une puissance stable fondée sur une communauté de mœurs, d'usages, d'observances religieuses, de langage et de croyance[2]. Cette puissance a pris encore de grands accroissements, comme on le verra dans les chapitres consacrés à la description particulière des différentes nations de l'Inde.

Un prince Mahratte de la famille de Sévâdjy régnoit aussi sur le Tanjaour,

(1) *British India analyzed* tom. III, p. 599. (2) Orme's *historical fragments*, p. 134.

royaume situé sur la côte de Coromandel au sud des conquêtes des Mahrattes sur cette même côte. Ce petit royaume qui pouvoit avoir vingt-trois lieues de long sur vingt de large, étoit séparé des autres possessions Mahrattes au nord par la rivière de Koléroune, et par la mer qui le longe du côté de l'est et qui l'enclave vers le sud où il y a aussi pour limites le pays de Maravas, à l'ouest il confine au royaume de Tritchinapali et au pays du Tondiman, du dixième degré de latitude au onzième et quelques minutes. Il n'est peut-être pas inutile de remarquer qu'un frère de Sévâdjy, sous prétexte de secourir le naïk de Tanjaour contre celui de Tritchinapali, le supplanta en 1674 ou le 7 février 1675, et se fit reconnoître râdjah. Le Tanjaour renfermoit, dit-on, cinq mille sept cent trente-trois villages distribués en cinq *soubah* ou gouvernements, et son produit étoit évalué à 32 millions. A l'époque où les Anglais s'en emparèrent, ce revenu étoit réduit à 13 millions [1]. Ce nouveau souverain ne conserva son usurpation qu'en invoquant, en 1695, l'appui du grand Moghol dont il se reconnut tributaire. Il lui payoit une redevance annuelle de 333,333 rixdallers (1,333,332 francs) suivant les missionnaires Danois [2]. Nous n'avons pas de renseignements assez positifs sur l'étendue du Tritchinapali et du Maïssour pour désigner les limites de ces petites principautés formées du démembrement du royaume de Bisnagar aussi bien que le Madhourèh. Ce dernier royaume beaucoup plus digne de ce titre que les précédents, a donné son nom à la côte orientale depuis le cap Comorin (sept degrés cinquante-sept minutes) jusqu'à l'embouchure de la rivière de Tandi, dans le district de Maravas (neuf degrés quarante-trois minutes). Il renfermoit plusieurs petites principautés que Valentyn a la complaisance de décorer du titre imposant de *ryk* (royaume), telles que celles de Montiga, de Badarée, de Tanver ou petit Maravas, qu'on a très mal-à-propos confondu avec le Tanjaour. Un bras de la rivière de Vaïg sépare ces deux contrées, suivant Valentyn. Le naïk de Madhourèh possédoit aussi la petite principauté de Tritchinapali. Le Koléroune avoit protégé ces petits états contre les armées du grand Moghol qui s'étoient arrêtées sur le bord septentrional de ce fleuve. Cette rive ou plutôt la rive septentrionale du Kâvêri par onze deg. de latitude, faisoit en effet partie de la limite

(1) Thieffenthaler, Anquetil, etc. *Mémoires géographiques sur l'Inde*, tom. III, p. 52-54. *Zend-avesta*, tom. I, part. I, p. 318. M. Orme place cette révolution en 1680, *Hist. fragm.*, p. CXLI-II.

(2) *Dænisch. Miss. Bericht.* theil. I. seit. 818.

méridionale du *soubah* ou gouvernement du Dekhan, appartenant à l'empire Moghol. A la mort d'Aureng-Zeyb cet empire se composoit de vingt-trois *soubah*, et occupoit le reste de l'Inde inférieure que nous n'avons pas encore décrit, et tout le haut Hindoustân qu'il nous reste à décrire, de manière que l'étendue de l'empire Moghol se mesuroit du midi au nord depuis le bord septentrional du Kâvêri (onze degr. de latitude), comme nous venons de le remarquer, jusqu'au Kâboul (trente-quatre degrés), et depuis Tatah, ville située non loin de l'embouchure de l'Indus (vingt-quatre degrés quarante-quatre minutes latitude et soixante-six de longitude de Paris) jusqu'à Silhet, à l'extrémité orientale du Bengale (vingt-quatre degrés cinquante-cinq minutes de latit. et quatre-vingt-dix de longit. de Paris), de manière qu'il n'avoit guère moins de six cents lieues de long sur cinq cent cinquante dans sa plus grande largeur. Mais cette largeur varioit dans beaucoup d'endroits, au point que, dans le Dekhan, elle se réduisoit à quelques lieues. Le fondateur de l'empire Mahratte avoit aussi fait de grands empiétements sur le flanc occidental des royaumes de Golconde et de Viziapour conquis par Aureng-Zeyb. A la vérité, celui-ci avoit rangé sous son obéissance les autres petits princes dont nous avons désigné les moins insignifiants, ainsi l'on pouvoit le regarder comme le souverain du reste de la presqu'île. En 1707, époque de la mort de ce monarque, qui fut celle de la plus grande splendeur de l'empire Moghol, cet empire se composoit, comme je l'ai remarqué plus haut, de vingt-trois *soubah* ou gouvernements dont je vais donner ici la nomenclature, en commençant par le nord.

1° La province de Kâboul qui est appelée *Kéïkéyi-Décha* dans les monuments indiens, du nom de *Kéïkéyi*, fille d'un souverain du canton de Kâboul, femme de *Déça-Ratha*, roi d'*Aoude* et belle-fille de Râma Tchandra.

Cette province est de toutes celles de l'empire la plus au nord, ou plutôt au nord nord-ouest. L'auteur de l'Ayïni Akbéry[1] mesuroit la longueur du Kâboul depuis Cabrvyr jusqu'au Kichen-Gangâ 120 koss[2], et dit que la lar-

(1) F°. 242 recto de mon manuscrit autographe qui paroît différer ici de celui dont M. Gladwin s'est servi. Il n'a pas traduit le passage qu'on vient de lire. Je ne trouve pas dans mon manuscrit la dimension qu'a donnée M. Gladwin au serkâr de Kâboul, comme il le nomme au lieu de Soubah, comme il est indiqué dans mon manuscrit.

(2) Koss ou *Krouh* est une mesure itinéraire dont l'étendue a varié dans différents temps, et varie encore dans les différents cantons. M. Rennell croit pouvoir évaluer le Koss ou Krouh du temps d'Akbar à deux milles anglois et ½ (furlongs) environ deux tiers de lieues communes. Rennell's *Memoir for a map of Hindoostan or the mogol empire*, p. 4. édit. de 1793.

geur varioit de 10 à 25 à l'est du Pyristân et de la rivière de Tchénâb, au sud-est de Bânhâl et du mont Djémou, au nord-est du grand Tibet, à l'ouest du Pékély et du Kichen-Gangâ, au sud-ouest du pays de Kehkehr, au nord-ouest du petit Tibet, ces quatre dernières contrées renferment des montagnes qui montent jusqu'au ciel, *âçumâny Kouh*[1].

Le Kâboul est devenu depuis quelques années un royaume important dont nous devons une excellente description à M. Elphinstone, mais nous n'en parlons ici que comme d'une province qui, suivant la dernière division de l'empire Moghol, avoit à l'Orient le Sindhou (l'Indus), la province de Kachmyr; au nord-ouest, les montagnes nommées Hindou-Koh; au nord, le Kafristan, Enderâb, Badakhchân et les monts Hindou-Koh; au sud, le Candahâr et le Baloutchistân. Elle produisoit 4 ou 5 millions de revenu annuel au trésor public[2], et s'étendoit du trente-troisième au trente-cinquième degré de latitude.

2° La province de Candhâr ou Candahâr, qui tire son nom de la ville de Candhâr, abonde en productions territoriales. Elle a passé alternativement des Moghols aux Persans jusqu'à ce que les Afghâns s'en emparèrent au milieu du siècle dernier. « Sa longueur depuis Kélât de Bedjâreh[3] jusqu'aux montagnes de Hindou-Koh et au Kafristân, suivant la version de M. Gladwin, et jusqu'à Ghour et au Ghourdjistân, suivant mon manuscrit, est de 300 koss. Sa largeur depuis le Sindhou (l'Indus) jusqu'à Férrah, de 260. Entre le trente-unième et le trente-quatrième degré de latitude. Le soleil se lève du côté du Sindhou, au nord sont Ghour et le Ghourdjistân, au sud Sévy : le soleil a son coucher à Ferrah; Kâboul et le Ghourdjistân sont entre le levant et le nord. » Suivant Tieffenthaler elle a à l'est, le Sinddhou, et le Baloutchistân; au nord, les montagnes de Hindou-Koh et le Kafristân; au sud, le Sévi et le Baloutchistân; à l'ouest, le Sédjestân, Férrah et Kâboul; au nord, Ghiznéin, le pays de

(1) On sait que le petit Tibet renferme les plus hautes montagnes aujourd'hui connues. Le pic de Djannitra haut de 25500 pieds, a détrôné de Chimboraçao qui n'en a que 21000. Voyez les *Asiatic Researches* tom. XII, p. 20, édition de Calcutta et la nouvelle carte d'Asie, publiée en quatre feuilles par M. Arrowsmith au mois de janvier 1818.

(2) Nous suivons ici les documents donnés par le voyageur Thévenot qui visitoit l'Inde en 1666. Il est possible que les revenus aient été un peu augmentés à la mort d'Aureng-Zeyb en 1707, mais cette augmentation ne doit pas avoir été fort importante.

(3) Ou Nédjâreh comme porte mon manuscrit. J'observerai en outre que Kélât est écrit avec un qâf à deux points, de manière que j'aurois écrit Qélât en faveur des orientalistes, si l'emploi du Q sans être suivi d'un U n'avoit été blâmé par des savants dont je respecte l'opinion.

Balkh et la petite Tatarie. Elle rapportoit 14 ou 15 millions au trésor du grand Moghol.

3° La province de Kachmyr que les Indiens nomment l'image du paradis terrestre, *Kechmyr djénnéti nézyr*, disent-ils, a 120 koss de long depuis Kimberdyne jusqu'au Kichen-Gangâ[1], mais sa largeur est beaucoup moindre et seulement de 10 à 25 koss.

Suivant d'autres géographes, le Kachmyr proprement dit s'étend en longueur à 40 koss de l'orient à l'occident; et du nord au midi, sa plus grande largeur est de 25 koss, entre le trente-quatre et le trente-cinquième degré de latitude.

Selon l'auteur de l'histoire de Châh-Djihân, la longueur de cette province, du midi au nord, c'est-à-dire, depuis Vernak jusqu'à l'endroit nommé *Davara-Cotal*, dépendant du gouvernement de Vazankhâra, est de 100 koss; sa largeur du levant au couchant, savoir de Kaukeb-Guyr jusqu'à Feyrouzpour, village de la dépendance de Balgol, est de 30 koss: mais il faut s'en tenir à la première dimension.

« A l'est de cette province se trouve le Pyristân et le fleuve Tchénâb, l'un des cinq du Pendj-Ab; au sud et au sud-est, Manhâl, le Lâhor et les montagnes de Djamou; au nord et nord-est, le grand Tibet; à l'ouest, Pékély et le fleuve Kichen-Gangâ; au sud-ouest, le pays des Djekers qui, vers l'an 1200 embrassèrent l'islamisme; au nord-ouest, le petit Tibet. Elle a quarante-quatre gouvernements, et pourtant ne rapportoit au grand Moghol que 4 à 500 mille francs suivant Thévenot, et plus de 6 millions suivant le P. Tieffenthaler. »

4° La province de Lâhor est très grande et s'étend du trente au trente-quatrième degré de latitude, « sa longueur se mesure depuis le fleuve *Setledje* jusqu'au *Sindhou*, 180 koss: en largeur, depuis Bembhar jusqu'au Tchaoukhendy près les défilés de Satkedhah, elle est de 86 koss. Du côté du Moultân six rivières assez grandes coulent toutes de la partie septentrionale des montagnes[2], » dont cinq arrosent le canton connu sous le nom de Pendj-Ab, occupé aujourd'hui par les Seykhs.

(1) Ce nom signifie le fleuve de Krichna, une des incarnations de Vichnou, sur laquelle on peut consulter ci-après mon *Aperçu religieux, moral et politique des différentes nations de l'Inde*, et ci-après le tom. II. p. 31, 110 et 120.

(2) *Ayïni Akbéry*, fol. 230.

« Elle a à l'Orient le Sehrind; au nord, le Kachmyr; au midi, le Beygâny et Adjemyr; au sud-est, la province de Dehly; au couchant, le Moultân et le fleuve de Sindhou » qui la sépare de l'Afghânistân. Elle produisoit au trésor 37 millions par an.

5° « La province de Moultân avant qu'on y ajoutât le Soubah de Tatah avoit 403 koss en longueur, depuis Feyrouzpour jusqu'au Séyvestân, et 108 en largeur depuis Khatpour jusqu'à Djécélmyr. Ensuite elle s'est prolongée jusqu'au Kotch et au Mekrân, 660 koss.

« Au levant est le Sehrind; au nord, le Peychour; au midi, Adjemyr; au couchant, le Kotch et le Mekrân », province persanne, et le Baloutchìstân. Elle est située entre les vingt-huit et trente-un degrés de latitude. « Les grandes rivières dont nous avons parlé ci-dessus et qui forment six mers, arrosent ce Soubah; la Béhét se joint au Tchénâb auprès du Perganah de Chour, et 27 koss plus loin il arrive au Râwy près de Zeferpour: ces trois fleuves réunis en un se jettent dans le Sindhou à Ech 60 koss au-delà; et 12 koss plus loin, auprès de Feyrouzpour, ils se joignent au Beyâh et au Sedledje, lequel prend ensuite les noms de Hav, de Hâry, de Dhend et de Nourny. Ces quatre rivières se réunissent auprès de Moultân. Or, tous les grands fleuves qui tombent dans le Sindhou en prennent le nom, qui se change en celui de Mehrân dans le Soubah de Tatah » [1]. Elle rapportoit annuellement au trésor du grand Moghol 17 millions 500 mille francs.

6° « Le Sindhy ou Tatah [2] qui formoit jadis un royaume séparé, est situé sur la mer de Perse; sa longueur depuis Beker ou plutôt Behker, jusqu'au Kotch et au Mekrân est de 257 koss, sa largeur depuis la ville capitale de Badene ou Badeyn jusqu'au port de Lâhory est de 100 koss. On en compte 60 depuis la ville de Djhând et les dépendances de Behker jusqu'à Bikaner ou Beygânyr.

« A l'est de cette province gît le Guzarate ou plutôt le Kotch et le désert de sable; au nord, Behker et Séyvy, situés sur le Sindhou; au sud, la mer; et à l'ouest, le Kotch et le Mekrân » ou plus exactement le Baloutchistân. Elle

(1) *Ayîni Akbéri* fol. 235, verso de mon manuscrit, et tom. II, pag. 136 de la traduction angloise de M. Gladwin, édition de Calcutta.

(2) Dans l'*Ayîni Akbéry*, fol. 258, verso, cette province n'a que le titre de serkâr, fraction de soubah. En effet on a vu ci-dessus que celui de Moultan comprenoit le Tatah qui eut le titre de soubah sous Aureng-Zeyb, et même avant cette époque.

versoit chaque année plus de 3 millions 400 mille livres dans le trésor impérial. Nous croyons pouvoir affirmer que les limites du Tatah fixées par Akbar, ont subsisté jusqu'au règne d'Aureng-Zeyb, mais elles ont été depuis bien resserrées, et cette province ne comprend maintenant que le Delta formé par le Sindhou, lequel peut avoir 50 lieues de long sur 16 ou 17 de large.

7° La province de Dehly, située entre les vingt-huit et trente-un degrés de latitude nord. «Sa longueur depuis Palval jusqu'à Loudhyâneh sur les bords du Setledje est de 165 koss, sa largeur depuis le Serkâr de Reyvâry jusqu'aux montagnes de Kémâoun est de 140; et on en compte 130 depuis la forteresse *Hissâr-Feyrouzy*, située au couchant, jusqu'à Khézarâbâd au levant. Elle est bornée au nord par les montagnes du Lâhor et quelques districts de l'Hindoustân septentrional; au sud, par les provinces d'Agrah et d'Adjemyr; à l'est, par Agrah et plusieurs chaînes de montagnes; à l'ouest, par Loudhyanéh, et afin d'être mieux entendus, nous dirons par les provinces d'Adjemyr et de Lâhor; les deux principales rivières sont le Gange et le Djemnah.

La capitale de cette province et de toute l'Inde est Dehly, nommée *Indrapoura* dans les anciens monuments. Les musulmans la nomment Châh-Djihânâbâd, à cause des importantes additions faites à cette ville par Châh-Djihân, un des plus puissants empereurs Moghols, aïeul d'Aureng-Zeyb. Elle rapportoit au trésor public 17 millions.

8° La province d'Agrah que l'on appeloit du temps d'Akbar *Dâr-Al-Khilâfét*, la demeure du Khalyfe, parceque c'étoit alors le séjour du grand Moghol jusqu'au règne de Châh-Djihân qui restaura et habita Dehly. Elle s'étend entre les vingt-cinquième et vingt-huitième degrés de latitude, Ghâtampour lui sert de limite du côté de la province d'Alhâbâs[1] jusqu'à Palval, près du soubah de Dehly, sur une longueur de 175 koss; la largeur se prend de Canoudje à Tchandéyry dans le Mâlouah.»

Elle a au septentrion Dehly et le Gange; à l'est, Ghâtampour, Laknaau et la province d'Allah-Abâd; à l'ouest, les provinces d'Adjemyr et de Djaypour; au

(1) C'est-à-dire Allah âbâd. Ce mot, qui a été omis par M. Gladwin dans sa traduction angloise de *l'Ayîni Akbéry*, me paroît d'autant plus important qu'il explique pourquoi on lit dans le *Voyage* de Thévenot chap. 39, tom, V, p. 197, édit. in-12, Halabas au lieu d'Allah-Abâd, car il n'est pas douteux que ce voyageur n'ait eu l'intention de désigner ici le soubah sous un nom inconnu aux Européens, et peu usité parmi les écrivains orientaux.

sud, celle de Mâlouah. Elle rapportoit tous les ans 37 millions au trésor du grand Moghol.

9° La province d'Allah-Abâd, située entre les vingt-quatrième et vingt-sixième degrés de latitude. « Sa longueur de Sandjhouly dans le canton de Djounpour jusqu'aux montagnes qui s'étendent vers le midi, est de 160 koss. Sa largeur depuis le défilé de Djôçâ jusqu'à *Ghâtampour,* est de 122 koss.

Au levant sont les provinces de Béhâr et Gandouana; au nord, celles d'Aoude et d'Agrah; au sud, le canton de Bândhou au-delà du Gange et du Djemnah; au nord, les provinces d'Agrah et de Mâlouah. Toute cette étendue de pays contient 3,967,017 beygah. Elle payoit au trésor impérial 14 millions. Le plus grand fleuve est le Gange.

10° La province d'Aoude, située entre les vingt-sixième et vingt-huitième degrés de latitude, « s'étend en longueur de Gorek-Pour jusqu'à Canoudje, elle est de 135 koss environ. Sa largeur depuis les montagnes situées au nord jusqu'à Sidahpour dans la province d'Allah-Abâd est de 115 koss.

« Elle a le Béhâr au levant; des montagnes de divers noms et des forêts dépendantes du Neypâl au nord; Mânekpour et Allah-Abâd au sud; Agrah et Dehly au couchant; Canoudje au sud-ouest.

« Elle est coupée par divers fleuves; les cinq suivants sont les plus grands: savoir, le Gograh, le Sardjou, le Goumati, le Tchoka et le Rabti. Mais le Gograh est le plus grand de tous. » Elle produisoit annuellement au trésor public plus de 10 millions de livres tournois, suivant Thévenot (pag. 186.)

11° La province d'Adjemyr est située entre les vingt-cinquième et trentième degrés de latitude, sa longueur se prend depuis Behker et les défilés d'Amber, jusqu'à Beygânyr et Djelmcyr ou Djéceylmyr, et contient 168 koss. La largeur, depuis le *Serkâr* ou district d'Adjemyr (subdivision du soubah du même nom) jusqu'à Bâneswârah est de 150 koss.

A l'est se trouvent les provinces d'Agrah et de Dehly; au nord celles de Dehly et de Moultân; au sud celles de Guzarate et de Mâlouah; à l'ouest, Deypâlpour dans le Moultân, ou plutôt la province de Sindhy. Elle est composée d'autres plus petites: savoir, de Méyvâr, de Mârouâr et de Hâdhouty ou Hâroty, d'où une classe de Râdjepoutes a pris le nom de Hâra.

Le Mârouâr se nommoit aussi la province d'Odéypour, et avoit 100 koss en longueur sur 60 en largeur.

Le canton de Tchitor est long de 40 koss, large de 30.

La province entière contient 11,435,940 beygah carrés. Elle rapportoit par an 32 à 33 millions au trésor.

12° La province de Mâlouah, située entre les vingt-deuxième et vingt-troisième degrés de latitude, a 245 koss en longueur de Gara-Mandel, ou Koudhéh suivant mon manuscrit, jusqu'à Bâneswârah, et 230 en largeur, de Tchandeyry à Nedarbâr.

Elle confine vers l'est au canton de Bandhou ou Gandouana et à l'Allah-Abâd; vers le nord, aux provinces d'Adjemyr et d'Agrah, et particulièrement au district de Nerver; vers le sud, à la Baglânéh et aux provinces de Khandéych et de Bérâr; vers l'ouest, aux provinces de Guzarate et d'Adjemyr.

Elle contient 4,266,221 beybgah carrés.

Cette province est arrosée par le Nerbédah, le Seprâ, le Kali-Sind, le Betméh ou Bâgbâti et le Tchembel ou Koudy. Elle produisoit au trésor public 14 millions par an.

13° La province de Bérâr, que Thévenot nomme *Varal*, située entre les dix-neuvième et vingt-deuxième degrés de latitude, contient 200 koss de Paniâlah jusqu'à Paraghâr, et 170 de Nander à Hendyah, en sorte que sa longueur surpasse sa largeur de 30 koss.

Elle a Paraghâr ou plus correctement la province de Gandouana à l'est; Hendyah, le Khandeych et l'Allah-Abâd au nord; Tâlangâna aujourd'hui Aureng-Abâd et le Godâvéry au sud; à l'ouest, Borhânpour, le Khandeych et Aureng-Abâd. Elle rapportoit plus de 27 millions par an au trésor du Moghol.

14° La province de Khandéych, située entre les vingt-unième et vingt-troisième degrés de latitude, a reçu ce nom de *Nássir ed-dyn Khán*, fils de *Malak Rádjah*, qui le premier soumit cette contrée. Elle a aussi été appelée *Dándeys* (*Danyal-Dêcha*), du nom du sulthân Daniel, fils de l'empereur Akbar, après qu'il eut pris Aceyr, forteresse munie par la nature et par l'art.

Elle a 75 koss de longueur depuis Pourgânou, village voisin de Hendyah jusqu'à Lalang ou Talang, dont les frontières touchent à celles de la province d'Ahmednagar; sa largeur est de 50 koss, prise depuis Djamoud, sur la frontière du Bérâr jusqu'à Pâl, sur celle du Mâlouah, elle est dans quelques endroits seulement de 25 koss.

Elle a au levant la province de Bérâr; au nord, celle de Mâlouah; au midi,

Kâlnéh et puis Aureng-Abâd et le Bérâr; à l'ouest, la chaîne de montagnes de Mâlouah qui la sépare du Guzarate. Elle rendoit au trésor public 27 millions par an.

15° La province de Guzarate, située entre les vingt-unième et vingt-quatrième degrés de latitude, dont la longueur, sous le règne d'Akbar, se mesuroit depuis Borhânpour jusqu'à Djagat appelée *Douârakâ*, 302 koss; la largeur de Djâlor jusqu'à Damân, port de mer appartenant aux Portugais, 260 koss. Enfin on compte 70 koss depuis Eyder, appelée encore Idel, jusqu'au port de Kambahâyet ou Cambaye.

Cette province confinoit à l'est avec celle de Khandéych; au nord, avec les districts de Djâlor et d'Idel; au midi, avec le port de Damân et la ville de Kambahâyét ou Cambaye; à l'ouest, avec Djagat, située au bord de la mer salée. Mais dans des temps plus modernes l'étendue du Guzarate fut réduite à 320 milles anglois (107 lieues) de long sur 180 milles ou 60 lieues de large, ayant pour limites au nord, la province d'Adjemyr; celle d'Aureng-Abâd et la mer au sud; le Mâlouah et le Khandéych à l'est; la mer, le canton de Kotch et un désert à l'ouest.

Les rivières qui traversent cette province sont: le Sâbarmety, le Bâtrok, le Mahandary, nommé communément Mâhy, de plus le Nerbédah, le Tapty, le Sarsety[1] et deux ruisseaux nommés Gangah et Djemnah. Elle rapportoit au trésor public 20 millions 500 mille francs.

16° La province de Béhâr est située entre les vingt-deuxième et vingt-septième degrés de latitude. La longueur de cette province, depuis Kédhy[2] jusqu'à Rhotâsghor, est de 120 koss; la largeur de Tirhout ou de Guyah jusqu'aux montagnes inaccessibles situées au nord (Chémâly-Kohsâr) est de 110 koss.

Elle a le Bengale au levant; Allah-Abâd au couchant; au nord-ouest Aoude; le Neypâl au nord; au sud de grandes montagnes, c'est-à-dire, les Ghâttes ou les montagnes du Dekhan, le Gange, et la rivière de Sône où tous les

(1) Je suis ici l'orthographe de l'Ayïni Akbéry, fol. 205 de mon manuscrit. M. Gladwin, p. 75 de sa traduction, écrit *Sarsooti*. Nous observerons que l'auteur musulman dénature souvent en persan les mots indiens, et qu'il faut lire *Sérasouati*, c'est aussi le nom d'une déesse hindoue, voy. ci-après tom. II, pag. 91, 94 et 116.

(2) Et non pas Gurhree ou Ghari comme ont lu M. Gladwin (pag. 29), et le P. Thieffenthaler qui paroissent avoir été induits en erreur par leurs manuscrits; le mien, fol. 168, *verso*, ne laisse aucune incertitude.

morceaux de cuir et de bois se pétrifient. La rivière de Caramnaça étoit l'ancienne limite qui séparoit le territoire du Béhâr de celui de Bénârès. Cette province donnoit tous les ans 25 à 26 millions au trésor du grand Moghol.

17° La province du Bengale, située entre les vingt-unième et vingt-septième degrés de latitude, s'étend depuis le port de Tchâtgâou, vulgairement nommé Tchati-Gang se mesure à l'est, jusqu'à Kédhy[1] à l'ouest, dans l'espace de 400 koss; la largeur depuis les montagnes situées au nord jusqu'aux frontières du Serkâr, de Madâren ou Birbhoum, et contient 200 koss[2]. L'empereur Akbar avoit jugé convenable, après s'être emparé de l'Oriça, d'ajouter cette dernière conquête au soubah du Bengale qui avoit acquis par cette addition 43 koss de long et 30 de large. Mais Aureng-Zeyb forma de l'Oriça un soubah (gouvernement) particulier.

Le Bengale a la mer, le pays d'Ass et le royaume d'Ava au levant; au nord les montagnes qui le séparent du Neypâl et du Boutân; au sud la baie du Bengale et l'Oriça; et à l'ouest se trouve le soubah de Béhâr. Environ 100 lieues de long sur 120 de large.

Au sud-est est situé Arkhang, vaste pays, que les Européens appellent Arakhan, et qui s'étend du vingtième au vingt-unième degré de latitude.

Le Bengale ne produisoit que 9 millions au trésor impérial à cause de l'insubordination des habitants.

18° La province d'Oriça, située entre les dix-septième et vingt-troisième degrés de latitude, est bornée au nord par le Bengale; au sud par la rivière de Godâvéry; à l'est par la baie du Bengale; et à l'ouest par le Gandouana; 530 milles anglois de long sur 90 de large. Ses revenus, n'étant plus compris dans ceux du Bengale, elle produisoit 100 millions.

19° La province d'Aureng-Abâd entre les dix-huitième et vingt-unième degrés de latitude. Cette province et les quatre suivantes ont été jointes à l'empire Moghol par Aureng-Zeyb.

Elle contient le pays de Konken (ou Concan) situé sur le bord de la mer de l'Inde, lequel a un grand nombre de ports, dont les principaux sont Tchaoul, Daboul, Zeferdân, Vingorla. Sa longueur est évaluée à 300 milles,

(1) C'est ainsi que porte mon manuscrit autographe de l'*Ayïni Akbéry* f.[o] 149 verso et 205; voyez au sujet du même nom la note première de la page précédente.

(2) *Ayïni Akbéry*, loco citato.

environ 100 lieues communes de France, et sa largeur à 160 milles ou 56 lieues. Elle a au nord les provinces de Guzarate, de Khandéych et de Bérâr; au sud le Beydjâpour et le Beyder; à l'est le Bérâr et le Haïder-Abâd; à l'ouest la mer. Elle produisoit 20 millions de revenu par an.

20° La province de Bâlâ-Ghât appelée Ahmednagar, du nom de sa capitale, située par dix-neuf degrés et quelques minutes de latitude, avoit autrefois ses propres rois. Mais ayant été conquise par Aureng-Zeyb, empereur Moghol, elle fut, dans la suite, incorporée à la province d'Aureng-Abâd. Elle étoit au sud du Khandéych, et produisoit 25 millions par an au trésor des empereurs.

21° La province de Djaafar-Abâd ou de Beyder, nommée Telinga par Thévenot, est située entre les seizième et dix-huitième degrés de latitude, cette province est bornée au nord par l'Aureng-Abâd et le Nander; au sud par la rivière de Krichna; à l'est par la province de Haïder-Abâd; à l'ouest par celle de Beydjâpour, 140 milles de long sur 65 de large. Elle rapportoit d'après les registres du domaine 9 millions, et suivant un autre calcul 27 millions par an de revenu au trésor.

22° La province de Haïder-Abâd, située entre les seizième et dix-neuvième degrés de latitude, a pour limites au nord le fleuve de Godavéry; au sud celui de Krichna; à l'est la province Hindoue de Gandouana; et à l'ouest Beyder et Aureng-Abâd, 180 milles de long sur 150 de large. Cette province renferme une partie de l'ancien Tâlangâna. Elle produisoit 80 millions par an au trésor public.

23° La province de Beydjâpour est située entre les quinzième et dix-neuvième degrés de latitude, mais sa longueur se mesuroit depuis le fleuve Tamira jusqu'à Setband Râmichouer ou Râmeswara, vis-à-vis de Ceylan, et sa largeur depuis Tchaoul et Dâboul jusqu'aux frontières d'Oriça. Le produit de ses impôts est encore moins certain que celui des autres provinces; mais si nous en croyons l'auteur des *Mémoires sur les révolutions anglaises dans l'Hindoustan*, *pag.* 41, les revenus d'Aureng-Zeyb au moment de sa mort se montèrent à 754 millions 492 mille 300 livres tournois.

Pour rendre cette partie de notre travail aussi complète qu'il dépend de nous, nous allons donner ici le tableau des établissements Européens dans l'Inde à la même époque.

TABLEAU

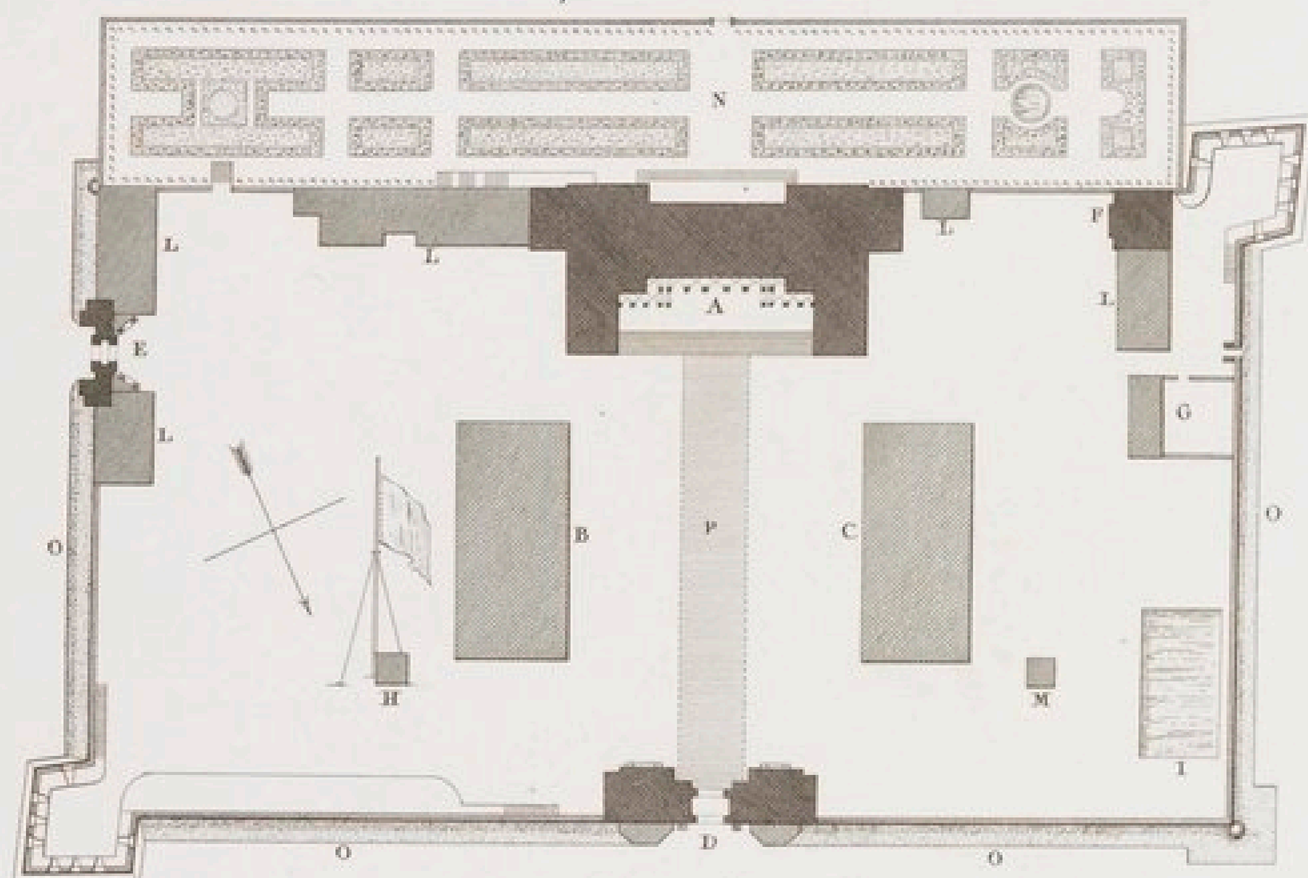
Des Factoreries Européennes dans le haut et bas Hindoustan, à l'époque de la mort d'Aureng-Zeyb, en 1707.

LES PORTUGAIS	LES HOLLANDAIS	LES ANGLAIS	LES FRANÇAIS	LES DANOIS	LES AUTRICHIENS
A	A	A	A	A	A
Cotchin (côte de Malabar). Calicut (côte de Malabar). Mangalor (côte de Kánara). Goa (côte de Konken). Marmongon (près de Goa). Tchaoul (Aureng-âbâd). Hénéry } côte de Konken. Kénéry } Daman (Aureng-âbâd). Diou (Guzarate). Bendel (Bengale).	Manapar (côte de Tinévely). Tuticorin (côte de Tinévely). Tangapatnam (Travancore). Porkah (Tranvancore). Cotchin (côte de Malabar). Cranganor (côte de Malabar). Tchettoueh (côte de Malabar). Negapatnam (Tanjaour). Sadras (côte de Karnâtic). Covelong (côte de Karnâtic). Paliacate (côte de Karnâtic). Barcelor (côte de Kânara). Balipatnam (côte de Kânara). Onore (côte de Kânara). Gueldria, résidence du Gouverneur hollandais (Coromandel). Gourekpatnam. Masulipatnam (Serkârs ou Oriça). Datikorum. Golconde (Haïder-âbâd). Bimlipatnam, en 1617 (Serkârs). Surate, en 1617 (Guzarate). Barotch (Guzarate). Cambaye, en 1620 (Guzarate). Banky-Bazar (Bengale). Tchinsurah (Bengale). Barnagore, dépendant de Tchinsurah). Hougley (Bengale). Dakkah (Bengale). Agrah (Agrah). Ahmed-Abad (Guzarate).	Andjengo, en 1694 (Travancore). Quilon (Travancore) Tuticorin (côte de Tinévely). Porkah (Travancore). Alipi (Travancore). Tchettoueh (côte de Malabar). Cranganor (côte de Malabar). Paniany (côte de Malabar). Beypour (côte de Malabar). Calicut (côte de Malabar). Nagore (Tanjaour) Devicotte (Tanjaour). Téllitchéry (côte de Malabar). Cananor (Malabar). Alem parwa, 8 lieues nord de Pondichéry (côte de Coromandel). Sadras (Karnâtic). Balipatnam (Kânara). Mangalore (Kânara). Covelong (Karnâtic). Madras (Karnâtic). Paliacate (Karnâtic). Armagon ou Duraspatnam (Karnâtic). Patnam, en 1628 (côte de Karnâtic). Barcelore (côte de Kânara). Baticola (côte de Kânara). Andje diva île, (côte de Kânara). Kharvar, en 1640 (côte de Kânara). Gondegam (côte de Kânara). Moutapilli (côte de Coromandel). Masulipatnam (Serkârs ou Oriça). Radjahdpour (Konken). Caringa (côte de Râdjahmendhrey, dans les Serkârs). Djagarnathapouram (côte de Râdjahmendhrey, dans les Serkârs). Visagapatnam (Serkârs). Serverdrong (isle sur la côte du Konken). Bimlipatnam, 1669 (Haïder-âbâd). Bombay (Konken). Baçaïn (Konken). Gandjem (Serkârs ou Oriça). Manekpatnam (Kettek). Djagarnat, pagode (Kettek). Pointe Palmyras (Kettek). Surate, en 1612 (Guzarate). Barotche (Guzarate). Drongong (Aureng-âbâd). Balaçore (Oriça). Pipley (Kettek). Foulta (Bengale). Fort William (Bengale). Caçem-Bazar, dépendance du fort William. Hougley (Bengale). Tchitamoty (Bengale). Dakkah (Bengale). Radjemahl (Bengale). Maldhah (Bengale). Patnah (Behâr). Tattah, 1635 (Sindhy).	Porto-Novo, côte de Coromandel. Coudalore ou Goudeloure, côte de Coromandel. Pondichéry, 1674, côte de Corounandel. Radjahpour (Konken). Yanaone ou Yanam (Râdjahmendhrey). Chandernagor (Bengale). Balalère.	Trankébar, en 1616 (Karnâtic). Serampour ou Frédéric-Nagar (Bengale).	Covelong (Karnâtic). Banky-Bazar, comptoir de la Compagnie d'Ostende, fondée en 16. . . dans le Bengale, à quatre lieues nord-est de Calcutta.

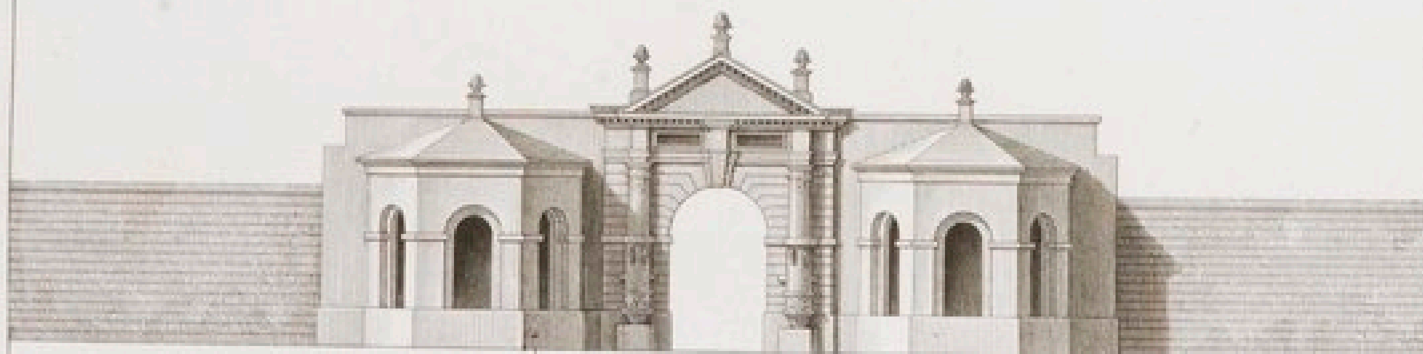
Nota. La dimension de la Carte n'a pas permis d'y insérer les *positions* de toutes les factoreries; on les trouvera sur la belle Carte de l'Inde, en neuf feuilles, publiée par M. Arrowsmith en 1816. Nous avons eu soin d'indiquer ici les grandes divisions dont elles dépendent.

PLAN GÉNÉRAL de l'Etablissement des Français à **CHANDERNAGOR**,

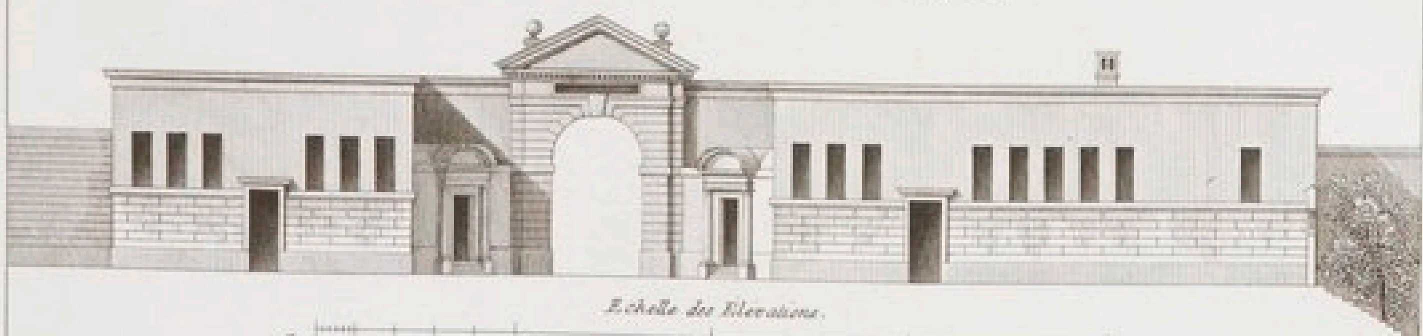
tel qu'il était en 1656.



Elévation extérieure de la Porte principale D.



Elévation intérieure de la Porte du Gange E.

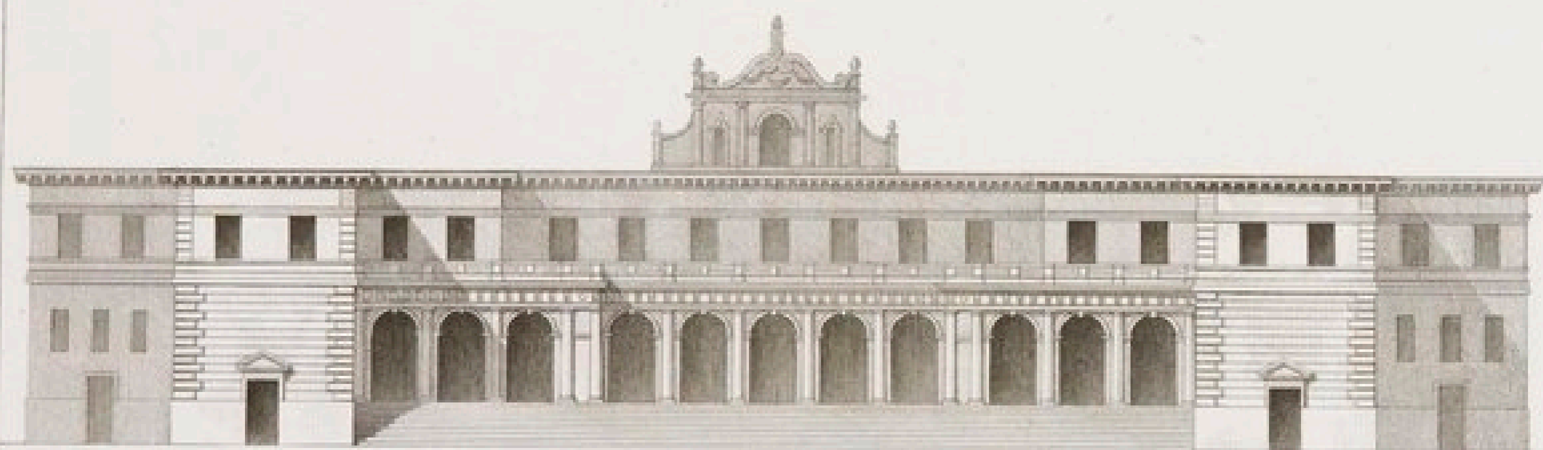


Dermier sculp.

A. *Corps de Logis principal.*
B et C. *Magasins.*
D. *Porte principale.*
E. *Porte du Gange.*
F. *Chapelle.*
G. *Cuisines.*
H. *Pavillon.*
I. *Réservoir.*
L. *Bâtiments de service.*
M. *Magasin à Poudre.*
N. *Jardin.*
O. *Fossés.*
P. *Chaussée pavée.*

SUITE des Détails sur CHANDERNAGOR, en 1656.

Elévation de l'Edifice principal A.



Elévation du Magasin C.



Elévation du Magasin B.



Elévation des parties L. F. G.



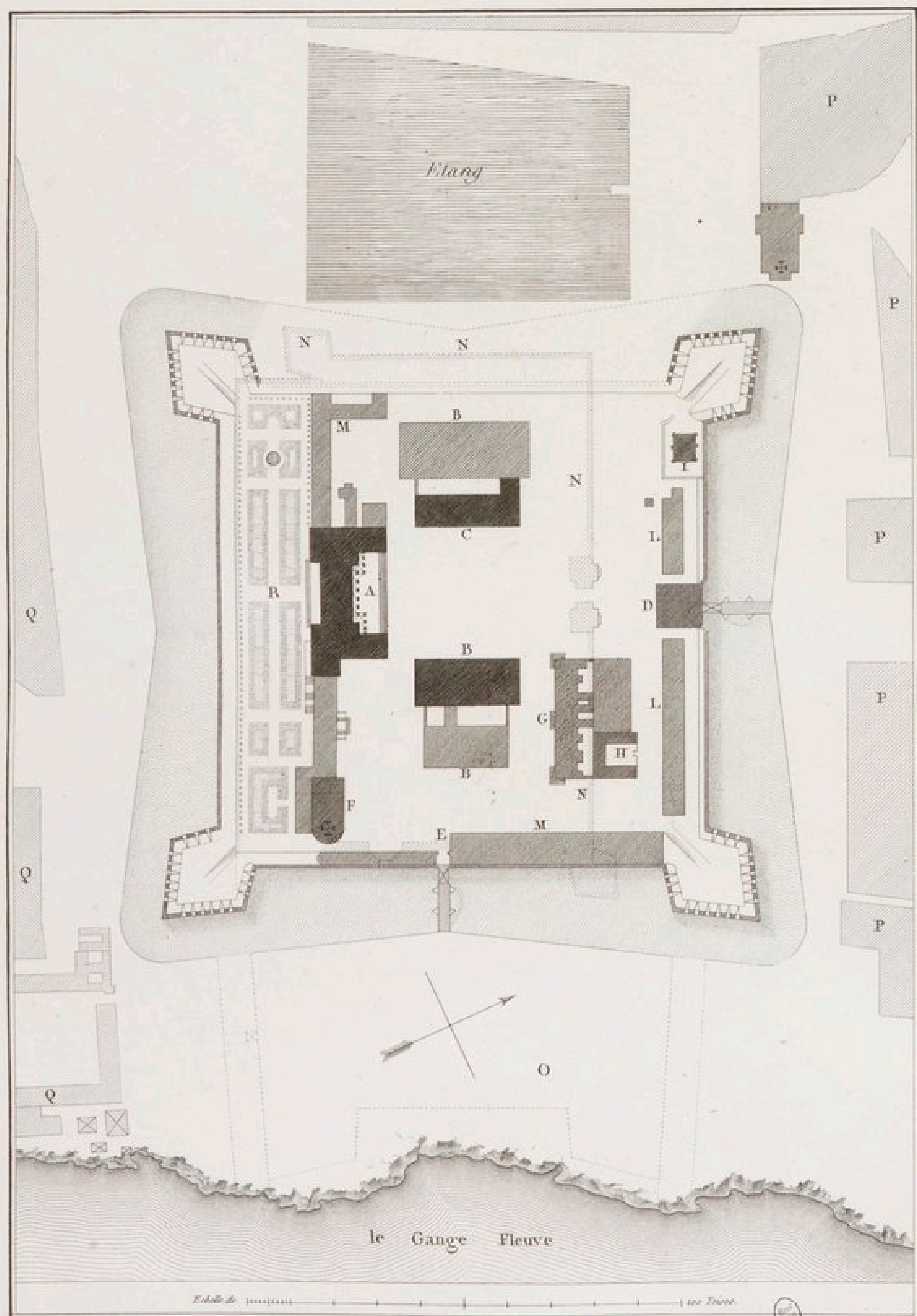
L F G

Echelle de 1 2 3 4 5 10 15 20 25 *Toises.*

Dormier sculp.

PLAN du FORT d'ORLÉANS, élevé à CHANDERNAGOR,

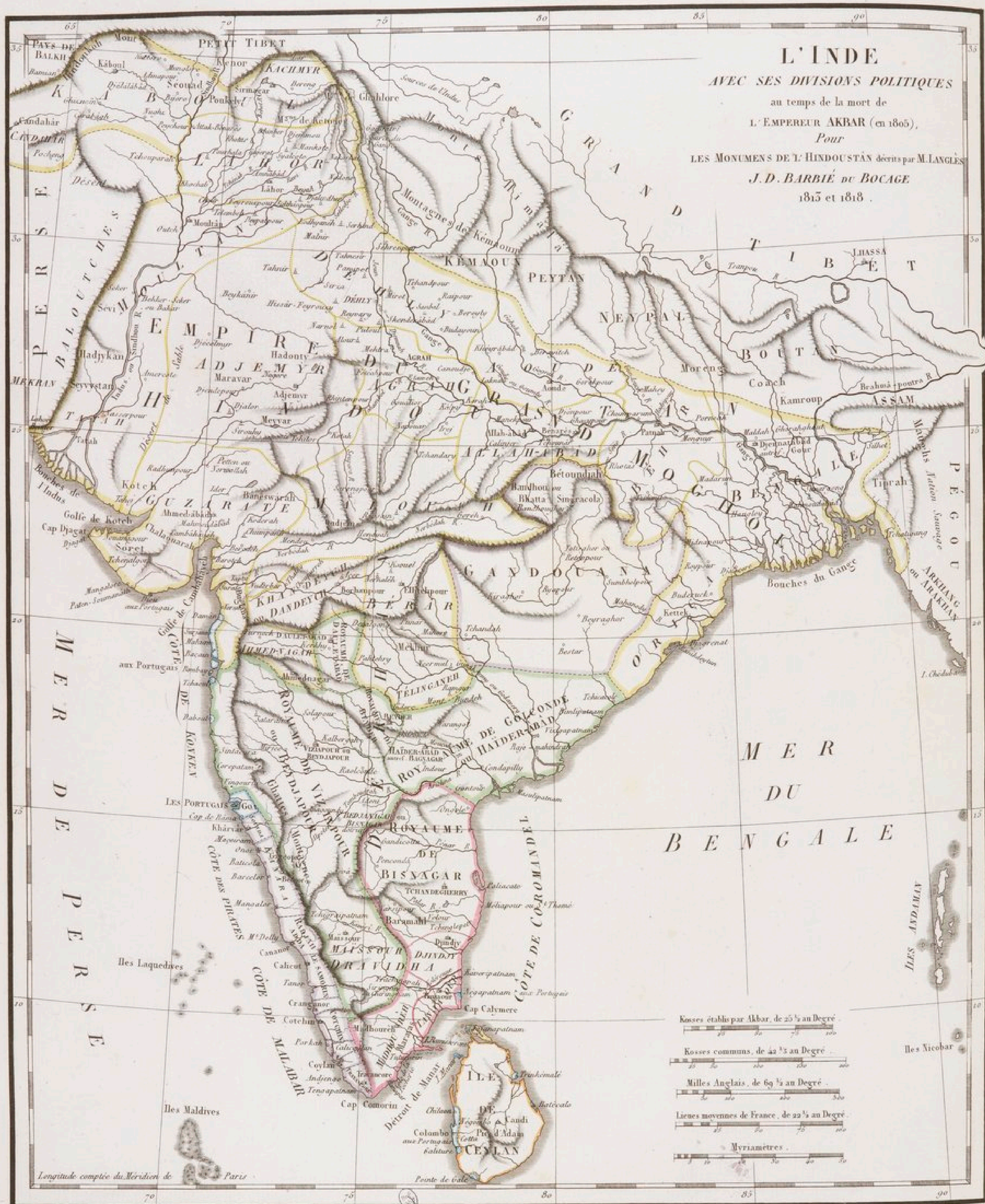
avec les additions faites à l'ancien Comptoir de la Compagnie Française, levé en 1749 par Mr. Mouchet.



N. L. Rousseau sculp.

A.	*Bâtiment principal.*	H.	*Commandant militaire.*	P.	*Ville Européenne.*
B et C	*Magasins.*	I.	*Magasin à Poudre.*	Q.	*Ville Indienne.*
D.	*Porte Royale.*	L.	*Casernes.*	R.	*Jardin.*
E.	*Porte du Gange.*	M.	*Bâtiments de service.*		
F.	*Paroisse.*	N.	*Ancienne Enceinte démolie.*		
G.	*Maison des employés.*	O.	*Ouvrage à Corne projeté.*		

Nota. Les Edifices A B C, distingués par une teinte noire, sont antérieurs à 1749.


L'INDE
AVEC SES DIVISIONS POLITIQUES
au temps de la mort de
L'EMPEREUR AKBAR (en 1605),
Pour
LES MONUMENS DE L'HINDOUSTÂN décrits par M. LANGLÈS
J. D. BARBIÉ DU BOCAGE
1813 et 1818.
GRAND TIBET
PETIT TIBET
KACHMYR
LAHOR
MOULTÂN
EMPIRE
ADJEMYR
KÉMAOUN
PEYTAN
NEYPAL
BOUTAN
ASSAM
AOUDE
ALLAHABAD
BEHAR
BENGALE
ORIXA
GANDOUANA
BÉRAR
GUZZARATE
KHANDEYCH ou DANDEYCH
TÉLINGANEH
ROYAUME DE GOLCONDE ou HAÏDER-ABAD
ROYAUME DE VIZIAPOUR
ROYAUME DE BISNAGAR
MAISSOUR
DRAVIDHA
ILE DE CEYLAN
MER DE PERSE
MER DU BENGALE
CÔTE DE KONKEN
CÔTE DES PIRATES
CÔTE DE MALABAR
CÔTE DE COROMANDEL
PERSE
BALOUTCHES
PÉGOU
ARKHANG ou ARAKHAN
Iles Laquedives
Iles Maldives
Iles Andaman
Iles Nicobar
Golfe de Kotch
Golfe de Cambaÿeh
Bouches de l'Indus
Bouches du Gange
Cap Comorin
Détroit de Manar
Pointe de Gale
Kosses établis par Akbar, de 25 ½ au Degré.
Kosses communs, de 42 ⅔ au Degré.
Milles Anglais, de 69 ½ au Degré.
Lieues moyennes de France, de 22 ½ au Degré.
Myriamètres.
Longitude comptée du Méridien de Paris

Je ne dois pas remonter au-delà de l'époque dont il s'agit, sans fixer nos idées touchant la division politique de l'extrémité méridionale de la Presqu'île. Je rappellerai que le Koleroune formoit, de ce côté, la limite de l'empire Moghol, dont les armées n'avoient jamais franchi ce fleuve; mais la terreur qu'elles inspiroient avoit déterminé les râdjahs ou *naïks* de Tritchinapaly, de Tanjaour et de Madhourèh à reconnoître la suzeraineté du *pâdchâh* ou monarque musulman de Déhly, et à lui payer un tribut. Ces contributions faisoient partie des revenus du Beydjâpour : voilà pourquoi, sous le rapport administratif, cette province embrassoit toute l'extrémité sud-est de la Presqu'île, comme nous l'avons remarqué à la page précédente. Ainsi Aureng-Zeyb, à la fin de sa longue vie et de son long règne, se voyoit possesseur non seulement de tout le haut Hindoustân, mais encore d'une bonne partie de la Presqu'île. En effet, il ne s'y trouvoit alors que le râdjah des Mahrattes, celui du Travancore, et quelques autres petits princes de la côte de Malabar, désignés ci-dessus, qui eussent échappé au joug du Grand-Moghol et conservé leur indépendance depuis l'établissement des mahométans dans l'Inde. Aureng-Zeyb avoit même envahi les trois vastes royaumes de Bisnagar, de Viziapour et de Golconde, contre lesquels avoient échoué toutes les attaques de ses prédécesseurs.

§ II. *Division de l'Inde à la mort d'Akbar* (1605).

Akbar lui-même, ce grand monarque que l'on peut regarder comme le fondateur de l'empire Moghol, auquel il donna une forme régulière et administrative, fit plusieurs tentatives inutiles sur le Dekhan, et ne pénétra pas beaucoup au-delà du dix-huitième degré de latitude, c'est-à-dire vers le tiers de la Presqu'île. Plusieurs petits souverains musulmans et hindous possédoient les deux autres tiers, dont il faut seulement excepter le très petit territoire de Goa et quelques autres villes de la même côte occidentale, telles que Daboul, Tchaoul, Baçaïn, Damân, etc., où les Portugais avoient formé des établissements militaires et commerciaux indépendants des princes du pays. Le reste de la même côte occidentale, en descendant jusqu'au cap Comorin, formoit à-peu-près les mêmes divisions que nous avons tracées ci-dessus, pages 23 et suivantes, excepté pourtant le royaume de Viziapour (Beydjâpour), qui fut détruit ensuite

par Aureng-Zeyb, et partagé entre lui et Sévâdjy, fondateur de la puissance mahratte. La pointe de la Presqu'île formoit la limite méridionale du royaume de Madhouréh, dans lequel se trouvoit en partie enclavé le petit royaume de Tanjaour, par dix degrés de latitude; enfin Gengi, par onze degrés de latitude, est le dernier et le plus septentrional de ces petits états, dont les *naïk* ou princes avoient secoué l'autorité de l'usurpateur du royaume de Bisnagar ou Narsingha[1], auquel ils étoient annexés depuis 1401. Quant à ce royaume de Bisnagar, si vaste, si florissant encore à l'époque de l'arrivée des Portugais dans l'Inde, il avoit été prodigieusement démembré et affoibli par la révolution que fomentèrent les quatre souverains musulmans de Daulét-Abâd ou Déoguyr, de Beydjâpour ou Viziapour, de Golconde et de Beyder, de 1542 à 1564[2] : j'en parlerai un peu plus amplement dans ma *Notice historique*. Le Bisnagar avoit possédé les côtes de la Pêcherie et de Coromandel, une partie de celles de Kânara[3] et de Konken[4], et tout le territoire intermédiaire entre ces deux côtes, même la presqu'île tout entière[5], suivant quelques auteurs. En effet, presque tous les râdjahs reconnoissoient pour souverain celui de Narsingha, qui se trouva réduit ensuite au petit espace tracé sur notre carte entre le douzième et le seizième degré de latitude. Enfin, par suite de cette mémorable révolution, le roi de Viziapour, qui n'avoit pas négligé d'en profiter pour s'agrandir, se trouvoit possesseur de la ville de Bisnagar, ancienne capitale du royaume de ce nom (située vers le quinzième degré quatorze minutes); de manière que, vers 1595, à la fin du seizième siècle ou au commencement du dix-septième, qui coïncide avec la fin du long et brillant règne d'Akbar, le roi de Bisnagar avoit été contraint de transporter le siége de son empire à *Chanderghéry*, ou plus correctement *Tchandraguiri* (montagne de la Lune), vers le treizième degré trente-trois minutes de latitude,

(1) Ainsi nommé, à cause de Narsingha-Râdjah, qui fonda cet empire en 1490, ou du moins il l'étendit beaucoup dans le *Dravidha* ou extrémité méridionale de la Presqu'île. Nous avons tout lieu de croire que ce royaume existoit dès 1387, sous le nom de la capitale, *Vidyâ-Nâgar* (ville de la science), lequel fut ensuite changé en celui de *Vidjaya-Nâgar* (ville de la victoire), dont les Européens ont fait *Bisnagar*.

(2) Mark Wilks, *Historic. sketches of the south of India*, tom. I, p. 18 et 35.

(3) Quarante-cinq lieues seulement, selon le P. Dujarrie, *Hist. des Indes*, t. I, p. 30; et cent vingt lieues depuis Calicut jusqu'à Goa. Voyez aussi le *Sommario* dans Ramusio, t. I. p. 330.

(4) *Asiatic annual Register*, tom. II, p. 7 des *Characters*.

(5) Suivant le P. Cinami, jésuite, cité dans les *Lettres édifiantes*, tom. III, p. 138 et 139, édition de 1781.

à 25 lieues ouest-nord-ouest de Tchinapatnam, aujourd'hui Madras, qui n'existoit encore sous aucun de ces deux noms. Il fut même chassé de Chanderghéry en 1642. Indépendamment de la perte des petits états désignés plus haut, le roi de Bisnagar se vit encore dépouillé d'une bonne partie de ses domaines par ses généreux voisins, aussi fidèles à leurs intérêts qu'à la cause des rois. Nous ne connoissons pas bien les envahissements du Maïssour; mais nous savons qu'il s'étendoit déja du onzième degré de latitude jusqu'au-delà du douzième. Les terres du Samorin de Calicut et celles de l'Adda-râdjah bornoient le domaine du *kartir* de Maïssour du côté de l'ouest; il avoit le Madhouréh au sud, le Beydjâpour au nord-est, le Bisnagar à l'est, et formoit deux divisions, celle de Tchigraïpatnam et celle de Maïssour proprement dit: le *kartir* dépendoit du râdjah de Tchikraïpatnam, petit soubah-dâr hindou qui possédoit en toute propriété l'île de Séringapatnam. C'est en 1610 seulement, cinq ans après la mort d'Akbar, que le Maïssour acquit une entière indépendance [1]. Vers le même temps le râdjah de cette petite principauté abandonna la ville de Maïssour pour Séringapatnam, fondée dans le quinzième siècle. Cette ville de Maïssour fut rasée par Typou au mois de novembre 1787, et les mêmes matériaux furent employés de nouveau en 1799 à reconstruire le même fort de Maïssour qui sert maintenant de palais ou plutôt de retraite aux descendants des anciens râdjahs, que les Anglois ont feint de replacer sur le trône de leurs pères. [2]

Nous n'avons pu trouver de renseignements positifs sur les acquisitions du Viziapour aux dépens du Bisnagar; mais on voit, par la carte ci-jointe, que ce royaume s'étendoit du douzième degré de latitude jusqu'au dix-neuvième, et qu'il renfermoit une bonne partie de la côte de Konken, à l'exception de quelques possessions portugaises: de manière que la mer et le Kânara lui servoient de limites à l'ouest, les possessions d'Akbar au nord, le Beyder, le Golconde et le Bisnagar à l'est. Le souverain du très petit royaume de Beyder (Ahmed-Abâd), situé au nord-ouest de Golconde, n'eut pas les moyens de profiter de la circonstance pour accroître l'héritage modeste qu'il avoit reçu de ses ancêtres. Il faisoit cependant partie de la confédération des quatre princes musulmans qui exterminèrent en 1564 l'usurpateur du Bisnagar; mais il se

(1) *Asiat. annual Register*, tom. I, p. 313.
(2) *Historic. sketches of the south of India*, tom. III, p. 2. — *Asiat. annual Register*, tom. I, pag. 313.

trouvoit étroitement resserré par ses trois alliés et par les états du grand Moghol. Le plus puissant de ces coalisés étoit incontestablement le *chấh* ou roi de Golconde (aujourd'hui Haïderâbâd). Ses états, situés entre les seizième et dix-huitième degrés de latitude, côtoyoient la mer dans toute cette étendue à l'est, avoient le royaume de Bisnagar au sud, le Viziapour et le Beyder à l'ouest, enfin au nord la portion du Telinganah appartenante autrefois au Golconde, mais envahie par le Moghol et annexée an soubah du Bérâr, et enfin le Gandouana. Ce dernier canton, habité par une race à demi sauvage, étoit partagé entre plusieurs petits princes hindous, très jaloux de leur indépendance. Ils l'avoient su en effet conserver contre les attaques réitérées de l'empereur Moghol, qui le circonvenoit du côté de l'est, du nord et de l'ouest, par ses provinces d'Oryçah, de Bengale, de Béhâr, de Mâlouah, de Bérâr et d'Allah-Abâd ; au midi, le Godavéry et le royaume de Golconde environnoient complètement le vaste territoire des Gaunds: c'est ainsi qu'on nomme les indomptables barbares habitants du Gandouana.

Telles étoient, autant qu'il est possible de les tracer, les principales divisions et puissances de la partie méridionale de la Presqu'île à la mort d'Akbar, qui avoit conquis la partie supérieure de cette même Presqu'île, et l'avoit annexée à son empire pour en former quinze *soubahs* ou gouvernements, comme on le voit par le passage suivant, extrait des Commentaires ou Instituts de l'empereur Akbar, composés d'après ses ordres par Aboul-Fazel en 1584, et revus vers 1601, environ quatre ans avant la mort du monarque indien [1]. Nous ne parlons pas ici des trente-sept divisions établies par Djéhanguyr, fils d'Akbar, sans égard pour celles que son père avoit tracées avec tant de discernement, qu'elles furent adoptées par Aureng-Zeyb, et sont encore aujourd'hui reconnues par les puissances qui se sont partagé l'empire Moghol, et par les géographes modernes, orientaux et européens.

« La quarantième année divine (1595 de l'ère vulgaire) on inscrivit deux mille sept cent trente-sept cousbah ou arrondissements municipaux, compris

(1) Quoique Terry, aumônier de Thomas Roé, ambassadeur anglois auprès du grand moghol Djihânguyr ait transcrit les noms de ces divisions d'après les registres de l'empire, il y en a plusieurs tellement defigurés, qu'il me paroît impossible de les restituer. Voy. Terry's *Voyage to the East-India*, dans le recueil de Purchass, 1re partie, p. 578, et la réimpression du même voyage, Londres, 1777, in-8°, pages 74-84.

dans cent cinq serkârs ou districts; et, comme on établit les impôts pour dix ans, ils furent fixés à 3 *âreb*, 6 *kéror* 97 *lak*, 55,246 *dâm.*[1]

« Le monarque distribua, en douze présents, douze laks de feuilles de bétel de Kyss aux gouverneurs. Il donna des noms à chacun des douze *soubah* (gouvernements), et les désigna par ceux de villes remarquables, Allah-Abâd, Agrah, Aoudah, Adjemyr, Ahmed-Abâd, Béhâr, Bengalah, Dehly, Kâboul[2], Lâhour, Moultân, Mâlouah. La conquête du Bérâr, du Khândeych et de l'Ahmednagar, a porté ce nombre à quinze[3] ». — Cette addition prouve que, dès le seizième siècle, les grands Moghols avoient envahi quelques portions du Dekhan; mais ils n'avoient pu entamer les grands royaumes de Golconde et de Bisnagar. Les souverains de ces royaumes avoient conservé une autorité plus ou moins absolue sur les petits états situés à l'extrémité de la Presqu'île, jusqu'au cap Comorin. Ces états avoient déjà la même existence, les mêmes limites que nous leur avons assignées sous le règne d'Aureng-Zeyb, comme on peut s'en convaincre par l'inspection des deux cartes de l'Inde sous Aureng-Zeyb et sous Akbar, au-delà duquel je ne prétends pas pousser mes recherches. On me permettra pourtant d'ajouter ici un aperçu de l'état de l'Hindoustân à l'époque des conquêtes de Bâbour, c'est-à-dire vers l'an 1520.

« Avant que les hautes chaires (des mosquées), dit ce conquérant dans ses propres Commentaires[4], et que la surface des pièces de monnoie fussent exaltées et magnifiquement décorées du nom auguste de sa majesté, cinq dynasties de sulthâns musulmans et deux d'infidèles avoient arboré l'étendard de la puissance. En outre, dans les montagnes, dans les landes, il y avoit beaucoup de rây et de râdjah qui, s'étant soustraits à l'autorité des grands princes, commandoient par eux-mêmes; mais ils n'avoient pas assez d'importance pour obtenir une certaine considération.

« La première dynastie étoit celle des Afghâns, qui, ayant établi son trône

(1) *Lak*, corruption du mot samskrit *lakcha*, cent mille: 100 *lak* font un kéror (*kéti*), et 100 *kéror* font un areb (*Arboud*). Le dâm est la quatorzième partie d'une roupye. La somme indiquée dans le texte peut être évaluée à 272,231,643 fr.

(2) Qui renfermoit le Candahâr et le Kachmyr, alors simples serkârs, comme le Tatah, qui étoit compris dans le Moultân.

(3) *Ayîni Akbéry*, f° 149, vers. du Ms. autographe, et tom. II, p. 3 de l'extrait de M. Gladwin, édition de Calcutta.

(4) Fragment des *Ouâcaâti Bâbour* traduits du turk (tatâr) en persan, et inséré dans le Ms. persan n° 107 de la Bibliothèque du Roi, f° 150, verso et suiv.

à Dehly, sa capitale, commandoit depuis Behrêh jusqu'au Béhâr. Cet état étoit précédemment soumis au sulthân Hoceïn-Cherqy, monarque de Djounpour.

« La seconde, le sulthân Mouzaffer, roi du Goudjérât (Guzarate).

« La troisième, les Behmény (corruption de Brâhmane), qui s'étoient installés sur le trône de l'autorité et sur le coussin de la puissance arbitraire dans le Dekhan; mais aujourd'hui les rênes de cette autorité absolue et de cette puissance arbitraire sont principalement entre les mains de leurs grands vassaux, et le monarque s'est tellement livré à leur discrétion, qu'il doit demander à ces sujets tout ce dont il a besoin.

« La quatrième, le sulthân Mahmoud-Khélédjy, qui possède le pays de Mâlouah, nommé aussi Mendou. Rânâ-Singâ, prince idolâtre (de Golconde), l'a défait et s'est emparé d'une grande partie du Mendou.

« La cinquième, Noussrét-Châh, roi du Bengale, fils et héritier du sulthân Alâ éd-dyn.

« Le plus grand des princes infidèles de l'Inde, quant à l'étendue des domaines et au nombre des soldats, est le râdjah de Beydjânagar (Bisnagar), et après lui Rânâ-Singâ (à Golconde), qui dans ces derniers temps a acquis une grande importance avec l'audace et l'épée. Plusieurs princes musulmans très puissants, ne pouvant entrer en lice avec lui, ont évité de lui faire la guerre, et ont consenti à céder à cet infidèle beaucoup de possessions musulmanes. Il est originaire du pays de Djeytour; et, parmi les cantons hindous qu'il a conquis, nous citerons Rotenpour, Sarengpour, Toulsân, Djendeyry, toutes grandes villes avec une mosquée cathédrale et une banlieue considérable... Au reste, comme nous l'avons déja remarqué, il y a dans l'Inde beaucoup de rây et de râdjah qui se sont soumis aux souverains musulmans, et vivent sous leur protection. Un petit nombre, à la faveur de leur éloignement ou de l'inexpugnabilité de leur asile, se sont sonstraits au joug de ces princes, qui ont fait contre eux jusqu'à présent d'inutiles efforts. »

A l'époque où il fut fondé dans l'Inde par Bâbour, l'empire Moghol ne s'étendoit que de Béhrêh jusqu'au Béhâr, et produisoit 52 *kéror*[1], dont 8 ou 9 *kéror* se percevoient sur les propriétés des rây et des râdjah hindous, de qui les souverains musulmans n'exigeoient d'ailleurs qu'une simple dé-

(1) Sous-entendez *de roupyes*: le *kéror* signifie dix millions. Voy. p. 49.

monstration d'obéissance, d'après des conventions particulières, afin d'entretenir la paix. Voici la répartition de l'impôt et le nom des pays où il étoit perçu :

Le pays situé sur les bords du Setloudje (Setledje, le Behreh, le Lâhor, le Syâlékòut), le Deypâlpour, etc.; 3 kéror, 33 lak[1], 15,989 tenkah.[2]
Canton de Syehrind et des environs; 1 kéror, 29 lak, 13,985 tenkah.
Canton du château de Feyrouzéh; 1 kéror, 20 lak, 75,104 tenkah.
Canton de Dehly et du milieu du Dou-âb; 3 kéror, 69 lak, 50,254 tenkah.
Canton de Meywâb; 1 kéror, 69 lak, 81,000 tenkah.
Le pays de Béyânéh; 1 kéror, 44 lak, 14,930 tenkah.
La province d'Agrah; 29 lak, 716,919 tenkah.
Province du milieu; 2 kéror, 91 lak, 19,000 tenkah.
Province de Goualyâr; 2 héror, 23 laks, 57,450 tenkah.
Province de Kâlpy, etc.; 4 kéror, 27 lak, 55,900 tenkah.
Province de Canoudje; 1 kéror, 36 lak, 63,395 tenkah.
Province de Senyl; 1 kéror, 38 lak, 44,000 tenkah.
Province de Lakoud, etc.; 1 kéror, 39 lak, 82,433 tenkah.
Province de Khéyr-Abâd; 12 lak, 65,000 tenkah.
Province d'Aoud et de Béhrâm; 1 kéror, 17 lak, 21,369 tenkah.
Province de Djounpour; 4 kéror, 88,330 tenkah.
Province de Kéréh et de Mânekpour; 1 kéror, 63 lak, 28,892 tenkah.
La province de Béhâr; 4 kéror, 5 lak et 6,000 tenkah.
Province de Servâr; 1 kéror, 55 lak, 17,506 tenkah.
Province de Sârén; 1 kéror, 10 lak, 17,673 tenkah.
Province de Djèbâren; 1 kéror, 90 lak, 760,669 tenkah.
Province de Kendéléh; 43 lak, 30,300 tenkah.
Province de Perhet; 2 lak, 50,000 tenkah d'argent, 27 lak et 50 tenkah de cuivre.

(1) Lak signifie cent mille. Voyez la note ci-dessus, p. 49.

(2) Ou roupyes, suivant Meninski, tom. II, col. 228 de son *Lexicon arab. Pers. turcic.* 2ᵉ édit. Tenguéh ou Tengah est une monnoie très ancienne dans la province de Mékrân, située entre le Kermân et le Guylân; toute espèce de monnoie, de l'or, etc. Le Dictionnaire persan-anglois de M. Richardson n'est pas plus satisfaisant dans ses deux éditions; mais j'ai été plus heureux en consultant le Dictionnaire bengaly-anglois du savant M. Forster, publié à Calcutta en 1799, 2 vol. in-4°. Je vois, page 162, le mot *tongkâ* a coin called rupee (monnoie appelée roupye). La roupye est communément évaluée 3 francs dans le commerce.

Province de Rotenpour; 20 lak de tenkah.
Province de Nâkour...
Province du râdjah Beykermâdjeyt...
Province du râdjah Kaleydjâr...
Province du râdjah Bersing (lisez Nersing) Dyou...
Province de la Beygum-Dyou...
Province de la Beygum-Tchend...

CHAPITRE II.

Description particulière des principales Contrées et Villes de l'Inde.[1]

Malgré les changements opérés dans les divisions politiques de l'Inde aux différentes époques indiquées ci-dessus, et même dans ces dernières circonstances, les mêmes noms se sont conservés de temps immémorial, et servent encore aujourd'hui à désigner, parmi les géographes, des divisions territoriales tracées à des époques inconnues, ensuite partagées entre plusieurs souverains. Ce sont ces divisions à-peu-près indépendantes des révolutions si fréquentes dans l'Inde, c'est cette nomenclature consacrée par une longue suite de siècles et par l'autorité d'un grand nombre d'écrivains orientaux et occidentaux, que je crois devoir adopter dans cette partie descriptive de mon ouvrage. Comme il est consacré à l'Inde proprement dite, je dois rappeler à mes lecteurs que cette immense et inépuisable contrée est partagée, vers le vingt-unième degré de latitude nord, par la rivière de Nerbédah et par les montagnes de Vindhya, en deux grandes divisions, le Dekhan ou Inde méridionale, et l'Hindoustân proprement dit.

Des motifs que je crois avoir suffisamment expliqués dans mon INTRODUCTION ci-dessus[2] m'ayant déterminé à commencer mon examen des monuments de l'Inde par la partie la plus méridionale de la Presqu'île, je dois suivre la même direction pour la description des lieux où sont situés ces monuments.

Suivant le petit nombre de documents géographiques renfermés dans les

(1) La carte générale de l'Inde moderne en deux feuilles, promise aux souscripteurs, n'étant pas encore terminée, je suis obligé de m'en référer, pour cette partie de mon travail, à la grande et belle carte de l'Inde publiée en neuf feuilles par M. Arrowsmith en 1816.

(2) Voyez page 6.

ouvrages samskrits, les Hindous, et comme eux les Grecs, se sont toujours accordés à désigner sous le nom de Dakchin, et par corruption Dekhan, la totalité de la Presqu'île, depuis le cap Comorin jusqu'à la rivière de Kâvêri, même à celles de Nerbédah ou Nermédah et de Mahânody (ou de Kették), c'est-à-dire l'espace renfermé entre le huitième et le seizième, et même les vingtième et vingt-unième degrés de latitude nord [1]. La Presqu'île étant située au midi de l'Hindoustân proprement dit, que l'on regarde avec assez de raison comme le berceau de la civilisation des Hindous, ou au moins comme la partie de l'Inde la plus anciennement civilisée (en supposant, non sans quelque vraisemblance, que les sciences et les arts y sont venus du nord-est de la Perse), il n'est pas étonnant qu'elle ait reçu d'eux un nom qui indique sa position relative. C'est ainsi que les Arabes nomment *Yémén* et *Châm* (droite et gauche) l'Arabie heureuse et la Syrie, qui sont situées à la droite et à la gauche de la Mekke. Les anciens eux-mêmes savoient que le mot indien *Dakchina* signifie le midi [2]. — « Cette contrée, dit un auteur persan traduit par M. Gladwin, « ne le cède qu'à l'Hindoustân pour l'étendue du territoire, la grandeur des « villes et le nombre des habitants [3]. » Mais il faut convenir que le nom de Dekhan n'a pas toujours, à beaucoup près, désigné toute la Presqu'île; il n'appartient aujourd'hui qu'à la partie supérieure de cette contrée. Les souverains musulmans du haut Hindoustân, n'ayant point poussé d'abord leurs conquêtes au-delà du Krichna, vulgairement nommé Kistnah, fixèrent, de leur propre autorité, les bornes méridionales du Dekhan vers le seizième degré de latitude, sous lequel ce fleuve se décharge dans la mer. Ainsi, chez les écrivains musulmans de l'Inde, le mot de *Dekhan* désigne la contrée qui s'étend du Mahânody au Krichna, ou au Koléroune à l'est, et depuis le Nerbédah jusqu'à l'extrémité du Beydjâpour par quinze degrés, du côté de l'occident. Le reste de la Presqu'île, jusqu'au cap Comorin, porte le nom de Karnatic [4]. Dans

(1) Mark Wilk's *Historical Sketches of the south of India*, tom. I, p. 18, 394. etc.

(2) Voyez Arrien, cité dans mes notes du tome I, page 432, de la traduction françoise des *Recherches asiatiques*, et ci-dessus, p. 6.

(3) *A narrative of the transactions in Bengale*, etc. Calcutta, 1788. pag. 3.

(4) Quelques écrivains changent le nom de Karnatic en celui de Kânara, qui désigne une province de la côte de Malabar, et comprennent sous ce nom toute la Presqu'île, depuis le Krichna jusqu'au cap Comorin, et d'une côte à l'autre, tandis que le Karnatic est séparé de la côte occidentale par les Ghâttes. Le Kânara dont il s'agit forme une aire de 140,000 milles géographiques carrés. Voyez *Political and Histor. view of the Dekkan*, pages 5 et 6.

cette division, les écrivains, je n'ose dire les géographes hindous, car ils ne méritent pas ce titre, en ont établi une autre, qu'ils nomment Drâvidha ou *Drâvira*. Elle embrasse tout le territoire situé au sud du Talinga (par 16 deg.), jusqu'au cap Comorin, et depuis la mer jusqu'à la grande chaîne des Ghâttes, en y comprenant le Bara-Mahl, Salem et le Caïmbetore. Cette ligne est bornée à l'ouest par le Kânara et le Malabar, au nord par le Talinga, des autres côtés par la mer. M. Buchanan donne d'abord les Ghâttes pour limites occidentales au Drâvidha, et la mer pour limite orientale, et l'étend aussi loin que la langue tamoule; mais ailleurs il s'accorde avec les Hindous à comprendre sous le nom de Drâvidha l'extrémité de la presqu'île, située au sud du Krichna [1] et du pays de Talinga.

§ I. Côte occidentale.

Au reste les grandes divisions que nous venons d'indiquer n'ont rien de commun avec la côte occidentale, dont elles sont presque toutes séparées par les Ghâttes. Cette côte, d'une grande étendue, puisqu'elle se mesure depuis le cap Comorin jusqu'à Surate (vingt-un degrés treize minutes), et même au-delà [2], forme elle-même plusieurs grandes subdivisions que nous allons successivement indiquer et décrire.

1° La côte de Malabar,

Que les Hindous nomment Kérala, et qui se prolonge depuis le cap Comorin, vers huit degrés quatre minutes, jusqu'au mont Delly ou d'Eyly (douze degrés une minute), et même jusqu'à la rivière de Tchanderguiri, par douze degrés vingt-sept minutes. C'est à tort que quelques géographes ont étendu ce nom jusqu'à Bombay. C'est d'après ce système que M. Anquetil du Perron y comptoit onze puissances principales: le Travancore, dont les états commencent au cap Comorin, le râdjah de Cotchin, le samorin de Calicut, le Baganor, le Cananor, le Kâlastry, le Kânara, le Sounda, le Bhonsolo, les Mahrattes et les Maures [3] (le grand Moghol). C'est le canton de toute l'Inde

(1) *Journey from Madras*, etc., tom. III, p. 90 et 459. Voyez aussi les *Histor. Sketches of the South*.... tom. I, p. 6.

(2) Même jusqu'à l'Indus, suivant M. Sullivan, dans son *Analysis of the Hist. of India*, p. 68, et *British India analysed*, t. III, p. 407.

(3) *Zend-Avesta*, tom. III, p. cxxiij.

qui renferme la plus grande variété de nations et de religions; Hindous, Juifs, Chrétiens, Arabes, Arméniens, Européens, Africains, etc. On y parle cinq langues: le malabar pur ou tamoul, le kânarin, le mahrate, le goudjaraty et le maure ou hindoustâny. Ce sont des corruptions du samskrit mêlé de persan, d'arabe, etc. Cette contrée appartient tout entière aux Anglois. Elle doit son origine, suivant les Hindous[1], au repentir de Paraçou-râma, incarnation de Vichnou. Voulant expier ses meurtres nombreux, il pria Varouna, le dieu de la mer, de lui procurer un territoire pour le donner aux Brâhmanes. Celui-ci découvrit aussitôt une plage qui, par sa position au pied des *Soukien* (les Ghâttes), fut nommée *Malayalam* (qui longe les montagnes). Ce mot offre la racine de *Maléybar* (pays des montagnes), dont les Européens ont fait Malabar.—Mais, avant de nous engager plus avant sur cette côte, nous devons visiter le cap Comorin (*Koumâri* en samskrit[2]), qui n'a au reste rien de remarquable que sa situation, par laquelle il constitue un des points les plus importants pour les navigateurs et les géographes. Il n'offre qu'une surface plate, couverte d'arbres qu'on aperçoit à peine de cinq ou six lieues en mer. La partie la plus élevée des hauteurs a environ 1,297 verges (ou 2,600 pieds), suivant les mesures prises par M. le colonel Beatson, et non Bateson, comme écrit M. Daniell[3]. La pente très douce du terrain offre jusqu'au sommet une végétation active et verdoyante d'un effet très agréable aux yeux, particu-

(1) Consultées par M. Wredé, *Historic. Remarks on the coast of Malabar*, etc. tom. V, p. 1 et suiv. des *Asiatic Researches*; voyez aussi *Account of S. Thomé Christians on the coast of Malabar*, tom. VII, p. 364 et suiv. des *Asiatic Researches*. Je crois devoir remarquer ici que le mot *Kérala* n'a pas de signification particulière, comme on peut s'en convaincre par l'article même consacré à ce mot, page 219 du *Dictionary sanscrit and english* de M. Wilson. « *Kerala* (masc. *Kéralah*), dénomination d'un « pays; *Kérala-Déça*, le Malabar moderne. Fém. « *Kéralí*, 1. science astronomique, 2. *Sastra* ou « traité d'astronomie, 3. *Hora* ou période de « temps égale environ à une heure. »

(2) *Koumâra* (masc. *Koumârah*) 1. Nom du dieu Kârtikéya, 2. prince associé à l'empire (dans le style dramatique), 3. cavalier, 4. garçon au-dessous de cinq ans, 5. perroquet, 6. un suivant des vingt-quatre djaïns, et aussi un personnage sanctifié dans la même secte; 7. un arbre (tapia cratæva), 8. nom du fleuve Sindhou ou Indus. Neut. *Koumaram*, or pur. Fém. *Koumârí*, 1. jeune fille de dix à douze ans, vierge; 2. nom de Dourgâ, 3. partie centrale de l'univers, suivant les géographes hindous, *Djambou-Douípa* ou Inde; 4. la plus méridionale des neuf portions du continent connu, ou *Djambou-Douípa*, l'extrémité méridionale de la Péninsule, d'où le cap Koumâri ou Comorin a pris son nom; 5. nom d'une rivière qui coule des montagnes de Sactiman, etc. Wilson's *Diction. sanscrit and engl.* pag. 200.

(3) Dans son texte explicatif des XXIV *Landscapes views in Hindoostan* (*the IVth series*), pag. 5. London, 1807.

lièrement sous le huitième degré de latitude. Une belle cataracte jaillit de ces montagnes, situées tout auprès d'un village peu important nommé Calcad; il est pourtant d'une assez grande dimension, quoiqu'il ne soit nullement comparable à ceux du Tanjaour, du Tritchinapaly, etc. Ces hauteurs, dont nous venons de parler, sont les extrémités méridionales de cette vaste et longue chaîne de montagnes des Ghâttes (voyez ci-dessus, page 6), qui forment de la Presqu'île trois divisions bien distinctes, savoir: la côte orientale, qu'on désigne communément sous le nom de côte de Coromandel; la côte occidentale, qui est en ce moment l'objet de notre attention; enfin cette chaîne même de montagnes qui, dans la partie supérieure de la Presqu'île, s'élargit considérablement, ainsi que la Presqu'île elle-même. J'ai déja indiqué (pag. 8 et suiv.) cette troisième division sous le nom de *pays Table* ou la *Table*. Je ne répète ici de nouveau ce léger aperçu qu'afin de faciliter l'intelligence de ma description de la Presqu'île.

2° Le Travancore.

Le cap Comorin, qui constituoit autrefois une petite principauté bornée à l'ouest par le Travancore[1], fait maintenant partie de ce petit royaume que les Hindous nomment *Tirouvacodou*. C'est par ce petit royaume, tributaire aujourd'hui de la Compagnie des Indes, que nous pénétrerons sur la côte de Malabar, à l'extrémité méridionale de laquelle il est situé. Il s'étend jusqu'au dixième degré dix-huit minutes, auprès du territoire du râdjah de Cotchin, et se trouve prodigieusement resserré quant à la largeur entre la mer et les Ghâttes; il a environ 50 lieues de long, sur 13 à 14 de large. De nombreuses rivières le divisent en nombreux compartiments, et il est couvert d'épaisses forêts qui l'ont rendu inexpugnable pour les armées du Moghol; mais ces forêts et les retranchements creusés du côté du nord-est, que l'on nomme *lignes du Travancore,* n'ont pu le soustraire au joug de la Compagnie angloise, qui le soumit en 1809. Le prince, réduit, comme tous les autres souverains de l'Inde, à une triste et complète nullité, résidoit ordinairement dans une petite ville sans fortifications, nommée Tirouvandaram, à 6 lieues

(1) Ramusio, *Raccoltà di Viaggi,* tom. I, fol. 333 recto.

d'Andjengo; son palais avoit près d'une demi-lieue d'étendue. Il auroit pu mettre sur pied une milice de cent mille hommes, armés de lances et de flèches.

Les principales productions du Travancore sont le poivre, qui produit annuellement 485,000 roupyes; les noix de coco, dont on compte quatre espèces, un lak de roupyes (300,000 francs); le gingembre, 25,000 roupyes; le caïre, 300,000; la racine jaune de turmeric, 10,000; le coprah ou amande de coco séchée, 20,000; enfin de la casse, des noix de muscade, des dents d'éléphants, du narval (*coculus indicus*), de la cire et du bois de sandal.[1]

Les principales villes de ce petit état sont:

Tirouvandaram, nommée aussi Trivanda-patnam et Térouvanda-pouram, à 20 lieues du cap Comorin: c'est la résidence ordinaire du râdjah de Travancore pendant l'été principalement. La forteresse étoit d'une très mauvaise construction; mais le palais est vaste et bâti dans le goût européen, décoré d'un grand nombre de tableaux, de pendules et autres ornements d'Europe. Le *kérit* ou roi de Travancore habite de préférence un petit édifice fort mesquin, où il est entouré de ses chers Brâhmanes. Au reste la ville est très peuplée; et en 1785, outre les habitants domiciliés, on y comptoit une garnison de quatre cents cavaliers patans, mille naïrs ou nobles malabars, et dix mille cipayes disciplinés à l'européenne.

Andjengo, colonie angloise fondée en 1694 par la Compagnie des Indes, avec la permission de l'imprudente reine d'Atinguen. Cette colonie angloise a donné naissance à la belle, à la sensible Elisa Drapper, qui fut si tendrement aimée du bon Sterne, que Raynal se glorifioit d'avoir eue pour amie.

La plupart des habitants des côtes sont musulmans ou chrétiens. Les Hindous se retirent dans l'intérieur des terres, à cause de leur aversion pour la mer; préjugé qui leur est commun, suivant la judicieuse remarque du père Paulin de Saint-Barthélemy, avec les anciens Egyptiens et les Persans[2]: ils n'en approchent que pour faire leurs ablutions. Le même voyageur parle d'une autre place maritime nommée Barcole, où se trouvent une pagode et une magnifique piscine (*coulam*) où le roi vient se baigner tous les ans. Un

(1) Pennant's *Hindoost.* tom. II, p. 1 et 175. — Forbes *Orient. Mem.* t. I, p. 383. — Wilk's *Sketches*, etc. t. III, p. 12, 24.

(2) *Viaggio alle Indie orientale*, p. 31.

courant d'eau pure, salutaire et purgative, a sa source dans la montagne voisine, laquelle renferme une abondante mine de fer.[1]

Coulan ou *Coulam* en langue indienne, suivant le P. Paulin, est une place maritime très commerçante en poivre, gingembre, coton; on y trouve aussi en abondance d'excellents poissons, des tortues, du riz, des bananes, des ananas, et autres fruits et légumes. Depuis les temps les plus reculés Coulan est célèbre par ses tisserands de coton, et par ses bois aussi beaux pour l'ébénisterie que bons pour la charpente des maisons et des vaisseaux, tels que le rita, qui est d'un noir d'ébène, l'ayanï, le teyk, etc. On fait remonter la fondation de Coulan à l'an 825 de l'ère chrétienne. Les Hindous y possèdent une ancienne pagode dédiée à Mahâdéo, et les catholiques trois congrégations; ils en ont seize depuis Coulan jusqu'au cap Comorin, c'est-à-dire dans l'espace d'une trentaine de lieues.

Alapouche, bourg peuplé de musulmans, de chrétiens de S. Thomé et de gentils, mérite une mention particulière, à cause d'un canal que le roi de Travancore y fit creuser pour conduire les marchandises à la mer, où on les embarque sur des bâtiments étrangers.

Les limites septentrionales du Travancore n'ont jamais été bien déterminées, et de temps en temps ce territoire s'est prolongé à l'est au-delà de celui de Cotchin, jusqu'à la rivière de Cranganor; de manière que le roi de Cotchin a peu de terrain derrière lui.[2]

3° Cotchin.

Le très petit domaine de ce râdjah est coupé par le dixième degré de latitude, borné au nord par la province de Malabar, au sud par le Travancore, à l'est par le Dindigol, et à l'ouest par la mer. Des rizières très fertiles occupent le fond des vallées, situées dans la partie septentrionale: ces vallées sont arrosées par de nombreux ruisseaux qui descendent des Ghâttes, et y

(1) Orme's *Hist. of the militar. Transact.* t. I, *passim.* — Mark Wilk, *South of India*, tom. I, p. 158, 160.

(2) M. T. Buchanan prolonge le Travancore jusqu'au dixième degré dix minutes, et y comprend conséquemment le pays de Cotchin. Voyez la belle carte annexée à son *Voyage dans le Maïssour*, ouvrage de la plus haute importance, qui mériteroit bien les honneurs d'une traduction en françois, et a déja reçu ceux d'une seconde édition.

procurent aux cultivateurs deux moissons par an. Les habitants construisent leurs maisons avec des troncs d'arbres, tels que le teyk, le rita, espèce de bois blanc, qui viennent en grande abondance dans leur voisinage, où chacun peut en couper autant qu'il lui convient. Les villages habités par les chrétiens de S. Thomé sont nombreux, propres et bien bâtis. On trouve aussi beaucoup de Juifs blancs et noirs dans cette province; mais la ville principale des premiers est Matatchéry, à une demi-lieue de Cotchin: les Juifs noirs habitent Tritour, Parour, Tchenota et Maleh; ils sont méprisés par les Juifs blancs, qui les regardent comme d'une caste inférieure à la leur.

La ville de Cotchin est connue dans l'Inde sous le nom de *Catcha-Bender*, ou port de *Catcha*. En effet, son port est extrêmement sûr. Elle est située à la pointe nord-ouest d'une petite île formée par l'embouchure de la rivière de Kâlicoulan au sud, et au nord par la rivière qui vient de Cranganor. Les Hollandois, qui l'enlevèrent aux Portugais, en resserrèrent l'enceinte, afin de la mieux fortifier. Les principaux édifices de Cotchin sont l'église et l'hôtel du gouvernement, qui est très spacieux, très commode, et fait face à une belle plaine. Les rues sont larges et assez propres. Enfin c'étoit, d'après leur propre aveu, l'établissement le plus important que les Hollandois possédassent dans les Indes orientales. De là ils entretenoient des relations très suivies avec l'Arabie. Les sequins de Venise, qu'on y apportoit par la voie de l'Egypte, servoient de monnoie courante. Aujourd'hui les habitants, et sur-tout les Anglois résidant dans ce pays, font un très grand commerce avec Surate, Bombay, la province de Malabar, le Kânara, la Chine, l'Arabie et les îles de l'Océan oriental.

A peu de distance nord de Cotchin, par dix degrés quinze minutes de latitude, est située Cranganor, capitale du petit district du même nom, autrefois très célèbre; elle forme aujourd'hui la limite septentrionale du petit royaume de Travancore. On attribue sa fondation aux Juifs de la tribu de Manassé, fugitifs à l'époque de la captivité de Babylone; ils mirent, dit-on, trois ans entiers à venir, au nombre de vingt mille, de la Judée dans l'Inde. Ils achetèrent bientôt le petit état de Cranganor, et y fondèrent une république, où leur nombre s'accrut, suivant le voyageur Hamilton, jusqu'à quatre-vingt mille familles, lesquelles sont maintenant réduites à quatre mille. Outre ces Juifs, on trouve aussi à Cranganor bon nombre de chrétiens de S. Thomé,

qui paroissent s'y être établis dès les premiers siècles de l'ère chrétienne ; ils suivoient le rit arménien. A la première nouvelle du débarquement de Vasco de Gama dans ces parages, ils lui envoyèrent une députation pour réclamer sa protection. Il seroit difficile de dépeindre l'étonnement de l'amiral portugais en trouvant si loin de sa patrie des hommes qui professoient à-peu-près la même religion que lui [1]. Il traita leurs envoyés avec les plus grands égards, leur promit la protection de son souverain, et les recommanda aux généraux qu'il laissoit en retournant en Europe (en 1502). Les Portugais ne tardèrent pas à supplanter le petit râdjah, qui possédoit alors le canton de Cranganor, décoré du titre pompeux de royaume.

4° Province de Malabar. — Calicut.

Tout auprès de cette ville, vers le dixième degré cinq minutes nord [2], commence l'ancien royaume de Calicut, ou plutôt la province de Malabar proprement dite, comme on la nomme maintenant. Elle ne contient que les états du Samorin, puisqu'elle se termine vers le douzième degré vingt minutes de latitude septentrionale. Elle est bornée au nord par le Kânara, à l'est par les Ghâttes, et à l'ouest par la mer; elle peut avoir 50 lieues de long sur 12 de large. Une partie de cette côte est couverte de collines, entremélées de vallées qui s'étendent des Ghâttes au bord de la mer. Les hauteurs donnent naissance à de nombreux ruisseaux qui fertilisent ces vallées; l'autre partie offre une plage sablonneuse et aride le long de la mer, et n'a jamais plus d'une lieue de large: au-delà commence une plaine fertile, sur-tout en riz, et quelques éminences très propres aux cocotiers. Une bonne partie de la province est entrecoupée de petits bras de mer qui forment des îles longues parallèlement à la côte. Pendant la saison des pluies, la portion de la côte non entrecoupée par des bras de mer se trouve submergée, et les habitants ont beaucoup de peine à se procurer de l'eau potable, jusqu'à ce que le retour de la sécheresse

(1) Ils étoient alors au nombre de trente mille ames. Voyez *Asia de J. Barros*, etc. t. I, part. 2, p. 62, édit. de Lisbonne, 1778, in-8°. — Voyez aussi Ramusio, *Viaggi*, tom. I.

(2) Depuis le dixième degré cinq minutes de latitude jusqu'au douzième vingt minutes. Voyez la belle carte de la province de Malabar publiée par le laborieux et zélé M. Arrowsmith en 1817, en une grande feuille.

et des chaleurs ait fait évaporer ces eaux stagnantes et limonneuses, qui laissent à sec un terrain parfait pour la culture du riz. Quoique ses produits soient très variés, le plus important de tous est le poivre noir, qu'on expédie pour Bombay, la Chine, et même l'Europe. Les buffles et les autres bêtes à cornes de la province de Malabar sont d'une si petite espèce, qu'on ne les emploie pas au transport des fardeaux, que l'on confie à des porteurs. On n'y élève ni chevaux, ni ânes, ni porcs, ni brebis. Les villages y sont mieux bâtis que dans toute autre contrée de l'Inde; ils offrent un aspect d'autant plus pittoresque, que le costume élégant et diaphane des belles Brâhmanesses l'embellit encore. Les maisons, construites en terre battue, sont bien alignées, et offrent un carré parfait: on les blanchit avec une espèce de chaux ou stuc nommé *tchounam*[1], ou bien on les peint; leur toit, en feuilles de palmier, les rend très combustibles. Les esclaves chargés de la culture des terres habitent le district voisin de Pali-ghât; ils forment la propriété de leur *dêvara* ou maître, qui peut les vendre comme bon lui semble, pourvu toutefois qu'il ne sépare pas la femme du mari. Depuis quelque temps il s'y est opéré des améliorations sensibles; les habitants sont à-la-fois plus tranquilles et plus opulents: c'est le résultat des sages mesures prises par M. Warden, nommé receveur général en 1803. Dès 1807 les revenus s'élevèrent à 6 laks de pagodes à l'étoile (environ cinq millions de francs).

M. Buchanan, qui a parcouru et décrit avec autant d'attention que d'exactitude le Maïssour, le Kânara et le Malabar, indique d'abord (Tom. I, p. 393) dans la partie méridionale de cette dernière province les deux districts de Chettouéh et de Atipouram, situés dans la petite île de Tchettouéh, que les Européens ont nommée communément Chetuah ou Chitwa, et dont le véritable nom est *Manapouram*. Le sol de cette petite île est ingrat et peu fertile, elle ne rapporte que 30,000 roupyes à la Compagnie.

Le district de Chernada, qui appartenoit autrefois au râdjah de Velater, et passa, il y a environ quatre mille ans, sous la puissance du *tâmouri* ou Samorin de Calicut par une cession volontaire.

Un peu plus haut, vers le nord, nous trouvons Paniâny, ville et port de mer à 13 lieues sud-est de Calicut. On y compte environ cinq cents maisons en

(1) Et plus correctement *tchouna*. Voyez sur ce stuc les pages 3, 4, 44, 62 et 74 du second volume.

pierres et à deux étages, avec un toit de feuilles de cocotier; elles appartiennent toutes à des marchands; le peuple habite de mauvaises huttes.

Colamgodou, village de mille maisons habitées par des tisserands tamouls, originaires de la caste des Coicolar. Ils tirent leur coton du Caïmbétore : chaque maison ayant son petit jardin, le village a de loin l'aspect d'un petit bois de manguiers (mangifera) et de djak (artocarpus).

Le petit district de Vencata-cotey, qu'on nomme aussi Chirdana, paye ses contributions en nature; avantage qu'il doit à son titre de *tchéricol,* ou apanage d'un râdjah. Il appartenoit en effet à un prince de la famille du tamoury ou Samorin.

Les Moplays possèdent encore la petite ville de Terouvana-Angady, sur le bord d'une rivière qui vient d'Irnada, et porte des canots jusqu'à six ou sept lieues au-dessus de Terouvana-Angady.

En se rendant de ces districts orientaux et montagneux à l'ancienne et célèbre ville de Calicut, on rencontre Vaïpoura, nommée Baypour sur les cartes géographiques. Cette ville s'appeloit autrefois le Paroupanada septentrional; elle ne contient que cent maisons de toutes castes, et fait peu de commerce. La situation en est vraiment belle, sur le bord d'une rivière qui se jette dans la mer. Dans les saisons favorables, les vaisseaux qui ne tirent que 12 ou 14 pieds d'eau peuvent franchir la barre de cette rivière. Plusieurs Anglois ont établi des moulins à scie sur cette rivière, pour débiter les madriers de Teyk que l'on coupe sur les Ghâttes, et qu'on fait flotter jusqu'à leur destination. Ce bois, ainsi préparé, est expédié pour les chantiers de Bombay.

Calicut, ou plus correctement *Kâli-coda,* cette magnifique capitale des états du Samorin ou *Tamoury,* n'a rien conservé de son antique magnificence, Typou l'ayant détruite presque entièrement, et ayant obligé les habitants d'aller se fixer à Nelora, dont il changea le nom indien en celui de Férakh-Abâd (colonie de la joie). Lorsque les Anglois se virent propriétaires de cette province, ils permirent aux habitants de retourner dans leurs anciennes maisons. On ne sera pas fâché peut-être de trouver quelques détails sur Calicut, tracés par Typou lui-même. « Le canton de Calicut est situé sur la côte de l'Océan, et se « nomme Malabar; sa largeur n'excède pas 23 koss (8 lieues), et il peut en « avoir 200 (65 à 70 lieues) de long. Les habitants musulmans se nomment « *Pillah* (lisez *Mopillah*), et les infidèles *Naïmars* (lisez *Naïr*). Comme la

« saison des pluies dure six mois, et la boue toute l'année, les chemins sont « horriblement difficiles. Les habitants, qui partagent leur temps entre l'agri-« culture et l'exercice des armes, opposent à ceux qui les attaquent une vigou-« reuse résistance. Ils poussent la superstition au point que, si un musulman « touche l'extérieur de leur maison, ils croient ne la pouvoir purifier qu'en y « mettant le feu... Pendant les vingt-cinq ans que ce pays a appartenu à notre « dynastie, 20,000 hommes de troupes ont été occupés à les contenir, et ses « revenus n'ont jamais suffi pour la paye de cette garnison; il a fallu tirer des « sommes considérables du trésor pour les entretenir. Les cultivateurs (au « lieu d'être réunis dans des villages, comme dans le reste de l'Inde) ont cha-« cun une demeure séparée, attenante à son jardin ou à son champ[1]. Ces de-« meures isolées forment des hameaux de quarante maisons, avec un chef « local et un receveur comptable. Le premier surveille leur conduite, et l'autre « perçoit les impôts. Il n'y a pour chaque district qu'un cheykh âl-islâm[2], qui « ne s'occupe que des affaires de la religion. » Nous terminerons cet article en observant que, depuis l'arrivée des Portugais (au mois de mai 1498) et l'établissement de leur domination dans cette ville, elle a toujours été en décadence; et le Samorin, comme le grand Moghol de Dehly, est maintenant réduit à une vaine représentation. « Les Portugais, dit le P. Dujarric (tom. I, « p. 457-458), ont une bonne partie du trafic du port de Calicut, et l'ont « transporté à Cotchin, à Goa et autres lieux qu'ils ont sur la même côte. « C'est pourquoi ledit roi (le Samorin) s'est opposé, dès le commencement, « aux Portugais de tout son pouvoir, et leur a fait la guerre plus long-temps « et avec plus de force que tout autre prince de ce pays; car il a mis en cam-« pagne contre eux, pour une seule fois, plus de cent mille combattants, etc. » La domination des Hollandois ne fut pas plus favorable à Calicut que ne l'avoit été celle des Portugais; Haïder et Typou ne firent qu'aggraver les malheurs de cette ville, devenue aujourd'hui possession angloise avec cinq mille

(1) Le P. Vincent de Sainte-Catherine, qui visita Calicut en 1632, dit que cette principale ville de la côte de Malabar n'est composée que de huttes très basses, cachées par des palmiers. Il ne remarqua que la demeure du roi, celles des Portugais, et l'église catholique. *Viaggio alle Indie*, p. 223.

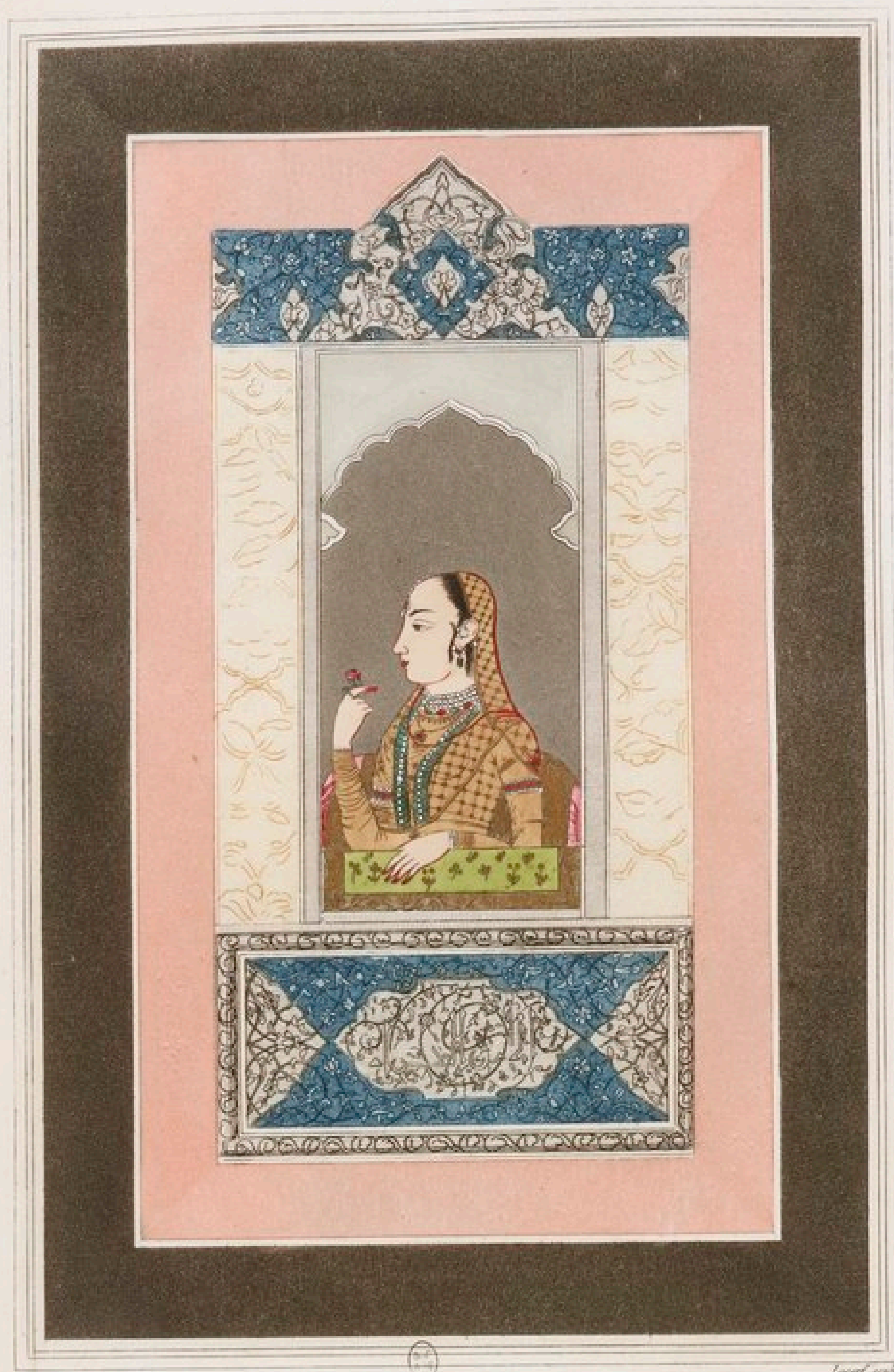
(2) Typou, qui étoit musulman, et sur-tout intolérant et fanatique, avoit soumis les Hindous et leurs Brâhmanes à un prêtre musulman. Cette citation est rapportée par M. Mark Wilks, t. III, pag. 2 et 3 de ses *Historical Sketches of the south*, etc.

maisons fort mal bâties. Le commerce d'exportation et d'importation, autrefois si riche, si abondant dans ce port, se réduit maintenant à des planches de teyk, que les vaisseaux de la mer Rouge et de l'Arabie heureuse viennent y chercher.

En 1722 les François s'établirent à Mahé, et y construisirent un fort qui renfermoit 300 pièces de canon bien montées et d'immenses provisions de tous genres quand les Anglois s'en emparèrent en 1761. Elle est bien bâtie sur une montagne délicieuse et très boisée, auprès de l'embouchure d'une rivière navigable pour les bateaux, à une distance assez considérable dans l'intérieur des terres. Cette ville commençoit à tomber en ruines, quand la Compagnie angloise jugea à propos d'y transporter le résident qu'elle entretenoit à Téllitchéry. Elle opéra ce changement à cause de la situation agréable et avantageuse de Mahé, dont la principale exportation consiste en poivre. La Compagnie s'est réservé le commerce exclusif de cette production, et l'on peut voir dans l'*History of the oriental commerce* de M. Millburn (t. I, p. 325) la quantité prodigieuse qu'elle a exportée chaque année, depuis 1782 (excepté 1787, 8 et 9) jusqu'en 1800.

Téllitchéry (*Taly-Tchery*) a été en effet le principal établissement des Anglois sur la côte de Malabar, jusqu'au moment où la Compagnie a transféré son résident à Mahé. Cette ville, qui contient encore aujourd'hui des habitations de riches Anglois et Portugais, est située en amphithéâtre, sur le bord de la mer Les champs compris dans les anciennes limites des Anglois sont bien cultivés et prodigieusement fertiles : ces avantages ont valu à cet endroit le surnom de *Montpellier de l'Inde*[1]. On y apporte des Ghâttes le meilleur bois de sandal qui soit dans toute l'Inde, ainsi que le cardamome de Winaud. En 1800 Téllitchéry, Mahé et Dherma-Patnam formoient un cercle renfermant 4,481 maisons, dont 438 habitées par des Portugais, 868 par des mahométans, 9 par des brâhmanes Nambouri, 16 par des brâhmanes Potars, 2 par des râdjah, 276 par des naïrs, 1,888 par des tyars, 258 par des mokna, 119 par des émigrés du Kârnatic, 119 par 81 esclaves mâles et 79 du sexe féminin.

(1) Forbe's *Orient. Memoirs*, t. I, p. 315-316. Voyez aussi Al. Hamilton's *East India*, tom. I, p. 296; Pennant's *view of Hindoostan*, tom. I, p. 135 et 136; Buchanan's *Mysore*, etc. tom. II, p. 345 et suiv.; Millburn's *Orient. Commerce*, t. I, p. 322; Tuckey's *maritime Geogr.* t. III, p. 170.



PRINCESSE INDIENNE.

Calquée sur une miniature Indienne déposée à la Bibliothèque du Roi.

Cananor étoit autrefois un petit royaume, réduit maintenant à un foible district, qui ne s'étend pas à une lieue autour du fort, et qui doit son nom à sa capitale, nommée aussi *Colanada*, suivant le P. Paulin, et *Canéra*, suivant M. Buchanan; elle est située au fond d'une des meilleures baies de la côte. En 1800 on comptoit 10,386 maisons dans les districts de Cananor et de Tchérikol. Les esclaves, au nombre de 4,670, sont presque tous des castes des *Poliar* et des *Pariar*. Ces derniers sont chargés presque exclusivement de la culture des terres. Les habitants font un grand commerce avec l'Arabie, le Bengale, Sumatra et Surate; ils donnent du poivre, du cardamome, du bois de sandal, des nageoires de requin, en échange de chevaux, de sucre, d'opium, de benjoin, de camphre, etc. Les marchands sont pour la plupart *Mapillah*, c'est-à-dire, d'origine arabe-musulmane. Ils reconnoissent pourtant pour souveraine nominative une princesse décorée du titre de *Kólatiri*, dont les Européens ont fait *Kolastri*. «Cette ville date d'une haute antiquité, «dit le P. Paulin, et les rois Kólatiri appartiennent à la première classe des «princes hindous.»

Quoique l'on puisse regarder Cananor comme la dernière ville importante de la province de Malabar vers le septentrion, nous ne pouvons nous empêcher de mentionner ici Cavay, petite ville peuplée de Mapillah ou Arabes indianisés, dans laquelle les Anglois établirent une factorerie en 1749.

Entre Cananor et cette ville se trouve le promontoire d'Eyli, point d'une haute importance géographique et maritime. Quoique la plupart des voyageurs, et d'après eux les géographes, écrivent ordinairement mont Delly, le presque infaillible d'Anville a très bien conjecturé qu'il falloit écrire *Ely* ou mont d'Ely (Eyli). Il avoit observé qu'Aboul-fédâ écrit *Râs-Heily*, cap, promontoire de Héily. Marco Polo parle du royaume de Dely, et on lit sur la carte de la province de Malabar, publiée en 1809 par M. Arrowsmith, *Yely-Mulleh* (prononcez *Yély-Mâleh*), mont Yély. Suivant M. Anquetil du Perron[1], les Malabars le nomment aussi *Ettou-Koulam*, les huit anses. Ptolémée en parle sous le nom d'Ἐλάγκων ἐμπὸριον, comme d'un comptoir ou entrepôt célèbre

(1) *Eclaircissements sur la carte de l'Inde*, p. 96.—*Antiq. Géogr. de l'Inde*, p. 113.—*Zend-Avesta*, tom. I, p. CXXVII. — Le mont Della des Anglois et Delly des Hollandois, dit le savant et laborieux M. Mersden, page 649 de son excellente et classique traduction angloise des *voyages* de M. Polo, publiée nouvellement à Londres en un gros volume in-4°.

de son temps, au second siècle de l'ère chrétienne. Aujourd'hui ce promontoire est couvert de Kabou et de Molandi, qui ne vivent que de pirateries : leurs ancêtres étoient connus de Ptolémée, d'Arrien, etc. Ils se réunissent avec d'autres pirates établis dans les îles d'Andjedive, auprès de Goa, pour capturer les petits vaisseaux qui vont de cette dernière ville à Cotchin. Le promontoire dont il s'agit est situé par douze degrés une minute de latitude; il forme la limite septentrionale de la province de Malabar proprement dite[1]. Quant à la côte, elle conserve ce nom et celui de Malayalam jusqu'à Tchander-Guiri, la véritable limite septentrionale du *Malayalam* (Malabar), dit M. Buchanan. En effet, c'est à partir du bord septentrional de cette rivière que commence la province de Kânara. Elle se prolonge jusqu'au quatorzième degré cinquante-six minutes de latitude sur le bord de la mer, et beaucoup plus haut dans l'intérieur des terres. Plusieurs géographes portent le Kânara au-delà même de Goa, et leur opinion se trouve confirmée par le témoignage de M. F. Buchanan[2], qui nous apprend que les râdjahs du Karnata, connu des Européens sous le nom corrompu de Kânara, ont long-temps possédé les côtes du Toulava et de l'Haïga, c'est-à-dire le midi et le nord de cette province ou ancienne principauté. Les parties adjacentes du *Malayalam* (Malabar) et du *Kankana* (Konken), étant les propriétés des princes résidant dans le Karnata, ont pris le nom de Kânara, et plus correctement Karnata. La langue des habitants de ce *dêça* ou canton étant appelée *kârnataca*, les musulmans qui conquirent la Péninsule changèrent ce nom en celui de Karnatic, et l'imposèrent à tout le pays qui composoit le domaine des râdjahs du Karnata; et, outre le Karnatic au-dessus des Ghâttes, dont nous parlerons dans la suite, ils créèrent un Karnatic au-dessous des mêmes montagnes, quoique ce dernier canton ne tienne en rien à celui que les Hindous désignoient sous le nom de Karnata. C'est la région de toute l'Inde qui a conservé la plus grande partie de ses institutions et de ses documents historiques, écrits ou recueillis par des poëtes. On leur doit le récit de la conquête du Karnata (Kânara) par une dynastie de soixante-dix-sept rois, qui gouvernèrent le Banawacy (le

(1) Voyez l'excellente carte annexée au voyage non moins estimable de M. Buchanan, et son texte, tom. III, p. 8. « Une anse fort large, située auprès d'Ourigara (12 degrés 10 minutes), sert de démarcation entre la province de Malabar et celle de Kânara. »

(2) Tom. III, p. 201.

Banavase de Ptolémée) environ 1,450 ans avant Jésus-Christ. Ces princes soumirent un roi Houlya ou Pariar, et le réduisirent, ainsi que tous ses sujets, à l'état d'esclavage où nous les voyons encore avec le même nom qu'ils portoient alors. Ces faits, quoique racontés d'une manière très vague, confirment une conjecture appuyée déja sur d'autres circonstances, que ces infortunés *Pariar*, ces *hors-castes*, comme on les appelle, sont les véritables autochtones de l'Inde, proscrits par d'impitoyables étrangers qui apportèrent du nord-est de la Perse (de la Bactriane sans doute) la religion, les lois et la langue des anciens Persans[1] Dans les listes manuscrites des dynasties et des rois réels ou imaginaires, M. Wilks a bien remarqué les noms de ceux qui avoient introduit successivement les quatre castes.

5° Le Kanara,

Ou *Karnata* proprement dit, s'étend le long d'une partie de la côte occidentale de la Presqu'île, depuis le mont Eyli (12 degrés 1 minute de latitude) jusqu'à une petite distance du cap de Râma (14 degrés 55 minutes). La petite province qui donne son nom à cette côte monte un peu plus haut vers le nord, dans l'intérieur des terres. Elle est bornée au midi par le Malabar, au levant par le Maïssour, au nord par les Mahrattes et le Konken, à l'ouest par la mer. Elle peut avoir 70 lieues de long, sur onze à douze de large. Le Kânara avoit constamment obéi à des rois hindous jusqu'en 1766; Haïder-Aly en fit la conquête; la Compagnie des Indes l'enleva en 1799 au Maïssour, et maintenant il fait partie des dépendances de la Présidence de Madras. Cette contrée avoit été horriblement traitée par Typou. Dès qu'elle eut passé sous la domination angloise, on vit l'abondance, l'industrie, renaître avec la tranquillité; les habitants de différentes religions reparurent, jouirent d'une entière et pleine sécurité. Les impôts ont été modifiés et perçus avec la plus grande exactitude, malgré le nombre inoui de petits propriétaires, qui dans certains districts se montent à 22,000 : quelques uns n'ont qu'un fanam (40 centimes) de revenu, et n'en sont pas moins heureux sous leur beau climat, dans une

(2) J'ai déja insisté sur les nombreuses conformités religieuses, politiques et littéraires des anciens Persans avec les Hindous. Voyez ci-après ma *Notice historique*.

contrée entremêlée de ruisseaux, de rivières poissonneuses, de bosquets, de forêts peuplées de paons et autres oiseaux d'un magnifique plumage. Comme le Kânara ne produit aucune matière susceptible d'être manufacturée, les habitants ne se livrent pas à ce genre d'industrie, auquel nuiroient les longues pluies périodiques qui tombent pendant une moitié de l'année; car il s'exerce ordinairement sans aucune espèce d'abri. Mais aussi ces pluies contribuent-elles prodigieusement à la fertilité de la terre, et tous les voyageurs se sont accordés à vanter ce pays comme le plus beau et le plus riche de l'Inde tout entière. Le P. Vincent de Sainte-Catherine assure[1] qu'on y récolte trois moissons par an; mais il convient que le poivre y est moins bon qu'à la côte de Malabar. Le coton herbacé qu'on y recueille sert à faire des étoffes pour vêtir les naturels. Toutes les maisons étoient si bien alignées au cordeau dans les villes et dans les villages, que le bon religieux alloit souvent à pied pour son plaisir, sans s'apercevoir de la longueur du chemin. Il y avoit des *tchoultry* à trois ou quatre lieues les uns des autres pour recevoir les voyageurs, à qui on offroit du lait aigri ou d'autres rafraîchissements simples et salutaires. De tous ces avantages, cette contrée n'a conservé que la beauté du climat et la bonté du terroir. Le produit des abondantes moissons de riz du Kânara passe à Goa, à Bombay, et même dans l'Arabie, sans parler de plusieurs autres grains et du tabac. On expédie pour les états Mahrattes du fer, du riz, des noix de bétel. Les Kânarins reçoivent de l'Arabie des dattes, du soufre, du poisson salé et des chevaux; de Bombay, du soufre, du sucre et des chevaux.

Le Kânara ou Karnata se divise en méridional et septentrional: le méridional commence auprès de la rivière de Cavay, par 12 degrés 16 minutes de latitude, et finit au bord méridional de la rivière de Kounda-Poura, 13 degrés 38 minutes latitude, à partir du bord septentrional de la rivière de Tchander-Guiri, 12 degrés 30 minutes. Il porte parmi les naturels le nom de Toulava. Nous avons déja eu occasion de remarquer (pages 55 et 66) que la même rivière formoit la limite septentrionale du Malayalam des Hindous, que nous nommons vulgairement côte de Malabar.

En 1800 on comptoit dans cette division du Kânara 206,333 mâles et

(1) *Viaggio all' Indie*, p. 221 et 420.

190,039 femmes ou filles. On a remarqué dans le Bara-Mahl, et dans d'autres contrées de l'Inde, le même excédant de mâles à l'égard de l'autre sexe. Sur 180,000 maisons 2,545 étoient habitées par des Chrétiens, 5223 par des Mapillahs ou Musulmans indiens, 7,187 par des Brâhmanes, 2,700 par des Djaïns, ennemis déclarés de ceux-ci, le reste par différentes basses castes hindoues qui nourrissent et mangent des pourceaux, tandis que les Bounts et autres castes ont horreur de cette chair, quoiqu'ils aiment beaucoup celle de sanglier. Les habitants du Toulava n'élèvent ni chevaux ni petit bétail. Un bon esclave coûte dix pagodes (près de 100 francs). Les hommes des classes inférieures, quand ils se trouvent dans l'embarras, vendent quelquefois les enfants de leurs sœurs, qui sont leurs héritiers; mais ils n'ont nul droit sur leurs propres enfants, ceux-ci étant les héritiers de leurs oncles. Les Brâhmanes de Toulava, comme les Nambouris (les Brâhmanes du Malabar), prétendent que Paraçou-Râma a fait sortir des eaux le pays exprès pour eux, et qu'ils en sont conséquemment les seuls propriétaires légitimes. Au mépris de ces prétentions, les Mapillahs possèdent la côte depuis Cavay jusqu'à Ourigara, et les Naïrs l'intérieur du pays.

Quoique les Chrétiens fussent autrefois très nombreux (on en comptoit 80,000 originaires du Konken), ils sont aujourd'hui rares et pauvres, mais pourtant industrieux, laborieux et honnêtes, n'ayant aucun des vices que l'on reproche ordinairement aux natifs Portugais. Les Djaïns, que l'on confond mal-à-propos avec les Bouddhistes, sont en grand nombre dans cette partie du Kânara, dont nous allons indiquer les places principales.

Tchandraguiri (montagne de la Lune); c'est une vaste forteresse bâtie à 12 lieues sud de Mangalore sur le bord méridional d'une rivière du même nom, qui sépare les deux divisions hindoues nommées *Malayâla* ou Malabar, et *Toulava*. On attribue la fondation de Tchandraguiri au premier prince de la dynastie des Ikéry, nommé Sivroupa-Nâyaka, qui établit son autorité sur cette partie du Kânara vers 1401 de J. C. Il construisit, dit-on, le fort de Cassel-Goda, quand il soumit les petits Râdjahs du Toulava.

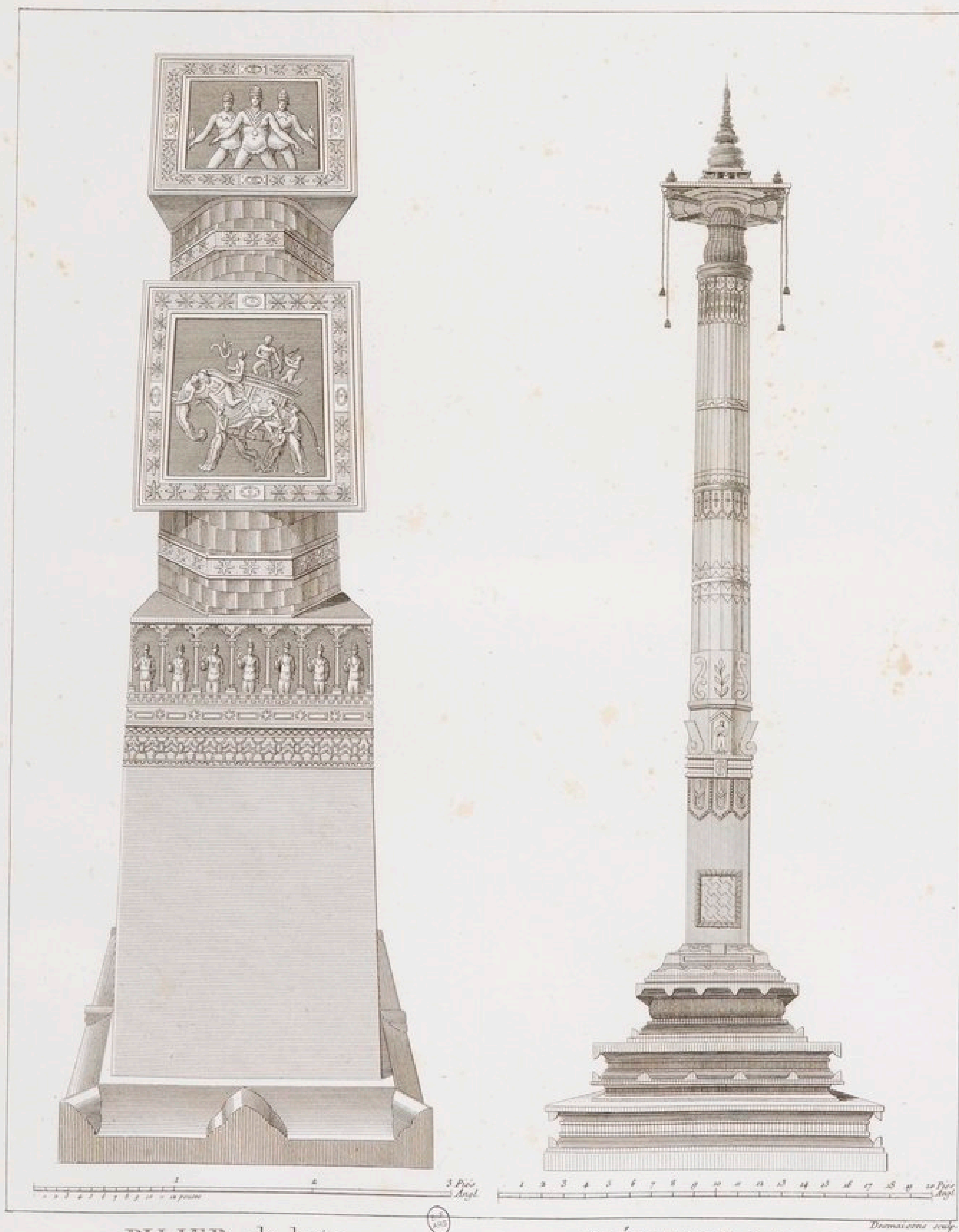
Sur une haute péninsule formée par deux larges rivières qui se jettent dans un lac, sont situées la ville et la forteresse de Kamély ou Camala, dans un site extrêmement agréable. Pendant la saison des pluies les deux rivières et le lac où elles tombent, débordent et se réunissent; les bateaux n'osent plus

alors porter à la ville le poisson qui fait la nourriture ordinaire des gens du peuple. Les Râdjahs de Kamély se prétendoient d'origine *kchatriya*, c'est-à-dire, de la caste militaire, venue du nord de l'Inde. Le Râdjah actuel ne jouit plus d'aucune autorité, et ne possède nulle propriété; il a fixé sa résidence dans l'intérieur du pays. Des Râdjahs de la secte Djaïne gouvernoient autrefois la contrée située au nord de la rivière de Kamély; le dernier fut pendu par ordre de Typou. La rivière qui environne la ville et le fort de Kamély longe aussi les muraillles de Kanya-poura, ville qui peut contenir 200 maisons habitées par des Mapillahs, des Makouas et des Konkenyens.

On reconnoit à peine maintenant les ruines de la jolie ville d'Arcola, nommée aussi *Feringuy-petta*, parcequ'elle étoit autrefois habitée par des Chrétiens, que les Râdjahs de la dynastie des Ikéry avoient appelés du Konken. Quand Typou eut fait prisonnier le général Matthews et le détachement que cet officier commandoit, il ordonna de raser Arcola et en dispersa les habitants.

Non loin de son embouchure (impraticable pour les bâtiments qui tirent plus de 10 ou 12 pieds d'eau), à trois lieues au-dessous de Bontouala, la rivière de Nétrawati baigne les murs de Mangalor, nommée aussi *Codeâl Bender* ou port de Codeâl. C'est une grande ville dont les rues assez bien alignées semblent percées dans une masse de sable rouge. Quand M. Anquetil du Perron visita cette ville en 1767, elle appartenoit au Râdjah du Kânara[1], qui força les Portugais d'abandonner la construction d'un fort situé dans le voisinage sur une petite hauteur qui la domine. Depuis les temps les plus reculés, les Arabes ont entretenu des relations avec Mangalor; leurs vaisseaux de Mascat, de A'den, de Djeddah, et autres ports de l'Arabie, viennent chercher ici du riz et autres grains qu'ils exportent en grande quantité. On fait encore un prodigieux commerce de noix de bétel, de poivre, de turméric, de casse, etc. Les principaux marchands sont Mapillahs; et depuis 1799 que cette place est tombée au pouvoir de la Compagnie des Indes, par la suite du démembrement des états de Typou sulthân, différents négociants de Bombay, de Surate, et autres villes septentrionales de la côte, la plupart Guèbres (ou Pârsys), qu'on nomme communément Banians, ont fait des établissements à Mangalor.

(1) Zend avesta, tom. I, p. CXCIV.



Desmaisons sculp.

PILIER de bois

dans le Palais de Modobédery *ou* Mourbedry *auprès de* Mangalor *dans le* Kânara.

Voyez Moore's Hindu Pantheon *Pag.* 255 *et* 257.

OBÉLISQUE de Granit,

haut de 52 pieds ¼ placé en face d'un Temple Djain *à* Modobédery *ou* Mourbedry *auprès de* Mangalor *dans le* Kânara.

Le Fût est d'une seule pierre de couleur brune. Aux 4 angles du Chapiteau des espèces de Lions tiennent des chaînes auxquelles sont suspendues des clochettes.

Nous trouvons dans les vestiges de Djémâl-Abâd une preuve de la puissance brâhmanique sur cette côte. Suivant la tradition du pays, un Brâhmane nommé Nara-Singha-Râya[1], fondateur d'une dynastie qui gouverna le Toulava tout entier après l'extinction de celle de Méyara-Vermâ, bâtit une ville sur les bords de la rivière, et la nomma Nara-Singha-Angady, au pied du rocher surmonté aujourd'hui d'une forteresse. Au moment où Typou revint triomphant dans ses états, après avoir accordé la paix aux Anglois auprès de Mangalor, comme il étoit campé sur l'emplacement même occupé aujourd'hui par la nouvelle ville, il remarqua l'immense rocher situé à l'ouest. Aussitôt il envoya deux officiers (*herkârah*) pour en reconnoître le sommet, où il fit construire une forteresse à laquelle on donna, ainsi qu'à la ville, le nom de Djémâl-Abâd, mot arabe-persan composé qui signifie la belle ville. Bientôt après le Sulthân détruisit la citadelle de Mangalor, qu'il regardoit comme étant d'un accès trop facile pour les Européens, et il désigna sa nouvelle ville pour être désormais la résidence de l'Açaf[2] ou Gouverneur de la province de Kânara. Typou y avoit établi une fonderie de canon et un hôtel des monnoies. Pour alimenter ces deux établissements, il avoit fait transporter à Djémâl-Abâd un grand nombre d'idoles djaïnes en cuivre, dispersées dans différentes pagodes des environs. Celles du *Bosty* ou temple djaïn de Heryadaka, un peu plus haut vers le nord, étoient les plus remarquables. Elles furent détruites dans la dernière invasion du Maïssour par le Râdjah de Courga.

Eïner est une petite ville recommandable par huit temples appartenant aux Djaïns et un aux Brâhmanes *Saïva* (de Siva). Les premiers ont chacun 14 pagodes (environ 130 fr.) de revenu, les autres n'en ont que 10. Les Djaïns étant ici beaucoup plus nombreux que les Saïvas, leurs temples doivent être naturellement mieux dotés.

Kounda-Poura, ville située sur une rivière qui prend le nom des différents endroits par où elle passe. Cette rivière forme la ligne de démarcation entre les divisions méridionale et septentrionale du Kânara. C'est aussi la limite

(1) J'aurois déja dû remarquer que le mot *Râya* ou *Rây* est le synonyme ou la corruption de Râdjâ que les Persans écrivent *Râdjah*, mot samskrit, qui signifie monarque, souverain, roi; racine *râdj*, briller. Voyez Taylor's and Hunter's *Hindustanee and English Dictionary*, tom. II, pag. 105.

(2) Les Musulmans désignent ainsi certains gouverneurs dans l'Inde par allusion à Asaph, selon eux, célèbre Vézyr de Salomon.

septentrionale de la division territoriale nommée Toulava par les Hindous.

Cette extrémité septentrionale du Toulava où nous nous trouvons, est habitée par deux castes, les *Bacadère* et les *Batadère*, qui sont tous des esclaves; ils ne parlent que le Karnata, et suivent les usages de cette contrée.

La division septentrionale du Kânara s'étend entre le 13e et le 15e degrés de latitude. Au sortir de Dèva-Kara commence le Karnatic situé au-dessous des Ghâttes. Cette division qui forme le district d'Ancola est plus considérable qu'aucun des districts qui composent le Haïga, c'est-à-dire, tout le pays renfermé entre Onore et Gaukarna, lequel étoit originairement soumis à Râvana, souverain de Ceylan. En 1800 il ne payoit que 29,000 pagodes(275,000 francs), tandis que Onore en produisoit 51,000, et Kounda-Poura 50,000.

Le Kânara septentrional fournit du bois de sandal, du teyk, des cannes à sucre et de la terra japonica. A une petite distance de la mer, du côté de Beylère, se trouvent de très nombreux bosquets de calophyllum inophyllum, dont les graines procurent l'huile qu'on brûle dans les lampes; et là un bon cocotier rapporte annuellement 50 noix. En 1800 on comptoit 3,000 pieds de teyk coupés chaque année. Les seuls bestiaux que l'on connoisse dans la division nommée Haïga, sont les buffles et les taureaux que l'on emploie à la charrue. Les Brâhmanes occupent la côte, et la caste des Bontar, ou *Soudra* purs, l'intérieur des terres.

Il n'y a pas de grande rivière dans le Kânara septentrional, sans doute à cause du très petit espace qui sépare les Ghâttes de la mer, mais les courants descendant des montagnes y sont très nombreux. On y comptoit en 1800 385 maisons de Chrétiens, 1,500 de Musulmans, 4,334 de Brâhmanes, 147 de la secte des Siva-Bhactara, et 87 de Djaïns. Les villes et les endroits les plus importants du Kânara septentrional sont:

Barcelor, port assez important, sur un très gros courant, à une grande lieue de la mer[1]. Les Hollandois y avoient une factorerie chargée d'acheter du

(1) Voyez le plan de cette loge en 168... par ordre du gouverneur Van den Duyn, dans le *Beschrivyng van Malabar*, n° 16. Je ne sais pourquoi M. Buchanan n'a pas fait mention de Barcelore dans son excellent voyage. Cette ville n'est pas indiquée non plus sur sa carte, ni sur celle de l'Inde en 9 feuilles, par M. Arrowsmith, à moins que ce ne soit le Barcoor ou Barcour qu'on voit sur ces deux cartes par 13 degrés 22 minutes. Mais M. Milburn

riz pour la consommation de leurs garnisons de la côte de Malabar. Cette ville fait un très grand commerce avec les Arabes de Mascat, qui apportent dans leurs vaisseaux des chevaux, des dattes, du kismès, etc., et remportent en échange du riz, du poivre, et quelques autres marchandises.

Beydère, aujourd'hui village ouvert composé de 120 maisons environ, autrefois place importante munie d'une forteresse et appartenant à une princesse djaïne, dont la famille fut détruite par la secte des Siva-Bhaktars. Le temple qu'on y voit maintenant est dédié à Siva; il renferme plusieurs inscriptions qui sont les titres de donations de terres faites au temple. Sur l'une on lit la date de l'an 1445 de l'ère de Sâlivâhana ($152\frac{2}{3}$ de J. C.), sous le règne de Devaraçou-Wodéar, etc. qui tenoit son Nayada de Krichna-Râya, le chef des Râdjahs des richesses, Râdjah égal à Paramiswara-Râya, héros plus grand que Trivira, etc. etc.

Baticola (*Batecola*, ville ronde), est une grande ville ouverte, composée de 500 maisons, et ornée de deux mosquées. Un grand nombre de Musulmans riches et adonnés au commerce contribuent à la splendeur de cette ville, et parcourent la côte pour leurs opérations mercantiles. Baticola est située sur le bord septentrional de la Samada, petite rivière qui serpente dans une vallée charmante, dominée par des coteaux soigneusement cultivés. Elle fait partie du district de Haïga. Baticola étoit dans le 16e siècle capitale d'un royaume assez important, qui dépendoit cependant du Râdjah de Bisnagar. Il avoit immédiatement au-dessous de lui un gouverneur de race more.

Onore (*Hanavara*) est située sur le bord oriental d'une rivière salée. Onore étoit autrefois une place de haute importance pour le commerce; les Portugais y établirent dès 1505 une forteresse, qui est située sur une petite éminence, à environ un quart de lieue de la barre. Ils étoient alors les souverains de toute cette côte de l'Inde, mais, lassé de leurs insultes réitérées, le Râdjah de Kânara mit le siége devant la forteresse, la tint bloquée pendant trois ans, et la prit enfin par la famine. On rendit cette place au souverain du Maïssour par le traité de Mangalor en 1792, et il la fit démolir. Son emplacement ainsi que les ruines retournèrent au pouvoir des Anglois après la

(*Oriental commerce*, tom. I, p. 316), indique Barcelor par 13 degrés 45 minutes, et me fournit, avec Valentyn, les renseignements que je consigne dans mon texte.

chute de Typou. Quelques pauvres habitants proposèrent de la rebâtir si le gouvernement vouloit les seconder. La ville au reste semble vouloir sortir de ses ruines, et l'on y a établi une douane.

Dans une plaine de riz très bien cultivée, à une demi-lieue au plus de l'embouchure d'une petite rivière, est située la ville de Gaukarna (corne de vache), célèbre parmi les Brâhmanes, à cause d'une image de Siva, nommée Mahâbaleswara; cette idole passe pour avoir été apportée de la montagne Coïla ou Kailaça, située dans la chaîne de l'Himâlaya, près le Tibet[1], par Râvana, tyran de l'île de Ceylan (*Lankâ*). Il vouloit la transférer à sa capitale, mais l'ayant déposée ici, elle s'y est fixée, et n'en est pas sortie jusqu'à ce jour. Les Brâhmanes montrèrent à M. F. Buchanan plusieurs donations de terres et inscriptions qui ne remontoient pas au-delà des 16e, 15e et 14e siècles. Cet intéressant voyageur vit dans une espèce de chronique soigneusement conservée chez un comptable héréditaire, que la grande pagode de Mahâbaleswa possédoit en 138 $\frac{8}{9}$ de J. C. un revenu annuel de 12,000 pagodes (près de 120,000 fr.) en fonds de terre. Gaukarna forme la limite septentrionale du Haïga ou Haïva qui faisoit autrefois partie des domaines de Râvana.

Un peu au-delà de Gaukarna, par 13 degrés 37 minutes, commence le Kankana des géographes hindous, quoique la division actuelle du Kânara se prolonge jusqu'au 13e degré 55 minutes sur la côte, et beaucoup plus haut dans l'intérieur des terres, de manière qu'elle renferme encore les villes suivantes :

Soudha-Poura, que les Européens et les Musulmans nomment par corruption Soundah. Cette ville, dont la fondation ne remonte pas au-delà de la dernière moitié du 16e siècle, est maintenant en ruines. C'est, en très grande partie, la propriété des riches Brâhmanes du Haïga. Tout me porte à conjecturer que les Djaïns et les Bouddhistes sont antérieurs aux Brâhmanes dans la Presqu'île : nouvelle preuve en faveur de mon opinion, que cette partie de l'Inde doit sa civilisation à l'Abyssinie, d'où Bouddhah étoit évidemment originaire, et non pas au haut Hindoustân[2]. M. Buchanan qui croit, comme

(1) Cette montagne est aussi le palais des dieux, l'olympe des Hindous; et elle occupe une place importante dans leur théologie. — Voyez ci-après pages 67, 68 et suivantes, du tome II, où vous lirez *Kélaça*.

(2) Voyez différents rapprochements que je crois favorables à ma conjecture, p. 136, 140 et suiv. du tome II.

moi, les Djaïns antérieurs dans ces contrées aux Brâhmanes qui les persécutèrent et les supplantèrent comme ceux-là avoient aussi persécuté et supplanté les Bouddhistes, cite en faveur de leur antiquité trois inscriptions conservées, la première dans un temple (*Bosty*) djaïn, elle date de $\frac{799}{800}$ de J. C., les deux autres dans des couvents (*Matam*) djaïns, de $80\frac{4}{5}$ et de $119\frac{8}{9}$ de J. C.; toutes trois portent les noms de différents Râdjahs de la petite principauté de Soudha.

A deux lieues des ruines de Soudha-Poura, un peu plus vers l'est, à l'extrême frontière du Kânara, on trouve le petit village de Banawâci dont parle Ptolémée (voy. ci-dessus p. 66 et 67), et qui renferme un célèbre temple nommé Madouguéswara, dédié à Madoucanâtha, un des noms d'Isouara ou Siva. Le Brâhmane qui le desservoit, quand M. Buchanan visita ces cantons, étoit un antiquaire très savant et très curieux, mais aussi très suspect de partialité en faveur de sa nation. Il prétendoit que, dans le premier âge (Satya-Youga), cet endroit se nommoit Caoumodi, dans le deuxième (Trétâ-Youga) *Djaïnti* ou Succès, et Beindivi dans le troisième (Douâpar-Youga); dans l'âge actuel (ou Kâly-Youga) son nom a été changé en celui de Vanavâci en Samskrit et Banawâci en langue vulgaire, parcequ'il est situé dans une forêt (*vana*). Au commencement de cet âge, Dherma, le plus jeune des cinq fils de Pândou, y fixa sa résidence pendant quelque temps, et plusieurs princes descendants de Trenetra-Cadoumba y tinrent leur cour.

Quoique situé dans le Konken, le cap de Khârvâr ou Kharouar et les ruines de la ville de ce nom font partie de la division moderne du Kânara. La baie peut avoir 2 milles anglois (une grande demi-lieue) de profondeur, et le fort de Khârvâr, ou plutôt de Sédâ-Siva, est situé sur le bord septentrional de l'embouchure de la rivière, qui est capable de recevoir des vaisseaux de 300 tonneaux.

6° Le Konken.

La côte ne conserve pas le nom de Kânara beaucoup au-delà de Khârvâr, et le Konken des voyageurs et des géographes européens commence à partir du cap Ramas, ou plus correctement Râma. Cette division s'étend jusqu'à la rivière de Baçaïu, et même jusqu'à Damân, dans un espace de 80 lieues

de côte sur 12 lieues de large, du 16 au 19e degré de latitude[1]. Il est borné au nord par le Khandéych, au sud par la province angloise de Kânara, à l'est par les Ghâttes occidentales, et à l'ouest par la mer. Ce vaste district est enclavé dans la province de Beydjâpour, dont la description fera partie de celle du centre de la Presqu'île. La surface de ce pays offre un plan incliné à partir des Ghâttes vers la mer; elle est entrecoupée de nombreux ruisseaux qui n'ont pas l'espace nécessaire pour devenir de grandes rivières. Les nombreuses anses dont cette côte est parsemée en ont fait l'asile des pirates. Les brises de terre et de mer y soufflent alternativement toutes les vingt-quatre heures, comme sur la côte de Coromandel, et partagent le jour en deux portions égales. A partir de Zeyghor jusqu'au défilé d'Ambah, le sol, quoique montagneux, est riche et susceptible de culture, et même assez bien habité. Auprès d'Ambah les montagnes s'élèvent à une hauteur prodigieuse, et on a beaucoup de peine à les gravir; il produit le meilleur chanvre de l'Inde, qui se vend à Londres 68 l. st. la tonne (de 2,000 livres). Nous avons déja remarqué la disposition avantageuse du Konken pour la piraterie; il n'est donc pas étonnant que, depuis les temps les plus reculés, les habitants se soient livrés à cet infame métier. Au commencement du 18e siècle un de leurs compatriotes, nommé Conadjy-Angria, fonda sur cette côte un petit état qui s'étendoit de Tamanah à Bancoute, 40 lieues de côte sur une largeur de 8 à 10 lieues; sa famille fut chassée par l'amiral Watson et le colonel Clive.

La presqu'île de Mourmongon offre l'aspect d'une île, c'est une espèce de plateau taillé à pic des deux côtés. La pointe septentrionale se nomme pointe de Mourmongon, et elle est munie d'un fort situé auprès d'une montagne. A la gauche de ce fort sont les maisons des particuliers, et à la droite le magasin de riz de la ville de Goa. De l'autre côté de l'anse au nord, vis-à-vis le fort Mourmongon, est situé le fort de Sainte-Marie-Madeleine. A une lieue et demie environ du Mourmongon, vers le nord, est la pointe d'Agoada,

(1) Ormes's *Historic. frag.* p. 28. — Linschot, p. 12 de ses Voyages, ne donne à ce pays que 8 ou 10 lieues (d'Allemagne) d'étendue. Les voyageurs arabes traduits par Renaudot, et dont j'ai fait imprimer le texte original, nomment ce pays Kemkem, et disent qu'il est limitrophe du royaume du Belhârâ (le Bisnagar). Voyez p. 20 de la traduction, et p. 32 du texte imprimé.

formant l'extrémité septentrionale de la baie de Goa, c'est un plateau d'une moyenne élévation avec un grand fanal et un petit fort. Les rochers se prolongent à une grande distance en mer, et obligent les navires à ranger Algoada de très près à l'est pour l'ancrage. Ces rochers, aussi bien que ceux qui sont dispersés auprès des deux petites îles Saint-Georges, exigent les plus grandes précautions de la part des pilotes. A une demi-lieue est de la pointe d'Algoada, la rivière de Goa se décharge dans une baie de ce nom. Son embouchure est formée par une barre défendue par plusieurs forts; et en remontant la rivière de Goa on trouve une langue de terre qui contient le palais du prince, séparée par un ruisseau de celle où est situé le fort de Gaspardie. Les deux bords de cette rivière sont garnis de maisons de commerce et de palais. Les ruines du vieux Goa sont adossées à des terres actuellement inondées, non loin d'une levée aboutissant à un petit pont qui conduit à Ribandar. L'ancien Goa, ou Govai, comme le nommoient les Indiens, a donné son nom à l'île formée par les deux bras de la petite rivière de Goa ou de Mendoua à peu de distance de leur embouchure dans la mer. Cette île peut avoir 3 lieues de long sur une de large du nord au sud, ce qui fait environ 8 lieues de circuit. Cette île renferme l'ancien et le nouveau Goa, c'est dans la première de ces deux villes que le Savay, vassal du roi de Kânara, tenoit sa cour jusqu'à l'an 1479, époque où les Maures établis à Onore se sauvèrent au nombre de 400 hommes proscrits par le roi de ce pays, et vinrent s'installer dans l'île de Goa[1]. Ils firent alliance avec le prince qui la possédoit alors, et qui leur concéda l'emplacement du moderne Goa, lequel étoit encore tout couvert de broussailles; les grands du pays alloient y chasser des sangliers et des cerfs. Les maisons où le Savay faisoit halte étant à la chasse ont été long-temps conservées par les Portugais qui les nommoient *as casas de Savayo*. Au reste, l'île de Goa fut toujours si agréable pour les habitants, et si fréquentée des étrangers, que c'étoit un proverbe commun parmi eux de dire: « Allons jouir des ombrages frais de Goa, et savourer la douceur de son bétel. » A cause de cela, ils l'appeloient *Goe moat*, mots qui dans leur ancienne langue signifient terre fraîche et fertile. Et par

(1) ... *tinha sua cidade na parte que hoje chaman Goa a velha*, etc. *Asia de Diogo de Couto*, decad. IV, liv. X, cap. IV, p. 425 et suiv. du t. II, part. II de l'édit de Lisbonne, 1778, in-12.

suite, continue Couto, en abrégeant ce mot, ils en firent *Goe*, et nous qui avons changé la lettre *e* en *a*, nous prononçons *Goa*. Les naturels kânariens de ce pays le nomment *Tis varí*, c'est-à-dire, les trente aldées ou villages; cette ile en effet en contenoit ce nombre, lesquelles maintenant, grace à Dieu[1], sont toutes habitées par des Chrétiens, et forment douze ou quinze paroisses. » Quoique l'ancienne Goa renferme des églises et autres monuments d'architecture européenne supérieurs à tous ceux qu'on voit dans le reste de l'Inde, l'insalubrité du climat et le séjour du saint-office l'ont fait abandonner par les Portugais séculiers. Sur une des portes du palais de la ville on a placé la statue de Vasco de Gama; les étrangers admirent sur-tout l'église et le couvent des Augustins. Le vice-roi et les Portugais de considération habitent la nouvelle ville, qui est aussi le siége de la cour suprême d'où ressortissent tous les autres tribunaux portugais établis dans l'Inde, même à Macao. La ville est vaste, les rues sont étroites, les maisons régulières, bien bâties, spacieuses, et plusieurs sont même magnifiques, mais inhabitées. Il seroit difficile de nombrer les églises et les couvents que renferme cette ville; l'hôpital est richement doté et bien entretenu. On admire dans l'église dédiée au bon Jésus la chapelle qui renferme le cénotaphe de St François-Xavier, ce grand apôtre des Indes. Cette chapelle est d'une rare magnificence, et le tombeau entièrement en marbre blanc apporté de Lisbonne, des bas-reliefs placés aux quatre côtés représentent les miracles et les conversions qui ont fréquemment signalé la carrière apostolique du saint, les figures sont de grandeur naturelle et supérieurement exécutées, le sommet d'une pyramide qui surmonte ce tombeau est une couronne de mères-perles, de beaux tableaux décorent les murailles de la chapelle. Le commerce que les Portugais font actuellement à Goa n'est absolument rien en comparaison de celui qu'ils faisoient autrefois. Il arrive rarement plus de trois vaisseaux expédiés d'Europe, et souvent ils sont obligés de compléter leur cargaison pour l'Europe dans les établissements anglois.

Je ne chercherai pas dans les relations des anciens voyageurs les traces de la splendeur de Goa, je résiste même au desir de transcrire ici la description

(1) L'auteur a oublié d'ajouter: et à la sainte inquisition.



Lecerf sculp.

DAME PORTUGAISE DE L'INDE.

Calquée sur une miniature Indienne déposée à la Bibliothèque du Roi.

d'un de ces brillants *Auto-da-fe* préparés et exécutés pour exterminer les hérétiques et édifier les habitants de cette ville. Il me suffira de remarquer ici que le grand Albuquerque s'empara de Goa le 25 novembre 1510. Son premier soin fut de construire une forteresse à laquelle on employa des pierres tirées des sépultures des Maures. Il eut aussi soin qu'en démolissant un mur, les ouvriers trouvassent un grand crucifix de bronze, qu'il envoya ensuite au roi Emmanuel, comme une des plus rares merveilles de l'Orient. « Ce monument n'est pas une des moindres preuves que la religion chrétienne a été portée dans ces contrées bien long-temps avant l'arrivée des Portugais[1]. » Pour continuer leurs constructions, ceux-ci détruisirent ensuite dans une île voisine, nommée *Dinari* ou Diwar, une magnifique pagode, ornée de figures antiques supérieurement sculptées en pierre noire. Il en existoit encore quelques fragments lorsqu'Andrea Corsali, qui nous fournit ces documents, parcourut ces parages. Il annonce le dessein d'envoyer quelques fragments à Julien de Médicis, «afin, dit-il, que votre seigneurie voie à quel point anciennement la sculpture a été par-tout estimée[2].» Au reste, l'antiquité de ces monuments n'est pas telle que Corsali paroît se l'être imaginée, puisque plusieurs titres de donations gravés sur cuivre ont été trouvés dans plusieurs de ces pagodes. Le P. Dujarric[3] cite une de ces donations qu'on reconnut être de 1391.

Les Mahrattes semblent s'être réunis aux inquisiteurs et pour décourager le commerce et pour anéantir l'industrie à Goa et dans les environs. De manière qu'en 1808 on comptoit dans la province de Goa plus de 2,000 prêtres, environ 200 églises ou chapelles, mais on ne parloit pas d'une seule manufacture. Le territoire que les Portugais possèdent encore dans le voisinage de cette ville, en y comprenant les îles, peut avoir 14 lieues de long sur 7 de large. Cet établissement est à-peu-près abandonné par la mère-patrie, les habitants ont presque entièrement oublié leur langue maternelle, et sont réduits à une telle indigence que les femmes des meilleures familles ne subsistent

(1) *Commentarios do grande Afonso Alboquerque, capitao geral*, etc. part. II, pag. 11 et 21.

(2) Di Andrea Corsali all... Giuliano de' Medici, etc. an 1515, al di VI di gennaio, tom. I, p. 78 verso. *d'elle Navigationi e Viaggi* del Ramusio.

(3) *Hist. des choses advenues tant èz Indes orientales*, etc. tom. I, p. 300.

qu'en faisant de la dentelle, des fleurs artificielles, et en brodant de la mousseline.

De tout temps la côte que nous décrivons a été infestée de pirates, la terreur des vaisseaux marchands sans défense. Ils trouvent un asile presque inexpugnable dans l'île de Melendi ou Malouan; elle est munie de fortifications, et protégée par une citadelle construite sur la terre ferme.

La ville de Daboul (*Davalaya*, temple) étoit alors une des plus populeuses et des plus magnifiques de toute la côte, à cause du grand concours de marchands qui s'y rendoient par terre et par mer[1]. Le grand fleuve navigable sur lequel elle est située étoit bordé à une distance de deux lieues de belles maisons, de vastes édifices appartenant à des Hindous et à des Maures ou Musulmans : aujourd'hui Daboul est une ville fort insignifiante du Konken, que les Anglois viennent d'enlever aux Mahrattes.

Tchéoul, ville comprise dans le *Soubah* ou gouvernement moghol d'Aureng-Abâd, dont la description fera partie de celle des provinces qui composoient cet empire; cependant la côte conserve le nom de Konken jusqu'à la rivière de Baçaïn par 19 degrés 15 minutes, et il n'est peut-être pas inutile de remarquer ici, sous le point de vue géographique, que le savant traducteur de l'Histoire du Dekhan[2] désigne Tchéoul comme *une place de la côte de Malabar* peu éloignée de Bombay.

Les deux ilots de Kénéry et de Hénéry méritent l'attention des navigateurs, et sur-tout des marchands, à cause des nombreux pirates qui s'y sont fortifiés[3]. Ces deux rochers, et plusieurs autres trop peu importants pour être ici mentionnés, semblent protéger du côté du sud une autre île aujourd'hui très remarquable, puisqu'elle renferme une des trois présidences de la compagnie angloise des Indes orientales[4].

L'île de Bombay, située à un quart de lieue de celles-ci, a environ 3 lieues de long et 7 de circonférence, à près de 3 lieues du continent. Elle forme

(1) *Asia* de J. Barros, t. I, première partie, p. 266 et 267.

(2) Ferishta's *History of the Dekkan, translated by Jonath. Scott*, t. I, p. 10.

(3) Horsburgh's *Directory for the East Indies*, p. 266.

(4) *An historical Account of the settlement and possession of Bombay*. Lond. 1781, in-8°, pag. 1 et suiv. Cet ouvrage curieux est devenu fort rare.

un hâvre par sa situation, et elle est bien peuplée, quoique l'eau y soit mauvaise, car il ne s'y trouve pas une seule source d'eau douce. Lorsque Bombay passa à la couronne d'Angleterre par le mariage de Catherine de Portugal qui l'apporta en dot à Charles II, roi d'Angleterre, en 1662, cette île renfermoit au plus dix mille habitants; cent ans après, la population s'élevoit, en 1764, à 60,000[1]; on la suppose maintenant de 220,000 habitants, dont 8,000 Guèbres ou Pârsys, autant de Musulmans, 3 ou 4,000 Juifs, le reste Hindous et Portugais; les Hindous constituent les trois quarts de la population. Bombay peut être regardée comme le comptoir de la Perse, de l'Arabie, de toute l'Inde occidentale, et l'on peut s'y procurer des marchandises, des productions de toutes les parties du monde. Plusieurs riches marchands portugais, arméniens et hindous sont établis dans cette ville; ils y jouissent d'une grande réputation de probité, et possèdent des fortunes considérables. Il faut pourtant convenir que les Pârsys ont le pas sur eux, et marchent immédiatement après les nations européennes. A beaucoup d'industrie, d'activité et de loyauté, ils joignent une connoissance très approfondie du pays, des habitants et de tous les détails commerciaux. Les Anglois n'ont qu'un temple, il est situé dans le fort, tandis que les nombreuses églises portugaises et arméniennes sont dispersées dans l'encente et hors de l'enceinte des murailles. On y compte trois ou quatre synagogues et beaucoup de mosquées et de pagodes. La plus grande pagode est située dans la ville noire, et dédiée à Mombay-Dévy, c'est-à-dire, à la déesse de *Bombay;* nous ignorons le sens du mot hindous *Momba*, auquel, dit-on, cette île doit son nom, quoique, selon toutes les apparences, ce soit l'abbréviation des deux mots portugais *Buen-Bahia*, bonne baie. Des édifices non moins importants et non moins vastes que ceux-ci sont le chantier et les magasins de la Compagnie. Le chantier sur-tout n'a point son égal en étendue et en commodité; il forme trois divisions, a trois immenses portes à deux battants, et peut recevoir trois vaisseaux de ligne à-la-fois. De plus amples détails sur l'organisation administrative de Bombay et sur son commerce, nous entraîneroient beaucoup au-delà de l'espace dans lequel nous sommes contraints de nous renfermer. Nous ne devons pourtant pas oublier de mentionner ici

(1) *Histor. account of Bombay*, p. 6.

la société littéraire qui s'y est établie à l'imitation de celle de Calcutta, et dont les *Mémoires* sont attendus en Europe avec la plus vive impatience. Une chaussée ou levée pratiquée en travers du petit bras de mer qui sépare Bombay de Salcette, unit ces deux îles depuis 1805. C'est une opération infiniment avantageuse pour les fermiers et les jardiniers qui approvisionnent le marché de Bombay, mais il en résulte, dit-on, de graves inconvénients pour le hâvre. La tête de cette chaussée dans l'île de Bombay se trouve près du fort et de la petite ville de Sion, à l'extrémité septentrionale de l'île, et à trois lieues du fort même de Bombay [1].

L'île de Salcette, que les naturels appellent Chasta ou Chaster, corruption présumée de *Ché aster*, 86 en mahratte, parcequ'elle contenoit autrefois un pareil nombre de villages, offre une riche moisson au minéralogiste, au botaniste, à l'antiquaire. « On regrette, dit M. Forbes [2], que des raisons politi- « ques l'aient fait abandonner. » Des écrivains très justement estimés, tels que MM. Sullivan, Remell, le lord Valentia, etc. varient sur sa longueur, de 6 à 8 lieues, et sur sa largeur, de 3 à 5 lieues. La ville et la forteresse de Tana, que M. Anquetil prononce Tanin, forment la capitale de l'île, et commandent le pas large d'environ 200 verges qui sépare l'île du territoire mahratte, situé dans la province d'Aureng-Abad, dont toutes ces îles faisoient partie sous les règnes d'Aureng-Zeyb et de quelques uns de ses successeurs. L'île de Salcette est sur-tout recommandable par les nombreux temples souterrains creusés dans ses montagnes, et dont nous présenterons les plus remarquables au commencement du troisième volume de cet ouvrage.

Un très petit détroit sépare Salcette de Baçaïn (*Bassahi*), port de mer, que les uns placent dans la province d'Aureng-Abâd, et d'autres dans celle de Guzarate, à 9 lieues nord de Bombay. L'emplacement qu'occupe cette ville, autrefois opulente et vaste, forme une petite presqu'île, ou plutôt une petite île séparée de la terre par un ruisseau. Ses murailles, qui sont assez hautes, ont une lieue de circuit. Lorsque Alex. Hamilton visita cette ville (de 1688

(1) Moore's *Narrative of the operations of the captain Little*, etc. p. 370. — Mrs Graham's *Journal*, etc. p. 6 et suiv. — Valentia *Travels*, tom. II, p. 149 et suiv.

(2) *Oriental memoirs*, tom. I, p. 300.

à 1723)[1], la très grande partie des richesses étoit enterrée dans les églises, dans les couvents, ou entre les mains des gentilshommes portugais qui passoient leur vie dans le luxe, les jouissances sensuelles et l'indolence, sans s'inquiéter de la profonde misère qui régnoit dans le pays. Le même égoïsme, la même insouciance, ont été funestes également à une ville qui avoit pour eux une grande importance. Damân fut le plus beau port des Portugais sur cette côte après Goa; ils s'en emparèrent en 1531, et l'ont conservé depuis cette époque, malgré les efforts de plusieurs puissances indiennes et européennes pour leur enlever ce poste. Les habitants faisoient autrefois un assez grand commerce qui est beaucoup diminué. La côte est basse et monotone, les montagnes situées dans l'intérieur des terres au sud sont boisées et couvertes d'épaisses forêts de teyk, que l'on nomme avec raison le chêne des Indes, à cause de sa dureté et de son utilité pour la construction des vaisseaux. En parlant des nombreux avantages nautiques de ce bois, M. Forbe's[2] assure avoir vu dans le port de Surate un bâtiment construit depuis plus de quatre-vingts ans, que l'on conservoit bien soigneusement à cause de sa vétusté et des services qu'il avoit rendus; on ne l'employoit que tous les ans à transporter à Djeddah, port de la mer Rouge, les pélerins musulmans, et à les ramener à Surate; voilà pourquoi cette ville est connue dans l'Inde sous l'épithète de *port de la Mekke*. Elle est située sur le banc méridional du Tapti, fleuve qui prend sa source auprès Maltay, petite ville du domaine de Madhadjy-Bhonsla, par 21 degrés 8 minutes de latitude septentrionale. La vieille citadelle, surmontée du pavillon anglois et de celui du moghol, présente un aspect imposant et vénérable; les pavillons françois, hollandois, portugais, sont hissés sur les factoreries de ces nations, et sur leurs maisons de plaisance; de manière que cette ville paroît infiniment plus belle de loin que de près; car l'intérieur n'offre que des murailles et des tours en ruines, des édifices publics qui ne sont pas en meilleur état, et des rues étroites, sales et irrégulières, mais abondamment peuplées de Hindous, de Musulmans, de Pârsys ou Guèbres, de Juifs, de Turks, d'Arméniens, de Persans, d'Arabes, de Grecs et différents Asiatiques, sans parler des Européens. On y

(1) Fruyer's, *A new account of the East-Indies,* tom. I, p. 178.

(2) *Oriental memoirs,* t. I, p. 243. — Grose's *Voyage*, tome I, p. 97.

rencontre aussi des négociants de Malakka, de la Chine, de l'Abyssinie, de Mosambique, de Madagascar et des îles du Kânara, de tous les ports et des villes de l'intérieur de l'Hindoustân. Quoique le commerce de cette ville ait considérablement souffert du voisinage de Bombay où il a été transporté en grande partie, c'est encore une des plus grandes, pour ne pas même dire la plus grande ville de l'Hindoustân. En 1796 on évaluoit sa population à 800 mille ames, mais un autre dénombrement la réduit à 600 mille, nombre qui excède probablement l'état actuel des choses. En effet, M. Milburn réduit cette population à 400 mille ames, parmi lesquels on comptoit 1,200 *Mobed* ou prêtres pârsys, et 12,000 *Behdyn* ou laïcs pârsys. Depuis que les Mahrattes se sont emparés du Guzarate, les fabricants de kemkhab et autres riches étoffes, les brodeurs, les joailliers, les ouvriers en ivoire, en ébène, en bois de sandal, ont quitté Ahmed-Abâd pour se rendre à Surate, où l'on fait aussi un immense commerce de Châlles. Le peu d'édifices publics que l'on rencontre à Surate sont misérables, la citadelle, dont on attribue la construction aux Turks qui s'étoient emparés de la ville avant l'arrivée des Portugais, est un immense édifice. Sur l'un des bastions est hissé le pavillon anglois, sur l'autre le pavillon moghol. A un mille anglois ou un tiers de lieue de là, une muraille avec un fossé ceignent la ville proprement dite, une autre muraille et un autre fossé environnent les faubourgs, et cette dernière enceinte peut avoir quatre lieues d'étendue. L'espace qui sépare l'enceinte intérieure de l'extérieure, n'est pas moins peuplé que la ville même. L'enceinte extérieure est percée de treize portes, en y comprenant trois portes qui donnent sur la rivière. L'enceinte intérieure n'a que quatre portes, dont deux conduisent au château. Tous les soirs les clefs sont remises au gouverneur; on ouvre les portes le matin à la pointe du jour. Au sud du château, une vaste place, nommée Boulingrin du Château, et environnée de pieux de bambous, sert à préparer les ballots qu'on veut embarquer[1]. La plupart des maisons de la ville sont construites en mortier et en bambous, celles de quelques riches marchands seulement ont

(1) Millburn's *Oriental commerce*, etc. t. I, p. 157 et suiv. — Walter Hamilton's *East India gazeteer*, au mot *Surate*. — Ovington, *Voyage to Surate*, p. 214 et suiv. Ce dernier pense que Surate est la Musiris de Ptolémée, cette opinion est au moins hasardée.

un assez bel aspect et une vaste étendue. On y remarque de belles mosquées, la douane, l'hôtel des monnoies, et plusieurs grandes piscines ou espèces de réservoirs nommées *tank*, lesquelles servent aux fréquentes purifications des Hindous de l'un et l'autre sexe. Les étrangers vont visiter les cimetières des Européens, situés aux environs de la ville; on remarque sur-tout plusieurs cénotaphes d'Hollandais construits en marbres précieux, et ornés de belles sculptures [1]. Des promenades infiniment plus agréables, mais bien moins accessibles aux étrangers, ce sont les jardins des Musulmans [2]. C'est autant pour leur plaisir que pour leur santé qu'ils passent une partie de leur vie au milieu des plantes et des fleurs; l'orgueil, la jalousie et la modestie, leur font éviter des témoins importuns; de là ces hautes murailles qui offusquent tant les yeux européens, et qui ne protègent pas toujours efficacement l'honneur des propriétaires.

Quelque plaisir que nous aurions à décrire ces lieux de délices, et même le faubourg de Sakranpoura, asile des prostituées qui, assises à leur porte vers le déclin du jour, étalent leurs appas et leurs bijoux, nous devons notre attention à un établissement très remarquable, quoique d'un tout autre genre, c'est l'hôpital des animaux fondé et entretenu par les Guèbres Banians. Il consiste en un vaste terrain environné d'une haute muraille, et divisé en plusieurs cours pour la commodité des animaux. On leur prodigue les plus tendres soins pour guérir leurs maladies, ou pour leur rendre supportables les infirmités de la vieillesse. Tout animal malade ou hors de service est reçu, n'importe la religion de son maître; mais quand il est guéri celui-ci ne peut le réclamer, l'animal reste à l'hôpital où il tire de l'eau pour ceux qui sont hors d'état de s'en procurer. MM. Anquetil du Perron, Forbes et Stavorinus, virent dans cet hôpital, des chevaux, des mules, des bœufs,

(1) Thévenot, tom. V, p. 300. — Ovington, tom. I, p. 30. — Et Stavorinus, tom. II, p. 471, estiment particulièrement le mausolée de van Rheede, gouverneur hollandois. — Voyez aussi Forbes, *Oriental memoirs*, etc. tom. I, p. 251. Cet estimable et savant voyageur a donné, pag. 286, une charmante vue de Surate, prise du bord du Tapty. Cette vue, malgré la distance des époques, présente une très grande ressemblance avec celle que Mandelslo dessina en 1638, et qui se trouve tome I, pag. 59 de son *Voyage en Perse*, édit. in-folio.

(2) Forbes *Loco citato*, et Stavorinus *Voyage to East Indies translated from the dutch*, etc. tom. II, p. 465 et suiv. — Voyez aussi dans Thévenot, tom. V, p. 75, la description d'un magnifique jardin planté par la sœur d'Aureng-Zeyb (le jardin des Princesses), et que Stavorinus vit encore en très bon état en 1775, on avoit seulement abattu une partie des arbres.

des moutons, des singes, des poules, des pigeons, une variété innombrable de volatiles, et une tortue qui étoit là depuis plus de soixante-quinze ans[1]. Quand M. Stavorinus retourna à Surate en 1777, cet amphibie qu'on avoit toujours nourri avec du lait étoit mort. La garde la plus extraordinaire étoit celle que l'on faisoit pour les rats, les souris et autres vermines nuisibles; les surveillants de l'hôpital louent des mendiants qui, moyennant un prix convenu, passent la nuit parmi les puces, les punaises et les pous, et se laissent piquer, sucer par cette vermine sans la troubler. Cet hôpital a des dotations et des propriétés territoriales hors des murs; on y transporte les animaux qui ont besoin de pâturages verts ou de prendre l'air de la campagne. C'est sur-tout l'asile des chèvres rachetées à l'époque anniversaire de la grande fête musulmane du *Beyrâm*, où les Mahométans font un grand carnage de ces animaux qu'ils offrent en sacrifices. On attribue ce genre de bienfaisance de la part des Guèbres au dogme de la métemspsycose; mais les Brâhmanes, qui adoptent ce dogme, croient que c'est chez les Guèbres ou ignocoles, dont il s'agit ici, une simple bienveillance envers tout être sensible. S'il en est ainsi, pourquoi n'ont-ils pas fondé de pareils établissements pour leurs semblables? Car chez les sensibles Guèbres, chez les Hindous qui prennent tant de précautions pour n'avoir pas à se reprocher la destruction d'un insecte microscopique, il n'existe ni fondation ni asile pour les indigens âgés ou infirmes.

Nous avons déja vu que les Portugais prirent et saccagèrent Surate au mois de janvier 1530[2], et non en 1512, comme le dit M. Millburn[3]. Le dé-

(1) Suivant le rapport qu'on fit à M. Forbes, t. I, p. 250 de ses *Orient. memoirs*. On dit à M. Anquetil (en 1758-9) qu'elle avoit cent ans. « C'étoit, dit-il, le plus vilain animal qu'on pût « voir. Elle avoit deux pieds de long et un pied et « demi de haut. » M. Anquetil a donné le plan de cet hôpital d'un genre tout-à-fait singulier, dans la quatrième planche, n° 11 du premier volume du *Zend avesta*, p. cccxciv, et il en donne l'explication dans une note de la page ccclxii. — Voyez aussi sur cet étrange établissement Ovington *Voyage to Surate*, t. I, p. 300 et Stavorinus *Voyage to the East Indes*, t. II, p. 490 et suiv.

(2) *Da Asia* de Barros, t. IV, p. 1 et 409. — *Da Asia* de Diogo de Couto, tom. I, p. 157. Il est surprenant que l'exact, pour ne pas dire l'infaillible d'Anville, n'ait pas eu souvenir que Barros parle de Surate. « La première mention « faite de Surate, à *sa* connoissance, est dans « l'histoire composée par le jésuite Dujarric... » — *Antiquités géographiques de l'Inde*, etc. p. 98 et 99. — *Eclaircissements sur la carte de l'Inde*, etc. p. 74.

(3) *Oriental commerce*, t. I, p. 157.

sastre d'une ville déja célèbre par son commerce contribua à accroître sa célébrité; différents négociants européens vinrent s'y fixer. En 1612 le capitaine anglois Best reçut, du grand Moghol, la permission d'établir une factorerie pour sa nation, et il y laissa dix personnes. En 1615 Thomas Rhoé conclut avec le même souverain un traité fort avantageux pour les Anglois. Les troupes de la Compagnie, secondées des habitants, s'emparèrent de la citadelle en 1759, et un beau *sened* ou diplôme impérial daté de Dehly, conféra à la Compagnie les revenus et l'autorité du Sydy ou amiral moghol qui venoit d'être défait; il n'y eut d'autre condition que de faire flotter le pavillon moghol sur la citadelle et sur le principal navire en station au port. La Compagnie s'arrogea bientôt le droit de nommer le Nabâb, avec la précaution de ne pas lui laisser une autorité suffisante pour protéger les personnes et les propriétés, cette circonstance détermina Nâssir êd-Dyn, le Nabâb actuel, à conclure avec les Anglois, le 13 mai 1800, un traité par lequel le gouvernement de la ville et des environs, ainsi que l'administration de la justice, sont conférés aux agens de la Compagnie, laquelle s'engage de son côté à payer annuellement au Nabâb et à ses héritiers un lak de roupyes (environ 300,000 fr.), et un cinquième du revenu annuel, déduction faite de toutes les charges. Enfin, par un traité qu'ils signèrent en 1803, les Mahrattes convinrent de cesser tous leurs brigandages aux environs de cette ville. Depuis la paix continentale, les Anglois ont consenti au rétablissement de notre factorerie dans cette ville. Son port est à la distance de quatre lieues de la mer et à deux lieues de la barre située à un village nommé Souhaly (le Simylla des anciens, suivant M. Gosselin)[1]. Les géographes anglois et hollandois nomment cet endroit le coin de Souhaly; c'est là que les navires débarquent leur cargaison qu'on porte par terre à Surate, l'entrée de cette rade n'est pas bien large et encore moins profonde[2].

En sortant du port de Souhaly, et en cinglant vers le nord, on ne tarde pas à trouver l'embouchure du Nerbédah ou Nermêdâ, rivière qui forme la limite septentrionale de la Presqu'île ou Dekhan, en prenant ce nom dans

(1) Simylla emporium et promontorium, *Recherches sur la géographie systématique et positive des anciens*, t. III, p. 307.

(2) *Voyages de Mandelslo faits de Perse aux Indes orientales*, t. I, p. 50 et 60. — *Voyages de M. Thévenot aux Indes orientales*, t. V, p. 80.

sa plus vaste acception; sur le point de se rendre à la mer elle arrose le *Serkâr* ou canton de *Barotch*, situé entre le vingt-unième et le vingt-deuxième degré de latitude, à l'est du golfe de Cambaye, et qui contenoit du temps d'Akbar quatorze *mahl* ou arrondissements, 349,771 beygah ou tiers d'acre, et fournissoit 990 cavaliers et 20,800 fantassins; c'est aujourd'hui un des territoires les plus peuplés et les mieux cultivés de la côte occidentale de l'Inde. Sa proximité de Bombay le faisoit depuis long-temps convoiter par la Compagnie des Indes orientales: elle le posséda même pendant quelque temps antérieurement à 1782; mais à cette époque, voulant faire concourir Mâdhadjy-Sindhiah au traité de Salbey, elle le lui céda, particulièrement le riche territoire de Baroutch et sa capitale, produisant un revenu annuel de 200,000 l. sterl.; mais les agents de cette Compagnie savoient bien que cette cession ne seroit que temporaire, ils recouvrirent cette possession par le traité de paix conclu avec Daulet-Râou-Sindhiah, le 16 décembre 1803.

Barotch ou Bharoutche (latitude 21 degrés 40 minutes), capitale du Serkâr de ce nom dans le Guzarate, est située sur le bord septentrional du Nerbédah, à huit lieues environ au-dessus de son embouchure dans la mer. On dit que cette ville tire son nom d'un saint hindou appelé Bhrigou, ainsi l'on devroit écrire Brighou-Poura (la ville de Bhrigou[1]). C'est la Barygaza d'Arrien[2]. Ce mot, suivant mon savant ami et confrère à la Société asiatique de Calcutta, M. Alexandre Hamilton, signifie eau, fleuve de richesses, et dérive de *bâri* qui en samskrit signifie eau, et *gaza* en ancien persan, richesses, trésor. Cette ville, dès le temps d'Alexandre, et probablement bien avant le quatrième siècle antérieur à l'ère vulgaire, étoit un des plus riches comptoirs de l'Inde. Elle conserva sa prospérité et sa splendeur jusqu'à ce qu'on lui eût préféré Cambaye, et principalement Surate. Elle avoit encore au seizième siècle une certaine importance, comme on le voit par cette trop courte notice

(1) Cité par le D. Vincent, dans son *Periplus of the erithrean sea*, t. II, p. 395 du *Commerce and navigations of the ancients in the indian ocean*, London, 1807. — Voyez aussi les savantes Observations de M. le major Wilford (alors lieutenant) *sur la ville de Tagara*, dans le t. I, p. 369 des *Asiatick researches*, et les notes que j'ai ajoutées à ce mémoire, tom. I, p. 444-453 de la traduction françoise des *Recherches asiatiques*, Paris, 1805, in-4°.

(2) Brighou est le nom d'un célèbre mouni ou cénobite indien dont il est fait encore mention ci-après, tome II, p. 121.

tirée de l'*Ayïni Akbéry*[1] : «Bharoutche a une excellente forteresse ; et le «fleuve de Nerbédah, après avoir passé auprès de cette ville, entre dans la «mer. On la compte au nombre des grands ports. Ceux de Kâvy, de Kendhâr, «de Bhâbhout et de Bhékouâr en dépendent.» Cette ville fut presque totalement détruite dans la guerre qu'Aureng-Zeyb eut à soutenir contre ses frères en 1668[2], et il prononça une malédiction contre celui qui tenteroit seulement de relever les murailles de cette malheureuse cité; cependant il se vit contraint de braver lui-même ses propres imprécations, pour s'opposer aux fréquentes invasions du fameux chef mahratte Sévâdjy. Mais, par une de ces *capitulations de conscience* qui ne sont pas uniquement familières aux Musulmans engagés par un serment indiscret, il crut s'absoudre du parjure en changeant en *Souka-âbâd* (colonie, ville sèche), l'ancien nom, qui a bientôt prévalu. D'après la permission que les Anglois obtinrent de Châh-Djihân, ils fondèrent une factorerie à Barotch en 1660. Les Hollandois y eurent aussi un établissement qui n'a pu soutenir la concurrence avec celui des Anglois. Quoique le Nerbédah baigne une portion des murs de cette ville, comme l'indiquent les vues insérées dans le Voyage de Mandelslo[3] et dans les Mémoires de M. Forbes[4]; elle se prolonge sur une montagne assez élevée. Il y a ici, comme à Surate, un hôpital pour les animaux (*pindjera-pole*), mais celui-ci est entretenu par les Hindous. Les impôts établis à cet effet sur leurs mariages et sur toutes leurs opérations commerciales produisent annuellement plus de 24 mille francs, dont une bonne partie passe dans la poche des administrateurs. On ne trouve aujourd'hui dans cet hôpital que des vaches laitières dont le produit paye largement la nourriture. Les habitants sont renommés pour leur talent à fabriquer les plus beaux bafetas que l'on connoisse dans l'Inde. Ajoutons que l'eau du Nerbédah paroît avoir une qualité particulière pour blanchir les tissus de coton. Un ouvrier se paye à raison de huit sous par jour, c'est-à-dire, le double de ce que l'on paye

(1) Tome II, p. 80 de la traduction angloise, édit. de Calcutta, et folio 206 de mon manuscrit autographe.

(2) Hamilton's *Voyage to the East Indies*, tom. I, p. 144. — Thieffenthaler et Bernouilli, *Mémoires géographiques sur l'Inde*, tom. I, p. 189 et 391.

(3) *Voyage des Indes*, t. I, colonnes 65 et 66.

(4) *Oriental memoirs*, t. II, à la fin du chapitre 21. Le dessin de M. Forbes ne présente qu'une porte sur la rivière; le même voyageur a joint à la suite de la vue précédente celle d'un joli jardin de Barotch et du tombeau d'un saint musulman que les dévots viennent visiter.

au Bengale, même dans les districts manufacturiers. Avant la terrible famine de 1791, les maisons de Barotch et de sa banlieue se montoient à 14,835, habitées par 80,922 personnes. Après ce lamentable événement on trouva que 2,351 maisons avoient été abandonnées, et que 25,295 individus étoient morts. En 1804 on portoit le nombre des personnes résidantes dans le fort et aux environs à 22,468, mais à présent on croit que ce nombre est plus que doublé, et on peut évaluer la population à 100 mille ames. En 1807 on s'assura qu'il y avoit dans la ville et aux environs 5,261 individus pârsys de la caste des Banians ou marchands. Le grand moghol Akbar s'en empara en 1572, et ce fut long-temps une des plus importantes villes et des plus riches de l'empire. En 1772 une armée de Bombay en fit le siége et la prit d'assaut; elle fut cédée à Mâdhadjy-Sindhiah par le traité de Salbey en 1782, et les clefs de la forteresse furent remises à son agent, le 9 juillet 1783. Les principaux habitants émigrèrent à la suite de l'armée angloise, et ceux qui restèrent se livrèrent à la plus vive douleur en passant sous le joug du prince mahratte. En effet, son lieutenant débuta par une ordonnance terrible, qui punissoit de mort quiconque tueroit un bœuf, une vache, etc. etc.[1], mais l'année suivante son successeur Daulet-Râou-Sindhiah se laissa enlever cette ville par les Anglois, qui l'ont gardée depuis cette époque.

A trois lieues de Barotch, en remontant le Nerbédah, est une petite île qui renferme un fameux arbre des banians ou figuier indien, c'est le plus vaste et le plus extraordinaire que l'on connoisse, on le nomme *kovir-bhor* ou le grand figuier religieux de *Kovir*, saint très célèbre (2). Une partie de ses branches ou *boutures* a disparu avec les rivages de l'île que la mer entame et ronge chaque jour. Ce qui reste de l'arbre peut avoir 2,000 pieds de circonférence, en ne mesurant que les tiges; mais si on y comprend les branches dont les racines n'ont pas encore touché la terre, cet arbre occupe un espace

(1) Forbes, *Orient. memoirs*, tom. III, pages 356 et 357, et tom. IV, pag. 231.

(2) Walt. Halmilton, *East India gazeteer*, pag. 183, *Kouvéra* est le dieu des richesses. Voy. tom. II, p. 122. — M. Forbes, *Orient. memoirs*, t. II, p. 234, écrit *Cubbar-burr* (prononcez *kebyr-bhor*), le premier de ces mots me paroissant un de ceux qui ont passé de l'arabe dans les langues de l'Inde, je crois devoir le traduire ainsi : le *grand figuier religieux*. On le nomme aussi *vata*. Voyez mes notes sur les *Recherches asiatiques*, tom. I, pag. 247 et 401.

beaucoup plus considérable : on prétend qu'il peut couvrir 7,000 personnes de son ombre.

Nous ne quitterons pas la côte occidentale de la Presqu'île sans parler des rivières qui l'arrosent. Pour ce qui concerne la partie méridionale, nous nous bornerons à observer qu'il ne se trouve pas une rivière un peu considérable parmi les nombreux courants descendus des montagnes, lesquels procurent de riches moissons de riz, de froment, et tant d'abondance au royaume de Travancore, à la province de Malabar, au Kânara et au Konken. M. Anquetil nous apprend[1] que la rivière de Mangalor (latitude 12 degrés 49 minutes) a maintenant son embouchure 800 toises plus au nord qu'autrefois, et il pense qu'elle ne tardera pas à s'en ouvrir une autre encore plus septentrionale. A une grande lieue de Damân (lat. 20 degrés 22 minutes) coule le Seragoung, rivière qui n'a d'autre importance que de servir de limites entre l'empire moghol et les possessions des Portugais[2]. C'est à l'extrémité septentrionale de cette côte que nous trouvons les deux seuls fleuves dignes de ce nom. Le premier en remontant vers le nord-est, le Tapty (lat. 21 degrés 11 minutes 8 secondes), que l'on nomme quelquefois Tappy par corruption, et que les Maures ou Musulmans de l'Inde nomment *Kheder*, qui prend sa source auprès de Maltay, petite île dans la souveraineté du Râdjah de Gandouana au nord de Nagpour, et il se décharge dans le golfe de Cambaye à 3 lieues ouest de Surate; son cours qui a plus de 500 milles anglois (environ 165 lieues communes) est très tortueux. A une demi-lieue de Surate la rivière baisse de plus en plus, et devient guéable à un village voisin. Les rochers qui encombrent les embouchures du Tapty et du Nermédâ à Surate et à Dedje sont connus parmi les Goudjârathys sous les noms de *Sourat* et de *Dedjbhârou*[3]. Les Guèbres et les Hindous ont une égale vénération pour le Nerbédah. Cette rivière porte plusieurs noms que nous trouvons ainsi indiqués dans l'Améra-Kôcha «*Révâ, Nermadâ, Sômôbhavâ, Mêcala-Canyacâ*,» que les meilleurs commentateurs expliquent ainsi, qui coule, qui réjouit, qui des-

(1) *Zend avesta*, tom. I, pag. CXCV et CCIII.

(2) Hamilton, *Voyage to the East-Indies*, tom. I, p. 177.

(2) Drummond, *Illustrations of the grammatical part of the Guzerattee, Mahratta and english languages*, Bombay, 1808, in-folio, au mot *Bar* ou *Bara*, qui répond exactement au *bar* des Anglois, et au terme de marine françois *barre*.

cend de la race de la Lune, et qui est fille de Mècala, etc., ce dernier mot est le nom des montagnes de Vindhya qui séparent le Dekhan du haut Hindoustân, et d'un richi ou saint réputé père de la rivière déesse, à laquelle la tradition assigne une origine vraiment ovidienne[1], dont l'histoire ne peut trouver place dans une description géographique. Le Nerbédah étoit connu des Grecs sous le nom de *Lamnœus*[2]; il prend sa source dans les montagnes de Pimdara, chef-lieu d'un district du même nom, pays désert et sauvage, au centre même du Pays-Table. Auprès d'Omer-Khandâka est un temple hindou avec un puits d'où le Nerbédah tire sa source, à peu de distance de celle de la Sône. Ce petit puits (*Poka kounda*) est environné d'une muraille circulaire, et situé auprès d'un temple qui renferme l'image (*Mourat*) de Bhavâni, femme de Siva. Cette déesse de la beauté et de la prospérité est adorée à Omer-Khandâka sous le symbole de la rivière de Nerbédah ou Nermada, qui porte aussi le nom de Rêvâ (*Maht-Rêvâ*), et elle le conserve jusqu'aux confins du Bhopâl, parceque le mur qui entoure sa source a été construit, dit-on, par un dévot pélerin nommé Rêvâ[3]. Elle coule sur le haut pays jusqu'à ce qu'elle parvienne à son extrémité occidentale; là elle se précipite dans le Moundilah. Les naturels désignent cette chute comme très rapide, et affirment qu'au pied du Pays-Table son lit acquiert une grande étendue. Plusieurs courants viennent se joindre à elle, et elle prend l'apparence d'un grand fleuve. De là elle dirige sa course vers l'ouest, décrivant beaucoup moins de sinuosités que toutes les autres rivières de l'Inde. Elle traverse le Gandouana, le Khandeych, le Mâlouah et le Guzarate; elle se jette dans la mer à huit lieues ouest au-dessous de Barotch. Son cours, y compris les sinuosités, peut avoir 250 lieues de long. On ramasse sur ses

(1) *Amera Cosha or sanskreet dictionary*, etc. by Colebrooke, page 16 de l'édit. samskrite angloise de Sérampour, in-4°, et *Megha duta or cloud messenger*, a poem in sanskreet by Calidâsa, translated into english by Herme Hayman Wilson, Calcutta, 1815, pag. 26 (notes).

(2) Gossellin, *Recherches sur la géographie systématique et positive des anciens*, tom. III, pag. 205 et 224.

(3) Capt. Blunt, *Narrative of a route from Chunargor to Yertnagondam in the Ellore circar*, t. VII, p. 100 et suiv. des *Asiatic researches*, édition de Calcutta. Il est fâcheux que l'extrême difficulté des chemins, et plus encore le caractère inhospitalier et sauvage des habitants de ces montagnes (les Gaunds), n'aient pas permis à M. le capitaine Blunt d'aller lui-même visiter les sources de la Sône et du Nerbédah, et qu'il ait été obligé de s'en rapporter aux renseignements qu'il a pu recueillir dans les environs. Dodley's *Metamorphosis of Sona*, etc. p. XIV et suiv. de l'*advertissement*.

bords non loin d'Oncar-mandata des pierres réputées sacrées, parmi les Hindous, qui les nomment sâlgrâma ou banling, et les regardent comme le type de Siva ou Mâha-dêva, la troisième personne de la trinité indienne.

Après avoir terminé la description de la côte occidentale de la Presqu'île, dont le Nerbédah forme la limite septentrionale, nous allons retourner au cap Comorin, point de notre premier départ, et où commence cette vaste côte orientale qui se termine à l'entrée du Gange par 21 degrés 30 minutes de latitude, c'est-à-dire, presque sous le même parallèle, à peu de minutes près, que Barotch, ou l'embouchure du Nerbédah.

Le bord méridional de cette même rivière forme la limite septentrionale du Dekhan, comme nous avons déja eu l'occasion de le remarquer, et cette grande division territoriale de la Presqu'île est bornée au midi par le Krichna vers le 16e degré de latitude. La portion située entre ce dernier fleuve et le cap Comorin est nommée par les géographes Karnatic. Un espace d'environ un degré (25 à 30 lieues) sépare aujourd'hui le Dekhan du Karnatic. Cet espace que l'on nomme Bâlâ-ghât (Ghâttes supérieures), forme l'extrémité sud-est du Beydjâpour, province autrefois dépendante de l'empire d'Aureng-Zeyb, et comprise alors dans le Dekhan qui a long-temps donné son nom à toute la Presqu'île. Mais, avant de nous engager dans la description des provinces méridionales de cet empire naguère si florissant et si vaste, aujourd'hui absorbé dans les possessions angloises, nous terminerons celle des contrées qui ont conservé toujours une certaine indépendance, ou du moins qui ont eu jusqu'à ces derniers temps des princes particuliers.

CHAPITRE III.

Karnatic.

Ce grand territoire est borné au sud et à l'est par la mer, au nord par l'extrémité sud-est du Beydjâpour, par les frontières méridionales du Gontour et par la petite rivière de Gonlacomem ou Gondégam, et à l'ouest par les montagnes qui longent la côte occidentale dont on vient de lire la description. Dans une étendue de plus de deux cents lieues de long, sur une largeur qui varie prodigieusement, mais dont le terme moyen peut être évalué à 25 lieues. Le Karnatic forme trois subdivisions, savoir, le méridional, le cen-

tral et le septentrional, et dans cette étendue le climat est un des plus chauds de toute l'Inde. Il est vrai que des brises de mer viennent de temps en temps tempérer cette chaleur dévorante, et répandre une douce fraicheur dans l'atmosphère embrasée. Aux mois de mai, de juin et de juillet, des averses et même des pluies qui durent deux et trois jours procurent une fraicheur salutaire, et favorisent la culture des grains. Dans une grande partie du Karnatic le sol est sablonneux et l'eau tellement rare, qu'on a beaucoup de peine à s'en procurer. On la recueille dans de vastes réservoirs (*tank*) creusés au milieu des champs, et qui se remplissent dans la mousson pluvieuse. Dans les villes, les villages et le long des grands chemins, les voyageurs trouvent de ces espèces d'hôtelleries vulgairement nommées tchoultrys et *tchâvady* dans le pays, fondées par de riches dévots[1]; un Brâhmane y réside habituellement et fournit aux voyageurs des vivres et une natte. Outre ces tchoultrys, on voit aussi une innombrable quantité de vastes pagodes surchargées de sculptures, et des forteresses presque toutes de forme carrée, qui attestent l'ancienne splendeur du Karnatic. La plupart de ces forteresses tombent maintenant en ruine à cause de la tranquillité dont jouit cette contrée sous le gouvernement de la Compagnie. La très grande majorité de la population professe le brâhmanisme; les musulmans y sont peu nombreux, si ce n'est à la cour du nabâb et dans quelques villes. En 1785 on comptoit environ 20,000 chrétiens de la communion romaine, et 40,000 des autres communions. La population totale du Karnatic peut se monter à cinq millions d'ames. Les habitants n'égalent pas à beaucoup près en force corporelle ceux du haut Hindoustân, si l'on en excepte les esclaves des castes inférieures nommées *Sôudra*, *Pantchem Bendem*, et *Tchensou Carir*, ces derniers n'ont pas de maisons et vivent principalement de fourmis blanches. L'usage du tabac en poudre est très commun parmi les Hindous, mais il n'y a que les musulmans qui fument; un brâhmane qui se permettroit la pipe perdroit sa caste. En général tous les usages des Hindous et leurs pratiques sont observés ici dans la plus grande pureté, malgré le voisinage et la fréquentation des Européens; à très peu de distance de Madras, on se croiroit transporté dans le centre de l'Hindoustân proprement dit.

(1) *Voyez* sur ces hôtelleries des Indes le t. II, p. 11, 17, 22, 46, 61, 64 et suivantes.

§ I. Le Karnatic méridional

Se mesure depuis le cap Comorin jusqu'à la rive méridionale du Koleroune[1] (du 7e degré 15 minutes au 10e degré 45 minutes), et étoit divisé avant de passer sous la domination britannique (outre un grand nombre de petits Râdjahs et de Poligars), en différents districts, tels que ceux de Tinévély, Madhourèh, des Maravas, de Tritchinapaly et Tanjaour.

Le Tinévély s'étend de Koukapouty tout près de l'extrémité méridionale de la Péninsule (par 8 degrés 7 minutes) jusqu'à Verdapety (par 9 degrés 36 ou 41 minutes) ou à Ramnadpouram (9 degrés 24 minutes de latitude), et en largeur de Colatore sur la côte orientale jusqu'à Pouliéry à l'ouverture du défilé d'Ariengowel, ce qui renferme un degré 15 minutes. L'immense chaîne de montagnes du Travancore forme une barrière du côté de l'ouest, à l'est et au sud l'Océan environne cette province qui a Madhourèh pour limite septentrionale. C'est réellement une plaine parsemée de différentes éminences rares et isolées les unes des autres; on y trouve quelques landes surtout dans les environs de Touticorin, et des cantons de Kalcàd et de Pendj-Mahl. Là sont de nombreux bosquets de palmiers croissants dans un terrain sablonneux et au milieu des champs ensemencés de grains secs. Le ris et le coton y viennent en abondance et constituent les principales productions du pays, d'où l'on exporte le coton à Madras et de là à la Chine. Les principales rivières sont le Tambara-pournie et le Seytâr, l'une prend sa source dans une montagne d'une forme singulière (vers le 8e degré 35 minutes de latitude). A quatre lieues nord-est environ de sa source, cette rivière forme la fameuse cataracte de Papa-nassem dont M. Daniell a donné une vue magnifique et très fidèle. Trois lieues plus loin, après avoir traversé une riche contrée bien cultivée, elle reçoit le Seytâr et va ensuite se décharger dans l'Océan auprès de Pinacoïl. Le petit village de Courtalem n'est pas moins célèbre

(1) *Medical, geographical and agricultural report.* (Rapport médical, géographique et agricultural d'un comité établi par le gouvernement de Madras pour rechercher les causes de la fièvre épidémique qui a dominé dans les provinces de Caïmbétore, Madhourèh, Dindigole et Tinévély, en 1809, 1810 et 1811). Londres, 1816, p. 15, 16 et 17. Quoique la carte topographique jointe à cet excellent opuscule ne soit pas graduée, je suis les positions indiquées dans le texte et je m'en réfère aussi à la carte de M. Arrowsmith, à moins que je ne trouve des autorités d'une date postérieure à la dernière édition de cette belle carte de l'Inde en neuf feuilles, publiée en 1816.

par la Pagode dédiée à Siva que par l'immense chute d'eau située dans son voisinage, et à laquelle les Hindous attribuent la vertu de laver tous leurs péchés, parcequ'elle est sous l'influence immédiate et sous la puissante protection de Mâha-dêva ou Siva. Cette belle Pagode et cette cataracte, non moins élevée que les tours de la cathédrale de Paris, produisent un effet admirable; enfin ce site pittoresque et même sublime a beaucoup de ressemblance avec quelques-uns de la Suisse.

Vers l'extrémité sud-est de la Presqu'île, à une et deux lieues sud-ouest de Manapar sont plusieurs marais salins, qui, dans la saison des pluies surtout inondent les champs des habitants, et les empêchent même de recueillir le toddy ou eau-de-vie de Palmier. Le Tinévély renferme plusieurs belles villes, grandes et bien bâties sur les bords fertiles du Tambara-pournie, voici les principales.

Tinévély, qui a donné son nom au district dont elle est la capitale, à 60 milles anglois ou vingt lieues communes nord-est du cap Comorin, et à une lieue ouest de Palemcotah, dans le canton de Nelombalem (par 8 dégrés 43 ou 54 min. de latit.). Cette ville grande, belle et populeuse, éloignée d'environ quatre lieues des Ghâttes et de douze de la mer, n'a rien de remarquable; mais ses habitants et ceux des environs ont un talent particulier pour tisser la mousseline. Des champs de riz l'environnent de trois côtés, des hauteurs de roche l'abritent à l'ouest.

Après Tinévély, la ville la plus considérable de la province est Touticorin, située sur le bord de la mer, et qui avoit autrefois un souverain décoré du titre de roi par les voyageurs européens : il dépendoit du naïk de Madhourèh. Les habitants[1] fabriquent des étoffes de coton assez grossières, mais très bien peintes, et qui ont un grand débit dans l'Inde. Cette ville qui a long-temps appartenu aux Hollandois avant de passer au pouvoir des Anglois, est surtout remarquable par la pêche des perles qui se fait dans son

(1) Du Jarric, *Histoire des choses advenues ès Indes Orientales*, etc. t. III, pag. 736. — Alex. Hamilton, *Voyage to the East Indies*, tom. I, pag. 334. — *Lettres édifiantes*, tom. XIII, pag. 115, 116. — Nous regrettons de ne pouvoir traduire ici la description d'une pêche de perles qui eut lieu dans le golfe de Manâr aux mois de mars et d'avril 1797, insérée dans les *Asiat. Resear*, tom. V, pag. 393-401. Il nous suffira de remarquer ici, que, depuis la découverte des Indes Orientales, la pêche des perles a passé des Portugais aux Hollandois, et des Hollandois aux Anglois qui l'exploitent actuellement.

voisinage le long de la côte de la Pêcherie, laquelle s'étend depuis le cap Comorin jusqu'au cap voisin de l'île de Râmeswara (par 9 deg. 16 min.). Auprès de ce cap florissoit, il y a deux siècles, la riche et jolie ville de Pounical, nommée par les Indiens Pounicayel, dont le territoire étoit limitrophe de celui de Narsingha, royaume d'où dépendoit toute la côte de Coromandel, et sur lequel j'ai donné quelque détail ci-dessus, pages 45, 46, 47, 49 et 76.

La même côte au nord de Tinévély prend le nom de *Marava*, pays borné au septentrion par le Tanjaour et les territoires du Tondiman et des Poligars, à l'ouest par le Madhourèh, et à l'est par la mer. Il peut avoir vingt-cinq lieues de long sur dix de large, et se divisoit en grand et en petit Maravas. Le grand Marava a pour capitale Ramnad-pouram ou Râmanâthapoura (latitude 9 degrés 24 minutes). Cette ville est ceinte d'un mur en moëllons et en briques haut de dix pieds; le prince de Marava y faisoit sa résidence[1]. Il dépendit d'abord du souverain du Tanjaour, et ensuite du nabâb d'Arcate, puis il se rendit indépendant; mais dès 1792 la Compagnie des Indes orientales sut en tirer un tribut assez fort, et en 1801 elle conclut avec le nabâb d'Arcate un traité qui la confirma dans la pleine et entière possession des Maravas. Ce district est maintenant couché sur les registres des collecteurs de l'arrondissement de Dindigole pour une somme annuelle de 50,000 livres sterling. Il payoit autrefois cinq laks de roupyes (près de 13 cent mille francs) au nabâb d'Arcate. Le petit Marava est séparé du grand, dont il dépendoit, par la rivière de Madhourèh qu'on nomme aussi le Vaïgarou. La ca-

(1) Le titre entier de ce souverain est *Matouvicéya Reggánátha-Sedoupadi Kádta-Déven*. Ce titre renferme non seulement le prénom de ce prince, mais encore son attribution, d'être le protecteur né et le patron de la sainte Pagode de *Ráméswara*. *Déven*, corruption Malabare du mot Samskrit *Déva*, est le surnom commun à toute sa famille, et signifie *Dieu;* car ces souverains aiment beaucoup à se faire diviniser. Communément on appelle celui-ci *Kádta-Déven*, d'après son père qui se nommoit *Kadten*. *Rámeswara* ou *Ramésouram* est une petite île située à la pointe occidentale du pont d'Adam. Il y a dans cette île une Pagode célèbre, appelée sur la carte de M. Arrowsmith Pagode de *Ramisséram,* et par Baldæus, p. 146, *Rammana-Koyel,* c'est-à-dire, le *Kovil* ou temple de Râma. (Râmen en Malabar). « Un pareil sanctuaire est aussi à *Káchi* ou Bénârès à l'autre extrémité de l'Inde dans le Bengale. Celui qui fait un pélerinage à ces pagodes doit être sûr de la félicité. L'eau de l'une et l'autre est colportée au loin et vendue par les Pandaras. Les payens ont continuellement Kâchi-Râmésouram dans la bouche; ainsi ces deux temples sont de véritables forteresses du prince des ténèbres, » dit un missionnaire Danois. *Dœnisch. Mission. Bericht.* Contin. tome XXXIII, p. 702, n°. x. La Croze *Hist. du christian. des Indes*, tom. I, *passim*.

pitale se nomme Siva-ganga (latitude 9 degrés 56 minutes). Pendant longtemps une souveraine (*Râṅî*) gouverna ce petit état, mais il y a environ cinquante ans que ses deux ministres la supplantèrent. Ils furent bientôt chassés eux-mêmes par le nabâb d'Arcate, secondé par les Anglois, qui tirent maintenant 50,000 pagodes (environ 450,000 francs) de ce petit canton.

A l'ouest des deux Maravas et au nord de Tinévély est situé, entre le 9[e] et 10[e] degré de latitude, le district de Madhourèh, qui faisoit partie ainsi que les districts précédents, de l'ancien royaume des Pândava ou enfants de Pândou, nommé par Ptolémée capitale de Pandion (Modura regia Pandionis) le *Pândi-manḍala* des Hindous[1]). Conjointement avec le Tritchinapaly il forme une division géographique hindoue nommée *Madhou*. Quoique le sol soit assez fertile, surtout en riz, et bien arrosé, sa richesse n'a jamais égalé celle du Tanjaour, sans doute à cause de l'état permanent d'hostilité où vivoient les nombreux Poligars qui s'étoient partagé le pays. Le nabâb d'Arcate, dont ils dépendoient, les mit enfin d'accord en cédant cette petite principauté à la Compagnie angloise des Indes orientales en 1801.

Le petit royaume de Madhourèh étoit borné à l'est par les Maravas et le Tanjaour, au sud par la mer, à l'occident par le Malabar et au nord par le Dindigole. La petite rivière de Vaïgarou traverse ce canton de l'ouest à l'est pour se décharger dans la mer, et elle baigne les murs extérieurs de la ville de Madhourèh sur les monuments de laquelle on trouvera des détails dans le 2[e] vol. de cet ouvrage, (page 1[ère] et suiv.). Je me contenterai d'ajouter ici que cette

(1) Les rois de la race des Pândava ou *Pandi* en Malabar, qui ont régné anciennement à Tritchinapaly, paroissent avoir été très célèbres. Arrien, qui florissoit dans le 2[e] siècle après la naissance de J.-C., fait déja mention d'un roi *Pandion* (Πάνδιον *Peripl. Maris erythræi*, pag. 33-38).

C'est de ce Pandion que Madhourèh, jusqu'au cap Comorin a été appelé *Pandi-Mandalam*. On dit que cette race des *Pândava* a fourni 362 rois. Le 359[e] appelé *Koun Pandi* (le *Pandi bossu*) doit avoir chassé du pays les Samanéens, dont quelques auteurs grecs font mention, (et au sujet desquels on peut consulter *La Croze* dans son *Hist. du christian. des Indes*, page 474), ce qui doit être arrivé après le milieu du douzième siècle. Le dernier roi de cette race, appelé *Varhoudi*, est mort sans héritier, mais on ne sait pas l'époque de sa mort, peut-être est-ce de son nom que vient celui des Varhoug. Après lui d'autres dynasties ont occupé le trône à Tritchinapaly et à Madhourèh. Tritchinapaly a été bâtie par le roi *Tristra*, et a été appelée, d'après lui, Tristrapali, dont on a fait ensuite Tritchinapaly. On ne connoit pas non plus l'époque à laquelle ce roi a régné. Quelques écrivains indiens le croient antérieur aux *Pândava*. *Neuere* etc. (ou *Nouv. Hist. de la miss. danoise*, etc.) cah. 25, pag. 85.

PLAN de MADHOURÈH, *Capitale de l'Ancien Royaume de ce nom.* en 1688.

Fleuve de Vaiguy

Nord

Dorvoir sculp.

A. *Eglise ancienne des Brhames.*
B. *Eglise ancienne de N. D.*
C. *Palais intérieur.*
D. *Pagode.*
E. *Cours du Palais.*
F. *Audience publique.*
G. *Tchoultry ou Hospice.*
H. *Rue des femmes du Prince.*
I. *Maudabam ou Reposoir des 1000 Piliers.*
K. *Char de triomphe traîné par 30,000 hommes. Il leur faut trois jours pour faire le tour de la Forteresse N.*
L. *Etangs bordés de gradins et environnés d'arbres.*
M. *Eglise neuve de N. D.*

(*Voyez Tome 2e. Page 1 à 13.*)

capitale (située par 9 degrés 56 minutes de latitude) est d'une assez grande étendue, environnée d'un fossé qui, ainsi que les *tanks* ou piscines renfermés dans le fort, est rempli par la rivière; cette rivière fournit aussi de l'eau à d'autres piscines et à des champs de riz situés hors de l'enceinte des murailles. Le fort peut avoir un quart de lieue de circonférence; il contenoit, dit-on, quarante mille habitants il y a peu d'années, mais aujourd'hui la population totale de la ville se réduit à vingt mille, pour la plupart extrêmement pauvres. Leurs maisons ressemblent à des huttes de sauvages, très sales. Plusieurs milliers de bestiaux sont logés dans l'intérieur des murailles, et l'on ne s'occupe nullement de nettoyer leurs ordures, qu'on laisse amoncelées de toutes parts. La citadelle est environnée d'arbres dont les feuilles, en se pourrissant, exhalent une odeur fétide. Madhourèh a été long-temps une ville renommée pour la douceur, la politesse et l'instruction de ses habitants, on y voyoit encore dans le dix-septième siècle, plusieurs écoles célèbres de philosophie, de médecine, de théologie et autres sciences cultivées par les Hindous.

A l'ouest et au nord de Madhourèh se trouvent la ville et le district de Dindigole (situés entre le 9[e] et le 11[e] degré de latitude nord). Ce pays, disent les commissaires anglois, auteurs du *Medical report* que j'ai déja cité en note, peut être regardé avec raison comme montagneux et boisé, entremêlé d'éminences toutes plus ou moins couvertes de roseaux; ces éminences s'étendent vers les Ghâttes occidentales. Les villages en général ne sont pas aussi bien bâtis que ceux du Caïmbétore et beaucoup moins sains; on y trouve à peine les meubles les plus indispensables. Le Dindigole fut cédé par Typou à la Compagnie des Indes orientales en 1792, on le réunit à celui de *Madhourèh* et aux *Zémyndârys* ou petits fiefs de Siva-gânga, de Manapar et de Ramnad-pouram afin d'en faire une division financière de la Présidence de Madras. Les principales villes sont Dindigole, Vedasender, Pilney et Peryacolema. Dindigole mérite seule quelque attention. Cette ville est située à l'extrémité occidentale d'une vaste plaine, qui peut avoir dix lieues de l'est à l'ouest et huit lieues du sud au nord, et qui est presqu'entièrement environnée de montagnes très

(1) *Medical, geograph. and agricult. report of a committee etc. in the provinces Coimbetore*, etc. pag. 14 et 15. — *Dernière relation des Indes*, pag. 4.

élevées; tout auprès se trouvent la citadelle et un rocher fortifié, principalement par le voisinage d'un immense précipice. La citadelle a été rebâtie en 1684, non pas tout-à-fait d'après les principes des ingénieurs européens, mais on n'a pas négligé de profiter des moyens de défense présentés par la nature du sol. La vallée s'étend de Gondelour à Dindigole (du 9e degré 41 minutes au 10e degré 18 minutes), elle est formée par la grande masse des montagnes de Pilney vers le nord, par celles qui constituent les limites du Travancore vers l'ouest, et vers l'est par une chaîne de montagnes peu élevées qui se prolongent du Dindigole méridional à la vallée auprès de Sivaguéry, où elles se confondent avec les Ghâttes.

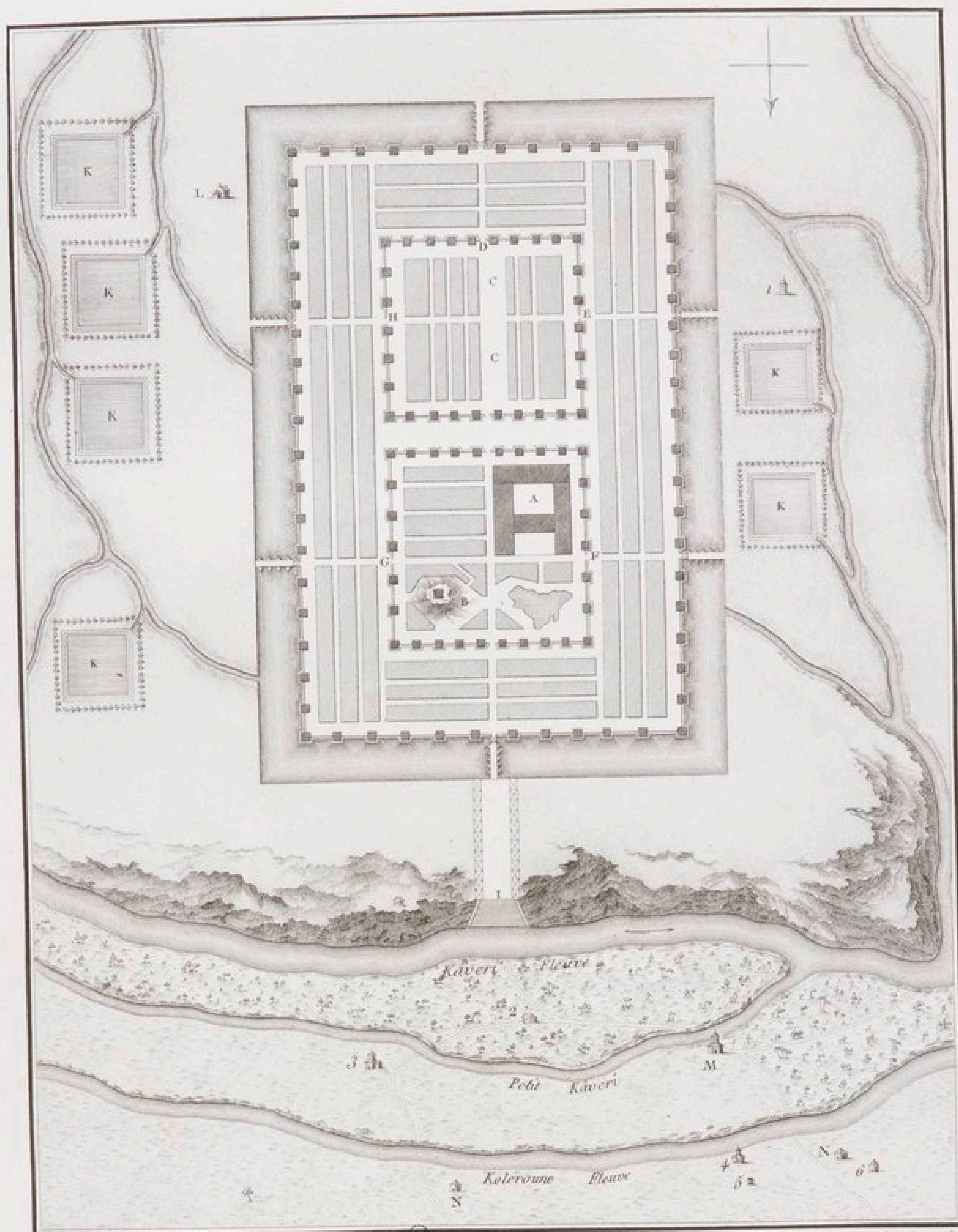
Cette vallée de Dindigole est contigue au Caïmbétore, petite province située entre le 10e et le 11e degré de latitude, et bornée au nord par le Maïssour, au sud par le Dindigole, à l'est par le Salem et Tritchinapaly, et à l'ouest par la province de Malabar, environ dix-sept lieues de long du sud au nord sur 15 lieues de large, neuf cents pieds au-dessus de la mer, dans les plaines. Elle se divise en méridionale et septentrionale. La première de ces deux divisions abonde en riz le long de l'Amberabady; elle est bien cultivée.

Le Caïmbétore n'est pas moins fertile, le sol est assez uni et offre peu de rochers aux environs de la ville de Caïmbétore (par 10 degrés 56 minutes), qui a bien souffert des guerres entre les Anglois et Typou. Elle refermoit autrefois quatre mille maisons qui sont maintenant réduites à la moitié, mais propres et bien bâties. L'eau qu'on tire des puits est mauvaise et saumâtre, elle cause des maladies cutanées aux habitants pauvres qui n'ont pas les moyens de se procurer de l'eau d'une petite rivière (le Nôl) qui coule à un tiers de lieue de la ville. On exporte de ce canton du tabac, du coton en laine, en fil et en étoffe, du sucre, des feuilles de bétel, des oignons, du djeva et du danga, deux graines carminatives. A Topembetah, cinq milles nord de Caïmbétore, on tire du fer d'un sable noir.

Le temple de Peroura est célèbre et dédié à Mâha-Déva, on le nomme *Mail* ou élévation, hauteur de Tchitombra, pour le distinguer d'un autre Tchitombra voisin de Pondichéry. On fait remonter sa fondation à trois

(1) Wilk's *Hist. Sketches of the history of the south of India*, tom. III, pag. 79 et 80.—Le *Medical, geogr. and agricult. report*, etc. pag. 5. place Caïmbétore, par 11 deg. 3 minut.

PLAN de TRITCHINAPALI en 1688.



A. Palais du Souverain.
B. Arsenal.
C. Marché.
D. Porte de Madhoureh.
E. Porte de Chiudamani.
F. Porte des Poudres.
G. Porte de Tanjaour.
H. Petite Porte.
I. Escalier pour descendre au Kavéri bordé de degrés et environné d'arbres.
K. Étangs.
L. Église de St. Xavier.
M. Pagode.
N. Maudabam de 16 Piliers.
1. Vrreyour.
2. Virrechuam.
3. Tirounaneicaral.
4. Nothia Maudabus.
5. Nothiaour.
6. Tiravagigraman.

Voyez Tome 2me. Page 21 à 24.

mille ans. Il est richement décoré à la manière indienne, mais sans élégance, avec des figures grossières et très indécentes. Il fut excepté, aussi bien que ceux de Mailcota et de Séringapatnam, de la proscription prononcée par Typou contre les pagodes.

Les principales rivières du Caïmbétore sont le Kâvêri et le Bhavânî, le premier tire sa source des montagnes de Courgh, barrières occidentales du Maïssour, il se réunit au Bhavânî et reçoit beaucoup d'autres rivières moins considérables, mais qui en font un des plus grands fleuves de l'Inde dans la saison des pluies, sur-tout quand il arrive auprès de Tritchinapaly. Il est principalement gonflé par la mousson sud-ouest aux mois de juin, juillet et août, et par la mousson de nord-est aux mois d'octobre, de novembre et décembre.

Darapouram est bien bâtie au milieu d'une belle plaine élevée; à un demi mille anglois, coule la rivière d'Amberabady (10 degrés 37 minutes).

Nous indiquerons encore ici deux jolies villes du Caïmbétore, bien bâties et assez grandes, ce sont celles de Bhavâni, située auprès du confluent de la rivière du même nom avec le Kâvêri, ce confluent est un lieu révéré des Hindous; et celle de Carour (10 deg. 54 min. de latit.), sur le bord du Kâvêri, à vingt-cinq lieues des Ghâttes occidentales et à dix des montagnes de Pilney [1].

A l'est du Caïmbétore est situé, comme je l'ai déja remarqué, le district de Tritchinapaly, qui dépend maintenant de la présidence de Madras et forma jusqu'en 1786 une petite principauté hindoue dont Tchanda-Ssâheb s'empara par trahison, et qui est ensuite tombée au pouvoir des Anglois. La capitale du même nom (située par 10 degrés 49 minutes de latitude) à trente lieues ouest de la côte, à une très petite portée de canon du Kâvêri, et à une demi-lieue sud de la célèbre pagode de Siringam, forme un parallélograme dont les faces orientales et occidentales ont près de 2,000 verges (ou 4500 pieds) sur 1,200 verges (2700 p.) du sud au nord; les remparts sont formés par une double enceinte de murailles. A la fin du dernier siècle on évaluoit la population de cette ville à 500 mille ames, dont huit mille dans la forteresse [2]. Je n'anticiperai pas ici sur les détails que l'on trouvera dans le second volume, pag 14 et

(1) *Medical, geogr. report*, etc. pag. 3 et suiv, — Buchanan, *Journey through Mysore*, etc. tom. II, pag. 199 et 200

(2) *Neuere Dœnisch. miss.* theil 8, seit 1117-1119. Les missionnaires romains ne portent la population qu'à 300 mille.

suiv. de cet ouvrage, où je donne aussi la vue des principaux monuments de Tritchinapaly ainsi que la description ou plutôt les détails que j'ai pu recueillir pour la description de la pagode de Siringam. Mon savant et excellent confrère M. Mongès a bien voulu nons en confier un dessin exécuté par un artiste indien, réduit, *traduit* et expliqué avec une rare et admirable sagacité par un artiste françois, M. Dugour, dont le talent égale la modestie. J'ajouterai ici que les immenses piliers des portes sur chacune desquelles repose un édifice sont tous de pierres syénites composées de quartz, de felspart, de hornblenden et de mica, souvent agglomerés en masses ou disposés par bandes [1].

Entre les districts que nous venons de décrire et la mer, s'étend le 10ᵉ et le 12ᵉ degré de latitude, l'ancien petit royaume de Tchola ou Tchora-Mandalam [2], aujourd'hui de Tanjaour, qui peut avoir vingt-cinq lieues du sud au nord, et près de vingt de l'est à l'ouest. Il a le Coléroune au nord, à l'est et au sud la mer, le pays des Maravas, le territoire de Tritchinapaly et de Madhourèh, et celui du Tondiman [3] lui sert de limites à l'ouest. La partie voisine de la

(1) M. Heyne s'étonne qu'un peuple qui a aussi peu de moyens mécaniques que les Hindous, ait transporté des masses aussi prodigieuses, et élevé des édifices énormes, dans le voisinage desquels on ne trouve nul vestige des travaux préliminaires. Maintenant quand ils veulent dresser un pilier d'une certaine hauteur, comme ceux qu'on voit devant les pagodes, et qu'on nomme *garouta stampam*, ils élèvent un monticule de terre à la hauteur du pilier même et remplissent l'espace situé derrière, puis roulent le pilier à force de bras de manière qu'il se tient debout au milieu de cette montagne artificielle, qu'ils enlèvent ensuite avec beaucoup de précaution, ayant le soin d'étayer le pilier et de l'affermir dans un piédestal s'il est nécessaire. *Voyez* Heyne, *Tracts historical and Statistical on Indià.* Londres 1814, pag. 351, in-4°. Je ne puis citer cet excellent ouvrage, sans payer aux connoissances variées et profondes de son auteur le tribut d'éloges qu'elles méritent.

(2) « Ce mot est composé de *Tchoren*, le nom du premier roi de cette contrée, et de *Mandalam* qui veut dire *royaume*. C'est ce nom Malabar, *Tchoramandalam*, que les premiers Portugais, qui soient venus aux Indes orientales, ont changé en celui de *Coromandel*, qui est resté à toute la côte orientale de l'Inde depuis la pointe de Calymère jusqu'au golfe du Bengale, ou au moins jusqu'à l'embouchure du Krichna. » *Bericht. des dæn. miss.* t. I, p. 908. *Tchola* est le nom d'une ancienne dynastie de la contrée, et *Mandala* en samskrit signifie orbite, cercle, et par extension pays, région.

(3) Ormes's *Hist. of Hindoost.* t. I. p 108.

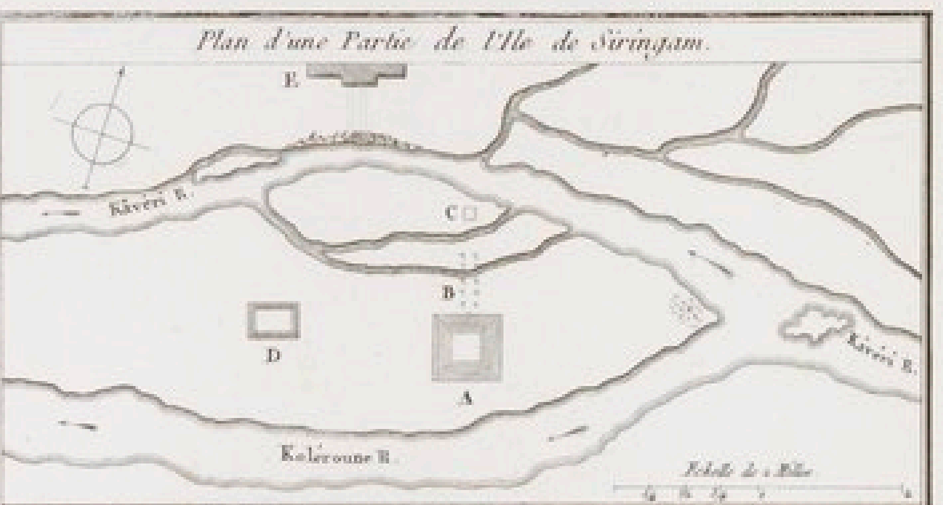
« *Tondiman* est proprement le titre d'une charge, et la dénomination d'un petit souverain vassal du nabâb d'Arcate ou du Karnate. Son pays s'appelle proprement *Oudéirar - Deven firmai*; il fait sa résidence à Pondocoté, forteresse d'argile. Mais il y a dans le pays une montagne inaccessible appelée *Pachâgamalei*, qui lui sert de retraite quand il est attaqué par un ennemi. Cette montagne n'a qu'un accès qui est défendu par des canons, d'où vient qu'aucun ennemi ne s'en est encore emparé, et on y entretient toujours une provision de vivres pour un ou deux ans.

« Tout le pays du Tondiman a maintenant de l'est à l'ouest une longueur de 7 *kadam*, et

VUE PERSPECTIVE de la Grande PAGODE de SIRINGAM.

(Voyez Tome 2e Pages 24 et 25)



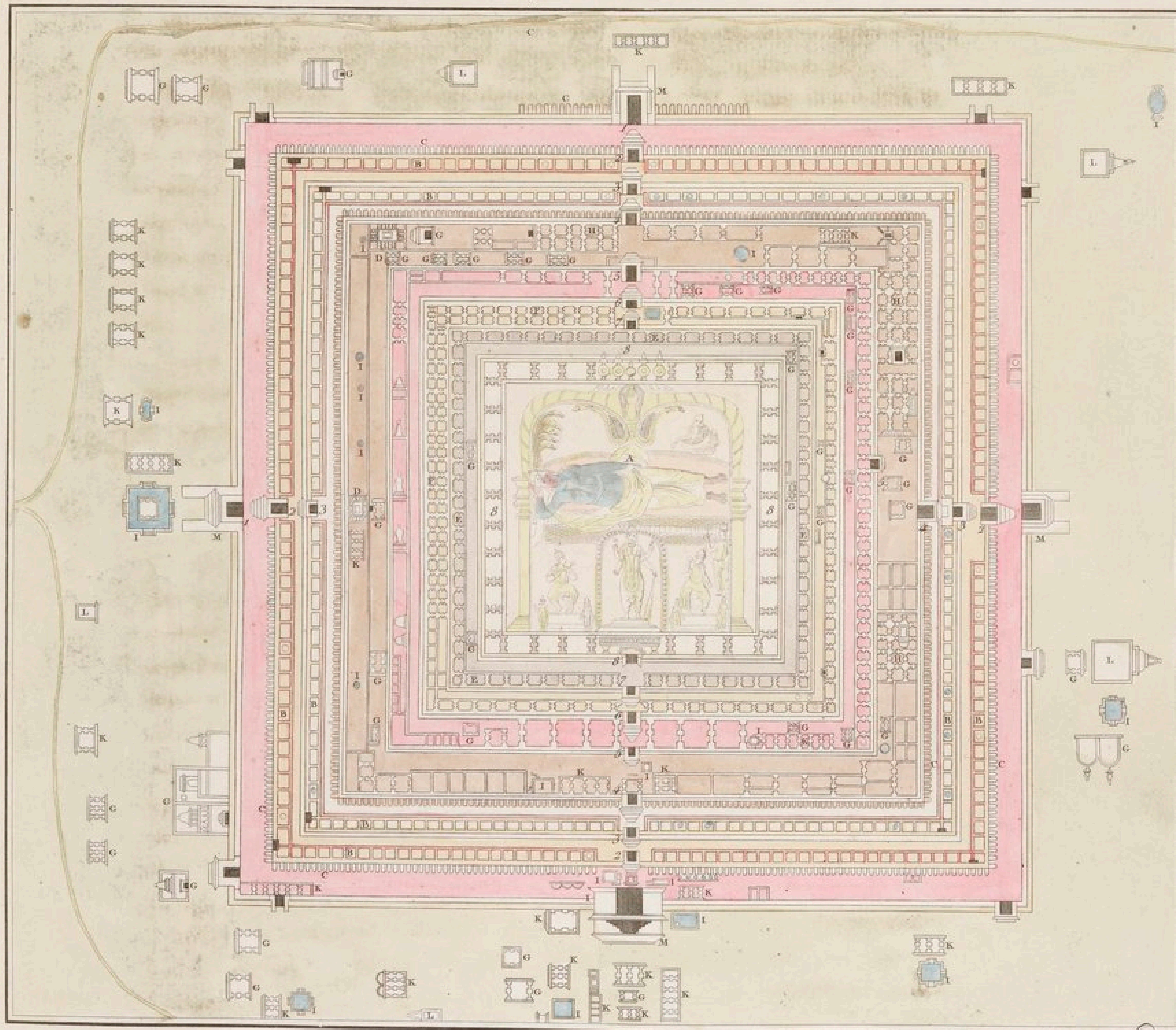


A. Pagode de Siringam.
B. Tchoultry.
C. Gde Tchoultry.

E. Pagode de Djembakrichna.
F. Tritchinapali.

PLAN DE LA GRANDE PAGODE DE SIRINGAM

Réduit d'après l'original dessiné par un artiste Hindou.



Ce dessin est Figuré de maniere à présenter les faces élevées de chaque enceinte et de chaque monument dans les intervalles des murs sans tenir compte des distances qui les séparent.

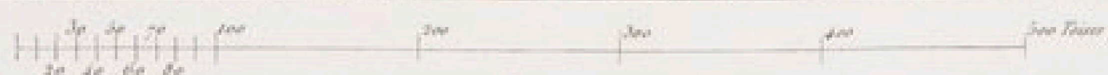
N.° 1, 2, 3, 4, 5, 6 et 7. les sept Enceintes.
8. *l'Enceinte sacrée qui environne immédiatement le Temple.*
A. *Sanctuaire.*
B.B. *Portiques de la 2.e et 3.e Enceintes.*
C.C. *Créneaux qui surmontent la 2.e et la 4.e Enceintes.*
D.D. *Portiques qui environnent un espace découvert au milieu duquel on a creusé une tangue ou piscine pour les purifications.*
E.E.E. *Portique ou cloître de la 7.e Enceinte.*
F.F. *Portiques doubles de la 6.e Enceinte.*
G.G.G. *Pagotins ou petits Temples.*
H.H.H. *Portiques doubles de la 4 Enceinte.*
I.I.I. *Tangues ou Piscines.*
K.K.K. *Tchoultrys.*
L.L. *Bas-reliefs Coloriés.*
M.M. *Portes principales correspondantes aux quatre points Cardinaux.*

Voyez Tome 2 Pages 24 et 25.

PLAN DE LA GRANDE PAGODE DE SIRINGAM

Rétabli dans ses véritables dimensions d'après plusieurs autorités par *J. D. DUGOURC, Arch.te*

Rousseau sculpsit.

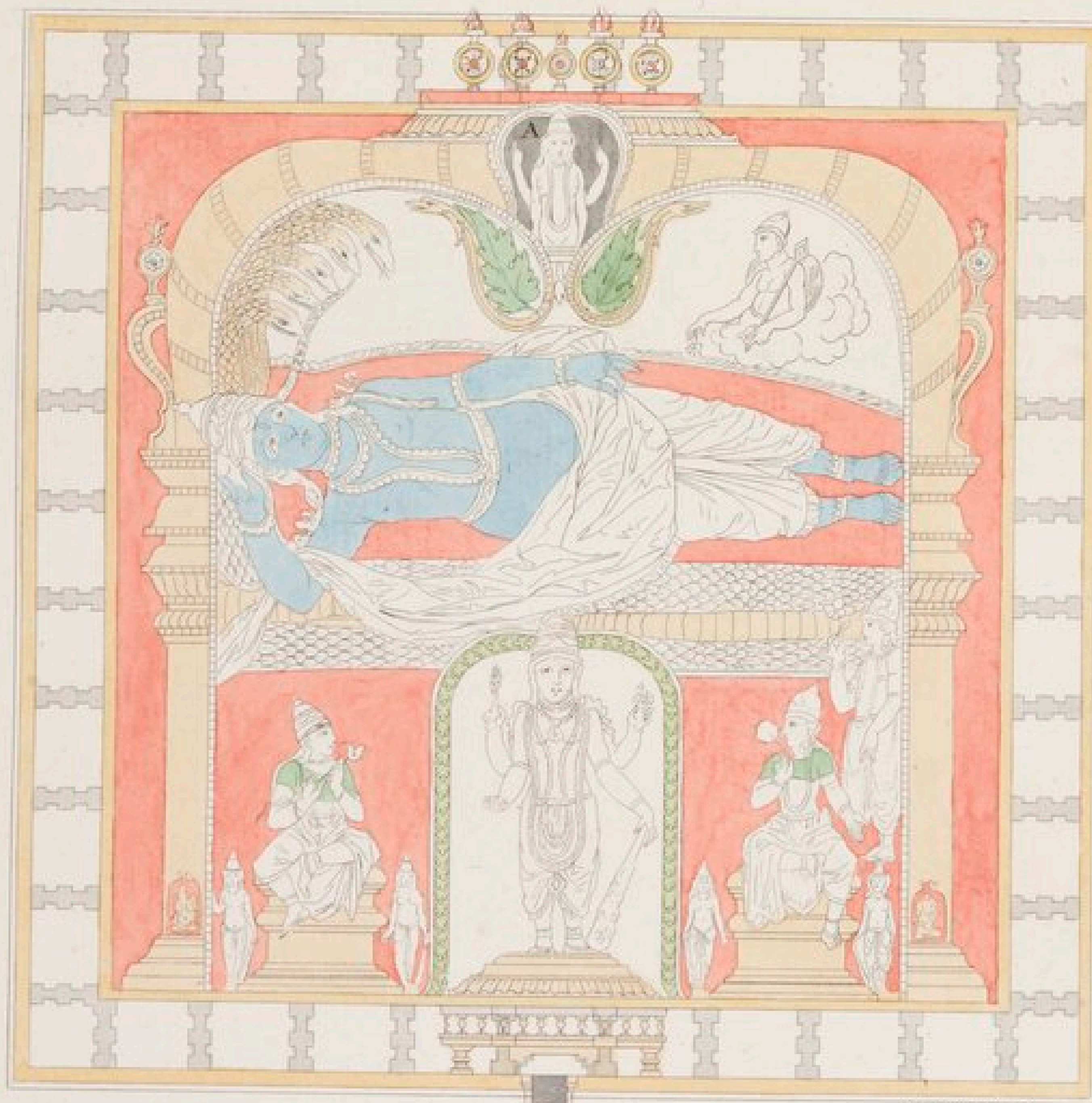


N.os 1, 2, 3, 4, 5, 6 *et* 7 *les sept Enceintes.*
8. *l'Enceinte sacrée qui environne immédiatement le Temple.*
A. *Espace sacré où est le Temple.*
B.B. *Portiques de la 2.e et la 3.e Enceintes.*
D.D. *Portiques qui environnent un espace decouvert au milieu duquel on a creusé une tangue ou piscine pour les purifications.*
E.E. *Portique ou cloitre de la 7.e Enceinte.*
F.F. *Portiques doubles de la 6.e Enceinte.*

G.G.G. *Pagotins ou petits Temples.*
H.H. *Portiques doubles de la 4.e Enceinte.*
I.I.I. *Tangues ou Piscines.*
O. *Temple.*
K.K. *Tchoultrys ou hospices.*
L.L. *Bas-reliefs Coloriés.*
M.M. *Portes principales correspondantes aux quatre points Cardinaux.*

Voyez Tome 2.e Pages 24 et 25.

SCULPTURES COLORIÉES QUI ORNENT L'ENCEINTE SACRÉE DE LA PAGODE DE SIRINGAM.

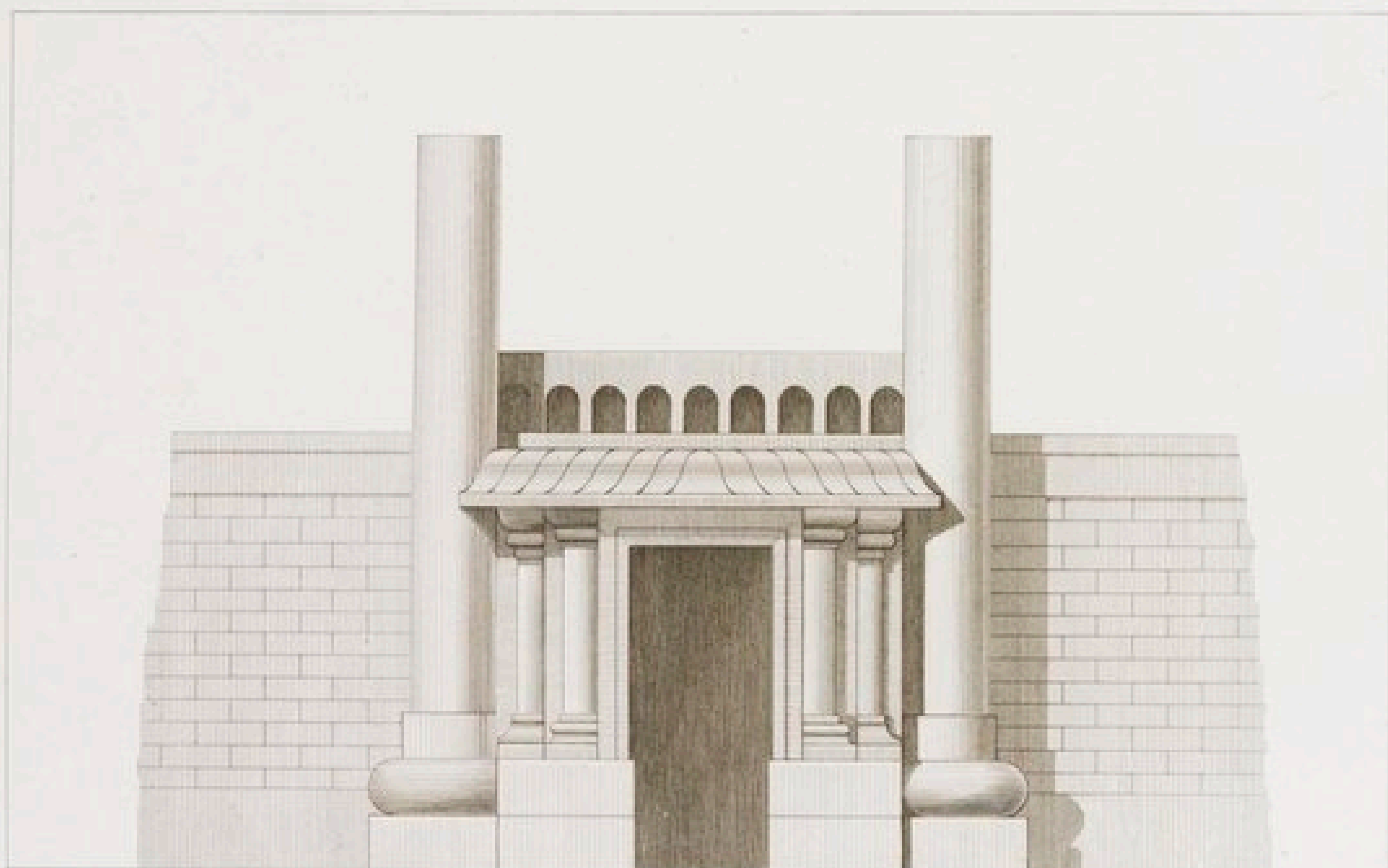


Lecerf sculpsit.

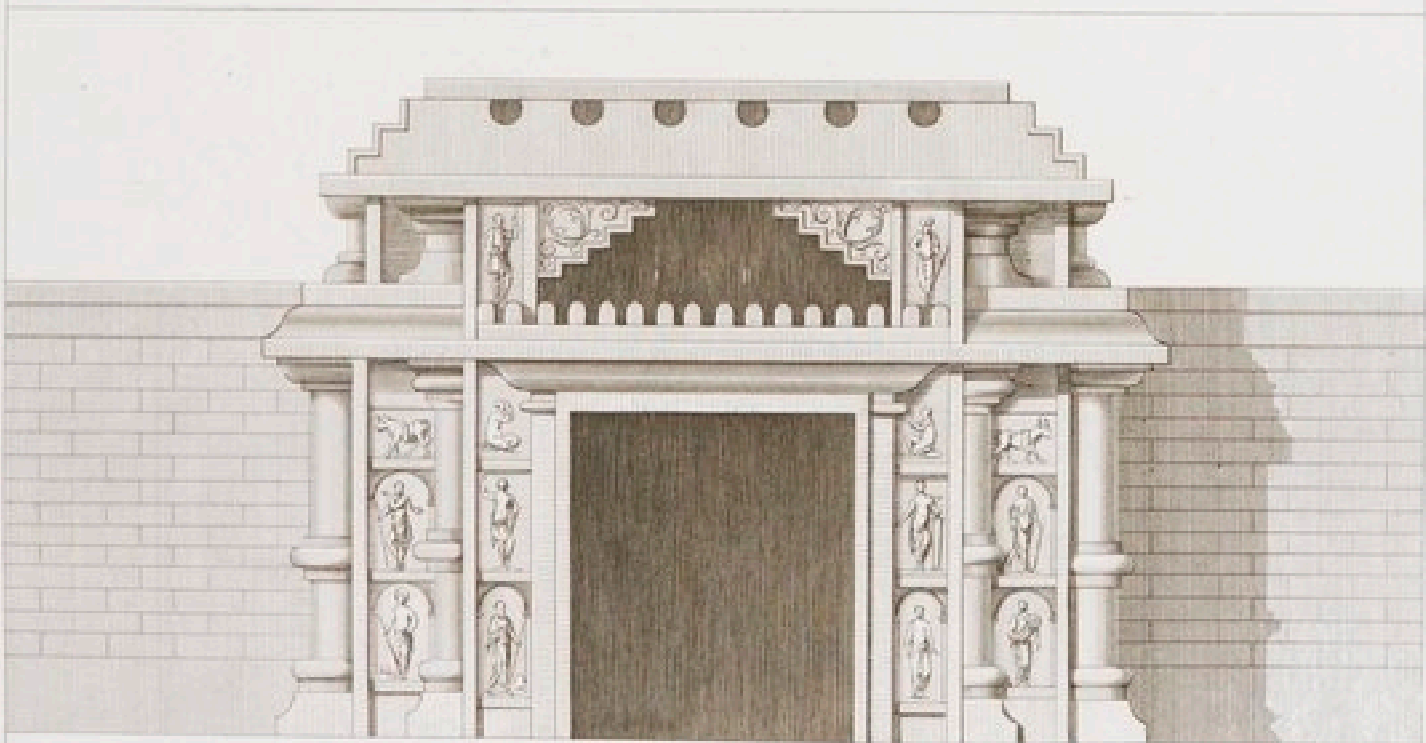
A. Vichnou couché sur le serpent nommé Ananta (sans fin) et Sêcha (durée:) le Dieu est environné de différents personnages du Panthéon Hindou.

Voyez Tom II. Pages 25, 87, 106, 116, 121 &c.

PORTES principales de la PAGODE de SIRINGAM.



Principale Porte Septentrionale de la 1.ère Enceinte.



Principale Porte méridionale de la 1.ère Enceinte.

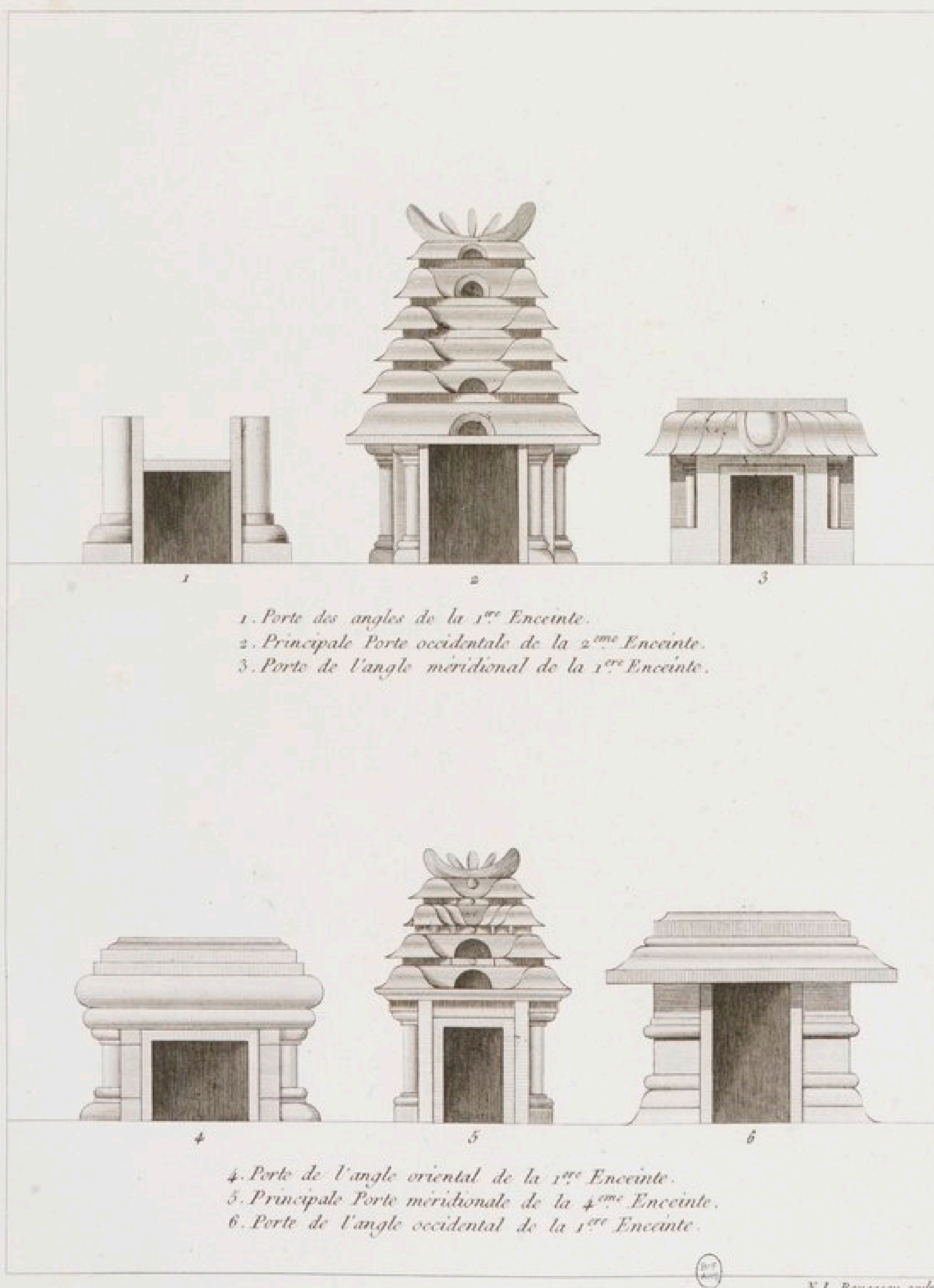
Echelle de 1 2 3 4 5 10 15 20 25 30 35 Pieds



N. L. Rousseau sculp.

Petites PORTES extérieures et grandes PORTES intérieures de la PAGODE de SIRINGAM,

choisies parmi les 30 Portes des 7 Enceintes.



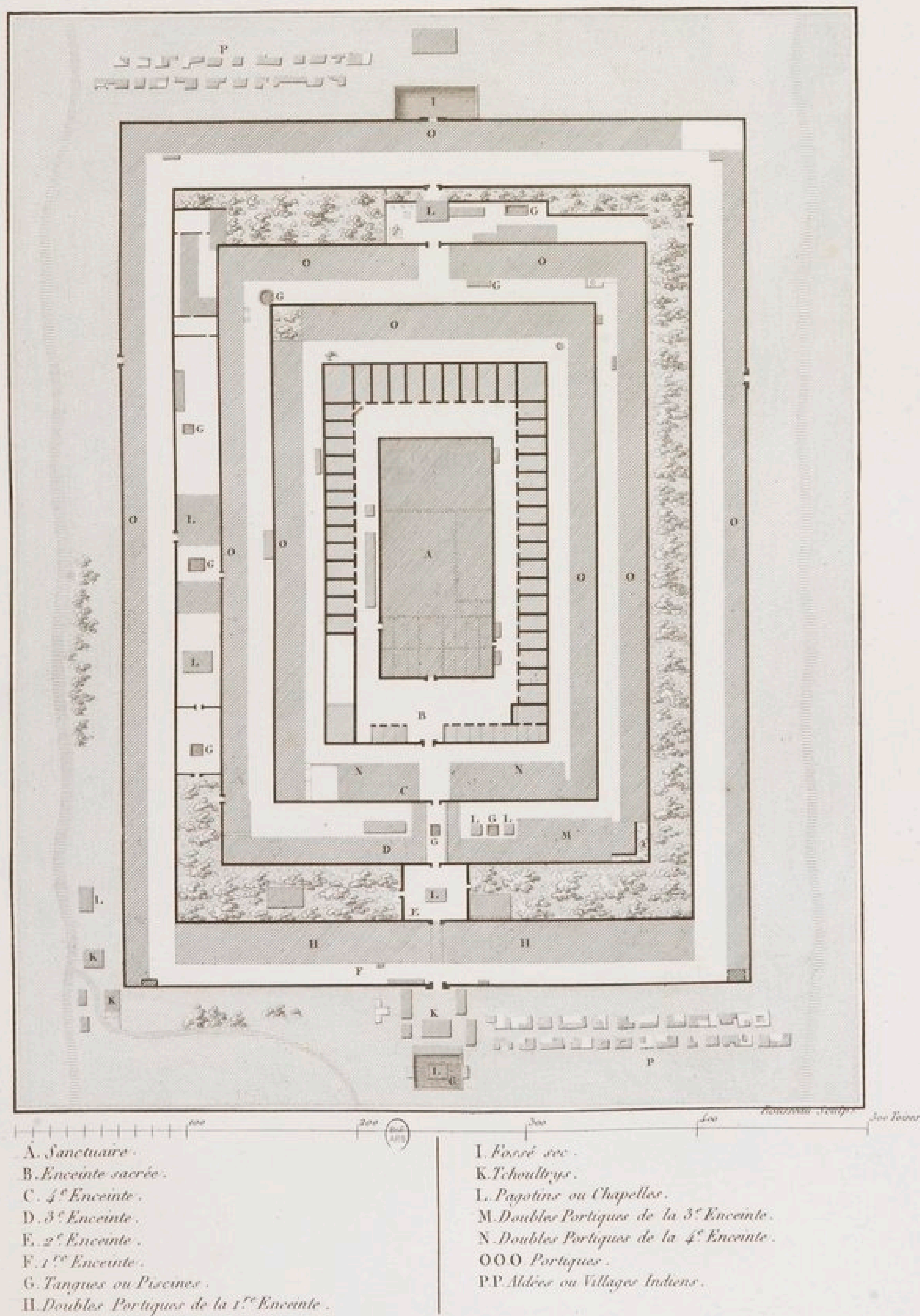
1. *Porte des angles de la 1ere Enceinte.*
2. *Principale Porte occidentale de la 2eme Enceinte.*
3. *Porte de l'angle méridional de la 1ere Enceinte.*

4. *Porte de l'angle oriental de la 1ere Enceinte.*
5. *Principale Porte méridionale de la 4eme Enceinte.*
6. *Porte de l'angle occidental de la 1ere Enceinte.*

N. L. Rousseau sculp.

RÉDUCTION D'UN GRAND PLAN DE LA PAGODE DE DJEMBAKRICHNA,

Vulgairement nommé petit Siringam, levé par un Hindou.



mer où le Kâvêri se jette par un grand nombre de bras est la plus fertile, sans doute parcequ'elle est la mieux cultivée de toute l'Inde après le district de Berdouân au Bengale. Les habitants ont su profiter des inondations du Coléroune et du Kâvêri qui se séparent auprès de Tritchinapaly, et se préserver des dégâts qu'elles pouvoient leur causer, en creusant de nombreuses tranchées pour l'écoulement et la distribution des eaux. Ces travaux hydrauliques ont métamorphosé en terres labourables et bien labourées l'espace sablonneux qui s'étend de Dêvicota ou Dêvicotte à la pointe de Calymère, où commence la côte de Coromandel [1] par 16 degrés 20 minutes de latitude. Cette côte s'étend, comme on sait, le long de la baie du Bengale jusqu'à l'embouchure du Krichna; elle est presqu'impraticable depuis la mi-octobre jusqu'au commence-

du nord au sud une largeur de 7 *kadam*. Un *kadam* fait 3 lieues d'Allemagne, conséquemment la longueur et la largeur de ce pays sont l'une et l'autre de 21 lieues ou de 10 milles . Il y a environ 20 ans que la largeur du nord au sud n'étoit que de 4 *kadam* $\frac{1}{2}$, ou de 6 milles $\frac{1}{4}$, mais il a peu-à-peu enlevé du terrain à ses voisins, vers le nord et le sud, et cet accroissement de son territoire est évalué à 2 *kadam* $\frac{1}{2}$, ou 3 milles $\frac{3}{4}$ d'Allemagne. Les sujets du Tondiman sont la plupart des *Kall;* quand il déclare la guerre, ceux-ci harcèlent et pillent l'ennemi de toutes les manières imaginables. L'agriculture est assez florissante dans le pays du Tondiman, et il peut tirer de chez lui-même toutes ses provisions. Néanmoins le pays est cerné de tous côtés, jusqu'à l'étendue d'un *kadam*, par des forêts dans lesquelles il y a aussi quelques endroits cultivés; mais cette culture est de peu d'importance.

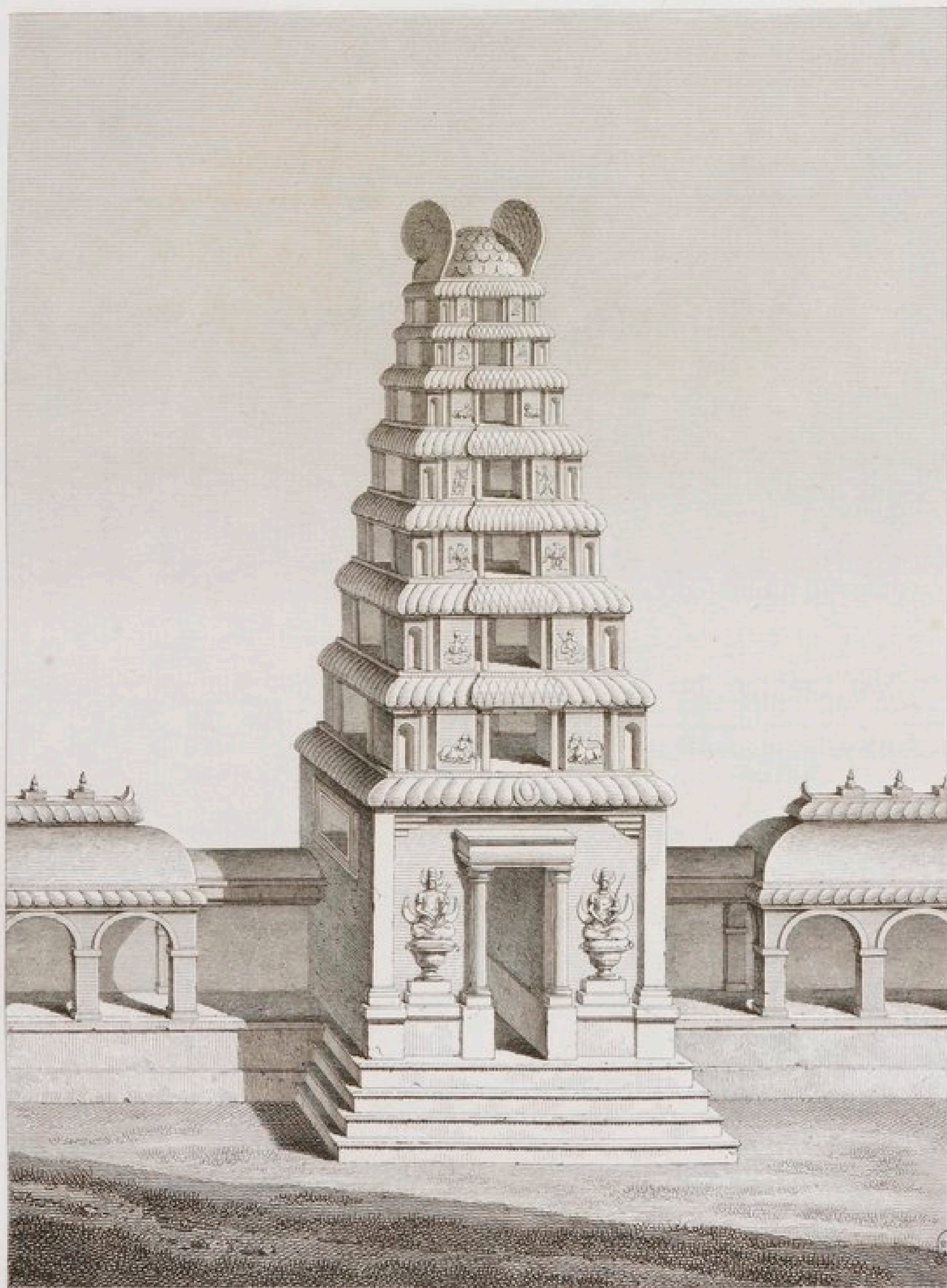
« Dans ce pays les temples des idoles sont très petits, et on assure qu'ils n'ont pas de tours. La principale pagode est située sur une colline, Siva y est adoré sous le nom de *Tetchrâmourti*.

« Il y a proprement 72 petits princes Poligars que les Malabars nomment *Paleiakar*, dont chacun gouverne un district et payoit un tribut au nabâb d'Arcate dont il étoit le vassal. Parmi ces princes, le Tondiman est le plus fort et le plus rusé. Les souverains de ce pays sont proprement de la race des *Pali* qui est de la caste des soudras, que les Malabars nomment *soutir*. Le Tondiman entretenoit à la fin du dernier siècle des ambassadeurs à Madras auprès des Anglois, à la cour du nabâb régnant à Arcate, auprès de son fils aîné à Tritchinapaly, auprès du *dabhir* qui a l'inspection des champs dans le pays de Tanjaour, auprès *l'Atchna Pandit*, gouverneur du nabâb dans l'Arcate, et qui avoit sous lui tout le pays depuis le fleuve Koleroune ou Colaram jusqu'au Kanavar (ou le défilé dans les montagnes, par lequel les Mahrattes ont coutume de pénétrer dans le pays) auprès des possessions de Haïder-Aly-Khân.

« Autrefois le Tondiman étoit obligé d'entretenir sans cesse, pour le service du nabâb, 200 hommes d'infanterie; mais depuis la prise de Tanjaour, il lui envoie 500 hommes, les pourvoit de munitions et les paie. Du reste le pays appelé *Tondamandalam* est d'une étendue beaucoup plus grande que le district soumis au Tondiman, mais ce district en fait la partie la plus considérable. » (*Neuere*, etc. *Nouv. hist. de la miss. danoise*), cah. 12, pag. 1643-1644.

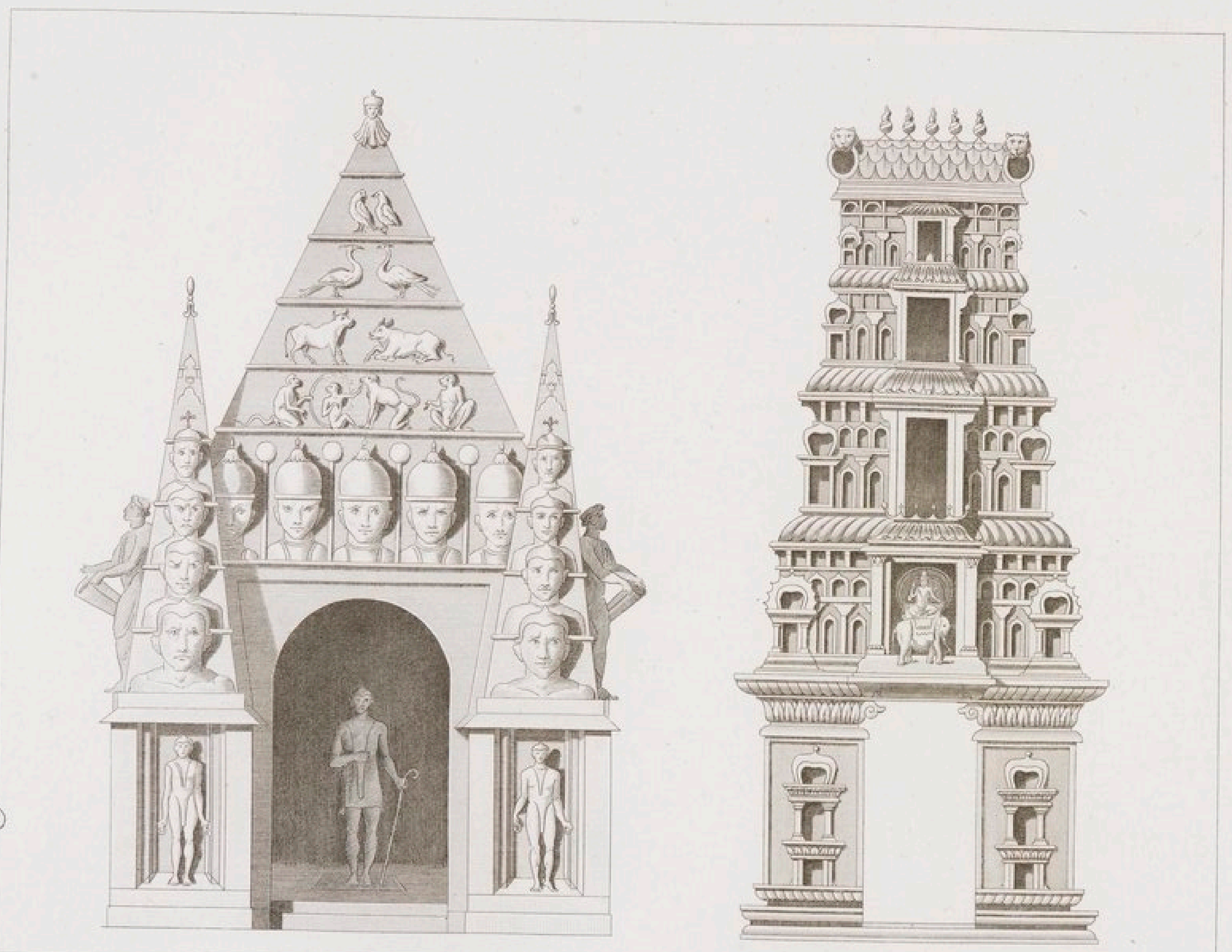
(1) Cette côte est nommée par les Indiens *Tchoromandala* royaume de Tchoro, ancien roi de l'Inde, comme on vient de le voir. Les Hindous paroissent l'avoir aussi désignée sous le nom de *Mâhabar*, grand pays, dont plusieurs auteurs arabes et M. Polo ont fait Maabar ou Mabar; et que ce voyageur traduit assez bien par Grande-Inde.

ment de janvier. Les habitants de ce canton surpassent tous les autres en industrie et en activité, leur culture rend au moins cinquante pour cent. Le Tanjaour n'ayant jamais été conquis par les armées mogholes, les Musulmans n'ont pu y former aucun établisement et la religion brâhmanique s'y est conservée dans toute sa pureté. Chaque village a sa pagode soigneusement ornée et desservie par un bon nombre de Brâhmanes, qui trouvent une ample subsistance dans le produit des terres léguées aux pagodes. Les mêmes Brâhmanes ne dédaignent pas de garder les tchoultris, espèces d'hôtelleries bâties pour recevoir les voyageurs, à très peu de distance les unes des autres sur les chemins, et très richement dotées pour la plupart. Les Brâhmanes se livrent sans répugnance aux travaux de l'agriculture, mais ils ne peuvent se déterminer à pousser la charrue. La Compagnie se loue beaucoup de leur fidélité, et leur fait distribuer tous les ans une somme de 45,000 pagodes (environ 400 mille francs) pour l'entretien de leurs temples et de leurs tchoultris. Le râdjah actuel, nomme Sersadjy, règne depuis 1786, il a été élevé avec le plus grand soin par le missionnaire protestant Schwartz, et n'en demeure pas moins fidèlement attaché à la religion de ses pères. Il protège les missionnaires et les chrétiens de ses états, ces derniers étoient au nombre d'environ dix mille vers la fin de 1785. En 1799, époque où la mort de Typou laissa les Anglois maîtres paisibles de l'extrêmité méridionale de la Presqu'île, ceux-ci opérèrent un changement dans la perception des impôts et la distribution du territoire du Tanjaour, qui passa entièrement sous la domination britannique. On voulut bien concéder au râdjah plusieurs palais, le produit des impôts de la ville de Trankébar, qui s'élèvent à deux mille tchokram (10,000 francs), une pension d'un lak de roupyes (250,000 francs), un cinquième du surplus des contributions, les dépenses d'administration acquittées. On lui permit de garder les deux forteresses de Tanjaour où il entretient une garnison de 1,500 hommes. Le Tanjaour forme maintenant un des districts dépendant de la présidence de Madras, on assure que ce nouvel arrangement a été aussi avantageux aux habitants qu'au gouvernement anglois. Leurs principaux articles d'exportation pour Madras sont l'indigo, les noix de coco, le riz, différents grains, de l'huile à brûler, tous produits indigènes; les habitants spéculent aussi sur les noix de bétel, le poivre, les écailles de tortues, le



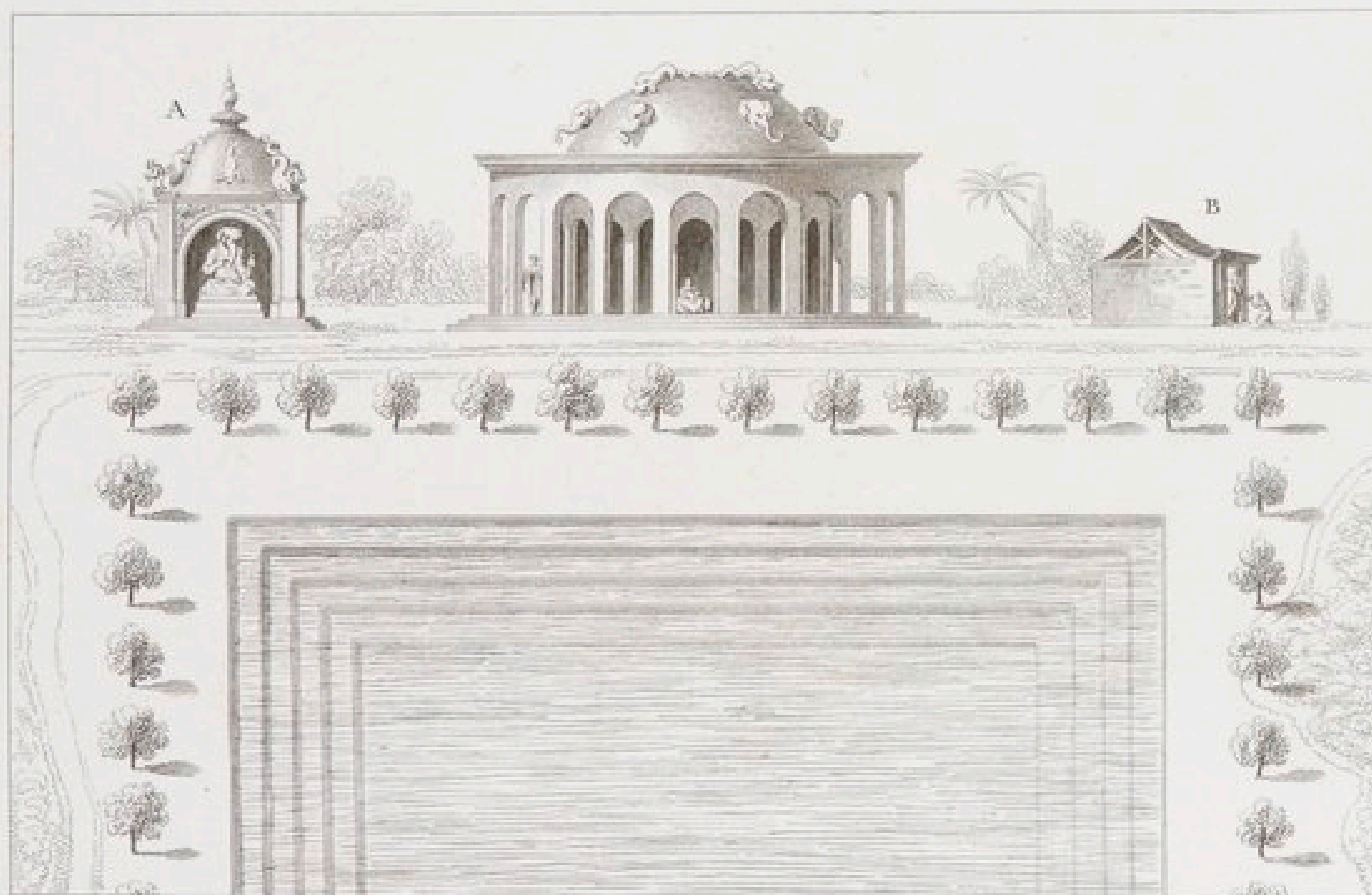
Dormier sculp.

PAGODE à la Côte de COROMANDEL.



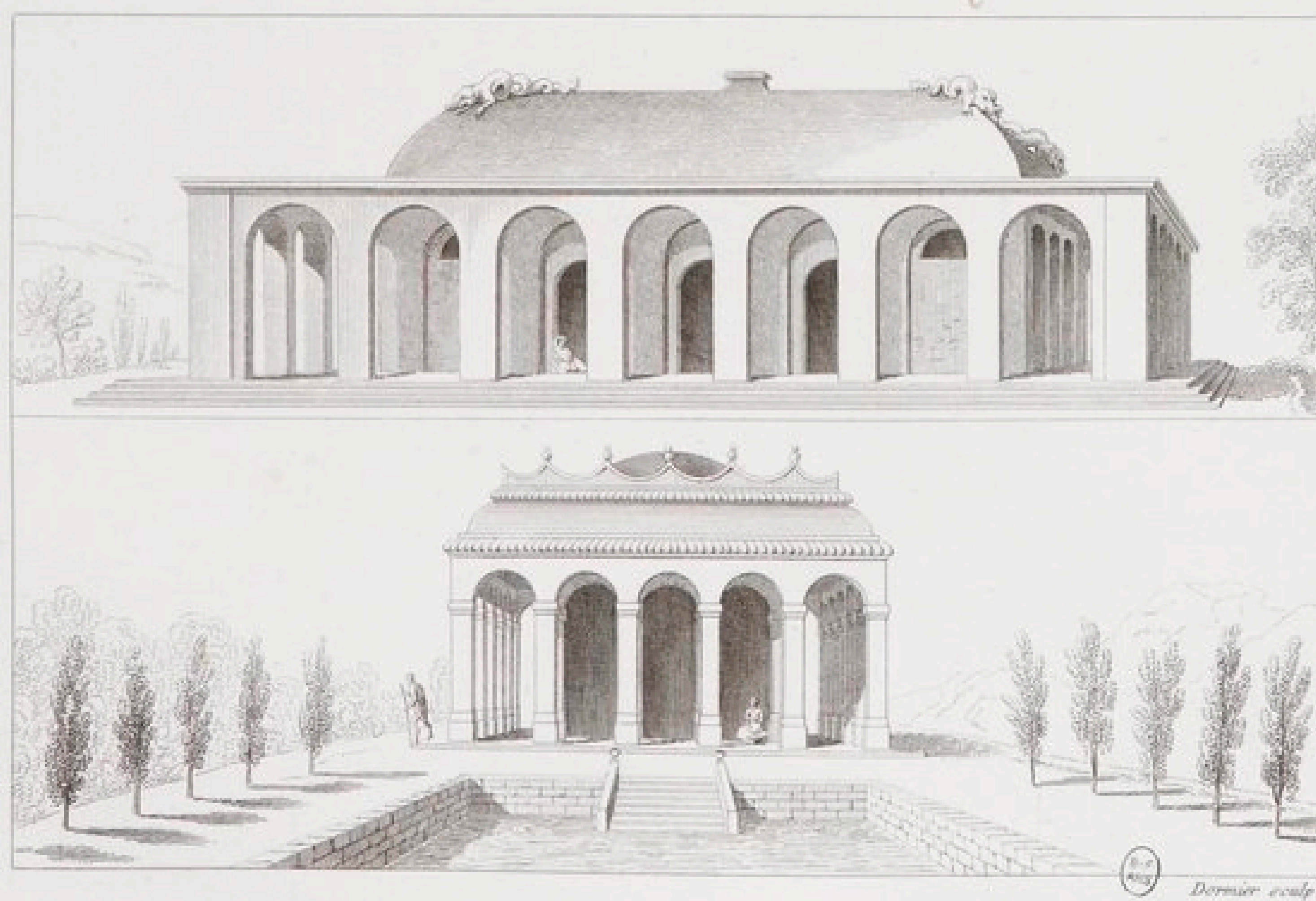
M. A. Benoist sculp.

ENTRÉES de PAGODES, *rapportées par le Colonel Gentil.*



A. *Temple et idole de Pouléar, divinité qui préside aux voyages.*

B. *Petite maison où l'on donne gratis à boire aux voyageurs.*

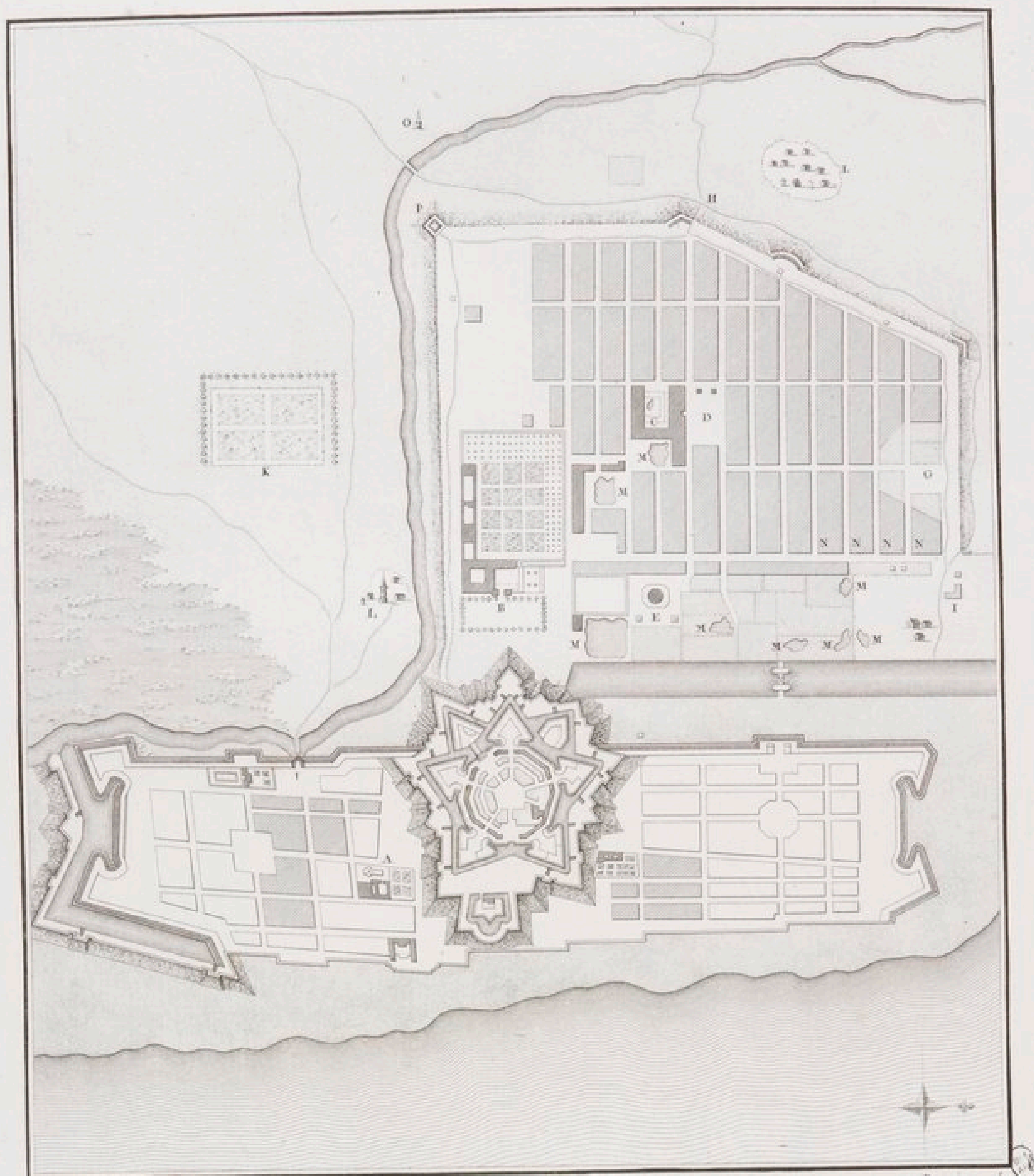


Dormier sculp.

TCHOULTRYS ou HOSPICES sur la côte de Coromandel.

Ces Tchoultrys se trouvent de demi-lieue en demi-lieue sur les grands chemins: les Voyageurs n'ont pas d'autres Auberges.

PLAN de la VILLE et de la FORTERESSE de PONDICHÉRY en 1688.



Dormier sculp.

A. Église et Maison des Capucins.
B. Église et Maison des Jésuites.
C. Missions étrangères.
D. Grande Place où se tient le marché.
E. Pagode des Idolâtres.
F. Porte de Goudelour.
G. Porte de Madras.
H. Porte de Valdaour.
I. Blanchisserie.
K. Jardin de la compagnie.
L. Village de Parias.
M. Flaques d'eau.
N. Rues des Tisserands, presque aussi longues que le Cours de la Reine.
O. Fontaine.
P. Redoute revêtue de briques.

benjoin, l'arak, le bois de Trincomalé, etc., qu'ils tirent de la côte de Malabar et de l'île de Ceylan. Ils reçoivent en échange du fer, du camphre, de la soie écrue et travaillée, des ancres, des armes à feu. Leurs ports les plus commerçans sont, Trankébar, où les Hollandois possèdent une factorerie et les Danois une factorerie et une mission depuis 1706, Négapatnam, Carical et Dèvi-Cota. Je ne parle pas ici de la ville même de Tanjaour, sur les monuments de laquelle j'ai donné des détails fort étendus accompagnés de gravures, dans le second volume de cet ouvrage, je me contenterai d'observer qu'on y a compté autrefois cinq cent mille habitants réduits à trois cent mille sous le nabâb d'Arcate; il n'y en avoit pas plus de cent mille quand Haïder[1] s'en empara, et ce nombre est encore réduit au moment où j'écris.

§ II. Karnatic central.

Le bras septentrional du Kâvêri, qui prend alors le nom de Koleroune et baigne les murailles de la ville de Dèvi-Cote (11 deg. 25 min.), sépare le Karnatic méridional du Karnatic central; celui-ci se mesure ordinairement des bords de la rivière que nous venons de nommer jusqu'à ceux du Palâr (par 12 deg. 36 min.), et il renferme l'extrémité septentrionale du Tritchinapaly, les districts de Volconda, Palamcota, Djindjy, Wandéwach, Vélour, d'Arcate, Tchinglepét, et même une partie du Tchanderguiri qui n'est plus que la capitale d'un district de ce nom, dépendant de la Présidence de Madras, à vingt-quatre lieues O. N. O. de cette capitale (par 13 deg. 30 min. de latit.). C'étoit autrefois la capitale du vaste royaume de Narsingha[2]. La citadelle est bâtie sur un rocher d'une hauteur extraordinaire dont la base est entourée d'une ville très bien fortifiée.

Le chef-lieu de nos établissements dans l'Inde, Pondichéry, (*Poudou-Chéhéry*, nouvelle ville) dont le nom nous rappelle des souvenirs si pénibles, est à sept lieues nord-est de Coudelor (latitude 11 degrés 57 minutes). Cette ville doit son origine à un village ainsi nommé, que la Compagnie

(1) Heyne's *Tracts*, etc pag. 72.

(2) *Voyez* ci-dessus pages 39, 46, 54, 66, 68, il y a plusieurs places dans la Presqu'île qui portent le nom de Tchandgueri ou Tchanderguiri, deux corruptions de Tchandra-guiri, comme je l'ai remarqué pages 46 et 69.

françoise des Indes orientales, organisée en 1604 par l'immortel Henri IV, et que les François, chassés en 1672 de San-Thomé, achetèrent en 1674 au roi de Viziapour. Je ne rappellerai pas ici les ravages que cette malheureuse ville a essuyés de la part des Mahrattes, des Hollandois, des Anglois, etc, ni le courage que ses habitants toujours bons François, toujours soumis et fidèles à la mère-patrie déployèrent dans différentes circonstances; il me suffira de remarquer qu'elle est située sur la petite rivière de Djindjy, nommée aussi Syâr, non loin de la mer, au milieu d'une plaine sablonneuse qui ne produit que des palmiers, du millet et quelques herbes; mais les districts voisins sont fertiles en coton et en riz. En tout sa situation est meilleure que celle de Madras, cependant cette ville n'a nul avantage pour le commerce, et elle est prodigieusement déchue toutes les fois qu'elle a cessé d'être la capitale des établissements françois dans l'Inde. Ses ruines font partie des restitutions que nous devons à la générosité du ministère britannique [1].

Coudelor, que nos militaires françois ont nommé Goudelour et les Indiens Couralour, sur le bord de la mer à sept lieues sud-ouest de Pondichéry sur un bras du Pénâr, est très peuplée. L'abbé Raynal (tom. II, p. 14) évalue sa population à soixante mille ames. Un peu au-dessus de la ville se trouve la pagode Trivada qui sert de citadelle pour un vaste pettah ou faubourg, où les Anglois et les François se sont livrés de fréquents et sanglants combats depuis 1750 jusqu'à 1763, et en 1783, époque où les environs de Coudelor ont prodigieusement souffert, la plupart des habitants périrent ou émigrèrent, et les villages furent ruinés. Depuis que le pays a passé sous la domination angloise il semble avoir recouvré son ancienne prospérité, il est compris dans la recette d'Arcate sous la Présidence de Madras, qui auroit été mieux placée à Coudelor que dans cette dernière ville.

Wandéwach, (latitude 12 degrés 30 minutes) petite ville malheureusement célèbre par la défaite de notre armée commandée par le général de Lally qui avoit en tête le colonel Coote. La victoire long-temps et intrépidement disputée resta aux Anglois, et ce fut l'époque (1760) de nos désastres dans l'Inde.

Sur un bras septentrional du Pénâr est situé le fort Saint-David (11 degrés 45 minutes), dont les habitants sont les meilleurs teinturiers et les meilleurs

(1) Pennant's *View of the Hindoostan* t. II, p. 33 et 34.

peintres d'étoffes de coton que l'on connoisse dans toute l'Inde. Le petit district qui en dépend fut acquis par la Compagnie angloise des Indes en 1685 [1], moyennant une somme de 31 mille livres sterling, comptée au prince Mahratte qui en étoit possesseur [2].

Porto-novo est à une grande journée sud de Pondichéry (par 11 degrés 30 minutes de latitude), le fleuve Vélarou arrose cette ville que les Moghols nomment Mahmoud-bander (port de Mahmoud) et les Hindous Peringuy-Pettah (le bourg des Francs). Les Danois y ont une belle loge bâtie par les soins de Vanrope. Les scorpions et d'autres semblables reptiles sont très nombreux dans cette ville, leur multiplication doit être attribuée à l'état de désolation dans lequel Porto-novo a été souvent plongée. Les Anglois, les François, les Hollandois et les Danois ont été obligés d'abandonner leurs factoreries, celle des François a été entièrement détruite par le fleuve qui enlève continuellement de la terre et la porte vers le nord. Le *hindâo* ou agent du nabâb d'Arcate causoit de graves désagréments aux Européens. En outre, quand un prince musulman possédoit cette petite souveraineté, il entravoit prodigieusement la navigation par les nombreuses saignées faites au fleuve avec sa permission, se contentant de répondre aux représentations des Européens à ce sujet que « l'agriculture lui rapportoit beaucoup plus que la navi« gation ». Puisque nous parlons ici du souverain d'Arcate, il ne sera pas hors de propos de faire connoître l'étendue du territoire qu'il posséda pendant quelque temps, sous le bon plaisir de la Compagnie des Indes, laquelle l'en a définitivement débarassé en 1801.

La division septentrionale de l'Arcate renfermoit Salivaid, Paliacate; Ambour et Kâvéri-patnam dans le Baramahl, une partie du Bâlâghât et les Zémyndârys occidentales. Dans la partie méridionale nous citerons Porto-novo, Coudelor et Pondichéry. Ces trois dernières places décrites ci-dessus font un commerce maritime d'environ un million de francs par année.

Arcate est la capitale purement nominative du Karnatic au-dessous des Ghâttes, c'est ainsi que les Musulmans et les Anglois nomment encore les

(1) Pennant's *View of the Hindoostan*, t. II, page 29.

(2) *Lettres édifiantes*, tom. XIII, pag. 107 et 108. — *Neuere Geschicht. des Dœnisch. miss.*, collect. XXV, seit. 99. (8).

anciens domaines du nabâb. La majeure partie des habitants consiste en Musulmans qui parlent hindoustâny. Le fort est grand, mais peu capable de résistance; un glacis environne toute la ville qui est considérable. Il y a une manufacture de grosses étoffes de coton qui se vendent plus cher qu'au Bengale. Quoique l'on prétende trouver cette ville indiquée dans la géographie de Ptolémée sous le nom de capitale du royaume de Sora[1]; celle qui existe actuellement est de nouvelle date, et ne remonte pas au-delà du règne d'Aureng-Zeyb. La petite, mais très ancienne ville de Gingi et plus correctement Djindjy, chef-lieu d'un petit canton du même nom, située (par 12 degrés 15 minutes) sur un rocher inexpugnable, et qui en forme la plus forte citadelle de tout le Karnatic, parut si malsaine aux armées mogholes quand elles s'en emparèrent, qu'elles furent contraintes de cantonner dans les plaines d'Arcate. C'est la dernière ville de la nabâbie de ce nom vers le midi. Mais avant de nous engager plus avant sur la côte de Coromandel, nous devons jeter un coup-d'œil vers l'intérieur des terres où nous trouverons les anciennes limites du beau royaume de Maïssour, naguère aussi célèbre en Europe que dans l'Inde.

Cette grande division du centre de la Presqu'île qui tire son nom de l'obscur village de Maïssour, étoit la portion sud-ouest de l'ancien Karnatic, c'est-à-dire, du pays dans lequel on parloit la langue kânarine. Ses limites septentrionales commençoient auprès de la ville de Beyder (par 17 degrés 49 min. de latitude), à environ vingt lieues N. O. de Haïder-âbâd. En suivant le cours de cette langue vers le sud-est, on la voit bornée par une ligne tortueuse qui touche Adouâni ou Adoni (15 degrés 32 minutes de latitude) et va joindre après différentes sinuosités les Ghâttes orientales, de là elle se prolonge vers le midi jusqu'aux défilés de Goudjelhoty, se détourne tout-à-coup entre les villes de Caïmbétore et de Palighât (par 10 deg. 50 min. de latitude) dans la province de Malabar, et se dirigeant ensuite vers les Ghâttes nord-est, elle les côtoie au nord jusqu'aux sources du Krichna, de là suivant une direction d'abord orientale puis nord-est, elle se termine en formant un angle aigu auprès de Beyder d'où nous sommes partis.

(1) Arcati *reg. Sora* sur la savante carte de M. Gossellin *Pour l'intelligence des recherches sur les côtes de l'Inde*, tome III *des Recherches sur la géog. system. et posit. des Grecs.*

M. Wilks[1], comme je viens de le remarquer, a plutôt tracé ici l'étendue du pays où se parle le kânarin que celle du Maïssour proprement dit, qui étoit renfermé entre le 11e et le 15e degré de latitude nord, et qui pouvoit avoir 70 lieues de long sur 48 de large. Les Ghâttes orientales et occidentales cernent cette contrée qui forme un plateau (*table-land*) à trois mille pieds environ au-dessus du niveau de la mer, et d'où sortent presque toutes les rivières qui fertilisent le midi de l'Inde, telles que le Kâvêri, le Tomboudra, le Vêdawati, le Bhadri, l'Ar-Kânati, le Pénâr, le Palâr, etc.

On pénétre dans le Maïssour par différents défilés, tels que celui de Mogly, de Palicâd ou Palighât, d'Ambour; celui de Palicâd qui aboutit à Ouçour est le seul qu'on ait besoin de garder pour se défendre d'une invasion extérieure. Des vestiges de haies et d'enclos prouvent que le Maïssour fut autrefois bien plus cultivé qu'il ne l'est aujourd'hui. Il produit encore, outre le riz, des cannes à sucre, des dolichos-cantchang. Les abondantes récoltes d'une espèce de blé (cynosurus-corocanus) fournissent une ample nourriture à la basse classe du peuple. L'huile de castor qu'on brûle dans les lampes, qu'on donne aux buffles à lait et qu'on emploie à beaucoup d'autres usages domestiques, s'exprime du ricin ou palma-christi. Les machines hydrauliques nommées *yâtam* sont d'une grande utilité pour arroser les terres. L'immense quantité de pavots que produisent les environs de Colar servent à confectionner l'opium et les graines qui entrent dans les gâteaux sacrés. Le tabac qu'on y cultive est peu estimé; les cocotiers rapportent à l'âge de sept ou huit ans et subsistent très long temps, les bons cocotiers de huit ans donnent cent noix par an. Les Maïssouriens sont d'excellents agriculteurs, comme on le voit par les machines ingénieuses et les procédés agronomiques que le scrutateur M. Francis Buchanan (aujourd'hui Hamilton) a trouvés chez eux, et dont il a donné de fidèles descriptions accompagnées des gravures nécessaires dans son *Journey from Madras* (Voyage de Madras dans le Maïssour, le Kânara et le Malabar, en 3 volumes in-4°) ouvrage dont il a déja paru deux éditions et que j'aurai souvent occasion de citer dans le cours de celui-ci. Les Maïssouriens emploient principalement pour fumer leurs terres la litière de leurs troupeaux mêlée avec des cendres et le sol de leurs habitations. Leurs bestiaux

(1) Wilks *Historic. Sket. of the south of India*, tom. I, pag. 5.

consistent en vaches, buffles, moutons et chèvres très hautes sur pieds, la race de leurs chevaux est très vilaine et vicieuse. Les montagnes renferment des mines de fer que les naturels exploitent assez bien. En général le Maïssour est mal peuplé et ne peut être, sous ce point de vue, comparé aux provinces angloises. En 1799 (le 4 mai), la défaite et la mort de Typou mit cet état sous la domination des Anglois, qui rétablirent un simulacre de râdjah âgé de trois (ou six) ans; c'étoit le légitime descendant de l'ancienne famille souveraine de ce royaume[1], tributaire du grand-moghol et supplantée par Haïder-Aly-Khân. La Compagnie se chargea de fournir une force militaire capable de repousser les agressions de l'extérieur. Pour l'entretien de cette force le Râdjah paie sept laks de pagodes (cinq à six millions). En 1804, on comptoit dans le territoire concédé à ce petit prince 482,612 familles formant 2,171,754 habitants, dont 17 mille familles musulmanes, 23 mille 370 familles de brâhmanes, 72 mille 627 lingaïstes, 2,063 djaïns, etc. Les villes les plus remarquables sont :

Maïssour (Mâhech-âçoura[2]) (par 12 degrés 18 minutes de latitude), à trois petites lieues sud de Séringapatnam. C'étoit autrefois la capitale de ce royaume : le Râdjah s'y est fixé de nouveau depuis que les Anglois ont cru devoir le faire figurer sur le trône de ses pères, en ayant soin de se réserver Séringapatnam, ville qui est d'une toute autre importance et bien mieux fortifiée que Maïssour[3].

Séringapatnam que les naturels nomment Sri-ranga-patnam[4] ou tout sim-

(1) Cette famille résidoit depuis près d'un siècle à Séringapatnam et payoit tribut au grand Moghol. *Dænisch miss. Bericht*, *contin.* XXXII, seit. 807. C'est ce recueil et les deux excellents ouvrages de M. Wilks et de M. Buchanan que je mets à contribution.

(2) *Voyez* ci-après tom. II, pag. 20, 21 et 94 l'explication de ce nom.

(3) Valentia's *Travels*, tome I, page 124 et tome II, page 107 et suivantes de la traduction de M. Henry.

(4) La ville du saint Ranga. Parmi les différentes épithètes du dieu Siva, nous trouvons le mot *ranga*. *Srî* signifie auguste, sacré. Il y a en effet au milieu de la ville un ancien temple dédié à Siva qui y est adoré sous le nom de *ranga*. Ce temple fut élevé en 1454 par un nommé Timana Brâhmane, qui à la faveur d'un immense trésor qu'il avoit découvert, obtint du roi de Beydjânâgara (Bisnagar) le gouvernement de ce district et la permission d'ériger un fort qui donna naissance à la ville dont il s'agit. Dans la suite ce temple a reçu des augmentations considérables aux dépens de certaines pagodes de Djaïns qu'on démolit à Calaswady ville située à moitié chemin entre Séringapatnam et Maïssour. Des actes de donations qui portent le nom du Brâhmane Timana et la date de 1454 garantissent l'exactitude de tous les faits qu'on vient de lire, et que nous avons puisés dans les *Asiatic Researches*, tom. III, p. 564, édition de Calcutta; dans les *Historical*

plement patan (ville), a été fondée par les Hindous, comme le prouvent les figures de différentes divinités sculptées sur les murailles d'une ancienne pagode existante encore au milieu de cette ville, qui a subi des changements et reçu des augmentations considérables de Haïder-Aly-Khân et de Typou sulthân son fils. Ils reconstruisirent à neuf la porte de Dehly, fondèrent un hôtel des monnoies, une fonderie de canons, une machine pour les forer, un arsenal et des magasins. Le principal édifice est un palais immense bâti par Typou et soutenu par des piliers de bois fort élégants, couverts de sculptures et de dorures. Le tombeau de la dynastie musulmane dont on trouvera une vue pittoresque dans le second volume de cet ouvrage n° 22, p. 43, donne une idée avantageuse du talent des architectes orientaux. Maintenant ce palais est la demeure d'un chirurgien anglois, le harem de Haïder un hôpital; celui de Typou est occupé par le Résident de la mêmenation, et les appartements publics forment une caserne. Tous ces édifices n'ayant pas de fenêtres en dehors, offrent un aspect fort désagréable et sont peu commodes pour des habitants européens. Les rues sont étroites et encombrées; en 1800, on comptoit dans le fort et dans la ville de Séringapatnam 4,163 maisons, 5,499 familles, et dans les faubourgs 2,216 maisons et 3,335 familles, en tout 31 ou 32 mille habitants.

La petite île formée par le Kâvérî et où se trouve située cette ville peut avoir une grande lieue de long sur une petite demi-lieue de large. Elle a un aspect aride et nu; renfermoit 150,000 habitants, dont un grand nombre Musulmans étoient venus de la côte de Malabar, et sont retournés dans leurs anciennes demeures depuis la destruction de la dynastie musulmane.

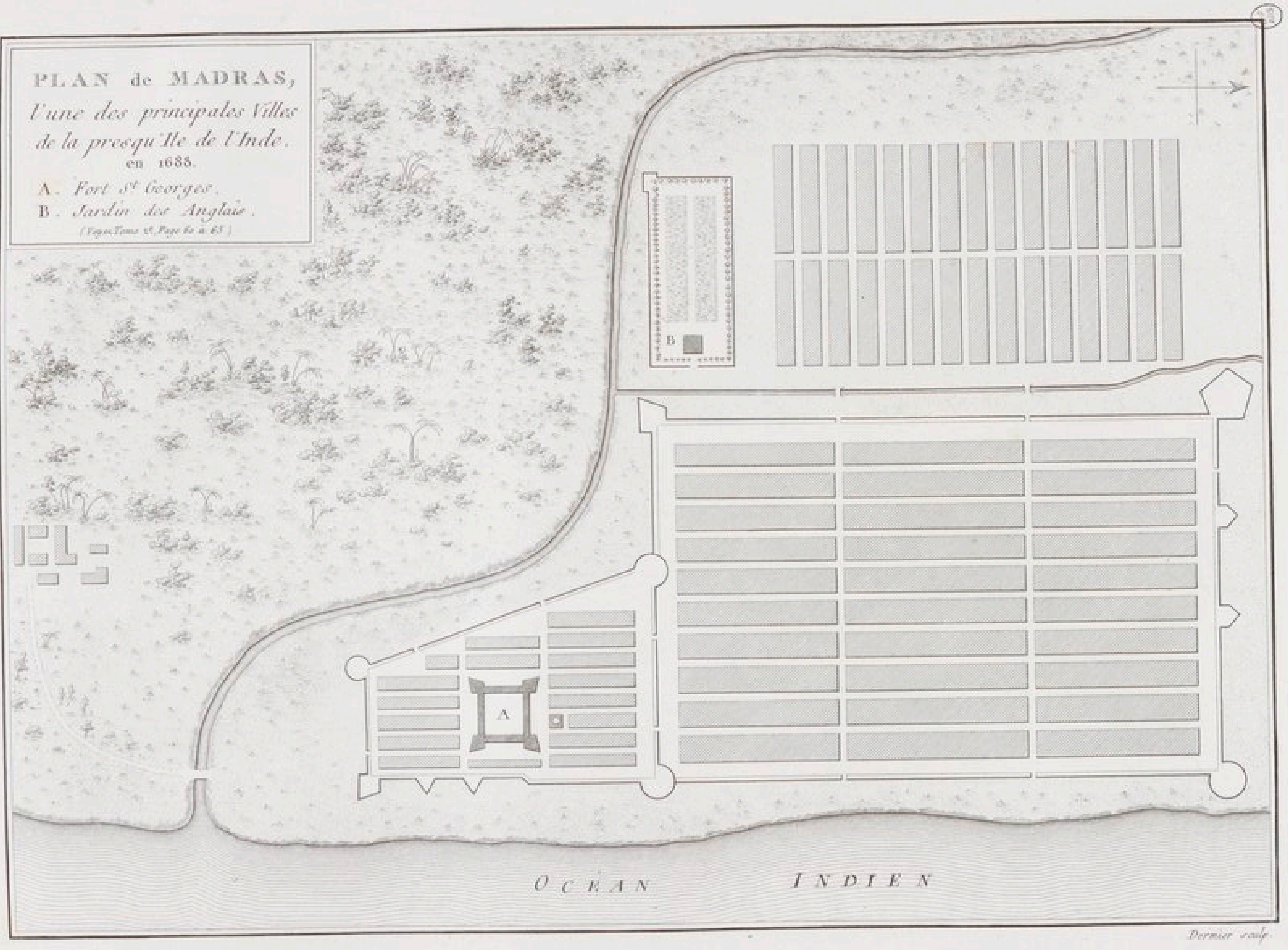
A quelque distance du côté du nord, on trouve la petite ville d'Ouçour, dont les environs offrent un aspect si pittoresque que nous en avons donné une vue dans notre second volume (p. 42). Un peu plus haut dans la même direction, 25 lieues nord de Séringapatnam, la ville de Bangalore (12 degrés

Sketches of the south of India, t. I, p. 41; *Hindoo Pantheon*, p. 56. Buchanan's *Journey*, etc. tome I, page 62; ce dernier dit que *ranga* est un surnom de Vichnou: il est d'autant plus difficile de prononcer entre de semblables autorités que ce mot ne se trouve ni dans l'Amera-kôcha, dictionnaire samskrit justement célèbre, publié à Sérampour par M. Celebrooke en 1808, un vol. in-4°, ni dans *l'Accouint of the writings, religion*, etc; *of the Hindoos* de M. Ward, dont la première édition, en 4 vol. in-4°, a paru à Serampore en 1811, et la deuxième en 2 vol. in-4°. en 1815.

47 minutes de latitude) capitale successivement d'un petit état et d'une province du même nom, a été bâtie par les Hindous à une époque qui, pour être inconnue, n'en est peut-être pas plus reculée. Elle fut fortifiée et tellement augmentée par Haïder et par son fils, que M. Holmes et d'autres voyageurs ont attribué au premier la fondation de cette ville. Parmi les embellissements ajoutés par ces souverains, je me contenterai de citer le palais de Typou dont on peut se former une idée par la gravure n° 26, pag. 54 du second volume de cet ouvrage, où nous avons inséré aussi, n° 25, une statue de la déesse hindoue de la beauté et des richesses, conservée dans une pagode de Bangalore. Le commerce y étoit florissant et les manufactures nombreuses, mais les terribles vexations de Typou et les invasions des Anglois ont ruiné les riches habitants de Bangalore. La ville fut entièrement déserte pendant quelque temps; et maintenant on évalue son commerce au quart de celui qu'elle faisoit à l'époque de sa prospérité.

Le petit district de Bednore forme l'extrémité nord-ouest du territoire du Râdjah de Maïssour, il est situé sur le sommet de cette chaîne occidentale de montagnes qui dominent le Kânara et le Malabar. Ces montagnes élevées de 5,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, interceptent les nuages de la mousson occidentale et présentent dans plusieurs endroits une surface presque perpendiculaire avec l'horizon. Les exportations de ce district consistent en poivre, noix de bétel, bois de sandal et cardamome; les importations en sel, noix de coco, turmeric, huile et étoffes de coton. Les routes sont si mauvaises que les transports à Mangalore (voyez ci-dessus pag. 69, 70 et 73) se font par des porteurs. Ici les bestiaux, ainsi que ceux qui vivent au-dessous des Ghâttes, sont d'une petitesse remarquable. Lorsque Haïder s'empara de Bednore en 1762, ce canton comprenoit à l'ouest la province de Kânara et s'étendoit vers l'est à sept lieues de Tchitteldroug. La capitale porte le même nom qui est la corruption du nom indien *Bidère* (plantation de bamboux), que Haïder changa en Haïder-nâgar (ville de Haïder). Quand il s'en empara en 1763, elle pouvoit avoir trois lieues de circonférence et contenoit vingt mille maisons, sans compter les cabanes; le pillage qu'il y fit fut estimé 12 millions sterl. (288 millions de francs); à la mort de Typou cette malheureuse ville étoit réduite à 5,000 maisons.

Après la ville de Bednore nous citerons encore Caoul-Dourga, autrefois


PLAN de MADRAS,
l'une des principales Villes
de la presqu'île de l'Inde.
en 1688.
A. Fort St Georges.
B. Jardin des Anglais.
A
B
OCÉAN INDIEN
Dormier sculp.

Bhavânî-guiri (montagne de Bhavâni, déesse de la beauté), ville et forteresse situées dans ce district (par 13 degrés 44 minutes de latitude) et faisant partie des domaines du Râdjah de Maïssour. Quoique l'éminence sur laquelle on a construit cette place ne soit pas très élevée, la hauteur des murailles lui donne une apparence meilleure que celle d'aucun autre fort du Karnatic; le faubourg est à une certaine distance et peut contenir deux cents maisons. Le pays environnant est couvert d'épaisses forêts qui se prolongent jusques dans le canton de Bara-mahl (les 12 places ou forteresses), situé entre le 12e et le 14e degré de latitude, à l'est des Ghâttes et à l'ouest de la mer. Le Kâvêri sépare le Bara-mahl du Caïmbétore du côté du sud, à partir du 11e degré de latitude. Les places les plus remarquables sont, Ryacotté, Verdabendroug, Djag-Déo et Warangor, sur lesquelles je donne quelques détails accompagnés de vues pittoresques dans le second volume de cet ouvrage, pages 41 et suiv.

Madras (13 deg. 5 m.) est la principale ville, non seulement de cette division, mais encore de toute la partie orientale de la Presqu'île, puisque la Compagnie angloise y a établi une de ses trois Présidences ou gouvernements, dont j'ai tracé l'étendue au commencement de cette Notice, pages 18 et suivantes. M. Pennant [1] pense, avec beaucoup de probabilité, que l'emplacement occupé aujourd'hui par Madras étoit anciennement une échelle de commerce fréquentée par les Romains; mais, sans pousser mes recherches à une époque aussi reculée, il me suffira de remarquer ici que cet emplacement se nommoit Tchina-patnam, et appartenoit au royaume de Bisnagar. Vers 1645, époque de la décadence de ce beau royaume qui avoit déja perdu son ancienne capitale du même nom, le roi hindou de Tchandraguiri, la nouvelle capitale, permit aux Anglois d'acquérir Tchina-patnam, où ils bâtirent le fort Saint-George, afin de ruiner le commerce des Portugais établis à San-Thomé. Il n'y avoit en effet qu'un tel motif capable de les déterminer à former un établissement sur un sol aussi ingrat, aussi stérile que celui de Madras, où les légumes exigent des soins et des peines inouis pour parvenir à leur maturité. Alexan-

(1) *View of Hindoostan*, tom. II, pag. 51. Ce savant cite à l'appui de sa conjecture une quantité de monnoies d'or et d'argent trouvées et déterrées à Nellore, et dont aucun hindou ne connoissoit les caractères. On peut voir dans le 2e volume des *Mémoires de la Société asiatique*, page 309 de la traduction françoise, et la gravure et l'explication de plusieurs médailles romaines, portant l'effigie de Hadrien et de Faustine, et trouvées dans l'Inde. *Voyez* aussi ci-après pag. 115.

dre Hamilton observe avec raison que six ou neuf lieues plus bas vers le sud, se trouvent des sites aussi fertiles que pittoresques. Les guerres des Anglois avec les Mahrattes et les brigandages de ceux-ci, obligèrent les marchands à se mettre sous la protection du fort Saint-George, auquel on ajouta de nouveaux ouvrages, et sous le canon duquel la ville de Madras prit naissance. Malgré tous les inconvénients de sa situation, cette ville s'agrandit très promptement et se divisa naturellement en deux; l'une, la ville blanche, est peuplée d'Européens, l'autre, la ville noire, est habitée par les naturels. Les principaux édifices de Madras consistent dans le fort Saint-George, l'hôtel du gouvernement et une salle de bal et de réunions de plaisir nommée le Panthéon. On trouvera dans le second volume, pages 41 et suivantes, des vues de ces différents monuments et de la ville même de Madras, sans oublier le pont des Arméniens. Comme je joins à ces vues un texte explicatif assez étendu, je n'anticiperai pas ici sur les détails qui s'y trouvent consignés. Je regrette de n'avoir pu me procurer la vue et le plan d'un canal creusé en 1803 depuis la ville noire jusqu'à la rivière d'Enor, long de 10,560 verges (près de cinq mille toises), ayant 36 pieds de roi dans sa plus grande largeur et 11 de profondeur. Par le moyen de ce canal les barques vont à Palicate (ou Paliacate) et apportent du charbon de terre à Madras. Les orphelins et les pauvres qui sont très nombreux dans cette ville, trouvent des asiles dans différentes institutions charitables, fondées et entretenues avec une munificence infiniment honorable pour les riches habitants et sur-tout pour leurs épouses. Les escamoteurs de Madras sont célèbres dans toute l'Inde, ils s'accoutument dès leur plus tendre enfance à s'introduire dans la gorge et dans l'estomac des baguettes de bambou, pour se disposer à y substituer des lames d'épée. L'incommodité du port et le manque de rivière navigable nuisent prodigieusement au commerce de Madras, et il est en effet bien moins considérable que celui des deux autres *Présidences*, cependant on peut s'y procurer toutes les denrées de l'Asie et de l'Europe. Outre ces désavantages locaux, il faut encore remarquer que le Karnatic est incomparablement moins fertile que le Bengale; ainsi l'opulence de Madras et sa nombreuse population, car on compte au moins trois cent mille ames dans les deux villes blanche et noire, doivent être attribuées à son immense commerce avec le reste de l'Inde, les îles de la mer des Indes, la Chine, l'Europe et l'Amérique, et je regrette bien de ne pouvoir rapporter ici

un simple précis des nombreux renseignements que donne sur ce commerce M. Millburn, dans son excellente histoire du commerce oriental (*History of the oriental commerce*, tome II, pages 1[re] et suivantes).

La ville de Palicate, dont j'ai mentionné le lac dans le premier chapitre de cet ouvrage (pag. 11), est la seule place remarquable que l'on rencontre en se rendant de Madras à Nellore, dernière ville du Karnatic central vers le nord (par 14 degrés 30 minutes de latitude) à 30 lieues de Madras. Lorsque le colonel anglois Forde fit le siège de Nellore en 1757, elle avoit 1,200 verges (560 toises) de l'est à l'ouest et 600 (280 toises) du nord au sud; les murailles étoient de terre avec une seule porte et quelques tours en pierres, et ces fortifications suffirent pour résister à l'attaque de cet officier qui fut obligé de lever le siège; mais en 1801, la Compagnie acquit cette ville par un traité; elle forme avec Ongole une des divisions financières du Karnatic. On n'exporte guère de Nellore et d'Ongole que du sel. En 1811, cette exportation se monta à 62,843 roupyes d'Arcate (environ 160,000 francs). En 1787, un laboureur des environs de Nellore déterra avec le soc de sa charrue un pot de terre renfermant une grande quantité de médailles romaines, pour la plupart à l'effigie de Trajan, de Hadrien et de Faustine. Nous venons d'indiquer, pag. 113, note (1), les conjectures qu'on peut fonder sur ce fait. Nellore forme la limite septentrionale du Karnatic central, et ses dépendances sont situées dans le

§ III. Karnatic septentrional

Qui commence à la rivière de Pénâr (vers 14 deg. 30 min.) et se termine à la rivière de Gonlacomem ou de Gondégam, suivant M. Heyne, ou au Serkâr de Gontour (16 deg.). Les Hindous le nommoient Andra (ci-dessus pag. 13) et le prolongeoient jusqu'au Godâveri. Ses souverains étoient très puissants vers les premiers siècles de l'ère vulgaire, époque où je place moi-même la splendeur de la Presqu'île et la fondation de ces monuments gigantesques qu'on admire encore, mais qui ne datent certainement pas de l'incalculable antiquité que quelques savants voudroient leur attribuer[1]. Quoique cette troisième et der-

(1) *Voyez* le tome II, pag. 69, 70 et *passim* où je crois avoir appuyé mon opinion sur des raisonnements et même sur des faits qui méritent peut-être quelque attention.

nière division soit moins importante que les précédentes, elle renferme encore quelques cantons remarquables, tels que celui d'Ongole (entre le 15e et le 16e degré de latitude) dépendant autrefois de la principauté de Kirpa ou Koudapah (14 deg. 32 min.). Ce canton fut ensuite incorporé dans le Karnatic au-dessous des Ghâttes et tomba au pouvoir du Nabâb d'Arcate, qui finit par le céder, ainsi que le Nellore, à la Compagnie des Indes orientales par le traité de 1801. Il est bien moins fertile que le Tanjaour et plusieurs autres districts du Karnatic, et il n'a jamais brillé par le commerce ni par les manufactures. La grande rivière de Goulacomem sert de ligne de démarcation entre Ongole et les Serkârs septentrionaux, qui sont situés dans le Dékhan où je vais conduire mon lecteur, en sortant du Karnatic.

CHAPITRE IV.

Le Dekhan (*Dakchina*).

J'ai déja eu occasion de remarquer combien ont varié les limites méridionales de la portion de la Presqu'île connue sous ce nom, qui l'a anciennement désignée toute entière. Sans répéter ici les nombreuses variations qu'on trouvera indiquées ci-dessus (pages 7, 33, 45 et 53) j'en tracerai maintenant les limites d'après la belle et exacte carte de l'Inde, publiée par M. Arrowsmith, en 1816; savoir, au midi, dans l'intérieur des terres l'extrémité sud-est du Beydjâpour, et sur la côte de Coromandel l'embouchure du Goulacomem ou Gondégam près de Moutapily (vers le 15e degré 20 minutes de latitude); on voit que de ce côté, le Dekhan est absolument contigu au Karnatic. Sur la côte occidentale il a beaucoup moins d'étendue. Il commence à l'extrémité septentrionale du Konken (par 17 deg. 55 min.) ou même à Tchaoul (par 18 degrés 32 minutes de latitude) à dix lieues de Bombay. Le Nerbédah, à l'ouest (vers le 21e degré de latitude), la vaste chaîne des montagnes de Vindhya[1] dans l'intérieur des terres et le Mahânody à l'est

(1) Les montagnes Vindhya séparent le Dekhan de l'Hindoustân proprement dit. Les plus anciens auteurs hindous désignent cette chaîne comme la limite meridionale du pays appelé dans le *Code de Menou*, chap. second, vers. 22, *Aryâbhouma* ou *Aryâverta* (pays des vertus), ou pays habité par des personnages respectables. Les écrivains modernes tirent une

(par 22 degrés de latitude), forment la limite septentrionale, et ces limites sont d'autant plus invariables qu'elles ont été posées par la nature même. Cette contrée est désignée par les écrivains hindous sous le nom de Mahârachtra (grand royaume); on y parle un idiôme dérivé du Samskrit nommé Mahratta, nom commun aux habitants qui le portoient bien avant que le fameux Sévâdjy ne jetât les fondements de sa puissance. Quand cet heureux ambitieux les réunit sous son autorité, ils étoient depuis long-temps partagés entre différents petits princes dont nous ignorons l'histoire; car, suivant la judicieuse observation de M. Scott Waring, il n'existe nul renseignement authentique antérieurement à l'établissement des Musulmans dans la Presqu'île (avant le 14e siècle de l'ère vulgaire), et il seroit superflu de chercher quelques documents historiques dans les ouvrages écrits en samskrit [1]. Akbar

ligne qui sépare les nations septentrionales de l'Inde des méridionales. Cette ligne s'étend de la mer orientale à l'occidentale; et la chaîne dont il s'agit s'écarte un peu du tropique. Elle fait même des divagations beaucoup plus considérables vers le septentrion et le sud, puisqu'elle touche au Gange dans certains endroits et que le Godâvêrî lui sert de bornes vers le midi. L'auteur d'un commentaire sur le célèbre dictionnaire Améra-Kôcha, dit que « cette chaîne de montagnes porte le nom de *Vindhya* ou *Bindhya*, parceque, suivant une opinion populaire, elle orne la course du soleil. » D'après cette opinion, « la portion la plus élevée de cette chaîne s'étend de Tchhota-Nagpour et Palame jusque dans le voisinage d'Oudjeïn. » Mais le cours du Nerbédah indique encore plus sûrement la direction des monts Vindhya. Depuis Amercotè où cette rivière prend sa source, non loin de la Sône et de l'Hatsou, jusqu'au golfe de Kambayéh où elle se décharge dans la mer, son lit est bordé par une file de montagnes ou par un sol très élevé, d'où sortent plusieurs rivières qui coulent dans la Sône et le Djemnah d'un côté et vers le Tapty et l'Oudaver de l'autre. Ces deux directions suffisent pour déceler l'élévation du sol sur lequel le Nerbédah s'est frayé un passage. La vaste étendue de ce canton montagneux mise en opposition avec la foible élévation de ces montagnes aperçues des plaines de l'Hindoustân, a fourni le sujet d'un conte *légendaire*, auquel les théologiens hindous font de fréquentes allusions. Ils prétendent que Vindhya étoit originairement un pieux géant qui se prosterna aux pieds de son guide spirituel (*gourou*) nommé Agastya. Celui-ci le retient encore aujourd'hui dans cette humble posture, pour le punir d'avoir voulu rivaliser pour la taille avec la hauteur imposante de l'Himâlaya et du Mérou. Un de ses pieds est à Tchénâr, forteresse que l'on nomme à cause de cela Tchérénâdri, et l'autre dans le voisinage de Gaya, la tête doit se trouver auprès du temple de Vindhya-vacini, à quatre milles (une lieue et demie de Myrzâpour, dans la province d'Allah-âbâd, par 25 deg. 10 minutes de latitude.) *Megha duta or cloud messenger translated from the Sanskrit*, etc. by Wilson, pag. 24, 25, note, édition de Calcutta. — M. Colebrooke, *Asiat. Research.*, tom. VII, pag. 80, édition de Calcutta. — *Institutes of Hindu law, or the ordinances of Menu, translated from the Sanskrit*, Sir W. Jones, pag. 19 et 20, édition in-4°. de Calcutta.

(1) Scott Waring's *History of the Mahrattas*, pag. 54. C'est aussi l'opinion du savant M. Colebrooke dont l'autorité est si imposante dans tout ce qui concerne la littérature indienne. — Ferishta, *Hist. of the Dekkan*, tome I, pag. 1 et suiv. — Rennell, *Memoir of a map of Hindoostan*, pag. 111, 112, troisième édition.

attaqua ces petits princes, en soumit quelques uns, et poussa ses conquêtes jusqu'au 18e degré de latitude. Ses successeurs poursuivirent le même plan, et Aureng-Zeyb, ayant envahi jusqu'au 15e degré, se vit maître dans la Presqu'île d'un territoire qui rapportoit 32 millions de livres sterling, et qu'il divisa en six *soubah* ou gouvernements, savoir : le Beydjâpour, le Haïder-âbâd, le Beyder ou Kalbergah, l'Aureng-âbâd, Ahmed-nagar et le Khandeych, auxquels je joindrai la province sauvage de Gandouana et l'Oriça qui faisoit partie, à la vérité, de l'empire moghol, et avoit même été séparé du Bengale sous le rapport administratif avant le règne d'Aureng-Zeyb. Cette province maritime est bien certainement comprise dans le Dekhan, comme on va le voir par sa position géographique, quoique M. Rennell ait dit (page CXII) que ce dernier territoire est situé entre l'Hindoustân propre, le Karnatic et l'Oriça, c'est-à-dire qu'il renferme la partie occidentale du Bérâr, le Golconde, le Viziapour, l'Ahmed-nagar et le Khandeych.

§ I. L'ORIÇA (*Outcala* ou *Odra-Dêcha*),

Que M. Walter Hamilton aussi désigne comme une province du Dekhan, s'étend, en effet, depuis le Godâvêrî jusqu'à Medni-pour ou Midna-pour, depuis le 16e ou 17e degré de latitude jusqu'au-delà du 23e degré, et depuis la mer jusqu'à Samal-pour. M. Danville observe avec raison qu'on donne le nom d'Oriça à la portion de la côte orientale qui s'étend depuis Moutapily (par 16 degrés 20 minutes de latitude), où elle perd le nom de Coromandel, jusqu'à l'entrée du Gange [1] (par 21 degrés 30 minutes) (voyez ci-dessus page 93). M. Ormes qui distingue le Serkâr de Cicacole de l'Oriça, ne mesure cette province que du voisinage de Gandjem qui termine le Cicacole au nord (par 19 degrés 23 minutes jusqu'au 21e degré 36 minutes) à l'embouchure de la rivière de Pipley, en face de l'île de Sagore. Le lit de cette rivière à la distance de 40 milles (13 lieues) de son embouchure, et une ligne supposée être tracée 20 milles (7 lieues) plus loin à l'ouest jusqu'au pied des montagnes

(1) *History of the military transact.* tom. II, p. 27. Voyez aussi M. Colebrooke *Asiatic Researches*, tom. VII, p. 225. — Pennant's *View of the Hindoostan*, tom. II, pag. 129. — Ramusio, *Viaggi*, tom. III, pag. 392 recto.

Nelgrin, avant leur courbure vers l'est, derrière Balaçore, séparent l'Oriça du Bengale. Sur la carte de M. Arrowsmith, l'Oriça commence un peu plus bas vers le 18e degré de latitude, et aboutit au voisinage de Balaçore (par 21 degrés 38 minutes), et par cette division il reste entre le Karnatic, ou la côte de Coromandel et l'Oriça, un espace qui fait partie des Serkârs septentrionaux et qui est occupé par le râdjah Mendhrey, etc. Ces Serkârs forment une division de nouvelle date, aux dépens de l'Oriça, qui se trouve aujourd'hui rejeté dans l'intérieur des terres et isolé par les mêmes Serkârs d'une partie de la côte qui conserve néanmoins le nom d'Oriça.

C'étoit autrefois un puissant royaume habité [1] par les *Gangarides-Calingæ*, dont parle Pline liv. VI, chap. 22 (19). Leur roi pouvoit mettre en campagne 60 mille fantassins, mille cavaliers et 500 éléphants. Ses nombreux sujets se livroient à l'agriculture, aux manufactures et au commerce; quelques uns n'étoient pas encore civilisés et menoient une vie absolument sauvage; et aujourd'hui même l'intérieur de cette province offre l'aspect le plus inculte; ce sont des montagnes dépouillées, des djengles ou landes inhabitées, et des courants environnés de déserts impraticables, de vallées où règne une atmosphère pestilentielle, et qui forment du côté de l'intérieur des terres une barrière naturelle pour les districts maritimes. Il n'y a que deux passages praticables dans toute la chaine de montagnes qui s'étend du Godâvèri au Mahânody, l'un de ces défilés se dirige de Tchandah à Cicacole, l'autre suivant une direction oblique depuis Tchotisghor longe le chemin de Kalahindi, tous deux se réunissent à Salour ou Salica dans les Serkârs septentrionaux, ainsi appelés à cause de leur situation à l'égard du fort de Saint-George à Madras dont ils dépendent.

(1) Selon M. Pennant, *View of the Hindoostan*, tom. II, pag. 129, Londres 1798 4 vol. in-4°. Tout en citant l'opinion de ce savant géographe je ne dois pas omettre celle d'un de nos compatriotes à qui ses longs et beaux travaux sur la géographie des anciens ont mérité une grande autorité. M. Gossellin, dans sa belle carte *Pour les Recherches sur les côtes des Indes,* place les Gangarides-Calingæ dans le territoire des Serkârs modernes, depuis le Godâvèri jusqu'à Cicacole, et porte l'Oriça au-dessus des Serkârs, qui, selon moi, doivent faire partie de cette grande et ancienne division territoriale.

§ II. Les Serkars,

Dont la formation, aux dépens de la province d'Oriça, date du quinzième siècle, font un district maritime fort étroit qui longe la côte orientale dans une étendue de 470 milles anglois (170 ou 180 lieues) , depuis Moutapily (par 15 degrés 28 min. de latit.), à l'extrémité méridionale du Gontour jusqu'à la ville de Maloud dans la province d'Oriça, proprement dite, sur les bords du lac de Tchilkah (19 degrés 38 minutes de latitude), sur une largeur de huit à dix lieues dans l'intérieur des terres. Une chaîne de petits rochers, à partir du Godâvêri, séparent les Serkârs du Soubah de Haïder-âbâd et du Bérâr. Au nord de cette rivière se trouve cette chaîne de montagnes à-peu-près inaccessibles dont nous avons déja parlé page 119. Depuis l'extrémité septentrionale des Serkârs auprès de Gomsour cette chaîne incline vers l'est, joint le lac de Tchilkah, et présente une barrière presque impénétrable, longue de 60 lieues. Du côté des Mahrattes de Kettek, une langue de terre, située entre ce lac et la mer, large d'une demi-lieue tout au plus vers Maloud, est coupée par la rivière de Manekpatnam qui n'est guéable en aucun temps. Enfin, du côté du sud, la petite rivière de Gondegam qui se jette dans la mer auprès de Moutapily, sépare ce territoire de celui d'Ongole dans le Karnatic dont elle trace la limite du côté des Pâyïn-Ghâttes. La superficie des Serkârs, mesurée dans sa plus grande étendue de terre cultivable et productive, peut-être évaluée à 17,000 milles géographiques carrés, dont un cinquième étoit, en 1784, en culture ou en jachère, les deux autres cinquièmes en pacages, le reste en bois, en eaux, en villes, en montagnes nues, et enfin en un désert de sable large de trois milles le long de la côte. Le sol des Serkârs, le long de la côte sur-tout, est sablonneux et se bonifie en approchant des montagnes. De nombreux ruisseaux descendent des montagnes, et les rigoles qu'on en dérive pour former de grands réservoirs contribuent à la fertilité des terres, surtout dans le Gontour et aux environs du Krichna et du Godâvêri, dont les nombreuses saignées, jointes à celles qu'on fait au lac de Colare, arrosent les cantons de Kondapily et d'Elore. Dans le Râdjahmendhrey, l'Yelore qui coule parallellement avec le Satyavérâm, se trouve subdivisé très industrieusement en une multitude de courants qui répandent la fertilité dans les deux

fiefs (Zémyndâry) de Pedapore et de Petapore; tandis que l'heureuse île de Nagar ou Nagarem, formée principalement par deux grandes branches du Godâvêri, est d'un prodigieux rapport auquel contribue non seulement l'abondance des eaux, mais encore la bonté de son sol constamment engraissé par le limon qu'y dépose le Godâvêri, la plus grande des rivières du Dekhan. Quatre petites rivières qui débouchent dans la mer à Visagapatnam, à Benderpatnam, à Maphosbender ou Cicacole, et à Kalingapatnam, arrosent abondamment la subdivision méridionale du Cicacole. Le sucre, le coton, le tabac et différents grains tels que le djéoary (holcus sorghum) et le peléodjoâry[1], forment les principales productions des Serkârs, qui n'étoient d'abord qu'au nombre de cinq, les Anglois ont ajouté celui de Nizâmpatnam formé du littoral des quatre septentrionaux, pour protéger la fabrication du sel et la perception des droits à Nizâmpatnam, à l'embouchure du Krichna, à Masulipatnam, et sur toute la côte. Ils dépendent tous de la Présidence de Madras depuis 1765, époque où le lord Clive en obtint la cession de la part du grand moghol en faveur de la Compagnie.

Le plus méridional des Serkârs est Gontour ou Morteza-nâgar, qui a une forme circulaire et occupe une superficie de 2,500 milles carrés, principalement entre le 16e et le 17e degré de latitude. Le Krichna ou Kistnah, après un cours de deux cents lieues presque parallèlement au 16e degré 30 minutes de latitude depuis sa source dans les monts Bâlâghât près la côte de Malabar, forme la limite septentrionale de ce Serkâr et le sépare de Mousthafa-nâgar ou Kondapily. A l'ouest et au sud sont les districts de Palnâd et d'Ongole, actuellement incorporés dans le Karnatic Pâyïn-Ghât; à l'est Nizâmpatnam avec ses dépendances. Il communique par un passage très resserré avec le petit port de Moutapily. Les mines de diamants que renferme ce Serkâr ne méritent pas d'être exploitées. Le nabâb le comptoit au nombre de ses possessions; mais il consentit, en 1788, à le céder à la Compagnie des Indes, qui lui

(1) Le premier est blanc et l'autre jaune et plus grossier. C'est une espèce de maïs à sommet large et épais, en opposition avec le mekkah-djéoary ou blé d'Inde, dont l'épi a une forme conique. Le badjéry ou millet a un épi (*bohtah*) plus long et plus mince. *British India analyzed*, tom. III, p. 654. — Buchanan, *Journey from Madras through Mysore*, etc., tom. I, pag. 104, 283, 366, 373, etc.

promit sept laks de roupyes (un million sept cent cinquante mille francs). La ville de Gontour, capitale de ce Serkâr n'offre rien de remarquable.

Le Krichna, qui sert de limite septentrionale au Serkâr de Gontour, le sépare de ceux d'Elore et de Kondapily, ou Mousthafa-nâgar, qui s'étendent jusqu'au Godâvêri et à Masulipatnam (16 degrés 10 minutes) vers le nord, et jusqu'à la province de Comémait à l'ouest dans l'intérieur des terres. Le lac de Colare (par 16 deg. 30 minut.) qui est alimenté par les inondations du Krichna (vulgairement nommé Kistnah dans le pays et sur la carte) et par celles du Godâvêri, touche presque à la mer et divise ces Serkârs en deux carrés égaux, d'environ 18 lieues carrées chacun. Entre ce lac et la mer, au milieu d'un marais salé, se trouve le petit district de Masulipatnam (16 degrés 5 minutes de latitude), dont dépend aussi la plaine située entre le Krichna et le Godâvêri, laquelle présente un carré long de plus de trois cents toises et large de plus de deux cents. Cette ville est traversée par un canal qui communique à la mer et au Krichna, il contribue beaucoup à la défense de la forteresse, dont le pétah ou faubourg est éloigné d'une petite demi-lieue sud-est.

A l'ouest du même lac dans l'intérieur des terres, les deux villes d'Elore (16 degrés 42 minutes) et de Kondapily (16 degrés 37 min.) n'offrent rien de remarquable. La dernière ville avoit autrefois une forteresse bâtie sur une éminence, mais on a cessé de l'entretenir depuis que les Anglois s'en emparèrent, en 1765, époque à laquelle lord Clive ajouta les Serkârs septentrionaux aux domaines de la Compagnie.

Parmi les nombreux districts dans lesquels se subdivisent les deux Serkârs dont nous venons de parler, nous ne citerons que le Polavérâm qui dépend maintenant du Serkâr de Râdjahmendhrey. Ce dernier Serkâr est séparé de celui d'Elore dans sa plus grande largeur par le Godâvêri ; il a pour limite à l'ouest une chaîne de montagnes voisines du Bérâr, la petite rivière de Satyavérâm, qui coule des montagnes à la mer, le borne au nord, il forme en tout une aire de 1,700 milles anglois de pays praticable. Les branches du Godâvêri forment la fameuse île de Nagarem (16 degrés 24 minutes de latitude); elles la divisent en trois parties et présentent une surface de 170 lieues carrées, d'une immense valeur. Les forêts du Râdjahmendhrey sont les seules de la côte orientale qui produisent du teyk, cet arbre si précieux

pour les constructions navales et si commun dans les forêts situées le long de la côte de Malabar. Les habitants de Râdjahmendhrey ont de nombreuses plantations de cannes à sucre qui sont prodigieusement productives. Les deux villes qui méritent quelque attention sont Râdjahmendhrey sur le bord oriental du Godâvêri, à 13 lieues O. de la mer (par 16 degrés 59 minutes de latitude), et Coringa (16 degrés 50 minutes), ville et port assez important par le commerce qui s'y fait avec Calcutta, le Pegou et l'île de Poulo-pinang; on construit chaque année dans le chantier un grand nombre de vaisseaux marchands. La baie de Coringa est la seule où l'on trouve de l'eau douce sur toute la côte de Coromandel; la ville fut cédée, en 1753, aux François par Sélâbèt-djenk, soubahdâr du Dekhan, les Anglois commandés par le célèbre Clive s'en emparèrent en 1765. De Coringa à Gandjem, la côte vue de la mer paroît très montagneuse, on y remarque le canton et la ville de Visagapatnam (17 degrés 51 minutes de latitude); le fort situé sur une petite rivière domine la ville qui est peu considérable, les Européens résident à un village situé au nord et nommé Waltier. Le pays environnant est montagneux et stérile; à Tchématchelem est un temple hindou qui jouit d'une grande célébrité. Les villes les plus commerçantes sont Visagapatnam (17 degrés 51 minutes) et Bimlipatnam (17 degrés 52 minutes). Leur commerce avec Calcutta, Ceylan et les Maldives consiste en poivre, blé, cire, cauries ou coquilles, nommées *concha Veneris*, qui servent de petites monnoies dans l'Inde, et que les naturels échangent à raison d'environ 4,800 pour une roupye sikkah, ou 2 francs 50 centimes. Un Hindou ne dépense pas cent cauries pour sa nourriture de chaque jour. Les Hollandois avoient autrefois une factorerie à Bimlipatnam, à 5 lieues de Visagapatnam, dont les environs renferment différentes manufactures.

Cicacole ou Tchicacole, anciennement Kalinga, le plus septentrional et le dernier des six Serkârs septentrionaux, est renfermé entre le 17e et le 20e degré de latitude, il se divise en deux parties. L'une nommée Cicacole et dépendante de Visagapatnam est située entre les rivières de Satyaverâm au sud et de Pourdy au nord, se prolonge dans l'étendue de plus de 60 lieues sur la côte de la baie du Bengale, et à 20 lieues à l'ouest dans l'intérieur des terres: elle offre une surface de 1,500 lieues carrées. La seconde division nommée

Itchapour, placée sous le chef-lieu de Gandjem, offre une figure triangulaire qui a près de 27 lieues, à partir de Poundy jusqu'à Maloud sur la frontière méridionale du Kettek (19 degrés 22 min.), et 17 lieues à l'angle nord-ouest à Gomsour (19 degrés 51 minutes), environ 1,600 milles de superficie. La partie méridionale est la plus fertile du Serkâr, grace à la bonté du sol et à quatre rivières qui ont leurs embouchures à Visagapatnam, à Bimlipatnam, à Cicacole et à Kalingapatnam. Le Gandjem et d'autres petites rivières fertilisent au nord le territoire de Djéhânpour. Quand Sélâbèt-djenk céda ce district aux François, en 1753, il s'étendoit depuis le Godâvêri jusqu'à la Pagode de Djagrenât, les Anglois l'acquirent avec les autres Serkârs, en 1765, sous le commandement de lord Clive [1].

Le district de Gandjem est le plus septentrional de ceux qui composent les six Serkârs, dépendant de la Présidence de Madras. On y cultive des cannes à sucre et du djéoary, la terre est sous l'eau pendant une partie de l'année; c'est maintenant un des grands districts de la division moderne des Serkârs. Les principaux ports sont Gandjem, Manssour-cotè, Sernapour, et Kalingapatnam. Gandjem est situé par 19 degrés 23 minutes de latit., le fort, petit mais ramassé, est bâti sur la rive septentrionale et à l'embouchure d'une grande rivière; ce port est très fréquenté, sur-tout par les vaisseaux côtiers qui y font un grand commerce, plusieurs peuvent entrer dans la rivière et mouiller auprès du fort.

La population des Serkârs, si l'on en excepte quelques Musulmans, est entiérement composée d'Hindous et peut être évaluée à deux millions cinq cent mille ames. Ils font de grandes spéculations sur les étoffes de coton; M. Heyne consacre un chapitre de son ouvrage, pag. 328 et suiv., à décrire leurs procédés pour fondre le fer qu'ils tirent de leurs montagnes. L'extrémité méridionale du lac de Tchilkah détermine la limite septentrionale des Serkârs, de ma-

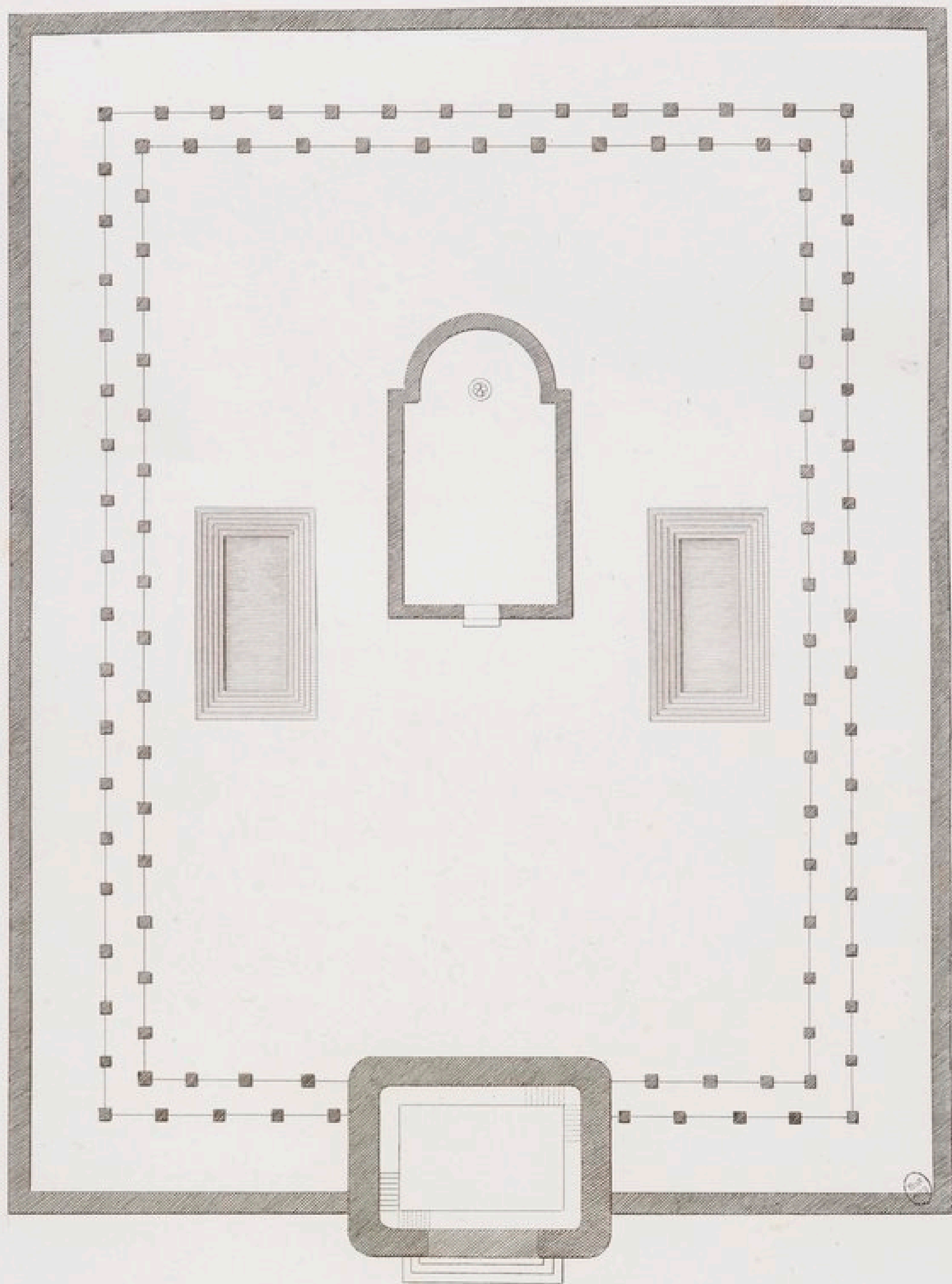
(2) Tous les détails que je viens de donner sur les Serkârs ont été puisés dans l'*History of the oriental commerce*, tom. I, pag. 85 et suivant. — *British India anolyzed*, tom. III, chap. 16, pag. 643-663. — Heyne's *Tracts historical and statistical on India*, pag. 20 et 282. — *A brief account of the circars ont the coast of Orisa.* — Hamilton's *East India gazeteer*, au mot *Circar*. M. Heyne a joint à son mémoire une carte géographique, minéralogique et agricole des Serkârs; on y remarque plusieurs mines de diamants peu productives. Je ne puis mieux faire l'éloge de ce savant voyageur que de dire qu'il se montre dans cet ouvrage digne du beau nom qu'il porte, et que l'Europe savante révère depuis plus d'un demi-siècle.



M. A. Benoist sculp.

VUE de la PAGODE de DJAGRENÂT du côté de la Mer.

Du Cabinet de Mr. le Chevalier de Fleurieu. *Rapportée par Mr. le Marquis de Valory.*



PLAN de la PAGODE de DJAGRENÂT.

nière que ce lac qui peut avoir douze lieues de long sur trois de large, et qui renferme plusieurs petites îles habitées, se trouve compris dans le canton de Kettek, autre division de la province d'Oriça. Ce beau lac pourroit bien être le résultat d'une inondation de la mer dans une plaine sablonneuse; il est borné au nord-ouest par cette chaîne de montagnes qui s'étendent depuis la rivière de Godâvêri jusqu'à celle de Mahânody, et qui ceignent les Serkârs septentrionaux du côté de la terre; il offre, pour les navigateurs de la haute mer, l'apparence d'une baie profonde; ils ne peuvent découvrir le banc de terre large d'un quart de lieue, qui le sépare de la mer. Les immenses montagnes situées derrière ce lac, les îles boisées et habitées dont il est parsemé, les petites embarcations qui circulent en différents sens sur sa surface, produisent l'effet le plus pittoresque. Du côté de Manekpatnam, il communique avec la mer au moyen d'un canal long d'une petite demi-lieue. Il se trouve compris, comme je l'ai déja remarqué, dans le district de Kettek, qui s'étend entre le 26e et le 22e degré de latitude dans une direction nord-ouest, et qui est borné au nord par le Balaçore et le Maherbendje, au sud par les Serkârs, à l'est par la baie du Bengale, et à l'ouest par différents petits cantons de l'Oriça; environ 50 lieues de long sur 20 de large. Les terres situées sur le bord de la mer sont basses et inondées dans les hautes marées; de nombreuses rivières descendues des Ghâttes y forment différents deltas, avant de se jeter dans la mer. Les montagnes qui longent le rivage, à la distance de six à sept lieues, produisent une grande abondance et variété de bois de construction et d'ébénisterie, sur-tout d'excellent teyk. En général, le Kettek est un pays très fertile; on y cultive beaucoup de plantes céréales, de plantes et de racines aromatiques, d'épices, de drogues colorantes, de cannes à sucre, de maïs. Entre les rivières de Gainty et de Bamory, le pays est le plus beau de l'Oriça, habité par d'habiles tisserands, qui font de la mousseline pour les turbans. Entre Altar et Aureng-âbâd, il y a quelques vallées belles et fertiles. D'Arekpour à Kettek le sol est susceptible de labour, mais foiblement cultivé. Entre le Bytourny et le Gandjem, à cinq lieues de chaque côté de la Pagode de Djagrenât, le territoire est réputé sacré, et les habitants sont exempts des taxes que paient les Hindous pour approcher de la ville et du temple, excepté à certaines fêtes de l'année. Au mois d'août 1803, le marquis de Wellesley se disposa à enlever le Kettek au râdjah mahratte de Nagpour et s'en empara sans coup

férir. L'officier indien qui commandoit à Manekpatnam ayant abandonné son poste, les Anglois poussèrent jusqu'à la Pagode de Djagrenât, dont l'idole annonça par la bouche de ses Brâhmanes qu'elle se mettoit sous la protection britannique. Un jeune enfant envoyé dans le temple pour s'assurer de la volonté du Dieu vint annoncer qu'elle n'avoit pas changé. Les dociles Anglois se déterminèrent donc, par obéissance, à mettre le Kettek au nombre de leurs acquisitions dans l'Inde [1]. Ils en firent deux cantons, celui de Djagrenât et celui de Balaçore, en tout 1,200,000 habitants. Les torrents charrient des paillettes d'or et des arbres d'une grosseur considérable, cependant l'argent y est rare et on paie en cauries. Les principales rivières sont le Mahânody et le Bytourny; quant aux villes dignes de quelque attention elles sont au nombre de 3 ou 4, savoir :

Kettek (par 20 degrés 27 minutes de latitude) dans une île formée par la rivière de Mahânody; les habitants n'ont que des manufactures de draps pour leur usage [2]; c'étoit autrefois la capitale d'Oriça, aujourd'hui c'est la seule route entre les Serkârs septentrionaux et le Bengale. Il y fait incomparablement moins chaud que dans le Karnatic, puisque le 18 janvier 1764, au lever du soleil, le thermomètre de Fahrenheit étoit tombé à 52 degrés (c'est-à-dire à 9 dessus de la glace, selon celui de Réaumur). Le gouverneur indien résidoit autrefois dans une forteresse de pierres assez considérable, bâtie entre les deux rivières de Mahânody et de Gondjoury; la première est très vénérée des Hindous. La forteresse renfermoit de beaux appartements. Le mot *kateka* en langues samskrite et hindoustânye signifie *armée* [3], et servit à désigner cette ville, parceque ce fut l'endroit où Râma réunit son armée pour aller arracher sa tendre épouse Sîtâ des bras de l'infame Râvana, tyran de Ceylan.

A une petite demi-lieue nord-ouest de Kettek est la petite forteresse de Barabatar, construite en pierres et environnée d'un large fossé que remplis-

(1) *Asiatic Journal*, January, 1818, pages 7 et suivantes.

(2) *Orient. repertory*, tom. II, pag. 409-447. — *Aïyni akbéry*, f° 30 du ms. et tom. II, page 14 de la traduction angloise.

(3) *Kataka* en samskrit, 1° côté d'un ornement, 2° plateau de terrain, 3° la mer, 4° l'anneau placé comme ornement sur la trompe d'un éléphant, 5° bracelet d'or, 6° métropole royale, 7° armée, 8° cercle. Racine *kata* environner, enceindre. Vilson's *Sanscrit and English Diction.*, pag. 146. — Taylor and Hunter's *Hindoost. diction.*, tom. II, pag. 408. — Pennant's *View of Hindoostan*, tom. II, 129. — *Asiatic Journal*, *January*, 1818, pag. 7 et suiv.

sent les eaux du Mahânody, c'étoit la forteresse la plus importante que possédassent les Mahrattes, mais elle leur fut enlevée par les Anglois, en 1803 (le 14 octobre). Le lieu le plus digne d'attirer l'attention du curieux et du philosophe, mais je ne dirai pas de l'antiquaire, car je ne crois pas ce monument d'une époque fort reculée, ce sont les Pagodes de Djagrenât, nommées par les Hindous *Djaga-nâtha-Kchatra* (le pays du maître du monde), au nombre de trois, situées à quelque distance de la mer. Les navigateurs qui font route pour le Bengale en aperçoivent les sommets à la distance de huit ou dix lieues en mer. Les avenues sont couvertes d'une prodigieuse quantité de petites Pagodes entourées de bosquets et de piscines (*tang*) en pierres de taille. Une enceinte formée par des pierres noires d'une immense grosseur, mais qui ne sont liées entre elles par aucun ciment ou mortier, environnent les trois Pagodes; cette enceinte peut avoir cent toises en carré; à chacun des quatre flancs on a pratiqué une porte positivement dirigée vers un des quatre points cardinaux. Ces Pagodes ont la forme d'un tonneau très renflé dans le milieu et rétréci vers le haut. La principale a de 120 à 130 pieds d'élévation; vers le milieu se trouve la figure d'un bœuf plus gros que nature et taillé d'une seule pierre [1]; il regarde le sud-est, et tient à la maçonnerie par sa croupe. L'édifice

(1) Voyez Ward, *Account of the Writings, religion, manners, etc., of the Hindoos*, t. II, p. 129, 164, 170, 171, t. III, p. 220-222 de la première édition, Sérampore, 1811, 4 volumes et tom. II, pag. 326, 327 (part. 3 chap. 4), de la deuxième édition publiée à Sérampore en 1815, sous le titre de *View of the history, litterature and religion of the Hindoos*, 2 vol. in-4°. — Rennell's *Memoir of a map of Hindoostan*, etc. pag. 11, 242, 326.—*Zend-avesta*, tom. I, pag. 81-83. — Hamilton's *New account of the East-Indies*, tom. I, pag. 381-386. — Patterson's *Asiatic Researches*, tom. VIII, pages 61-63. — Pennant's *View of Hindoostan*, t. II, pag. 134-136. — *Lettres édifiantes*, tom. XIII, pag. 106-107. — L'*India orientale*, tom. I, pag. 49.—Tavernier, *Voyage des Indes*, liv. III, chapitre II. Ce voyageur prétend que l'idole est en bois de sandal et non en pierre, qu'on la recouvre d'un manteau de brocard, et qu'on y ajoute des bras faits de perles. Je doute au reste que Tavernier ait vu l'objet dont il parle. M. Forbes, *Orient. memoirs*, t. III, p. 7 et suiv., rapporte une lettre du Dr. Claude Buchanan témoin oculaire des horribles scènes qui se passent à Djagrenât quand on promène le char de cette idole, sous les roues duquel des pélerins se font écraser. Il est accompagné de Balarâma, son frère, et de Chébédrâ, sa sœur, qui sont montés sur des chars non moins élevés que le sien. J'épargne à mes lecteurs la description dégoûtante de la marche de ces chars, du haut desquels des prêtres entonnent des chants obscènes accompagnés de gestes non moins dégoûtants. M. Legoux de Flaix (*Essai hist. géogr. et polit. sur l'Hindoustan*, tome I, page 260) a joint à sa description de Djagrenât des dessins d'une exactitude au moins aussi douteuse que celle de la plupart des faits consignés dans son ouvrage. Mais la description qui me semble être à-la-fois la plus intéressante et la plus fidèle a été insérée par M. Campbell, dans la 62e lettre,

est surmonté d'un couronnement à-peu-près aussi large que le renflement du milieu, et très soigneusement sculpté. Au reste, cette grande Pagode produit, comme monument d'architecture, un assez bel effet. Les nombreux Brâhmanes attachés à cette Pagode font leurs prières et même une espèce d'office dans une chapelle attenante du côté du sud. Un voyageur anglois, M. Campbell, colonel au service du nabâb du Karnatic, dont j'admire le talent observateur et la véritable philosophie, a examiné ces curieux et grotesques monuments des folies superstitieuses, ornés de figures emblématiques sculptées en pierres et aussi dégoûtantes que bizarres. « Les idolâtres chrétiens, dit- « il, s'efforcent, quand ils veulent représenter des êtres divins, de choisir les « formes d'un beau idéal, le plus approchant de la perfection; les idolâtres « païens au contraire s'attachent à inventer les difformités les plus extra- « vagantes, les plus dégoûtantes et les plus obscènes. Sous prétexte de pro- « curer la fécondité à leurs femmes, ils contraignent ces innocentes et « timides créatures à toucher, à baiser des objets aussi révoltants par leur « forme que par leur dimension. »

La principale de ces trois Pagodes renferme l'image de Djaga-nâtha, un des noms de Siva. Suivant quelques voyageurs, ce n'est autre chose qu'une pierre noire (probablement une aréolithe semblable à la pierre noire de la kâabah de la Mekke), pesant 4 ou 500 livres et haute de plus de huit pieds. Suivant Tavernier et M. Forbes, c'est un morceau de bois pyramidal et informe que les prêtres oignent et noircissent; deux magnifiques diamants sont incrustés vers le sommet pour figurer les yeux; le nez et la bouche sont peints en rouge. Cent lampes brûlent continuellement dans la chapelle, qui ne reçoit nul jour du dehors, et dont l'accès n'est permis qu'à un petit nombre de Brâhmanes d'un rang très élevé; les autres, qui se montent à plus de cinq cents, préparent une immense quantité de riz pour l'idole qui n'en fait pas une grande consommation, le reste est vendu très cher aux dévots ou distribué aux pauvres. Ces prêtres sont occupés jour et nuit à chanter les louanges du Dieu et à jouer de différents instruments en son honneur. On le promène sur

pages 165 et suivantes de son excellente relation, *Journey over land*, etc. (Voyage par terre dans l'Inde en partie par une route qui n'a jamais été pratiquée par aucun voyageur européen, contenant le naufrage de l'auteur et son emprisonnement par Haïder-Aly.) Londres, 1796, 1 volume in-4°.

un char à certaines fêtes de l'année, dont la description n'intéresseroit qu'une foible partie de mes lecteurs et seroit déplacée dans une simple *Notice géographique*. Je vais donc terminer l'article de Djagrenât par la traduction d'un passage de l'Ayïni-Akbéry [1].

«Dans la ville de Persoutem, sur le rivage de la mer salée, est situé le temple de Djagannâtah [2]; auprès de lui les figures de Kechen (Krichna), de son frère et de sa femme ont été sculptées en bois de sandal, il y a, dit-on, plus de quatre mille et quelques années. Le râdjah Enderdemen, gouverneur de Neylkerperbét et d'Anchour, envoya un Brâhmane pour choisir un lieu où l'on pourroit bâtir une ville. Celui-ci, après beaucoup de fatigues et de recherches, trouva sur le bord de la mer salée un vaste local, etc. ...» Nous supprimons ici le long entretien du Brâhmane, qui savoit la langue des animaux, avec un corbeau précédemment Dyoutah; cette conversation détermina le choix du râdjah qui construisit dans cet endroit la ville et le temple de Djagrenât. Nous passons à une anecdote, qui semble prouver que l'idole dont il s'agit est en bois. «Une nuit que le râdjah avoit rendu la justice et qu'il se reposoit sur l'oreiller de la prière, il lui sembla qu'on lui disoit: «un certain jour, «dirige l'œil de l'observation vers le rivage de la mer, un morceau de bois «long de cinquante-deux doigts [3], large d'une palme et demie, viendra à toi; «c'est la véritable image de Dieu. Prends-le, attache-le dans ta maison, garde-«le sept jours, et, quelque forme qu'il prenne, place-le dans le sanctuaire de «la Pagode, et adore-le.» A son réveil il trouva ce qui lui avoit été prédit, et avec le secours de Dieu il le nomma Djagannâtah, et l'orna d'or et de pierreries. On en a fait un lieu de dévotion, qui est très fréquenté, et auquel on attribue un grand nombre de miracles... On lave six fois chaque ces trois idoles et on leur met des vêtements frais. Cinquante ou soixante porteurs du cordon Zénâr (Brâhmanes) se tiennent continuellement prêts à les servir, et chaque fois ils présentent à ces idoles une grande quantité de riz mondé, de manière que vingt mille hommes peuvent s'en nourrir [4]. Ils construisent des chariots à

(1) F° 152 du ms. autographe et pages 16 et suiv. de la traduction abrégée en anglois, par M. Gladwin, Calcutta, 1783-1786, in-4° 3 vol.

(2) Dans l'épellation du mot, l'auteur cite un hâ muet (*hây-khèfy*) qu'il n'a pas inséré à la fin du mot original, car il écrit Djagannât au lieu de Djagannâtah, suivant son épellation.

(3) Et non pas 56 comme a traduit M. Gladwin.

(4) *Choulân* qu'on lit dans le texte persan est pro-

seize roues, nommés en hindy ratah (ratha), ils y font monter leurs idoles, persuadés que tous ceux qui les traînent sont purifiés de toute coulpe, et n'ont à redouter aucun malheur. Auprès de Djagannâtah (Djagrenât), il y a une Pagode dédiée au soleil, à la construction de laquelle on a consacré douze années des impôts de la province. Les personnes d'un esprit pénétrant, et qui aiment les difficultés vaincues, sont frappées d'étonnement à la vue de cet édifice; les murailles ont cent cinquante palmes[1] de haut sur dix-neuf de large (d'épaisseur). Elle a trois portes; sur celle qui regarde le levant, on a sculpté deux figures d'éléphants d'une belle exécution, chacun d'eux porte un homme sur sa trompe; sur la porte occidentale, on a également sculpté deux cavaliers, leurs chevaux sont harnachés, caparaçonnés et bridés; sur la porte septentrionale, deux lions ont donné chacun la chasse à un éléphant et sont couchés sur eux; en avant est un pilier de pierre noire octogone, haut de 50 *guez* (coudées). Quand on a traversé neuf *zynéh* (enceintes), on découvre une cour charmante et une vaste voûte en pierres de taille, sur laquelle on a sculpté le soleil et d'autres astres, tout à l'entour sont des adorateurs, dont chaque groupe a sa manière d'être; les uns se tiennent debout, la tête baissée sur la terre, les autres assis, prosternés, d'autres rient, pleurent, sont en extase, rendent grace à Dieu, font des concerts de voix et de différents instruments, enfin des êtres gigantesques qui n'existent que dans l'imagination. On dit que le râdjah Nersing-Dyou (Narasingha-dêva) a terminé la construction de cet immense édifice il y a plus de sept cent trente ans[2], et qu'il a laissé de lui une mémoire colossale. Il construisit dans le voisinage vingt-huit Pagodes, dont six en face de la porte et vingt-deux hors de l'enceinte.»

bablement la corruption du mot hindy *tchâwel* qui désigne le ris débarrassé de sa balle. *Voyez* Taylor's und Hunter's *Hindoostanee Dict.* t. I, p. 606, édit. de Calcultta, et p. 303 de la réimpr. du même ouvrage augmenté par M. Shakespear, Londres, 1817. M. Gladwin a éludé cette difficulté en traduisant *the quantity of*, etc. c'est-à-dire la quantité de vivres offerts à ces idoles est assez considérable pour nourrir 20,000 personnes.

(1) *Dest* signifie main et palme, mesure, et non pas coudées (*cubit*) comme a traduit M. Gladwin, et comme MM. Taylor, Hunter et Shakespear le rendent dans leurs dictionnaires. L'erreur de M. Gladwin est d'autant plus grave qu'il en résulte une hauteur exagérée pour ces murailles, tandis que la hauteur de 150 palmes (environ 120 pieds) s'accorde assez bien avec celle que donnent les voyageurs cités dans ma note ci-dessus.

(2) Vers l'an 262 de l'hégire qui correspond à l'an 875-6 de l'ère vulgaire, car Aboul-Fazel rédigea l'Aïyni-Akbéry en 1584, et y fit des additions en 1604. Il faut se rappeler qu'il fait usage des années lunaires. Le nom de Nersing-Dyou sembleroit indiquer un souverain du royaume de Bisnagar.

Une autorité aussi imposante que celle d'Aboul-Fazel, homme d'état, écrivain également judicieux et savant, ne nous permet pas de faire remonter la fondation de ce temple au-delà du neuvième siècle de l'ère chrétienne, nouvelle preuve en faveur de mon opinion sur la modernité des monuments de la Presqu'île, et de l'époque de la civilisation et de la puissance des états qu'elle renfermoit[1]. J'avoue que le Sphinx des Egyptiens trouvé et dessiné à Djagrenât par M. Pearse[2], ne me paroît pas une preuve suffisante de l'antiquité de ces Pagodes, sur lesquelles je me suis peut-être trop étendu. Je ne m'arrêterai donc pas à décrire le hideux spectacle qu'offrent les environs qui sont jonchés des squelettes de milliers de pélerins, dont les animaux carnassiers se disputent la curée avant même qu'ils aient rendu le dernier soupir; car il s'en faut de beaucoup que les 12 à 1,500,000 Hindous des deux sexes qui font chaque année ce pélerinage retournent tous chez eux. Les Anglois ayant enlevé le Kettek aux Mahrattes en 1803 (*V*. p. 125), ils héritèrent à titre de souverains du revenu que leurs prédécesseurs tiroient du concours des pélerins hindous de Djagrenât. En 1809, le gouvernement du Bengale conféra au râdjah de Khourdah la surintendance du temple, de tous ses desservants et de son régime intérieur, avec l'injonction de se conformer aux réglements établis dans ce temple. Du 1er mai 1806 au 30 avril 1807, la perception sur les pélerins se monta à 17,490 roupyes sikkah (42,500 francs), somme beaucoup moins considérable que celle que la Compagnie reçoit des pélerins de Gayah dans le Béhâr, on l'évalue à 50,000 roupyes (125,000 francs). Si notre travail étoit uniquement consacré aux antiquaires, nous pourrions maintenant quitter la province d'Oriça, mais les géographes nous reprocheroient avec raison

(1) Mon savant et laborieux confrère, M. Gosselin, a observé avec sa sagacité ordinaire « qu'à l'époque où florissoit l'auteur du Periple de la mer Érythrée (au 2e siècle de l'ère chretienne), des nations barbares occupoient les rivages des Serkârs septentrionaux et ceux de l'Orixa, depuis les environs des bouches du Gandewary (Godâvêri) jusque vers la pointe des Palmiers et Balasore, etc. » *Recherches sur la géographie systématique et positive des anciens*, t. III, p. 216. L'établissement de la Pagode et du pelerinage de Djagrenât n'a contribué à civiliser que la lisiere même de la côte; les habitants des contrées situées au-delà des montagnes qui la bordent, ont conservé toute la barbarie de leurs ancêtres. Je crois avoir de bonnes raisons d'affirmer que le grand concours des pélerins à Djagrenât n'a commencé qu'après la destruction de la célèbre Pagode de Souménât située sur la côte du Guzarate. Cette antique et somptueuse Pagode fut complètement pillée et détruite, en 1022-3, par Mahmoud le Ghaznévyde.

(2) *Asiatic Researches,* tom. II, pag. 336, édition de Calcutta, et tom. II, pag. 373 de la traduction françoise.

de ne pas leur indiquer au moins, en passant, la Pagode noire à 5 lieues E. N. E. de Djagrenât, laquelle, comme celle-ci, ressemble à un vaisseau sous voile, ainsi que la pointe des Palmiers (par 20 deg. 44 min. de latit.), et sans leur donner aussi un foible aperçu du canton de Maherbeng, qui est contigu à celui de Kettek au sud du Bengale dont il est séparé par la rivière de Sebenrika (du 20ᵉ degré 30 minutes de latitude jusqu'au 22ᵉ degré 50 minutes). Ce vaste canton a long-temps appartenu aux Mahrattes qui en ont pris un soin tout particulier, de manière que la culture y a toujours été très florissante, et beaucoup d'habitants du voisinage sont venus y chercher un asile. Cependant la seule ville remarquable de ce district est Balaçore, à l'embouchure de la rivière de Barabeleng (par 21 degrés 32 minutes de latitude). Cette ville est aujourd'hui bien déchue, elle n'a qu'un mille de long sur un demi-mille de large, l'entrée de la rivière n'est navigable que pour des bâtiments de cent tonneaux, et les autres ne doivent s'approcher de la côte et s'engager dans la rade qu'avec des pilotes de leur nation respective. Les Anglois ont commencé à trafiquer dans cette ville dès 1640; les François eurent une factorerie dans le voisinage; on y trouve beaucoup d'habitants portugais et arméniens. Les Anglois acquirent le canton de Balaçore du râdjah de Bérâr en même temps que les Serkârs. On y voit arriver tous les ans au mois de juin des flottes des Maldives composées de vingt ou trente petits vaisseaux chargés des produits de leurs îles, tels que des cocos, du cuivre, des cauries, des écailles de tortues, du poisson salé; ils emportent au mois de décembre différentes productions de l'Inde, de la Chine et de l'Europe, telles que des draps, de la coutellerie, du riz, de la soie, etc. La rade de Balaçore forme l'extrémité méridionale de la Presqu'île. M. Milburn lui conserve, avec raison, le nom de Coromandel (1). Au-delà commence la côte du Bengale, quoique le territoire de la province d'Oriça se prolonge encore à six lieues au

(1) *Oriental commerce*, tom. II, pag. 1 et 95, et les deux excellentes cartes du même ouvrage intitulées *Coast of Coromandel from Madras to Bengal*, et *Coast of Bengal and Aracan*, voyez aussi ci-dessus p. 76 et 103. « La province de Bengale est censée commencer à la Crique ou à la rivière de Pipley », dit l'infortuné M. Tuckey, tome III, page 209 de son traité, intitulé *Maritime geography and statistics*, ouvrage très intéressant, et dont l'auteur auroit sans doute donné une seconde édition considérablement augmentée, s'il n'eût pas péri victime de son dévouement pour les sciences dans les déserts de l'Afrique. *Voy.* Tuckey's *Narrative of an expedition to explore the River Zaire*, etc. Londres, 1818, in-4°.

N. E. de la rade de Balaçore jusqu'à la rivière de Sebenrika, qui forme la ligne de démarcation entre l'Oriça et le Bengale et sur le bord méridional de laquelle est bâtie la petite ville de Pipley, autrefois marché de tout le pays (21 degrés 41 minutes de latitude). Les eaux de la rivière ayant balayé une grande partie de la ville, les marchands ont transféré leurs magasins à Balaçore. Les navigateurs reconnoissent Pipley par une Pagode à l'ouest et par un bouquet de bois situé dans le voisinage.

Pour terminer la description de la Presqu'île, il ne nous reste qu'à visiter l'intérieur, où se trouvent deux anciens *soubahs* de l'empire moghol (le Khandeych et le Bérâr) et les cinq ajoutés par Aureng-Zeyb, enlevés en grande partie à ses successeurs par les Mahrattes, et qui sont presqu'entièrement absorbés aujourd'hui dans les possessions angloises.

§ III. Le Beydjapour.

Le plus méridional de tous ces soubahs ou gouvernements est le Beydjâpour, dont j'ai déja tracé l'étendue et les limites, et même décrit le littéral dans le IIIe chapitre de cet ouvrage, pages 44 et 45[1]. Les principaux districts sont Bancapour, Anagoundy, Gondek, Goudjenderghor, Adony, Ghazypour, Raïtchour, Pângol, Nourgol, Azym-nâgar, Kolâpour, Raïbâgh, Beydjâpour, Morteza-âbâd, Bancapour, Açad-nâgar, Bhosla, Konken, dont j'ai donné la description à l'article de la côte occidentale (*voyez* ci-dessus pag. 75 et suivantes), et Pounah. Les districts occidentaux sont montagneux, ceux du côté de l'est offrent de vastes plaines arrosées par de grandes et nombreuses

(1) Suivant les registres de l'empire moghol, le Beydjâpour-Karnatic renfermoit 55 *mahl* ou perganahs, et les districts qui en dépendoient formoient 27 mahls. Les Serkârs ou cantons de Bancapour, de Moudgol, de Raïtchour, constituant la principale partie du Douâb, au sud du Krichna, et le Malpourbah, étoient considérés comme appartenant au Beydjâpour plutôt qu'au Karnatic, ce qui prouve que les anciens souverains du Beydjâpour avoient autrefois conquis et possédé en toute propriété le territoire situé au nord du Tomboudra, lequel a continué de faire partie du Soubah de Beydjâpour, tandis que le pays situé au sud de la même rivière ayant été conquis plus tard, a été annexé aux anciennes possessions mogholes dans le Karnatic. Au reste, le vague que l'on remarque dans les registres de l'empire à l'article *Beydjâpour*, et sur lequel j'ai déja insisté ci-dessus, p. 44 et 45 provient, comme le remarque très judicieusement le célèbre et vénérable major Rennell, de la prodigieuse inégalité territoriale et financière des subdivisions; les unes sont des principautés, les autres de petites municipalités. Rennell's *Memoir of a map of the Peninsula of India, exhibiting its natural and political divisions*, etc. 1793, in-4°, section 11, pages 24 et 25. *Voyez* aussi Forbes, *Orient. memoirs*, tom. I, p. 294.

rivières, telles que le Ghât-porba, le Tomboudra, le Bhima et le Krichna. Les chevaux qui errent sur les bords du Bhima fournissent d'excellentes remontes aux Mahrattes. On peut évaluer la population à 7 millions d'habitants, dont un cinquième au plus de Musulmans. Nous ignorons quel changement les événements de la dernière guerre des Anglois auront produit sur le sort de cette province; mais nous doutons que le Péïchouâ des Mahrattes y ait conservé seulement une souveraineté nominative.

Le petit district de Bancapour, autrefois Châhnour, appartient à différents *Djâhguyr-dâr* ou feudataires, précédemment du Péïchouâ, actuellement des Anglois; la capitale du même nom (par 14 degrés 58 minutes de latitude) étoit autrefois une place d'importance, qui fut démentelée par Typou.

Malgré son exiguité et son insignifiance apparente, le district et sur-tout la ville d'Anagoundy méritent d'attirer notre attention, puisqu'ils nous rappellent le souvenir du fameux royaume de Beydjânâgar (Bisnâgar), et nous offrent encore les vestiges de sa capitale. Ce n'est plus qu'une très mince principauté de six à sept lieues d'étendue, qui environne les immenses ruines de l'ancienne capitale du plus vaste royaume de la Presqu'île. C'est aujourd'hui le domaine de l'héritier en ligne directe du *Mahârâdjah* ou souverain de Bisnâgar; il porte depuis un siècle dans le Dekhan le titre de *Rayel*. Il jouissoit d'un revenu de six à sept cent mille francs; son existence et sa propriété ont été respectées même par Typou; mais il est réduit maintenant à 1,500 roupyes par mois, environ 30,000 francs par an. Les vastes ruines de la capitale de ses ancêtres se reconnoissent encore sur le bord méridional du Tomboudra, et elles ont donné naissance aux deux petites villes d'Anagoundy et d'Alpeten. Anagoundy est à une grande demi-lieue du bord méridional, et probablement à l'extrémité et même hors de l'enceinte de l'ancienne ville; l'autre a été bâtie sur les ruines mêmes de Bisnâgar, qui paroît avoir eu un mur de pierres d'une étendue de près de trois lieues. A travers d'immenses masses de rochers surmontés de Pagodes, on reconnoit encore des rues larges de 80 à 120 pieds, dont quelques unes sont maintenant ensemencées de riz, qui réussit très bien; il existe encore une belle rue bien alignée, longue d'un quart de lieue, large d'environ 100 pieds; elle est bordée de colonnades des deux côtés, et son extrémité sud-ouest aboutit à une très grande Pagode très bien conservée. A travers ces ruines circulent

plusieurs courants qui formoient autrefois de beaux canaux, dont on découvre encore les vestiges, ainsi que ceux d'un pont de pierres bâti sur le Tomboudra[1].

Le bord méridional de cette même rivière détermine une des limites du district d'Adony (Adouâni), qui a le pays de Raïtchour et les montagnes de Gouti au nord. Ce district se trouve situé au centre même de la Presqu'île, entre le 15 et le 16e degré de latitude; il a été placé tantôt dans le Beydjâpour, tantôt dans le Haïder-âbâd. La capitale du même nom, située par 15 degrés 52 minutes de latitude, fut cédée, ainsi que le district, par le Nizâm à la Compagnie des Indes, le 12 octobre 1800.

Le district de Beydjâpour, situé entre le 20 et le 21e degrés de latitude, est traversé par le Bhima; la fondation de la capitale de ce district et de toute la province (*Vidjaya-poura*), ville de la victoire (par 21 degrés 30 minutes de latit.), remonte au moins au 14e siècle; elles n'offre plus que des ruines qui déposent de son ancienne splendeur; la muraille atteste encore l'immense étendue de cette ville; la citadelle, bâtie sur un rocher, étoit la plus grande que l'on connût au monde; elle est séparée de la ville par une plaine où peuvent camper quinze mille hommes de cavalerie. La muraille extérieure, du côté de l'ouest, est encore d'une belle longueur, et bordée d'un fossé creusé dans le roc vif, et d'un rempart flanqué de larges tours, à la distance de cinquante toises les unes des autres; le tout dans un très mauvais état, faute d'être entretenu. Le fort renferme plusieurs beaux édifices assez bien conservés, tels que la grande mosquée, qui a 45 à 50 toises de long sur 25 de large, avec un large réservoir et une fontaine, le mausolée du sulthân Mahmoud-châh, dont le dôme a plus de 100 pieds de diamètre. Le fort intérieur, qui a près d'une demi-lieue de circuit, n'offre que des monceaux de ruines; cependant une jolie petite mosquée, bâtie par Adil-châh, est encore assez bien conservée. Il est entré fort peu de bois dans la construction de ces édifices, excepté cependant pour les palais situés dans le fort; on y a employé d'énormes pierres, sculptées de la manière la plus soignée, et la solidité ne nuit pas à l'élégance. Les trésors que l'on déterre de dessous ces ruines attes-

(1) Rennell's *Memoir of a map of the Peninsula of India exhibiting its natural and political divisions*, etc. 1793, in-4°, section 21, page 40.

tent l'ancienne opulence de cette ville avant 1689, époque de la destruction de la dynastie du Beydjâpour par Aureng-Zeyb[1].

Après les villes que nous venons de décrire, les plus intéressantes sont Sétârah et Pounah. Sétârah n'est réellement qu'une citadelle qui doit son nom, lequel signifie astre ou étoile, à sa position élevée et escarpée. Elle est située à mi-chemin, entre le Krichna et le Tournaghât (par 17 degrés 52 minutes de latitude); on n'y monte que par un sentier qui n'admet pas deux personnes de front. Le fondateur de la puissance mahratte s'en empara en 1651, et en fit sa principale résidence. Les râdjahs des Mahrattes, descendants avilis et dégénérés d'un aïeul aussi rusé, aussi intrépide qu'ambitieux, y ont été détenus dans une magnifique captivité par leur lieutenant, qui porte le nom de *Péïchouâ;* celui-ci exerce toute l'autorité suprême, dont le râdjah n'est que le dépositaire nominal. Les environs de Sétârah, à une certaine distance à la ronde, ont l'avantage d'être à l'abri des déprédations des Mahrattes; et dès qu'un de leurs chefs met le pied sur ce territoire, il se dépouille momentanément de tous les attributs du commandement. Nous ignorons quel est le sort du râdjah de Sétârah depuis la dernière campagne des Anglois dans la Presqu'île.

Lorsque j'ai adopté au commencement de cette Notice les divisions politiques établies par les anciens souverains de la Presqu'île, et par les grands moghols, je ne prévoyois pas que le résultat de cette grande expédition militaire justifieroit le parti que j'adoptois. En effet, si Pounah a cessé d'être la capitale de l'empire mahratte occidental, qui vient de perdre, sinon l'existence, du moins toute son importance politique, cette ville n'en est pas moins

(1) Tavernier, Thévenot, Bernier, Orme, Pennant, donnent des descriptions plus ou moins étendues de Beydjâpour, qu'ils nomment Vizapour et Visiapour; mais ils n'ont pas vu cette ville; elle étoit dans toute sa splendeur à l'époque où les trois premiers parcouroient l'Inde; ses ruines ont été soigneusement visitées et décrites en 1792 par un brave et savant officier de l'établissement de Bombay, M. Edward Moore, dans un ouvrage rempli des notions les plus curieuses sur la Presqu'île, et intitulé : *A Narrative of the Operations of the capt. Little's detachement and of the Mahratta army......... against the nawab Tipoo sultan*, London, 1794, in-4°. Nous devons au même M. Moore un inestimable ouvrage sur la mythologie et la religion hindoues, intitulé : *The hindoo Pantheon.* London, 1810, 1 gros vol. in-4° orné de 105 planches au simple trait, mais d'une étonnante fidélité. Cet ouvrage m'a été trop utile dans le cours de la rédaction de celui-ci, pour que je ne paye pas à l'auteur le tribut d'estime et de reconnoissance que je lui dois. *Voyez* ci-après le texte et les notes du tome II.

toujours située dans l'ancien soubah de Beydjâpour. Elle est composée de quatre ou cinq aldées, dispersées au milieu d'une plaine, et traversées chacune dans toute leur longueur par un vaste bâzâr, où l'on trouve toutes les marchandises de l'Europe et de l'Asie. C'est réellement un grand village dépourvu de fortifications, et qui couvre environ trois quarts de lieues carrées. Les maisons jusqu'à la hauteur de 14 pieds sont bâties avec des masses de granit, la partie supérieure est en bois, le mortier, les briques et les tuiles sont de si mauvaise qualité que la pluie suffit pour les délayer, et, après de grands orages, il ne reste de beaucoup de maisons que la charpente et les pierres. Les rues portent le nom des divinités hindoues, dont les figures et toutes les actions les plus remarquables, et même les plus obscènes, sont peintes sur l'extérieur des maisons. Une épaisse muraille, flanquée de quatre tours rondes et avec une seule entrée, environne le château de Pounah, résidence du frère du Péïchouâ et des autres membres de sa famille. Le Péïchouâ habite une maison d'un style plus moderne dans l'intérieur de la ville. En 1809, sa hautesse résolut de se faire construire un palais par un architecte anglois; il choisit même l'emplacement, et le consacra en le couvrant d'une espèce de mortier composé de bouse de vache et de cendre; les derniers désastres de ce prince et des Mahrattes qu'il commandoit, auront interrompu cette importante entreprise. La population de Pounah ne s'élève pas à plus de cent mille ames, nombre peu considérable pour la capitale d'un grand empire. Elle est située à la jonction de deux rivières, dont l'une, le Mouta, peut avoir cent toises de large, l'autre est le Moula; leur réunion forme le Mouta-Moula, qui se jette dans le Bhima, lequel se décharge à son tour dans le Krichna[1]. A l'est de la ville, plusieurs excavations, semblables à celles de Carli et d'Eléphanta, mais d'une moindre dimension, renferment différents bas-reliefs sculptés sur place, et représentant quelques personnages et épisodes de la mythologie indienne.

Au nord du Beydjâpour et des rivières de Bhima et de Krichna est située

(1) Anquetil, *Zend avesta*, tome I, page CCXXXVII. — Rennell, *Memoir for a Map*, etc. pag. 208. — Orme's *Histor. fragm.* note LXXIII, page 7, 9, etc. — Et M. Moore cité dans la note précédente.

§ IV. La province de Haïder-abad, *autrefois* Golconde,

Dont nous avons tracé les limites ci-dessus, page 44; elle fut conquise sur les princes du Dekhan en 1689, et annexée à l'empire moghol par Aureng-Zeyb. On peut évaluer sa longueur à 60 lieues, sur 50 de largeur; ce territoire se compose d'une portion considérable dans l'ancien Télângana, dont les habitants se nomment Télinguèh, et qui est désigné dans l'*Ayïni-Akbéry* comme un simple district (*Perganah*) annexé au soubah de Bérâr; cependant les grands moghols antérieurs à Aureng-Zeyb ne possédoient qu'une foible portion du Télângana. La province de Haïder-âbâd est fertile et assez bien arrosée, mais le gouvernement despotique auquel elle est soumise l'a toujours empêchée d'atteindre à un certain degré de prospérité. On sait que c'est la principale propriété du nizâm du Dekhan, appelé déja souverain nominal avant la dernière guerre de la Compagnie dans la Presqu'île. Comme nous ignorons encore les mesures politiques et les démarcations territoriales adoptées nouvellement par le gouvernement de Calcutta, nous ne pouvons dire rien de positif sur l'état actuel du Haïder-âbâd; nous espérons au moins que les Anglois abaisseront l'insolence tyrannique des grands personnages musulmans, et que les paisibles cultivateurs hindous jouiront en paix du fruit de leurs rustiques travaux. En outre, les Européens, trouvant protection et sûreté, pourront introduire leurs marchandises dans les anciens domaines du nizâm; ils en tiroient beaucoup de coton du Bérâr, qu'ils portoient dans les Serkârs, où sont de nombreux et habiles tisserands. On peut évaluer la population du Haïder-âbâd à deux millions et demi d'habitants, c'est-à-dire qu'elle est beaucoup moindre que celle des districts appartenant à la Compagnie. Comme c'est un des restes des anciennes provinces mogholes dans le Dekhan, les Musulmans de la haute classe et de la moyenne y sont plus nombreux que dans les cantons voisins; le bas peuple se compose d'Hindous, dans la proportion de dix contre un Musulman. Les principales villes sont Haïder-âbâd, Golconde, Warangol, Neylkondah.

Haïder-âbâd, autrefois Bâgnagor, est située (par 17 degrés 19 minutes de latitude) sur le bord méridional du Mouçah, selon MM. Rennell et Dalrymple, ou *Mouci*, comme écrivent Thieffenthaler et M. Heyne; cette rivière est



Lecerf sculp.

DAME INDIENNE à sa TOILETTE.

Calquée sur une miniature indienne déposée à la Bibliothèque du Roi.



Lecerf et Morret sculp.

DAME INDIENNE à sa TOILETTE.

Calquée sur une miniature indienne déposée à la Bibliothèque du Roi.

considérable dans la saison des pluies, mais elle n'a pas deux pieds de profondeur dans la saison sèche. Un mur en pierres entoure cette ville, mais il ne peut la défendre que contre la cavalerie; elle a environ cinq quarts de lieue de large en dedans des murailles; on y reconnoît encore les vestiges de plusieurs palais des anciens rois de Dekhan; parmi ces palais on remarque celui qui porte le nom de *Tchâr-mahl*, les quatre places (palais), dont il ne subsiste que deux, l'emplacement des deux autres est défriché et ensemencé. On reconnoît aussi les vestiges du palais de justice (*Dâd-mahl*) qui existoit encore sous Abdoullah-châh et Tanah-châh. A la porte pendoit une chaîne de fer, dont l'autre extrémité répondoit aux appartements du souverain; tout plaignant qui venoit agiter cette chaîne de justice étoit admis à présenter lui-même sa requête. Parmi un grand nombre de mosquées que renfermoit cette ville, on remarque encore celles dites de la Mekke et du Prophète; la première sur-tout a des minârèhs d'une hauteur extraordinaire, et qui se voient d'une grande distance. Les piliers intérieurs sont d'un seul morceau de granit bien poli, et d'une hauteur surprenante. En face, un beau réservoir sert aux ablutions des Musulmans. Les mendians habitués à cette mosquée poussent l'impudence jusqu'à saisir la bride des chevaux des passants pour en obtenir des aumônes. Le palais du nabâb a plus d'une lieue de circonférence, en y comprenant le *Zénânâ* ou appartement des femmes. Il n'y a pas long-temps que six cents femmes, la plupart Circassiennes ou Géorgiennes, avec quelques Italiennes, étoient gardées dans ce Zénânâ par des femmes, d'une manière bien plus sûre qu'elles ne l'auroient été par des eunuques. Le nizâm Aly prenoit beaucoup de corroborants, dans la composition desquels il entroit une certaine quantité d'or pulvérisé; les Hindous mettent cette matière au nombre des confortatifs les plus puissants, et le D[r] Heyne ne regarde pas cette opinion comme dénuée de probabilité. Le *Beygum-bâzâr* (ou marché de la Princesse) forme une espèce de faubourg habité par des marchands hindous de nation mahratte; il est bâti sur le bord septentrional du Mouçah. On le nomme Marché de la Princesse, parceque le produit des impôts qu'on y perçoit sur les marchandises appartient à l'épouse du nabâb. Les rues de la ville sont étroites et mal pavées; les maisons en bois, basses et de très mauvaise apparence. Les quatre portes de la ville regardent les quatre points cardinaux. A cinq cents pas de celle de Dehly,

au nord, est le *Kouchèh-mahl* ou palais du coin, bâti en 1096 de l'hégire (1684-5 de J.-C.); la muraille extérieure peut avoir un tiers de lieue d'étendue, et elle renferme en outre un bassin (*tank*) de plus de deux cents toises en carré[1].

Golconde (*Golkoundâ*) n'est plus maintenant qu'une forteresse située sur une montagne, à deux lieues environ sud de Haïder-âbâd (par 17 degrés 20 minutes de latitude). Les principaux marchands de cette dernière ville ont obtenu du nizâm la permission d'avoir des maisons à Golconde, et d'y transporter leurs richesses à la première alarme. C'étoit autrefois une des plus grandes villes de l'Inde, et des mieux bâties. Les rues sont droites et spacieuses; le palais du roi étoit un monument d'architecture très remarquable, sur-tout par sa hauteur. Les murailles de la ville sont aussi très élevées et flanquées de quatre-vingt-quatre tours; elle présente la figure de la plante du pied, et a près de deux lieues de circonférence; elle se nommoit autrefois Mabcol et Arancol, et le souverain hindou avoit le titre de *Dyou-rây*, corruption vulgaire des deux mots samskrits *Déva-râdjâ* (roi divin ou saint roi). Le petit état dont cette ville étoit la capitale, et auquel elle donnoit son nom, eut ses souverains particuliers jusqu'à ce que Aureng-Zeyb s'en empara à la fin de septembre 1687, et l'annexa à l'empire moghol. Golconde doit la renommée dont elle jouit dans toute l'Asie, et même en Europe, aux diamants que l'on tire des mines des environs[2], et dont elle est l'entrepôt. Cette même contrée abonde aussi en richesses moins brillantes,

(1) Dalrymple, *Orient. repert.* tom. I, p. 479 et suiv. — Thévenot, tom. V, p. 276 et suiv. de ses *Voyages*, édit. in-12. — Heyne, *Tracts histor. and Statistical on India*, pag. 268 et suiv.

(2) Toutes ces mines se trouvent dans la province de Haïder-âbâd, dans celle de Beydjâpour, et dans les Serkârs du nord, principalement dans les environs de sept villages à l'ouest du Serkâr d'Élore. Les mines de Raolkonda dans le Beydjâpour; celles de Gandicota et de Colour dans le Haïder-âbâd, et du Bendelkend au sud du Djemnah dans le Bengale, sont très célèbres. On trouve aussi des diamants dans les sables du Mahânody qui arrose l'Oriça et le Bérâr. Le Mouçah ou Mouci est évidemment le même fleuve que l'Adamas (le diamant) de Ptolémée; il vient se jeter dans le Krichna, qui a son embouchure à la pointe de Dèvi (par 15 degrés 58 minutes de latitude); cette conjecture, que je crois justifiée par le cours du Mouci, n'enlève pas à la seule portion du Krichna qui pût être connue de Ptolémée, le nom d'Adamas sous lequel M. Gossellin croit reconnoître ce dernier fleuve chez les géographes grecs. *Recherches sur la géog. system. et posit. des anciens*, t. III, p. 151. — Heyne, *Tracts on India, account of the diamond mines in India*, p. 33. *Journey to the diamond mines*, etc. tome I, pag. 21-50 de l'*Asiatic miscellany*, recueil précieux et fort rare, publié à Calcutta, 1785-1786, par M. Gladwin, en 2 vol. grand in-4°.

mais bien plus réelles; le blé, le riz, y réussissent parfaitement; elle nourrit une immense quantité de moutons et de gros bétail; les rivières y fournissent une prodigieuse variété de poissons; enfin on y trouve à profusion toutes les commodités de la vie. La langue talinga ou télinga, et par corruption télougou, nommée *Andra* par les naturels, et que l'on parle encore à Golconde, prouve que cette ville et la souveraineté dont elle étoit la capitale, faisoient autrefois partie de cette vaste contrée de l'Inde, appelée Talangana ou Andara, qui s'étendoit jusqu'au Viziapour, dans l'intérieur des terres et le long de la côte, depuis la rivière de Penâr, du côté du midi, jusqu'à Oriça, du côté du nord[1].

Bonguyr (*Vana-guyry*, montagne boisée), ville et district des domaines du nizâm dans la province de Haïder-âbâd, situés entre les 17 et 18e degrés de latitude. De toutes les propriétés du nizâm, c'est la plus peuplée et la mieux cultivée; on regrette seulement de n'y pas trouver une rivière un peu considérable.

Warangol, Waragola ou Arankel, ancienne capitale de la partie du Télinga ou Andara, nommée aujourd'hui Golconde, se trouve maintenant comprise dans la province de Haïder-âbâd, à 15 ou 16 lieues N. E. de la ville de ce nom. Elle fut construite en 1067 de l'ère chrétienne, c'est-à-dire à l'époque où différents états du Dekhan étoient parvenus au plus haut degré de prospérité, et où je crois pouvoir placer l'érection de la plupart des grands monuments décrits dans le deuxième volume de cet ouvrage[2].

(1) *Voyez* la préface de la *Grammar of the telinga language*, publiée par le savant et infatigable docteur Carey à Sérampore, en 1816, 1 vol. in-8°. *Voyez* aussi Bernier, *Voyage au Mogol*, t. I, p. 258-260. — Pennant's, *View of the Hindoostan*, t. II, p. 109. — Rennell's *Memoir*, etc. p. CXI et CXXXV. — Anquetil, *Mem. géogr.* t. I, p. 495. — *History of the Dekkan*, *introd.* tom. I, p. X. — Orme's *Historic. fragm. not.*, p. CXL. — Tavernier, liv. I, chap. X de ses *Voyages des Indes*, se trompe, en disant que Bâgnagor est la ville que l'on appelle vulgairement Golconda, mais il a raison de dire que c'est le nom de la ville capitale de ce royaume, éloignée de deux koss (une grande lieue et demie) de la forteresse qui porte le nom de Golconda. Il se trompe aussi dans l'explication qu'il donne du nom de Bâgnagor, ce nom vient bien en effet de celui de la femme du fondateur de cette capitale. La reine se nommoit Bâgmali, mot qu'on syncope, afin de le joindre à *nâgar*, ville en samskrit et dans les idiômes qui dérivent de cette ancienne langue sacrée.

(2) Wilk's *Hist. Sketch. of the south of India*, tom. I, pag. 61 et suiv.

§ V. Le Beyder *ou* Djaafar-abad,

Dont j'ai tracé la position géographique et relative, ci-dessus page 44, fait partie des domaines du nizâm du Dekhan. Le sol de cette province est inégal, hérissé d'éminences, mais on n'y trouve pas une haute montagne. Une innombrable quantité de petites rivières, qui vont se jeter dans le Bhima, le Krichna et le Godavéri, découpent ce territoire en mille compartiments, et y répandent la fertilité. On y comptoit autrefois une grande population; mais depuis qu'il a passé sous la domination musulmane, il n'offre plus, pour ainsi dire, qu'un désert. Le talinga, le mahratta et le kânara[1] se parlent presque concurremment dans toute cette province jusqu'aux portes de la ville de Beyder ou Ahmed-âbâd, qui est située vers le 17e degré 49 minutes de latitude, et qui fut bâtie par Ahmed-châh auprès des ruines de l'ancienne ville hindoue de Beyder. Les fortifications consistent en un mur de trois lieues de circuit, et bordé d'un fossé sec et flanqué de quelques tours; la ville est située dans une plaine parfaitement unie, excepté du côté de l'est, où se trouve une éminence d'environ cinquante toises. Cette ville est bien déchue d'une grandeur attestée encore aujourd'hui par les ruines de plusieurs immenses bâtiments. Ses habitants étoient renommés pour leurs ouvrages en toutenague incrustés en argent. A peu de distance de cette ville est la petite forteresse de Candhar, qui n'a rien de commun avec la ville et le soubah de Candahâr dans le nord de l'Inde[2].

La ville de Kalbergah, autrefois si fameuse comme capitale d'un état successivement hindou et musulman qui portoit son nom, est bien déchue de sa grandeur antique, ce n'est plus maintenant qu'une ville insignifiante. Il nous suffira d'indiquer ici les districts de Kaliâni, de Nandère, d'Elgoundel et de Kaulass, dont les capitales portent leurs noms respectifs. Le Beyder

(1) Voyez les intéressantes préfaces des grammaires de ces langues, publiées par M. le docteur Carey à Sérampore, la première en 1815, la seconde en 1816, et la troisième en 1817.

(2) Voyez une curieuse description de cette ville dans le *Voyage de Abdoul-Rizzâc*, natif de Samarcand, et ambassadeur de Châh-Rokh, que j'ai traduite du persan, et insérée dans le deuxième volume de ma *collection de voyages*, traduits de différentes langues orientales et européennes. Paris, 1796 et années suivantes, chez Nepveu.

est une province absolument méditerranée, séparée de la mer à l'est par le Haïder-âbâd, que nous avons décrit, et à l'ouest par

§ VI. L'Aureng-abad,
(*nommé aussi Ahmed-nagar et Daulét-âbâd*),

Dont nous avons déja indiqué la position et décrit le littoral. Cette province doit ses deux autres noms aux deux villes qui ont été ses capitales successivement; la première sous la dynastie des Nizâm Châhy, et la seconde sous celle ou plutôt sous la famille abyssine de Malek-Amber, qui régna de 1600 à 1635, époque où le grand-moghol Châh-Djihân s'empara de Daulét-âbâd, et convertit tout le pays en un soubah de son empire. Daulét-âbâd cessa d'en être la capitale; ce titre fut conféré à Gourkah ou Kerkhi, ville située dans le voisinage de la précédente, et qu'Aureng-Zeyb, étant vice-roi du Dekhan, affectionna au point d'y faire sa résidence ordinaire, et de lui donner son nom Aureng-âbâd (colonie ou ville d'Aureng-Zeyb), qu'elle a conservé jusqu'à présent (*voyez* la page suivante). Ce nom est même devenu celui du soubah qui renferme l'ancienne province d'Ahmed-nagar ou Bâlâ-ghât, incorporée par Aureng-Zeyb. Elle offre une surface très irrégulière, et même montagneuse, particulièrement du côté des Ghâttes occidentales, où l'on trouve de très hautes montagnes. Plusieurs grandes rivières, telles que le Bhîma et le Godavêrî, y prennent leur source, mais elles n'y parviennent pas à une grande largeur. Malgré ce nombre considérable de montagnes, le sol y est extrêmement fertile, et peut même fournir beaucoup de grains pour l'exportation quand les habitants ne sont pas en proie aux brigandages des Mahrattes, pour qui ils élèvent d'excellents chevaux. Le riz est le grain qu'ils cultivent de préférence. Les habitants des côtes ont été de tout temps d'infames pirates très redoutés dans les mers de l'Inde, mais les Anglois ont mis un terme à leurs brigandages maritimes (*voyez* ci-dessus p. 76). Le gouvernement mahratte, sous lequel les trois quarts de cette province ont long-temps gémi, n'est pas très favorable à la population ni à l'agriculture; aussi le pays est-il, pour ainsi dire, désert en comparaison de ceux qui sont soumis à la Compagnie des Indes; les dix-neuf vingtièmes des habitants sont Hindous; on y parle le mahratte, le persan et l'hindoustâny. Le littoral de cette province, qui s'étend depuis

le voisinage du fort Victoria jusqu'aux environs de Damân, appartient aux Anglois, qui, dans leur dernière guerre avec les Mahrattes, viennent de leur enlever le reste de la même province. Ainsi, outre les îles et les villes de Salcette et de Bombay, situées sur la côte occidentale (*voyez* ci-dessus pages 17 et 18), ils possèdent les villes de l'intérieur, telles que

Aureng-âbâd, qui n'étoit autrefois qu'un misérable village nommé Gourkah ou Kerkhi, auprès de Déoguyr ou Daulét-âbâd et d'Elora, deux lieux très révérés des Hindous. L'hypocrite et fanatique Aureng-Zeyb, qui cherchoit tous les moyens de vexer les paisibles sectateurs de Brahmâ, imagina de métamorphoser ce village en une superbe ville, pour y attirer les habitants des deux villes précédentes; il la nomma aussi *Khodjestéh-bounyâd* (demeure sacrée), pour insulter sans doute à Déoguyr et à Elora, villes si révérées des Hindous. Le voyageur Tavernier, qui parcouroit ces cantons en 1645, vit en effet le prince musulman occupé à construire dans sa nouvelle ville une magnifique mosquée, un tombeau et un tchoultry, en l'honneur de sa première femme. Les marbres employés aux deux premiers monuments étoient apportés de Lâhor, c'est-à-dire de la distance de plus de quatre mois de chemin. Le même voyageur rencontra trois ou quatre cents chariots traînés par douze et quinze buffles, et chargés d'énormes blocs de marbre. Cette ville est au milieu d'une vaste plaine presque entièrement entourée de montagnes. On cultive dans les jardins d'excellents fruits et légumes d'Europe et de l'Inde, des figues, des raisins, etc. Le bâzâr est encore bien fourni des marchandises des mêmes contrées, malgré la diminution prodigieuse de la population et le délabrement de la ville et de ses monuments. Le bel et vaste palais, construit par Aureng-Zeyb il y a plus de cent cinquante ans, est maintenant désert et à demi ruiné; les délicieux jardins où les belles habitantes du Zénânâ venoient nonchalamment respirer le parfum des fleurs et savourer les fruits les plus exquis, n'offrent plus à présent qu'un épais taillis composé d'arbustes et d'arbres précieux et sauvages[1]; tel est le sort d'une ville qui n'a dû sa splendeur éphémère qu'au caprice d'un despote, et qui

(1) Scott's *Memoirs of the mogul Empire*, tome II, page 6. — Anquetil et Bernouilly, *Mémoires géogr. sur l'Inde*, tom. I, p. 476-478. — Pennant's *View of the Hindoost.* t. II, p. 117. — Walt. Halmilton's *East India gazeteer*, p. 43 et 44.

n'avoit par elle-même nul moyen d'industrie ou de commerce; car celle-ci est située à sept lieues de la rivière nommée Gangâ (par 19 deg. 54 min. de lat.).

Ahmed-Nagar, qui fait maintenant partie de l'Ahmed-âbâd, étoit autrefois capitale d'une souveraineté du Dekhan, à laquelle elle donnoit son nom; cette souveraineté ayant cessé d'exister vers 1600, la ville a passé successivement sous le joug de l'Abyssin Malek-Amber, du Moghol, des Mahrattes, et enfin sous celui des Anglois; elle n'offre rien de remarquable. (19 deg. 5 m.)

Daulét-âbâd, autrefois résidence et capitale d'un puissant râdjah sous le nom de Déoguyr ou Déogor, n'est plus actuellement que le petit chef-lieu du très petit district de Daulét-âbâd, situé entre le 19 et le 20e degrés de latitude, dans la province d'Aureng-âbâd, le long de la rive septentrionale du Godavèri. Les naturels regardent cette ville comme imprenable; elle est en effet située sur le sommet d'une montagne environnée de plusieurs enceintes, dont celle qui descend dans la plaine embrasse aussi un assez grand espace vide. Dans le 14e siècle, un empereur de Dehly forma le projet de transporter le siége de son empire à Déoguyr, dont il changea le nom en celui de Daulét-âbâd (pays de la puissance, ou siége de l'empire en persan). Les actes les plus tyranniques eurent lieu pour contraindre les habitants de Dehly à transporter leurs familles et leurs propriétés à 250 lieues de leur ville natale; mais ce projet, aussi odieux qu'extravagant, n'eut pas son exécution. En 1634, cette ville passa de la domination des princes du Dekhan sous celle du grand-moghol. Aureng-Zeyb, qui connoissoit la profonde vénération dont elle jouissoit parmi les Hindous, lui fit perdre le titre de capitale de la province de Daulét-âbâd, pour le transporter à Kerkhy ou Gourkah, qu'il décora du nom d'Aureng-âbâd (*voyez* ci-dessus pag. 46 et 143). M. Wilford, si digne par sa vaste érudition samskrite de faire autorité, me paroît avoir très clairement démontré dans le premier volume des *Recherches asiatiques*, page 449 de la traduction françoise, que la ville dont nous nous occupons est la Tagara de Ptolémée; elle date conséquemment d'une certaine antiquité, que je n'oserois pourtant pas faire remonter beaucoup au-delà de l'ère vulgaire, malgré les immenses temples souterrains d'Elora qui en sont bien voisins, et qui paroissent avoir dépendu originairement de Déoguyr, comme je crois l'avoir prouvé dans le second volume de cet ouvrage, page 67.

D'après la description circonstanciée, et j'ose croire exacte que j'ai donnée

de ces immenses excavations, je me bornerai à faire mention des cavernes sculptées de Carly, situées également dans la province d'Aureng-âbâd, à une grande lieue du fort de Lâu-ghor et à dix lieues nord-est de Pounah, sur la route qui conduit de cette capitale de l'empire mahratte à Bombay (par 18 deg. 41 min. de latit.). Dans cette ligne d'excavations qui peut avoir 70 toises de longueur, la principale caverne regarde le couchant; elle consiste en un vestibule carré oblong et en un temple, qui offre l'apparence d'une voûte et qui est soutenu par des colonnes, la plupart hexagones; leurs bases ressemblent à un coussin applati, leur chapiteau représente assez bien une fleur de lotus renversée [1]; il est surmonté de deux éléphans qui portent chacun deux cavaliers. Cette caverne a 126 pieds anglois de long sur 46 de large; l'intérieur ne renferme aucune divinité, mais on a sculpté en bas-relief sur les murailles du vestibule, des éléphans, des figures humaines des deux sexes. Bouddhah, à qui ce temple paroît avoir été dédié originairement, y est représenté plusieurs fois, tantôt assis les jambes croisées, et comme dans les temples de l'ile de Ceylan et du Pégou, etc., tantôt debout. De nombreuses inscriptions, qu'on n'a pu encore déchiffrer, couvrent les murailles; le dieu a autour de lui des personnages, dont les uns l'adorent, les autres le servent, ou lui mettent une couronne sur la tête. A l'entour de ce temple souterrain règne un corridor avec des cellules qui servoient de logement aux prêtres djaïns et à leurs femmes; mais la portion la plus digne de fixer l'attention du voyageur, suivant madame Graham, c'est le péristyle. De nombreuses figures bien sculptées, et parmi lesquelles il s'en trouve une remarquable par l'élégance de sa pose en dansant, le couvrent à un tiers de sa hauteur; aux extrémités sont des figures colossales d'éléphans, au-dessus s'élève une grande arcade voûtée. Je remarquerai, d'après M. Salt, que c'est ici à Elora et à Kénéri que se trouvent quelques parties voûtées, et ces parties paroissent bien moins anciennes que les monuments mêmes dont elles dépendent, circonstance qui établit une nouvelle conformité entre les monuments d'architecture indiens et égyptiens. Les portes et les plafonds de ces

(1) Qui ne reconnoîtroit ici le chapiteau d'un grand nombre de colonnes égyptiennes renversé et employé par des artistes inhabiles, ou qui l'ont vu ainsi employé dans certaines églises ou mosquées, soit d'Égypte, soit d'Abyssinie? *Voyez* mes observations sur des chapiteaux évidemment d'ordre corinthien, et renversés pour servir de couronnement à des colonnes ou à des piliers dans les souterrains d'Elora (ci-après tome II, planches XLII et XLVII, et p. 143.)

édifices sont construits en plate-bande, comme je le remarque dans le second volume de cet ouvrage, pag. 96 et 111.

Devant la porte, deux piliers tenoient lieu des obélisques que les Egyptiens élevoient à l'entrée de leurs temples; il n'en subsiste plus qu'un qui est surmonté de trois lions (*sinhâ*) de forme chinoise, et semblable à ceux que je décris dans le second volume, p. 48, 51 et 69; l'autre pilier a été renversé par les Brâhmanes, et ils ont bâti à sa place un petit temple dédié à Bhavâni, épouse de Brahmâ, car il y a long-temps que ceux-ci ont supplanté les Djaïns, leurs antagonistes déclarés, et leurs aînés, peut-être, dans la Presqu'île, où ils jouirent d'une haute influence jusqu'aux dixième ou onzième siècles de l'ère vulgaire. Cependant ceux de Carly conservèrent leurs revenus jusqu'à ces derniers temps; Haïder-Aly-Khân en confisqua une bonne partie, et la Compagnie angloise des Indes orientales a fini de les ruiner, dit madame Graham, en vendant les terres qui servoient à l'entretien de ces temples et de leurs desservants[1].

Quant aux autres monuments souterrains que renferme l'Aureng-âbâd, telles que les cavernes d'Elora, celles d'Eléphanta et de Salcette, on en trouvera la description et des vues à la fin du second volume de cet ouvrage. Pour terminer la description de la Presqu'île, il reste à parler de deux provinces, le Khandeych et le Bérâr, qui font partie de l'empire moghol depuis Akbar. Ce monarque avoit, comme on voit, porté ses armes victorieuses dans le Dekhan, dont l'entière réduction étoit réservée à son arrière-petit-fils, Aureng-Zeyb.

(1) *Letters on India*, p. 54 et 55, — et *Journal of Residence in India by Maria Graham*, pag. 64 et suiv. — Lord Valentia's *Voyages and Travels to India*, *Ceylon*, etc. tom. II, p. 162 et suiv. Tom. II, p. 339 et suiv. de la traduction françoise du même voyage par M. Henry. *Nota.* « Il est singulier, dit M. Salt, que cette cave soit voûtée, lorsqu'en général les temples hindous creusés ou bâtis ont des plafonds, et non des voûtes. On connoît encore deux autres temples qui sont voûtés; l'un est décrit dans le septième volume des *Asiatic Researches* (et tom. II, pag. 96 de cet ouvrage), et situé auprès d'Elora, et l'autre à Kénéri, dans l'île de Salcette. Ils présentent à l'extérieur des images de Bouddhah, et paroissent avoir appartenu à la secte des Djaïns, que les Hindous Brâhmanistes regardent comme des hérétiques. » — Salt's *Twenty-four views in St.-Helena, the Cape, India*, etc.

§ VII. Le Khandeych,

Que le rédacteur des *Institutes d'Akbar* nomme Dândess, comme je l'ai déja remarqué ci-dessus page 41, est une des plus belles provinces de l'Inde. «Ses habitants, dit Aboul-Fazel, tissent cette belle étoffe de coton nommée *baftah*.» Ils sont presque tous Hindous, et on les évalue à deux millions d'ames. Le pays a long-temps appartenu aux Mahrattes, et il est couvert d'innombrables forteresses, dont les maîtres vexoient les habitants, et entravoient la perception des impôts. Les Anglois ont réduit tous ces petits tyrans. On ne compte dans le Khandeych que trois ou quatre villes d'une certaine importance.

Bourhânpour, sur les bords N. O. du Tapty, à 3 koss (deux lieues) d'Acyr ou Aceyr (par 21 degrés 19 min. de latitude), étoit autrefois la capitale du Khandeych; mais cette ville est prodigieusement déchue de son antique splendeur. Elle doit son nom à une secte de Musulmans ismaélites, nommée *Bourhâh* (au pluriel *Bourhân*), dont elle est le chef-lieu. Leur *Molá* ou grand-prêtre y a établi sa résidence. Ces Musulmans hérétiques forment une nombreuse secte répandue dans tout le Dekhan, et qui fait un grand commerce. On voit dans la ville et à l'extérieur, de nombreuses mosquées; la plus belle, située dans le centre de la ville, au milieu d'une très grande place, est remarquable par l'immense hauteur de ses minârèhs, elle fut bâtie en 1400 de l'ère vulgaire.

A peu de distance nord de cette ville est située la forteresse d'Acyr, sur un rocher escarpé; elle peut avoir un koss (trois quarts de lieue) de circuit. Cette forteresse importante fut enlevée aux Mahrattes en 1803 par les Anglois, qui la leur rendirent au mois de décembre de la même année; elle est sans doute tombée en ruines, comme presque toutes les possessions des Mahrattes. Au pied de cette forteresse est un gros village, célèbre par l'exquise bonté de ses raisins qui mûrissent au mois de mars.

La belle ville de Tchampéréh, aujourd'hui Tchopra (21 degrés 14 minutes de latitude), dont il est fait mention dans les *Institutes d'Akbar*, a beaucoup perdu de son ancienne splendeur; mais les Hindous viennent toujours dans son voisinage à un lieu de pélerinage nommé *Ráméswéra*, et par corrup-

tion *Râméçour*, situé au confluent du Tapti et du Guérnéh ou *Guerna*, comme le nomme M. Arrowsmith, qui a en effet indiqué *Ramaissur* en caractères microscopiques sur sa carte de l'Inde (par 20 deg. 8 min. de latit.).

La dynastie féroukhyenne a fait pendant quelque temps sa résidence à Thalny, dont la citadelle, quoique bâtie dans une plaine, est assez forte. Au reste, la ville la plus importante de cette grande province est incontestablement Goa, dont j'ai donné la description, avec celle du littoral de la même province, ci-dessus pages 46, 77 et suivantes. Le Khandeych forme la limite septentrionale de la Presqu'île (du Dekhan), vers la côte occidentale, comme dans l'intérieur des terres.

§ VIII. Le Bérar.

Ce soubah se nommoit anciennement *Derwâthet*, *Rédwâroudyst* et *Thethkonâr;* ses dimensions ont beaucoup varié, comme je l'ai indiqué page 44. Aujourd'hui on comprend sous ce nom tout le pays situé depuis Daulét-âbâd jusqu'à l'Oriça, et même le Gandouana, où est située la ville de Nagpour, que l'on a mal-à-propos regardée comme la capitale du Bérâr. « Dans ce canton l'eau, le climat, l'agriculture et l'industrie sont d'une égale supériorité. Il s'y trouve un grand nombre de rivières, la principale est le Gangâ-Goutémy, qu'on nomme aussi le Godavêri. On a consacré le Gangâ (le Ganges) de l'Hindoustân à Mahâdêva; celui-ci à Gautama [1]. L'on raconte à son sujet des fables fort extraordinaires, et on lui rend de nombreux hommages. Il jaillit en bouillonnant de la montagne de Séhéyâ, auprès de Ternyk; après avoir traversé l'Ahmed-nagar, il passe dans le Bérar, dans le Talangâna, et lorsque Vénus paroît, on vient de très loin l'adorer. On rend aussi un culte au Tabi et au Tapti. » [2]

Elitchpour, et plus correctement Eyltchpour (par 21 deg. 20 min. de latit.), très ancienne ville du Dekhan, n'a pas cessé d'être regardée comme la capitale du soubah de Bérâr, quoiqu'on ait essayé de lui substituer Nagpour, dont nous allons bientôt parler (ci-après p. 151-153). C'étoit sous le règne d'Akbar

(1) *Voyez* sur ce dieu le tom. II, p. 61 et 136.

(1) *Ayîni-Akbéry*, folio 198, versò du manuscrit autographe, et tom. II, pag. 69 de la traduction angloise de M. Gladwin, édition de Calcutta.

une grande ville où le vice-roi (*soubah-dâr*) faisoit sa résidence; aujourd'hui c'est le chef-lieu d'un canton appartenant au nizâm du Dekhan; conséquemment on peut regarder la capitale et la province comme propriétés angloises. On y foule aux pieds une fleur de couleur violette qui a une excellente odeur; on la nomme Bhény-Tchempah; elle rampe sur la terre.

« A la distance de 7 koss est la citadelle de Gâvyl, incomparable pour la force; elle renferme une source qui sert à tremper les armes; un canton du même nom dépend de cette forteresse (*voyez* pag. 152).

« Kehyerléh est une autre forteresse bâtie en pierres; au milieu se trouve un monticule, auquel on rend un culte; à 4 koss (3 lieues) plus loin est un puits où se pétrifient les os de tous les animaux qui y tombent; ils deviennent semblables à ces coquilles nommées Kharmuhréh[1], mais sont plus petits. Auprès de Meyl-ghor est une fontaine nommée Châpour (22 degrés 10 min. de latitude); le bois et tout ce qui y tombe se pétrifie.

« Kélém étoit anciennement une ville très considérable; ses buffles sont très renommés.

« A Beyrâghor l'on trouve une mine de diamans; les habitants fabriquent de belles étoffes peintes et autres. Akbar s'en empara peu de temps avant l'année 1584. Les éléphans sauvages y sont très nombreux. (Lat. 20 deg. 36 m.)

« La forteresse de Mâhour est très importante. Sur le sommet d'une montagne, dans son voisinage, est située une pagode dédiée à Dourgâ, et célèbre dans la contrée sous le nom de Djag-dzabenéhâ; les buffles y sont excellents, et donnent un man et plus de lait par jour.

« Le Serkâr de Talangânah appartenoit à Cotheb-êl-Mulk; il n'y a pas longtemps qu'il fait partie du Bérâr; on nomme les habitants Talanguyah.

« Lénâr dépend de Mahgor; c'est une pagode et un lieu de dévotion très célèbre parmi les Brâhmanes, nommé Gayâ de Kechen (Krichna). Il y a quatre endroits où ils croient qu'il est avantageux de faire ses dévotions.

(1) « Kharmuhréh, coquille blanche, qui est une espèce de buccin (ou cornet à bouquin). On en joue dans les lieux de plaisirs, dans les bains, dans les moulins. Les grandes coquilles n'ont, dit-on, aucune valeur, car on les attache sur le cou des ânes. C'est aussi le nom de la tache blanche qui tombe sur l'œil d'un homme, et l'empêche de voir (la cataracte). » *Bourhâni câthé*, dictionnaire universel de la langue persane entièrement en persan, remis dans un nouvel ordre, avec de nombreuses additions, et publié à Calcutta en 1818, par le savant et infatigable M. Roebuck, pag. 338.

Le Gayâ du Béhâr, qui est consacré à Brahmâ, le Gayâ qu'ils ont dédié à Roudr (ou Mahâ-Dêva) auprès du canton de Beydjâpour, et celui-ci qui est un étang alimenté par une source profonde; cet étang a une koss de circonférence; à l'entour règne une montagne très haute d'où sort de l'eau saumâtre; cependant si l'on puise au fond ou sur les bords on obtient de l'eau douce; on en tire du verre, du savon et du salpêtre, et de tout cela en grande quantité. Sur la cime de la montagne est une source à l'ouverture de laquelle on a sculpté la figure d'une vache[1]. Lorsque la nouvelle lune[2] tombe le lundi, l'eau coule dans ce grand étang; mais c'est dans cette seule circonstance. Les singes y sont très nombreux. »

Parmi les districts qui composent cette province et appartiennent presque tous au nizâm du Dekhan, je ne citerai que celui de Pâhtéry qui est bien boisé et fort montagneux; il s'étend du 19 au 20e degré de latitude, et le Godavéri lui sert de limite du côté du sud. Sur le bord septentrional de la même rivière se trouve la ville de Pâhtéry, capitale de ce district. (Latitude 19 degrés 19 minutes.)

J'ai remarqué plus haut (p. 149) que l'on conteste à Elitchpour le titre de capitale du Bérâr. En effet, MM. Ormes, Rennell et Pennant s'accordent à conférer ce titre à Nagpour. Cette petite ville, que d'autres écrivains aussi très recommandables regardent comme capitale du Gandouana, est sans fortifications, sur la rivière de Kanhâr, à quelques milles ouest du lieu où cette rivière tombe dans le Godavéri (par 21 deg. 13 min. de latitude), au milieu d'une plaine très élevée et richement cultivée, abondante en excellente orge. Les maisons, couvertes en tuiles, sont mal bâties, et les rues étroites et sales; le palais seul du râdjah mérite quelque attention. Il y a une fonderie de canons. C'est la capitale des Mahrattes de l'est, gouvernés par la

(1) On sait que vers la source du Gange (par 33 deg. de lat.) est un endroit nommé *Bouche de la vache*. Voyez *Asiatic Researches*, tom. XI, pag. 433, édition de Calcutta.

(2) Le texte persan, folio 199, versò, porte *Amavâs*, que M. Gladwin a transcrit sans explication; ce mot est samskrit (*âmâvâcya*), et a la signification que je donne ici. « *Amâvacî*, féminin, mot composé d'*âmâ*, avec (ἅμα), et *vas*, demeurer, étant avec ou dans le même quartier que le soleil. On dit aussi *âmâvâcî*, voy. *âmâmacî*; jour de la nouvelle lune. » Wilson's *sanscrit and english Dictionary*, p. 46. *Voy.* le mot *Amawâs*, dans l'*Hindoostanee and english Diction.* de Taylor et Hunter, t. I, p. 121 de l'édition de Calcutta, et pag. 65 de l'excellente édition très augmentée du même ouvrage, publiée à Londres par M. Shakespear; ils indiquent la même racine que M. Wilson, et traduisent, conjonction du soleil et de la lune. Cette note, et plusieurs de celles que j'ai deja eu occasion de faire, prouvent que, pour donner une traduction sa-

famille de Bhonsolo, qui descend en ligne directe de Sévâdjy[1]. Ce râdjah conséquemment est plus respecté que celui de Pounah[2]. Les chefs mahrattes déposent toutes leurs richesses dans le fort de Gâvyl, à 40 lieues nord-ouest (21 deg. 22 min. de latit.) de Nagpour. La plupart des petits souverains de la Presqu'île ont coutume de mettre ainsi leurs trésors en sûreté dans des forteresses. Gâvyl-ghor, corruption de Gayol-ghor, est construit sur un rocher, du côté du nord, dans cette chaîne de montagnes qui gît entre les sources du Dournah et du Tapti. La citadelle, bien régulièrement fortifiée, est défendue par un fort extérieur et une muraille très épaisse flanquée de tours, avec trois portes, dont l'une au sud conduit au fort intérieur, l'autre au nord au fort extérieur, et la troisième, également au nord, communique avec la troisième muraille; toutes les avenues sont fort escarpées, même du côté du village de Lambadah, et exposées entièrement au feu de la garnison. Malgré ces formidables fortifications, et le courage des troupes mahrattes qui les défendoient, le poste fut enlevé d'assaut par le général Wellesley et le colonel Stevenson, après un siége de deux jours, le 14 décembre 1803; mais la Compagnie des Indes ne tarda pas à le restituer au râdjah de Nagpour, d'après le traité du 25 du même.

§ IX. Le Gandouana.

Quoique je place Nagpour dans le Bérâr, je n'ai garde d'oublier que plu-

tisfaisante de l'*Ayïni-Akbéry*, il faut quelquefois recourir aux dictionnaires samskrits et hindoustânys; voilà pourquoi M. Gladwin, un des Européens les plus profondément versés dans le persan, a été contraint, dans sa traduction, de ne donner que la transcription d'un assez grand nombre de mots étrangers à la langue persane.

(1) *Voyez* ci-dessus p, 33, 36, 46 et 117, et Orme's *Histor. fragm.* p. 126. — Rennell's *Memoir of a map of the Peninsula of India*, etc. p. 12. — Pennant's *View of Hindoost.* tom. II, p. 119. — Anquetil et Bernouilly, *Mémoires géographiques sur l'Inde*, tome II, page 184. Nous remarquerons, en passant, que *Nagpour* signifie en samskrit, et dans les langues qui en dérivent, la *ville des serpents*. Le ruisseau qui arrose cette ville se nomme *Nagned* ou *Nagnélah*, rivière des serpents. On connoît aussi la vénération des Égyptiens anciens et modernes pour les serpents. Le serpent Haridy jouit encore chez eux d'une certaine considération, comme on peut s'en convaincre par le témoignage de Norden, t. II, p. 66 de la dernière édition de son *Voyage en Egypte et en Nubie*, que j'ai publiée en 1795-1798, 3 vol. in-4°, avec un assez grand nombre de notes tirées principalement des manuscrits arabes de la Bibliothèque du Roi.

(2) *Voyez* sur Nagpour la note de la page suivante.

sieurs géographes et historiens de l'Inde indiquent cette ville comme capitale du Gandouana, grande division territoriale située à l'extrémité nord-est du Dekhan, entre le 19ᵉ et le 25ᵉ degré de latitude, en grande partie indépendante, et dont les habitants, errants dans les montagnes, ne sont pas encore sortis de l'état sauvage. Cette province est séparée du reste du Dekhan, dont elle fait néanmoins partie, par le Godavêri, et des autres côtés elle est bornée par les soubahs d'Oriça, de Bengale, de Béhâr, d'Allah-âbâd, de Mâlouah et de Bérâr. Le Gandouana, proprement dit, est un peu plus resserré, et consiste, à partir du côté du sud et au-delà de Bestar et de Devilmory, dans les districts de Nagpour, de Tchandah, de Tchitesghor, de Mandélah, de Garéh, etc. Un jeune voyageur anglois, trop tôt enlevé à sa patrie qu'il servoit honorablement, a parcouru une bonne partie du Gandouana, et nous dit qu'il est borné au nord-est par une ligne qu'on tireroit de la ville de Belhare à celle de Rotenpour, au sud-est par une autre de Rotenpour, à 5 koss nord-est de Norah, jusqu'au confluent des rivières d'Ourdah et de Payïngangâ, au sud-ouest par la rivière d'Ourdah, au nord-est par une chaîne de montagnes qui le sépare du Mâlouah[1].

Les généraux d'Aureng-Zeyb conquirent le Bândéhou ou Bhatta, portion septentrionale du Gandouana, laquelle fut annexée au soubah d'Allah-âbâd; mais ils ne purent pénétrer dans la partie méridionale, dont la conquête étoit réservée à Ragodjy-Bhousla, râdjah mahratte de Nagpour. Les petits princes Gaunds qui gardèrent leur indépendance furent et restent encore resserrés dans d'étroites limites. Une grande partie de cette province est montagneuse, pauvre, mal cultivée, et compte peu d'habitants qui sont tous dans l'état de nature, et qui n'en sortiront pas d'ici à long-temps.

(1) Dan. Robinson Leckie's *Journal of a route to Nagpour, in* 1790 (journal d'un voyage à Nagpour par la route de Kétek, de Borosember, etc. en 1790, avec la description de Nagpour et un itinéraire de cette ville à Bénâres), Londres, 1800, p. 52, 54. Cet excellent voyageur dit bien positivement (page 81) : « On suppose généralement que Nagpour est la capitale du Bérâr, mais c'est une erreur des habitants de Nagpour, en parlant du Bérâr comme d'une province voisine dont ils dépendent; en outre, Nagpour est une ville de très nouvelle dâte. » M. Leckie indique une coutume des habitants de cette ville assez remarquable : « Les Brâhmanes et les personnes aisées ont à leur service des femmes qu'ils élèvent dès leur enfance; on les nomme *Botki* ou *Slôli*. Ces femmes servent leurs maîtres et leurs maîtresses pendant toute la journée, mais pendant la nuit elles peuvent aller chez l'homme qui leur convient; plusieurs deviennent très riches, et elles sont en général jolies et même très belles.

Les cantons les plus fertiles appartiennent au râdjah de Nagpour; les Gaunds professent la religion brâhmanique avec quelque relâchement, qu'il faut attribuer à leur état demi-sauvage; ils mangent de la viande, et ne s'interdisent que celle de la vache, du bœuf ou du taureau. Plusieurs de leurs petits chefs, retranchés dans leurs montagnes arides et désertes, n'ont pu être réduits par les généraux moghols, ni par les Mahrattes. Les capitales de cette contrée, antérieures à Nagpour, étoient Déoguyr, Garéh et Mandélah. On imagine bien, d'après l'idée que je viens d'en donner, que ce pays ne peut pas renfermer des villes d'une haute importance; j'en citerai pourtant ici quelques unes.

Bestar ou Vistâr (par 19 degrés 31 minutes de latitude); c'est le chef-lieu du domaine d'un petit râdjah, dont les sujets vivent, dit-on, dans un état de nudité complète; ce sont en effet les plus sauvages des Gaunds. On peut aussi leur adjoindre les habitants du Sombhelpour; cependant les mines de diamants que cette dernière contrée renferme lui donnent un certain degré d'intérêt, et l'on me permettra de la décrire avec quelques détails.

Ce pays doit son nom à sa capitale qui fut fondée à l'occasion d'un événement que nous allons raconter. Il y a près de trois cents ans qu'une compagnie d'Hindous partit des bords du Sommer dans la province d'Adjemyr, mais plutôt de la ville de Sombhel dans le Rohylkend, pour faire un pélerinage à la pagode de Djagrenât; à leur retour, ils furent tous égorgés, à l'exception d'une femme qui se sauva à Patnah, alors capitale d'une grande partie du pays, et située à 30 koss (ou 20 lieues) de la moderne Sombhelpour. Cette femme vécut d'aumônes, jusqu'à ce que son fils, nommé Balrâm Dâhy fût devenu grand; ses heureuses dispositions et ses talents précoces, le firent remarquer et même adopter par le râdjah régnant, et il lui succéda. Après être monté sur le trône, son premier soin fut de bâtir une ville, et il lui donna le nom de Sombhelpour, en mémoire du lieu où de la ville d'où sa famille étoit originaire. Cette ville, comme je l'ai déja remarqué, transmit son nom à la province dont elle devint le chef-lieu, et qui s'étend depuis le 20ᵉ degré 50 minutes de latitude jusqu'au 22ᵉ degré 15 minutes, et depuis le 83ᵉ degré 20 minutes de longitude de Greenwich jusqu'au 84ᵉ degré 50 minutes. Elle est bornée à l'ouest par le Bhoura-chemper et le Rotenpour, à l'est par Bimbera, Loudacole et Bôd, au sud par Patnah et Coundou, et au

nord par Gangâpour et Sourgoudja. La capitale du Rotenpour est Patnah, mot qui dans le vieil hindou signifie un hospice pour les voyageurs, un karavanséray, et pourtant rien de moins hospitalier que ce peuple. En 1760, un petit parti de François, échappés au désastre de M. Law de Lauriston, vouloit effectuer sa retraite dans le Dekhan par le Béhâr et le Gandouana, le râdjah de Sombhelpour les retint pendant quelques jours, et finit par les faire tous égorger. Ajoutons que, lorsque les Mahrattes, qui viennent quelquefois percevoir des impôts à main armée, laissent des prisonniers, ces malheureux servent de pâture aux habitants. Rappelons-nous aussi que le Sombhelpour n'est qu'à 60 lieues de la côte d'Oriça; il ne faut donc pas s'enfoncer très avant dans l'intérieur des terres pour retrouver ces antropophages dont parlent Ptolémée et les voyageurs arabes.

L'air du Sombhelpour est malsain, à cause des fréquentes vicissitudes du chaud et du froid. Ces brises, qui seules rendent la zône torride supportable, ne pénètrent pas dans les vallées, les uniques endroits habités. Dès qu'un nuage se montre, un vent froid souffle des montagnes; de manière qu'en vingt-quatre heures on éprouve plus de chaleur et de fraîcheur que dans le Bengale durant toute une année; de là ces rhumatismes et ces fièvres dont les habitants sont continuellement attaqués.

Le sol des vallées est une riche argile qui convient parfaitement aux grains et aux légumes, mais peut-être moins au riz qu'à tout autre grain; celui-ci exige une terre forte où l'eau se conserve long-temps, tandis que dans un sol léger l'eau étant bientôt absorbée, la tige mûrit avant que l'épi soit rempli, et l'on n'obtient qu'un grain fort maigre. Cependant la principale culture consiste en riz, parceque l'on peut en faire la récolte avant le mois de janvier, époque où les Mahrattes commencent leurs invasions dans le pays.

Les revenus ordinaires du prince se perçoivent en nature, et la manière de les recueillir est fort simple : chaque village est taxé à une certaine quantité de *pady* ou riz dans sa balle. Tout homme parvenu à l'état viril est enrôlé comme soldat; il reçoit une demi-mesure équivalant à 6 pounds ou près de 3 kilogram. de riz pour sa nourriture, et 3 roupys par an pour son entretien; la quantité de terre cultivable qu'on lui alloue est censée rapporter 242 $\frac{1}{3}$ mesures de riz; il doit en remettre au râdjah ou à son ordre 60 $\frac{5}{6}$ mesures, et le reste lui appartient. La terre est confiée à sa femme, qui est

chargée de le nourrir et de payer la redevance. Si le produit excède la somme à laquelle on l'a évaluée, c'est autant de gain pour elle, mais s'il reste au-dessous, elle doit supporter la perte. La redevance de trois ou quatre villages, formant un quart du revenu territorial, sert à l'entretien de la maison du râjah; le reste est remis à ses parents ou à ses serviteurs qui, par ce moyen, ont tous les habitants dans leur dépendance.

Le revenu extraordinaire se compose des droits perçus sur les marchandises et autres objets qui passent par le pays, et des amendes. Les droits ne sont pas fixes; leur quotité dépend de la volonté du râdjah. Il y a quelques années que ses agents dépouillèrent et massacrèrent un riche marchand de Nagpour; depuis cette fatale époque, aucun marchand ne passe dans ces cantons. Les amendes sont absolument arbitraires, et il n'est pas même indispensable qu'un homme ait commis une faute pour le mettre à l'amende dans un pays où le prince ne peut se procurer de l'argent que par des moyens nuisibles à la société.

Le gouvernement du Sombhelpour, et même de tout le Gandouana, est absolument féodal. Les fiefs, qui n'étoient d'abord que des concessions temporaires, sont devenus héréditaires par la foiblesse des souverains, et il est facile de concevoir pourquoi un gouvernement féodal tend toujours à devenir aristocratique, et également fatal au pouvoir du monarque et à la prospérité du peuple. Chaque possesseur de fief cherche à se rendre indépendant et à établir l'hérédité dans sa famille. Pourroit-on imaginer que ce malheureux pays réunit tous les abus de la féodalité, toutes les atrocités du despotisme aux misères de l'état sauvage? Le râdjah ne peut pas destituer un feudataire sans le mettre à mort; car celui-ci ne manqueroit pas de se cantonner dans son petit domaine et pourroit devenir très dangereux. Pour leur propre sûreté, les grands de l'état se sont emparés du pouvoir, et chez les Gaunds, comme chez les Mahrattes, le râdjah est le premier prisonnier d'état sous la garde du premier ministre, qui exerce réellement l'autorité suprême. Nous savons pourtant que, sous le gouvernement hindou, les habitants des montagnes étoient infiniment plus belliqueux qu'ils ne le sont maintenant, et conséquemment avoient une supériorité marquée sur les habitants des plaines. Les souverains musulmans de la dynastie de Tymour les traitèrent avec douceur, ne leur demandèrent qu'un bien foible tribut. Contents des

productions, pour ainsi dire, spontanées de leur sol, ils contractèrent une inactivité, une nonchalance qui les rendirent incapables du plus léger travail. Soumis ensuite au joug des Mahrattes, révoltés par les exactions tyranniques de cet infame gouvernement, leur indolence se changea en une profonde horreur pour le travail, et ils chargèrent de cultiver la terre un sexe que la nature a destiné à de plus douces fatigues. En se livrant à des exercices pénibles et violents, pour lesquels elles ne sont pas nées, leurs femmes perdirent les moyens de plaire qui ont une si heureuse influence sur les hommes. Ceux-ci, en renonçant aux travaux qui leur conviennent, tombèrent dans l'abrutissement et la dépravation, et se livrèrent publiquement au plus dégoûtant de tous les vices; ils s'avisèrent même de certains raffinements; les jeunes danseurs publics furent encouragés autant que pouvoit le permettre la pauvreté des amateurs. Ces mignons poussent l'impudence jusqu'à insulter aux femmes; celles-ci repoussent les insultes par des voies de fait, et dans toutes ces querelles les maris qui interviennent ne manquent pas de prendre chaudement le parti de leurs amis, et de réprimander leurs épouses. A la vérité, celles-ci se sont approprié le fruit de leurs propres travaux, et peuvent payer les faveurs de qui bon leur semble.

Les Gaunds sont, en général, très sobres; ils ne mangent qu'une fois pendant vingt-quatre heures, et le soir. Leur nourriture journalière consiste en deux pounds (environ un kilogramme) de riz, et ils gardent, pour la boire le lendemain, l'eau dans laquelle il a été cuit; car l'eau non bouillie leur donne la dyssenterie. Les hommes sont petits, mais bien faits, fainéants, traîtres et cruels; à ces révoltantes qualités du tigre, le Créateur a sagement ajouté la poltronnerie de cet animal; car, s'ils bravoient le danger avec la même audace qu'ils témoignent pour faire le mal, il auroit fallu que le genre humain se réunît tout entier pour les exterminer. Quoiqu'ils se donnent pour Hindous, ils ne pratiquent de la religion brâhmanique que les cérémonies extérieures.

Leurs instruments de musique consistent en tambours et en trompettes. Leurs tambours sont plus larges d'un côté que de l'autre, et attachés à leur cou. Leur seule batterie se borne à deux légers coups donnés de la main droite sur le côté le plus étroit, et un coup très fort de la main gauche du côté le plus large; ils répondent à ce bruit, en dansant, par deux chocs de leurs orteils et par une secousse rapide des talons, de manière que les clochettes

qui y sont suspendues résonnent à l'unisson avec le tambour. Ils ont aussi un instrument composé d'une canne courbée en demi-cercle, dont les deux extrémités passent à travers une petite planche; à chaque extrémité de la canne est une pièce de bois plate; ils tiennent la planche d'une main, et de l'autre tirent la canne en avant et en arrière, et les deux pièces de bois rendent contre la planche un bruit à-peu-près comme celui d'un ciseau à tondre les haies. Leurs poésies consistent en chants en l'honneur de Vichnou, dont ils célèbrent les exploits dans ses différentes incarnations. Ils ne se livrent pas à la peinture, et leurs temples ne sont ornés que de quelques sculptures monstrueuses, qu'ils seroient maintenant incapables d'exécuter; car cet art même est perdu parmi eux. Ils ont des livres dans lesquels les éclipses sont calculées 2300 ans d'avance. A cette époque, ils disent que Vichnou reviendra, et convertira tous les hommes à la même religion.

La maladie la plus commune dans cette contrée est une fièvre très violente qui se déclare par le délire; le médecin commence par prescrire au malade d'offrir un sacrifice à Sombhoute, divinité du lieu, pour calmer sa colère; il se met ensuite à exorciser le malade doucement si sa fièvre est peu forte, mais avec violence si le délire ne cesse pas : cinq ou six hommes tiennent le malade sur son séant, tandis que le docteur marmotte certaine formule, et lui souffle à la figure à chaque période; celui-ci, tourmenté, contraint, retenu de force dans une situation si gênante, s'emporte en injures et en malédictions. L'on met tout cela sur le compte du diable qui le possède, et l'on accroît sa fureur en brûlant devant lui de la corne de cheval, dont la fumée pénètre dans ses narines; il entre alors dans des convulsions de rage; épuisé par les violents efforts qu'il fait pour se débarrasser des mains qui le retiennent, il tombe dans une insensibilité absolue et inondé de sueur. On l'accable de couvertures pour augmenter cette transpiration qui emporte la fièvre; ce sommeil dure ordinairement douze heures, et le malade se réveille dans un amaigrissement surprenant; quand il est épuisé au point de ne pouvoir plus s'agiter, le médecin décide que le diable le reconnoît pour être plus fort que lui.

On trouve parmi eux quelques traces des arts mécaniques qui semblent indiquer que quelques uns de ces arts ne leur ont pas toujours été inconnus; ils se servent de treuils au lieu d'échelles.

Une montagne située à quatre lieues environ de Sombhelpour renferme des mines de diamans; on fait d'abord trois lieues le long du *Mahâ-nadî* (Grand-fleuve) dont le lit est hérissé de pointes de rochers qui surmontent la surface de l'eau. Une lieue plus loin on trouve un rocher qui s'avance dans la rivière même, et ensuite l'embouchure de la rivière Hébé qui charrie des diamans. A l'endroit de ce confluent le Mahâ-nadi peut avoir 90 toises de large. La garde de ce poste important est ordinairement remise à un homme de confiance, établi par le râdjah de Sombhelpour, avec une petite escorte; leur occupation est de chercher, après les grandes pluies, dans la rivière d'Hébé, des morceaux de terre rouge détachés des montagnes, et qui renferment ordinairement des diamans. Il seroit, sans doute, bien plus avantageux d'aller chercher ces morceaux de terre sur la montagne même, mais les habitants n'ont garde de se livrer à des travaux qui ne contribueroient qu'à aggraver les impôts que les Mahrattes exigent d'eux. Non loin du confluent dont nous venons de parler, le voyageur qui nous sert de guide trouva une baie large d'un tiers de lieue (un mille anglois), et deux milles plus loin il arriva avec beaucoup de fatigues au pied des montagnes d'où descend le Mahânadi en roulant avec lui des mottes d'argile qui renferment des diamans. Aucun Européen jusqu'à présent n'a gravi sur ces montagnes, et les naturels en ont perdu l'habitude, par la raison que j'ai indiquée quelques lignes plus haut. Elles me rappellent la montagne aux diamans que Sindbâd visita dans ses voyages, et qui n'est certainement pas aussi complètement imaginaire qu'on l'a cru jusqu'à présent[1].

Avant de quitter Sombhelpour, je ne dois pas oublier de mentionner le *Nag-bem* ou grand serpent, que les râdjahs des montagnes viennent adorer dans cette ville. Selon eux, ce serpent est aussi vieux que le monde, et ne finira qu'avec lui; il habite une caverne creusée au pied d'un rocher; l'entrée donne sur une plaine de deux cents toises, et environnée d'un fossé; il en sort une fois par semaine, et ceux qui l'ont invoqué viennent lui apporter des chevreaux ou des poules, et il les tue dans la plaine. Son épaisseur est excessive, eu égard à sa longueur; son diamètre doit être de deux pieds anglois; il paroît appartenir à l'espèce que les Persans nomment

(1) Voyez les *Voyages de Sindbâd, le marin,* et *la Ruse des femmes*, contes arabes, traduction littérale accompagnée du texte et de notes par l'auteur de cet ouvrage, pag. 27 et suiv.

Ajédhâ ou *Ajderhâ*, serpent monstrueux, espèce de dragon. Il n'est pas étonnant que la capitale du Gandouana ait reçu le nom de Ville des Serpents (Nagpour, *voyez* ci-dessus pages 152 et 153).

A 15 ou 16 lieues de Sombhelpour, le village de Whômah sert de limite orientale à ce territoire, du côté des Serkârs septentrionaux. Ce village est situé sur le bord du Mahâ-nadi, et entouré d'une haie vive de bambous. A 4 lieues plus loin, dans une contrée montagneuse, on trouve le canton de Djounpour qui dépend des Serkârs.

Le petit râdjah de Bestar (Vistar) est indépendant, et ses sujets mènent une vie absolument sauvage; car ils ne portent aucun vêtement, et massacrent impitoyablement les étrangers qui parcourent leur pays sans escorte. La ville, ou plutôt le hameau de Bestar, où réside le râdjah, est située vers 19 degrés 12 minutes de latitude.

Entre les barbares, dont nous venons de parler, et une chaîne immense de montagnes situées au nord, s'étend le grand district de Tchandah (entre le 20 et le 21e degrés de latit.), dans une plaine sablonneuse, laquelle produit du riz et un peu de légumes et de cannes à sucre. Les habitants possèdent de nombreux troupeaux de chèvres et de moutons; on en tire aussi un peu de coton, qui s'expédie pour les Serkârs septentrionaux. La ville de Tchandah (située par 20 degrés 4 minutes de latitude) appartenoit, ainsi que le district, au râdjah de Nagpour, que les Anglois ont déposé.

La ville de Beyraghor dépendoit autrefois du Tchandah; le territoire voisin en a conservé le nom, mais c'est aujourd'hui des districts séparés. La ville dont il s'agit (située par 20 degrés 19 minutes de latitude) passe pour être très forte; elle renferme environ 300 maisons bien bâties en briques, et un fort en pierres, dans sa partie nord-ouest. A l'est de ce fort coule le Kobragor, qui un peu plus bas tombe dans le Vaëni ou Bëin ou Pâyïn-gangâ; dans le Mahâ-nadi, suivant Arrowsmith. Il se fait quelque commerce dans cette ville; elle est fréquentée par les Brindjaris, qui y viennent de toutes les parties du Tchotisghor, et de quelques cantons des Serkârs septentrionaux. En échange du coton, ils apportent du sel, du bétel, du grain et des noix de coco.

A quatre ou cinq lieues nord des frontières du territoire de Bestar, commence celui de Conkaïr, qui est couvert d'épaisses forêts habitées par des Gaunds montagnards; ce canton est un de ceux que possédoient les anciens

râdjahs hindous de Gandouana; on y pénètre du côté du midi par le Tilighâti, défilé très étroit et très escarpé. La ville de Conkaïr (vers 20 degrés 29 min.) est bâtie entre une haute montagne surmontée d'une forteresse avec deux canons et le fleuve Mahâ-nadî qui, comme je l'ai remarqué, forme la limite septentrionale du Dekhan du côté de l'est; de manière que je devrois terminer ici ma Notice géographique de la Presqu'île, mais le lecteur me pardonnera volontiers d'avoir franchi de quelques pas les bornes de cette grande division de l'Inde, s'il partage l'intérêt que m'inspire la description d'un pays et d'une nation absolument sauvages, placés, pour ainsi dire, au centre de la civilisation, et qui, comme l'observe judicieusement M. Gosselin, nous sont encore inconnus.

Raïpour (21 deg. 16 m. de lat.), grande ville habitée par un grand nombre de marchands très riches, est défendue par une citadelle à cinq portes et à plusieurs bastions; elle renferme un vaste bassin en maçonnerie, mais dont l'eau est mauvaise. Raïpour produit au gouvernement mahratte, en y comprenant l'impôt sur les bêtes de charge, 70,000 roupyes, c'est-à-dire à-peu-près la moitié du montant des contributions du Rotenpour dont elle dépend, lesquelles se montent à 150,000 roupyes. Cependant le Rotenpour est en général très fertile, très agréable, et sur-tout bien cultivé en comparaison du reste de la contrée. Il porte aussi le nom de Tchotisghor, ce nom signifie les trente-six forteresses, et s'étend ainsi du 21e au 23e degré de latitude. Il renferme vingt mille milles (ou 7 mille lieues) carrés; une grande partie de cet espace est occupée par des montagnes, une autre par des *djengles* ou landes incultes qui ont valu à ce pays le nom de *Djhâr-khand*, pays fourré[1]. Cette

(1) *Djhâr* avec un *r* indien, que l'on rend en persan par un *râ* à 4 points, est un mot hindy, et non samskrit, qui désigne 1° des buissons, 2° des ronces, de la basse-futaie, 3° une espèce de feu d'artifice, 4° un lustre, un chandelier, 5° une purgation, 6° une pluie continuelle. *Voyez* les Dictionnaires hindoustany-anglois de MM. Taylor, Hunter et Shakespear. Je n'ai pas besoin d'ajouter que ce mot est employé ici dans la première de ses acceptions; mais il n'est pas inutile de remarquer qu'il appartient à l'hindy, c'est-à-dire, à l'ancienne langue des autochtones de l'Inde, et non au samskrit, langue importée par les conquérants du nord qui supplantèrent les premiers, et en formèrent la malheureuse caste des Parias. Le mot *khand* (*khandha*) est samskrit, et signifie un district, une division territoriale, suivant les mêmes dictionnaires, mais ces acceptions ne se trouvent ni dans l'*Amera còsha*, publié à Sérampour par M. Colebrooke, en 1808, un vol. in-4° samskrit et anglois, ni dans le *Sanscreet and english Dictionary* de M. Wilson.

portion méridionale du Rotenpour est abondamment arrosée par de petites rivières, remplie de villages et ornée de bosquets et d'étangs. Les environs de Raïpour produisent une grande quantité de froment, et le riz n'y est pas abondant; on ne le cultive qu'au-dessous des grands réservoirs, position favorable à l'irrigation des terres. On transporte du Tchotisghor une immense quantité de grains dans les possessions du nizâm du Dekhan, et même dans les Serkârs, d'où l'on tire en échange du sel à un prix très élevé. Les villages sont nombreux, mais pauvres; le pays abonde en troupeaux et en juments de l'espèce des tatous, mais en général il n'est pas habité. Les marchands étrangers amènent quelques chevaux, des éléphants et des chameaux; ils apportent aussi des schalls; mais le principal commerce est réservé aux *Brindjary* ou marchands de grains voyageurs. Dans les temps d'abondance, les habitants emploient cent mille buffles à l'exportation de leurs denrées, et leur pays est certainement le plus fertile de toutes les possessions du râdjah de Nagpour. Le Hotsou et le Caroun sont leurs principales rivières; Raïpour et Rotenpour leurs principales villes. Le petit village de Nôhparah, qui ne consiste qu'en quelques misérables huttes, forme la limite du côté du nord (par 22 deg. 36 min. de latit.). Ce canton passa du râdjah hindou de Gorréh au pouvoir du grand-moghol Aureng-Zeyb, qui l'annexa au soubah d'Allahâbâd. En 1752, le râdjah mahratte nommé Ragodjy-Bhonsolo l'enleva au moghol, et il fait partie des possessions du Nagpour.

Quoique Rotenpour (*Ratna-poura*, la ville des diamants) passe aussi pour être, comme Patnah[1], la capitale du Tchotisghor, ce n'est qu'un village de mille cabanes environ (situé par 22 deg. 21 min. de latit.); les environs sont très bien cultivés, comparativement aux autres cantons de cette province presque inculte et déserte. Auprès de Rotenpour on adore une idole de granit bleu, haute d'environ 9 pieds, peinte en rouge, et toujours ornée de fleurs. Le voisinage offre plusieurs bassins, étangs, et même un lac navigable dans la longueur de trois quarts de lieue. De grandes ruines attestent encore sur ses bords un état de civilisation et de prospérité bien supérieur à ce que l'on

(1) *Voyez* ci-dessus page 155. Ce Patnah, ou *Pattna* qu'il ne faut pas confondre avec la capitale du Béhâr, n'est pas indiqué sur la carte de l'Inde par M. Arrowsmith. Peut-être M. Leckie avoit-il écrit *Ratnah* ou *Ratna*.

voit maintenant. J'ai fait connoître ci-dessus, page 155, le sort qu'éprouva en 1760 parmi eux un petit détachement de François qui vouloit effectuer sa retraite du Béhâr dans le Dekhan par ce pays inhospitalier. Il nous seroit facile de multiplier les exemples qui décèlent le caractère perfide, lâche et atroce de la nation mahratte, profondément méprisée par les autres Hindous.

A l'autre extrémité occidentale du Gandouana, et presque sous le même parallèle que Rotenpour, se trouve la petite ville de Tchouparah (vers 22 degrés 16 minutes de latitude). Elle est à cheval sur le Bandganguer, ou sur la rive septentrionale de ce fleuve, suivant M. Arrowsmith; cette rivière a un cours très rapide, et le fond en est hérissé de rochers. Cette ville est sur-tout célèbre par ses manufactures de fer dont on exporte une grande partie dans les dominations angloises. La population consiste principalement en Afghâns, circonstance d'autant plus remarquable que cette nation habite les montagnes du Kâboul au nord-ouest du haut Hindoustân, à plus de 500 lieues du Gandouana.

Un peu plus haut, vers le nord, à cinq lieues de la petite ville ou plutôt du village de Ratchour (22 deg. 54 mit. de lat.), coule le Nerbédah, qui forme aussi, mais du côté de l'ouest, la limite septentrionale du Dekhan. Cette rivière, dont j'ai indiqué la source (ci-dessus pages 91 et 92), n'a ici qu'une portée de pistolet de large, mais en descendant vers l'ouest, elle ne tarde pas à acquérir une bien plus grande étendue. Au reste, peu importe qu'elle soit navigable depuis sa source, jusqu'au défilé de Hhoceïn-âbâd ou Hoceng-âbâd (par 22 deg. 40 mit. de lat.), les bêtes féroces qui infestent ses bords ne permettroient pas aux timides marchands de hasarder leurs embarcations sur cette rivière vraiment inhospitalière, malgré la vénération dont elle jouit parmi les Hindous.

De ce côté les limites du Dekhan sont presque les mêmes que celles du Gandouana; car à douze lieues nord du Nerbédah se trouve la très ancienne ville de Belhary (par 23 deg. 46 minut.), la dernière du Gandouana vers le nord; la vieille citadelle de Gânde subsiste encore; les Mahrattes qui la possèdent maintenant y ont fait des augmentations et des changements importants.

Le même motif qui m'a déterminé à m'engager dans le Gandouana pour

terminer ma description géographique du Dekhan, m'a empêché, comme je l'ai déja remarqué ci-dessus, page 161, de m'arrêter positivement sur les bords du Mahâ-nadi et sur ceux du Nerbédah. Je me suis cru suffisamment autorisé à passer au-delà de ces rivières, par le peu d'espace qui me restoit à parcourir pour parvenir à l'extrémité d'une contrée à demi sauvage, qui présentoit une lacune dans les géographies de l'Inde publiées jusqu'à ce jour en Europe.

FIN DE LA NOTICE GÉOGRAPHIQUE.

DISCOURS

SUR

LA RELIGION, LA LEGISLATION, LES MOEURS ET USAGES DES HINDOUS.

Les différents ports de la Presqu'île de l'Inde présentent, comme on a pu le voir dans la Notice précédente, un abrégé du monde civilisé, et il seroit difficile de faire l'énumération de toutes les nations auxquelles appartiennent les navigateurs qui fréquentent ces parages, depuis Surate jusqu'à Balaçore. Aussi, avant de m'occuper des naturels, il n'est peut-être pas inutile de faire passer rapidement sous les yeux de mes lecteurs, et autant qu'il me sera possible, suivant leur rang d'ancienneté dans cette contrée, les étrangers établis sur les côtes de Malabar et de Coromandel.

La fondation de la colonie juive sur la côte de Malabar se paroît perdre dans la nuit des temps, à moins que l'on n'adopte l'opinion qui veut que cette colonie hébraïque émigra de la Palestine après la destruction du second temple par Titus (au mois de septembre 70 de J.-C.). Plusieurs de ceux qui échappèrent à cet effroyable massacre et à l'esclavage, prêtres, lévites, hommes, femmes, enfants, se dirigèrent vers l'Inde, contrée qui, dans des temps plus prospères pour eux, doit avoir été connue des Juifs établis à Tyr et à Sidon. L'on prétend même qu'à la dispersion occasionée par la première captivité (588 ans av. J.-C.), une partie de la tribu de Manassé alla chercher un asile sur la côte de Malabar. Au reste, la colonie fugitive, après la destruction du second temple, séjourna quelque temps dans la Perse, et passa dans l'Inde; elle ne s'arrêta sur la côte de Malabar qu'à la fin du 5e siècle; elle étoit alors réduite à quatre-vingts personnes, suivant un Juif nommé Pereyra [1]. Le souverain de la contrée, qui étoit un Brâhmane, les accueillit, leur accorda des privilèges considérables

(1) Cité par Wolf dans sa *Bibliotheca hebraica*. Voyez aussi Claud. Buchanan, *Christian Researches in Asia*, p. 225 et suiv.

et un établissement à Cranganor. Leur population et leurs richesses s'étant augmentées, la discorde s'introduisit parmi eux; deux ou trois siècles après ils furent chassés de Cranganor et dépouillés de leurs biens; ils errèrent ainsi pendant plusieurs années, et obtinrent enfin de Charan-Péroumal, roi de Cotchin, à la fin du 8e ou au commencement du 9e siècle, la permission de se fixer à Mottantchéry sur les bords de la rivière de Cotchin, où leurs descendants sont encore établis à un mille anglois (une petite demi-lieue sud) d'Andjengo (par 9 degrés 58 min. de latit.). Ils ont là deux grandes et belles synagogues, et jouissent du libre exercice de leur culte. Plusieurs siècles avant la découverte de la route aux Indes par le cap de Bonne-Espérance, des Juifs de Pologne, d'Espagne et d'autres contrées de l'Europe, étoient venus se joindre à eux. Les Juifs de Cotchin conservent soigneusement l'original même des privilèges que leur accorda Charan-Péroumal. Ils sont écrits en ancien tamoul sur des lames de cuivre, que le *Mondeliar* ou chef des Juifs voulut bien communiquer à M. Anquetil du Perron. Ce savant et infatigable voyageur en fit tirer une copie, et l'a publiée dans le premier volume, p. CLXX de son *Zend avesta*. Ces mêmes Juifs indiens conservent, de temps immémorial, le Pentateuque écrit en hébreu sur des rouleaux de peau de chèvre teinte en rouge, et apporté, suivant les uns, de Sénàa en Arabie, et du Kachmyr, suivant les autres[1].

Nous ne parlons ici que des *Juifs blancs*, car les *Juifs noirs* sont une race tellement dégénérée qu'ils ne méritent, pour ainsi dire, aucune attention. Leur dégradation, leur ignorance et leurs traits ne sont pas, comme le pense le docteur Cl. Buchanan, des preuves de la haute antiquité de leur arrivée dans l'Inde; mais on ne peut douter de leur commerce intime avec les femmes hindoues, circonstance qui les avilit aux yeux de leurs co-religionnaires, et les rend odieux aux Hindous.

(1) Forbes's *Oriental memoirs*, tom. 3, p. 348 et suiv. — Kennicot's, *Dissertation the second on the sacred scriptures*, page 582. — *Collation*, etc. (Collation d'un exemplaire indien du Pentateuque hébreu, avec des remarques préliminaires, renfermant une description exacte de quelques autres Pentateuques en hébreu et en syriaque, recueillis par le docteur Claude Buchanan en 1806, et déposés maintenant dans la Bibliothèque publique de Cambridge, en outre la collation et la description d'un rouleau manuscrit du livre d'Esther et du Megillah d'Ahassuerus, d'après l'exemplaire hébreu gravé sur des planches d'airain qui existent à Goa sur la côte de Malabar), par Thomas Yeates, Cambridge, 1812, in-4°. — Claudius Buchanan's *Christian Researches in Asia*, London, 1814, p. 215—254.

Si l'on suppose, avec assez de vraisemblance, qu'après la mémorable catastrophe qui causa l'irrévocable dispersion de ce peuple vraiment monumental, une colonie de Juifs passa dans l'Inde, nous pouvons affirmer que les chrétiens les y suivirent de près. En effet, le texte formel des *Actes des Apôtres* (cap. 2, v. 9 et 10), le témoignage d'un grand nombre de Pères et d'écrivains orientaux, recueillis par Assemani, Lacroze, le P. Paulin de Saint-Barthélemy, Cl. Buchanan, etc. etc. ne nous permettent pas même de douter qu'à la fin du premier siècle, ou au commencement du second siècle de l'ère vulgaire, des chrétiens s'enfoncèrent dans l'Asie orientale. Je ne déciderai pas entre saint Thomas, saint Barthélemy, saint Thadée ou Panthenus d'Alexandrie (en 189 de Jésus-Christ), lequel eut l'honneur de planter la première croix sur ces lointains rivages, et même chez les Sères, c'est-à-dire au Pégou ou peut-être dans la Chine. Les premiers établissements de la religion chrétienne dans la Presqu'île paroissent avoir été formés à Calianapour sur la côte de Kânara (13 deg. 26 min.), et à Mélépour sur la côte de Coromandel. Je ne jugerai pas non plus si le P. Paulin de Saint-Barthélemy a victorieusement défendu l'apôtre des Indes contre l'incrédulité de Tillemont, de Lacroze et de Tollius. Je ne chercherai pas même à expliquer comment la religion chrétienne s'est conservée dans ces royaumes idolâtres, ni pourquoi la communion nestorienne, que nous regardons comme hérétique, a prévalu; il me suffit d'avoir constaté l'existence de ces établissements, qui placent incontestablement les premiers chrétiens au nombre des habitants de la Presqu'île. Mais ils ne formèrent jamais un petit état indépendant et républicain semblable à celui que les Juifs paroissent avoir possédé dans le voisinage de Cranganor. Nous ne partageons donc pas l'opinion de MM. Wrède et Forbes [1], touchant l'antériorité des chrétiens à l'égard des Juifs sur la côte de Malabar, en supposant même que le diplôme accordé à un chrétien nestorien nommé Thomé Connanes, par Cocouranga Péroumal,

(1) *Account of the St. Thomé Christians on the coast of Malabar*, t. VII, p. 364 des *Asiatic Researches*. — *Oriental memoirs*, t. I, p. 893 et 403, et tom. IV, p. 326. *Voyez* aussi sur cette importante question historique la belle et immense dissertation *De Syris nestorianis*, qui forme le 4e volume tout entier de la *Bibliotheca orientalis*, etc. etc. de Jos. Sim. Assemani, l'*Histoire du Christianisme des Indes* de Math. V. de Lacroze, l'*India orientalis* du P. Paulin de Saint-Barthélemy, pag. 5 et 125. *Dœnisch. mission. Bericht*, IV theil, seite 19, und VII theil, seite 225 und 876. Anquetil, *Zend avesta*, t. I, p. CLXXXVIII et CLXXIX.

souverain malabar, date du sixième siècle de l'ère vulgaire. On peut évaluer actuellement à plus de 150,000 le nombre de ces chrétiens de saint Thomas que les Hindous désignent sous le nom de Nazareny-Mapillah, de Souryan ou Souryany-Mapillah. De ce nombre, environ 80,000 ne connoissent pas la cour de Rome, « preuve que la religion chrétienne, dit le judicieux M. Carwithen, a été portée dans ces contrées dès les premiers temps de sa fondation et à l'époque de sa primitive pureté; car les chrétiens de la communion romaine n'arrivèrent qu'avec Vasco de Gama. »

Quoique les courants de la mer des Indes aient dû porter les Abyssins sur la côte de Malabar, long-temps avant l'arrivée des chrétiens, et même celle des Juifs, quoiqu'il soit très probable que Sésostris en conduisant ses Ethiopiens et ses Egyptiens dans l'Inde n'ait fait que suivre une route déja connue de son temps et bien fréquentée par eux depuis sa mémorable expédition, je ne placerai ici les Abyssins qu'après les Juifs et les nestoriens (les chrétiens de saint Thomas). Les renseignements que nous avons sur eux ne remontent pas beaucoup avant l'arrivée des Portugais, qui furent très étonnés de trouver non loin de la côte de Malabar un petit état indépendant, une espèce de petite république d'Abyssins. Les uns avoient été achetés comme esclaves par les rois de Viziapour, les autres étoient des aventuriers ou des hommes livrés au commerce, que les mêmes souverains musulmans avoient élevés aux plus hautes dignités. Leur courage naturel, mêlé d'un peu de férocité, les avoit rendus redoutables, et en un temps très utiles aux habitants musulmans du Beydjâpour dont ils avoient embrassé la religion. Ils épousèrent d'abord des femmes indiennes, puis se marièrent entre eux, et formèrent bientôt une colonie nombreuse, différente des autres races musulmanes par la figure, le teint et par le caractère. Il faut convenir cependant qu'ils n'auroient pas pu subsister, si la masse du peuple, au milieu duquel ils avoient constitué leur petite société, eût été musulmane; mais les dociles Hindous, pleins de résignation, se bornent à avoir une égale et paisible aversion pour tous les despotes étrangers. Lorsque Sévâdjy se révolta (en 1676) contre le roi de Beydjâpour, trois provinces de ce royaume étoient gouvernées, et nous pouvons même dire possédées par des princes abyssins, que les Indiens désignoient sous le titre de Sydy, mot que les Abyssins ont emprunté à la langue arabe; il signifie *monsieur* ou *monseigneur;* c'étoit aussi la qualification spéciale

de l'amiral moghol et de celui du Beydjâpour, circonstance qui me paroît indiquer la célébrité que les Abyssins s'étoient acquise dans l'Inde par leur expérience dans la navigation, et je ne serois pas étonné que cette célébrité remontât au temps de Sésostris; car toutes les sciences des orientaux et leurs procédés industriels semblent dater des premiers siècles du monde.

Les Sydy et particulièrement l'amiral du Viziapour offrirent à Aureng-Zeyb leurs secours contre Sévâdjy, à condition que ce grand-moghol leur laisseroit la propriété de Djendjérah et de tout ce qu'ils pourroient recouvrer de leurs anciens fiefs dans le Viziapour. La considération dont jouissoit son illustre famille et le choix du moghol valut à Sydy-Sambou l'honneur de commander ses égaux; mais les autres capitaines conservèrent l'autorité sur leurs équipages, et un conseil aristocratique présida aux destinées de cette singulière république. Les gens de la plus basse classe y jouissoient d'une influence proportionnée à leurs talents et à leur utilité. Fiers de la considération qu'on leur avoit accordée, ils la méritèrent bientôt par leur habileté et leur hardiesse sur mer; ils surpassèrent tous les marins de l'Inde, et se montrèrent dignes de rivaliser avec les Européens, enfin ils se battoient avec autant d'intrépidité à bord de leurs vaisseaux que sur la terre. C'est certainement la brillante réputation de bravoure dont jouissoient les Abyssins dans l'Inde qui engagea Haïder-Aly-Khân à entretenir dans sa garde deux cents cavaliers d'entre eux, qui ne s'éloignoient jamais de sa personne.

Quoique les Guèbres ou Pârsys aient des établissements à Bombay, à Surate et à Daman, je ne les compte pas au nombre des habitants de la Presqu'île, ils appartiennent réellement au Guzarate où ils vinrent chercher un asyle après la mémorable et sanglante révolution qui causa, en 652 de l'ère chrétienne, l'extinction de la dynastie guèbre des Saçânydes en Perse, et qui fit passer ce beau royaume sous le joug abrutissant de l'Islamisme et des Musulmans.

Ces derniers vinrent dans le Haut-Hindoustân à Dehly, vers le commencement du onzième siècle; ensuite ils pénétrèrent dans le Dekhan, où ils supplantèrent successivement les dynasties hindoues de Déoguyr (Daulét-âbâd), de Kalbergah, de Râdjah-mendhrey, de Talangana, de Karnatic, etc., à la fin du treizième et au commencement du quatorzième siècle, époque où le Dekhan devint une souveraineté musulmane, dont je tracerai une légère

esquisse dans ma Notice historique. Il me suffira de remarquer ici qu'outre les habitants juifs, pârsys, abyssins, et sur-tout les musulmans descendus du Haut-Hindoustân dans la Presqu'île où ils conservèrent une suprématie contestée uniquement par les Mahrattes et par les Anglois, il se trouve aussi dans la même contrée beaucoup de marchands musulmans, venus par mer des ports de l'Arabie et de l'Abyssinie, mais ces derniers ne doivent pas plus que les marchands arméniens, malais et chinois, être comptés au nombre des habitants de la Presqu'île. Ils n'y ont que des établissements éphémères sur différents points des deux côtes, que les Hindous semblent avoir concédées aux étrangers, afin de rester maîtres paisibles de l'intérieur des terres. Leurs modestes espérances ont été déçues; car depuis huit siècles sur-tout ils se sont vus supplantés successivement dans le Haut et dans le Bas-Hindoustân par les conquérants musulmans du nord de la Perse et par les marchands anglois, comme leurs ancêtres, à une époque fort reculée sans doute, car le souvenir en est perdu, avoient supplanté les Autochthones de l'Inde, dont la caste des Parias nous offre probablement les tristes débris. Quoique l'influence irrésistible d'un climat délicieux, d'une contrée spontanément prodigue des productions les plus savoureuses ait rendu les descendants de ces Tatars aussi débiles, aussi pusillanimes que les naturels, leur caractère, leurs mœurs, leur langue et leur religion offrent encore de nombreux témoignages de leur origine septentrionale, et sur-tout du sauvage et barbare naturel de leurs ancêtres.

En apportant le samskrit avec eux du Haut-Hindoustân dans la Presqu'île, cette langue, dont il est impossible de méconnoître l'affinité avec les principales langues du nord de l'Asie et même de l'Europe, a éprouvé des altérations, et a reçu une quantité innombrable de mots exotiques nommés *Déchya*, c'est-à-dire, mots du pays; de manière qu'il est impossible de décider si ces mots ont plus contribué que le samskrit à former la base des différentes langues de la Presqu'île; on reconnoît pourtant qu'il a donné naissance à ces idiômes, dont je vais indiquer les principaux. Le Tâmla, ou Tâmalah, nommé par les Européens Tamoul, ou *Tamil*, que l'on parle depuis le cap Comorin jusqu'au sud du Talinga, et depuis la mer jusqu'à cette chaîne de montagnes que renferment le Bara-mahl, Salem et le Caimbétor, autrefois Gandjem. Le Kânara et le Malabar lui servent de limites à l'ouest. Il existe quelque

différence entre le Tamoul et le Malabar proprement dit, quoique les Européens confondent souvent ces deux langues; la première renferme un grand nombre de mots samskrits plus ou moins altérés, et plusieurs mots arabes. Le savant M. H. T. Colebrooke pense que cette langue tire son nom du Tâmiraparni, rivière qui arrose la partie septentrionale du Madhourèh [1]. Nous possédons à la Bibliothèque du Roi la traduction tamoule ou malabare de quelques portions des Vêdas, sous les n[os] 31 et 46 des *Codices indici*.

Le malabar se parle sur la côte de ce nom, autrefois appelée Kérala, dans le Travancore, et au nord jusqu'à Nîl-serâm, endroit célèbre par un temple où l'on adore Siva sous le nom de *Nîla-Kantha*, gorge bleue (*voyez* ci-après, tom. 2, p. 92), par 12 degrés 17 minutes de latit. De là à Seda-chegüer, au sud de Goa, nous trouvons la langue et le pays de Toulava, vulgairement nommés Kânara, cette langue succède au malabar du côté du sud, et fait place au mahratte vers le nord, non loin de Goa, où commence aussi le Kankana. Il ne faut pas la confondre avec le Karnâta, que les Européens nomment improprement langue kânara, qui se parle dans une grande étendue de pays, c'est-à-dire, dans tout le Maïssour et dans tous les cantons qui l'environnent; elle s'étend vers le sud jusqu'au pays où l'on emploie le tamoul, à l'est à celui où domine le Talinga, et vers le nord jusqu'aux limites des possessions et de la langue mahrattes, vers l'ouest enfin jusqu'aux domaines de la langue kankana ou konkena, du Mâlâyâlama, ou Malabar, et même jusqu'à la mer. Comme le Talinga domine à l'est, et le Konkena et le Mâlâyâlama à l'ouest, et seulement sur la côte, on peut regarder le karnâta comme la langue employée par la masse de la population de l'intérieur de la Presqu'île, jusqu'à ce qu'elle cède la place au Tamoul, auprès de Madras. De Madras, en remontant vers le nord jusqu'à Gandjem, le long de la côte de Coromandel, on fait usage du talinga, que les naturels nomment Talougou, à cause de leur goût pour la voyelle *ou*. C'étoit le nom d'une grande nation, dont les descendants sont resserrés maintenant dans un très petit espace. Elle occupoit autrefois toutes les provinces situées sur les bords du

(1) Voyez les *Asiatic Researches*, tome 9, pag. 226. — *Dissertation on the sanscrit and Pracrit.* — Beschii *Grammatica Tamulica*, etc. Trangambariæ, 1738. — Drummond's *Grammar of the Malabar language*, Bombay, 1799. — Mark Wilks's *Historical account of the south of India*, t. 1, p. 6 et suiv. — W. Carey's *Grammar of the Karnata language*, Sérampore, 1817, in-8°, p. 2 de la Préface. — *Grammar of the Telinga language*, Sérampore, 1814, in-8°, pag. 1 et 2 de la Préface.

Krichna et du Godavêri, et sur la côte nord-est de la Presqu'île, contrée principalement habitée par ce peuple qui en constitue encore la principale population. De toutes les langues de la Presqu'île le talinga est celle qui tient le plus au samskrit; elle a été cultivée par des poëtes, et elle a servi à composer des poëmes qui renferment, dit-on, d'anciens documents historiques; enfin le savant docteur M. W. Carey n'hésite pas à la citer comme la plus riche et la plus polie de toutes celles de la Presqu'île. Il est fâcheux que les poëtes se permettent de contracter les mots, et d'en réunir plusieurs en un seul, au moyen de l'élision et de la mutation des syllabes initiales et finales; c'est un des plus grands obstacles aux progrès des étrangers dans la connoissance de cette langue, d'ailleurs susceptible de rendre toutes les idées avec noblesse, élégance et précision.

Une ligne tirée à travers la Péninsule, de l'est à l'ouest, sous la latitude de Viziapour (par 16 degrés) est la limite méridionale de la langue mahârâchtra ou mahratte; au septentrion elle s'étend jusqu'à Oudjëin (par 25 deg. de latitude N.). Quoique son extension de l'est à l'ouest varie beaucoup, on peut affirmer qu'elle prévaut depuis les montagnes qui séparent le Bengale, le Béhâr et l'Oriça des contrées situées à l'ouest de ces provinces jusqu'à la côte occidentale de la Presqu'île, et jusqu'au Guzarate. Cette langue, comme toutes celles de cette contrée, a été bien plus cultivée par les poëtes que par les prosateurs. Outre les poëmes traduits du samskrit, ils en ont composé plusieurs originaux en l'honneur de Krichna, de Râma, et autres héros déifiés. Le même idiôme offre aussi quelques traités en prose sur la logique et sur la philosophie. Le caractère avec lequel il s'écrit se nomme *Mourha*, et, quoique les Mahrattes prétendent qu'il leur a été apporté de l'île de Ceylan, il est aisé de s'apercevoir que c'est une altération du dêvanâgary, caractère spécialement consacré à écrire le samskrit, et qui a servi évidemment de type à tous les alphabets usités dans le Haut et dans le Bas-Hindoustân, aux caractères siamois, pégouan, baly, tibétain, etc. etc.

Les habitants de la province d'Oriça, dont j'ai donné la description ci-dessus, pages 73, 117 et suivantes, ont une langue et un alphabet particuliers nommés *Ourîya*.

Nous ne parlons pas ici ni de l'Hindy ni de l'Hindoustâny, parceque ces idiômes évidemment dérivés du samskrit sont beaucoup plus usités dans

l'Hindoustân proprement dit que dans la Presqu'île, et qu'ils ont pris naissance chez les habitants de Canoudje, pays nommé *Canyacoubdja* dans l'Inde.

Comme presque tous les ouvrages écrits dans les langues dont venons d'esquisser unléger aperçu, soit traductions du samskrit, soit compositions originales, sont relatifs à la morale, à la religion et à la politique de ces peuples; je vais essayer de donner une idée de ces trois bases de l'état social dans la Presqu'île. Les principes en sont complètement consignés dans les 4 Vêdas et dans les 19 Pourânas, qu'on peut regarder comme le cinquième Vêda. Malgré les doutes élevés sur l'existence, et particulièrement sur l'authenticité des Vêdas, le savant et judicieux M. Colebrooke a prouvé que l'ouvrage actuellement connu sous ce nom est le même qui, depuis plusieurs siècles, et même des milliers d'années, jouit de la vénération des Hindous. La plus profonde obscurité enveloppe l'époque où ces livres furent composés, mais on sait que, environ 1400 ans avant l'ère chrétienne, le sage Douapayana, surnommé *Vyâça*, ou le compilateur, recueillit et rédigea les fragments épars de ces livres. L'origine des 18 Pourânas n'est pas mieux connue, et les plus savants indianistes n'ont pu déterminer encore à quelle époque les Hindous ont été civilisés, ni comment s'est opéré chez eux ce grand œuvre, deux problèmes qui ne seront peut-être jamais résolus, puisqu'on n'a pu découvrir jusqu'à présent un seul ouvrage historique écrit dans une des anciennes langues de l'Inde; aussi, malgré les immenses travaux de MM. Jones, Wilford, Bentley, Colebrooke et autres célèbres membres de la Société asiatique de Calcutta, la chronologie indienne présente-t-elle encore bien des obscurités.

Les Vêdas se composent d'une suite d'hymnes, de prières (*mantra*), dont la collection se nomme *Sanhita*, de préceptes et de maximes nommés *Brâhmana*. La théologie proprement dite, ou la partie argumentative nommée *vêdânta*, est renfermée dans des traités intitulés *Oupanichâdâ*, traduits en persan sous le nom d'*Oupnék'hat*. Cette traduction, souvent obscure, n'a pas acquis un plus grand degré de clarté pour ceux qui savent le latin, en passant par la plume de M. Anquetil du Perron. A chacun des Vêdas est annexé un traité nommé *Djéyôtich*, qui indique la concordance du calendrier avec certaines pratiques religieuses.

Le Reg-véda, le premier des quatre Védas, dont le nom dérive de la racine samskrite *ritch*, louer, contient en effet des *mantra*, ou prières en vers à la louange de l'Etre-Suprême. Les fragments, lorsqu'ils sont cités dans les trois autres Védas, se nomment *ritch*. On attribue ces prières à différents auteurs, tels que des divinités de l'un et l'autre sexe, à des rois, à des sages, à de saints personnages nommés *Richi*. Le dernier chapitre de ce Véda renferme le fameux *Gâyatrî*, qui est la profession de foi brâhmanique. On y reconnoit les principes fondamentaux de cette religion héliaque, à-la-fois si sublime et si simple, si naturelle dans son origine; mais les Brâhmanes, intéressés sur-tout à entretenir l'ignorance, la superstition et l'abrutissement de leurs sectateurs, sont parvenus à la rendre inintelligible, absurde et même sanguinaire.

«Cet excellent et nouvel éloge de toi, ô brillant et ravissant Soleil, t'est «offert par nous; daigne agréer mes paroles. Donne accès auprès de toi à «mon esprit avide, comme un homme passionné qui recherche une femme. «Que ce soleil (*Pouchaci*) qui contemple et pénètre le monde, soit notre «protecteur.»

«Méditons sur la lumière adorable du divin Régulateur (*Savitri*), qu'il guide notre intel-«ligence! Avides de nourriture, nous sollicitons les dons de l'éclatant Soleil «(*Savitri*), qui devroit être religieusement adoré. Vénérables person-«nages, guidés par votre intelligence, saluez le divin Soleil (*Savitri*) avec «des offrandes et des louanges.»

Le même Véda renferme une profession de foi encore plus simple et plus sublime que le Gâyatri, et la voici :

«Il existe un Dieu vivant et vrai, éternel et incorporel, impalpable et im-«passible, tout-puissant, tout-savant, infiniment bon, qui fait et conserve «toutes choses.»

J'ai donc eu raison d'affirmer dans mes notes sur le premier volume de la traduction françoise des *Recherches asiatiques*, publié en 1804, que le système religieux des Hindous peut être regardé dans son principe comme le plus simple qui ait jamais existé, et il n'est pas douteux que cette religion, comme plusieurs de celles qui ont pris naissance dans l'Asie, ne doive son origine au culte du soleil. Je ne répéterai pas ici les détails dans lesquels je suis entré, pages 214 et suivantes de l'ouvrage cité précédemment, pour expliquer comment une religion trop pure, trop simple pour l'esprit du vul-



Desmaisons sculp.

NAISSANCE de BRAHMÂ.

A. *BRAHMÂ sortant d'une fleur de* Lotus *par le nombril de VICHNOU.*

B. *Le PÉNITENT MARKANDÉYA, ayant obtenu l'immortalité, nage dans la Mer de lait pour sauver le monde près d'être submergé.*

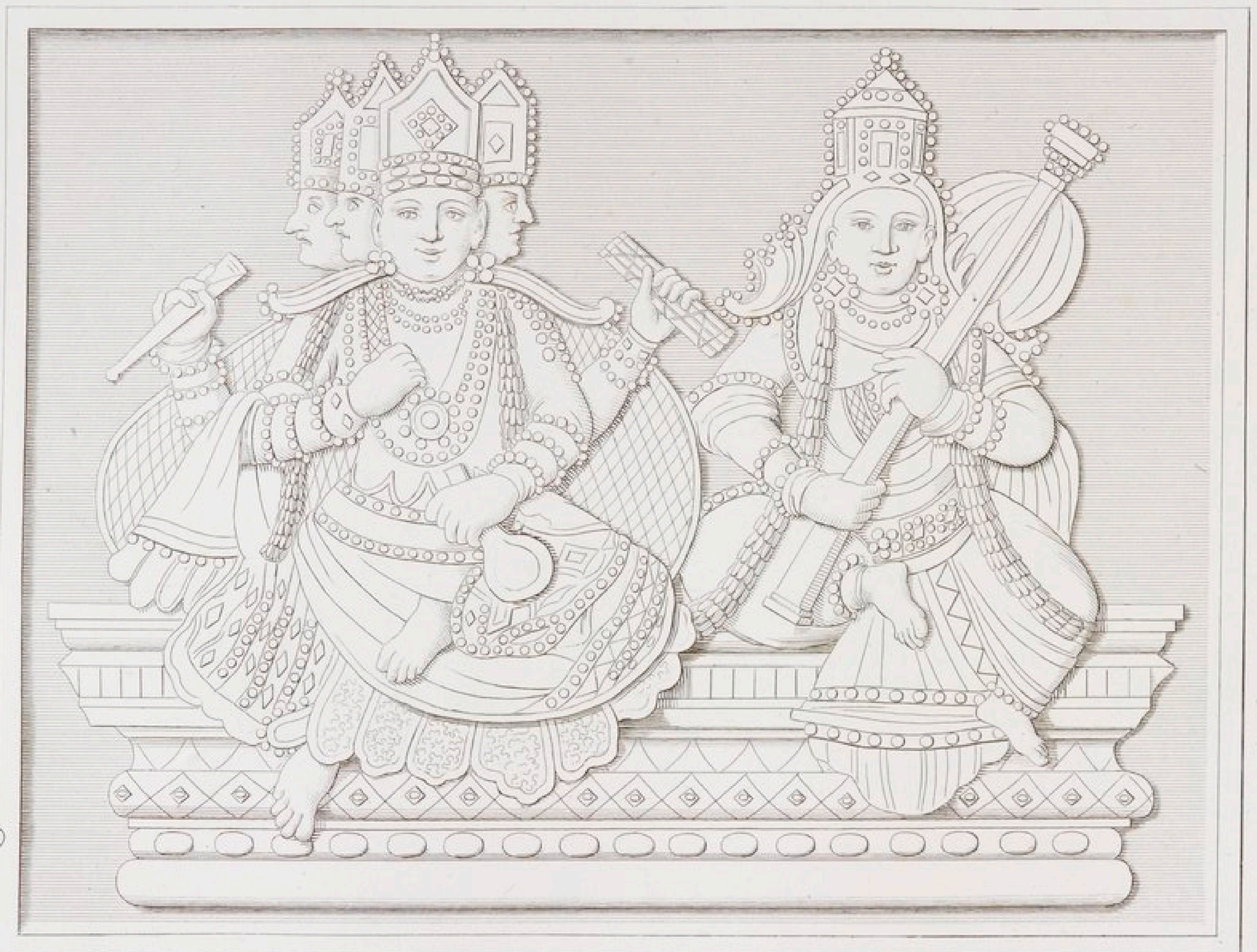
Calqué sur les Dessins du Brahmane Sâmi deposés à la Bibliothèque du Roi.

gaire qui compte la crédulité au nombre de ses plus impérieux besoins, a été surchargée de dogmes, de miracles, de pratiques superstitieuses innombrables et souvent atroces. Pour justifier cette assertion, il me suffira de présenter une rapide, mais fidèle esquisse des principales divinités des Hindous, des articles de leur croyance et de leurs observances religieuses.

Lorsque l'Etre-Suprême (*Bréhma* ou *Brehm*) donna l'existence à l'univers, il confia aux dieux la création de l'espèce humaine, la disposition et le gouvernement de tout ce qui concerne le monde; dans toutes les cosmogonies, la création de l'homme est postérieure à celle des animaux, etc.; elle paroît même très tardive dans quelques unes. Les trois grandes divinités furent Brahmâ, la puissance créatrice; Vichnou, la conservatrice, et Siva, la destructrice. On parle d'un grand sacrifice offert aux immortels, dans lequel Brahmâ servit d'holocauste, et alors de ses différents membres sortirent les différentes castes, savoir : les Brâhmanes tenant les quatre *Véda*, de sa bouche; de ses bras, les *Kchatriya*, protecteurs des autres castes, et d'où sont issus les princes et les guerriers; son corps produisit les *Vaïcya*, qui se livrent au commerce, à l'agriculture et à l'éducation des troupeaux; de ses pieds sortirent les *Soûdra*, qui consentirent à servir les autres pour de l'argent. Les trois dernières castes forment une prodigieuse quantité de subdivisions, que l'on trouve indiquées dans le Mémoire de M. H. T. Colebrooke sur les castes indiennes, tome 5, pages 53 et suiv. des *Asiatic Researches*. J'aurai occasion d'en indiquer plusieurs dans le cours de cet ouvrage. Après la laborieuse opération dont je viens de parler, Brahmâ devoit avoir besoin d'un long repos; en effet, il se mêle peu des affaires des hommes, qui s'occupent plus de Vichnou et de Siva que de lui; car tous les Hindous brâhmanistes se partagent en *véïchnava* (sectateurs de Vichnou), et *séïva* (sectateurs de Siva). La marque qu'ils portent sur le front indique la secte à laquelle ils appartiennent. Nous ne devons pourtant pas dissimuler que, identifié avec le soleil (*Savitri*), Brahmâ est adoré dans le *Gâyatrî*, le plus saint de tous les textes que j'ai cités plus haut, page précédente, et auquel on rend même une espèce de culte, car ce texte reçoit des offrandes. Un des plus beaux titres de Brahmâ est celui de père des deux législateurs du monde; on a même vu que les quatre Védas proviennent de lui-même; mais on se rappelle aussi que ces livres furent recueillis et remis en ordre par Vyâça, environ 1400 ans avant l'ère chrétienne. Le *Menava Dherma chástra*, ou Code de loi attribué

à Menou, qu'on appelle quelquefois le fils de Brahmâ, traduit en anglois par M. Jones, et les ouvrages des autres *Richi*, ou saints personnages, ont été réécrits, ou peut-être colligés d'après la tradition orale, long-temps après l'époque où les deux fils de Brahmâ passent pour les avoir révélés; car ils sont tous attribués aux enfants immédiats du pouvoir créateur. Brahmâ correspond assez bien au Jupiter, père de Minos, dont les lois sages, autant que célèbres, furent promulguées dans le siècle même où Vyaça paroît avoir rédigé les Védas. Jupiter, sous le nom oriental d'*Axur*, ou *Anxur*, (*azur*, le feu), étoit adoré comme le soleil. Brahmâ est identifié avec cet astre divinisé. Les Hindous le représentent ordinairement avec quatre visages et avec quatre mains; les Lacédémoniens adoroient Jupiter avec quatre têtes, et ces deux divinités (Brahmâ et Jupiter) portent également le nom de *pères des dieux et des hommes*.

Chaque personne de la Trinité (*Trimoûrti*) des Hindous a une ou plusieurs compagnes, dont les attributs et le pouvoir sont analogues, mais inférieurs à ceux du dieu auquel elle est unie. La compagne (*sacti*, énergie) de Brahmâ se nomme Sérasouati, protectrice de l'invention, de la science et des arts. Son nom est souvent placé avec celui de Ganécha ou Ganèsa, dieu de la prudence, au commencement des livres. On la regarde aussi quelquefois comme sœur ou fille de Brahmâ, et sous les noms de Brâhmani et de *Srî* (*Ceres*) elle est adorée comme une des mères primitives de la terre; ces mères, au nombre de huit, sont les épouses des huit régulateurs du monde, savoir: Indra, maître de l'orient; Agni (le feu, *ignis*), maître du sud-est; Yamâ (dieu des morts) du sud; Nirouta, du sud-ouest; Varouna, de l'ouest; Vayou (dieu du vent), du nord-ouest; Kouvéra (dieu des richesses), du nord; Isouara, du nord-ouest. Parmi les noms de Sérasouati, j'indiquerai encore celui de *Satch*, discours, parole, enfin dans un des livres sacrés des Hindous, elle se désigne elle-même à peu près dans les mêmes termes que ceux de la fameuse inscription du temple de Néïth à Saïs : JE SUIS CE QUI A ÉTÉ, CE QUI SERA. L'oye, emblème de la vigilance, est consacrée à cette déesse, et lui sert même de monture dans beaucoup de peintures indiennes; elle tient souvent à la main le *vina*, espèce de guitare indienne, dont on lui attribue l'invention. Elle accompagne aussi quelquefois Brahmâ, qui, assis sur une fleur de lotus, et tenant dans une main les Védas, sort du nombril de Vichnou; ses trois autres mains sont occupées à consacrer des ustensiles de sacrifice.



Desmaisons sculp.

BRAHMÂ 1re *personne de la trinité indienne avec sa femme* **SERASOUATÌ.**

Calqué sur les Dessins du Brâhmane Sâmi déposés à la Bibliothèque du Roi.



Lecerf sculp.

DAME INDIENNE tenant une *SITÂRAH.*

Calquée sur une miniature Indienne déposée à la Bibliothèque du Roi.



Desmaisons sculp.

VICHNOU au CENTRE du MONDE.

Il tient dans une de ses huit mains une arme de Jet nommée TCHAKRA, qui a un trou au milieu pour y passer l'index et lancer au but. Une autre de ses mains tient une grande Coquille nommée TCHANG, espèce de Buccin.

Calqué sur les Dessins du Brâhmane Sâmi déposée à la Bibliothèque du Roi.

Vichnou, le pouvoir conservateur, est adoré dans beaucoup de temples sous les noms de ses neuf incarnations (*avatâra*), et sous beaucoup d'autres encore, tels que Varouna, le dieu de la mer (Neptune); il est alors armé du trisoula ou trident, et régit l'Océan, couché tantôt sur une feuille de lotus, et tantôt sur le serpent *Sécha* (durée), ou *Ananta* (sans fin, éternité), dont les sept têtes lui servent de dais. Nous observerons ici que Vichnou et Siva échangent souvent entre eux plusieurs de leurs attributs et de leurs armes; c'est cette espèce de confusion qui peut avoir déterminé sir William Jones à regarder Varouna comme une forme de Siva et non de Vichnou.

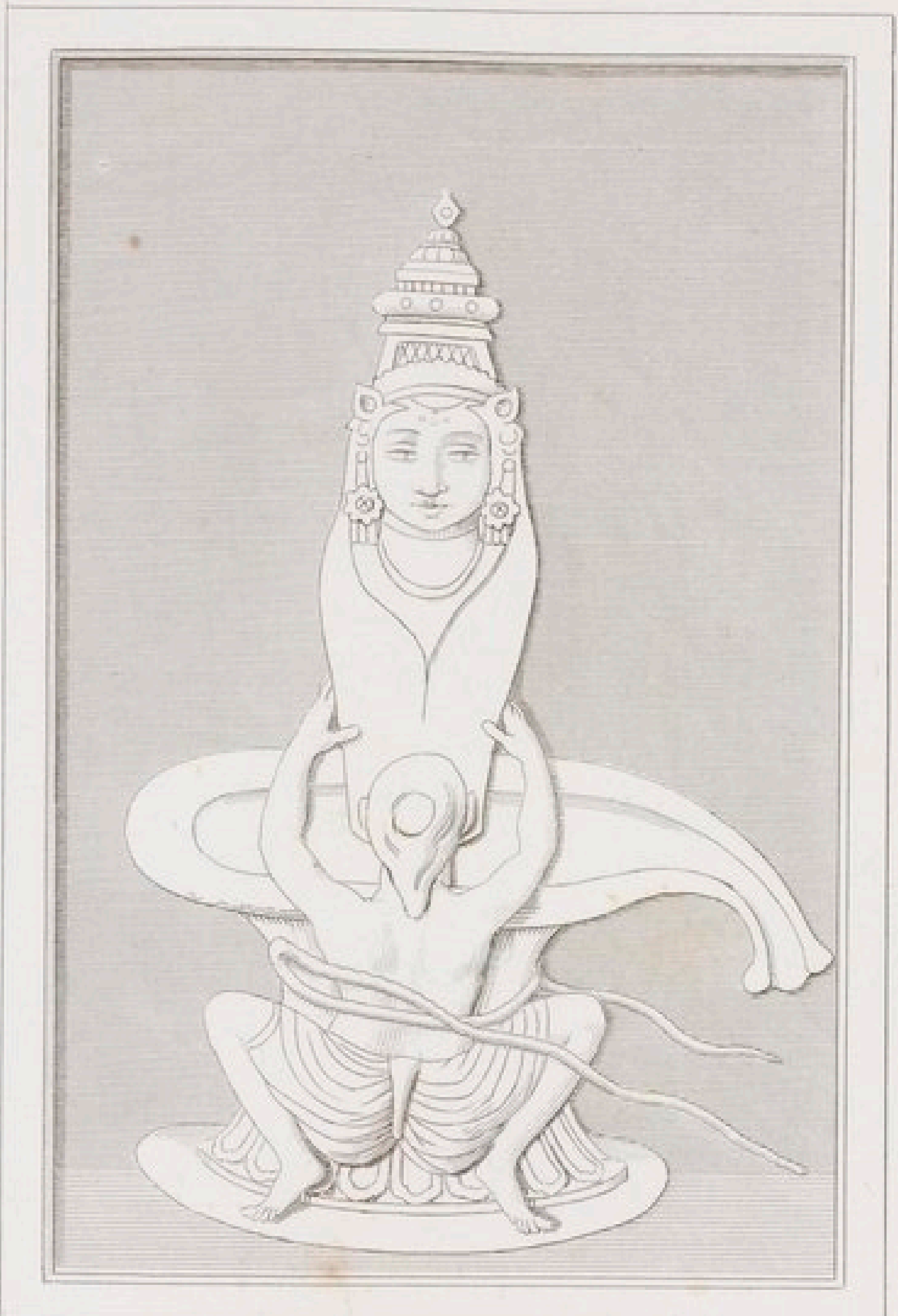
Quand Vichnou n'est pas représenté dormant sur l'Océan, on lui donne quatre bras, et même davantage, avec une jolie figure et un air gracieux. Il est de couleur bleue, circonstance qui lui a valu le surnom de *Nilakanta* (gosier bleu, voy. ci-dessus, p. 171 et t. 2, p. 90-92,) que porte Siva; il tient à la main un lotus, emblème de l'eau, le *Tchakra*, ou disque (voy. t. 2, p. 116 et 120), le *Tchanka*, ou buccin avec lequel on proclame la victoire. Outre ces objets, il a encore souvent l'*Agnî-astra*, ou le trait de feu, peut-être la foudre, et enfin le *Trisoula*, ou trident. Sa tête est ornée d'une tresse de cheveux, emblème du Ganges (on dit que ce fleuve tomba du pied de Vichnou sur la tête de Siva); et on le nomme *Trivéni*, les trois divisions, par allusion aux trois grands fleuves, qui sont le Ganges, le Djemnah et le Sérasouati; ce dernier fleuve, si l'on en croit les Brâhmanes, se réunit aux deux autres par un canal souterrain. Vichnou a souvent pour monture un oiseau fabuleux nommé Gâroura ou Gâroudha, qui se compose d'un corps humain avec des ailes et un bec d'épervier (voy. t. 2, p. 107 et 119). Dans son paradis nommé *Vaiskonta* il jouit de la société de sa compagne chérie, *Srî* ou Lakchmî, la déesse de la beauté, des richesses, etc. (voy. t. 2, pag. 54-140). C'est une des plus belles déesses indiennes; elle passe pour être la mère de Kâmdéo, le dieu de l'amour, et quelquefois la même que Pârvati. Au reste, la totalité des déesses, aussi bien que celle des dieux, peut se réduire à une seule divinité (l'Etre-Suprême), et les fables auxquelles les différents attributs de cet être ont donné lieu en ont fait différents personnages. La trinité indienne pourroit être aussi la personnification du soleil, de l'air et du feu; mais, suivant la mythologie populaire, Sôuria, régent de cet astre, est un dieu bien moins important qu'aucun de ceux qui composent cette trinité; on le confond pourtant fré-

quemment avec Siva, la troisième personne de cette même trinité. Siva jouit d'un culte bien plus répandu que les deux premières personnes, il empiète souvent sur leurs attributions. Son double caractère de destructeur et de réparateur a rapport aux opérations de la nature, qui reproduit aussitôt qu'elle détruit, et ne fait que changer les formes sous lesquelles paroissent les éléments dont elles sont composées. Ses noms sont très nombreux, tels que *Roudra*, cruel, qui fait ses délices des sacrifices humains, ou au moins des sacrifices sanglants; *Isouara*, le maître absolu; *Mahâ-dêva*, par corruption Mahâ-déo, grand dieu; il est adoré sous ce nom dans les cantons montagneux de l'Inde et sur-tout dans le plat-pays de la Presqu'île (voyez tom. 2, p. 6-118). Le bœuf Nandi lui sert de monture; le *linga* est son emblème, comme l'*Yônî* est celui de Pârvati, nommée aussi Dêvi, et Dourgâ son épouse ou son énergie (*sactî*). Le culte de ce dieu de la destruction et de la génération est accompagné de pompeuses cérémonies; les Egyptiens en pratiquoient à-peu-près de semblables en l'honneur d'Osiris, et les Athéniens pour Bacchus. Je remarquerai encore que, dans une de ses incarnations, Siva porte le nom de *Déo-nâch (Dionysios)*, et que parmi les autres se trouve celui de Baghis. Différents savants ont cru reconnoître de nombreuses conformités entre Isouara, Osiris et Jupiter. J'ai déja remarqué ci-dessus, et dans le cours du second volume j'en fais souvent mention, que la monture d'Isouara est un bœuf nommé Nandi; le bœuf Apis étoit, comme on sait, le type d'Osiris, et Jupiter prit la forme d'un taureau pour enlever la belle Europe; ce dieu portoit aussi le nom de *Stygius* (ou Pluton), et avoit l'épithète de *Triophthalmos*, à trois yeux. Siva, sous le nom de Roudra, est le dieu de la mort, et porte l'épithète de *Trilotchan*, à trois yeux. Sous le nom de *Kâla* il ressemble à Saturne, et reçoit, comme lui, des sacrifices humains. Enfin, les Hindous regardent Siva comme le plus grand de tous leurs dieux; la secte qui lui est particulièrement attachée, et qu'on nomme les *Séïva*, prétend même que les autres dieux lui sont subordonnés. Les *Sâniâcî*, moines vagabonds et fameux par leurs brigandages et par leur lubricité, sont *Séïva*, et nomment ce dieu *Dourgâtî*, qui a les cheveux bouclés. On le représente quelquefois avec cinq têtes, mais ordinairement il n'en a qu'une, avec quatre et même trente-deux mains, munies chacune d'une arme différente; il est assis sur une peau de tygre ou d'éléphant, un chapelet de têtes humaines



KALASTRI LINGA.

A. *KANDOPA AVATÂRA ou INCARNATION de SIVA sous la forme d'un chasseur. Voyant un jour que le Linga pleurait, il crut que l'œil de ce dieu était gâté. Il s'en ôta un et le mit à la place de celui qui était mauvais. Quelque temps après l'autre œil du Linga paraissant malade, il allait s'arracher son second œil, lorsqu'il sortit un bras du Linga qui le retint. Il s'était servi de son pied pour trouver la place.*

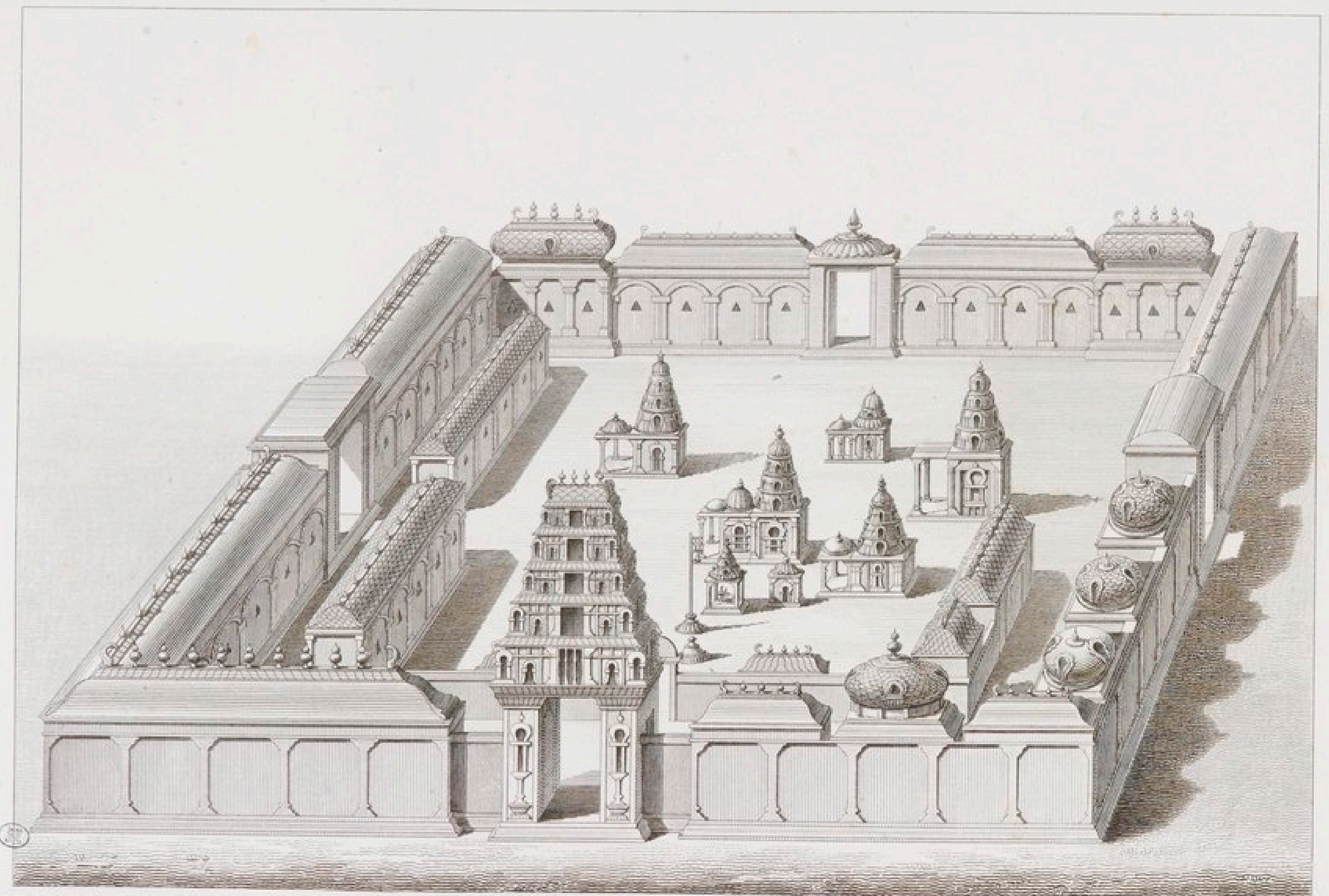


MARKANDÉYA ISOUARA.

MARKANDÉYA embrassant le Linga lorsque le dieu de la mort lui a jeté sa corde pour l'enlever de ce monde.

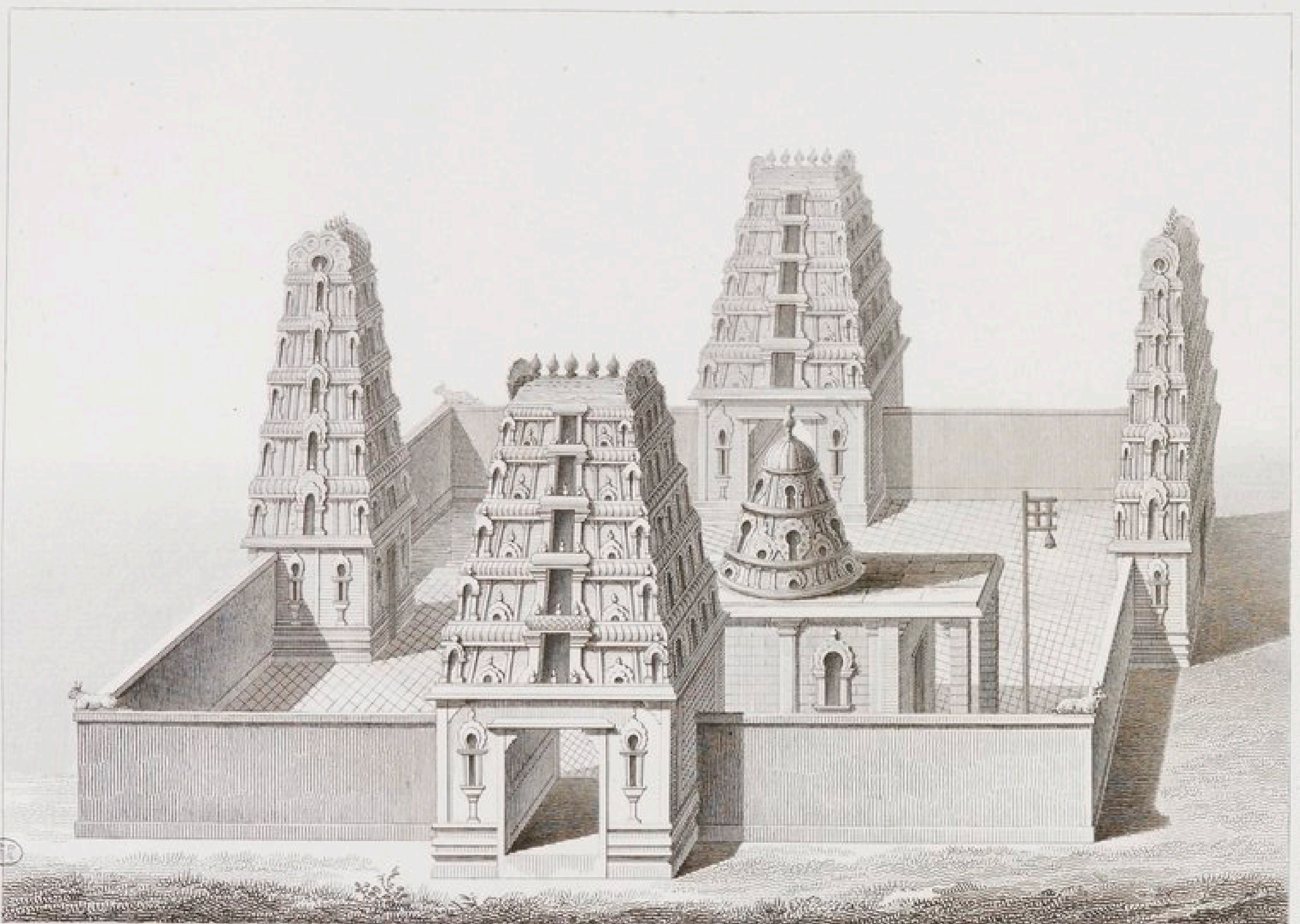
Dormasone sculp.

Calqué sur les Dessins du Brâhmane Sâmi déposés à la Bibliothèque du Roi.



GRANDE **PAGODE** dédiée à *SIVA*.

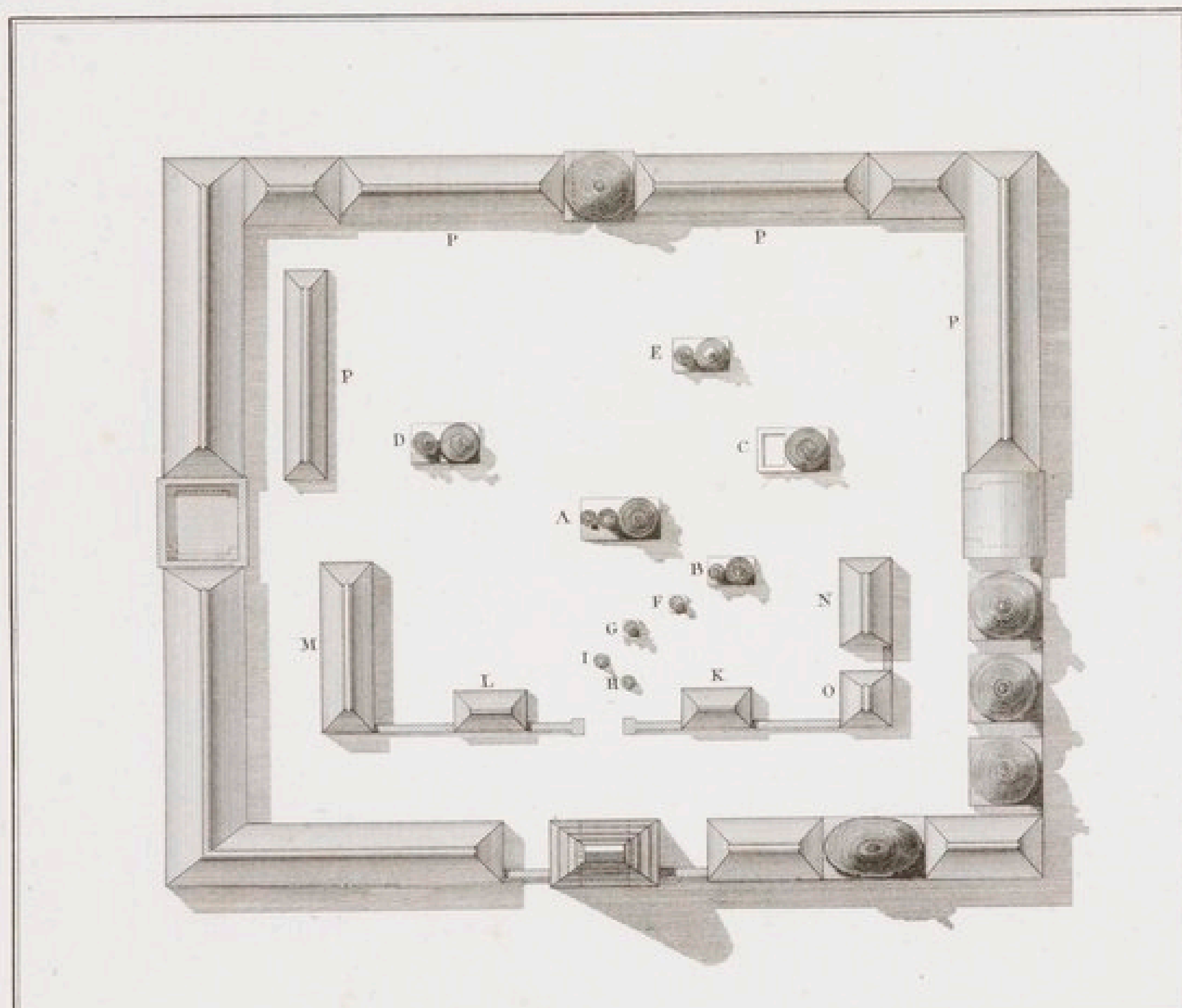
Rédigée par J.D. Dugourc *Architecte, d'après le dessin original du* BRAHME SAMI.



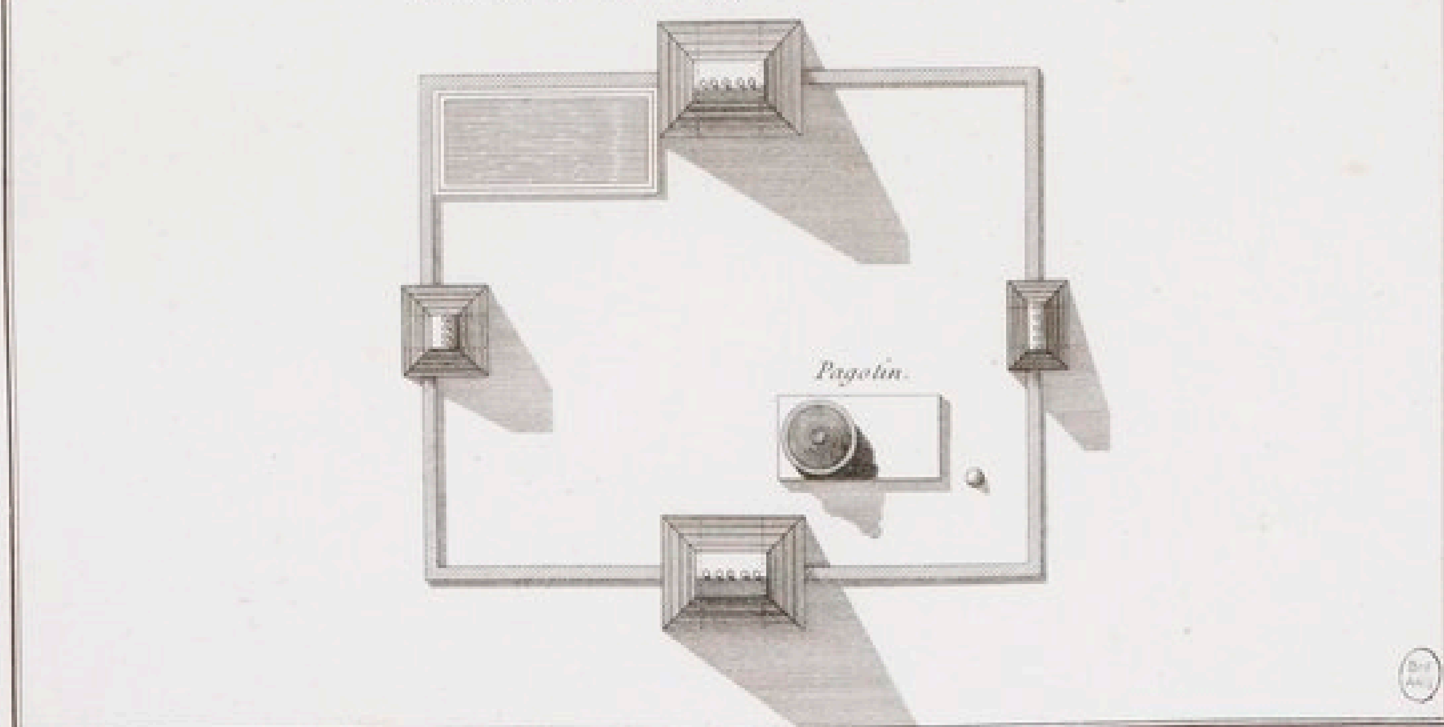
Dormier sculp.

AUTRE **PAGODE** Dédiée à *SIVA*.

PLAN de la **GRANDE PAGODE** dédiée à *SIVA*.



Plan d'une autre Pagode dédiée à Siva.



N. L. Rousseau sculp.

A. Chabey, *Pagotin ou Chapelle qui renferme le* Linga.
B. *Pagotin de la Déesse* Pârvati.
C. *Pagotin de* Visswaswaraer Linga *de* Kachi, *ou* Bénarès.
D. *Pagotin de* Poléar.
E. *Autre Pagotin.*
F. *Autre Pagotin.*
G. *Pagotin à jour de* Dherma-Dêva, *Dieu de la justice.*
H. *Elévation en pierre sur laquelle on met les offrandes.*
I. *Pavillon.*

K. *Pagotin de* Vichnou *2.e personne de la Trinité Hindoue.*
L. *Pagotin de la Déesse* Kâli.
M. Tchoultry *où l'on prépare la colation des Dieux.*
N. Chabey, *Pagotin où* Siva *est représentée tenant sa Cour au Kailaça. (Voyez, sur ce séjour des Dieux, le tome 2.e pages 67, 73, 97, 98, 118 et 122.*
O. *Réduit où sont les Dieux qu'on porte dans les Processions.*
P. *Tchoultrys.*



Desmaisons sculp.

Le KAÏLAÇA, PALAIS de SIVA.

Le Dieu tient sur ses genoux son épouse PÁRVATÍ *à leurs pieds est couché le Bœuf* Nandi *monture* (Vahan) *de* SIVA. *Auprès d'eux se tiennent debout les deux Musiciens célestes* Toumbourou *et* Naréda.

Voyez tome 1.er page 74. et tome 2.eme pages 48, 67 — 120.

Calqué sur les Dessins du Brâhmane Sâmi déposés à la Bibliothèque du Roi.

lui pend au cou, et cet ornement lui est commun avec son épouse, qui porte alors le nom de Dêvi, Dourgâ, ou Kâli; le Ganges se repose sur sa tête en descendant du ciel sur la terre; le croissant orne son front. Il fait sa résidence habituelle sur le Kailâça, dont on trouvera une description très circonstanciée tome 2, p. 97 et 98. Il est environné de danseuses et de musiciens, tandis que son épouse Pârvati, déesse née des montagnes (voyez tome 2, pag. 51-118), est assise auprès de lui, et partage ses plaisirs.

Cette déesse, l'une des plus célèbres du Panthéon hindou, porte différents noms, et a de nombreux attributs. Pour donner une idée de la férocité que ses timides adorateurs lui supposent, je voudrois pouvoir transcrire ici l'extrait d'un drame indien que j'ai inséré dans le second volume du *Mercure étranger*, d'après M. Colebrooke, tome X, art. 6 des *Asiatic Researches*. On peut aussi consulter le chapitre sanguinaire du *Kâlica-pourâna*, traduit dans le tome V, article 23 du même recueil. Elle poursuit et punit tous les malfaiteurs, et, sous ce rapport, elle ressemble à Proserpine, à la Diane de Tauride, enfin à l'Hécate aux trois formes. Elle porte aussi le nom de Bhavâni (voy. t. 2, p. 74-107), et elle offre le symbole de la nature. Comme la Diane d'Ephèse, on la représente montée sur un taureau ou sur un tygre; en qualité de déesse de la terre, elle porte le nom de Prithivi, et monte un lion. Sous le nom d'Iça, elle est la *Sactí*, l'énergie, c'est-à-dire l'épouse de Maheça ou Maheci-Isouara; sous celui de *Dourgâ*, ou la vertu agissante, elle combattit et terrassa le démon Mahéch-açoura, qu'on regarde comme le vice personnifié (voy. t. 2, p. 20-110), et cette grande victoire est chantée par tous les poëtes et représentée dans un grand nombre de monuments; sous le nom de Mahâ-kâli (la grande déesse du temps), elle exige et reçoit des sacrifices sanglants depuis la tortue jusqu'à l'homme; elle a une figure hideuse, des dents et des ongles énormes; ses huit mains sont armées des instruments de la destruction; elle danse sur des corps morts avec un chapelet de crânes passé autour du col; son caractère de Bhavâni est infiniment plus doux, et ses fêtes se célèbrent au printemps; mais il faut convenir que Dourgâ est son rôle favori; on la fête dans l'automne avec une pompe et des solennités extraordinaires. Dans une de ces fêtes que l'on appelle *Dourgâ-pôudjâ*, la statue de la déesse est promenée processionnellement vers le lac ou la rivière des environs, et on la plonge dans l'eau. Cette déesse, toute redoutable et ter-

rible qu'elle est, a beaucoup de traits de ressemblance avec l'aimable et belle Lakchmi (pag. 177); les noms de *Padmalaya* et *Kamalâ*, née du lotus, leur sont communs, et c'est sous cette forme qu'elle partage avec Siva, son époux, les délices du Kailaça. On la regarde comme la mère de Kâmdéo ou Deipuc, le Cupidon des Hindous, et de Kârtiguêya, leur Mars ou dieu de la guerre (voy. t. 2, p. 89, 91 et 119). Ganêsa, leur dieu de la prudence, passe aussi pour un de ses fils; on ne lui accorde pas moins d'influence qu'à Sérasouatî même sur les sciences et les arts : elle protège ceux qui exploitent les mines; on lui fait honneur de l'invention des instruments de musique à cordes. Elle a, comme on voit, beaucoup de rapports avec Minerve, dont les anciens plaçoient sur les grandes routes la statue, conjointement avec celle de Mercure. En voyageant dans l'Inde, on rencontre fréquemment la figure de Siva et celle de Pârvati ensemble; elle est la patrone des femmes de la basse classe, qui l'invoquent dans toutes les occasions; il y a même une secte nommée *Sactî*, qui ne reconnoît pas d'autre divinité. A l'entrée des temples de Siva et de Pârvati on voit régulièrement un bœuf ayant à ses pieds une tortue. Cet animal porte le monde, suivant le système des Hindous; les anciens plaçoient aussi une tortue dans les temples dédiés à Jupiter, sans en savoir probablement la raison; c'est pourquoi ils inventèrent le mythe de la nymphe *Chélonè*, métamorphosée en tortue.

Les deux divinités dont il s'agit sont très souvent et très pieusement adorées sous la figure du Linga (le Phallus des anciens) et de l'Yôni, dans leur mystérieuse conjonction. L'Yôni se nomme aussi *Bhaga* (pudendum muliebre), *madherî*, douce, et *arghâ*, vase en forme de bateau, dans lequel on offre des fleurs à la divinité, tels sont les noms de l'*adhera sactî* (énergie de la conception vivifiée par le Linga). Quand cette déesse est représentée par le symbole que je viens d'indiquer, elle prend le nom de Dêvî (divine) plus communément que ceux de Bhavâni, de Prâcriti, etc. Suivant les théologiens hindous, une vive discussion s'éleva entre Pârvatî (née des montagnes) et Mahâ-dêva (le grand dieu), peu de temps après leur mariage, sur l'influence des sexes dans la production des êtres; ils convinrent de créer séparément une race d'individus. Les enfants de Mahâ-dêva furent nombreux, et se dévouèrent au culte de la divinité mâle; mais ils manquoient d'intelligence et de force, et ils étoient mal conformés; ceux de

Pârvati étoient beaux, bien faits et d'un excellent naturel; cependant, obsédés par les *Lingadjâ*, ou enfants de Mahâ-dêva, ils en vinrent aux mains avec eux, et les vainquirent. Mahâ-dêva alloit dans sa fureur anéantir d'un coup-d'œil les *Yônîdjâ* vainqueurs, si Pârvati ne l'eût appaisé. Les Brâhmanes offrent au Linga des fleurs, et ont soin quand ils font leurs cérémonies d'allumer sept lampes, lesquelles, selon Mathurin Veyssière de la Croze, ressemblent au chandelier à sept branches des Juifs, qu'on voit à Rome sur l'arc de Titus. Les femmes portent des Lingas au cou et au bras; celles qui desirent devenir fécondes rendent à cette idole un culte tout particulier; elles ont d'autant plus de confiance dans ses prêtres que ceux-ci font vœu de chasteté.

A la suite des trois grandes divinités et de leurs *Sactî* ou femmes, se placent naturellement les neuf *avatâra* de Vichnou, qui n'a fait que se multiplier sous les formes de différents êtres.

La première incarnation (*avatâra*, descente de Vichnou sur la terre, comme disent les Hindous), est relative au déluge. Ce dieu prit la forme d'un poisson (*matsiâvâtâra*) pour diriger et sauver la barque de Menou Satéyavrata, pendant le déluge occasionné par la perversité des hommes qui avoient perdu les livres donnés par Brahmâ.

Le *kourmâvatâra*, ou incarnation en *tortue*, est relative au même cataclysme. Tout ce qu'il y avoit de bon sur la terre ayant péri dans les eaux, Vichnou prit la forme d'une tortue pour porter sur son dos le mont Mérou (le pôle septentrional), tandis que les bons et les mauvais génies formoient une espèce de ceinture à cette montagne avec le serpent de l'immortalité, nommé *Sêcha* (durée), dont ils saisirent les deux extrémités, et s'en servirent pour imprimer au Mérou un mouvement de rotation qui agita l'Océan de lait au milieu duquel il se trouvoit, et d'où il fit sortir une immense quantité d'excellentes choses, et sept entre autres, savoir: la lune, l'éléphant à trois trompes, favori d'Indra, un médecin, Lakchmî ou la déesse de la beauté, une pierre précieuse, un cheval blanc, l'*amrita* ou eau de l'immortalité, que les génies s'empressèrent de boire, de manière qu'il n'en resta point pour les hommes qui se trouvèrent toujours sujets à la mort. (Voy. t. 2, p. 90 et 91.)

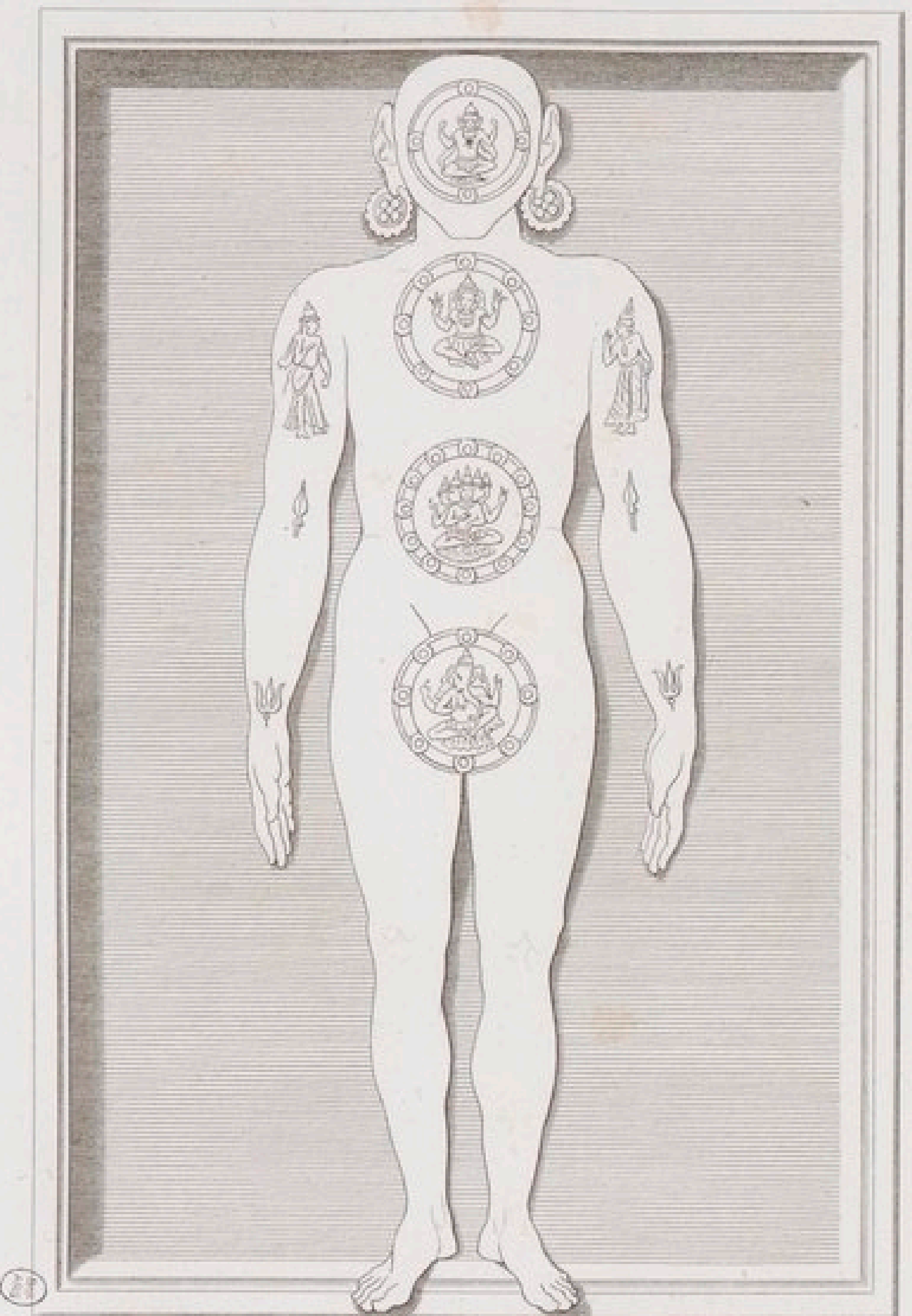
Le déluge paroit avoir aussi donné lieu à la troisième incarnation (*vérâhâvatâra*); Vichnou prit la forme d'un sanglier ou vérat (*vérâha* en samskrit),

pour enlever sur ses défenses *Prithivî*, la déesse de la terre, qui alloit être écrasée par le démon des eaux.

La quatrième et la cinquième incarnations sont probablement relatives à des guerres religieuses ou à des évènements politiques dont la mémoire est actuellement perdue; Vichnou prit la forme d'un homme-lion (*narasingh-âvatâra*) qui sort tout-à-coup d'une colonne pour exterminer un roi impie.

Sa métamorphose en Brâhmane nain (*Vâmanâvatâra*), nommé aussi *Trivikéra* (qui fait trois pas), offre plus d'intérêt que les précédentes. Le célèbre Bâli, qui est aujourd'hui un des monarques ou juges de l'enfer des Hindous, avoit obtenu par ses austérités la souveraineté des trois mondes, la terre, la mer et le ciel; mais sa tyrannie détermina Brahmâ et les autres dieux à le punir, malgré les promesses qu'ils lui avoient faites de ne le traiter jamais avec rigueur. Le rusé Vichnou imagina donc de paroître devant lui sous la forme d'un nain *(vâmana)*, et de solliciter une faveur; Bâli promit de lui accorder ce qu'il demanderoit, et le dieu se contenta d'obtenir l'étendue de terrain qu'il pourroit parcourir en trois pas. Dès que Bâli eut accédé à cette modeste demande, le dieu se développa au point que son premier pas embrassa toute la terre, son second tout l'Océan, et du troisième il monta au ciel, laissant Bâli stupéfait et s'estimant heureux de conserver la souveraineté d'une portion de l'enfer (*pâtâla*). Aussi M. Moore se croit-il autorisé à le regarder comme le même que Yamâ nommé aussi *Sradha-dêva* (le dieu des funérailles); ce titre et ce caractère conviennent également à Satéyavrata, le septième Menou (Minos), le grand législateur des Hindous.

Les insolences et les tyrannies de la caste militaire (les *kchatriya*) envers les autres castes, et sur-tout les supplications de Prithivi (la terre personnifiée), déterminèrent le compatissant Vichnou à se revêtir encore de la forme d'un modeste Brâhmane, nommé Paraçou Râma; il assembla une armée, détruisit cette caste militaire, et lui substitua des individus de castes inférieures; il tua même leur chef en se servant d'une arme nommée *paraçou*, que Siva lui avoit donnée, et qui lui valut le surnom au moyen duquel on distingue la sixième de la septième incarnation. On attribue aux prières et à la puissance de Paraçou Râma la formation de la côte de Malabar qu'il fit sortir de dessous les eaux, et les Hindous affirment qu'il vit encore



VICHNOU, réunissant les attributs des Divinités suivantes:

SIVA ou MÂHA-DÊVA, (le dieu de la destruction,) dans le 1.er Médaillon d'en haut.

KRICHNA, (le dieu des lettres et des arts.) dans le 2.e Médaillon.

BRAHMÁ, (le créateur) dans le 3.e Médaillon.

GANECHA, ou POLÉAR, (le dieu de la sagesse et du mariage,) dans le 4.e Méd.



Benoist sculp.

8.e AVATÂRA ou INCARNATION de VICHNOU

en PARAÇOU-RÂMA, forme sous laquelle il tira la Côte de Malabar de dessous les eaux. (Voyez la notice géographique Pages 55 et 69.)

Calqué sur les Dessins du Brâhmane Sâmi déposés à la Bibliothèque du Roi.

retiré dans les montagnes du Konken. (*Voyez* ci-dessus p. 14, 55 et 69.)

Un pieux roi d'Ayôdhya (Aoude), nommé *Dêça-ratha* (qui possède dix chars de guerre), désolé de vieillir sans postérité, obtint, à force de sacrifices, que Vichnou s'incarnât sous le nom de Râma-tchandra, et se reconnût pour son fils et pour celui d'une des quatre femmes de ce bon monarque. Les trois autres femmes, dont l'amour-propre se trouvoit gravement compromis, le gratifièrent bientôt chacune d'un nouveau né; l'une d'elles eut même l'adresse de faire désigner son fils héritier présomptif de la couronne d'Aoude au détriment du modeste Râma, qui se retira dans les forêts avec sa femme, la belle et tendre Sîtâ, et son fidèle frère Lakchmana. Le redoutable et odieux tyran de *Lankâ* (Ceylan), Râvana aux dix têtes, aux vingt mains, profita de l'absence des deux frères pour enlever l'épouse de Râma, et l'emmener dans son île. Râma, désespéré, rassembla dans la forêt une armée de singes pour combattre le ravisseur. Hanouman, dieu du vent, et général de cette armée, construisit avec la permission du roi des singes, nommé Sougrîva, un pont, ou plutôt une levée pour passer du continent à Ceylan; les vestiges de cette levée conservent encore parmi les Hindous le nom de *pont de Râma*, les géographes la nomment *pont d'Adam*. Après une longue guerre, le ravisseur perdit la vie; la belle Sîtâ revint dans les bras de son époux, et se soumit à l'épreuve terrible du feu pour prouver sa fidélité. Au moment où elle sortit intacte du milieu des flammes, un concert céleste se fit entendre, des bosquets tout fleuris descendirent sur la terre, et son heureux époux l'emmena dans le royaume d'Ayôdhya où il régna paisiblement vers l'an 1600 avant J.-C. Ses guerres et ses aventures ont fourni au célèbre poëte indien Vâlmîki le sujet d'un immense poëme samskrit, intitulé *Râmayéna*, extrêmement curieux, et dont on peut se former une idée par la traduction angloise, accompagnée du texte original, dont il a déja paru à Sérampour 3 vol. in-4°. Le même personnage est aussi le héros de beaucoup de poésies amoureuses. On le décrit comme un homme aux larges épaules, aux bras charnus et longs, avec une poitrine bombée, couverte de marques d'heureux augure, un corps couleur hyacinthe, des yeux et des lèvres couleur de sang, c'est le maître du monde, une moitié de Vichnou lui-même; entre autres noms on lui donne celui de Chyamala, corps bleu, dénomination de Krichna et de Vichnou. Sita, qui signifie belle ou

blanche, est citée par les poëtes comme un modèle de beauté, de tendresse et de fidélité conjugales. Je terminerai cet article, déja trop long, en observant, d'après M. le chevalier Jones, que Râma est le même que le Dionysios des Grecs, le Bacchus des Latins, à qui on attribue la conquête de l'Inde à la tête d'une armée de Satyres commandés par Pan, le même que le Hanouman des Hindous ou leur Pavana. Je ne répéterai pas ici les détails que j'ai donnés sur ces curieuses conformités dans mes notes sur la traduction françoise des *Recherches asiatiques*, tom. 1, pag. 280 et suivantes.

La huitième incarnation de Vichnou nous offre-t-elle un troisième Râma (*Bâla Râma avatâra*), ou l'aimable Krichna? Cette grave question divise les théologiens hindous, et comme ils ne sont réellement ni moins opiniâtres ni moins intolérants que les Ulémas de Constantinople et les Marabouts de Barbarie, je n'entreprendrai pas même de les mettre d'accord; il me sera plus facile de donner une idée du caractère, des faits de Bâla-Râma et de ceux de Krichna, ensuite le lecteur jugera auquel des deux il doit déférer l'honneur d'une origine céleste. Il sera peut-être moins inquiet quand il saura que Bâla-Râma est frère aîné de Krichna, et lui fut d'un grand secours dans différentes guerres. Malgré tous ses brillants exploits, Bâla-Râma est regardé comme le bienfaiteur de l'humanité; car il porte une charrue, un vase à battre le riz, et presque toutes ses nombreuses épithètes dérivent des noms de différents outils aratoires. Son nom propre *Bâla* signifie force, élévation. Quelquefois, revêtu d'une peau de lion, il ressemble à l'Hercule thébain, d'autant plus qu'alors son bras est armé d'une massue; tous ces utiles et glorieux attributs ne peuvent cependant lui permettre de soutenir le parallèle avec son frère Krichna, que les *Véïchnavas*, ou sénateurs de Vichnou, regardent comme la plus belle, la plus admirable des incarnations de leur patron. Dans les précédentes, il s'étoit contenté de prendre une *ansa*, ou portion de sa divinité, tandis que Krichna étoit Vichnou tout entier sous une forme humaine, comme il l'atteste lui-même dans le *Bhaghavat-guîtâ*. Jaloux des hautes destinées qui lui furent prédites dès le sein même de sa mère, son oncle maternel jura que le jour de sa naissance seroit celui de sa mort; mais les gardes apostés par le géant Kansa, étourdis du bruit que faisoient les Brâhmanes au moment de la naissance de Krichna, ne purent s'en emparer. On sait que les Corybantes frappèrent



Un compagnon de **KRICHNA** met ses mains devant les yeux d'une GÔPÎ qui barattait du lait, pour que le jeune Dieu puisse dérober du beurre.



Desmaisons sculp.

KRICHNA enfant avait été attaché à un mortier à battre le riz, en punition de ses espiègleries; en voulant se sauver devant sa mère qui le poursuivait, il déracina deux arbres qui avaient été précédemment des Génies ainsi métamorphosés à cause de leurs larcins.

Calqué sur les Dessins du Brâhmane Sâmi déposés à la Bibliothèque du Roi.



KRICHNA *enlève les vêtements de jeunes* Laitières (Gôpi) *qui se baignoient, et les oblige de venir elles-mêmes les lui redemander.*



SIVA *avale un poison qui lui rend le gosier bleu.* (Nila Khanta)

Voyez Tome 1er Pages 171, 177 et Tome 2d Pages 90 à 92.

Calqué sur les Dessins du Brâhmane Sâmi déposés à la Bibliothèque du Roi.



SIVA *tenant à la main le feu du sacrifice et terrassant un mauvais* Génie *(un* AÇOURA.*)*



Benoist sculp.

KRICHNA *gardant les troupeaux d'*ANANDA.

Calqué sur les Dessins du Brâhmane Sâmi Déposés à la Bibliothèque du Roi.

le tambour au moment de la naissance d'Apollon Nomius et de Jupiter Arcadius, pour que Saturne ou Junon n'entendissent pas les cris de l'enfant divin. Kansa fit massacrer tous les nouveaux-nés, et ne fut pas plus heureux que le Juif Hérode; Krichna envoyé secrètement à la femme d'un berger dans le canton de Mathourâ, échappa aussi à la nourrice chargée par son oncle de ne lui présenter que du lait empoisonné; il passa son enfance et sa jeunesse dans cette délicieuse retraite avec d'aimables gardiens et gardiennes de gras troupeaux; parmi celles-ci il en affectionna particulièrement neuf, que M. Jones compare aux neuf Muses; en outre il compare aussi Krichna *morlider* ou mélodieux, au jeune Apollon Nomius, qui garda les troupeaux d'Admète. A peine âgé de sept ans, il enleva sur le bout du doigt la montagne de Gôvêrdhèna (le Parnasse hindou), pour préserver ses chers laitiers et laitières de la colère d'Indra (Jupiter pluvius), qui vouloit les exterminer par une pluie de pierres. On lui attribue aussi la destruction du fameux serpent Kaliya (Pithon). Tous deux passent pour les inventeurs de la flûte, l'un dans l'Inde, l'autre dans la Grèce. La belle nymphe qu'Apollon poursuivoit fut changée en laurier, Krichna n'embrassa qu'un noir *toulaki* (ocymum) au moment où il se croyoit possesseur d'une jeune laitière *(gôpî)*. Au reste, on ne peut douter de son extrême penchant pour le beau sexe; car, outre huit femmes, parmi lesquelles la favorite nommée Râdhâ est célèbre par ses graces et par sa beauté, il eut 16 mille concubines trouvées toutes vierges dans le palais de Bhoum, démon *(âçoura)* à cinq têtes, qu'il tua à cause de ses innombrables forfaits. Suivant quelques théologiens hindous, Râdhâ est une incarnation de Lakchmî, femme de Vichnou, incarné lui-même sous le nom de Krichna. On la regarde comme la religion personnifiée. On comptoit du temps de Krichna 16 mille *ragâ* ou modes musicaux, ou plus littéralement passions, affections de l'ame. Chacune de ses *ragnî* (musiciennes) choisissoit un des *ragâ* pour gagner le cœur du dieu. Comme il ne faut pas comparer les facultés d'un dieu avec celles des débiles mortels, les 16 mille concubines n'altéroient pas les tendres sentiments de Krichna pour sa chère Râdhâ, et leurs amours forment le sujet de différents poëmes très répandus parmi les Hindous. Je regrette de ne pouvoir donner ici quelques fragments du *Guîta-Gôvinda*, charmante pastorale relative à ces amours, traduite en anglois dans le troisième volume des *Asiat. Researches*, par M. le cheva-

lier Jones, avec l'exactitude et la grace qui caractérisent tous les ouvrages de cet immortel savant. Le corps de Krichna fut changé en un tronc de *tchanána* ou sandal, arbre qui lui est particulièrement consacré, comme le laurier l'est à Apollon. Ce tronc, jeté dans le Djemnah auprès de Mathourâ, fut porté par ce fleuve dans le Ganges, et même au-delà sur la côte d'Oriça à Djagannâtha, où on l'adore encore comme image du Linga (voyez ci-dessus p. 141 et 172). Outre ses conformités non équivoques avec l'Apollon des Grecs et des Romains, Krichna en a aussi beaucoup avec Jésus-Christ, conformités que M. Jones attribue à la connoissance de quelques évangiles apocryphes transportés dans l'Inde dès les premiers siècles du christianisme. Malgré leur insurmontable répugnance pour toute nouvelle religion et leur inviolable attachement pour celle de leurs pères, les Hindous s'enrichissent volontiers de dogmes nouveaux et d'idoles étrangères, en leur donnant les noms de celles de leurs propres divinités avec lesquelles ils leur trouvent quelque ressemblance. C'est ainsi que, suivant le témoignage de leurs propres historiens, les Arabes trouvèrent dans l'Inde un débit très avantageux de toutes les statues qui ornoient les églises de la Sicile, quand ils s'emparèrent de cette île en 842. On sait avec quel recueillement les cipayes de l'armée angloise expédiée de l'Inde contre nos compatriotes en Egypte, s'agenouillèrent devant les statues des anciens temples égyptiens. Plusieurs de ces figures, en effet, leur présentoient les traits de la neuvième incarnation de Vichnou, le *Bouddhâvatâra*, qui eut lieu environ 1366 ans avant l'ère chrétienne, suivant un passage de l'*Ayini-Akbéry*[1]. Aboul-fazel place le lieu de la naissance de ce Bouddhah dans le Haut-Hindoustân, mais des savants d'une autorité non équivoque ont insisté fortement sur la physionomie éthiopienne et égyptienne de l'un des Bouddhahs, que l'on regarde généralement comme une divinité exotique et importée dans l'Inde[2]. C'étoit

(1) Que j'ai transcrit et traduit dans le VII[e] volume des *Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi*, pag. 244 de mon Extrait du *Rituel des Mantchoux*.

(2) « Les Égyptiens ou Éthiopiens (car ces deux peuples sont évidemment le même) avoient incontestablement la même origine que les anciens naturels de l'Inde, dit M. Jones, comme le prouve assez l'affinité de leurs langues et de leurs institutions tant religieuses que politiques.... Par les noms d'Ariens et d'Éthiopiens, Apulée désigne clairement certaines nations de l'Inde où nous voyons souvent des figures de Bouddhah avec les cheveux crépus, faites visiblement à dessein de le représenter dans son état naturel, etc. » *Recherches asiatiques*, tom. I,

un sage contemplatif, qui abolit tous les sacrifices humains, et même ceux des animaux; il voulut qu'on y substituât les végétaux. Il est difficile de

pag. 414 et 415. Je ne répéterai pas ici tous les faits consignés dans mes Éclaircissements sur le *Voyage de Norden*, t. III de la nouvelle édition in-4° que j'ai publiée en 1795-1798, dans les notes que j'ai ajoutées aux deux premiers volumes de la traduction françoise des *Recherches asiatiques* et dans le cours de cet ouvrage-ci, pour établir la grande probabilité de fréquentes relations entre les Abyssins et les Indiens de la Presqu'île. Je ne rappellerai pas non plus les hardies navigations ni les opérations commerciales des Troglodytes ou Kouchites, auxquels on peut attribuer les vastes souterrains de l'Abyssinie, les hypogées du Saïd et les cavernes ou temples souterrains de la Presqu'île de l'Inde. Il est moins difficile de démontrer les communications qui ont existé entre les Abyssins ou les habitants de la Haute-Égypte (car les Éthiopiens de Meroé et les Égyptiens étoient le même peuple) et ceux de cette même Presqu'île, que de décider à laquelle de ces nations doit appartenir le droit d'aînesse. M. Carwithen, *As. Res.* t. 9, p. 64-79, qui partage l'opinion de MM. Jones, Rennell, Wilford, Forbes et la mienne sur les conformités qu'on remarque entre ces peuples, penche en faveur des Indiens méridionaux, « et il est impossible, dit-il, d'apporter une plus forte preuve de l'antériorité des Indiens que la sphère évidemment secondaire des Égyptiens, où l'ordre des signes ne correspond pas à celui de leurs saisons, et dans laquelle ils méloient leur mythologie au calendrier rural du pays d'où ils avoient tiré leurs connoissances astronomiques ». Cet argument prouve tout au plus que les zodiaques dont il s'agit ont été dressés à une époque où l'odre des saisons n'étoit pas tel que nous le voyons actuellement; ce changement même a servi à fixer l'antiquité de ces zodiaques. La preuve que le même savant tire de l'*indigénité* du lotus dans le Guzarate, ne me paroit pas plus concluante en faveur d'une opinion qui étoit autrefois la mienne. J'adopte celle du célèbre et vénérable major Rennell qui dit que, « la régularité des vents et des courants périodiques ne permet pas de douter qu'une nation aussi entreprenante que l'étoient les Égyptiens sous leurs Pharaons (sous Sésostris par exemple), aient négligé d'explorer des côtes où les portoient facilement des vents et des courants périodiques. » N'oublions pas que plus nous remontons vers les temps reculés, plus les Égyptiens avoient de ressemblance et de relations avec les Éthiopiens leurs aïeux, dont il est impossible de méconnoître les traits sur la physionomie des statues de la Presqu'île, tandis qu'aucun voyageur jusqu'à présent ne nous a rapporté d'Égypte quelque monument, quelque vestige de l'industrie des Indiens. Ces derniers cependant auroient laissé, si l'on s'en rapporte aux observations physiologiques de M. Blumenbach, des traces de leur séjour en Égypte, sur certaines caisses et même certains crânes de momies. Mais, combien cette ressemblance est vague et incertaine, en comparaison de celle que l'on remarque entre la physionomie du Bouddhah des Indiens, et celle des Abyssins et des habitants de la Haute-Égypte. J'aurai plus d'une occasion de signaler aussi la ressemblance de ceux-ci avec les statues et bas-reliefs qui ornent les temples de la Presqu'île, et dont je crois pouvoir attribuer l'exécution à des artistes venus soit des bords du Nil, soit des rivages de l'Abyssinie. La couleur de leur teint ne doit pas faire confondre ces Africains avec les malheureux nègres à chevelure laineuse, dont la physionomie imberbe atteste l'enfance morale à laquelle la nature semble les avoir condamnés; au reste, la question qui nous occupe se simplifieroit prodigieusement, si l'on adoptoit l'opinion de ce même savant que j'ai cité au commencement de cette note, et qui, par l'immense étendue de son érudition, par la prodigieuse variété de ses connoissances et la justesse de son esprit, peut être regardé comme l'oracle des orientalistes, M. W. Jones pensoit que « les Éthiopiens de Méroé « étoient le même peuple que les premiers Égyp- « tiens et les premiers Hindous ». *Asiatic Res.* t. III, p. 5. Enfin, on sait que, sous le nom d'*India*, les anciens confondoient souvent l'Inde et l'Éthiopie. Cependant je suis fort éloigné de regarder comme décidée la question dont il s'agit. Je ne présente ici que mes conjectures et non pas des assertions, encore moins des critiques dirigées contre ceux qui ne partagent pas mon opinion.

distinguer cette incarnation d'un ou de plusieurs législateurs du même nom, et de décider s'il faut lui attribuer la dénomination indienne de la planète que nous nommons Mercure. Dans plusieurs ouvrages précédents j'ai indiqué des rapprochements entre Bouddhah, Toth, Mercure, Woden, etc., personnages qui ont tous donné leur nom au quatrième jour de la semaine appelée *Bouddhah-vâr*, en samskrit.

Le Messie n'est pas attendu chez les Juifs avec plus de sécurité ni plus d'impatience que la dixième incarnation de Vichnou (*Kalkî-avatâra*[1]) chez les trop crédules Hindous; ils s'attendent chaque jour à voir paroître Vichnou monté sur un cheval, armé d'un cimeterre brillant comme une comète; il viendra clore l'âge présent (*Kâli-youga*, voyez ci-après, tome II, p. 36, 37 et 53), et commencera un âge de vertu et de pureté. On voit que les Hindous, comme la plupart des peuples, ont la tradition prophétique d'un Rédempteur, et sur-tout d'un juge futur. Ce cheval, nommé Kalki, nous rappelle involontairement le cheval blanc dont il est parlé dans l'Apocalypse.

(1) *Kalkin*, masc. *Kalkî*, nom de Vichnou dans son futur caractère de destructeur, dixième et dernière avatâra, ou descente de la Divinité dans les quatre âges ou kalpa, dont chacun est un jour et une nuit de Brahmâ, période de 432,000,000 des années des hommes, qui forment la durée du monde, un égal nombre d'années s'écoule entre son anéantissement et sa réorganisation. Wilson's *sanscreet and English Dictionary*, pag. 169. — *Kalkî*, nom de la dixième incarnation hindoue qui doit avoir lieu. La divinité prendra l'apparence d'un Brâhmane qui naitra un jour dans la ville de Sambal et dans la famille de Vichnou-Sarmâ. Il sera monté sur un cheval, et exterminera tous les méchants. Tailor's and Shakespear's *Hindoostanee Diction.* — Je profiterai de cette note pour indiquer les principaux ouvrages d'après lesquels j'ai rédigé cette portion de mon texte. Ward's *View of the History, litterature and mythology of the Hindoos*, deuxième édition, Serampore, 1815, 2 vol. in-4°. La première édition de cet excellent ouvrage parut à Serampore en 1811, 4 vol. in-4°, et renferme des détails sur l'intérieur de Calcutta et sur les mœurs des Hindous, qu'on regrette de ne pas trouver dans la deuxième édition. — Moore's *Hindu Pantheon*, London, 1810, 1 vol. grand in-4°, orné de 105 planches au trait, et d'un beau frontispice représentant Ganèsa. C'est le résultat des recherches les plus laborieuses et les plus exactes que l'on ait encore faites sur la mythologie des Hindous. — *Recherches asiatiques*, etc., traduites de l'anglois avec des notes de MM. Delambre, Cuvier, Lamark et de l'auteur de cet ouvrage, les deux premiers volumes in-4°. 1804. — Mistriss Graham's *Letters on India*, London, 1814, in-8°, ouvrage remarquable par la clarté et l'intérêt que l'aimable auteur a su répandre sur des matières très obscures et très arides. — Crawfurd's *Researches concerning Laws, Theology, Learning, Commerce, etc., of the ancient and modern India*, London, 1817, 2 vol. in-8°. C'est un résumé très bien fait de toutes les notions acquises jusqu'à ce jour sur tout ce qui concerne l'Inde ancienne et moderne. On y trouve l'érudition et le discernement qui caractérisent les *Sketches* (Essais sur l'Inde), publiés par le même auteur en 1791, 2 vol. in-8°, peu de temps après son retour de l'Inde, où il a long-temps rempli des places importantes.

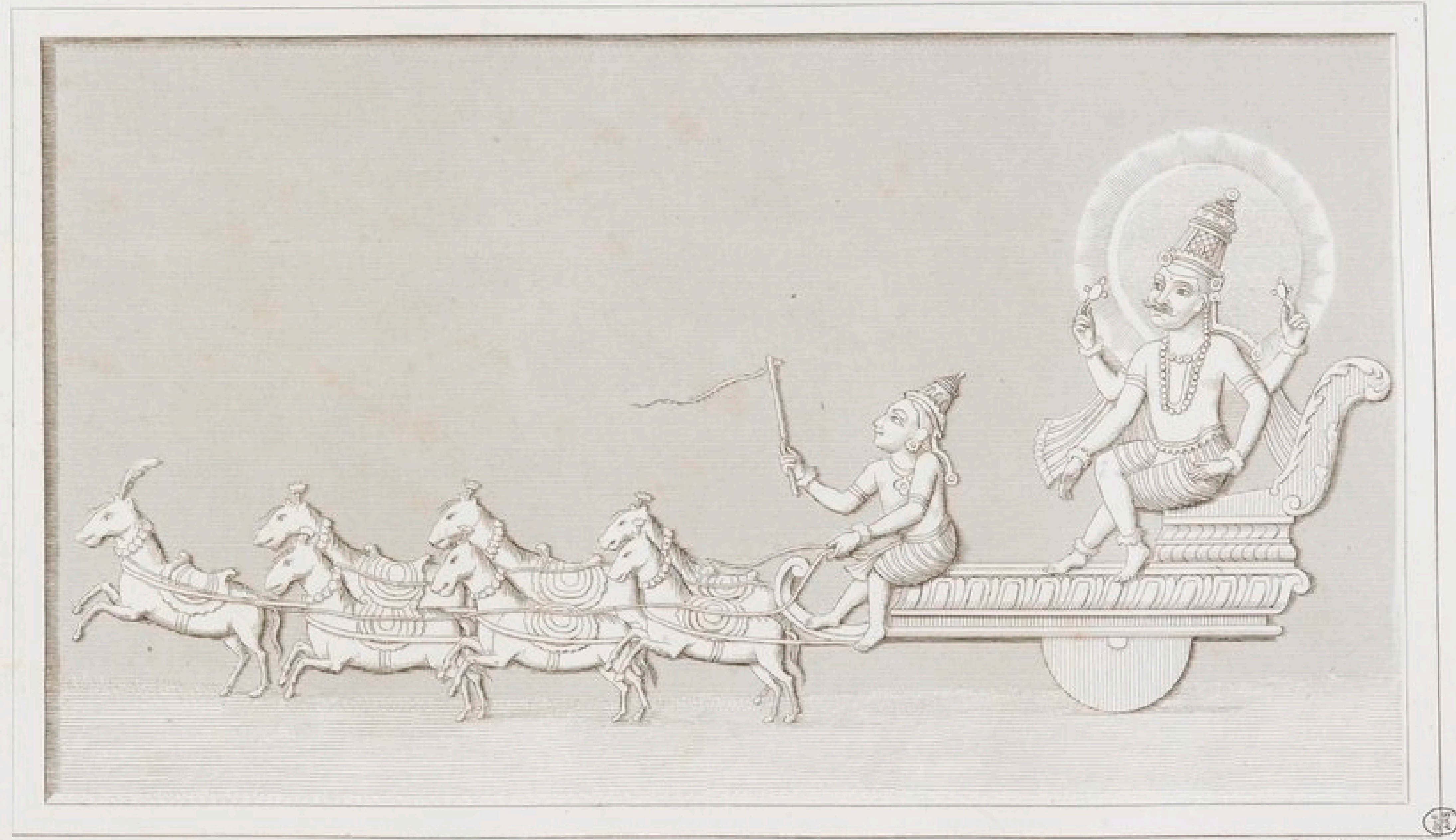
Parmi les 330,000,000 de divinités subalternes qui forment la cour de la trinité indienne et celle des trois grandes déesses, je me bornerai à faire mention de celles qui tiennent un certain rang à cette cour.

La première de toutes est Ganésa ou Ganécha, fils de Siva et de Pârvati, et qui paroît être Siva lui-même, car il est désigné sous cette double qualité dans le Dictionnaire samskrit-anglois de M. Wilson, page 253. Il est le dieu de la sagesse; il écarte les obstacles; c'est pourquoi les Hindous ne manquent pas de lui présenter leurs hommages en commençant une entreprise, en faisant un sacrifice, ou avant de subir une épreuve judiciaire, enfin ils lui adressent une courte invocation dans la première ligne de tous les livres. Il est représenté sous la forme d'un petit homme gras avec une tête d'éléphant; son nom fait allusion à ses fonctions de chef des différentes classes des divinités subordonnées, qu'on regarde comme les courtisans de Siva. (*Gana*, une bande, une troupe [de dieux qui accompagnent Siva], et *ésa* ou *écha*, maître, seigneur.) On remarque sa statue sur les routes et aux limites du territoire des villes et même des villages; on l'adore le long de la côte de Coromandel où il porte communément le nom de Poléïar. On ne manque jamais de placer une statue de Ganécha sur le lieu où l'on se propose d'élever un édifice, après avoir eu soin de purifier ce lieu avec de la bouse de vache et des cendres; enfin ce dieu de la sagesse, ou plutôt de la prudence, a beaucoup de ressemblance avec les lares des anciens. A la vérité, Hanoumân remplit à-peu-près les mêmes fonctions aux yeux des Hindous de la basse classe, tandis que le savant M. Jones a démontré, avec autant de clarté que d'éloquence, dans le premier volume des *Recherches asiatiques*, pag. 166 et 167, la parfaite conformité qui existe entre Ganécha et Janus. Tous deux président au commencement des entreprises, tous deux ont deux visages et même quelquefois quatre, pour indiquer que la prudence regarde tout autour d'elle et voit à-la-fois le passé, le présent et l'avenir. Ganécha est ordinairement accompagné d'un rat, emblème de la prévoyance; il marche souvent à la suite de Siva et de Pârvati dans les bosquets du Kailaça, où sa principale occupation est d'éventer ses parents avec un *chamara* ou éventail de plumes de paon (voyez ci-après tome 2, page 133), tandis que Naréda, le dieu de la musique (voyez ci-après pag. 192 et 193, et tome 2, pag. 48, 94 et 120) joue devant eux du vina, accompagné par les chœurs célestes.

D'après l'origine évidemment héliaque de la religion brahmanique, j'aurois dû peut-être placer immédiatement à la suite de la trinité indienne, le soleil, ou plutôt Sôuria qui préside à cet astre. Quoique Sôuria et *Agni*, le dieu du feu, soient intimement liés par leurs propriétés apparentes, ils doivent être distingués par leurs attributs. L'orbe *triforme* du soleil et les triples jambes du feu correspondent aux trois espèces de feu sacré adoré par les Hindous, et qui proviennent du soleil, comme les trois grands pouvoirs procèdent de l'esprit éternel; nous concevons alors l'identification de *Brehm* et du soleil. On a vu ci-dessus, pag. 174 et 175, que dans le Gâyatri et dans le Reg-véda le soleil porte le nom de *Savitrí*, femme de la lune, et qu'il est chez presque tous les orientaux du genre féminin. Le mot masculin Tchandra désigne la lune *(deus lunus)* lorsque cette planète est en opposition avec le soleil, et le mot féminin *Tchandrí* quand elle est en conjonction. Tchandra eut pour épouse Rohini, c'est-à-dire, la constellation des Pléïades, ou plutôt la plus brillante étoile de l'œil du bœuf; mais ayant surpris Mahâ-déva prenant de tendres ébats, Mahâ-déva punit cette indiscrétion en le changeant en femme sous le nom de Tchandri (on sait que presque tous les noms féminins samskrits se terminent en *í*); cette métamorphose ne fut pas de longue durée, le dieu s'appaisa; il rendit à Tchandri le sexe masculin en le plaçant sur son front. En effet, on voit beaucoup d'images de Siva avec un croissant entre les deux yeux. Sôuria (le soleil) et Tchandra (la lune) ont chacun un char; le premier est traîné par un cheval à sept têtes; son cocher, sans jambes, se nomme Arouna; c'est une personnification de l'Aurore : deux gazelles sont attelées au char de l'autre, qui tient un lapin dans sa main. On sait que chacune de ces deux planètes a donné naissance à deux nombreuses familles, qui portoient anciennement chez les Hindous le nom d'enfants du soleil et enfants de la lune.

Une divinité qui tient essentiellement aussi à la région éthérée, et que nous aurions dû placer, peut-être, après les personnes de la trinité indienne, est Indra, maître suprême de l'atmosphère et des nuages; il préside aussi aux prestiges. Son corps est couvert d'yeux jusqu'au nombril; son épouse Indrani partage son pouvoir, et habite avec lui le Swerga, paradis des Hindous.

Le feu (*Agni* ignis) figure aussi parmi les divinités secondaires des



Desmaisons sculp.

AROUNA *conduisant le* **CHAR** *de* **SOÛRYA** *ou du* **SOLEIL.**

Calqué sur les dessins du Brâhmane Sâmi déposés à la Bibliothèque du Roi.



Benoist sculp.

CHAR de la LUNE.

Calqué sur les Dessins du Brâhmane Sâmi déposés à la Bibliothèque du Roi.



Lerouge et Morret sculp.

INDRA, DIEU du FIRMAMENT,
assis au milieu de son Jardin. (NANDANA).

Calqué sur une miniature du Cabinet des Estampes de la Bibliothèque du Roi.

Hindous; ils le représentent avec deux faces qui indiquent la chaleur solaire et la chaleur centrale de la terre, ou le feu créateur et le feu destructeur, avec trois jambes qui désignent le feu de la cérémonie nuptiale, celui des funérailles, et celui des sacrifices chez les Brâhmanes; ses sept bras, comme le cheval à sept têtes du soleil, offrent un nombre égal aux divisions dont est susceptible un rayon de lumière; il a sept langues, sept demeures, sept espèces de sacrifices, sept principes, sept frères, dont les noms désignent la flamme; il est ordinairement monté sur un belier de couleur azurée, avec des cornes rouges. Menou exige que, dans les sacrifices, la première invocation soit adressée au feu, la seconde au redoutable Yamâ, le régent du sud ou des régions inférieures, où les Hindous placent leur enfer (Patâlâ). Parmi ses nombreuses épithètes on distingue celles de *Dherma-radjâ*, roi de justice; *Pitri-patri*, maître des ancêtres; *Mritya* ou *Mrita*, la mort; c'est aussi un des noms de Siva; *Anteka*, la mort, le destructeur; *Kâlânteka*, destructeur du temps (ou *Kâla*, un des noms de Siva). Le dieu Yamâ habite une ville de son nom, *Yamâpour*, où se rendent les ames en quittant le corps dont elles dépendoient. — Je ne m'égarerai pas avec mon lecteur parmi la tourbe immense des divinités secondaires qui peuplent le Panthéon des Hindous; je ne puis pas me dispenser cependant de lui désigner ici le génie qui préside aux métaux et aux richesses, Kouvêra, qu'on ne peut tout-à-fait regarder comme un dieu, car il n'a pas d'autel, et quant aux prières pour obtenir des richesses, on les adresse à Lakchmi, déesse de la fortune, dont nous parlons ci-après tome second, pages 54, 79, 83, 87-120. Kouvêra fait sa résidence dans le magnifique palais d'Alaka, au milieu de la forêt de Tcherarouthа, monté dans un superbe chariot; il ne marche qu'environné de sa nombreuse et belle suite composée d'*Yakcha* de l'un et de l'autre sexe.

Malgré leur naturel essentiellement pacifique et leur caractère inoffensif et patient, les Hindous ont leur dieu de la guerre; Kârtikêya est le général des armées célestes; on le nomme encore Skanda et Souamikârtikêya. Il est représenté monté sur un paon, dans ses huit mains sont différentes armes; la monture du dieu de la guerre semble prouver que l'art de l'équitation a été long-temps inconnu aux Hindous, comme j'aurai occasion de le remarquer dans le second volume de cet ouvrage. Kârtikêya fut nourri

pendant un mois par chacune des six *Kritika* ou Pléïades, qui furent placées ensuite au firmament à une certaine distance des *Richi*, leurs maris, qui composent la constellation de la grande ourse parmi ces six Kritikas; la seule Aromdati ne trahit pas son mari, elle obtint la permission de l'accompagner dans ses révolutions nocturnes.

Un dieu plus analogue au goût des Hindous, les plus lascifs de tous les hommes après les Chinois peut-être, est *Kâma-dêva* (dieu du desir, vulgairement nommé *Kám-déo*), le dieu de l'amour, fils de Pârvati, mais plutôt de Lakchmi sous le nom de Maya ou *Ada-maya*, le pouvoir général attractif, la mère de tous, l'énergie *(Sacti)*, ou l'épouse de Vichnou, prestige, illusion et attraction qui unit toute la matière, qui produit l'amour dans la nature animée. Kâma-dêva épousa *Retí*, l'affection, et son favori est *Beçent*, le printemps. On le représente sous les traits d'un beau jeune homme monté sur un perroquet (la discrétion n'est pas la qualité favorite des amants dans l'Inde); il est accompagné de nymphes qui dansent au clair de la lune et qui portent ses couleurs, c'est un poisson, lequel lui sert aussi quelquefois de monture. (On connoît la vertu prolifique du poisson en général.) Une canne à sucre forme le bois de son arc, la corde se compose d'abeilles, et ses flèches sont armées des boutons des fleurs les plus suaves et les plus aphrodisiaques. Il habitoit autrefois les environs de Mathourâ non loin d'Agrah, séjour favori de Krichna et des neuf Gôpia; mais depuis longtemps ce dieu a disparu (le véritable amour n'existe plus sur la terre), car ayant eu l'imprudence de blesser au bras Siva qui se livroit à de pieuses austérités, le dieu indigné lança un coup-d'œil qui consuma à l'instant même le malheureux Kâmdéo. Quoique réduit maintenant à une existence incorporelle, il exerce encore son pouvoir sur l'esprit et les sens des mortels et des divinités même. Parmi les nombreuses épithètes que porte le dieu de l'amour, nous citerons celle de *Dipuc* qui, lue à rebours, présente *Cupid*[1].

Puisqu'il s'agit des dieux d'agrément, je ne puis passer sous silence le joyeux Naréda, qui est à-la-fois patron de la musique et législateur. Ses

(1) *Káma*, masc. *Kâmah* : 1. *Kâma*, le Cupidon hindou ou le dieu l'amour, 2. vœu, desir, 3. Bala-râma, frère de Krichna. *Kâmam:* 1. semen virile, 2. objet de desir, 3. volontairement, volontiers, 4. particule d'approbation, d'assentiment, etc. Wilson's *Sanscrit and english Dictionary*, pag. 178.



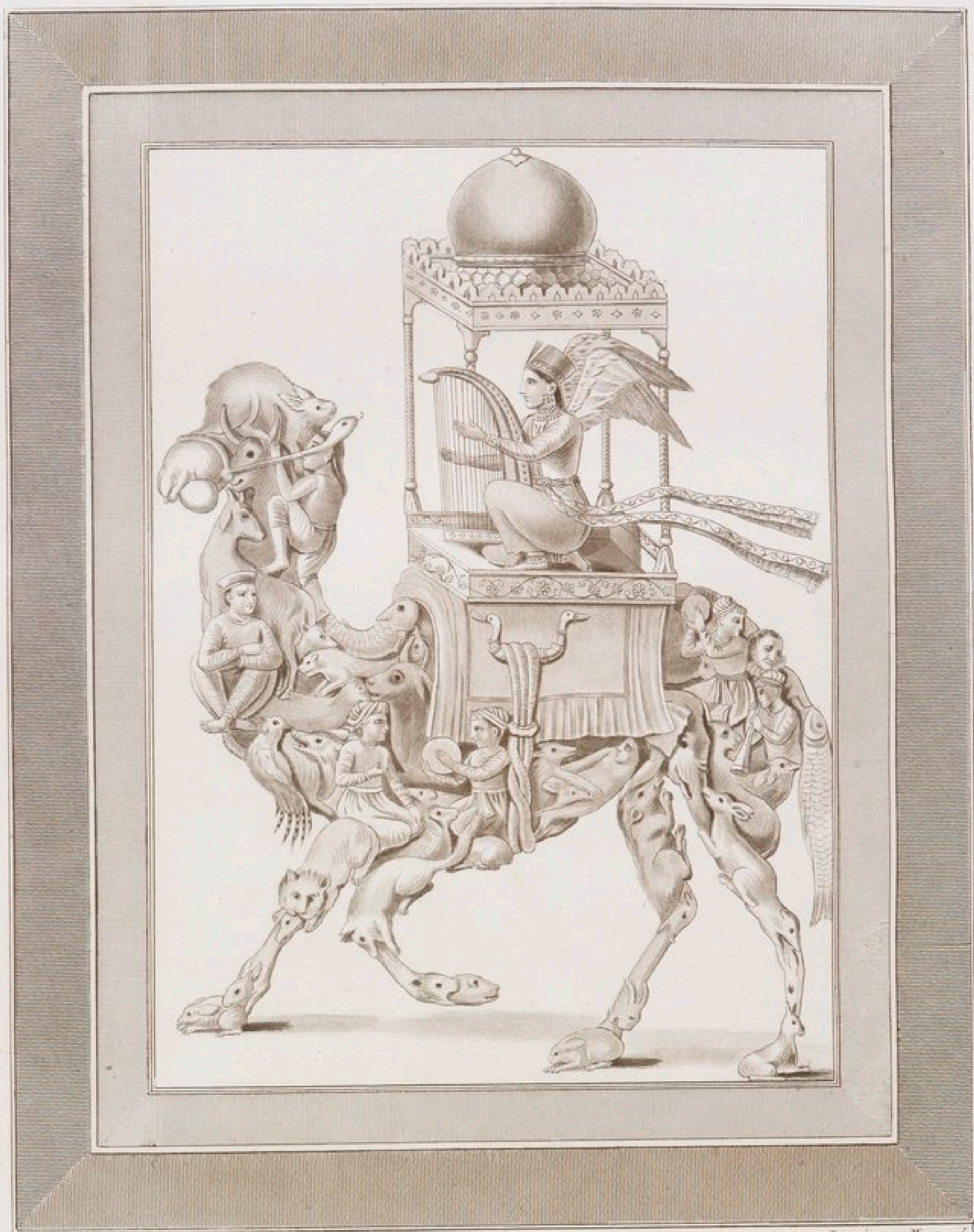


Desmaisons sculp.

KAMDÉO (*KAMA DÉVA*) *le dieu de l'amour, monté sur un perroquet. Voyez Tome 1er Pages 177, 180, 192.*

RÊTÎ, *épouse de* KAMDÉO.
Voyez Tome 1er Page 192.

Calqué sur les dessins du Brâhmane Sâmi déposés à la Bibliothèque du Roi.



Domaisons et Meret sculp.

HOURI *montée sur un Chameau fantastique.*

Calqué sur une Miniature du Cabinet des Estampes de la Bibliothèque du Roi.

compagnons fidèles sont les *Ragou* et les *Ragouinî*, génies mâles et femelles de la musique; il est fils de Brahmâ et de Sérasouati, déesse des beaux-arts. Pour le punir de son orgueil, Krichna, qui l'avoit admis à sa cour, lui arracha des mains son *Vina*, espèce de guittare, et le livra aux griffes d'un ours, qui n'eut qu'à pincer les cordes de cet instrument pour écorcher les oreilles du pauvre Naréda.

A la suite de cette innombrable foule de dieux marchent une nuée de valets et d'ennemis; car au ciel, comme sur la terre, les valets sont souvent les ennemis de leurs maîtres. Les *Açoura*[1] ou géants sont ennemis des dieux, et doivent le jour à Kachyapa, créateur des dieux, des géants, des hommes, des serpents et des oiseaux par différentes femmes. Les Açouras ont une grande ressemblance avec les géants de la Genèse, chap. VI, v. 4, et les Titans des Grecs; les Pourânas renferment beaucoup d'histoires qui leur sont relatives. Ils contribuèrent avec les dieux au barratage de la mer de lait, que je décris ci-dessus, page 181, et tome 2, pages 91, 96, 98 et 117. Les dieux eurent aussi des guerres vigoureuses à soutenir contre les *Râkchaça* ou cannibales, qui prenoient à leur gré la forme de chevaux, de tigres, de lions, de buffles, etc. etc.

Les *Gandharva*[2] et les *Kinnara*[3] sont des choristes célestes de l'un et l'autre sexe; les derniers ont des têtes de cheval. Les *Vidya-dhara* sont des danseurs également des deux sexes. La beauté des *Apsara*, autres danseuses célestes, les a rendues très célèbres, et sur-tout leur a valu souvent des missions sur la terre pour captiver l'esprit des hommes et les détourner de pieuses pratiques qui leur auroient mérité une place parmi les dieux. On en remarque

(1) *Açoura*. Masc., fém. *Açourah*, *Açourá*, Açour ou démon. Les Açoura sont enfants de Dite et de Kacyapa, ce sont les démons du premier ordre toujours en guerre avec les dieux. *Açourah*, le soleil, *Açourá*, 1. la nuit, 2. un signe du Zodiaque, *Açourî*, 1. moutarde noire, sinapis ramosa, 2. la femme d'un Açour. Wilson's *Sanscrit Diction.* pag. 72.

(2) Ou *Gandharbba*, masc. (Gandharbbah): 1. musiciens célestes et demi-dieux qui habitent le ciel d'Indra, et forment l'orchestre des principales divinités, 2. espèce de cerf, suivant quelques autorités; c'est le cerf au musc., 3. un cheval, 4. l'ame après la mort et avant d'avoir passé à une autre naissance, en quelque sorte les esprits de l'occident, 5. un chanteur, en général, 6. le *coïl* ou coucou noir.

(3) *Kinnara*, (masc. *Kinnarah*), demi-dieu attaché au service de Kouvêra, dieu des richesses; c'est un ménestrier ou musicien céleste, 2. suivant ou sectateur d'un djaïn ou saint djaïn. Wilson's *Sanscrit Dictionary*, pages 189 et 257.

sur-tout huit, dont cinq sont les maîtresses des dieux, et tiennent un établissement suspect dans le ciel d'Indra. Quand un dieu vient rendre visite à ce roi du ciel, il passe plus ou moins de temps avec quelques unes de ces *Apsara*. Les *Yakcha* sont les domestiques de Kouvêra, chargés de conserver et de confisquer les richesses des hommes. Les *Pichâtcha*, messagers des dieux, sont préposés à la garde des lieux de pèlerinage; soixante mille veillent sur les bords du Gange pour empêcher les profanes de s'y baigner. Les *Siddha*, les *Bhôuta*, etc. etc., sont attachés au service des divinités supérieures, et adorés dans les jours de fêtes, mais avec bien moins de cérémonies que certaines bêtes et certains objets inanimés, auxquels on élève même des statues. Nous citerons, par exemple, les vaches, que Brahmâ créa en même temps que les Brâhmanes, ceux-ci pour lire les prières, les vaches pour fournir le beurre clarifié (*Ghy*) que l'on emploie dans les sacrifices, et que les hommes mangent pour effacer leurs crimes. Les singes sont aussi très révérés des Hindous, à cause de Hanoumâna, dont j'ai déja parlé, et que l'on regarde comme une incarnation de Siva. Il y a une vingtaine d'années, dit M. Ward, que le râdjah de Nadyâ dépensa 100,000 roupyes (250,000 fr.) pour marier deux singes, avec toutes les cérémonies de la religion hindoue. On vit dans la procession nuptiale des éléphants, des chameaux, des chevaux richement caparaçonnés, des palanquins, des lampes et des flambeaux; le singe mâle fut attaché dans un beau palanquin, ayant une couronne sur la tête; des hommes l'escortoient, des danseuses le suivoient avec une nombreuse musique; des feux d'artifice, des concerts, des danses et autres divertissements se prolongèrent pendant douze jours à la porte de la silencieuse fiancée. D'autres quadrupèdes, tels que l'éléphant, le lion, le taureau, le buffle, le rat, la gazelle, la chèvre, sont adorés aux fêtes des divinités auxquelles ils servent de monture, telles que Indra, Dourgâ, Siva, Yama, Ganésa ou Ganêcha, Pâvana (le dieu du vent, Pan), et Brahmâ. L'oiseau fantastique, Gâroudha ou Gâroura, qui a la tête et les ailes d'un oiseau sur un corps humain, participe aux hommages que l'on rend à Vichnou, qu'il a l'honneur de porter (*voyez* pag. 177, tome 2, pag. 107, 119 et 220). Le milan à tête blanche, nommé *Tchankara* (Chongkour en tatar) est révéré par les Hindous comme une incarnation de Dourgâ. Ils adorent aussi le paon, l'oie et la chouette aux fêtes de Kârtikêya, de Brahmâ et de Lakchmi. Différents arbres et arbustes



Lecerf et Moret sculp.

JEUNE INDIENNE jalouse des yeux de sa *GAZELLE*.

Calqué sur une miniature Indienne Deposée à la Bibliothèque du Roi.

dont il seroit difficile de donner la synonymie, et parmi lesquels nous citerons l'arbre des Banians *(Ficus indica)*, reçoivent les hommages de ce peuple dévot, qui déploie encore une plus grande ferveur envers certaines rivières, et sur-tout envers le Gange. Ils le représentent sous la forme d'une femme blanche, portant une couronne, assise sur le Magara, animal marin; elle porte un lotus dans la main droite et un luth dans la main gauche. (Cette courte description suffit pour prouver combien un de nos peintres les plus célèbres a manqué à son exactitude ordinaire, quand il a représenté ce fleuve sous la forme d'un vieillard couvert d'une vaste draperie.) Le rituel de toutes les cérémonies que les Hindous pratiquent sur les bords de ce fleuve, formeroit un volume tout entier; il me suffira de remarquer ici que chaque année plusieurs milliers de dévots viennent de très loin, non seulement se baigner, mais souvent chercher la mort dans ses flots. Combien de femmes impatientes de leur stérilité promettent de livrer au fleuve leur premier né, et ne manquent pas de remplir elles-mêmes cette horrible promesse! Il n'est pas très rare de voir ainsi des berceaux flotter à l'aventure sur le fleuve. Quelquefois des pénitents hindous ou des Européens se jettent à la nage pour recueillir une malheureuse et innocente créature, qu'on se garde bien de reporter à sa mère quand même on la connoîtroit; celle-ci ne pourroit reprendre le fruit de ses entrailles, ou se croiroit obligée de le livrer de nouveau à la merci du fleuve sacré.

Le Brahmâ-poutra, le Gômati, le Sôna, le Sindhou *(Indus)*, l'Yamounâ ou Djemnah, etc. etc., dans le Haut-Hindoustân; le Nerméda, le Godâvêri, le Kavêri, etc. etc., dans la Presqu'île, reçoivent aussi les religieux hommages des Hindous. La pierre d'Aigle, qu'ils nomment *Châlgrâma* ou Salgrâma, est un des objets de leur adoration. On sait que les anciens attribuoient de grandes et nombreuses vertus à la pierre d'Aigle. Mais des objets moins indignes du culte que leur rendent les Hindous, ce sont les livres relatifs à leur religion, tels que les *Véda*, les *Pourâna*, les *Châstra* ou *Sástra*, le *Ménava Dherma Sástra* ou Code de Menou, dont M. Jones a fait et publié une excellente traduction en anglois, sous le titre de *Code of hindu law*, Calcutta, 1794, in-4°, un vol.: les deux fameux poëmes du *Mahâbhârata* et du *Râmeyena*. Ils ne prennent jamais un de ces livres sans faire cette courte prière éjaculatoire: « O livre, tu es la déesse de la science; procure-moi le

«savoir.» La vénération, le recueillement avec lesquels ils répètent le monosyllabe *ôm*, ou plutôt *aum*, ne peuvent pas être ici passés sous silence; *ôm*, *tât* et *sât* sont les trois caractères mystiques employés pour désigner les divinités. Ôm ne doit être prononcé qu'en silence; ce monosyllabe n'est pas moins révéré des Tibétains que des Hindous qui le leur ont communiqué, ainsi que beaucoup de dogmes et de rites brâhmaniques.

La plupart des divinités ou des idoles que nous venons de désigner ont des temples particuliers; ceux du Linga se nomment *Mandira;* ils contiennent plusieurs pièces longues d'environ quatre coudées sur trois, avec un porche pour les adorateurs; la salle du centre renferme le Linga, les salles ou chapelles latérales, les objets nécessaires au culte. (*Voyez* dans le tome 2 les plans du temple de Chalembrom.) Les gens riches ont devant leurs maisons de petites chapelles consacrées au Linga, et un escalier en pierres pour descendre et se purifier dans la rivière voisine. Les temples dédiés à Djagannâtha, autre nom de Krichna, incarnation de Vichnou, ont la forme d'un pain de sucre, et sont surmontés d'une figure de l'oiseau monstrueux Garoura, monture de Vichnou. Le même dieu a une autre espèce de temple nommé *Nêva-ratna* (les neuf joyaux), qui a un double toit comme le Mandira ou temple du Linga, et une petite tourelle à chaque angle du toit inférieur, une plus grande surmonte la coupole du toit supérieur; ces temples sont distribués en quatre ou cinq salles. Beaucoup de riches Hindous bâtissent auprès de leurs maisons une chapelle nommée *Tchandi-Mandapa*, pour recevoir l'image de Dourgâ. C'est une enceinte carrée avec une cour au milieu; l'idole est à l'extrémité septentrionale, et regarde le midi.

Les *Yora-Banglá* ressemblent à deux chaumières adossées l'une contre l'autre. On porte tous les ans l'image de Krichna dans un grand édifice octogone à huit tourelles. Souvent les Hindous placent leurs divinités inférieures sous des arbres, qui deviennent pour eux alors des espèces de temples. Plusieurs temples sont rentés de manière à pouvoir fournir la nourriture à des centaines de pauvres. Devant quelques uns de ces pieux édifices s'élève un toit surmonté de piliers, sous lequel on récite ou l'on chante les Sâstras, et l'on égorge les animaux qui doivent être offerts en sacrifice; la dédicace s'en fait avec beaucoup de pompe et de dépense. En outre, chaque temple est plus ou moins bien doté en terres, etc.; celui de Djagannâtha,



Desmaisons sculp.

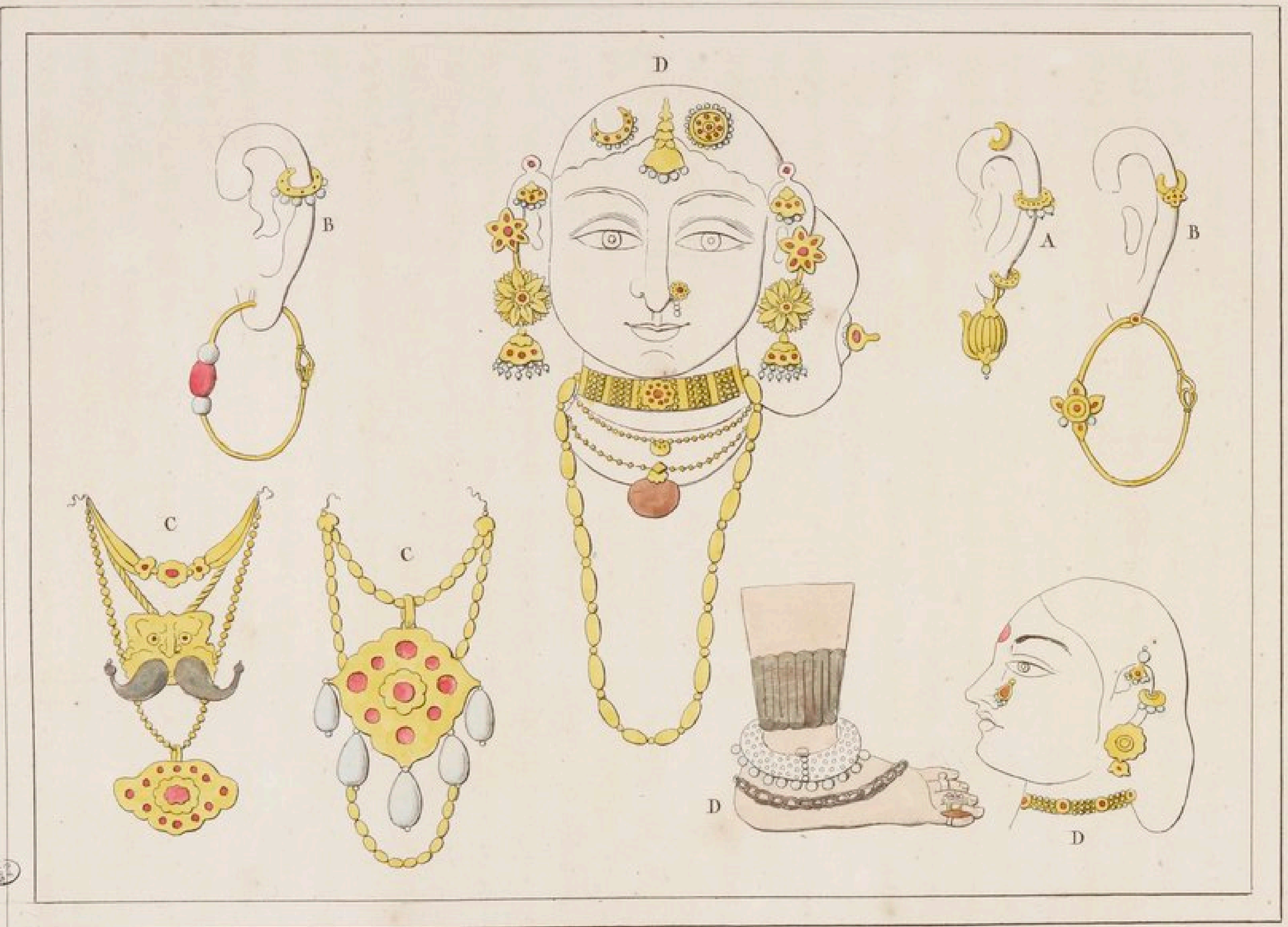
VASE DORÉ dont on se sert dans les sacrifices.

conservé dans le Musée de la Compagnie des Indes.

sur la côte d'Oriça produit 100,000 roupyes (ou 250,00 francs) aux Brâhmanes qui le desservent. Les images de leurs dieux sont d'or, d'argent, de cuivre, de vif-argent mêlé avec de l'étain en poudre, de fer, de métaux mêlés, de cristal, de pierre, de bois ou d'argile. Les dévots font tous les jours une nouvelle image du Linga, et la brisent après l'avoir adorée. Lorsqu'une femme, un chien, ou un Soudra touche à une idole, on ne peut plus lui offrir des hommages si on ne la consacre de nouveau.

Quoique tout Brâhmane soit appelé et apte à remplir les fonctions sacerdotales, quelques uns d'entre eux se consacrent spécialement à certaines fonctions et à certaines cérémonies. D'après cette classification, ils portent des dénominations particulières. Ainsi les Brâhmanes *Pourôhita* président aux sacrifices, à la dédicace des temples, jeûnent et se baignent pour un autre; les *Véda* sont lus et expliqués par les *Atcharya,* qui sont aussi quelquefois *Pourôhita;* les *Sadachya* règlent les cérémonies des fêtes, des funérailles, la dédicace des temples, des piscines, etc.; ils reçoivent de 10 à 15 roupyes; les *Brahmâ* sont assis auprès des sacrifices ignés et entretiennent le feu; ils reçoivent dix roupyes; les *Hota* jettent du *Ghy* (beurre clarifié) dans le feu, et ils sont payés comme les *Atcharya.* Le bas-clergé hindou se compose d'une multitude de personnages chargés, les uns d'acheter les fleurs dont on orne les idoles, les autres de balayer les temples, etc. Les Brâhmanes qui officient pour les *Soudra* sont méprisés des autres, ceux-ci ne veulent plus manger avec eux. On imagine aisément qu'une nation pusillanime, superstitieuse comme les Hindous, doit avoir une innombrable quantité de fêtes et de pratiques pieuses, journalières, dont la nomenclature et la description seroient aussi humiliantes pour l'esprit humain qu'inutiles pour notre instruction. La principale est la formule de l'initiation que tout Hindou doit recevoir d'un Brâhmane, qui, par cela même, devient le guide spirituel (le *gourou*) de l'initié; celui-ci choisit le nom d'un dieu pour patron *(Iça* ou *Icha);* c'est en répétant ce nom qu'il espère obtenir le bonheur présent et futur, et il a pour son *gourou* un respect qui tient de l'adoration. Il n'est pas douteux que les sacrifices humains ne fissent autrefois partie du culte des Hindous. On attribue l'abolition de cet abominable acte de dévotion à l'un des Bouddhah qui lui substitua des offrandes de fleurs; mais les efforts généreux de ce réformateur, probablement étranger à l'Inde, n'ont pas complètement dompté les

habitudes superstitieuses et sanguinaires des Hindous. Dans plusieurs cantons du Bengale, province depuis long-temps soumise au gouvernement britannique, d'atroces Brâhmanes offrent encore aujourd'hui des sacrifices humains à l'infernale Dourgâ, adorée sous les noms d'Yougadya, de Dêvi et de Kâli. J'épargne à mes lecteurs l'énumération des sacrifices humains, dont plusieurs amis de M. Ward ont été témoins, et lui ont fait la description. Ne doit-on pas aussi regarder comme des victimes ces forcenés qui tous les ans se précipitent sous les roues des immenses chars de Djagannâtha, et d'autres divinités, ou qui, à la vue d'un innombrable concours de dévots et de curieux, se font conduire au milieu du Gange, et s'y plongent doucement après avoir eu soin de s'attacher aux pieds un grand vase de terre; enfin ces veuves qui, esclaves obstinées d'un préjugé bien religieusement entretenu par les impitoyables et avides Brâhmanes, accompagnent le cadavre de leur mari sur le bûcher? Le soin de recueillir les cendres, et sur-tout les bijoux de la riche victime dispersés parmi ces cendres est, comme on sait, réservé aux bons Brâhmanes, dont on ne sauroit trop vanter la minutieuse exactitude. Je ne puis m'empêcher de désigner ici, comme un des monuments les plus révoltants de l'idolâtrie et de la superstition, le chapitre sanguinaire du *Kâlîcâ* Pourâna, traduit du samskrit par M. H. T. Colebrooke, et inséré dans le 5e vol. des *Asiatic Researches*, p. 137. Je n'entreprendrai pas de rechercher ni d'expliquer quelles circonstances ont donné un caractère religieux aux confluents des rivières, à certaines rivières même, ainsi qu'à différents lieux où les Hindous vont en pélerinage. Ceux qu'ils visitent le plus généralement sont les bords du Gange, ceux du Nermêda, Gayâ dans le Béhâr; on dit que Vichnou y extermina un géant; Bénârès, le chef-lieu de la science des Hindous; ceux qui meurent à Bénârès vont directement au premier des nombreux séjours de béatitude; quelques uns même obtiennent d'être absorbés dans l'essence de l'Etre-Suprême, et sont désormais exempts de toute transmigration; ces avantages sont communs aux Anglois qui viennent terminer dans cette ville leur vie aventureuse; Prayaga, lieu voisin d'Allah-âbâd, au confluent des trois rivières sacrées; savoir, le Gange, le Djemnah et le Sérasouati; Djagannâtha-Kchâtra sur la côte d'Oriça (j'ai donné ci-dessus, pages 144-172, la description de ce temple célèbre où les Hindous se rendent de la distance de quatre mois de marche); Ekâmra-Kânara sur la même côte,



A. *Pendants d'oreille des* **BRÂHMANES.**

B. *Pendants d'oreille des Hommes.*

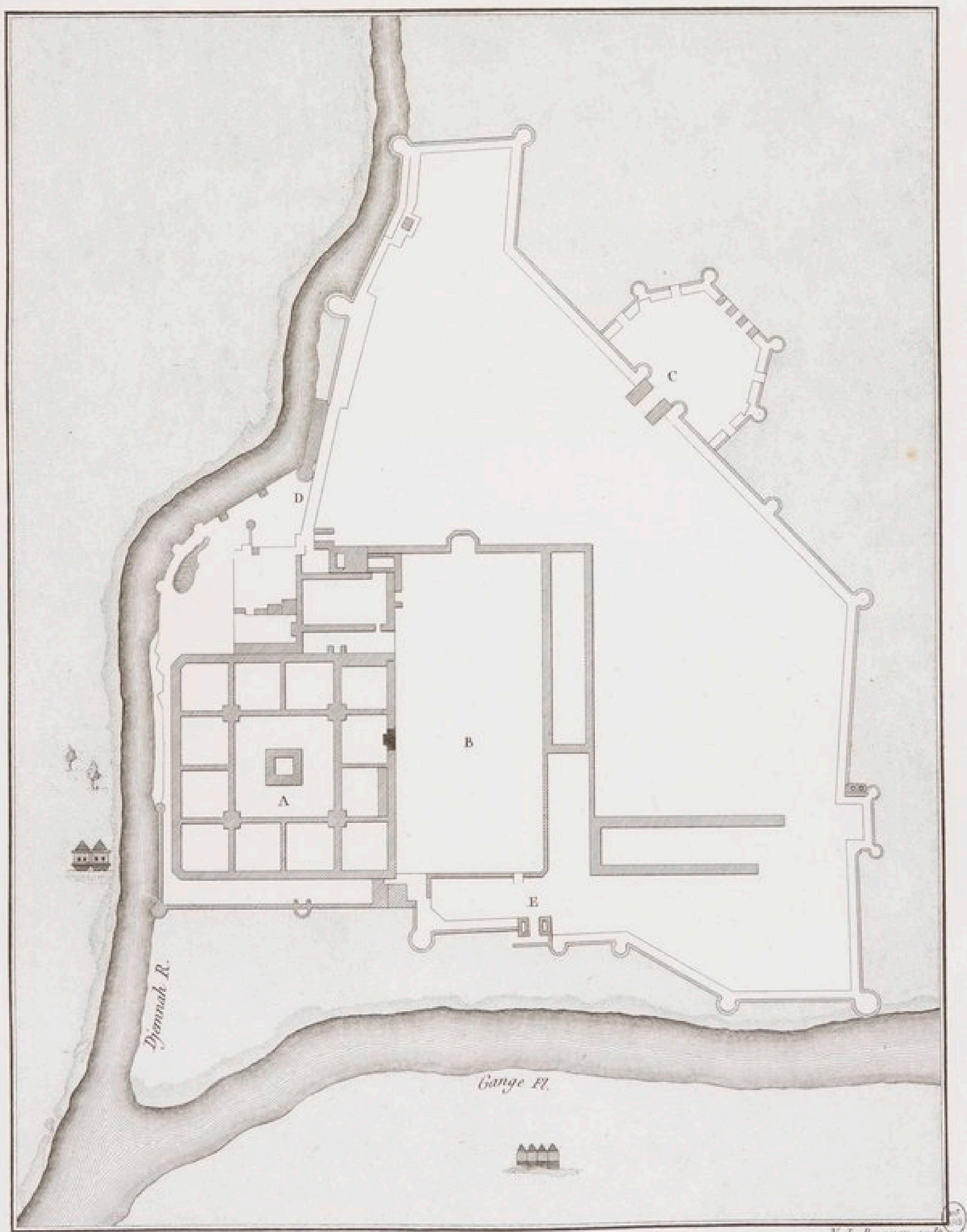
C. *Joyaux que les Hommes, les Femmes et les Enfants portent sur la poitrine : ce sont des griffes de tigre en or ou en argent.*

D. *Joyaux des Femmes.*

N.ta *Dès qu'elles sont mariées elles n'en portent plus au nez : leurs oreilles et leurs pieds en sont aussi moins chargés.*

Calqués sur les Dessins du Brâhmane Sâmi déposés à la Bibliothèque du Roi.

PLAN d'ALLAH-ÂBÂD.



N. L. Rousseau sculp.

A. *Palais d'Akbar.*
B. *Dépendances.*
C. *Porte de Dělhy.*
D. *Porte du Djemnah.*
E. *Porte du Gange.*

80,000 pélerins viennent chaque année y visiter 6,000 chapelles dédiées à Siva; Râmeswara, dont ils visitent le temple bâti à l'extrémité méridionale de la Presqu'île, dans le golfe de Manapar, entre le continent et l'île de Ceylan; Tchandra-chekara, montagne située auprès de Tchatigang, au-delà du golfe du Bengale, auprès du royauma d'Ava (22 degrés 21 minutes de latitude), sur cette montagne est un temple dédié au Linga; Ayôdhya (Aoude), ancienne capitale des états de Râma; Héri-douâra (porte de Héri ou Vichnou); en 1796, 250,000 pélerins se trouvèrent rassemblés à cet endroit où le Gange débouche des montagnes, circonstance qui a valu au même lieu le nom de Gangâtri ou *Gangâ-douâra*, porte du Gange. (Le mot samskrit *douâra* signifie porte, comme *thur* en allemand, et *door* en anglois.) Nous pourrions citer encore un grand nombre d'autres lieux moins fameux et moins fréquentés que les précédents. La description des nombreuses et minutieuses cérémonies pratiquées aux funérailles, aux mariages et pour les expiations, offriroit fort peu d'intérêt et beaucoup d'ennui, de dégoût, et même de l'horreur. Je ne parlerai pas non plus ici des rigoureuses pénitences qu'ils s'imposent; il est peu de voyageurs dans l'Inde qui n'ait animé sa relation par la représentation de ces tortures volontaires qui révoltent l'imagination. Ces pratiques extravagantes et atroces doivent être attribuées sur-tout à certaines croyances, à certains dogmes superstitieux que les rusés et astucieux Brâhmanes ont grand soin d'annexer, et même, pour ainsi dire, de substituer aux vérités à-la-fois simples, sublimes, et peu nombreuses de la religion primitive des Hindous. Le premier de leurs dogmes secondaires est celui de la métampsycose. Immédiatement à sa sortie du corps qu'elle animoit, l'ame est conduite par les messagers d'Yamâ devant ce dieu de la mort et son secrétaire Tchitra-goupta; ils habitent la partie méridionale de la terre. Les morts qui ont pratiqué de bonnes œuvres font ce chemin en traversant la cour céleste, dont ils voient les danses, et tous les amusements; les Dévarchy chantent déja leurs louanges, et la lumière qui jaillit de leur corps illumine une partie de l'univers; Yamâ les accueille de la manière la plus amicale, et leur décerne une félicité proportionnée à leurs mérites. Les uns vont habiter le séjour des dieux, les autres sont même déifiés ou admis à jouir de la présence des dieux; ces trois espèces de récompenses, il faut en convenir, ne sont que temporaires, et ne dispensent pas celui qui les a obtenues de re-

tourner tôt ou tard sur la terre, jusqu'à ce qu'enfin il soit parvenu, par ses bonnes œuvres, à l'ineffable et irrévocable bonheur d'être absorbé dans Brahmâ. Ce n'est pas sans une forte répugnance que je vais affliger mes lecteurs par la description des châtiments réservés aux méchants après leur mort. A l'inverse de ces mots touchants du fondateur de notre religion, *il y a beaucoup de demeures dans la maison de mon père*, les Brâhmanes ont inventé une nombreuse série d'enfers, tels que le *Tâmisra,* enfer d'obscurité; l'*Acipata,* l'enfer pavé de lames d'épées; le *Kâla-soûrra,* enfer du cuivre en fusion; le *Prâna-nérodha,* où les coupables sont percés à coups de flèches; le *Pâtâla,* où ils sont déchirés avec des fers rouges; le *Choûta-protha,* où ils sont dévorés par des oiseaux de proie, etc. Le Sri-Bhâgavata affirme qu'il y a plus de cent mille enfers où les coupables sont punis conformément aux règles prescrites par les Sâstra ou Châstra. Enfin, sous le beau climat de l'Inde, comme au milieu des glaces du nord, l'imagination de l'homme est encore plus féconde en tortures qu'en jouissances; de là, sans doute, ces épouvantables pénitences que s'imposent fréquemment les dévots hindous, et l'innombrable quantité de mendiants, de pauvres volontaires qu'on trouve parmi eux. M. Ward a calculé que, sur environ 16 millions d'Hindous dans la province du Bengale, plus de 2 millions se condamnent spontanément à la pauvreté, et non seulement ils ne fournissent rien à la société, mais ils vivent encore à ses dépens. Je ne rechercherai pas si les mendiants *volontaires* des états romains sont d'après la même proportion que dans l'Inde un 8e de la population, mais on ne peut s'empêcher d'être frappé de cette conformité entre deux nations placées à une grande distance l'une de l'autre et soumises à l'autorité sacerdotale.

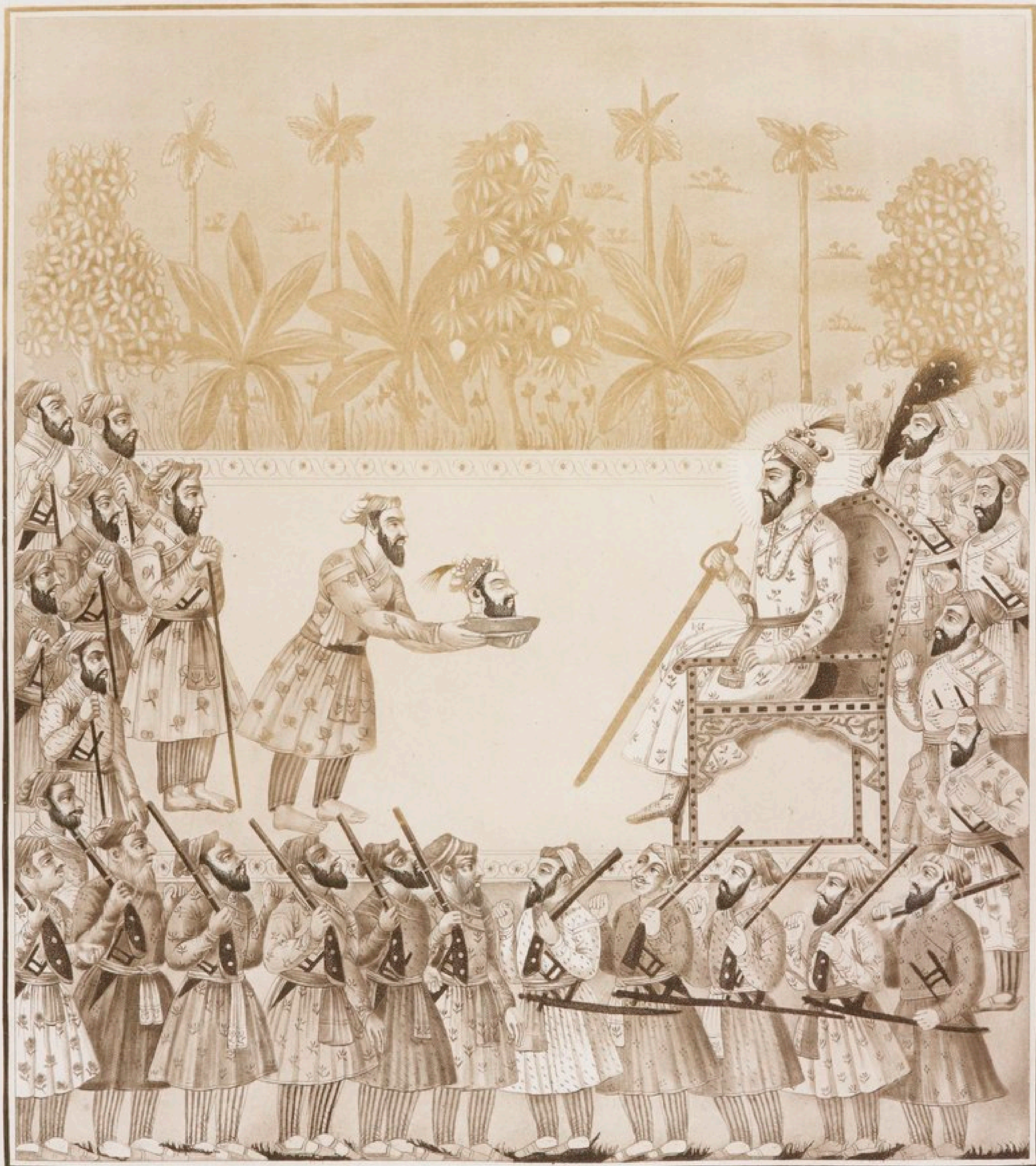
Les Sâstra, par exemple, prescrivent aux Brâhmanes de se faire d'abord *Brahmâtcharya* ou étudiant, puis *Grihastta,* maître de maison, vers 50 ans, *vâna-prestha*, ermite (de *vâna,* forêt, et *prestha*, allant), enfin *Brahmâgnânî* ou doué de la science divine; par la vertu de ses austérités religieuses, il devient absolument insensible à tout ce qui tient à l'humanité, et il est tout entier absorbé dans la méditation divine. Un Brâhmane qui aspire à passer par ces quatre degrés de perfection, ne doit pas même laisser entrevoir sa figure à un Soudra. On trouve, principalement dans le *Code de Menou,* tous les devoirs, toutes les formalités qu'il doit remplir. Le précepte le plus

plus extraordinaire, je dirai même le plus révoltant, est celui qui enjoint à un Brâhmane, père de famille, de quitter sa femme et ses enfants dès que ses muscles s'amollissent, ses cheveux grisonnent, et qu'il voit les enfants de ses enfants; c'est alors qu'il doit renoncer aux aliments qu'on prépare dans les villes, à tout son ménage, à sa maison, remettre à ses parents le soin de sa femme, à moins que celle-ci ne desire de l'accompagner dans la forêt où il va s'occuper de dominer ses sens et ses passions, ne vivre que d'herbes vertes, de fruits et de racines, couvert d'une peau de gazelle noire ou d'écorce d'arbre; il laisse croître ses cheveux et ses ongles, se baigne matin et soir, présente des offrandes au feu, et fait chaque jour les cinq grands sacrifices, enfin il pratique des austérités capables d'effrayer l'imagination. Ces dévots ou pénitents se divisent en plusieurs classes, dont les principales sont: les *Dandí,* ainsi nommés, parcequ'ils portent à la main une canne nommée *danda* (les Brâhmanes se prosternent devant eux); les *Mouni,* qui gardent un éternel silence; ils vont presque nus, et résident sur les bords du Gange; les *Param-hangsa,* qui sont aussi presque nus, restent muets, mangent ce qu'on leur donne, portent leurs cheveux et leur barbe; les *Mahâ-pouroucha* et les *Siddha-pouroucha,* qui prétendent, comme leur nom l'indique, être parvenus au plus haut degré de sainteté, avoir des entrevues avec leur dieu tutélaire, et faire des miracles quand ils veulent. Plusieurs de ces cénobites sont affiliés aux Sanyâci et aux Djogui, espèce d'ordre de moines mendiants et vagabonds qui parcourent l'Inde en bandes nombreuses, mettant à contribution également les hommes pour extorquer leur argent, les femmes pour obtenir leurs faveurs. Le grand ouvrage de M. Solvyns, intitulé *Collection etc.* (*Collection de 200 esquisses représentant les mœurs, etc. des Hindous*), publié à Calcutta en 1799, un vol. in-f°, et réimprimé à Paris en 4 vol. in-f°, offre une nombreuse nomenclature et les figures très exactes de ces pénitents mendiants. Ils appartiennent presque tous à la secte des *Sëiva* ou Lingadjâ, laquelle est incomparablement plus nombreuse que celle des *Véichnava,* dévouée à Vichnou. Ces deux grandes sectes (je ne parle pas ici des *Châktâ* ou sectateurs de Bhagavati ou Dourgâ, des *Saurâ,* sectateurs de Sôuria (le soleil), des *Gânapatya,* (dévots de Ganèsa ou Ganècha, etc.); ces deux grandes sectes, dis-je, qui se partagent entre elles tous les Hindous brahmanistes, ne doivent pas être confondues avec les sectes, ou plutôt les écoles théologico-philoso-

phiques, dont nous allons donner ici un léger aperçu, en nous bornant toutefois aux plus remarquables.

C'est sur les meilleures notions contenues dans les quatre Vêdas[1] qu'est fondée la doctrine et la secte philosophique des Vêdânta, qui semble offrir quelque conformité avec la secte platonicienne. On attribue au fameux Vyâça la composition du *Châstra*, qui renferme la doctrine des Vêdântas, et qui a été commenté par Sancara; celui-ci explique et amplifie les textes très anciens et presque inintelligibles de son auteur. Ces philosophes pensent que la matière n'a pas d'existence indépendante de la perception mentale, et conséquemment l'existence, la perceptibilité sont des termes qui prêtent à la controverse; les apparences extérieures et les sensations sont illusoires; elles s'évanouiroient complètement, si la puissance divine, qui seule les

(1) Des hymnes dont la collection se nomme *Sanhita*, des préceptes et des maximes nommés Yadjour, composent le second des Vêdas, qui renferme aussi une prière en vers et en prose que l'on récite aux oblations et aux sacrifices. On en trouve une traduction dans le recueil des Missions danoises, *Kœniglich.*, *Dœnisch. Mission. Bericht.* A peine eut-on mis en ordre ce Vêda, qu'il fut souillé; mais un saint personnage eut une révélation que l'on nomme *Yadjoch*, par le moyen de laquelle il le restitua. Le troisième Vêda porte le surnom de *Sâma* (destructeur du crime), et on attribue à ce livre un degré de sainteté particulier. Son texte se chante d'un ton solennel, vers le lever du soleil, avant les ablutions. L'Atharva-Véda contient principalement les rites employés pour se concilier la bienveillance des divinités, pour invoquer des malédictions sur la tête de ses ennemis. Il contient aussi quelques prières qu'on récite aux lustrations. La portion la plus intéressante de l'Atharva-Vêda se compose des traités intitulés *Oupa-nichada*, dont j'ai parlé ci-dessus (page 173). Au reste, par une bizarrerie assez difficile à expliquer, ces livres, comme ceux que M. Anquetil du Perron a attribués à Zoroastre, renferment les idées les plus sublimes, telles que celles-ci : « Il pensa, je créerai les mondes, et « en effet les mondes furent créés », à côté des idées les plus ridicules et les plus absurdes, pour ne pas même dire les plus niaises. Ajoutons que ces opinions, à-la-fois saines et simples, renfermées dans les Vêdas, sont le partage d'un très petit nombre de Brâhmanes privilégiés, qui bercent le peuple, et sur-tout alimentent son insatiable crédulité avec le récit des neuf Avatara (incarnations de Vichnou), des aventures romanesques de Krichna, de Râma, etc., et autres contes légendaires très édifiants, sur-tout très amusants. J'en rapporterai quelques uns dans le second volume de cet ouvrage, sur-tout p. 48-116. On a long-temps douté de l'existence des Vêdas, et sur-tout de leur authenticité, sans doute à cause de la répugnance des Brâhmanes pour les communiquer aux étrangers. Cependant, dès le dix-septième siècle, un prince musulman aussi recommandable par sa piété filiale que par sa passion pour les lettres, l'infortuné Dârâ Chékouh, frère du perfide Aureng-Zeyb (voyez ces deux noms dans la *Biographie universelle*), fit traduire en hindou une bonne partie des *Véda*, ensuite différents savants orientalistes, entre autres MM. Jones et Colebrooke en ont donné des extraits dans les *Asiatic Research.*; le second me paroît avoir démontré que « le corps des *Védas*, « tel qu'il existe maintenant, constitue le même « ouvrage, qui, sous ce titre, jouit, depuis plu- « sieurs siècles, et même depuis plusieurs mil- « liers d'années, de la vénération des Hindous. » *Voyez* ci-dessus, pag. 173.



Lorrain et Massard sculp.

AURENG-ZEYB recevant la TÊTE de son frère DÂRÂ-CHÉKOUH,

Massacré par ses ordres, et victime du dévouement qu'il témoignait pour le grand Moghol Châh-Djihân *leur père, emprisonné dans la Forteresse d'*Agrah *par* Aureng-Zeyb.

Calqué sur une miniature du Cabinet des Estampes de la Bibliothèque du Roi.

soutient, venoit à être suspendue pendant un moment. «L'esprit d'où procè-«dent ces êtres créés, disent-ils, par lequel ils vivent après en avoir procédé, «vers lequel ils tendent, et dans lequel ils doivent être définitivement «absorbés, que notre esprit s'efforce de connoitre, est le GRAND-ETRE», *Brehm*, qu'il ne faut pas confondre avec Brahmâ; ainsi toute cette philosophie est fondée sur la contemplation de cet être infini, existant sous deux modifications. Dans la première, c'est une essence abstraite, simple et pure, immuable et quiescente; on la nomme *Brehm* ou le Grand-Etre, celui qui siége en haut; sous l'autre modification, c'est un être qui déploie le mouvement et l'activité, on le nomme alors *Iça* ou *Icha*, maître, régulateur (*voyez* Wilson's *Sanscrit Dictionary*, p. 105), et *Djéva*, l'ame, la vie en samscrit; enfin toutes choses reposent dans *Brehm*.

Cependant la plus ancienne secte philosophique de l'Inde paroît être la *Sânk'hya* ou la philosophie numérale, dont on attribue la fondation à Kapila. M. le chevalier William Jones lui trouve de la ressemblance avec les métaphysiciens de Pythagore, qui alla, dit-on, chercher la sagesse dans l'Inde, et étudia sous des Brâhmanes. Elle admet deux substances éternelles, *pouroucha*, le mâle, *pracriti*, la force efficiente. Le mâle existe dans un état d'immobilité, d'immuabilité éternelles; il contemple le mouvement universel imprimé par la force de la nature.

Gautama, le même que Sâkia-Mouni, le Bouddhah original ou fondateur du Bouddhisme, et Kanâda, inventèrent ensuite le *Nyâya* ou la philosophie logique, qui admet l'existence actuelle de deux substances éternelles, l'esprit et la matière, dans l'acception populaire du mot matière. Cette philosophie comprend un corps complet de dialectique et une méthode artificielle de raisonnement, avec des noms distincts pour les trois parties d'une proposition, et même pour celles d'un syllogisme régulier. Les Nâyâyka regardent l'ame comme une portion de l'Etre-Suprême, condamnée à un emprisonnement temporaire tant qu'elle est dans un corps humain; la destruction du monde n'est, selon eux, que le changement des formes visibles de la matière, qui demeure éternelle et indestructible.

Le système philosophique nommé *Mymângsa* est l'ouvrage de Djaïmini, et forme deux divisions, dont la première regarde le mouvement comme le seul être existant de toute éternité, et auteur de tous les phénomènes qui

composent l'univers; ils n'admettent ni création ni dissolution, ils rejettent l'existence du *Paramâtma* [1] ou ame suprême, et ne connoissent que le *Djêv-âtma* ou ame vitale; aussi les accuse-t-on d'athéisme. Cette dernière opinion est un peu modifiée par les partisans de la seconde division du Mymângsa; ils croyent à l'existence d'un être distinct de la matière, qui juge les bonnes et les mauvaises actions.

La philosophie de *Pâtandjala* a beaucoup de conformité avec le *Sânk'hya* pour la croyance à un Etre-Suprême, impassible, isolé de la matière; l'ame est de la même nature que cet être infini *(Pouroucha)*, et non un effet de l'organisation de la matière.

Aucune des cinq sectes dont nous venons de parler [2] ne rejette les Vêdas, ne conteste même leur authenticité ou leur autorité; ce sont de simples opinions philosophiques. Les Hindous qui les professent n'en adorent pas moins ardemment l'immense série de dieux supérieurs et subalternes dont se compose leur Panthéon

Toutes ces sectes religieuses et philosophiques peuvent être regardées comme orthodoxes, puisqu'elles reconnoissent des livres, que rejettent les sectateurs du Bouddhisme et ceux du Djaïnisme.

Le premier (le Bouddhisme) est à-peu-près dominant dans tout l'empire des Barmas, à Ceylan, à Siam, à la Cochinchine, dans une grande partie de la Chine et au Japon; il a long-temps prévalu dans la Presqu'île, où il a été supplanté par le Brâhmanisme. Quoique nous n'ayons pas de documents bien authentiques sur la fondation du Bouddhisme, son antériorité à l'égard du chris-

(1) *Atman*, mascul. *âtmâ*, 1. l'ame, 2. le tempérament ou la disposition naturelle, 3. Brehm, la divinité suprême et l'ame de l'univers, 4. le corps, 5. soins, efforts, peines, 6. vie, esprit, l'ame vivifiante en opposition à la sensitive, 7. fermeté, 8. intelligence, 9. l'esprit, ou la faculté de la raison, 10. le soleil, 11. le feu, 12. le vent, l'air, 13. un fils, 14. *le moi*, la personne même, l'individu abstrait. Wilson's *Sanscrit Diction.* pag. 81.

(2) Le savant M. Taylor a donné un excellent précis des sectes philosophiques hindoues dans l'appendix du *Prabod'h - chandro'daya or the moon*, etc. (la Lune de l'intelligence, drame allegorique, et *Atma Bod'h* ou la Connoissance de l'esprit, traduits du samskrit et du pracrit). Londres, 1812. Voyez aussi les *Recherches asiatiques*, tome 1, pag. 396 de la traduction françoise, *the Letters* (les Lettres sur l'Inde, par madame Maria Graham), pag. 385 et suiv. Moore's *Hindu Pantheon*, p. 80 et suiv. J'accorde ici la priorité au culte simple et naïf des anciens Hindous à l'égard des sectes philosophiques qui me paroissent en dériver immédiatement, parceque je suis persuadé que les hommes naissent avec une idee juste et pure de la divinité et du culte véritable qui lui convient. A qui les Hindous doivent-ils leurs nombreuses pratiques superstitieuses?

tianisme n'est pas même douteuse. Les Bouddhistes, comme les Brahmanistes, attribuent dix incarnations à leur héros, et désignent ces dix incarnations par les noms de dix sages hindous. On peut les regarder comme de véritables athées et matérialistes, ne croyant pas à une première cause, et regardant la matière comme éternelle; tout ce qui est animé porte en soi le principe de sa croissance, de sa dissolution et sa destinée : les bonnes actions peuvent procurer le bonheur aux individus et même au monde entier, tandis que les mauvaises actions peuvent causer la ruine des uns et de l'autre. Sans reconnoître un Etre-Suprême, ils admettent que certains hommes, par leurs bonnes œuvres, ont pu parvenir à une espèce de sainteté et même de divinité, qui leur procure une très longue existence et une grande influence sur le monde. On compte plusieurs millions de ces êtres privilégiés, parmi lesquels cinq président successivement pendant cinq mille ans aux destinées de l'univers. C'est Gautama ou Bouddhah qui maintenant préside pendant cinq mille ans à tout ce qui se passe sur la terre. Déja 2361 ans sont écoulés; à l'expiration de ses cinq mille ans, un autre saint le remplacera dans cette espèce de présidence universelle. Ils admettent plusieurs enfers et plusieurs cieux où les peines et les plaisirs sont purement physiques. Les méchants sont aussi susceptibles de prendre la forme de différents animaux; le plus haut degré de gloire est l'absorption, c'est-à-dire, l'anéantissement, puisqu'ils ne reconnoissent pas un Etre-Suprême dans le sein duquel ils puissent être reçus, conformément à la croyance des Hindous brahmanistes (*voyez* ci-dessus pag. 200).

Il est défendu aux Bouddhistes de détruire un être animé, de voler, de commettre l'adultère, de tromper, de boire des liqueurs spiritueuses. Les classes supérieures ne doivent pas danser, chanter, user de parfums, etc. Une des œuvres les plus méritoires de leurs dévots est de nourrir un vieux tigre affamé avec leur propre chair.

Des sonnettes et même des cloches sont suspendues à l'entour des temples, dans le voisinage desquels se trouvent ordinairement des hospices pour les voyageurs. Les prêtres doivent y officier tous les jours, et offrir des fleurs, de l'encens, du riz, des noix de bétel, en répétant certaines prières, et surtout en réitérant deux fois par jour aux assistants, qui se tiennent debout, les cinq défenses que nous avons lues plus haut.

«Plusieurs de ces images modernes, dit M. le D[r] Ward (tome 2, page 390

de son *Wiew of the learn.*, etc. *of the Hindoos*, 2ᵉ éd.), nous offrent Bouddhah assis les jambes croisées, l'épaule gauche couverte d'un manteau jaune; ses cheveux sont en général crépus comme ceux d'un Africain (*voyez* ma note ci-dessus p. 197); il a des oreilles prodigieusement allongées par le poids des anneaux qui y sont suspendus; cette image est ordinairement placée au centre du temple, sous un petit dôme préparé exprès; les courtisans célestes des deux sexes se prosternent ou se tiennent debout devant elle. Parmi ces derniers on remarque le fameux saint mendiant Djèvana-kara, qui eut 400,000 disciples, et prédit la déification de Bouddhah; celui-ci, sous la forme et sous le nom de Soudmèdha, se prosterne devant son *précurseur.*» Il est défendu aux prêtres bouddhistes de se marier; ils doivent vivre d'aumônes, et passer soigneusement leur eau à travers un linge, pour ne pas causer la mort du moindre insecte, et sur-tout pour ne pas l'avaler. Ils sont maîtres d'école, et enseignent les enfants gratuitement, d'après le procédé généralement suivi dans tout l'Orient; ce mode a suggéré aux Anglois la première idée de l'enseignement mutuel, qui est à-la-fois le plus simple, le plus expéditif et le plus parfait de tous les modes d'enseignement. La consécration de ces prêtres est une cérémonie des plus importantes; leur initiation ou leur éducation dure trois ans. Le premier jour de chacun des quartiers de la lune est une fête pour eux; le peuple présente des fruits, des fleurs, des cierges à Bouddhah, et entend la lecture de ses livres. Cette religion rejette la division des castes; elle admet la polygamie, et prescrit de brûler les morts, sur-tout le corps des prêtres. Les Bouddhistes ont plus d'aversion pour la religion de Brahmâ que pour la musulmane, et cette aversion me semble attester la dépendance ou plutôt l'identité qui a subsisté jadis entre le brâhmanisme et le bouddhisme, où l'on retrouve encore plusieurs traces de l'autre religion, telles que l'opinion touchant Brahmâ, le chef, selon eux, des brahmâtcharya avec lesquels il habite les cieux les plus élevés; touchant Vichnou, Kârtikêya et Soumono, qu'ils désignent comme les principaux ministres d'Indra; ce roi du ciel est aidé encore de vingt-huit autres ministres inférieurs; touchant Bénârès ou *Kâchî* (dont le nom dérive de *kâche*, briller, être célèbre, en samskrit), et les nombreuses incarnations de Bhagapa ou Bouddhah, lesquelles sont décrites dans le livre intitulé *Témî Djôta*. On en trouve un extrait traduit du Barman, par M. Félix Carey, dans le troisième volume du

Wiew of the learning, etc. *of the Hindoos* de M. Ward, pag. 394, 1re édition.

La religion dont il me reste à parler, celle des Djaïns, forme, comme je l'ai déja remarqué, un débranchement de l'ancienne religion de l'Inde; elle a beaucoup de conformité avec les deux précédentes, et elle en diffère aussi sur des points très importants; ainsi les Djaïns rejettent les Vêda, production incontestablement brahmanique; les dix-huit Pourâna, la *Trimoûrtî* ou trinité, les dix *Avatâra* ou incarnations de Vichnou, le culte du Linga, celui de la vache, et d'autres animaux, les sacrifices sanglants nommés *Yâgnâ*. Toutes ces absurdités ne sont aux yeux des Djaïns que de coupables innovations introduites par les Brâhmanes, qu'ils regardent comme les corrupteurs de la religion primitive, et dont ils se séparèrent pour prendre le nom de *Djaïna*[1] qui indique assez leur opinion. Ils formèrent sous ce nom une secte composée de Brâhmanes fidèles, disent-ils, aux dogmes primitifs, de *Kchetriya* ou militaires, de *Vaïcya* ou marchands, et de *Soûdra* ou cultivateurs. Enfin, les Djaïns peuvent être comparés à nos sectes réformées qui prétendent avoir conservé le christianisme dans toute sa pureté.

Quoique les Djaïns rejettent toute idée d'un Créateur, et regardent la matière comme éternelle, ils reconnoissent un Etre-Suprême, un Dieu digne de l'adoration des hommes; ils le nomment *Djaïnéswara*, *Paramâtma*, etc.; il est indivisible, spirituel, sans partie ni extension. Ses quatre principaux attributs sont la sagesse infinie *(ananta gnanam)*, la toute-science *(ananta*

(1) Ce nom dérive du mot samskrit *dïah* (racine *dji*, conquérir), triomphe, conquête, victoire. On appelle *Djaïna* celui qui a surmonté les huit crimes, qui sont de manger la nuit, de tuer un être animé, de manger soit des fruits d'un arbre qui donne du lait, et soit de jeunes plants de bambous, de goûter du miel, de la viande, de s'approprier la fortune des autres, de prendre de force une femme mariée, de manger des fleurs, du beurre, du fromage, d'adorer les dieux d'une autre religion. *Nâ* est la marque du pluriel en bhriedje.—Les détails qu'on lit ici touchant les Djaïns sont principalement tirés du *View of the learn.*, *History*, etc. *of the Hindoos*, par M. Ward, qui a mis à contribution un célèbre traité original de la religion djaïne, intitulé *Kalpa-soûtra*, écrit en langues *oudha-magadjî* et *prâcrita-lankeswari*, et d'après l'ouvrage non moins exact et non moins authentique que le précédent, écrit d'abord en françois par le vénérable et courageux abbé Dubois, et traduit en anglois par ordre de la Compagnie des Indes, sous le titre de *Description of the character, manners, and costums of the people of India*. London, 1817, in-4°, 1 vol. — *Account of the Jains* (Notice sur les Djaïns, d'après un prêtre de cette secte, à Monguery, traduite en anglois par Cavelly Baria, Brâhmane). — *Observations on the Jains* (Observations sur les Djaïns), par M. H. T. Colebrooke, dans les *Asiatic Researches*, tome IX, page 244-322; — et Buchanan's (aujourd'hui Hamilton) *Journey through the Mysore*, etc. *passim*.

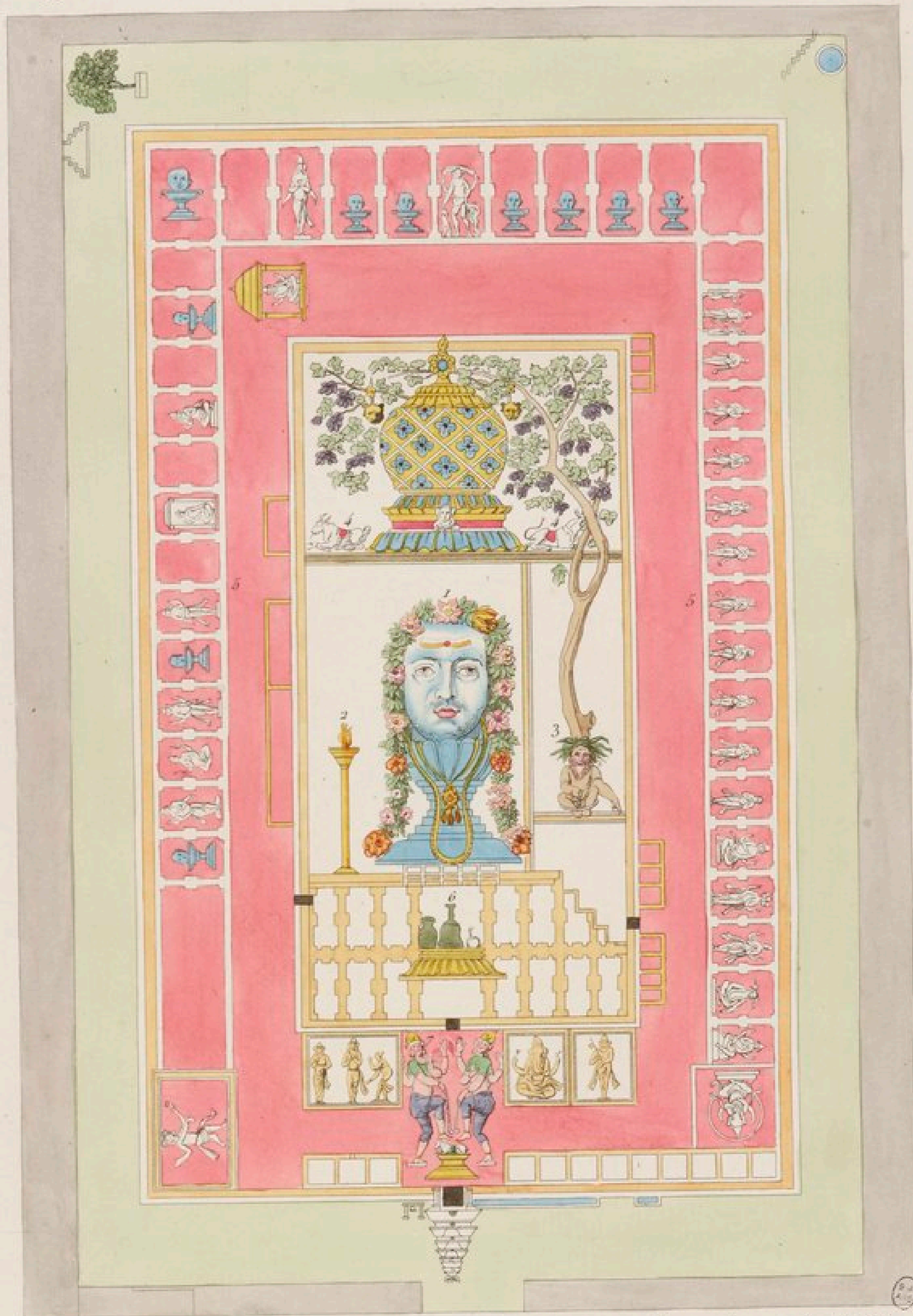
darsanam), la toute-puissance *(ananta virgam)*, la félicité sans borne *(ananta sakham)*. Entièrement absorbé dans la contemplation de ses perfections infinies, il ne s'immisce pas dans le gouvernement de ce vaste univers; peu lui importe que la vertu ou le vice, le bien ou le mal prévalent dans le monde. La vertu étant une chose essentiellement bonne en soi, ceux qui la pratiquent obtiendront infailliblement leur récompense dans l'autre vie, une heureuse régénération et un accès immédiat dans le *Swarga,* lieu de délices formant seize divisions, dans lesquelles peu d'élus sont admis suivant leurs mérites. Le vice étant essentiellement mauvais, ceux qui s'y livrent ne peuvent manquer d'être punis par une fâcheuse résurrection; ils descendront dans le *Naraka,* nommé aussi *Acha lôka patala,* comme chez les Brahmanistes, c'est le plus bas des mondes, pour y expier leurs crimes; mais la Divinité ne se mêle ni des récompenses ni des punitions. Non seulement la matière est éternelle, mais encore tout ce que nous voyons doit éternellement exister dans le même ordre, dans le même état, malgré certaines révolutions périodiques. Les idées de ces Hindous touchant la métempsycose sont à-peu-près les mêmes que celles des Brahmanistes: leur troisième monde ou monde du milieu *(Madhya lôka)* est celui que les hommes habitent, et où se trouvent également le vice et la vertu. Ils reconnoissent Brahmâ pour un fils de roi, un dévata, favori de leur Gâroudha-prodja; mais ils lui refusent tout pouvoir créateur. Toutes ses images et celles des autres dévata qu'on voit dans les *Basti* ou *Besta* (temples djaïns) sont dans une posture suppliante devant le Siddha (saint djaïn), auquel le temple est consacré.

Ils divisent la durée du monde en six périodes, qui se sont succédé sans interruption de toute éternité; à la fin de chaque période la nature éprouve une révolution totale, et le monde est renouvelé.

La première période, nommée *Prâtama kâla,* a duré 40 millions de millions d'années; la seconde, *Domtya kâla,* 30 millions de millions; la troisième, *Trâtia kâla,* 20 millions de millions d'années; la quatrième, *Tchatourta kâla,* 10 millions de millions moins 42 mille; enfin, la cinquième période, *Pant-tchana kâla,* temps d'inconstance et de changement, est celle où nous vivons; elle ne doit durer que 21 mille ans, dont 2463 sont écoulés en 1820. M. l'abbé Dubois suppose que ce pourroit être l'époque de leur rupture avec les Brâhmanes; car ce savant et judicieux observateur penche beaucoup

PLAN DE LA PAGODE DE DJEMBAKRICHNA,

Vulgairement nommée petit Siringam, réduit au quart de l'original dressé par un Artiste Hindou.



1. Richabha ou Vrichabha, *principal Dieu des* Djaïns, (*Voyez ci après Tome 2e. Page 121,*) *qui vécut 84 Millions de grandes années, voy.* Asiat. Research. *Tome 9e. pag. 304.*

2. *Feu sacré.*

3. *Pénitent Hindou au Pied d'un* Vata *ou Figuier des Indes.*

4. *Le Bœuf* Nandi, *monture de Vichnou. Voyez ci-après Tome 2e. page 17, 42, 51, 95 &c.*

5.5. *Chapelles ou niches renfermant des divinités Brahmaneques et Djaïnes, telles que* Ganecha *à la tête d'Eléphant*, Gômet iswar *assis sur ses talons &c.*

6. Linga.

7. Apsara *ou danseurs célestes.*

à croire que le Brahmanisme, le Bouddhisme et le Djaïnisme ne formoient autrefois qu'une seule religion. L'avarice et l'arrogance des Brâhmanes causèrent de grands mécontentements parmi leurs fidèles, et favorisèrent les projets des novateurs et des sectaires.

Malgré leur penchant bien prononcé pour le matérialisme, et même pour l'athéisme, les Djaïns sont astreints à différentes pratiques religieuses. Ils doivent d'abord se baigner chaque matin, et secouer doucement leurs habits, afin de les purifier; ils récitent certaines prières pour être absous des crimes de la nuit; ils se rendent ensuite au temple *(Bosta)*, dont ils font trois fois le tour, comme font encore les Musulmans autour de la Ka'abah, à l'imitation des anciens Arabes idolâtres; de là ils se rendent chacun auprès de son *Gourou* ou guide spirituel, pour lui promettre, soit de ne pas manger, soit de ne point parler pendant toute la journée, et lui entendent lire quelques passages de leurs livres sacrés, qu'ils répètent en retournant chez eux. Ils mettent sur-tout une grande attention à ne détruire aucun être vivant. Ils ont aussi parmi eux des dévots, des pénitents, et même des saints de différents degrés et de différentes dénominations; celui qui par la pratique des devoirs religieux mérite l'adoration d'Indra et des autres dieux, devient lui-même un objet de culte pour les autres créatures. Deux ou trois de leurs fêtes leur sont communes avec les Bouddhistes; la fête des étendarts, celle de la dédicace, de l'eau, des chars, etc. etc. La plus grande de ces fêtes est le *Siddha tchakra poûdja*, qui se célèbre deux fois par an, aux mois d'Assin (septembre-octobre) et de Tchotter (mars-avril); elle dure neuf jours. L'anniversaire de la naissance de chacun des vingt-deux chefs *(Tîrthara)* de la religion sont autant de fêtes pour les Djaïns. Tout nouveau-né est porté au temple, dont on lui fait faire le tour, puis chez le *Gourou* ou chef spirituel, qu'on lui a choisi, et qui récite sur lui les trois prières ou conjurations; dans cette circonstance comme à l'époque de la mort, les parents doivent s'abstenir pendant onze jours de se rendre au temple, et de visiter leur guide spirituel; le douzième jour est pour eux une grande fête.

Cette secte reconnoit pour fondateur un hindou nommé Rèchaba-dêva, qui s'incarna treize fois. A sa dernière incarnation, les hommes étoient encore dans l'état sauvage, ne vivant que de fruits et se reposant sous le

feuillage des arbres qui leur avoient procuré leur nourriture. Quand Réchaba fut grand, Indra s'occupa de le marier; il eut plusieurs fils, entre autres Bhârata, qui a donné son nom à l'Inde (voyez ci-dessus, p. 5 et 127). Il enseigna aux hommes à cultiver la terre et les premiers arts de la civilisation. Bientôt il abdiqua la couronne pour se retirer dans une forêt, où il pratiqua tous les actes de dévotion, forma des néophytes, et donna l'initiation à douze disciples (*Tîrthara*), et envoya quatre-vingt-quatre autres élèves dans différentes contrées pour enseigner les principes de la religion djaïne; il acquit un grand nombre de prosélytes, et, après avoir passé plusieurs millions d'années dans cette forêt, il obtint d'être absorbé dans la divinité avec un millier de ses disciples. On sait que l'absorption dans le grand Etre constitue pour tous les partisans du dogme de la métempsycose le plus haut degré de félicité auquel ils puissent parvenir. Vingt-quatre *Nâtha* ou chefs de Djaïns succédèrent à Réchaba-dèva; le plus célèbre des Nâtha est Pârchoua, vulgairement nommé Paris-Nâtha (voyez ci-après tom. 2, pag. 72), qui descendit du dixième ciel dans le sein de Vâmana, reine d'Achoua-Sêna à Bénârès. A l'âge de trente ans, il reçut l'initiation; il entra dans une forêt, vécut soixante-dix ans sous un Achôka, et fut absorbé dans l'Etre-Suprême. Le dernier de ces Nâtha se nommoit Mahâ-vîra; il s'incarna vingt-sept fois. Les Djaïns ont encore aujourd'hui un grand nombre de chefs mendiants dispersés dans toute l'Inde; leurs principales résidences sont Sravâna-Bêligola, Mahleyore dans le Maïssour, et Madhou-guiri; les *Gourou* ou prêtres qui officient dans ces endroits sont de la caste des *Vaïcyâ* ou marchands, et non de celle des Brâhmanes, et cette usurpation excite la jalousie des Brâhmanes djaïns qui les traitent de *Potila* (hérétiques, *Bout* et *Pouttala*, idole en persan et en samskrit). Cependant il n'en est résulté aucune rupture ouverte entre eux et les *Kachta-tchanda-souctambari* qui sont aussi hérétiques, ne reconnoissant d'autre félicité suprême, d'autre but à l'existence que la jouissance charnelle des deux sexes. Les *Djaïna-basre*, qu'on peut regarder comme les Djaïns orthodoxes, sont beaucoup plus nombreux que les précédents; ils étoient autrefois répandus dans toute l'Inde (Aria [1] ou Bhârata-khanda), et aujourd'hui ils sont encore

(1) Le nom Aria que les Hindous donnent à l'Inde en général, et particulièrement à l'Hin-

assez nombreux dans le Kânara (Toulava), qui paroît avoir servi d'asile à leurs ancêtres persécutés par les Brâhmanes. Chassés, dépouillés par eux de leurs biens, de leur liberté civile, ils ont vu leurs temples démolis, leurs fondations pieuses affectées à l'entretien des pagodes, enfin les traces même de leur existence entièrement effacées dans des contrées où ils avoient joui de la puissance. Cette persécution et ces guerres religieuses, qui remontent à une époque très reculée, se sont prolongées jusqu'aux temps modernes; car il n'y a pas plus de quatre ou cinq cents ans que des princes, des monarques de la religion djaïne possédoient de grands états, d'immenses trésors et élevoient de magnifiques monuments dans la Presqu'île. D'imposants vestiges de ces monuments subsistent encore à Elora et ailleurs, comme on le verra dans le cours du second volume de cet ouvrage.

De tout ce qu'on vient de lire, nous concluons, avec M. H. T. Colebrooke, que les Djaïns diffèrent des autres Hindous en beaucoup de points essentiels, et leur ressemblent en d'autres; ils n'ont pas abandonné la division des castes, caractère qui distingue les véritables Hindous des *mlech'hâ* ou barbares. Ils reconnoissent pour divinités secondaires celles qui jouent le premier rôle chez les Brahmanistes. Ils n'offrent ni prières ni sacrifices, soit au soleil, soit au feu. Ils sont d'accord avec les Bouddhistes pour rejeter les *Véda*, et adorer certains personnages sanctifiés et même déifiés par ceux-ci, circonstances qui donneroient lieu de croire que les Bouddhistes et les Djaïns ont eu le même fondateur; ils s'accordent aussi avec les Brâhmanistes et avec les Bouddhistes sur le dogme de la métempsycose. Parmi ces premiers, les partisans de la philosophie sânk'hya (voyez ci-dessus, page 203) croient à

doustân supérieur, sert aussi à désigner la partie nord-est de la Perse, où est situé le Khorâçân, dont la capitale se nommoit Héry, Aria, aujourd'hui Hérât. Ajoutons, d'après M. Colebrooke, *Asiat. Research.*, tome IX, page 296, que le culte du soleil et du feu paroît avoir prévalu anciennement dans l'Inde, entre le Gange et l'Indus. On sait que la province dont il s'agit, tire son nom de celui du soleil (*khor* en ancien persan) qu'on y adoroit. — Le savant et infatigable colonel W. Franklin a trouvé, au commencement de l'année dernière (1819), dans un endroit nommé *Djaïnaghor* (ville des Djaïns), non loin du Gange, à trois lieues sud-ouest de Souredjeghor, la statue colossale d'une divinité djaïne. Voyez *Asiat. Journal*, décembre 1819, page 584. Il me seroit facile de citer encore d'autres preuves de l'établissement de la religion djaïne dans le Haut-Hindoustân, où elle a même pris vraisemblablement naissance, quoiqu'il paroisse constant que la Presqu'île a été le principal théâtre de son triomphe jusqu'au dixième siècle de l'ère vulgaire, et peut-être même plus tard.

l'éternité de la matière et à la perpétuelle durée du monde, comme les Bouddhistes et les Djaïns. Les théogonies de ces deux sectes sont à-peu-près les mêmes.

Quant au droit d'aînesse, M. Colebrooke le décerne sans difficulté aux Hindous brahmanistes, lesquels ont conservé les *Véda*, et les prennent pour leurs livres sacrés. Ils adoroient originairement le soleil, le feu et les éléments, et croyoient à l'efficacité des sacrifices pour l'accomplissement de leurs projets dans cette vie et dans l'autre. Les Vêdantis sont d'une date moins reculée; les Bouddhistes et les Djaïns paroissent être beaucoup plus modernes, antérieurs pourtant aux *Véïchnava*, et sur-tout aux *Séïva* ou adorateurs de Siva sous la forme du Linga. Je ne me dissimule pas combien les dogmes et les pratiques du brahmanisme, et des deux principales hérésies de cette ancienne religion, sont peu honorables pour l'esprit et pour le caractère de nos chers Hindous. Voyons si le rapide exposé de leurs principes politiques et moraux les réhabilitera dans l'esprit de mes lecteurs.

D'après toutes les fables théologiques enfantées par l'imagination féconde des Brahmanistes ou vêdistes, des Bouddhistes et des Djaïns, accueillies et adoptées aveuglément par leurs sectateurs, on ne doit pas être étonné de l'orgueilleuse prétention des Hindous à l'invention des fables morales et politiques. C'est chez eux qu'existoit et qu'on a retrouvé le prototype des fables attribuées à Pidpay et à Lokmân. M. Wilkins l'a reconnu dans le texte samskrit de l'*Hitôpadêça* de Vichnou sarma, qu'il a traduit en anglois. On a trouvé dans les papiers de M. W. Jones une traduction du même ouvrage, laquelle a été publiée dans la collection de ses OEuvres. Cet ouvrage, il faut en convenir, donne une idée peu avantageuse du caractère moral, du système politique et même des talents littéraires des Hindous; il offre cependant un tableau fidèle de la ruse de leurs femmes, de l'aveugle superstition du peuple, de la tyrannie des râdjahs et de la puissance absolue et sans borne que s'arrogent et dont abusent les Brâhmanes. Au reste, le système de morale, de législation et de politique hindoues est bien mieux exposé dans le code de Menou (*Mênava dherma sástra*), traduit du samskrit et publié à Calcutta, par M. Jones, en 1794, et dans le *Digest of hindu laws,* traduit aussi du samskrit et publié à Calcutta, par M. H. T. Colebrooke, en 1797, 3 vol. in-4°, réimprimé à Londres en 3 gros vol. in-8°, 1801.

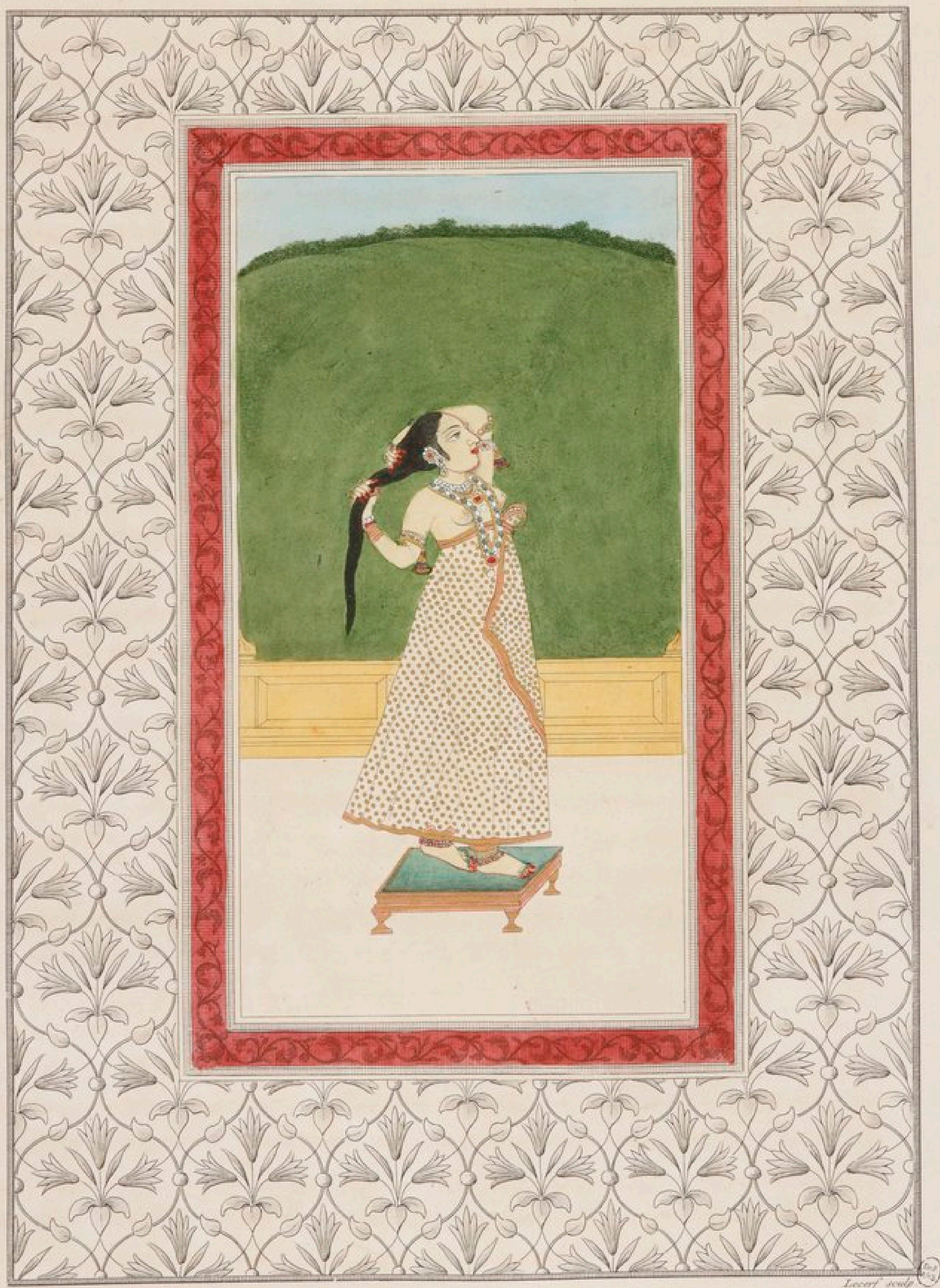
L'autorité du Mênava dherma sâstra (Code de Menou) n'est pas moindre que celle des Vêdas, et selon les conjectures de M. Jones, il a plus de trente siècles d'antiquité (1280 ans av. J.-C.). Je ne parle pas ici du *Code des Gentoux* (*Code of Gentoo laws, London*, 1781), rédigé en persan par des Brâhmanes, traduit en anglois par M. Halhed, d'après l'ordre de M. Hastings. Ce code, qui sera toujours un monument honorable pour la mémoire de l'illustre gouverneur qui en a conçu l'idée et dirigé la rédaction, n'est guère consulté depuis la publication du Code de Menou, du *Digest of hindu law*, etc., Calcutta, 1796, 3 vol. in-4°, par H. T. Colebrooke, et des Traités des lois sur les héritages (*Two treatises on the hindu law of inheritance*, Calcutta, 1810, in-4°), par le même M. H. T. Colebrooke, conformément au *Vêda* et au Code de Menou. Si l'on ne se laisse pas rebuter par des détails minutieux et même ridicules, tels que la défense de se laver les pieds dans un bassin formé d'un mélange de métaux, ou de suivre l'ombre d'un homme à cheveux roux, et par beaucoup d'autres qui sont relatifs aux vêtements des femmes, etc., on trouvera dans le Code de Menou une quantité de lois qui prouvent la sagesse et l'humanité du législateur, et qui donnent une haute idée de l'ancien gouvernement hindou.

Ce code est rédigé en dix-huit titres principaux, dont les dix premiers concernent les dépôts, les associations, les dettes, les prêts, les ventes et les achats, les maîtres et les esclaves. Les huit titres suivants sont relatifs aux vols, aux violences, à l'adultère, aux discussions domestiques, aux héritages et aux jeux. On y voit que les cours de justice étoient tenues par le râdjah ou par ses juges, qu'on prenoit de préférence parmi les Brâhmanes; les audiences étoient publiques, circonstance d'une haute importance. On recommande aux juges d'être expéditifs, et sur-tout de s'en tenir à la rigoureuse interprétation des lois. Pour toutes les accusations, trois témoins sont indispensables; les femmes peuvent témoigner dans les causes qui regardent des femmes. Malgré la pieuse et touchante exhortation adressée par les juges aux personnes appelées en témoignage, il se trouve souvent chez eux de faux témoins, sous prétexte de sauver un innocent; ces mensonges officieux se nomment *parole des dieux*. Ils ont un petit jury qui rend ses décisions sous la présidence du chef du village[1]; celui-ci est soumis au gouverneur d'un dis-

(1) « Le *potèl* avec ses douze adjoints (*ayangandy*) gouverne son village qui forme une petite

trict plus considérable; ainsi de degré en degré, en remontant jusqu'au souverain même. Les administrations municipales se composoient de douze personnes, et ne pouvoient se ressentir des changements survenus dans l'état. Malgré les controverses auxquelles cette question a donné lieu, le droit de propriété n'est pas même douteux, d'après ce passage formel des lois de Menou (chap. IX, verset 44): «La terre cultivée est la propriété de celui qui le premier «a rasé les bois, l'a déblayée et défrichée», en outre les droits de vente et d'héritage ne sont pas moins incontestables. Un sixième du produit des terres constituoit le revenu du roi, et on pouvoit se rédimer à prix d'argent. Les héritages doivent se diviser en parts égales; deux de ces parts sont dévolues au fils aîné, une et demie au second, et une à chacun des autres enfants; tout ce qui ne peut se partager appartient de droit à l'aîné. Les fils héritent d'abord, puis les filles, ensuite tous les descendants de l'un et l'autre sexe, les adoptifs même avant les collatéraux. Si une famille veut vivre ensemble, l'aîné prend la place du père, jouit de la propriété commune, et pourvoit aux besoins de chacun, comme faisoit son père. Ce réglement est, comme on voit, une tradition de la vie patriarchale. Celui qui concerne les femmes offre-t-il le même caractère, ou doit-on le regarder comme un tribut que le sage Menou a payé aux préjugés de l'Orient? C'est ce que je ne déciderai pas; il me suffit de citer le verset 148 du V[e] chapitre : «Une femme ne «doit jamais jouir de son indépendance; dans son enfance elle appartient à «son père; dans le mariage, c'est la propriété de son mari; à la mort de «celui-ci elle doit être sous la tutèle de ses enfants, ou de ses parents mâles; «elle ne doit jamais chercher à se rendre indépendante.» Enfin une femme, un fils, un esclave, n'ont aucune propriété qui ne soit à la disposition du

république; et l'Inde n'est qu'une masse de ces petites républiques dont les habitants, en temps de guerre, ne s'occupent que de leur potèl, indifférents sur la destruction ou le partage de l'état. Pourvu que l'intégralité de leur petite municipalité soit respectée, peu leur importe à qui échoit le pouvoir: leur administration intérieure ne s'en ressent pas. Le potèl ou maire est en même temps collecteur, magistrat et principal fermier du village. Depuis le siècle où vivoit Menou, c'est-à-dire depuis la civilisation de l'Inde jusqu'à présent, le potèl a présidé aux transactions de ses administrés.» *Historical sketches of the history of south of India*, tome I, pag. 121, note tirée du *Report from Anantpour*, 15 mai 1806, par M. le lieut. colon. Munro. On trouve dans le même ouvrage et dans le même volume, pag. 104-215, un excellent traité de la propriété territoriale dans l'Inde. L'auteur soutient, contre l'opinion de MM. Colebrooke, Sullivan, etc., que les particuliers dans l'Inde sont susceptibles d'avoir des *propriétés* foncières dans toute l'étendue que nous attachons à ce mot.



Lecerf sculp.

DAME INDIENNE.

Calquée sur une miniature Indienne *de la Bibliothèque du Roi.*

mari, du père ou du maître. La même maxime se trouve littéralement répétée dans l'Hitôpadêça, page 55. Au reste, le sort des esclaves en Orient n'est nullement comparable à celui des malheureux nègres de nos colonies; un esclave fait partie de la famille de son maître, qui le traite souvent avec considération. Si l'on pouvoit douter que le code dont il s'agit ait été rédigé par un Brâhmane, ce doute ne résisteroit pas à la lecture des nombreux réglements de cette caste extraordinairement privilégiée, dont « l'univers entier est la propriété, puisque le Brâhmane a droit à tout par sa caste et par sa primogéniture. De quelque forfait que soit convaincu un Brâhmane, le souverain n'a pas le droit de le mettre à mort; on peut le condamner au bannissement, mais sans porter la moindre atteinte à sa personne ni à ses propriétés; il n'est pas de plus grand crime sur la terre que d'ôter la vie à un Brâhmane, l'idée d'un semblable forfait ne doit pas même entrer dans l'esprit d'un monarque. »

Les jugements par épreuve constituent un des principaux articles du code de Menou et de la jurisprudence criminelle et civile des Hindous; ils ont neuf espèces de jugement par épreuve, savoir : 1° par la balance, 2° par le feu, 3° par l'eau, 4° par le poison, 5° par l'herbe nommée Koucha, 6° par le riz, 7° par l'huile bouillante, 8° par le fer rouge, 9° par les images. L'épreuve par la balance nous rappelle les paroles écrites par une main invisible sur les murailles du palais de Babylone: « Tu as été pesé dans la balance et trouvé trop léger. »

Michel alors prit les vastes balances,
Où dans le ciel on pèse les humains.

Si les jugements par épreuve dénotent l'enfance de la civilisation, comment caractériser les deux autres procédés juridiques dont il nous reste à parler, le *Dherná* et le *Kour?* Le *Dherná* consiste à se placer à la porte de celui de qui on veut obtenir une grace ou une dette; le pétitionnaire tient à la main un poignard ou du poison, et menace de se donner la mort s'il éprouve un refus de celui à qui il adresse sa demande. La crainte de voir retomber sur soi-même le sang d'un innocent détermine souvent les personnes riches à céder à ces *sollicitations* d'une espèce heureusement inconnue en Europe. Leur réussite n'est pas même douteuse quand elles sont adressées par un

Brâhmane; car il n'y a pas à la fois de plus grand malheur ni de plus grand crime pour un Hindou que d'être la cause, même involontaire, de la mort d'un de ces *hommes-dieu*. Le *Dhernâ* ne se pratique qu'entre particuliers; mais s'il s'agit d'obtenir d'un agent du gouvernement le redressement d'un tort, d'une grande injustice, l'homme injurié a recours au *Kour*, en dressant à la porte même de l'officier public un bûcher, sur le sommet duquel il place une vache ou une vieille femme, souvent même sa mère; il menace de mettre le feu à ce bûcher si ses réclamations sont rejetées. Une coutume non moins atroce que celles que nous venons de décrire, prévaut depuis une longue suite de siècles parmi les Râdjepouts du Guzarate (voyez ci-dessus pag. 38-41, 160, 187), et même parmi plusieurs d'entre eux établis dans d'autres cantons de l'Hindoustân, ils tuent la plupart de leurs filles au sortir du sein de la mère. Nous ne saurions trop applaudir aux nobles et philanthropiques efforts des agents et des missionnaires anglois pour détruire cette horrible coutume. Ils ont la satisfaction de voir diminuer très sensiblement le nombre des victimes, et les *barbares* Européens parviendront, peut-être, à ranimer les sentiments de la nature dans le cœur de ces bons Hindous, si tendrement préconisés et si peu connus par Raynal, par Saint-Pierre, et autres philosophes amis déclarés des hommes..... qui ne sont pas nés en Europe. Pour l'honneur même de ces partisans des Hindous, je me plais à croire qu'ils ignoroient jusqu'à l'existence même des usages atroces que je viens de décrire, et qui prouvent que la nation chez laquelle ils ont pris naissance n'est pas encore sortie de la barbarie, malgré ses prétentions bien connues à une civilisation ancienne et une incalculable antiquité. Il est trop vrai qu'à l'appui de ces prétentions, au moins exagérées, elle ne peut présenter aucun fait, aucun renseignement d'une authenticité incontestable. Et nous partageons bien sincèrement les regrets qu'éprouve le savant M. H. T. Colebrooke que nous citons souvent, quand il avoue qu'il n'existe pas en samskrit un seul traité spécial de géographie ou de chronologie. Nous apprenons seulement par différents pourânas et sâstras que les Hindous divisent la durée du monde en quatre âges (*youga*), l'âge de la pureté (*satya-youga*), celui où le tiers de l'espèce humaine fut dépravé (*trêtâ-youga*), celui où la moitié éprouva le même sort (*douâpar-youga*), et enfin celui où tous les hommes sont tombés dans la dégradation (*kâlî-youga*), c'est l'âge présent.

Leurs trois premiers âges sont environnés de fables tellement absurdes, et présentent une série d'années si exagérée, que toute l'érudition et toutes les conjectures de MM. Jones, Wilford, Colebrooke n'ont pu réussir à les soumettre à un calcul raisonnable. Suivant l'opinion la plus généralement reçue, le *kâlî-youga* n'est pas encore fini, et l'on peut faire remonter son commencement aux dernières années du trente-deuxième siècle avant l'ère vulgaire. (*Voyez* ci-après, tome 2, pages 120-122, des détails sur cette époque importante de la chronologie hindoue.) M. Bailly et d'autres savants astronomes d'Europe l'ont fixée au 16 ou au 18 février 3102 ans avant J.-C.; Jupiter et Mercure étant au même point de l'écliptique. Suivant les uns, c'est l'époque de la mort de Krichna; suivant les autres, il alla délivrer le célèbre monarque Youdhichtra, dont je parle dans le tome 2e de cet ouvrage, pages 138-140, etc. «Les tables indiennes, dit l'illustre auteur du *Système du monde* (4e édit. in-4°, pages 366-368), ont deux époques principales qui remontent, l'une à 3102 ans avant J.-C., l'autre à 1491; Bailly a cherché à prouver que ces époques étoient fondées sur des observations;...... mais l'ensemble de ces tables, et sur-tout l'impossibilité de les concilier avec les conjonctions générales qu'elles supposent, prouvent qu'elles ont été ou construites par des calculs rétrogrades, ou du moins rectifiées dans des temps modernes; c'est ce qui résulte encore des moyens mouvements qu'elles assignent à la lune,..... et au soleil, etc.» Enfin M. le marquis de La Place conclut que ces tables sont postérieures à Ptolémée; il convient pourtant que « l'antique réputation des Indiens ne permet pas de douter «qu'ils aient, dans tous les temps, cultivé l'astronomie. » « C'est de l'Inde, dit-il, que nous vient l'ingénieuse idée d'exprimer tous les nombres avec «dix caractères, etc.....» Le plaisir, l'instruction que l'on trouve à transcrire les profondes et éloquentes observations du digne émule de Newton m'entraineroient bien au-delà des bornes dans lesquelles il faut me renfermer; je n'examinerai pas non plus à quel point sont fondées les assertions du savant et biblique auteur anonyme de la *Clef de la chronologie des Hindous*, qui pense que« le système d'astrologie des Hindous et celui des Persans datent de la même époque, parceque les Persans descendent indubitablement des Hindous [1].» Dans plusieurs de mes ouvrages, j'ai insisté sur les nombreuses

(1) Voyez *A key of the chronology*, etc. (Clef de la chronologie des Hindous, ou suite de

conformités qui ont existé entre les anciens Persans et les anciens Hindous, sans oser prononcer sur le droit de paternité ni sur celui d'aînesse. Le Haut-Hindoustân, qu'il faut bien se garder de confondre avec le Dekhan ou la Presqu'île, auroit-il reçu ses sciences de la Perse, qui les auroit reçues elle-même de la Chaldée, où nos livres saints placent, ou du moins semblent placer le berceau de la civilisation. Je ne parle pas de l'époque où la Sibérie paroît avoir nourri des éléphants dont les ossements déposent encore aujourd'hui en faveur du système ingénieux de l'infortuné Bailly...; mais revenons modestement aux époques historiques des Indiens. Deux autres ères beaucoup plus connues sont celles de Vikramâditya et de Sâlivâhana, la première, nommée *Sambat*, est communément employée dans l'Inde; elle date de 56 ans avant J.-C.; l'autre, nommée *Sakâ*, de 78 de l'ère chrétienne. On compte plusieurs princes du nom de Vikramâditya, dont les histoires paroissent être un recueil indigeste de contes puisés dans les évangiles apocryphes, dans le Talmud et dans l'histoire persanne de la dynastie des Saçânydes. Le premier Vikramâditya auroit été contemporain de Salomon chez les Hébreux, et de Djemchyd chez les Persans, il auroit eu, comme ces deux monarques, un charme qui lui soumettoit les éléments, les génies et les esprits. Le Vikramâditya, connu par l'ère à laquelle sa mort a donné naissance, régnoit à Oudjëin dans la province de Mâlouah; ses austérités lui obtinrent de la déesse Kâlî (ou Dourgâ) l'empire du monde; il le conserva jusqu'à l'apparition d'un enfant divin né d'une vierge et d'un charpentier, lequel enleva au pieux monarque la couronne et la vie vers l'an 3101 ou 3102 du kâli-youga, au

lettres dans lesquelles on essaie de faciliter les progrès du christianisme dans l'Hindoustân, en prouvant que les calculs exagérés de toutes les nations orientales, lorsqu'on les réduit, s'accordent avec les dates indiquées dans le texte hébreu de la Bible), Cambridge, 1820, 2 vol. in-8°, tom. 2, pag. 364. — *Exposition du système du monde*, etc., par M. le comte de La Place, liv. 3, ch. I, pag. 366-368, 4ᵉ éd., in-4°. — Bailly, *Histoire de l'astronomie indienne*, p. XXVII, XXXIII, 37, 83 et 139. — Mémoires de MM. Jones, Wilford, Bentley dans les *Asiatic Resear.* — Gilchrist's *Oriental Linguist*, etc. Calcutta, 1798, in-4°, chap. X, page. 301-327. — Fr. Buchanan's *Travels through Mysore*, tom. I, pag. 230; tom. II, pag. 355. — Le *Précis chronologique de la Perse*, que j'ai ajouté à la nouvelle édition des *Voyages de Chardin*, publiée en 1810, tom. X, pages 151 et suiv. — Gardener's *Original Calcutta Directory*, etc. (Le Directeur original de Calcutta, pour 1818, ou État du Bengale, etc.), Calcutta, 1818, un gros vol. in-8°. Les Hindous ont aussi, comme les Chinois, un cycle de soixante ans; les conformités nombreuses que ce peuple intermédiaire présente avec les Persans, les Chinois et les Tatârs offriront encore pendant longtemps une vaste carrière aux recherches, à la patience des érudits et aux systèmes des philosophes.

commencement de l'ère chrétienne. Cet enfant divin se nommoit *Sâlivâhana;* il substitua son ère à celle de son prédécesseur, cette dernière cependant a prévalu par la suite; le siége de son empire étoit au midi du Nerbédah. L'histoire indienne fait encore mention de quelques monarques nommés Vikramâditya et Sâlivâhana, mais nous ne parlons ici que des deux fondateurs des deux ères qui sont encore usitées actuellement par les Hindous. M. Wilford (*Asiat. Resear.*, tom. 9, p. 138) en cite plusieurs antérieures et postérieures à celles-là, mais dont la connoissance est réservée aux pandits ou savants brâhmanes. En voici l'indication : 1° l'avénement de Mahâ-Bâli au trône, 355 ans avant J.-C.; 2° sa mort en 327; 3° le massacre de sa famille en 315; 4° l'expiation de Tchanâkia en 312 avant J.-C.; 5° l'avénement de Souraca, nommé aussi Aditâya, et du râdjah Vikram en 191 de l'ère vulgaire; 6° le couronnement d'un autre Vikramâditya fils de Gandharoupa en 441; 7° l'apostolat de Mâhabhât (Mahomet) en 622; 8° l'avénement au trône de Bhôdja, nommé aussi Vikramâditya, en l'an 1000; 9° la défaite et la mort de Pithaurâ en 1192; 10° celle de Djaya-Tchandra en 1194; mais les années de ces dernières époques ne sont composées que de 354 jours, 8 heures, 48 minutes, c'est-à-dire, qu'elles sont lunaires comme celles de l'hégire, dont l'usage a été introduit dans l'Inde par les conquérants musulmans. Nous ne devons pas omettre ici une autre ère solaire nommée *fassly* (conforme aux saisons), qui remonte à l'an 631 de J.-C., et fut adoptée par Akbar le 1er de moharrem 969 de l'hégire (le 11 septembre 1561), positivement au commencement de la perception des revenus de l'année courante, afin d'établir plus de régularité dans le recouvrement des impôts que l'on ne pouvoit le faire en suivant l'ère de l'hégire qui est lunaire, et dont les mois parcourent toutes les saisons dans l'espace de trente-deux ans, quoique les mois de l'année *fassly* portent le même nom que ceux de l'hégire ils ne leur correspondent pas. Dans quelques cantons, au lieu de l'année *fassly*, on emploie les années *a'mly* (usuelle ou artificielle), *moulky* (ordinaire, vulgaire), *vèlâyéty* (étrangère ou même européenne); elles commencent vers le 1er beyçakh, le premier mois de l'année indienne (du 10 au 13 avril), et se composent de douze mois solaires, qui se mesurent par l'espace de temps que le soleil met à parcourir un des douze signes du Zodiaque. Le petit tableau suivant facilitera l'intelligence de tout ce que nous venons de dire sur les ères actuellement en usage dans l'Inde.

	Sambat,	av. J.-C.,	Sakâ,	Bengale,	Moulky.
De Vikramâditya ou *sambat*. . . .	1	56			
		apr. J.-C.			
De Sâlivâhana ou *sakâ*.	134	78	1		
Hégire.	678	622	544		
Bengale, fassly ou vèlâyéty.	687	631	553	1	1
Moulky usitée à Pournéah.	688	632	554		1
Meghy usitée à Tchittagang.	694	638	560	45	46
. . . . . .	1876	1820	1742	1166	1167

Le sakâ ou ère de Sâlivâhana est généralement adoptée dans la Presqu'île, dont les habitants ont plusieurs calendriers pour la plupart lunaires (*tchandramânam*). Dans le Maïssour, par exemple, l'année 1820 de l'ère chrétienne répond à l'an 4913 du kâli-youga, et à l'an 1742 du sakâ; leur année commence vers le 26 mars, et leurs mois sont : *Tchaitra* 30 jours, *vaiçâka* 30 j., *djayaichta* 30 j., *achâdha* 30 j., *srâvana* 30 j., *bhadrapada* 30 j., *aswayoudja* ou *aswadja* 30 j., *kartika* 30 j., *mârgacîrcha* 30 j., *pâchya* 30 j., *magha* 30 j., *phalguéna* 30 j. Les habitants de la côte de Malabar (*Malayalam*) datent de l'ère de Paraçou-Râma, et ont des cycles de mille ans; l'an 996 de leur premier cycle correspond à l'an 1820 de J.-C.; l'année se compose de 365 jours sans intercalation, de manière que le commencement de l'année parcourt toutes les saisons. Les noms de leurs mois sont: *Canni* 31 jours, *toulam* 30 j., *vritchica* 29 j., *danou* 30 j., *macara* 29 j., *combha* 30 j., *mina* 30 j., *mayda* 31 j., *aydoumal* 31 j., *maytouna* 32 j., *carcataka* 31 j., *singhiem* 31 j. Le calendrier tamoul est solaire (*sôuriamânam*); on le dresse à Tanjaour, séjour de toute la science de la Péninsule. Selon ces astronomes, l'année de J.-C. 1820 répond à l'an 1741 du sakâ, et à 4921 du kâli-youga; calcul qui offre pour la première de ces deux ères un an, et huit pour la seconde, de différence avec la manière de supputer du Karnate. Les mois sont : *Tchitri* 31 jours (10-15 avril), *vyachy* 31 j., *ani* 31 j., *adi* 32 j., *avony* 31 j., *peratachi* 31 j., *alpichi* 30 j., *kartikay* 29 j., *margoly* 29 j., *tey* 30 j., *machi* 30 j., *panguény* 30 j. Suivant les habitants du Toulava (Kânara), l'an 1820 répond à 1742 du sakâ; leur année est solaire, et se compose ainsi : *Soughi* 31 jours (10-15 mars), *peghou* 31 j., *baycha* 32 j., *katiâlou* 32 j., *ati* 31 j., *sonay* 30 j., *cannay*

bentaelou 29 j., *djarday* 30 j., *perarday* 29 j., *pointalou* 30 j., *máhi* 30 j. Chez les habitants du Bengale et du Haut-Hindoustân en général l'année est luni-solaire, composée de 365 jours et quelques fractions. Leurs mois sont : *Baiçâkh* ou *vaiçâkh* 31 jours, il commence du 10 au 13 avril, *djaisty* ou *djeth* du 10 au 13 mai 32 j., *assâr* du 10 au 14 juin 31 j., *srabone* ou *sâwon* 10-15 juillet 32 j., *bhâder* ou *bhâdr* 10-15 août 31 j., *assin* ou *kounar* 11-15 septembre 30 jours, *kârtik* 10-15 octobre 30 j., *aghroun*, *aghén* ou *agrahôyan* 10-15 novembre 30 j., *pous* 10-15 décembre 30 j., *mâgh* 10-15 janvier 29 j., *falgoun* ou *p'halgoun* 10-15 février 30 j., *tchaitr* ou *tcheyt* 10-15 mars 30 jours.

Les Hindous du midi, comme ceux du nord, ont tiré des sept planètes les noms des jours de la semaine, savoir[1] :

JOURS DE LA SEMAINE

	SOLAIRES (*sâuriâ* ou *chemsy*),			LUNAIRES (*tchandarma* ou *camry*).	
	en samskrit,	hindoustány,	hindy,	musulman de l'Inde,	et en persan.
DIMANCHE	*Adil-vâr* *Revil-vâr* *Sôuria-vâr*	*Etwâr*	*Rebt-bâr*	*Etwâr*	*Yekchembéh.*
LUNDI	*Sôma-vâr*	*Sômwâr* ou *Pir*	*Sômbâr*	*Sômwâr*	*Dochembéh.*
MARDI	*Mangala-vâr*	*Mangal-wâr*	*Mangal-bâr*	*Mangal-wâr*	*Sychembéh.*
MERCREDI	*Bouddha-vâr*	*Bouddh-wâr*	*Bouddh-bâr*	*Bouddh-wâr*	*Tchéhârchembéh.*
JEUDI	*Vrihaspati-vâr*	*Djoumérât-wâr* ou *Bip'he-wâr*	*Brihspat-bâr* ou *Lok'ht-bâr*	*Djomrét-wâr*	*Pendjechembéh.*
VENDREDI	*Soukra-vâr*	*Djoma'a-wâr*	*Soukr-bâr*	*Djoma'ah*	*Djoma'ah* ou *Adyna.*
SAMEDI	*Sani-vâr*	*Sanitcher* ou *Bar*	*Sani-bâr*	*Sanitcher-war*	*Chembéh* ou *Héftéh.*

Les Indiens partagent leur jour en 60 *ghary*, nommés aussi *dend;* chaque *ghary* renferme 24 de nos minutes, ou une demi-heure moins un sixième; ils divisent le *ghary* ou *dend* en 60 *pel* ou secondes, le *pel* en 60 *bipel*, le *bipel* en 60 *til* ou *anoupal*. Le *Firhang-kardâny* indique une autre division horaire moins généralement usitée que celle-ci, savoir : Quatre *renou* forment un *pelek*, seize *pelek* un *kasthah*, trente *kasthah* un *kélah*, trente *kélah* un

(1) Je suis ici le calendrier qui se trouve dans la *Nineteen edition of the original Calcutta annual Directory*, etc. (19e édition du Guide annuel de Calcutta, ou Registre du Bengale pour 1818, renfermant l'énumération des régiments de sa Majesté Britannique au Bengale, à Madras et à Bombay, une liste exacte des employés civils et militaires de la Compagnie des Indes, etc., par Gardener), Calcutta, 1818, un gros volume in-8°. — J'ai également consulté Halhed, *Code of Gentoo laws*, page XI de la Préface, sir William Jones, *Antiquité du Zodiaque indien*, dans les *Recherches asiatiques*, tom. 2, p. 339 de la traduction françoise, Gilchrit's *Account of the Hindustanee horometry*, tom. 5, n°. 5 de la même collection, édit. angloise.

gohen ou *pel*, soixante *gohen* un *dend*, deux *dend* un *ghary*, trente *dend* un *dyn*, soixante *dend* un *dyn-o-rath*.

Doués d'un caractère profondément observateur et contemplatif, les Hindous auroient fait de grands progrès dans la médecine, si leurs préjugés religieux ne leur interdisoient toute opération anatomique; cependant ils n'ont pas négligé cette science, et on jugera de l'état de leurs connoissances par les extraits suivants d'un de leurs meilleurs traités de médecine, composé originairement en samskrit, et traduit du tamoul ou malabar en anglois dans les *Tracts historical and statistical on India* de M. Heyne, page 148 et suivantes.

Dans le chapitre Ier on trouve des *avis aux médecins:*

« § 1er. Les trois principales dispositions de l'homme nées avec lui sont le « vent (*wadam*), la bile (*pittam*), et les glaires (*tchestam*); voilà la base de « son tempérament et de sa constitution naturelle, avec laquelle son médecin « doit bien se familiariser, afin de pouvoir s'assurer laquelle de ces disposi- « tions prévaut dans l'individu qui réclame ses soins, ou si elles se balancent. « Il convient de savoir aussi quelles maladies produisent ces trois différentes « causes, leur nature, leurs symptômes, afin de juger d'une maladie par le « pouls et autres signes caractéristiques.

« § 2. Pour se former une juste idée de la maladie, le médecin doit faire « attention à sept choses, 1° la chaleur du corps, 2° sa couleur, 3° la voix, « 4° les yeux, 5° la couleur des excréments, 6° l'urine et sa couleur, 7° la langue.

« § 3. Avant de prescrire des remèdes, un médecin doit recommander à « son malade, 1° de dormir sur le coté, la main sous la tête, 2° d'éviter tout « commerce avec les femmes, 3° d'observer la diète prescrite, 4° de ne pas « se laisser abattre, 5° de ne pas se laisser aller à la mélancolie, 6° de tenir « toujours ses pieds propres, 7° de ne pas s'alarmer de son état.

« § 4. Le médecin ne sauroit mettre trop d'attention à la préparation des « médicaments, dont l'effet dépend de cette précaution; par exemple, les « huiles médicinales pour les vents (*wadam*) doivent être bouillies jusqu'à ce « qu'elles tiennent aux doigts, pour la bile (*pittam*) jusqu'à la consistance de la « cire, et dans les glaires (*tchestam*) à la densité nécessaire pour faire un bol.

« § 5. Pour donner aux médicaments le temps de produire leur effet, le mé- « decin ne doit pas les administrer itérativement dans le même jour, etc. »

Le chapitre II traite du pouls qu'ils divisent en trois espèces, selon que les maladies sont occasionnées par les vents, la bile ou les glaires. Les médecins hindous paroissent avoir fait une étude particulière du pouls, dont ils ignorent d'ailleurs le principal moteur, puisque la circulation du sang leur est inconnue. Malgré cette ignorance qui leur est commune avec le père de la médecine européenne, plusieurs de leurs observations n'en seroient pas moins précieuses pour nos docteurs. Le chapitre III traite des symptômes et des caractères des maladies; ils se manifestent pour les médecins hindous dans la couleur des joues et du corps, dans la voix, dans les yeux, dans les sécrétions, dans les urines, sur la langue. Les maladies qui proviennent des vents, de la bile et des glaires remplissent le IVe. Le chapitre V^e^ offre l'énumération de trente-six autres maladies. Le VIe chapitre est tout entier consacré à développer les avantages de la diète, qui est un de leurs principaux curatifs, sur-tout pour les fièvres intermittentes et de montagnes. M. Heyne exprime lui-même son étonnement d'avoir vu plusieurs de ses valets observer une diète rigoureuse (*lankanam*, jeûne) pendant dix et vingt jours. L'énumération des fièvres occupe le VIIe chapitre; les fièvres, disent-ils, sont les *râdjah* ou monarques de toutes les maladies, et la soif qui les accompagne ressemble au dieu de la mort, elles sortirent du front d'Isouâra quand son beau-père essaya de le détrôner. Ils désignent la fièvre sous le nom d'*açoura* qui est aussi celui de leurs mauvais génies, et ils en comptent sept espèces; les trois qui proviennent des vents, de la bile et des glaires, celle que causent les mauvais esprits (*bouddhâçoura*), qui est produite par les indigestions (*achiranôçoura*), celle des os (*astiçoura*), et la quotidienne (*doudâçoura*). L'auteur hindou décrit avec assez de clarté les symptômes de ces fièvres, et en indique les causes; il parle encore de plusieurs autres fièvres, telles que celle de la tête, de la chair, etc., etc.

Il emploie son VIIIe chapitre à parler d'une maladie nerveuse nommée *sanny*, qu'il ne faut pas, dit-il, confondre avec le *koumarak* (épilepsie), et que M. Heyne n'a pu ni connoître ni désigner sous un nom européen. On en distingue treize espèces, dont la description prouve qu'il s'agit d'une maladie nerveuse. En effet, on conçoit aisément le déplorable état du système nerveux des personnes de l'un et l'autre sexe capables de s'imposer pour la vie les plus austères pénitences, de s'infliger volontairement les plus hor-

ribles tortures, et toujours disposées à sacrifier spontanément leur vie sur un bûcher, au milieu des flots, ou à périr par la dent des bêtes féroces auxquelles elles s'offrent elles-mêmes pour pâture.

C'est sur-tout dans le développement des *prognostics* contenus dans le IXe chapitre que brille le talent observateur des médecins hindous, et nous regrettons que M. Heyne n'ait pas publié le résultat de ses recherches dans les traités médicaux indiens; elles auroient servi de commentaires à la traduction abrégée qu'il a faite d'un des plus importants de ces traités.

Leurs principales notions sur l'art de guérir et les recettes les plus accréditées parmi eux ont éte recueillies dans une espèce d'encyclopédie médicale, rédigée en persan vers l'an 1645 de l'ère vulgaire, sous le titre d'*Ilâdjât-chékouyï* (Recettes de Chékouh), par ordre de Dârâ-Chékouh, frère d'Aureng-Zeyb, et protecteur des sciences dans l'Inde. J'ai acquis pour la Bibliothèque du Roi un exemplaire de ce précieux ouvrage en 3 vol. grand in-f°, dont la traduction seroit, je crois, un vrai service rendu à la science médicale aussi bien qu'à l'érudition orientale. Le régime diététique des Hindous est assez connu pour que je n'en parle pas. On sait que le riz forme la base de leur nourriture, ils mâchent des feuilles de bétel, s'enivrent avec le rhum, le raque, le toddy et le bang, liqueur exprimée des feuilles du chanvre, et prennent du tabac[1], dont la plante leur fut apportée en 1600 par les Portugais.

Quoique la nature ne leur ait refusé ni le courage ni la vigueur nécessaires pour le métier des armes, depuis Alexandre, et probablement avant cette époque jusqu'à présent, ils se sont constamment laissé vaincre et conquérir sans chercher à profiter des rudes leçons de leurs différents maîtres. Il faut convenir pourtant qu'ils se façonnent très bien à la discipline européenne. Les Cipayes ont souvent montré la plus grande intrépidité dans les combats

(1) L'empereur Djihânguyr nous apprend dans ses *Mémoires* que ce furent les Portugais qui introduisirent l'usage du tabac dans ses états. En le défendant à cause de ses mauvais effets, il ne fit que suivre l'exemple d'Abbâs, roi de Perse, qui avoit pris la même mesure. Il observe aussi que les Portugais apportèrent également des ananas, dont les premiers furent plantés dans les jardins royaux d'Agrah, vers 1605. Gladwin's *History of Hindoostan*, Calcutta, 1788, in-4°, p. 41. — Le bétel se nomme *pâan* dans l'Inde et en Perse, *tamboul* en arabe. « Le nom de bétel lui a été donné par les Portugais, parceque cet arbuste se plaît sur les bords d'un fleuve de ce nom, qui se décharge dans le golfe de Cambaye. » Voy. *Pharmacopœa persica ex idiomate persico*, etc., pag. 368. — Et pour le bang (*hhachych* en arabe), la savante *Chrestomathie arabe* de M. le baron Silvestre de Sacy, tom. 2, pag. 120-140.

à l'arme blanche, et depuis quelques années ils soutiennent le feu avec autant de sang-froid et de fermeté que les meilleures troupes angloises. Les Hindous en effet ne manquent pas de courage; mais il étoit réservé aux Européens de développer en eux la bravoure. Les armes étoient originairement le partage exclusif des *kchatriya,* qui avoient aussi le privilége de donner naissance aux souverains ; il y a long-temps que cette caste a perdu ses prérogatives, et l'on voit des râdjahs issus de castes inférieures; depuis le Brâhmane jusqu'au Paria, tout Hindou peut maintenant devenir soldat et servir même dans les armées angloises. Mais n'oublions pas que ces Hindous ne sont devenus militaires et braves qu'en violant une des lois fondamentales de leur religion, et que cette loi confirme pleinement mon opinion sur l'inhabileté et l'inaptitude militaires de leurs pieux ancêtres. Les descriptions de combats dont j'ai parlé plus haut font honneur à l'imagination de leurs poëtes (tout le monde connoît l'admirable poëme que le siége d'une bicoque a inspiré au prince des poëtes grecs), et l'invention du jeu d'échecs prouve que les anciens Hindous étoient, comme leurs descendants, plus méditatifs qu'agissants. A la vérité, ils avoient quelque idée de tactique, et cette conjecture semble confirmée par les savantes combinaisons des échecs dont on leur attribue la découverte avec beaucoup de vraisemblance. Les noms que ce jeu porte dans tout l'Orient sont évidemment la corruption du mot composé samskrit *tchatour-anga*, les quatre corps, savoir: les éléphants, les chariots, la cavalerie et l'infanterie, qui se trouvent désignés dans cet autre mot samskrit composé *hastiâçouarathapôdâtam*, consigné dans l'*Amêra-kôcha.* Ces corps constituoient déja une armée indienne complète du temps d'Alexandre. Les éléphants leur étoient certainement très utiles pour le transport des bagages et pour le passage des rivières; mais nous pensons, avec M. l'abbé Dubois[1], que l'on doit attribuer à l'imagination des anciens écrivains grecs

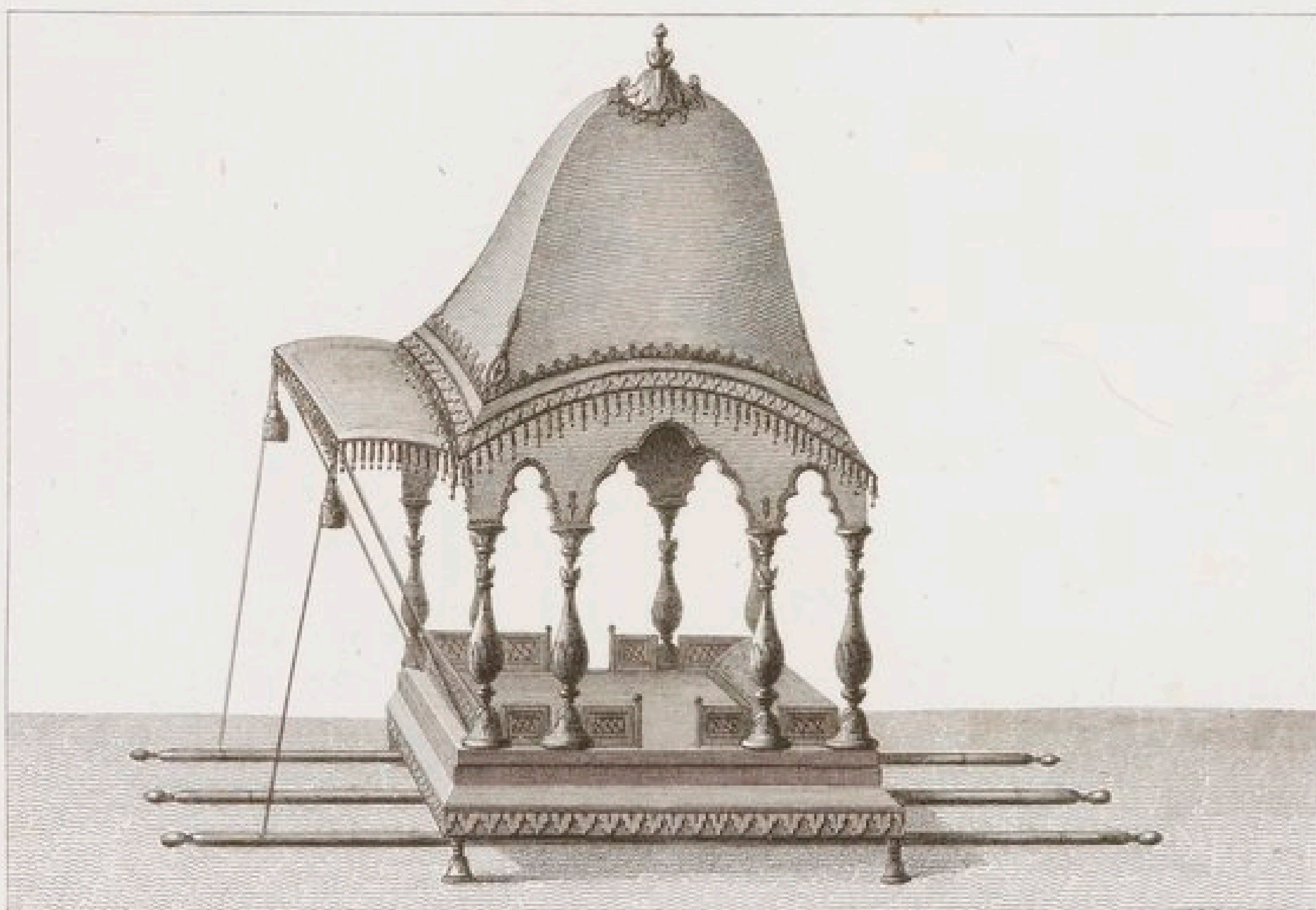
(1) *Description of the character, manners,* etc., *of the people of India*, page 301. — *An Inquiry*, etc. (Recherche sur l'ancien jeu grec qu'on suppose avoir été inventé par Palamède, avant le siége de Troie, avec les motifs de croire que ce jeu a été très anciennement connu à la Chine, et progressivement perfectionné dans les états chinois, indiens, persans et européens, etc.) London 1801, in-4°., 1 volume. L'auteur anonyme de ce mémoire prétend que « le jeu dont il s'agit a été originairement inventé par les Grecs, qui le nommèrent πεττεία. De chez eux il a passé en Asie, où il fut porté au degré de perfection que nous lui connoissons. Les Croisés l'apportèrent en Europe, etc. » Ces assertions me paroissent au moins très hasardées. Voyez aussi Hyde, *De Shahiludio*, tom. 2 du *Syntagma dissertationum*, etc., publié par

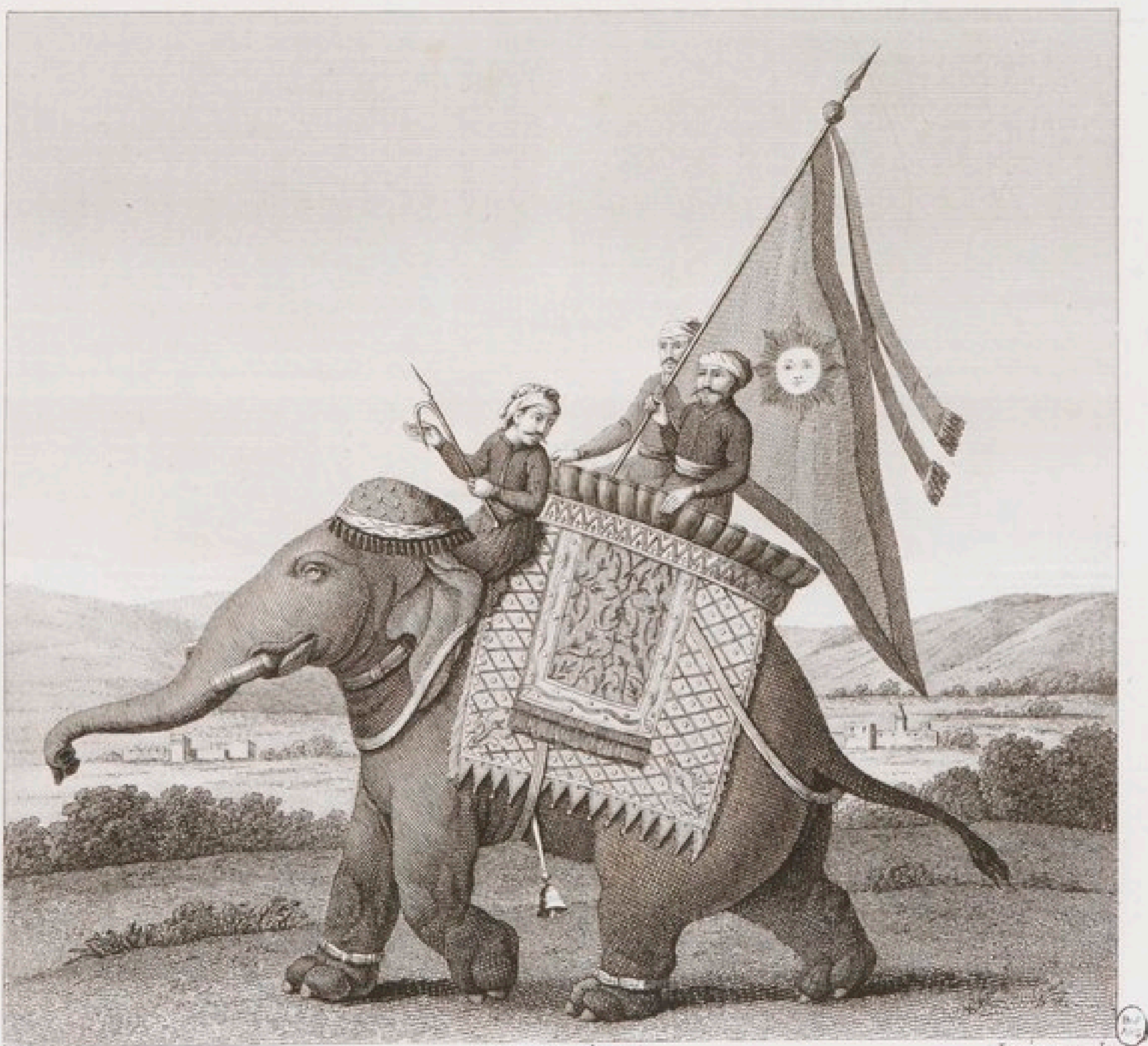
la création de ces tours remplies de combattants. Ces tours, si colossales dans les historiens d'Alexandre, n'étoient sans doute autre chose que des *haoudah* et des *a'mary*, espèces de caisses de voiture placées sur le dos des éléphants, et dans lesquelles les souverains indiens alloient autrefois au combat. Ils s'en servent encore aujourd'hui pour se promener ou pour voyager; elles ne contiennent qu'une personne ou deux, sans compter le cornac monté sur les épaules de l'éléphant, qui, malgré sa masse énorme, ne peut pas porter plus de 1,200 livres pesant. Cet animal est en outre très ombrageux, redoute le feu, et la plus légère flamme suffit pour le mettre en fuite et répandre le désordre dans l'armée qui le placeroit en ligne.

Les Hindous modernes ont perdu jusqu'au souvenir de la forme de leurs anciens chariots de guerre; on sait seulement que ces chariots étoient d'une prodigieuse dimension, traînés par cinq chevaux, et qu'on suspendoit à l'entour une grande quantité de clochettes. La cavalerie, pendant long-temps, n'a joué qu'un rôle fort insignifiant dans les armées indiennes. Je suis même très porté à croire qu'elle n'y date pas d'une époque bien reculée, si l'on adopte mes observations sur l'équitation chez les Indiens et chez les Egyptiens, consignées dans le second volume de cet ouvrage (p. 70 et 102). L'infanterie qui constituoit la principale force de ces armées a presque entièrement disparu, et ne consiste plus qu'en bandes indisciplinées et pillardes. Les princes indiens, à la manière des Tatârs et des Persans, leurs vainqueurs, composent leur corps d'armée avec la cavalerie, et laissent aux Anglois le soin de relever la gloire de leur ancienne infanterie, en disciplinant les corps de Cipayes. Ils ne connoissent pas d'autre fortification que de très hautes murailles avec un fossé sec; à la vérité, ils ont soin de bâtir presque toutes leurs citadelles sur des rochers extrêmement escarpés; cette situation rend ces forts inexpugnables pour un ennemi dépourvu de machines de guerre, et en même temps funestes à la garnison qui passe dans les nuages la longue saison des pluies, et

G. Sharpe, à Oxford, en 1767, 2 vol. in-4°, et un *Mémoire* de M. le chevalier Jones, *sur le jeu d'échecs des Indiens*, tom. 2, pag. 207-214 de la traduction françoise des *Recherches Asiatiques*. Ce mémoire est écrit avec la clarté, l'élégance et la vaste érudition qui caractérisent presque tous les ouvrages de l'immortel Jones. L'auteur ne met pas même en doute l'origine indienne du jeu des échecs, et me paroît apporter de nouvelles preuves incontestables à l'appui de cette origine. J'ai pris la liberté d'ajouter à la traduction françoise de ce mémoire quelques notes tirées des auteurs orientaux.

PALANQUIN.



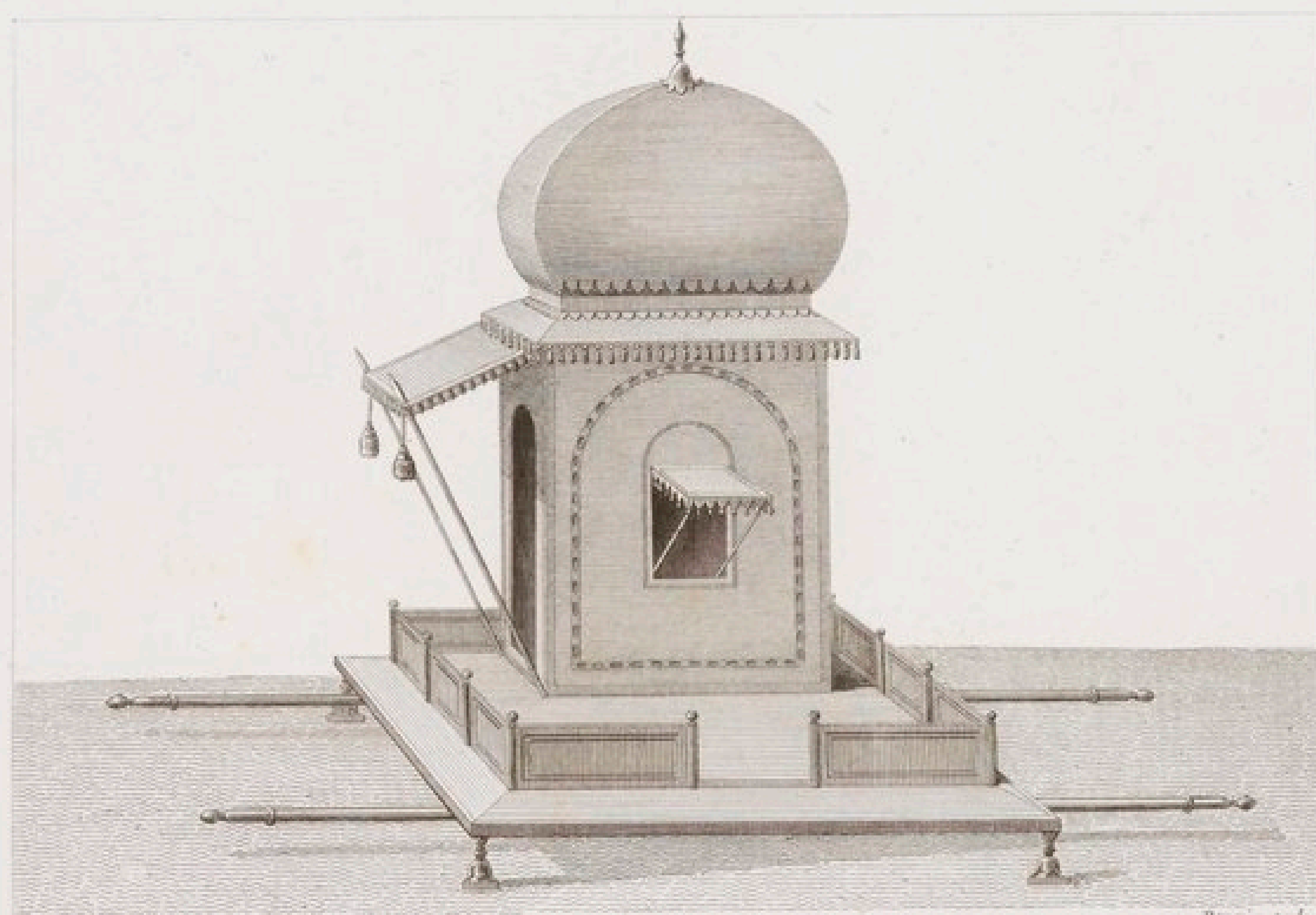


Lerouge aquâ fort. *Lerieux sculp.*

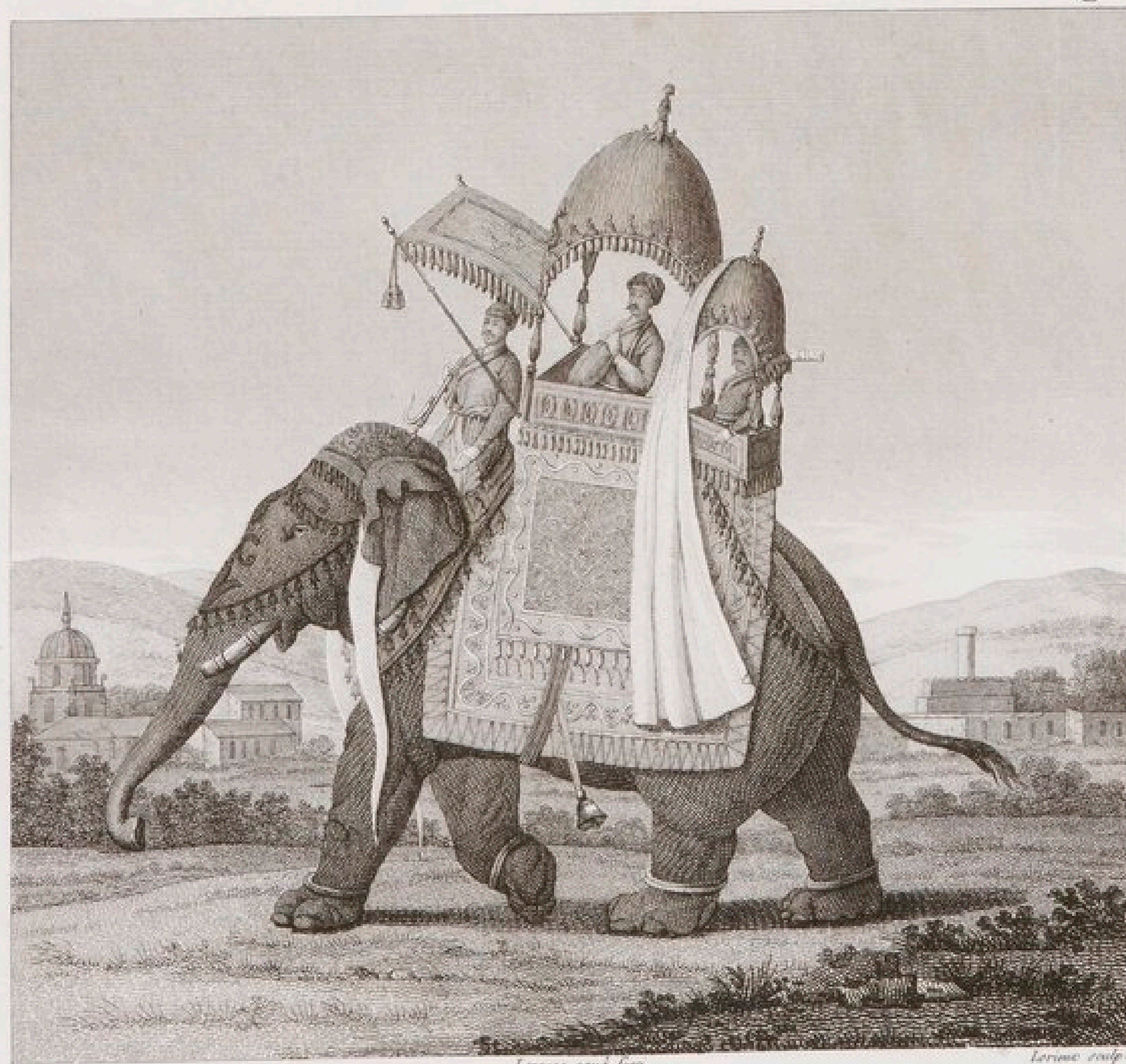
ÉLÉPHANT *portant un* HAUDAH.

Calqué sur les dessins du Chevalier Gentil deposés à la Bibliothèque du Roi.

PALANQUIN d'une forme particulière.



Dormier sculp.



Lerouge aquâ fortî. *Leroux sculp.*

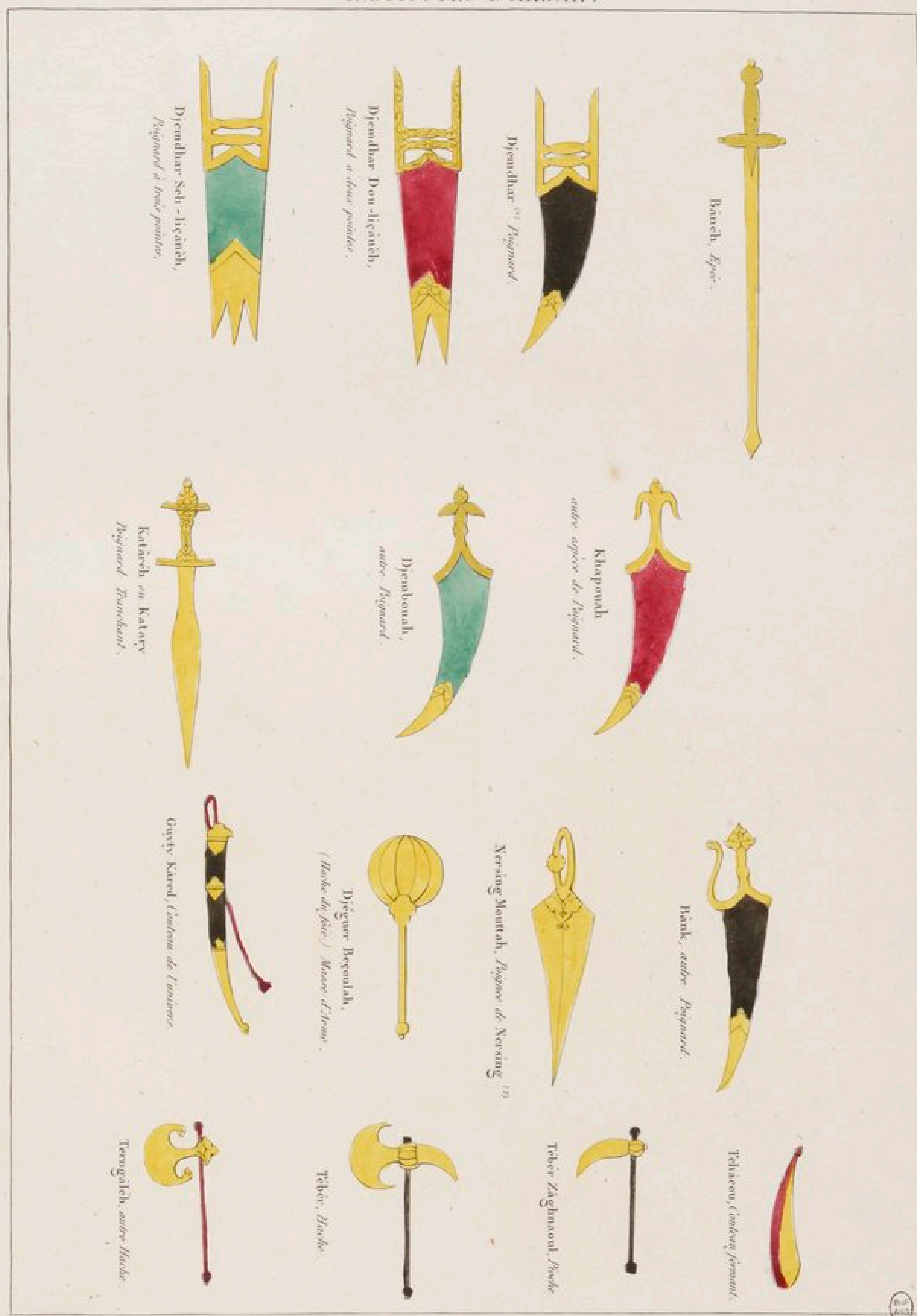
ÉLÉPHANT *portant un AMERY.*

Calqué sur les dessins du Chevalier Gentil déposés à la Bibliothèque du Roi.

ARMES INDIENNES OFFENSIVES ET DÉFENSIVES

Calquées sur les dessins Coloriés du Manuscrit original.

INSTITUTES D'AKBAR.



(1) Ce mot Hindou est composé de Djem *corruption* d'Yama, *le Dieu de la mort et* Dhâr *epée.* *(2) Poignard semblable à celui dont* Vichnou *se servit dans son incarnation en* Nersingha, *Homme-lion. Voyez Tome 1.er Pages 26, 97, 109 et Tome 2. Pages 106, 109 et 120.*

ARMES INDIENNES OFFENSIVES ET DÉFENSIVES

Calquées sur les dessins Coloriés du Manuscrit original.

DES INSTITUTES D'AKBAR.

Fleau d'Armes.

Sabre.

Bertcheh, *ou* Bertchehâ, *Javelot.*

Kémân, *Arc.*

Tchehoutah, *Javelot à deux fers.*

Makitah, *autre Arc.*

Javalon.

Dhedhy, *Carquois.*

Dehâl, *Bouclier.*

Siper, *autre espèce de Bouclier.*

P'hery, *autre Bouclier.* (1).

Bhelhetah, *Épée, a garde recourbée.*

Adhâneh.

Khok'houah.

Kantah-Soubhâ, *Collier de parure.*

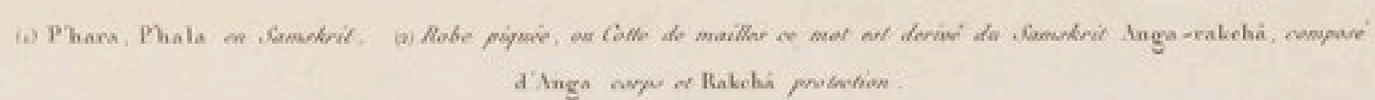
Anguer-Ker (2) *Vêtement, Robe.*

Autre Anguer-Keh.

Behndjou, *Cuirasse garnie d'un hausse-col.*

Sary, *espèce d'Arbalète.*

Gardany, *Caparaçon du Cheval.*



(1) P'hara, Phala *en Samskrit.* (2) *Robe piquée, ou Cotte de mailles ce mot est dérivé du Samskrit* Anga-rakchâ, *composé d'*Anga *corps et* Rakchâ *protection.*

Nª. *Les Figures, conformément à l'original, sont disposées de droite à gauche.*

l'autre partie de l'année, exposée à un soleil dévorant. Ils creusent un escalier souterrain qui conduit dans l'intérieur même de la forteresse. (Voyez dans le tome 2, p. 14-24, la description de la forteresse de Tritchinapali.) Leurs siéges se bornent ordinairement à des blocus, par la raison que je viens d'indiquer. Leurs armes sont différentes espèces de sabres et de poignards, la masse d'armes, l'arc et les flèches, etc. Ils ont emprunté des Européens le canon et le mousquet. Les Hindous font usage d'une très grande fusée volante, ou roquette longue de 8 à 10 pouces, attachée à une tige de fer. En y mettant le feu, ils lui donnent une direction horizontale, et s'en servent pour répandre la confusion et le désordre parmi la cavalerie et parmi les éléphants; ils ont aussi des croissants de feu qui sont très dangereux. Leurs ancêtres paroissent avoir eu d'autres armes à feu, comme l'indique le nom samskrit *agni-astra*, arme ou projectile de feu. La plus meurtrière de ces armes étoit le *vana* ou *bona;* le Râmâyana fait souvent mention du *vana* de Râma comme d'un de ses principaux projectiles; il figuroit aussi parmi les trente-deux armes offensives des Hindous, « preuve incontestable, dit le savant et judicieux abbé Dubois, que, dès la plus haute antiquité, la poudre à canon ne leur étoit pas inconnue. Cette composition, inventée par *Visoua-Karmâ* (voyez pages 75, 130, 132, 134, et tome 2e, page 129), est indispensable pour charger les fusées volantes ou roquettes, qui ont été de tout temps en usage dans l'Inde; en outre, il existe plusieurs castes dont l'unique occupation est de la préparer[1]. » Mais ils ne savoient qu'imfaitement la ren-

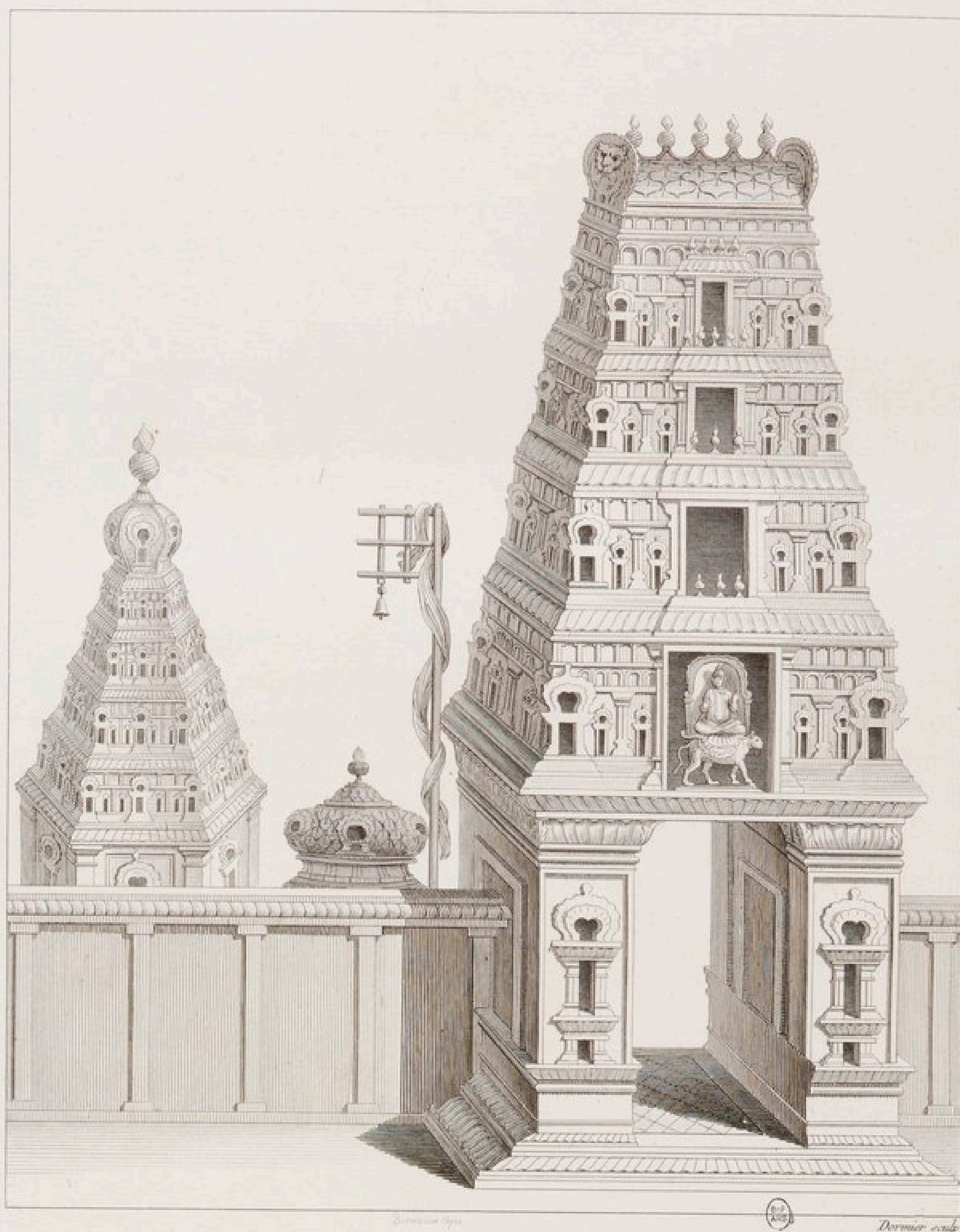
(1) J'ai déja remarqué qu'en moins de trois siècles, nos ancêtres, alors entièrement occupés de questions insignifiantes, quelquefois même absurdes, se sont vus enrichis de six inventions, (le papier, la boussole, le système des chiffres arabes, la poudre à canon, l'imprimerie en lettres mobiles et l'imprimerie en taille-douce); inventions dont il est aisé, mais indiscret peut-être d'indiquer les effets aussi prodigieux qu'inévitables. Je rentre donc modestement dans mon érudite question en observant, avec le traducteur du *Seïr Mutagharin*, que « l'artillerie dans l'Inde date au moins de cinq mille ans, et cette antiquité, dit-il, est d'autant mieux constatée qu'un de leurs législateurs défendit l'usage des armes à feu, deux mille ans avant J.-C. On a trouvé des canons de fer dans différents cantons de l'Inde, et l'artillerie étoit tombée en désuétude parmi les Indiens long-temps avant l'arrivée des Européens. » Je ne dois pas dissimuler pourtant qu'un savant militaire anglois, M. le colonel Mark-Wilks, doute que les Hindous aient connu la poudre à canon avant que les Européens la leur aient portée, au moins ce fait ne lui semble pas suffisamment démontré. Il croit que les *agni-astra* décrits dans le Râmâyana sont des armes fabuleuses, et ce scrupuleux observateur n'a reconnu aucune arme à feu dans les nombreux bas-reliefs qui représentent les combats décrits dans le Mahâbhârata et dans le Râmâyana. Pourquoi les artistes se sont-ils dispensés de représenter une

fermer dans des tubes de métal; car ils n'en connoissoient pas même tout le pouvoir exterminateur. Elle leur servoit, comme aux Chinois, sur-tout pour des feux d'artifices, et pour d'autres amusements innocents. Il étoit réservé aux Européens, qui paroissent, comme je crois l'avoir démontré ailleurs, avoir reçu cette découverte des Orientaux, d'épuiser toutes les ressources de leur génie inventif pour en faire l'agent le plus effrayant qui ait jamais désolé la terre.

En terminant par un léger aperçu de leur art militaire, mon *Discours sur la religion, la législation, les mœurs et usages* d'un des peuples les plus pacifiques du monde entier, je ne prétends pas avoir, à beaucoup près, épuisé mon sujet; si j'en ai omis quelque circonstance importante, cette omission doit être attribuée au desir de me renfermer dans les bornes que me prescrivent les dimensions de cet ouvrage, et sur-tout la crainte de fatiguer mes lecteurs.

arme dont les poëtes leur offroient la description réelle ou fictive? Au reste, quelle que soit la solution de ce problème, il n'est pas même permis de douter, d'après les écrivains chinois, que dès le premier siècle de l'ère chrétienne, et peut-être même avant cette époque, les Chinois ne connussent une composition inflammable de salpêtre, de soufre et de charbon, dont ils faisoient, à la vérité, plus d'usage dans leurs divertissements que dans les combats. Des voyageurs européens, obscurs rivaux des célèbres Polo de Venise, auront rapporté de leurs courses lointaines cette composition infernale, Djenguyz-Khân, Tamerlan (Tymour) l'auront vue entre les mains des timides Chinois, mais l'usage innocent que ceux-ci en faisoient, et surtout ses effroyables effets, n'auront pas permis à ces conquérants de songer à la possibilité de se rendre maîtres d'un agent aussi terrible. *Voyez* Dubois, *Description of the character, costums, manners of the people of India*, chap. 11, *of the military system*, p. 546. — Mon *Mémoire sur l'origine de la poudre à canon*, inséré dans le *Magasin encyclopédique*, 4e année (1798), tom. 1, pag. 333-338. — *Translation of the seir Mutagharin* (traduction du *séïr Moutakharéïn*, ou Aperçu des temps modernes, ou Histoire de l'Inde depuis l'an 1118 jusqu'en 1195 de l'hégire, renfermant en général les règnes des sept derniers empereurs de l'Inde, et en particulier les guerrès des Anglois dans le Bengale, etc., etc., le tout écrit en persan par Seyd Gholâm Hocéïn, et traduit en anglois par un François renégat). Calcutta, 1789, 3 vol. gr. in-4°, tom. 1, pag. 72, note 6. — *Historical sketches of the south of India*, tom. 1, p. 471. — Le P. de Mailla (IVe lettre à M. Freret), t. 1, page CLXXVIII de l'*Histoire générale de la Chine*, etc. trad. par le P. Mailla, et tom. 8, p. 332 des *Mémoires concernant l'histoire*, etc. *des Chinois*, etc., etc.

FIN DU DISCOURS.



Dormier sculp.

DÉTAILS D'ARCHITECTURE SACRÉE,

Rédigés par J. D. Dugourc *Architecte, d'après le dessin original du* BRAHME SAMI.

NOTICE HISTORIQUE

DE LA PRESQU'ILE DE L'INDE.

Les Hindous de la Presqu'île n'ont pas moins de prétentions que ceux du Haut Hindoustân à une antiquité incalculable; mais ni les uns ni les autres ne sont encore parvenus à poser les bases d'une chronologie positive, et les plus savants indianistes de la Société de Calcutta n'ont pu jusqu'à présent découvrir dans les ouvrages samskrits quelque ancien document historique d'une authenticité satisfaisante.

Chez toutes les nations, les poëtes ont précédé les historiens; les Hindous depuis long-temps possèdent de nombreuses poésies de toute espèce, parmi lesquelles se trouvent d'immenses poëmes épiques ou historiques; mais les faits consignés dans le Mahâbhârata, dans le Râmâyana, et dans d'autres poëmes, sont tellement dénaturés, entremêlés de fictions et de fables, qu'il est absolument impossible à l'œil le plus exercé d'y découvrir quelque trace de vérité; en outre, ces faits ne se rapportent à aucun système de chronologie. Convenons même que leurs écrivains ne paroissent pas avoir une juste idée de cette science si indispensable pour toutes les autres connoissances humaines et même pour les relations sociales. Cette ignorance, il faut en convenir, n'est pas une présomption en faveur de l'antiquité de leur civilisation, à moins qu'on ne suppose que chez les Hindous, comme chez les Egyptiens, il s'est glissé une lacune considérable, une complète solution de continuité entre leur ancienne civilisation et leur civilisation actuelle. Les nombreux monuments d'architecture situés dans la Presqu'île et décrits dans le second volume de cet ouvrage, ceux qu'on découvre journellement dans le Haut-Hindoustân sembleroient peu favorables à ma conjecture; mais j'aurai plus d'une fois occasion d'insinuer et même de motiver mes doutes touchant l'antiquité

de ces monuments, sur-tout de ceux qu'on voit dans la Presqu'île. Ceux-là me paroissent être postérieurs de plusieurs siècles à l'ère vulgaire; car c'est vers les huitième, neuvième et dixième siècles de cette ère, et même plus tard, que plusieurs souverains de cette contrée jouissoient d'une certaine puissance, et possédoient même des trésors au moyen desquels ils pouvoient entreprendre et exécuter de grands travaux.

Au reste, comme il ne s'agit ici que de donner un aperçu excessivement rapide de l'histoire de la Presqu'île, l'exiguité de mes matériaux pour une époque reculée s'accommodera parfaitement bien avec le laconisme qui m'est prescrit.

Nous pouvons remonter, grace aux écrivains grecs et latins, jusqu'au premier siècle de l'ère chrétienne. Ils nous apprennent qu'à cette époque, trois rois gouvernoient la Presqu'île; savoir: Celebothras[1] ou Ceprobote, Porus et Sandan. Ceprobote est probablement la corruption de *Chehrambad*, gardien, gouverneur de la contrée; il possédoit Calliena (Calliana), Mandagora (Mangalore), Palæpatma (Bâlipatnam), le Kânara, où ces villes sont situées, et une partie de la côte de Malabar.

Porus, le même que Pourou et Pândi, régnoit à Madhourèh, qu'on nomme encore *Pândi-Mandala*, royaume de Pândi; il envoya une ambassade à Auguste.

Sandan, successeur de Saragan (Sâlivâhana, voyez ci-dessus pag. 219), résidoit à Pattan ou Nehrvala dans le Guzarate; c'est sous le règne de Sâlivâhana que saint Thomas souffrit le martyre dans l'Inde. A la même époque, plusieurs chefs indépendants se partageoient le Dekhan, Koultchand fondoit le royaume de Kalbergah, le râdjah Myrtchand celui de Marétcheh.

Dès le deuxième siècle de notre ère, le royaume de Cadoumba, situé à l'extrémité de Soundha, paroit avoir été détruit, et sa capitale, nommée Banawâcy par les Hindous, et Banavase par Ptolémée, fut renversée de fond en comble. (Voyez ci-dessus pag. 66, 67, 75.)

(1) Plinii *Hist. nat.*, 6, cap. XXVI. — Arriani Peripl. Maris Erythr. pag. 171 et 172. Blancard lit Κηπροβοτος. — *Voy.* aussi Ferishta's *History of Dekkan*, etc. (Histoire du Dekhan, par Férichtah, depuis les premières conquêtes des Mahométans, avec la continuation, d'après d'autres écrivains originaux, des événements survenus dans cette partie de l'Inde jusqu'à sa conquête par Aureng-Zeyb, et l'Histoire du Bengale depuis Alyverdy-Khân jusqu'en 1780, par Jonathan Scott). Shrewbury, 1794, in-4°, 2 vol. P. à Santo-Bartholomæo, *India christiana*, etc.

Nous devons passer au sixième siècle pour trouver Cocourangou, péroumal ou souverain du Malabar. Il épousa deux femmes, l'une de la famille noire, et l'autre de la basse caste; il en eut une descendance nombreuse, parmi laquelle éclata la discorde, et ils se partagèrent la côte de Malabar et une partie de la Presqu'île. Vers l'an 825, Chérâma, péroumal de toute la côte de Malabar, et que les Hindous vénèrent comme un héros et même comme un dieu, accorda aux chrétiens de saint Thomas, établis dans ses états, des priviléges gravés sur des planches de cuivre, que leurs descendants montrèrent encore à l'archevêque de Menezès en 1599. En 907, et non en 825, comme l'a cru M. Anquetil du Perron (*Zend-avesta*, tom. I, p. CXLIV, cette année-là est celle de la fondation de Coulan), des amis ou le successeur du péroumal Chérâma construisirent la ville de Calicut. A cette époque, nous savons que les rois de Malabar, du Konken, de Madhourèh, attirés par les richesses que leur apportoient les Arabes et les Abyssins s'établissoient, autant qu'ils le pouvoient, sur la côte de Malabar. Du côté du nord, à travers la Perse leur venoient de nombreux missionnaires chrétiens. Des dynasties puissantes, sur lesquelles nous n'avons aucun renseignement authentique, se partageoient l'intérieur de la Presqu'île.

Les monarques Bélâl ou Belhârâ, nommés aussi Hoïcala, possédoient les bords du Kâvêri. Nous ignorons les noms des autres principautés du Dekhan jusqu'au 13[e] siècle, mais le Belhârâ (*destructeur des armées* en samskrit), dont «les possessions, suivant la relation des *deux Voyageurs arabes,* p. 20, s'étendoient depuis la côte de Kemkem (Konken) jusqu'au pays de Syn», nous est représenté comme un puissant monarque par ces mêmes voyageurs arabes qui visitèrent ces côtes dans le neuvième siècle. La capitale de ses états étoit, suivant les écrivains de l'Inde, Dhoursomounder, par 14 deg. et quelques min. de latit., et non l'ancienne Barygaza, c'est-à-dire la Barotch des Indiens, comme l'a conjecturé l'abbé Renaudot, ni Nahelwanah, comme l'écrit Aboul-fédhâ, au lieu de *Nehrvala,* ancienne capitale du Guzarate. Peut-être aussi le Belhârâ habitoit-il cette ville-ci avant de fixer son séjour à Dhoursomounder, qui ne fut bâtie qu'en 1133 sur les ruines d'une ville du même nom déja détruite depuis long-temps.

De l'autre côté des Ghâttes, sur une assez grande étendue de la côte orientale, fut fondé dans le dixième ou onzième siècle le royaume de Talinga,

dont la capitale, nommée Warangol, remonte à l'an 1067 de J.-C. Ce royaume et sa capitale furent détruits en 1323 par le souverain de Dehly. La chute de l'empire Talangana donna lieu à la formation du royaume hindou de Vidyâ-nâgara, nommé ensuite Vidjâyanâgara, dont les écrivains européens ont fait par corruption Bisnagar; ils l'appellent aussi Narsingha, du nom d'un ancien râdjah. Il occupoit toute la partie du Dekhan, nommée Karnatica, de la côte de Malabar jusqu'à celle de Coromandel, et depuis le cap Comorin jusqu'aux rivieres de Bhima et de Krichna, du 8[e] deg. de latit. au 16[e], et renfermoit les petits royaumes de Tanjaour, de Madhourèh, de Maïssour, de Gingi ou Djindji, etc. A la vérité, les souverains de Calicut, de Cotchin, de Porkah avoient, je crois, conservé leur indépendance. La capitale, Vidjâyanâgara ou *Beydjâya-nâgara* (ville de la victoire, p. 46), paroit avoir donné son nom à ce grand royaume; elle renfermoit 20 mille familles hindoues, et elle existoit sur le bord du Tomboudra, où elle fut fondée par les deux frères Héri-hara et Boka-raya, au commencement du 14[e] siècle de J.-C. Ses ruines, nommées Anagoundi (voy. ci-dessus, p. 133), semblent nous signaler les mêmes artistes qui dirigèrent les travaux de Mavalipouram, d'Elora, d'Elephanta, etc. C'étoit la résidence de l'ancien râdjah Sougriva et de son général Hanoumâna, que l'auteur du Râmâyana a transformés en singes. On sait que ces amis intimes de Râma l'aidèrent puissamment à arracher la belle Sita des mains de son cruel ravisseur Râvana, tyran de Ceylan, île que les Hindous nomment quelquefois *Tâpou-Râvana*, île de Râvana; les Grecs ont métamorphosé ces mots en *Taprobane*. Cette étymologie ne sera peut-être pas indifférente aux partisans de l'antiquité des Hindous. Malgré l'établissement de la puissance de Bisnagar, une branche de la famille du Bélâl ou Belhârâ jouit d'une autorité nominale à Tenour jusqu'en 1387. Ce fut alors que le Rây (ou râdjah de Beydjaya-nâgara) les supplanta entièrement. Pour se former une idée de la puissance de ce monarque, qui, comme on vient de le voir, possédoit une grande partie de la Presqu'île, il suffit de remarquer que son armée se montoit à plus de deux cent mille hommes, tânt infanterie que cavalerie, et deux mille éléphants, sans parler des forces des râdjahs, ses tributaires. Combien je regrette de ne pouvoir traduire ici un foible extrait de la magnifique description de ce royaume, consignée dans le premier volume, f° 300 versò et suiv. de la Collection de Voyages publiée par Ramusio!

Avant l'établissement du royaume de Beydjâya-nâgara (Bisnagar), et concurremment avec ce royaume, subsistoit dans la partie supérieure de la Presqu'île le petit état de Déoghor ou Déoguyr, nommé ensuite Daulét-âbâd (le Tagara de Ptolémée), contre lequel les souverains musulmans de Dehly firent différentes tentatives. Dès 1293, nous voyons le sulthân Djélâl-ëd-dyn-feyrouz-châh envoyer son gendre A'la-ëd-dyn à la conquête du Dekhan. Ce général traversa le Bérâr pour se rendre dans le Déoguyr, et il fit un immense butin dans la capitale; Râm-déo qui régnoit alors fut emmené prisonnier à Dehly. En 1306, le souverain patan de Dehly, le sulthân Mohammed-Toglouk-châh, qui avoit conservé la conquête de son prédécesseur, résolut de transporter à Déoguyr le siége de son empire, mais bientôt les habitants de Dehly le contraignirent d'abandonner ce projet, et les grands de son empire, profitant des troubles qui s'étoient élevés dans l'état, se révoltèrent, élurent un chef qu'ils décorèrent du titre de sulthân, le 24 réby'i second 748 de l'hégire (3 août 1347 de J.-C.). Ce nouveau souverain musulman, pénétré de sa propre incapacité, résigna l'empire à un jeune noble, déja célèbre par ses exploits, et nommé A'la-ëd-dyn-Hocéyn-kangah-behmény. Celui-ci choisit pour sa résidence Kalbergah, dont il changea le nom en celui d'Ahcen-âbâd. Nous observerons que les mots Kangah-behmény sont la corruption de Kangah-brâhmana, nom du Brâhmane qui avoit favorisé l'élévation de Hocéyn, et lui fut encore très utile; on le regarde comme le premier Brâhmane qui ait servi un prince musulman. Hocéyn recula les bornes de ses états depuis le Bhîma jusqu'auprès de la forteresse de Roudny, aujourd'hui inconnue, et depuis le port de Tchaoul jusqu'à la ville de Beyder, dont Ahmed-châh, un des princes de la dynastie dont il s'agit, essaya de changer le nom en celui d'Ahmed-âbâd; il enleva Kolass au rây de la ville de Warangol, ancienne capitale du Talinga, nommé dans la suite Golconde, et n'obligea point ce prince hindou de se soumettre à lui. La dynastie des Behmény, dont A'la-ëd-dyn fut le fondateur, subsista jusqu'en 1526, c'est-à-dire 179 ans; mais, dans ce court espace, les princes qui la composoient virent leur petit état successivement démembré, et partagé entre leurs grands-vassaux qui se rendirent tous indépendants.

Un grand nombre de Turks et d'Abyssins, recommandables par leurs talents administratifs et par leur courage, avoient été admis au service de l'état,

irrités de la préférence accordée à ceux-ci, les Dekhanyens jurèrent leur perte, et ils en firent un grand carnage. Ceux de ces étrangers qui échappèrent s'emparèrent de plusieurs forteresses, et un d'eux, nommé Youçouf-A'âdél-châh, fils du sulthân othoman Mourâd ou Amurat II, le vainqueur du roi Ladislas, s'empara de l'autorité suprême, détrôna Mahmoud II, dernier sulthân Behmény, et se fit proclamer en 1489 à Beydjâpour, où il fonda la dynastie A'âdél-châhy qui posséda le Beydjâpour, Ahmed-nâgar et Golconde, jusqu'à ce qu'elle fut dépouillée de ses états, et même exterminée par Aureng-Zeyb en 1686. Sous le règne d'Youçouf-A'âdél-châh, un eunuque abyssin, à qui le râdjah de Beydjâya-nâgara (Bisnagar ou Narsinga) avoit confié les gouvernements de Kalbergah, de Sâguer et autres cantons situés entre la rivière de Bhima et le Talinga, résolut de secouer le joug de son maître, et se fit reconnoître souverain dans son petit gouvernement. Il me seroit facile de multiplier ici les exemples de l'ambition et même de la supériorité des Abyssins à l'égard des Hindous, qui n'ont garde, malgré les traits et surtout la noirceur de la peau de ces Africains, de les confondre avec les malheureux nègres, auxquels ceux-là se croient avec raison très supérieurs.

La dynastie mahométane des Nizâm-châhy, nommée *Béhry* (fauconnière), gouverna pendant 137 années le très petit royaume d'Ahmed-nâgar, qui fut fondé en 1489 par Ahmed-Nizâm-châh, fils de Mâlek-nâïb-moulk-béhry, originairement Brâhmane de Beydjâ-nâgara. Ayant été enlevé dans son enfance par l'armée du sulthân Ahmed-châh-behmény, il fut fait Musulman et élevé parmi les esclaves du roi. On lui confia d'abord le soin des faucons femelles nommés *Béhry*. Par la suite, il fut nommé gouverneur du Talangana et reçut les fiefs de Râdjah-mendhrey et de Koudapah. Ces acquisitions furent considérablement agrandies par Ahmed-Nizâm-âl-moulk, qui se révolta ouvertement contre son bienfaiteur, et finit par s'arroger l'autorité suprême et prendre le titre de châh (monarque) en 1491. Deux ans après, mécontent des habitants de Daulét-âbâd, il bâtit dans leur voisinage une ville qu'il nomma Ahmed-nâgar (voyez pages 41-49, 118, 143-145). Les travaux furent poussés avec tant de vigueur qu'en deux ans la nouvelle ville pouvoit rivaliser avec le Caire et Baghdâd. Ce prince manioit le sabre avec une étonnante adresse; souvent sous son règne les plus légers différents se vidoient le sabre à la main avec la permission du monarque et quelquefois



Lerouge et Morret sculp.

DYNASTIE de BEYDJÂPOUR (VISAPOUR.)

1. Youcouf A'âdel-châh, fondateur *du Royaume de* Beydjâpour (Visapour) *en 1489 (voyez Tome I. page 237). Ce Prince tient une clef parce qu'il avait été* Trésorier *du* Râdjah *de* Beydjâyanâgara *(ou Roi de* Bisnagar.) *il régna 21 ans, 1 mois, 9 jours, sous le titre de* Sulthân.
2. Achref A'âdel-châh, *son fils, qui régna 26 ans, 19 jours.*
3. Ibrâhym, *fils du précédent; il régna 24 ans, 7 mois, 25 jours.*
4. Mohammed A'âdel-châh, *fils d'*Ibrâhym, *son règne fut de 30 ans, 6 mois, 27 jours.*
5. A'ly A'âdel-châh *fils du précédent; il régna 25 ans, 11 mois, 13 jours.*
6. Mohammed, *fils du précédent. En feignant de se faire* chrétien, *il obtint des* Portugais *le fameux* diamant *de* Goa, *son règne fut de 48 ans, 11 mois, 9 jours.*
7. A'ly A'âdel-châh 2d. *adopté par* Mohammed *qui n'avait pas d'enfant, il régna 16 ans, 25 jours.*
8. Skander A'âdel-châh *fils unique et successeur du* Sulthân A'ly A'âdel-châh 2d. *il soutint de longues guerres contre* Aureng Zeyb, *et finit par perdre la liberté et ses états après un règne de 13 ans, en 1686.*

Calqué sur une miniature du Cabinet des estampes de la Bibliothèque du Roi.

en sa présence. Les personnages les plus recommandables de l'état, et déja d'un âge avancé, périrent victimes des duels, et cette fureur subsista aussi long-temps que les dynasties Behmény et Nizâm-Châhy. Le dernier souverain de la famille des Nizâm-châhy, nommé Bourhân-châh, mourut en 1035 de l'hégire (1626); après sa mort, le grand-moghol Châh-djihân profita de la foiblesse de celui qui avoit essayé de monter sur le trône d'Ahmednâgar pour annexer cet état à l'empire moghol.

La petite principauté de Golconde fut séparée du royaume de Talinga, soumis alors aux Behmény, par un aventurier tatâr, qui s'étoit insinué à leur cour et avoit obtenu le titre de *cothoub-âl-moulk* (les pôles du royaume). Sa dynastie se nomma *Cothoub-châhy;* elle commença en 918 de l'hégire (1512), et elle finit dans la personne de A'bdallah-âbou-hocéyn, qui, en 1686, fut fait prisonnier par Aurend-Zeyb, et enfermé le reste de sa vie dans la citadelle de Daulét-âbâd. Golconde devint alors une des provinces de l'empire moghol.

Outre les dynasties de Nizâm-châhy, d'A'âdil-châyh et de Cothoub-châhy, fondées sur les ruines des Behmény, il y en eut encore deux autres qui régnèrent sur des cantons qui avoient autrefois fait partie des domaines de la même dynastie. L'une établie par l'Emyr-Béryd, premier ministre des deux derniers sulthâns Behmény, et à cause de cela nommée Beryd-châhy; ses domaines étoient très resserrés, et ne consistoient que dans la ville et dans le petit état de Beyder. La famille de Béryd ne jouit pas long-temps des honneurs de la royauté; son petit-fils fut détrôné et dépouillé de ses états par différents princes du Dekhan.

L'autre dynastie, nommée l'imâd-châhy, possédoit la partie méridionale du Bérâr; elle fut fondée par un grand officier des sulthâns Behmény, nommé l'imâd-êl-moulk, et elle ne subsista que pendant quatre générations, et même le dernier prince de cette dynastie ne jouit que d'un vain titre nominal, son premier ministre s'étant emparé du pouvoir. Ce dernier fut battu et chassé par un souverain de la dynastie Nizâm-châhy, nommé Mortézâ, qui ajouta le Bérâr à ses domaines en 982 de l'hégire (157 $\frac{4}{5}$). Le Bérâr passa sous la domination des empereurs moghols en 1626 avec l'Ahmed-nâgar.

Les petits princes qui avoient élevé leur trône éphémère sur les démembre-

ments de celui des Behmény, ne pouvant se dissimuler leur propre foiblesse, s'étoient volontairement reconnus vassaux du râm-râdjah ou prince hindou de Bisnagar. Mais le desir de s'affranchir d'un joug qu'ils s'étoient volontairement imposé, et d'agrandir leurs domaines, en outre et sur-tout l'affoiblissement sensible du royaume de Bisnagar, autrefois si puissant et si riche, leur inspirèrent le projet et l'audace de le partager entre eux, comme ils avoient fait du royaume des Behmény.

Ils se réunirent donc pour attaquer le râm-râdjah de Beydjâya-nâgara; quoique soutenu par 12 ou 1500 mille combattants, il fut trahi par ses généraux, et perdit la couronne et la vie dans une bataille livrée contre les coalisés, au pied des Ghâttes occidentales, sur les bords du Krichnah. Ce grand événement donna lieu à des divisions intestines et sanglantes, relativement à la succession au trône vacant. Les naïks ou gouverneurs de grandes provinces se rendirent indépendants, et c'est à cette époque que remonte l'origine des petites principautés du Maïssour, d'Ikéri ou Bednore, de Gingi ou Djendji, de Tritchinapali, de Tanjaour et de Madhourèh, aujourd'hui absorbées dans les possessions de la Compagnie des Indes. Ce fut alors aussi que les naïrs tributaires, établis sur la côte de Malabar, tels que ceux de Travancore, de Cotchin, de Courgh, etc., le Samorin (Saméry) de Calicut à leur tête, secouèrent le joug de l'empire Kanarin de Beydjâya-nâgara, dont le monarque changea de résidence; il quitta la ville de Beydjâya-nâgara, nommée Bisnagar par les voyageurs européens, pour s'établir à Pemkhonda, place plus reculée que la première, et sur-tout mieux située pour résister aux attaques des princes musulmans d'un côté, et pour réprimer de l'autre les audacieuses tentatives de ses sujets rebelles. Cependant, peu de temps après, il passa à Tchandraguiri (voyez ci-dessus pages 46, 69, 105 et 113). Mais ce ne fut plus alors que l'ombre d'un immense colosse, et cette ombre ne tarda pas à disparoître sous les efforts continuels et redoublés des princes musulmans coalisés qui avoient déja obtenu de si brillants succès en 1565. Ils avoient transmis à leurs successeurs leurs projets ambitieux, et ces projets eurent leur pleine et entière exécution de la part des souverains de Beydjâpour et de Haïder-âbâd, ou plutôt de la part de leurs généraux Mousthafâ-khân et Myrdjemlah. Le premier, secondé par Sâho-bhonslo, père du fameux Sévâdjy, fondateur de la puissance mahratte, conquit le Bâlâghât-Karnatic, désigné

dans la suite sous le nom de Beydjâpoury; ils descendirent bientôt dans le Payïn-ghât, ravagèrent et détruisirent les petites souverainetés nouvellement établies de Djendjy, de Tritchinapali et de Tanjaour, en apparence pour l'avantage de A'âdel-châh, leur maître; mais bien probablement pour celui de la famille de Sâho, dont le second fils, nommé Ekodjy, fonda en 1675 la dynastie qui règne actuellement sous la protection de la Compagnie angloise sur le Tanjaour.

D'un autre côté, Myr-djemlah conduisoit l'armée de Haïder-âbâd au-delà du Krichnah, et augmentoit les domaines primitifs des Cothoub-châhy de cette portion du Bâlâ-ghât-Karnatic, qui a pris ensuite le nom de Haïder-âbâdy; elle renferme les cinq serkârs de la moderne Nabâbye de Kirpah ou Koudapah. Il pénétra dans le Payïn-ghât le long de la côte de Coromandel, vers le sud jusqu'à Candjy-pourâm ou Kandjévérâm, soumettant dans le cours de sa marche le pays intermédiaire, enlevé quelque temps auparavant au Beydjâpour (Visiapour) par le râdjah du Talinga ou de l'Oriça, qui étoit de la famille de Narsinga-râdjah, c'est-à-dire, de la dynastie du Beydjâya-nâgara ou Bisnagar.

Les succès que les princes de Beydjâpour et de Haïder-âbâd avoient obtenus sur les bords méridionaux du Krichnah, loin de consolider leur empire, semblèrent en accélérer la chute. L'accroissement rapide de leurs domaines attira l'attention du plus puissant monarque de l'Inde; le grand-moghol Aureng-Zeyb dirigea ses armes contre eux en 1686 et en 1687. Il forma de ces deux petits royaumes deux *soubah* ou gouvernements, auxquels il conserva leur ancien nom, ainsi que leurs anciennes limites, cependant avec une différence assez importante pour que nous en fassions ici mention. Lorsque son général Zoul-fécâr-khân eut complété la conquête du Pâyïn-ghât-Karnatic, en enlevant le Djendjy au chef mahratte Râm-râdjah, second fils de Sévâdjy qui possédoit ce district, il fut annexé, ainsi que sept autres qui en dépendoient, au soubah de Haïder-âbâd, et non à celui de Beydjâpour, auquel ces districts avoient précédemment appartenu. Ajoutons que le grand-moghol a constamment fait inscrire sur les rôles des contributions de ces deux soubahs, des territoires dont les souverains n'ont jamais reconnu sa domination, comme je l'ai remarqué dans la *Notice géographique* (p. 44, 45 et 133 de ce volume). Ainsi les modernes usurpateurs du Tanjaour et du Tritchinapali

furent réputés tributaires du Karnatic-Haïder-âbâdy, tandis que les chefs du Maïssour, du Bednore, du Soundah, du Tchitteldourg, du Raïdourg, de l'Herpatchely, du Kénaghéry, de l'Anagoundy, etc., furent regardés comme dépendants du Bâlâ-ghât-Beydjâpoury (voyez ci-dessus pages 44 et 45). Quant aux états situés le long de la côte de Malabar, ils étoient à peine connus de nom à Aureng-Zeyb.

A la domination du grand-moghol dans les deux Karnatics succéda celle de ses lieutenants (*nabâb*), qui, tout en lui prodiguant des témoignages extérieurs de soumission, exerçoient l'autorité suprême dans leur gouvernement respectif. Il fut un temps où ces nabâbs, soit par des motifs de convenance, soit dans l'intérêt de leur politique, rendoient une espèce d'hommage et offroient même un tribut en argent (*nézrânéh*) au nizâm du Dekhan, comme à leur principal vice-roi ou nabâb, représentant l'empereur de Dehly. Mais un d'eux donna l'exemple, et tous successivement s'affranchirent de ce tribut, et finirent par méconnoître la suprématie de la cour moghole; ainsi dans le Payïn-ghât la famille d'Anwâr-êd-dyn-khân qui, en 1742, succéda à celle de Sa'adét-oullah dans l'administration du canton (*foudjedâry*) d'Arcat, à la faveur de la protection des Anglois, a conservé jusqu'à présent cette possession, avec toutes les formes apparentes de la souveraineté.

Les prédécesseurs Patans d'A'bdoul-Halym-khân, nabâb, mais plutôt *foudjedâr* (administrateur) du canton de Kirpah en 1779, possédoient, depuis une époque très reculée et de la manière la plus indépendante, les cinq serkârs de Sedhout, de Kelmâm, de Gandjecottah, de Gouti et de Khorrem-khondah, nommés Bâlâ-ghât-haïder-âbâdy, jusqu'à ce que les deux derniers de ces serkârs fussent conquis par les Mahrattes en 1758; ils passèrent ensuite sous la domination de Haïder-Aly-khân, et enfin sous celle de la Compagnie angloise des Indes, au moment de l'extinction de la dynastie musulmane du Maïssour dans la personne de Typoù-sulthân. Mais Bangalore et Colare, ainsi que les autres districts méridionaux du Bâlâ-ghât-Karnatic de Beydjâpour, appartenoient au moghol qui en avoit confié le gouvernement à Dilâver-khân, lorsqu'ils devinrent la proie de l'usurpateur du Maïssour, dès les premiers pas qu'il fit dans sa carrière victorieuse. A la même époque, Sérah, capitale de l'Anantpour, Penekhondah, et les deux Bâlâpour, qui sont les Serkârs (provinces) de ce nom, aussi bien que les Pergânahs (districts) du nord et du milieu, constituoient la plus grande portion du petit état mahratte isolé de



Lerouge et Morret sculp.

NABÂB passant une *REVUE*.

Calqué sur une miniature Indienne déposée à la Bibliothèque du Roi.



Lerouge et Morret sculp.

NABÂB passant une *REVUE*.

Calqué sur une miniature Indienne déposée à la Bibliothèque du Roi.

Gouti, soumis à Moraou, conquis ensuite par Haïder. Ce territoire est enveloppé aujourd'hui dans les immenses possessions de la Compagnie, qui s'est aussi emparée du Maïssour, en laissant toutefois au triste rejeton des anciens souverains une ombre de pouvoir et un simulacre de royaume, sans doute par respect pour la haute antiquité de cette dynastie hindoue. Elle descend, dit-on, de la tribu Yedêva, qui donna naissance à Krichna et résidoit autrefois dans le Guzarate, et probablement encore plus vers le nord. Il existe de nombreuses traces des émigrations de cette race de pasteurs et de guerriers, qui répandirent la désolation parmi les paisibles agriculteurs du midi de l'Inde, et finirent par s'incorporer avec eux en adoptant leurs mœurs plus casanières et plus douces.

Lorsque les râdjahs de Bisnagar exerçoient une autorité réelle ou simplement nominative sur l'extrémité sud de l'Inde, deux jeunes gens de cette cour voulurent tenter la fortune vers le midi, et trouvèrent le moyen de s'établir à Hadana et à Karougoly, forteresses peu éloignées de l'emplacement où l'on construisit ensuite la ville de Maïssour; l'aîné prit le titre de Wadeyar (gouverneur d'un petit canton) que les souverains de sa famille ont conservé jusqu'à présent. On ignore le nombre de générations qui se sont écoulées entre cet heureux aventurier et Tcham-râdjah, le premier de ses descendants que nous connoissions; il portoit le surnom de *Arbiral* (à six doigts), et monta sur le trône du Maïssour en 1507. Bétad-tcham-râdjah qui lui succéda partagea ses petits états entre ses trois fils; l'un eut Hemenhouly, l'autre le Kombala, et le troisième le Maïssour, dont la capitale se nommoit Pouraghéry. On y restaura en 1624 une forteresse qui reçut le nom de *Mâhech-Açoura*, démon très fameux dont il est fait mention dans cet ouvrage (ci-dessus pages 20, 21 et 74 et ci-après, tome second page 94); ce nom se prononce vulgairement Mahéchour, l'on en a fait *Maïssour*. Les trois petits princes entre qui leur père avoit distribué le petit royaume de Maïssour se reconnoissoient tributaires du monarque hindou de Bisnagar; mais celui-ci n'ayant pu résister aux efforts combinés des quatre souverains de Daulét-âbâd, de Beydjâpour, de Golconde et de Beyder, se vit contraint de porter successivement le siège de son empire à Penekhondah, à Velour, à Tchandraguiry et à Tchinglepét. Les petits princes du Maïssour profitèrent de cette circonstance pour augmenter leur domaine et leur puissance; aussi voyons-

nous Hire-tcham-râdje refuser de payer le tribut au vice-roi de Bisnagar qui résidoit à Séringapatnam. Il éleva même des fortifications pour se garantir d'un coup de main de la part de ce gouverneur, et il mourut en 1576. Son successeur, qui étoit aussi son cousin, reçut du même vice-roi, moyennant une somme qu'il lui paya, l'investiture de la principauté du Maïssour. En 1610, il chassa de Séringapatnam ce même vice-roi, et s'empara de cette ville fondée en 1454 par un riche Brâhmane avec la permission du roi de Bisnagar. Cette conquête se fit sans coup férir, et le wadéyar Hire-Tcham-râdje s'installa paisiblement dans la citadelle de Séringapatnam, qui a été constamment la capitale de l'empire de sa famille jusqu'en 1799. C'est aussi vers 1610 que cette famille abandonna la secte des *Lingadjâ* ou *Djenguem* pour devenir *Veïchnava*, c'est-à-dire qu'ils abjurèrent le culte de la troisième personne de la trinité hindoue pour adorer la seconde personne de cette même trinité. Les Djenguems sont les plus rigides des Séïvas ou Lingadjâs; ils portent habituellement un petit Linga suspendu à leur cou; ils rejettent le dogme de la métempsycose, et se composent entièrement de Soudras. En quittant le culte de Siva pour celui de Vichnou, le râdjah ou wadéyar du Maïssour fit un acte de politique et n'en resta pas moins attaché à la croyance de ses pères, car ce ne fut qu'en 1687 que l'un d'eux, nommé Tchik-déo-râdje, professa ouvertement le culte de Vichnou.

Les râdjahs qui se succédèrent jusqu'en 1638 ne jouirent d'aucune autorité; leur *Dalaway* ou premier ministre régnoit à leur place, et les tenoit étroitement resserrés dans la citadelle de Maïssour. Néanmoins il faut convenir que, durant ces espèces de régences, l'état prit de grands accroissements. Mais Canty-rêva-narsa-râdje, prince d'un courage héroïque et d'un caractère chevaleresque, ayant été placé sur le trône du Maïssour par le Dalaway en 1638, s'occupa d'abord de se défaire de ce tuteur incommode pour un prince qui vouloit gouverner par lui-même; il y réussit, et bientôt après il repoussa victorieusement un général du roi de Beydjâpour qui étoit venu attaquer Séringapatnam. Ce succès l'enhardit; il poursuivit ses avantages, fit de brillantes conquêtes, et ne revint victorieux dans sa capitale qu'en 1654. Le soin d'embellir cette ville et de pourvoir à sa sûreté lui servit de délassement. C'est le premier râdjah du Maïssour qui ait fait battre monnoie; il n'y en eut pas d'autre que la sienne jusqu'à l'usurpation de Haïder, et aujourd'hui

encore elle circule abondamment dans le pays. Il établit l'étiquette de la cour, célébra le premier à Séringapatnam le *Mahâ-nouvî* (grand neuvième), fête du neuvième jour de la lune, dans laquelle les athlètes déploient leur vigueur et leur adresse. Il orna la tête de l'idole Srî-ranga (Siva) d'une magnifique couronne de diamants; aussi ses historiens brâhmanes lui prodiguent-ils toute sorte d'éloges, sans y mêler la plus légère censure. Après avoir fait de nombreuses augmentations au domaine de ses ancêtres, il mourut sans enfants en 1659, et eut pour successeur Dod-Déo-râdje, un de ses parents fort éloignés. Celui-ci repoussa victorieusement vers 1647 les attaques combinées du petit râdjah de Bednore et de Sri-ranga, dernier rayïl ou représentant de la dynastie du Beydjâya-nâgara. Ses revers et des révolutions dans le Drâvidha avoient réduit ce rayïl à chercher un asile auprès du râdjah de Bednore, autrefois sujet de sa dynastie. Ce malheureux prince fut contraint de sanctionner par des actes signés de sa main les conquêtes du râdjah de Maïssour, de 1663 à 1667, et après cette époque l'histoire ne fait plus mention de Sri-ranga, rayïl (*rayala*) ni de la dynastie de Bisnagar. Dod-Déo-râdje fut le premier souverain du Maïssour qui siégea sur le trône, et, après avoir goûté cette pénible jouissance, il le légua en mourant, en 1667, à Tchik-Déo-râdje, un de ses parents âgé de 45 ans, et dont l'élévation avoit été prédite long-temps d'avance par un célèbre pandit, homme d'un grand caractère, aussi adroit politique que savant astrologue. Le nouveau monarque donna lui-même une haute idée de sa sagesse en choisissant ce Brâhmane pour son premier ministre. Celui-ci signala son entrée au ministère en créant des postes aux lettres dans toute l'étendue du royaume, et il exigea que les agents subalternes des postes lui servissent d'espions dans les provinces. Tchik-Déo, craignant que ses conquêtes ne lui attirassent l'animadversion du grand-moghol Aureng-Zeyb, se détermina, avec beaucoup de répugnance, à lui envoyer une ambassade en 1700; à la tête étoit son *Dalaway* ou premier ministre, qui lui rapporta de nombreux présents, différentes marques de dignités, entre autres un trône d'ivoire sur lequel l'empereur lui permettoit de s'asseoir. Ce trône, qu'il transmit à ses successeurs, fut trouvé dans le garde-meuble de l'imprudent Typoû, et a servi à l'installation du docile râdjah que les Anglois ont substitué à l'énergique dynastie musulmane du Maïssour. Tchik-Déo mourut le 12 décembre 1704, après avoir régné 37 ans

et 12 jours et fait par ses conquêtes d'importantes additions au royaume de ses pères. Aureng-Zeyb poursuivoit alors le cours brillant de ses succès dans le Dekhan, et Sévâdjy jetoit les fondements de la puissance mahratte. Les projets de ces deux conquérants furent favorisés par l'incapacité du jeune Canty-rêva, qui succéda à son père, quoiqu'il fût sourd et muet. L'impulsion imprimée par le monarque précédent soutint l'état pendant quelques années. Le prince infirme mourut en 1714. Six années seulement s'étoient écoulées depuis la mort d'Aureng-Zeyb, et déja le Karnatic-Haïder-âbâdy et le Bâlâghât étoient la possession du chef Patan de Kirpah et du mahratte Sévâdjy. Le nouveau souverain Déo-kichen ne songea pas à profiter de l'affoiblissement de l'empire moghol pour s'agrandir; il s'occupa de fonder de riches hôpitaux pour des bêtes fauves, des reptiles, des insectes, y consacra des sommes considérables, ne négligea rien pour satisfaire ses goûts voluptueux et ses cruels penchants, laissant à ses ministres le soin de gouverner l'état et lui; «cependant il se crut despote», dit M. Mark-Wilks.

Au reste, depuis les vingt-sept dernières années, les ministres maïssouriens avoient disposé du pouvoir suprême, et même du trône d'ivoire. A la mort de Dod-kichen, ils y placèrent Tcham-râdjah en 1731 pour la forme seulement, car il avoit à peine dix-huit ans, et le Dalaway put facilement organiser un gouvernement qui lui convînt. Ce gouvernement présenta un mélange de rigueur et d'indulgence, indices ordinaires de la foiblesse. Les sujets regrettèrent la précédente administration, et au bout de deux ans et demi une révolution fut organisée; on s'empara du jeune râdjah, et il fut envoyé dans une prison où l'insalubrité de l'air le fit bientôt périr en 1734. Avec lui finit la lignée directe des souverains du Maïssour. Ses successeurs furent élus par les ministres, et leur choix tomba cette fois sur un enfant nommé Tchik-kichen. Un de ses ministres, Serv-Adikar-Nandje-râdje, montra beaucoup d'audace et d'activité, et pour signaler son élévation par un exploit, en 1749 il entreprit le siége de Déo-nély-holy, place réputée forte, à 8 lieues nord-est de Bangalore (13 deg. 14 min. de latit.), et appartenante à un Poligar. Dans l'armée du Maïssour se trouvoit alors un volontaire obscur nommé Haïder, qui étoit destiné à jouer un grand rôle dans la Presqu'île. Après que Nandje-râdje se fut rendu maître de la place, il confia au jeune Haïder le commandement de 50 cavaliers et de 200 fantassins, avec l'invitation d'aug-

menter ce corps par des recrues. En 1751, il entreprit contre Tritchinapali une expédition peu heureuse; il crut même devoir penser à la sûreté de Séringapatnam et faire des excuses publiques à son frère Déo-râdje qu'il avoit supplanté et outragé, et qu'il tenoit prisonnier à Maïssour. Celui-ci consentit dans la suite à être conduit à Séringapatnam, où il mourut six jours après son arrivée, le 9 juin 1758. Les troupes à qui on devoit leur paie depuis long-temps se mutinèrent. Haïder fut chargé de régler cette affaire; il y parvint en leur distribuant tout le mobilier du défunt et même celui des habitants de Séringapatnam. Cette mesure lui acquit l'amitié des soldats, et fut pour lui un grand acheminement vers la puissance. Le Dalaway offrit lui-même en 1760 sa démission, et le foible râdjah lui substitua un Brâhmane nommé Kondè-râo, ami intime du Musulman Haïder. L'année suivante, Haïder, après différents revers qu'il répara très adroitement, parvint à chasser Kondè-râo qui s'étoit déclaré contre lui. Il obtint du râdjah le commandement de l'armée et le gouvernement du royaume; en un mot, il fut investi de l'autorité suprême, et le râdjah ne conserva plus qu'une vaine représentation et un titre plus vain encore. Le généralissime qui jouissoit de la puissance souveraine, conduisit son armée contre différents princes de la côte de Malabar, où il fit un grand butin et quelques conquêtes. Il se trouvoit à Coimbetore, au mois d'août 1766, quand on lui annonça la mort du râdjah. Il ordonna que Nandje-râdje, âgé de 18 ans, et fils aîné du défunt, succéderoit à son père. Il vint lui-même à Séringapatnam procéder à la cérémonie d'une ridicule inauguration; mais bientôt le nouveau souverain se vit privé du revenu accordé à son père, son palais fut démeublé, et ses femmes furent dépouillées de leurs bijoux. Haïder laissa végéter son auguste prisonnier pour voler à de nouveaux exploits. En effet, il parvint en peu de temps à se former une armée de 200 mille hommes, dont 25 mille cavaliers et 750 Européens presque tous François échappés à nos mémorables désastres dans l'Inde. Il ajouta bientôt au petit royaume de Maïssour une grande partie du Karnatic, depuis Madhourèh jusqu'au fort d'Ambour, le Travancore et la côte de Malabar, le pays de Balapour et le canton d'Anagoundi, triste et foible débris du royaume de Beydjâya-nâgara (Bisnagar), autrefois si florissant. Réuni avec le nizâm du Dekhan, il fit une guerre vigoureuse aux Anglois. Son fils Typoù, jeune encore, alla porter la désolation jusque sous les murs

de Madras; mais, au mois de septembre 1767, il éprouva un échec qui fit prendre la fuite au nizâm, et obligea Haïder de se retirer en bon ordre devant les généraux Smith et Wood. Ceux-ci obtinrent quelques avantages; mais ils ne purent sauver la ville de Bangalore qu'ils avoient prise sur leur ennemi, et dans laquelle ce chef, à son tour, trouva les bagages, les munitions, les bestiaux de l'armée angloise, il menaça bientôt Madras. Au mois d'avril 1769, un traité fut signé entre le conseil de Madras et Haïder-Aly-khân, roi de Kanara, etc.; un autre traité fut également signé par le nabâb-nizâm du Dekhan, nommé Mohammed-Aly-khân, et Haïder. Ce dernier fut moins heureux avec les Mahrattes qui ne tardèrent pas à l'attaquer, détruisirent une grande partie de son armée, enlevèrent ses bagages, et le contraignirent à leur payer une somme prodigieuse pour obtenir la paix signée au mois de juillet 1772.

Le râdjah nominal du Maïssour Nandje-râdje, qui végétoit à Séringapatnam, avoit voulu profiter des désastres de son tyrannique généralissime pour secouer un joug qui devoit être naturellement insupportable pour un jeune homme de 23 ans. Haïder ordonna sans hésiter qu'on l'étranglât, et que l'on conférât au frère de ce malheureux prince, Tcham-râdje, le titre à-la-fois dangereux et illusoire de *râdjah*. Il dirigea bientôt son armée vers la côte de Malabar, où il s'empara de la province de Calicut, força le râdjah de Cotchin à lui payer tribut, et revint ensuite reprendre sur les Mahrattes les possessions que ceux-ci lui avoient enlevées. En 1775, Tcham-râdje étant mort naturellement et sans proche parent, le nabâb, qui affectoit toujours de n'être que le premier ministre et le généralissime du souverain légitime hindou, fit venir devant lui huit ou dix enfants alliés en ligne directe à la famille royale; il leur présenta des friandises et des jouets, un d'eux saisit une petite épée, Haïder le choisit pour être râdjah sous le même nom que le précédent. Après cette parade politique, le général-roi alla rejoindre son armée, parvint à brouiller le nizâm du Dekhan avec les Mahrattes, s'empara du Karnatic-bâlâghât-haïdéry, dont les revenus sont évalués à 12 millions de francs, attira auprès de lui un grand nombre de François fugitifs après la perte de Pondicherry en 1778, et forma une immense coalition avec le nizâm, les Mahrattes, le râdjah mahratte du Bérâr, le nabâb d'Aoude, etc., pour chasser les Anglois de l'Inde. En 1780, l'armée maïssourienne fondit sur le Karnate, enleva toutes les forteresses qui se trouvoient sur sa route

jusqu'à Madras. Elle alloit s'emparer de cette ville où régnoit déja le plus grand effroi; mais il fallut s'opposer à la jonction des troupes du général Hector Munro et du colonel Bayley. Le corps de ce dernier fut détruit, et le Karnatic devenoit le théâtre des brigandages et des cruautés de l'armée victorieuse, lorsque, le 27 août 1781, cette armée fut complètement battue par le général Eyre Coote, qui lui enleva son artillerie, et poursuivit ses succès avec une activité désespérante pour le vaincu. Ce nabâb commençoit enfin à se laisser abattre par la douleur quand il vit arriver une flotte françoise commandée par M. de Suffren (ce célèbre amiral eut même dans la suite, le 25 juillet 1782, une conférence avec le prince indien). Le 26 janvier de la même année, Typoù son fils défit et extermina en partie le corps du général Bratwaith; Haïder marcha sur Goudelour qui capitula le 8 avril; le 2 juin, il en vint aux mains avec sir Eyre Coote, et tous les efforts de ses fidèles François ne purent le préserver d'une déroute complète. Le chagrin, la conviction de son infériorité à l'égard des Anglois, auxquels il avoit voué une haine implacable, hâtèrent les progrès d'un mal inconnu en Europe, et que les Hindous nomment *râdjâ-pôra* (ulcère royal), parcequ'il n'attaque, dit-on, que les personnes d'un très haut rang. Il mourut le 7 décembre 1782, laissant à Feth-A'ly-khân le simple et modeste titre de nabâb (lieutenant), et la réalité de la puissance souveraine que celui-ci exerça bientôt sous le titre de Typoù sulthân (Typoù monarque). Il se mesuroit alors avec les Anglois sur la côte de Malabar. Revenu en toute hâte à Séringapatnam, il s'assit sans aucun cérémonial sur le *mesned* ou *coussin* de la souveraineté, et repartit de suite pour retourner à la côte de Malabar. La ville de Bednore, défendue par les Anglois, capitula, et la garnison éprouva les plus durs traitements. La paix signée en 1783, entre la France et l'Angleterre, priva Typoù du secours des François, et cette perte lui fut très sensible. En 1784, il s'estima heureux de conclure la paix avec les Anglois, et il l'accorda aux Mahrattes après leur avoir enlevé les cantons situés au midi du Krichna et du Gotporba. De retour dans sa capitale, il voulut connoître ses propriétés. Il se trouvoit possesseur de deux milliards de francs en or, en argent et en diamants, de 700 éléphants, de 6,000 chameaux, 11,000 chevaux, 400,000 bœufs et vaches, 100,000 buffles, 600,000 moutons, 300,000 fusils modernes et autant de fusils à mèches, 200,000 épées, 2,000 pièces de canon, une énorme quantité de

poudre, son armée consistoit en 19,000 cavaliers, 10,000 artilleurs, et 70,000 fantassins. Il s'occupa ensuite de rédiger un nouveau code militaire et de beaucoup d'autres détails administratifs; il déploya le plus grand zèle et un véritable fanatisme pour convertir les Hindous à la religion musulmane. Cependant sa haine pour l'Angleterre l'emportoit encore sur son fanatisme, et elle le détermina à solliciter, par une ambassade, le secours d'un monarque infidèle; mais ses trois ambassadeurs près la cour de France en 1788 ne rapportèrent de leur mission que des promesses fort vagues, nulles aux yeux du sulthân, inquiétantes pour les Anglois, des présents magnifiques, et une profonde admiration pour la nation et le pays qu'ils avoient visités. Mécontent de l'issue de cette mission, jaloux des éloges pompeux que ses ambassadeurs faisoient de tout ce qu'ils avoient vu en France, Typoù leur prescrivit de garder le plus profond silence, et un jour qu'il se promenoit avec deux d'entre eux, Akbar-Aly-khân et Osmân-Mohammed, il ordonna tout-à-coup à ses gardes de les massacrer. Le desir de s'emparer de Cranganor et de Djayacottah qui appartenoient aux Hollandois l'entraîna dans une longue et fâcheuse guerre avec les Anglois. Ceux-ci se réunirent au nizâm du Dekhan et aux Mahrattes; Typoù demanda en vain la paix au lord Cornwallis. Ce gouverneur ne voulut rien entendre jusqu'à ce qu'il fût arrivé aux portes de Séringapatnam. Là il exigea du vaincu la cession d'une bonne partie de ses états, dont le revenu montoit à 24 millions de francs, une contribution de 70 millions de francs payables en un an, la restitution de tous les prisonniers et les deux fils du sulthân pour otages; enfin la paix fut signée le 19 mars 1792. Cet épouvantable échec accrut dans le cœur du prince vaincu la haine héréditaire qu'il portoit aux Anglois, et depuis ce moment jusqu'en 1796, il envoya consécutivement des lettres ou des ambassades à tous les chefs indiens ou aux personnages puissants, afin de susciter des ennemis aux Anglois. Ceux-ci se tenoient au courant de ses correspondances; ils eurent même communication des lettres qu'il écrivit au gouvernement de l'Ile-de-France, et de celles dont il chargea un François, nommé Debuc, pour le Directoire exécutif. On imagine bien qu'occupé de ces vastes projets, Typoù fit peu d'attention à la mort du râdjah prisonnier. Ce souverain étant décédé en 1796, le nabâb négligea de lui donner un successeur, et laissa végéter dans la plus honteuse misère l'héritier légitime du trône de Maïssour. L'expédition des François

en Egypte accrut les inquiétudes des Anglois, et ils jurèrent d'anéantir leur plus cruel ennemi dans l'Inde. Au mois de février 1799, la grande armée angloise, commandée par le général Harris, partit de Velour, et fut bientôt jointe par les forces du nizâm, et ensuite par l'armée de Bombay; le nabâb leur opposa une vaine résistance, les corps qu'il envoya contre l'armée combinée furent battus, ses forteresses prises d'assaut; il demanda la paix, mais ne put se résoudre à accepter les conditions qu'on vouloit lui imposer; enfin il se vit bloqué et pressé vivement dans sa capitale. Cependant il étoit loin de se croire menacé d'une fin si prochaine, lorsque le 4 mai au matin son déjeûner fut interrompu par une vive canonnade qui annonçoit que les Anglois livroient un assaut général : il vola à leur rencontre, fit des prodiges de valeur, et périt après avoir tué de sa propre main plusieurs des assaillants. A sa mort s'éteignit la dynastie musulmane qui avoit usurpé l'empire de Maïssour (voyez t. II, p. 40-47). Cet état passa au pouvoir de la Compagnie angloise des Indes orientales. Mais en s'emparant de cette belle possession, en établissant le siége de son gouvernement à Séringapatnam, elle feignit de rétablir la dynastie légitime, dont la nullité ne pouvoit lui causer aucune inquiétude. Le fils du dernier râdjah, nommé Krichna-râdje, fut placé sur le *mesned* (ou coussin) de ses pères au mois de juin 1799, avec une grande pompe, puis on le relégua dans Maïssour qui n'est plus maintenant qu'un misérable village, et fut autrefois capitale du royaume de ce nom.

Après l'anéantissement de la puissance du Maïssour, les Mahrattes étoient la seule nation de la Presqu'île qui conservât encore une existence indépendante. La vigueur et l'activité qui les distinguent des autres Hindous, les retranchements pour ainsi dire inexpugnables que la nature leur a procurés dans les Ghâttes n'ont pu les soustraire au joug successivement imposé à tous les habitants du plat-pays et des côtes. Il est vrai que leur caractère turbulent, leurs effroyables excursions, leurs brigandages et leur perfidie passée en proverbe dans l'Inde causoient de justes inquiétudes, et les avoient rendus odieux aux Hindous, leurs co-religionnaires, aux Musulmans, aux Anglois et même aux Guèbres ou Pârsys, chez lesquels ils croient devoir chercher leurs ancêtres.

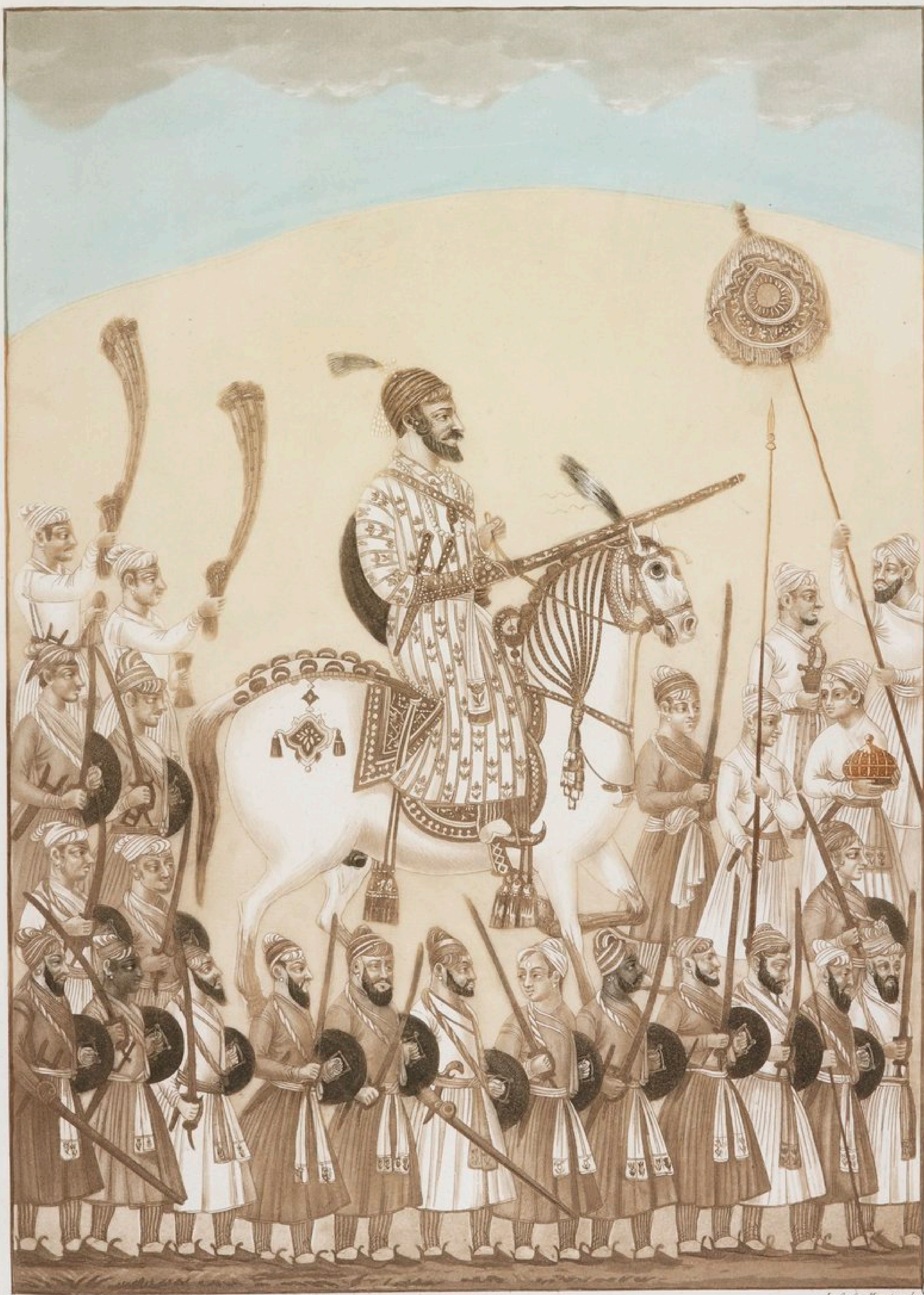
En effet, si l'on s'en rapporte aux traditions reçues parmi eux, et au texte formel d'un ouvrage samskrit, aujourd'hui devenu très rare, les Mahrattes

ne sont pas originaires des montagnes qu'ils habitent[1]. Ils prétendent être venus de la Perse et descendre d'un des deux Nouchyrvân, conséquemment leur émigration ne dateroit que du septième ou du huitième siècle de l'ère chrétienne. Les uns conservèrent leur religion, et sont encore connus dans

(1) Wilford's *Essay on Vicramaditya and Salivahana*, tom. 9, pag. 233-241 des *Asiatic Researches*, édit. de Calcutta. — Ferishtah's *History of the Dekkan translated by Jonathan Scott*, tom. 1, pag. 32, 158 et 226. — Scott Waring's *History of the Mahrattas*, etc., 1810, in-4°, pag. 53 et suiv. — *Origin of the Pindaries* (Origine des Pindaris, précédée de notes historiques sur la formation des différents états mahrattes, par un officier au service de la Compagnie des Indes), Londres, 1818, in-8°. — Dow's *History of Hindostan translated from the Persian*, etc., tom. 2, pag. 389 et 390, édit. de 1770, 3 vol. in-4°. — Anquetil et Bernouilli, *Recherches historiques et géographiques sur l'Inde*, tom. 2, pag. 177. — *A Translation of the Seïr Mutaghureen* (Traduction du Séyr Moutakhéryn, etc. de Gholâm Huceïn), etc., Calcutta, 1789, in-4°, 2 vol. — Orme's *Historical Fragments of the mogul empire*, etc. *Summary of the Mahratta, and Pindaree campaign* (Abrégé de la campagne contre les Mahrattes et les Pindaris en 1817, 1818 et 1819, sous la direction du marquis de Hastings, renfermant principalement les opérations de l'armée du Dekhan, sous le commandement du général Hislop), etc., Londres, 1820, 1 vol., in-8°. — *Vida e accoens* (Vie et actions du fameux et fortuné Sévâdjy dans l'Inde orientale, écrite par Cosme de Guarde, etc.), Lisbonne occidentale, 1730, in-12, 168 pages. — *Histoire du Sévagi et de son successeur, nouveaux conquérants des Indes*, à la suite de l'*Histoire des deux Conquérants tartares qui ont subjugué la Chine*, par le R. P. J. D***, Paris, 1689, in-8°. — W. Franklin's *History of the reign of Shah Aulum* (Histoire du règne de Châh A'âlem, etc., etc., avec un Appendix contenant dix pièces très importantes pour l'histoire de l'Inde), Londres, 1798, in-4°. — Deux pièces historiques sur les Mahrattes, en persan et en anglois, insérées dans le t. I, pages 213-249 de l'*Asiatic Miscellany*, Calcutta, 1785, et pages 385-408 du même recueil, dont il n'a paru que huit numéros formant deux volumes in-4°, devenus d'une rareté extrême. J'ai traduit la première Notice sous le titre de *Précis historique sur les Mahrattes*, inséré à la suite des *Affaires de l'Inde*, etc., par M. de la Montagne, publié chez Buisson, en 1790, 2 vol. in-8°. — *An account of the battle of Pannibut*, etc. (Relation de la bataille de Panibet et des événements qui lui ont donné lieu, écrit en persan par Câzy râdjah pandit et traduit en anglois dans le 3e vol., pag. 450-511 des *Asiatic Researches*. — Tone's *Letter to an officier*, etc. (Lettre à un officier, pour essayer d'éclaircir quelques unes des institutions des Mahrattes, relatives principalement à leur système militaire et financier, avec la relation des événements politiques de cet empire en 1798, par W. H. Tone), Bombay, 1798, in-8° de 110 pages. On imprime, en ce moment, la traduction de cet intéressant ouvrage, sous le titre de *Voyage chez les Mahrattes*, auquel j'ai ajouté un assez grand nombre de notes. — Broughton's *Letters written in a mahratta camp*, etc. (Lettres écrites dans un camp mahratte en 1809, renfermant la description du caractère, des mœurs, des habitudes domestiques et des cérémonies religieuses des Mahrattes), Londres, 1813, in-4°, 1 vol. de 158 pages, et orné de 10 gravures. Je pourrois citer encore d'autres ouvrages que j'ai consultés, mais les étroites limites dans lesquelles il faut me circonscrire, ne m'ont pas permis d'employer tout le résultat de mes recherches. En m'y livrant, j'ai souvent oublié qu'il ne s'agissoit que d'un *précis historique*. Puissé-je au moins ne point paroître prolixe et fastidieux à des lecteurs que le souvenir des révolutions qu'ils ont éprouvées, et la crainte de celles qui les menacent, doivent rendre assez indifférents aux catastrophes des nations lointaines!

l'Inde sous le nom de Pârsys, les autres embrassèrent le brâhmanisme, et prirent le nom de *Rana* ou *Mahrâtta* (*Mahâ-Râchtra* en samskrit, grand royaume. *Râchtra* est, selon M. Wilford, « le synonyme de *Râdjâpoutra*, fils de roi). Ce nom suffit pour indiquer qu'à leur arrivée dans l'Inde ils furent réputés appartenir à la seconde caste, et ils syncopèrent leur nom en *Mahâ-Râta*, et même en *Mahâ-Rattar*. *Rattar* ou *Rattor* est la corruption de *Râchtra*. » J'épargne à mes lecteurs le récit des circonstances merveilleuses qui signalèrent l'arrivée et l'installation des Mahrattes dans la Presqu'île; elles contribueroient cependant à confirmer mes doutes sur cette tradition, et à justifier l'incrédulité de M. Scott Waring qui la regarde comme une fantastique conjecture, malgré l'autorité de M. le major Rennell, de M. le colonel Wilford et des écrivains musulmans. Ajoutons qu'on voit souvent les habitants des montagnes s'emparer des plaines, mais quels montagnards ont jamais été contraints d'accueillir des étrangers, ou supplantés par eux? Et certes les Ghâttes devoient être habitées à l'époque où l'on place l'arrivée des émigrés persans. Selon l'opinion qui me paroît la plus probable, le berceau de la nation mahratte est la province de Mhéret ou Mharat. Cette province, entre autres districts, renferme celui de Baglânah qui est situé au centre de leurs domaines. Dès le quatorzième siècle de l'ère chrétienne, ils étoient connus dans l'Inde, comme ils le sont encore maintenant, pour des conquérants, et sur-tout pour des pillards. Ils doivent leur existence politique au génie entreprenant et au courage de Sévâdjy, simple chef hindou dont l'origine n'est pas bien connue. Les uns le disent descendant d'un obscur *potèl* ou maire de village du canton de Pounah. La tradition la plus vraisemblable le présente comme un descendant illégitime du râdjah d'Odéypour et de Tchitor, famille dont parle le géographe Ptolémée, et qu'on dit être aussi ancienne que les rochers d'Adjemyr. Le fondateur de la famille paroît avoir été un soldat aventurier nommé Bâgh-singh de la tribu mahratte de Bhouslah ou Bhonsolo. Ses brigandages, favorisés par la foiblesse du gouverneur de Beydjâpour ou Visiapour, lui procurèrent les moyens d'acquérir un petit fief (*zémyndâry*), dans lequel il bâtit, sur une très haute montagne, la forteresse de *Settârâ* suivant l'orthographe indienne, c'est-à-dire les dix-sept tours en mahratte, et *Sétârah* en persan, c'est-à-dire étoile, à cause de son site élevé. Les descendants de Bâgh-singh profitèrent de la décadence des

souverainetés du Dekhan pour s'agrandir et s'arroger même le titre de *râdjah;* cependant l'un d'eux, nommé Sâho ou Sâhoudjy, abandonné par la fortune dont il avoit abusé, s'estima trop heureux d'obtenir un asile à la cour de A'âdil-châh, roi de Beydjâpour, afin de se soustraire aux poursuites des parents de sa femme qui ne put le suivre, parcequ'elle étoit enceinte de sept mois. Elle retomba donc en leur pouvoir et accoucha dans la forteresse de Savanore, le 17 mai 1627, d'un fils qui devoit un jour, sous le nom de Sévâdjy, illustrer son obscure tribu des Bhonsolo, et donner une importante existence politique aux montagnards des Ghâttes. Son père épousa une seconde femme dont il eut un fils nommé Ekodjy, qui en 1675 fonda le royaume de Tanjaour, état trop insignifiant pour mériter une place dans cette *Notice;* il me suffit d'observer qu'il est maintenant absorbé dans les possessions angloises. L'éducation du jeune Sévâdjy fut confiée à un sage Brâhmane qui lui donna des leçons peu fructueuses; son élève avoit à peine atteint l'âge de dix-sept ans qu'à l'exemple de ses ancêtres, il se mit à la tête de brigands armés, et bravant le timide gouverneur de Visiapour (Beydjâpour), il exerça avec impunité les plus grandes rapines. Il devint en peu d'années la terreur des armées du moghol, et ne fut plus connu que sous le nom de Sévâdjy *le voleur*. Il avoit alors établi sa résidence à Raïry, forteresse située au milieu des Ghâttes, à 6 lieues nord-est de Goa. Quand Aureng-Zeyb vint pour la première fois dans le Dekhan, Sévâdjy alla lui offrir ses services qui furent acceptés; sa conduite courageuse dans l'expédition du monarque musulman contre Golconde lui valut la permission de prélever le *tchout* (le quart du revenu) dans le Talanganah. A peine Aureng-Zeyb eut-il quitté la Presqu'île pour retourner à Dehly que Sévâdjy se révolta ouvertement contre lui, fit une invasion dans le Karnatic, prit les forteresses de Djindjy ou Gingi, de Vélour, contraignit son propre frère Ekodjy, roi de Tanjaour, de se réfugier dans la capitale de ce royaume, et enfin, après avoir soumis tout le pays situé au nord du Koléroune, il retourna chargé d'un immense butin à Sétârah. Le reste de sa vie se passa à lutter continuellement avec Aureng-Zeyb, qui le fit prisonnier; mais il parvint à s'échapper de Dehly, et recouvra en peu de temps toute sa puissance. Il mourut en 1680, empoisonné par sa femme, et possesseur d'un immense territoire dont j'ai tracé l'étendue ci-dessus page 33.



Le Coq et Morret sculp.

SÉVÂDJY, Fondateur de l'Empire **MAHRATTE**.

Calqué sur une miniature du Cabinet des Estampes de la Bibliothèque du Roi.

Sambâdjy hérita des domaines de son père, mais non pas de ses talents; il fut pris par Aureng-Zeyb, et il aima mieux périr en 1691 martyr du brahmanisme que d'embrasser l'islamisme. Cette mort courageuse neutralisa l'effet qu'Aureng-Zeyb s'en étoit promis, les Mahrattes conservèrent leur indépendance, et non contents d'exiger le *tchout* ou quart des revenus des pays envahis, ils continuèrent à exercer leurs brigandages. Râm-râdjah, frère de Sambâdjy, s'enfuit à Séringapatnam où il fut poursuivi par le général d'Aureng-Zeyb. Ce général prit Tanjaour, Tritchinapali et même Raïry, l'ancienne résidence de Sévâdjy. Râm et son fils étant morts de la petite-vérole, l'empereur moghol crut faire un grand acte de politique en donnant la liberté et même le trône des Mahrattes à Sâhoudjy, fils de Sambâdjy. Sous ce prince, la puissance mahratte parvint au plus haut degré de splendeur; mais ce foible râdjah, qui ne possédoit aucune des qualités de son aïeul, fut entièrement étranger aux succès des armes mahrattes.

Bâdjy-râou, son premier ministre (*Péïchouâ* ou *Proudhân*), voulut le soulager du soin de gouverner, et lui laissant le vain appareil de la souveraineté, il s'en arrogea l'exercice. Depuis cette époque, le râdjah des Mahrattes, comme celui du Maïssour, a été réduit à végéter dans son palais de Sétârah entouré de la pompe royale, tandis que son péïchouâ jouissoit du pouvoir suprême, soit à Pounah, soit à la tête des armées. Les successeurs de Bâdjy-râou ont fidèlement marché sur ses traces. Il faut avouer que cet ambitieux fut bien favorisé par la nullité de son maître, par la destruction des souverains du Dekhan, et sur-tout par les guerres continuelles qu'Aureng-Zeyb eut à soutenir contre eux et contre ses frères. La mort de ce grand-moghol ouvrit une nouvelle carrière à son ambition. Avant d'entreprendre les grands projets qu'il méditoit, il convoqua les principaux chefs mahrattes à une conférence générale. On y convint que chacun d'eux entretiendroit un certain nombre de troupes, et garderoit pour lui une moitié du butin, le reste revenoit de droit au râdjah de Sétârah, c'est-à-dire à son péïchouâ ou premier ministre. Dans cette espèce de congrès, le système du gouvernement fut entièrement changé; d'un gouvernement monarchique les Mahrattes passèrent tout-à-coup à une république aristocratique et fédérative, où les chefs s'arrogèrent des droits et des priviléges particuliers, et gouvernèrent leurs fiefs à leur gré, avec la seule condition de

reconnoître le râdjah Sâhoudjy pour chef suprême de l'état, et le péïchouâ pour son premier ministre. Les principaux membres de cette confédération étoient, 1° le râdjah de Colapore, de la famille du râdjah de Sétârah, le péïchouâ le traita avec un respect tout particulier; 2° la famille Petwerden, composée de Brâhmanes du Konken; 3° la famille des Rastia, autres Brâhmanes konkénys; 4° le *Djâhguyrdâr* ou prince feudataire de Nepâny; 5° celui de Tomba et de Hindyah; 6° ceux de Petten, de Baramoty, de Nergoud et de Râmdroug, etc. Ces petits chefs, dont les descendants affectèrent souvent une entière indépendance, se montrèrent toujours très dociles à l'égard de Bâdjy-râou. Ce ministre-roi poussa ses conquêtes des bords du Tomboudra à ceux du Nerbedah, du 15ᵉ au 22ᵉ degrés. Les soubahs ou provinces mogholes de Mâlouah et de Guzarate furent dévastés et pillés; les Mahrattes exercèrent même, en 1735, leurs brigandages jusque dans les environs d'Agrah, mais ils furent vaincus par le nabâb ou vice-roi d'Aoude. Cet échec ne les empêcha pas de revenir, le péïchouâ à leur tête, saccager les faubourgs de Dehly et de contraindre le Grand-moghol d'acheter la paix. Leurs tentatives, en 1738, furent moins heureuses; repoussés par le nabâb d'Aureng-âbâd, ils virent leur capitale brûlée, ainsi que les faubourgs de la forteresse de Sétârah; le péïchouâ ne put survivre à cette disgrace, et son fils Bhalâdjy-râou reçut de l'apathique et complaisant râdjah le titre et les décorations de péïchouâ. Ce jeune homme avoit beaucoup d'ambition et ne manquoit pas des moyens de la satisfaire. Sous son administration, les Mahrattes étendirent leurs domaines, du midi au nord, depuis le Kâvêrî jusqu'au Setledje, du 11ᵉ au 30ᵉ deg., et, de l'ouest à l'est, depuis le golfe de Kambayéh jusqu'au Kettek. Le râdjah Sâhoudjy cessa de vivre ou plutôt de végéter à Sétârah en 1740, et le choix des chefs mahrattes tomba sur Râm-râdjah, dont la nullité étoit favorable à leur goût pour l'indépendance et sur-tout aux projets ambitieux du péïchouâ, qui envoya un de ses officiers conquérir le Bérâr et une partie du pays sauvage de Gandouana. Celui-ci s'établit dans sa nouvelle conquête sous le nom de Râgodjy-Bhouslah, et fonda la dynastie des râdjahs mahrattes du Bérâr, établis à Nagpour dans le Gandouana, quoique Elitchpour soit la véritable capitale du Bérâr. Le victorieux péïchouâ fut arrêté au milieu de ses conquêtes par un prince du Dekhan nommé Sélâbét-djenk, et sur-tout par le *fameux* marquis de

Bussy, dont les écrivains anglois s'accordent à faire un pompeux éloge. Pounah fut encore livré au pillage, et les Mahrattes ne purent jamais tenir contre l'artillerie et les baïonnettes du petit corps françois au service de Sélâbét-djeng. Mais ils se dédommagèrent amplement de leurs pertes en pillant le Maïssour; le nabâb du Dekhan s'estima très heureux de leur payer chèrement une paix passagère en 1753. Sur ces entrefaites, deux généraux mahrattes Ragonâth-râou et Melhar-râou-holkar poussoient vigoureusement leurs conquêtes dans le Haut-Hindoustân et jusque dans le nord de l'Inde. Agrah, Dehly, Lâhor et même le Moultân tombèrent en leur pouvoir. Enfin, ils pénétrèrent jusqu'aux montagnes de Kémâoun. La jalousie et l'inquiétude qu'excitoient d'aussi prodigieux succès, et plus que tout cela encore, les brigandages exercés par ces impitoyables vainqueurs, excitèrent contre eux un soulèvement général dans l'Inde. Les Abdalys sur-tout, conduits par le célèbre Ahmed-châh, fondateur du royaume des Afghâns, s'acharnèrent contre l'armée du frère du péïchouâ, vulgairement nommé le bhâou. Le nabâb ami des François, le célèbre Choudja'ah-éd-daulah, seconda les Abdalys. Le 7 janvier 1761, le bhâou leur livra auprès du village de Pannibét la bataille à-la-fois la plus sanglante et la plus mémorable dont il soit fait mention dans les annales de l'Inde; malheureusement pour lui ses soldats étoient découragés, et ses chevaux affamés. Sa déroute commença, pour ainsi dire, avec l'action. Les vainqueurs ne firent aucun quartier; des cinq cent mille individus qui se trouvoient dans le camp mahratte un petit nombre parvint à se sauver. Le bhâou périt dans le combat avec son fils âgé de 16 ans. Sans cet épouvantable échec, qui amortit prodigieusement la malfaisante activité des Mahrattes, l'Inde tout entière auroit subi leur joug, et aucune puissance européenne n'y eût conservé la moindre prépondérance. Enfin, la bataille de Pannibét a eu sur le sort de l'Europe même beaucoup plus d'influence qu'on ne l'imagineroit. Mais, sans nous appesantir ici sur d'inutiles conjectures, contentons-nous de remarquer que le péïchouâ mourut de douleur. On ne vit plus parmi les chefs le même accord qui avoit régné jusque-là. Des deux enfants qu'il laissoit, un fils encore en bas âge, nommé Madhou-râou, fut choisi par le râdjah pour porter le titre de péïchouâ des Mahrattes, et son oncle, Ragonâth-râou, en exerça l'autorité. Celui-ci, dont le génie n'égaloit pas, à beaucoup près, l'ambition,

entraîna son souverain dans une guerre animée contre A'ly-khân. Ce nouveau *nizâm* ou vice-roi du Dekhan, passa le Godâvêri, et poursuivit sa marche victorieuse jusqu'aux environs de Pounah. Ragonâth-râou, pénétré de l'impossibilité de le repousser par la force, eut recours aux intrigues politiques, et le contraignit en effet à la retraite. L'année suivante, 1763, les Mahrattes allèrent ravager le Dekhan et menacèrent Aureng-âbâd, tandis que le nizâm A'ly saccageoit et détruisoit Pounah; enfin la paix fut conclue entre les Mahométans et les Mahrattes à la fin de 1763.

Les dissensions de la cour de Pounah et la guerre entre le pëichouâ et le nizâm avoient déterminé Haïder-A'ly à tenter une invasion dans le territoire mahratte. Le pëichouâ s'étant affranchi de la tutèle de son oncle, entra lui-même en campagne, et contraignit le général maïssourien à demander la paix au mois d'octobre 1764; celui-ci l'obtint en rendant toutes ses conquêtes, et en payant 32 laks de roupyes (ou 8 millions de francs).

Le pëichouâ Madhou-râou étant mort en 1772, il eut pour successeur un de ses jeunes parents, Naraïn-râou, que son oncle Ragonâth fit bientôt assassiner pour lui succéder; mais les grands, pénétrés d'une juste horreur, le déposèrent, et lui substituèrent le fils posthume de Naraïn-râou, à qui ils donnèrent pour tuteur un pandit d'un rare mérite, nommé Nânâ-fardnévys. Ce dernier gouverna l'état pendant plus de vingt ans avec beaucoup d'habileté. Ses talents éclatèrent sur-tout dans les guerres civiles qui déchirèrent l'empire mahratte pendant la minorité du pëichouâ. Le gouvernement anglois de Bombay en profita pour obtenir des Mahrattes la souveraineté de l'île de Salcette. Le 1er mars 1776, le pëichouâ et le colonel Upton pour la Compagnie angloise des Indes orientales signèrent à Pourender un traité qui n'eut jamais sa pleine exécution, par l'effet des manœuvres secrètes de la France. Ce traité fut bientôt rompu, et tout-à-coup éclata entre les deux parties contractantes une longue guerre qui compromit gravement les intérêts et même l'existence de la Compagnie. Heureusement pour les Anglois l'esprit de faction étoit plus animé que jamais chez les Mahrattes. Ragonâth aspiroit à redevenir pëichouâ en contestant la légitimité du jeune Naraïn-râou. Mâdhadjy-Sindhiah, chef indépendant d'Oudjëin, qui s'étoit acquis une grande réputation par ses conquêtes dans le Haut-Hindoustân, prétendoit au pouvoir suprême. Tandis que le Bhouslah avoit les mêmes prétentions

en sa qualité de plus proche parent du râdjah de Sétârah, et traitoit la famille de Bâdjy-râou d'intrus; deux autres chefs moins importants (Perserâm-bhâou et Hery-pent) faisoient la guerre à Haïder-A'ly-khân; Nânâ-fardnévys, appuyé de Sindhiah et d'Holkar, avoit établi son autorité à Pounah en qualité de tuteur du péïchouâ encore enfant, qui étoit avec sa mère gardé de très près dans la forteresse de Pourender. Il détestoit les Anglois, et toutes ses vues se dirigeoient vers les François, à qui il avoit proposé un établissement sur la côte de Konken. En outre, l'arrivée du chevalier Paillebot de Saint-Lubin, aventurier adroit et audacieux qui publia à Utrecht, en 1786, le premier volume in-8° des *Révolutions angloises dans les Indes orientales*, répandit une terreur panique dans le conseil de Bombay, les Anglois firent un traité avec Ragonâth, et s'engagèrent à le rétablir dans le poste de péïchouâ; mais leur petite armée, conduite par des officiers peu capables, échoua dans son entreprise; ils se félicitèrent de pouvoir rentrer sains et saufs à Bombay, après avoir rendu tous les pays conquis sur les Mahrattes depuis 1756; ils livrèrent même Ragonâth à ses ennemis implacables.

Au printemps de 1778, une armée angloise partit du Bengale pour se rendre sur la côte occidentale de la Presqu'île; mais ses opérations furent à peu près nulles, et en 1779 le commandement des deux armées du Bengale et de Bombay fut confié au colonel Goddart, qui commença par dicter des lois au râdjah de Guzarate. Dans différentes actions, les Mahrattes furent constamment battus, et perdirent à peu près toute leur artillerie, ainsi que leurs bagages. Une coalition fort bien organisée entre le péïchouâ, le râdjah mahratte du Bérâr, celui d'Oudjéïn (le fameux Mâdhadjy-Sindhiah), le nizâm du Dekhan et Haïder-A'ly-khân, mit le comble aux inquiétudes des Anglois, et le colonel Baillie ayant été complétement battu, sa petite armée détruite le 1er septembre 1780, le gouvernement et les habitants de Madras furent livrés aux plus cruelles inquiétudes. Les Anglois parvinrent enfin à détruire cette redoutable coalition en traitant d'abord avec le râdjah du Bérâr, à qui ils payèrent une somme considérable, et cédèrent plusieurs villes. Celui-ci leur fournit des chevaux pour faire la guerre à Haïder. Bientôt la paix fut aussi conclue, le 13 octobre 1781, avec Sindhiah, qui promit de ne molester aucun des chefs indiens alliés de la Compagnie. Privé de ses deux plus grands appuis, et sur-tout jaloux des succès de Haïder, le péïchouâ provoqua

lui-même un rapprochement avec les Anglois. Les négociations, conduites par Sindhiah, durèrent plusieurs mois, et se terminèrent par un traité en dix-sept articles, fort avantageux aux Anglois. Il fut permis à Ragonâth de se retirer où il voudroit, et on lui promit une pension de 20,000 roupyes (50,000 francs) par mois. Le péïchouâ s'engageoit à n'admettre aucun établissement européen dans l'étendue des états mahrattes. Ce traité si important pour les Anglois fut signé le 17 mai 1782, et donna une grande influence à Mâdhadjy-Sindhiah, et cette influence fut puissamment accrue par les talents militaires du brave général de Boigne, qui entra au service de ce prince mahratte en 1782. En 1788, il se rendit maître d'Agrah, de Dehly et de la personne même du grand-moghol, l'infortuné Châh-A'âlem, à qui l'infame Rohyllah, Gholâm-cadyr venoit de crever les yeux (le 10 août 1788). Enfin, les domaines du râdjah mahratte s'étendoient jusqu'au Gange. La cour de Pounah voyoit tranquillement les expéditions de l'ambitieux Sindhiah, ou plutôt de son général européen, quand, en 1789, elle fut tirée de son apathie par les Anglois, qui sentoient la nécessité de s'opposer aux projets hostiles de Typoù sulthân. Les troupes du péïchouâ contribuèrent beaucoup aux succès que lord Cornwallis remporta sur Typoù en 1792, et des immenses domaines que celui-ci fut obligé de céder aux vainqueurs, le péïchouâ particulièrement reçut un canton produisant cinq laks de pagodes ou cinq millions de francs. Mâdhadjy-Sindhiah présidoit alors le conseil de Pounah, et les succès des armées mahrattes lui avoient suggéré de la jalousie. Ses ambitieux projets auroient fini par devenir très funestes aux Anglois, objet de sa haine, mais sa mort, arrivée le 12 février 1794, les délivra de toutes les inquiétudes qu'il leur inspiroit. Le pouvoir que Sindhiah avoit usurpé sur le péïchouâ, usurpateur lui-même à l'égard du triste et foible râdjah de Sétârah, passa, le 13 mars suivant, entre les mains de Daulét-Râou-Sindhiah son neveu, à qui il sembloit aussi avoir transmis ses vues ambitieuses, mais sans les talents nécessaires pour les remplir. Ce dernier commença par remporter quelques avantages en 1795 sur le nizâm du Dekhan, et se disposoit même à regagner Oudjéïn, capitale de ses états, quand la mort du péïchouâ Madhou-Râou livra les possessions des Mahrattes aux horreurs de la guerre civile. Daulét-Râou-Sindhiah et Nânâ-fardnévys avoient chacun leur protégé. Nânâ commandoit à-la-fois une armée dans

le Konken, entretenoit des espions à Pounah et dans le camp même de Sindhiah, et surveilloit en même temps les actes du régent à Pounah. Il parvint à triompher de Sindhiah, d'Holkar et de A'azem-ôl-ômrâ, en suscitant la discorde parmi ces coalisés, culbuta en 1798 le péïchouâ que ceux-ci avoient élevé à cette dignité, lui substitua Badje-râou son protégé, et s'arrogea les droits du péïchouâ; enfin il se seroit emparé infailliblement de l'autorité suprême sur toute la nation mahratte, s'il n'eût été contrarié par le marquis de Wellesley. Ce gouverneur à son arrivée dans l'Inde, en 1798, s'empressa de requérir des ministres de Pounah l'exécution du traité défensif et offensif conclu entre eux et le lord Cornwallis. Nânâ-fardnévys se seroit empressé de satisfaire aux demandes du gouverneur anglois, mais il en fut empêché par Râou-Daulét-Sindhiah qui abhorroit les Anglois, et entretenoit une correspondance secrète avec Typoù. Cette correspondance fut découverte dans les archives de Séringapatnam par les Anglois, qui connoissoient aussi le nombre des officiers françois qu'il avoit à sa solde. A la suite d'une action sanglante entre les armées combinées du péïchouâ et de Sindhiah, celles de Djeswent-Râou-Holkar, lord Wellesley eut le talent de détacher le péïchouâ vaincu de la coalition mahratte en concluant avec lui le traité de Bacéïn, signé le 31 décembre 1802, ratifié le 18 mars 1803. Le péïchouâ fut réinstallé dans sa capitale, dont les Anglois avoient pris possession. Il s'engageoit à recevoir auprès de lui et à solder un corps d'au moins six mille hommes d'infanterie avec l'artillerie convenable. Un territoire produisant 26 laks de roupyes (6,500,000 fr.) fut assigné pour l'entretien de ce corps destiné à protéger le prince mahratte, à repousser ses ennemis et à favoriser la perception des impôts. Il renonçoit à ses possessions du Guzarate en faveur des Anglois, il consentoit même à rétablir des relations pacifiques avec le nizâm du Dekhan, et promettoit de fournir aux Anglois 10 mille fantassins avec autant de cavaliers, et le train d'artillerie convenable, prêts à entrer en campagne à la première réquisition; il s'engageoit sur-tout à n'entamer aucune négociation avec une autre puissance sans le consentement des Anglois. Un semblable traité ne pouvoit manquer d'exciter le mécontentement et les inquiétudes de Holkar, de Sindhiah et du râdjah du Bérâr. Ils suspendirent donc leurs hostilités mutuelles, et formèrent une coalition pour s'opposer à l'exécution du traité. La présence du général Perron, successeur

du général de Boigne, et de plusieurs autres officiers françois qui commandoient dans l'armée de Sindhiah, rendoit cette coalition d'autant plus redoutable que ses forces se montoient au moins à 60,000 hommes, avec 210 pièces de canon[1]. Le lord Wellesly ne se dissimuloit pas toute l'étendue du danger; mais ce ne fut pour lui qu'une occasion de déployer tous ses talents politiques et militaires, et nous regrettons de ne pouvoir justifier ici cet éloge, ni même faire celui du général Lake, chargé de combattre les Mahrattes dans le Haut-Hindoustân, en donnant un léger aperçu des événements d'une guerre qui fit passer plusieurs millions d'Indiens sous le joug britannique. Les exploits du lord Wellesley et ceux du général Lake, les mémorables batailles d'Assye (23 septembre 1803), de Laswarre (1er novembre), anéantirent le pouvoir et dispersèrent les armées des confédérés; ils perdirent dans l'espace de quelques mois les plus belles portions de leurs domaines, toute leur artillerie, leurs approvisionnements militaires et leurs meilleures forteresses; leurs auxiliaires françois furent tués ou pris. Ils vinrent donc se jeter aux pieds du gouverneur anglois, et en obtinrent des conditions plus avantageuses qu'ils ne devoient les attendre d'après leur conduite. Deux traités furent négociés et conclus par le chevalier Arthur Wellesley (aujourd'hui lord Wellington) avec autant de promptitude que de fermeté. Les négociations furent entamées à Déogâm par le Mahâ râdjah Sênâ Sâneh soubahdâr, râdjah du Bérâr, et le traité ratifié par le gouverneur général le 17 décembre 1803. Le râdjah s'y engageoit à céder à la Compagnie la province de Kettek, et beaucoup d'autres territoires. La Compagnie se chargeoit d'accommoder les différends qui subsistoient entre le râdjah, le nizâm et le péïchouâ. Le Mahâ râdjah Daulét-râou-Sindhiah ne tarda pas à suivre l'exemple du râdjah du Bérâr, et, le 27 février 1804, il ratifia le traité conclu dans le camp anglois de Sordje-Andjengam. Par ce traité, la Compagnie reçut du Mahâ râdjah, le dou-âb du Haut-Hindoustân, les territoires mahrattes situés au nord de Djâypour, de Djoudpour et de Gohed, les forts et les dépendances de Barotch, d'Ahmed-nagâr, tous les cantons situés au sud des monts adjacents, jusqu'au Godâvéri; il renonça à toutes ses pré-

(1) Ajoutons que le général françois Perron commandoit sur toute la rive gauche du Sindhou (l'Indus), dans le Pendjâb, à Dehly, à Agrah, etc., disposoit de la personne du grand-moghol, et jouissoit d'un immense revenu annuel.

tentions sur le grand-moghol Châh-A'âlem, et promit de ne jamais s'immiscer dans les affaires de cet auguste pupille de la Compagnie; il promit également de ne garder à son service aucun François, ni même aucun Européen, ou Américain, sans le consentement des Anglois, qui conclurent encore d'autres traités avec le râdjah de Bertpour, celui de Malhéry, de Djâypour ou Djâynagar, le ranah de Gohed, le soubahdâr du Dekhan, et un traité confirmatif du précédent fut encore signé à Pounah, le 14 mai 1804, entre la Compagnie des Indes et sa hautesse Râou pandit Perdhâm peïchouâ Béhâder et sa hautesse le soubahdâr du Dekhan. Enfin, le résultat de cette guerre fut d'enlever aux François toute espèce d'ascendant parmi les puissances indiennes, de dépouiller le Mahâ radjâh Daulét-râou-Sindhiah de toutes ses conquêtes et ses ressources militaires, et de le réduire à la misérable condition d'un chef pillard.

Holkar (Djeswent-râou), qui s'étoit retiré dans le Haut-Hindoustân, contemploit avec une indifférence apparente, peut-être même avec un secret plaisir, la destruction de son rival; il ne fit nul effort pour le défendre, malgré ses engagements avec la ligue mahratte. La ruine du malheureux Mahâ râdjah étoit à peine consommée que celui-ci, soutenu du célèbre Myrkhân, manifesta ses intentions par les sommations les plus ridicules et des menaces non moins insolentes faites à la Compagnie. Aux menaces succédèrent bientôt les hostilités, et ses troupes se mirent à piller le territoire de Djâypour. Après avoir remporté certains avantages sur l'armée angloise, la sienne qui, réunie avec celle de Myrkhân, se montoit à 40 mille chevaux, 20 mille fantassins et 100 pièces de canon, se trouvoit réduite à 15,000 chevaux et 20 canons. La déroute et la fuite de Myrkhân, et la soumission de Rendjit-singh, râdjah des Seyks, le 25 février 1805, obligèrent Djeswent-râou-holkar, appuyé sur le Setledje (l'Hyphasis), de quitter le Pendj-âb, et après avoir vu exterminer le reste de son armée, il trouva le moyen d'obtenir la paix par un traité signé le 7 janvier 1806, et de conserver les anciens domaines de sa famille dans le Mâlouah et dans le Khandeych, mais il promit de ne recevoir aucun Européen chez lui sans le consentement formel de la Compagnie, alors il obtint la permission de retourner paisiblement dans l'Hindoustân. Heureusement pour les princes mahrattes, le rappel, au moins prématuré, du marquis de Wellesley, empêcha les

Anglois de tirer, dans le moment, tout le parti possible de leurs victoires. Ses successeurs immédiats laissèrent entrevoir leur amour pour la paix. Cette disposition une fois bien connue des adroits chefs mahrattes, leur courage abattu se ranima ; ils demandèrent et obtinrent plus même qu'ils n'osoient espérer. Le Mahâ-râdjah Daulét-râou-Sindhiah recouvra Goualior et Gohéd, et beaucoup d'autres propriétés moins considérables. Djeswent-râou-holkar eut la permission de retourner à Indore. Le Tonkrampour, riche district d'Adjemyr, plusieurs autres districts non moins importants, situés au nord du Tchombol, lui furent rendus ; enfin ses prétentions sur les domaines qu'il avoit enlevés à son frère furent reconnues tacitement par le gouvernement de la Compagnie, de manière qu'il se trouva dans une meilleure situation qu'avant la guerre. Aussi, ne peut-on se lasser d'admirer la conduite pacifique de ces chefs de brigands pendant quelques années, jusqu'à ce que l'exemple et les sollicitations des Pindarys, leurs anciens amis, les aient provoqués à recommencer leurs brigandages.

Les promesses faites aux princes Râdjepouts et autres chefs qui avoient secondé le lord Lake dans son expédition contre Holkar, fugitif jusque dans le Pendj-âb, n'eurent pas leur exécution : on licencia sans moyens de subsister les nombreux corps irréguliers qui avoient été enrôlés au service de la Compagnie. Ils formèrent alors des bandes de pillards qui se réunirent aux *Pindary*, brigands peu connus dans l'histoire de l'Inde avant le commencement du siècle dernier. Ce n'étoit originairement qu'une masse de bandits de toute nation et de toute religion qui figurèrent à la fameuse bataille de Pannibet (page 253). Un cheval, une épée suffisoient pour être admis dans leur association; ils s'organisèrent ensuite en *Dorah* ou tribus commandées par des *Serdârs* ou chefs, formant une force de 30 à 40 mille cavaliers répartis en petites bandes. Une conformité de goûts peu honorables les rapprocha des Mahrattes, avec lesquels ils se coalisèrent pour piller le territoire des Anglois, ou des alliés des Anglois. En 1814, ils menacèrent le Bengale et firent une invasion dans le Béhâr; l'année suivante, ils dévastèrent les dépendances du fort Saint-Georges à Madras, traversant ensuite avec la rapidité de l'éclair les possessions du nizâm, commirent les plus grands excès dans toute l'étendue du Gontour. En 1816, ils déployèrent plus de fureur que jamais depuis la côte de Konken jusqu'à celle d'Oriça, et

répandirent l'alarme dans tout le midi de la Péninsule. D'autres puissances menaçoient de suivre leur exemple. La Compagnie se détermina enfin à les attaquer avec vigueur; et, en 1817, le gouverneur-général du Bengale, M. le marquis de Hastings alors lord Moyra, arrêta un plan définitif de la campagne contre les Pindarys et les Mahrattes coalisés, résolut d'exterminer les Pindarys et de soumettre les quatre grandes puissances mahrattes de Pounah, de Nagpour, d'Oudjéïn et d'Indore, c'est-à-dire le péïchouâ Badjy-râou, les râdjahs Appa-sâheb et Daulét-râou-scindhiah, et la Toulsy-bhây, régente de l'Indore pendant la minorité de Molhar-râou-holkar, fils et successeur de Djeswent-râou-holkar. Il se concerta pour cette grande expédition avec le chevalier Malcolm; celui-ci se rendit de suite à Madras, et il transmit le plan de campagne au chevalier Thomas Hislop, nommé commandant en chef de l'armée angloise du Dekhan. Cette armée fut répartie en cinq divisions; une de ces divisions, composée de 800 Européens et de 1,300 natifs avec quelques pièces de campagne, dirigea sa première attaque contre Nagpour, capitale du râdjah des Mahrattes orientaux du Bérâr. Les Anglois éprouvèrent une résistance à laquelle ils ne s'attendoient pas; trois mille Arabes, soudoyés par le râdjah, combattirent en désespérés, s'emparèrent d'une pièce de six, et auroient contraint les Anglois à la retraite sans l'arrivée de l'entreprenant et intrépide capitaine Fitz-Gerald, qui les chargea sans en avoir reçu l'ordre, avec une poignée de cavaliers. Les Arabes peu familiarisés avec l'usage de la baïonnette, et incapables de tenir la ligne, furent bientôt dispersés, mais non pas exterminés ni vaincus, car ils obtinrent la permission de se retirer où bon leur sembleroit. Privé de ses plus braves défenseurs, le râdjah du Bérâr reçut les lois qu'on voulut lui imposer, très satisfait en apparence de la modération des vainqueurs, qui ne tardèrent pas à être convaincus de la mauvaise foi du prince indien.

Je ne discuterai pas ici les griefs des Anglois envers le péïchouâ des Mahrattes occidentaux, qui refusa en 1813 de remplir certaines conditions du traité de Bacéïn, ni ceux du même souverain contre des alliés, sinon très exigeants, au moins fort importuns pour un prince jaloux d'un pouvoir usurpé. Je me bornerai à signaler l'indignation du péïchouâ qui prétendoit avoir éprouvé d'outrageants procédés de la part des Anglois. Il fit donc un appel à sa nation pour venger son injure. Dès le mois d'octobre 1817, de nombreux

corps de cavalerie et d'infanterie étoient arrivés à Pounah, et se grossissoient sans cesse autour de cette capitale. On s'y occupoit fortement de mettre l'artillerie sur un pied respectable. Au mois de novembre 1817, le péïchouâ demanda au Résident anglois établi auprès de lui d'écarter sa nombreuse escorte; celui-ci répondit qu'il n'étoit pas en son pouvoir de renvoyer un corps installé par ordre du Gouverneur-général du Bengale. Aussitôt les troupes du péïchouâ attaquèrent les Anglois au moment où leur Résident et les officiers de sa petite escorte étoient à dîner. Chacun fut bientôt à son poste; les Mahrattes laissèrent environ 500 morts; les Anglois perdirent un seul homme, et eurent quelques blessés. Loin de rebuter le péïchouâ, cet échec lui inspira une nouvelle animosité, et il se mit lui-même à la tête des nombreux partis qui étoient venus se rendre sous les murs de Pounah. La crainte d'être enfin accablés par le nombre détermina les Anglois à se retirer. Le péïchouâ voulut les poursuivre; mais à peine eut-il quitté sa capitale que ceux-ci s'en emparèrent; et la prise de sa ville sainte fut aux yeux de toute la nation mahratte une déclaration de guerre formelle. Aussitôt l'insurrection et les hostilités éclatèrent de toutes parts. Tous les Anglois qui se trouvoient dans les états mahrattes furent poursuivis, incarcérés et quelques uns massacrés. Cette effervescence se calma un peu lorsque le Résident eut annoncé au péïchouâ qu'il le rendroit personnellement responsable des cruautés commises envers les Anglois. Un brave officier portugais, employé par le péïchouâ, M. Pinto, dont je dois citer l'honorable nom avec la haute estime due à son beau caractère, usa aussi très efficacement de son influence pour mettre un terme à ces cruautés chez une nation qui n'a nulle idée du droit de la guerre ni de celui des gens.

En sortant de sa capitale à la tête d'une nombreuse armée, le péïchouâ rencontra un parti d'Anglois non loin de Carygam, village à douze lieues nord environ de Pounah. L'action fut sanglante; les Arabes se battirent avec fureur, et les prudents Mahrattes se bornèrent à les admirer, malgré les reproches et l'indignation du péïchouâ. Après avoir abandonné deux pièces de canon et perdu plus de cent des leurs, les Anglois s'estimèrent heureux de pouvoir se retirer en bon ordre.

D'un autre côté, le corps d'armée commandé par le général en chef Hislop en personne partoit de Madras pour se rendre sur les bords du Tapti et

du Nerbédah. Il est impossible de décrire les fatigues, les embarras et les maladies auxquels fut exposée cette armée en traversant les Ghâttes dans la saison des pluies qui amollissoient la terre et gonfloient les rivières dans des contrées où il n'existe aucun chemin tracé. Plusieurs autres corps marchoient avec les mêmes difficultés vers la même direction; et dans les derniers jours de novembre 1817, un conseil de guerre, tenu non loin du Nerbédah, décida que l'armée prendroit ses positions sur cette rivière, de manière à pouvoir s'opposer à la marche des forces du péïchouâ vers le Khandeych, et empêcher le râdjah du Bérâr de se joindre à lui. On traversa le Nerbédah auprès de l'ancienne ville de Hindyah, aujourd'hui presque ruinée. On arriva, à marches forcées, sans éprouver de résistance, auprès d'Oudjéïn, capitale de Daulét-râou-Scindhiah. Le détachement commandé par le brave et expérimenté général Malcolm joignit ici le général en chef, et l'on campa sur les bords de la Sipra ou Siffra qui baigne les murs d'Oudjéïn. Le voisinage de l'armée angloise ne causa nulle inquiétude, nul dérangement dans la ville; les bâzârs furent ouverts, et chacun vaqua à ses affaires.

Cependant l'armée des alliés de Holkar étoit assemblée à Mahedpour, huit lieues environ d'Oujéïn, avec celle de la régente Toulsy-Bhây. Cette princesse témoignoit la plus grande considération pour les Anglois, et leur avoit fait de telles avances que le chevalier Malcolm s'étoit rendu à sa cour, et des propositions de paix avoient été faites. La Bhây agissoit même de bonne foi; mais elle ne pouvoit rien sur les hautains et présomptueux Serdârs du Mâlouah qui vouloient la guerre. Elle partagea même leur avis quand elle apprit la défaite du péïchouâ, et que les Anglois lui enjoignirent de recevoir de leur part un Résident à sa cour. Les sages observations du puissant chef Emyr-khân, sur les malheureuses suites inévitables d'une guerre avec les Anglois, calmèrent l'ardeur guerroyante de la Bhây; elle fut la première à demander que le gouvernement anglois prît le jeune Holkar sous sa protection. Cette proposition pacifique coûta la vie à la malheureuse princesse. Le 20 novembre, on l'arracha de sa tente, et on lui coupa la tête; son corps fut jeté dans la rivière. Cette catastrophe ne laissant plus aucune espérance de paix, le général Hislop passa la revue de son armée, laquelle se montoit à environ 5,500 hommes, sans y comprendre la brigade Roussel et la cavalerie du Maïssour. Elle partit d'Oudjéïn le 18 décembre 1817; le 21, elle

livra une bataille sanglante à Holkar auprès de Mahedpour, à 40 lieues nord du Nerbédah. L'armée de ce prince se composoit de 1,600 fantassins, 2,000 artilleurs, 1,200 hommes armés de fusils à mèches, 15,000 cavaliers, plus 8,000 appartenant à Emyr-khân, et 4,000 Pindarys. Les Mahrattes perdirent au moins 2,500 hommes, et en tuèrent 174 aux Anglois, qui eurent aussi 604 blessés. A la distance de plusieurs milles autour du champ de bataille, le terrain étoit jonché des cadavres des fuyards hachés par la cavalerie maïssourienne qui s'acharnoit à la poursuite de ses malheureux compatriotes, afin de profiter de leurs chevaux et de leurs dépouilles. Découragés par une déroute aussi complète, les tuteurs du malheureux Holkar se déterminèrent enfin à le placer sous la protection du gouvernement anglois.

Cet acte de soumission qui avoit suivi de si près la défaite du peïchouâ et celle du râdjah du Bérâr, sembla paralyser pour quelque temps la malveillante activité et les efforts de deux autres souverains mahrattes, Daulét-râou-Scindhiah et Emyr-khân. Celui-ci consentit à livrer son artillerie, et Scindhiah s'occupa de licencier les brigands qui l'accompagnoient.

D'après les nombreux échecs éprouvés par leurs maîtres, les Pindarys se virent sans asile et sans occupation; ils se dispersèrent donc en petites bandes dans les campagnes. Un de leurs chefs les plus célèbres, nommé Tchétou, exerçoit ses rapines sur les bords du Nerbédah; mais il en fut chassé par le major Heath, qui lui enleva tous ses bagages.

M. le marquis de Hastings voulut profiter des brillants succès que venoient d'obtenir les armes britanniques pour affermir la paix; le général en chef Hislop fut donc autorisé à repasser le Nerbédah; le chevalier Malcolm se rendit avec une certaine force à Mandéçour, qui est éloigné de trente lieues au moins d'Indore, capitale de Holkar. A peine trouve-t-on un monticule entre ces deux villes, et l'immense plaine qui les sépare offre la plus riche culture en bled, pois, et grains de toute espèce.

L'armée du général Hislop quitta Indore le 2 février 1818, et s'engagea aussitôt dans des Ghâttes escarpées et presque impraticables; elle fut attaquée par les nombreuses bandes de Bhils ou voleurs de montagnes, qui sont armés d'arcs, de flèches, et quelquefois de fusils à mèches. Ils occupent les Ghâttes ou défilés le long du Tapti dans le Dekhan, ainsi que l'immense chaîne des Ghâttes occidentales, au fond desquelles sont situés leurs petits

villages. On compte au moins 10,000 Bhils au sud du Nerbédah, depuis Daulét-âbâd jusqu'à Elitchpour. Ils ont tellement incommodé les *topal* ou postes angloises, que les agents de la Compagnie ont été contraints de traiter avec eux et de leur payer un tribut pour qu'ils ne gênassent pas les communications entre ses différents établissements. Ils contrarièrent beaucoup le général Hislop dans le cours de sa marche à travers les Ghâttes. Pour comble de disgrace, il se vit arrêté sur les bords du Tapti par le petit fort de Talnair, dont il soupçonnoit à peine l'existence. La garnison, composée d'une poignée d'Arabes, opposa une vigoureuse résistance, et auroit tenu bien plus long-temps sans la pusillanimité du gouverneur de la place. C'étoit un Brâhmane qui arbora le pavillon blanc, et laissa entrer les Anglois, dont le premier soin fut de procéder au désarmement des Arabes. Ceux-ci regardent la perte ou l'enlèvement de leur mousquet comme le comble du déshonneur; ils tirèrent leur khandjar, et se défendirent avec la plus grande furie. Plusieurs Anglois furent massacrés; mais leur nombre l'emporta, et ils égorgèrent environ 180 Arabes, et autres, dans la forteresse. Le malheureux gouverneur, fort étranger à tout ce tumulte, fut pourtant pendu et exposé nu après sa mort, sur les murailles par l'ordre du général Hislop, qui paroît avoir été induit en erreur ou au moins avoir agi dans cette conjoncture avec trop de précipitation.

Sur ces entrefaites, le péïchouâ Bâdjy-râou ayant rassemblé de nouvelles forces, se dirigeoit de Pounah vers Nagpour, afin d'opérer avec les troupes du Bérâr; mais il crut devoir revenir sur ses pas. Après différentes marches et contre-marches, obligé d'en venir aux mains avec le général Smith auprès du Godâvêri, à 60 lieues nord de Pounah, il fut battu, et laissa au pouvoir des vainqueurs la malheureuse famille du râdjah de Sétârah qu'il traînoit à sa suite. En poursuivant sa marche victorieuse pour joindre le général en chef, le petit corps du général Smith s'empara de plusieurs forteresses et villes importantes, parmi lesquelles nous citerons celles de Râdjedeir, de Nassek et de Trimbek, auprès des sources du Godâvêri. La ville de Nassek renferme deux palais où le péïchouâ avoit déposé une grande partie de ses trésors, évalués 76 laks de roupyes (ou 19 millions 760,000 francs). Le 14 mai 1818, le détachement s'arrêta devant Malegâon, forteresse du Khandeych, située sur le bord du Moucem. C'étoit le chef-lieu des Arabes établis

dans l'Inde et la clef du Khandeych. Elle coûta aux Anglois un mois de siége et des travaux extraordinairement pénibles, cinq officiers tués, huit blessés et trois cents soldats tués ou blessés. La garnison arabe se conduisit dans cette circonstance avec la valeur qui caractérise cette nation indomptée, et elle fut puissament encouragée par le gouverneur (*Qiléh-dâr*), Brâhmane fort rusé qui trompa les Anglois.

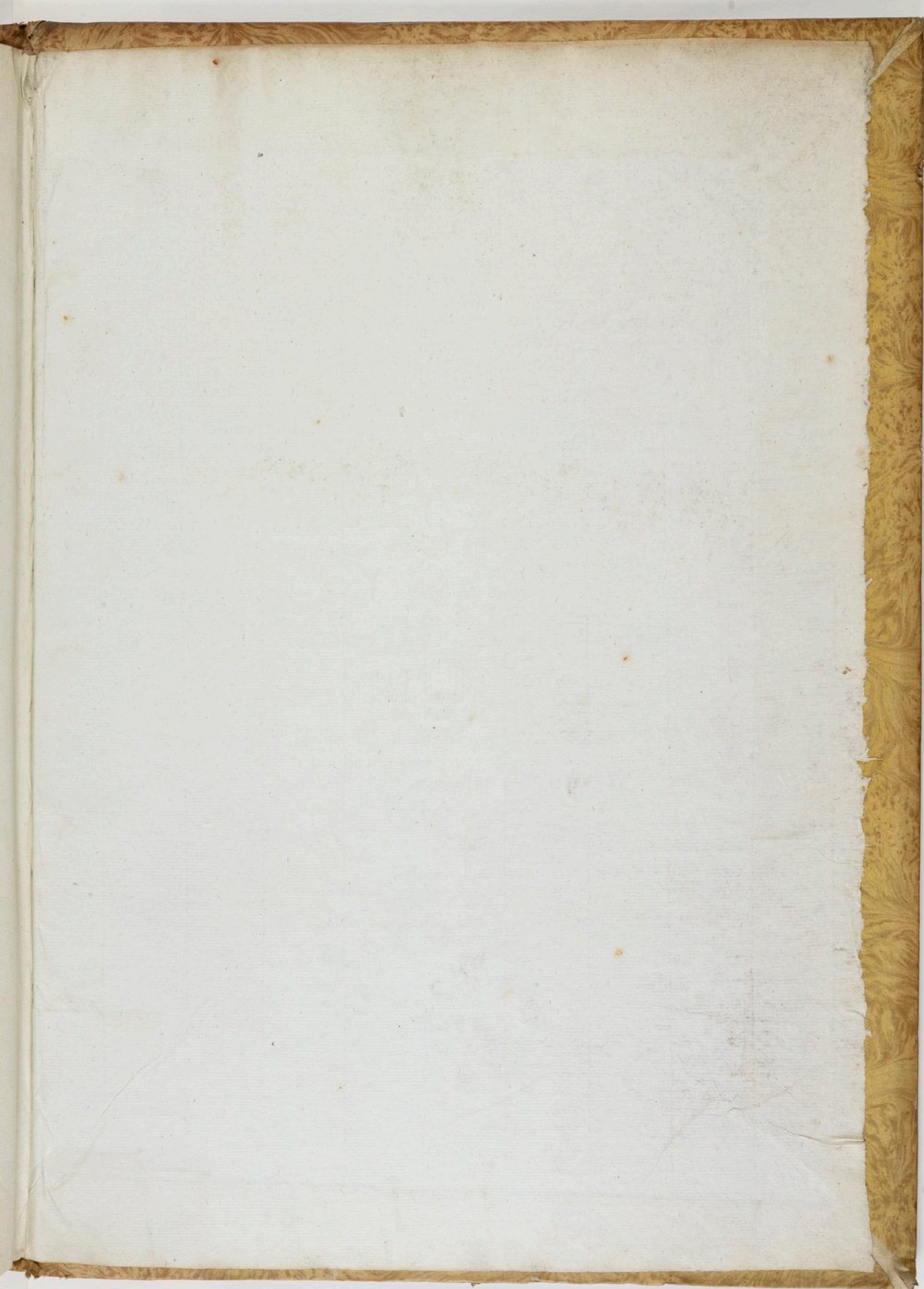
A peine ce petit corps eut-il quitté sa nouvelle conquête qu'il éprouva les ravages du *cholera-morbus*, mais il ne discontinua pas pour cela le cours de ses exploits dans le Khandeych. D'un autre côté, différents détachements ne déployoient pas moins d'activité pour la réduction des états méridionaux des Mahrattes et pour celle du Konken. L'adresse de Bâdjy-râou et la célérité de ses mouvements l'avoient constamment soustrait aux poursuites des Anglois. Après leur avoir échappé auprès de Nagpour, capitale du Bérâr, où il perdit plusieurs milliers de ses soldats et une grande partie de son riche mobilier, il fut enfin serré de si près par l'infatigable général Malcolm auprès d'Acyr-ghor, que les bases de la capitulation étoient déja arrêtées quand le général Doveton arriva et éprouva un échec de la part des troupes de ce péïchouâ. Le général Malcolm, invariablement fidèle aux principes de l'honneur militaire, crut devoir lui rendre sa parole, et le laissa maître de retourner vers son armée victorieuse. Pénétré d'une juste confiance dans le noble adversaire dont il connoissoit le courage et la loyauté, le péïchouâ signa le traité d'après lequel il se mettoit à la dispostion des Anglois moyennant une pension annuelle de 8 laks de roupyes (ou 2 millions de francs). Les troupes qui accompagnoient ce prince vaincu furent facilement licenciées, à l'exception de 1,200 Arabes, qui exigèrent impérativement et obtinrent des Anglois le paiement de leur solde arriérée se montant à environ 150,000 francs. De nouveaux mouvements excités dans le Bérâr par le râdjah Appa-Saheb, replacé sur son trône depuis peu, obligèrent le général Doveton de marcher sur Nagpour; mais on eut bientôt rétabli l'ordre et calmé cette insurrection naissante, en arrachant le râdjah de son zénânâ ou appartement des femmes, qui faillirent mettre en pièces l'officier anglois chargé de cette mission. L'escorte qui devoit conduire le râdjah à Calcutta ne tarda pas à prendre la route du Bengale, et son prisonnier parvint à s'échapper sous un déguisement de Cipaye. Malgré les

recherches et les poursuites les plus actives, les Anglois n'ont pas encore ressaisi le prince fugitif, qui est maintenant errant dans les montagnes de Vindhya, et peut-être dans les Ghâttes.

De Nagpour, le général Doveton alla chercher des renforts et un peu de repos à Elitchpour. Vers la fin de la mousson d'octobre 1818, l'armée angloise du Khandeych reçut de nombreuses augmentations, et, sous la conduite du général Huckinson, alla mettre le siége devant Amelnair, forteresse appartenante aux Mahrattes du Bérâr, à 6 lieues de Talnair. Cette conquête et plusieurs autres ne coûtèrent pas infiniment aux Anglois. L'armée du général Doveton se hâta de passer du Bérâr dans le Khandeych pour s'emparer du reste des possessions d'Appa-saheb, qu'on disoit enfermé dans le fort d'Acyr-ghor, à environ 4 lieues nord du Tapti, par 21 degrés 14 minutes de latitude. Cette place est soutenue par une petite citadelle nommée Maleyghor. Après d'inutiles négociations avec le gouverneur (*Qiléh-dâr*), le siége commença dans toutes les règles, et la place fut aussi vigoureusement défendue que savamment attaquée. Un corps de 400 Arabes, Mekranyens et *Sydy*, c'est-à-dire Abyssins, qui faisoient partie de la garnison, se conduisirent avec valeur. Leurs sorties firent éprouver de grandes pertes aux Anglois; mais la plus douloureuse pour eux fut celle que leur causa l'explosion de plusieurs barils de poudre. Cet accident leur coûta environ 150 hommes tués ou grièvement blessés. Voyant la brèche ouverte, le gouverneur demanda à capituler le 8 avril 1819, et le 9, la place fut remise à l'armée angloise, après deux mois de siége. Dix jours avant la reddition, le râdjah Appa-sâheb, qui s'y étoit en effet réfugié, avoit pourvu à sa sûreté par la fuite. Cette conquête termina glorieusement la campagne, et une guerre qui avoit causé de vives inquiétudes à la Compagnie. Par des mesures aussi énergiques qu'adroites et prudentes, M. le marquis de Hastings a dissous la confédération mahratte, aboli la dangereuse dignité de péïchouâ, rendu une ombre de puissance et de liberté à Nour-Nérâyen, râdjah de Sétârah, déposé celui de Nagpour, réduit prodigieusement les domaines concédés à son jeune héritier Racodjy-Bhouslo, et enfin il a anéanti les hordes dévastatrices des Pindarys. Ainsi, par la puissance magique et tutélaire des Anglois dans l'Inde, a disparu ce système de périodiques brigandages organisé par les Mahrattes occidentaux dans le Dorbâr de Pounah, et par les Mahrattes orien-

taux dans celui de Nagpour. Les éléments et les appuis de leur désolante confédération sont anéantis ou paralysés. Le principal et dernier chef des Pindârys, nommé Tchetou, a été si vivement relancé et poursuivi par le redoutable général Malcolm, qu'obligé de se réfugier dans les landes, il y est devenu la pâture d'un tigre royal. Les Anglois n'ont plus maintenant un seul ennemi à combattre. Le péïchouâ Bhâdjy-râou a été envoyé à Khânpour; le jeune Holkar, chef d'Indore, réside bien encore dans sa capitale, mais sous la tutèle sévère d'un Résident anglois; Emyr-khân et Scindhiah sont humiliés, et ne peuvent plus inspirer d'inquiétude; le râdjah du Bérâr Appa-Sâheb, errant loin de ses anciens états, est abandonné de ses troupes et de ses partisans. «Les Râdjepouts, comme l'a bien observé le gouverneur de l'Inde (M. le marquis de Hastings), sont délivrés de la tyrannie la plus révoltante et la plus opiniâtre qui ait jamais pesé sur l'espèce humaine», et ils préfèrent certainement le gouvernement paternel et pacifique de la Compagnie à la débile, titubante et rapace administration des râdjahs, leurs compatriotes, et au despotisme atroce des insatiables nabâbs musulmans. Nous croyons sans peine à l'alégresse des Hindous, à leur reconnoissance envers leurs libérateurs et à leur empressement pour reprendre des occupations pacifiques trop long-temps interrompues. En cultivant leurs terres, ils ne craignent plus d'en voir les moissons dévastées par d'impitoyables brigands. Ils ourdissent avec sécurité et avec la patience qui les caractérise ces tissus délicats, moelleux et diaphanes aussi recherchés maintenant par les Européennes qu'ils l'ont toujours été par les Asiatiques de l'un et l'autre sexe. Enfin, depuis le cap Comorin jusqu'aux montagnes Himâlâ et au Setledje, c'est-à-dire dans une étendue d'environ six cents lieues, le gouvernement britannique, le nom de Hastings et ceux de ses compagnons d'armes, sont honorés et chéris par plus de quatre-vingt millions d'habitants.

FIN DE LA NOTICE HISTORIQUE.





LANGLÈS

MONUMENTS
DE
L'HINDOUSTAN

I